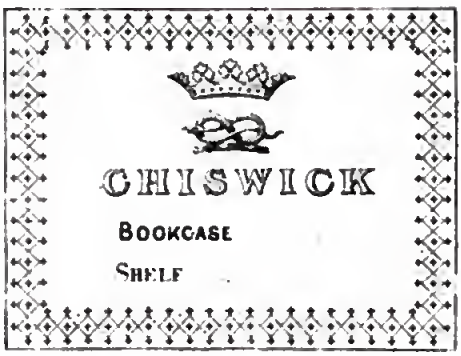
NAZIONALE
FONDO
DORIA
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI



VOYAGE

EN ITALIE.

TOME SECOND.

. . . . Mi giovera narrar altrui
Le novità vedute, e dir, io fui.

Gier. Liber. XV, 38.

VOYAGE

EN ITALIE,

CONTENANT

L'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description; les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités; avec des jugemens sur les ouvrages de peinture, sculpture et architecture.

PAR M. DE LA LANDE.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

TOME SECOND.

GENÈVE.

1790.

960791

FONDO DORIA I. 526 (2

VOYAGE

EN ITALIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Parme à Modène, par Reggio.

IL y a des voyageurs qui vont de Parme à Gênes, mais ce n'eſt guère qu'au retour du voyage d'Italie; alors on ſuit les ſept poſtes de *Fornova*, *Terenzio*, *Bercetto*, *Pontremoli*, *Villafranca*, *Ola*, *Sarzana*; cette route n'étant point la plus ordinaire, revenons à celle de Modène & de Bologne.

De Parme à S. Ilario, une poſte. De S. Ilario à Reggio, une poſte. De Reggio à Rubiera ſur la Secchia, une poſte. De Rubiera à Modène, une poſte. De Modène à Samoggia, une poſte & demie. De Samoggia à Bologne, une poſte & demie. Ces ſept poſtes ſont vingt lieues de France.

S. Ilario eſt de l'Etat de Modène; mais Samoggia eſt de l'Etat du Pape, dans lequel on ne paie que 8 paules (4 liv. 5 ſols) par poſte.

En allant de Parme à Reggio, on laiſſe Guaſtalla à 4 lieues ſur la gauche; c'étoit le chef-lieu d'un petit duché de la maiſon de Gonzague; cet endroit eſt connu par la bataille que les François y gagnèrent le 19 Septembre 1734.

On laiſſe auſſi ſur la droite *Canoſſa*, petit châ-

teau ſur un roc eſcarpé, près de la Lenza, 7 lieues au midi de Parme; ce ſont les reſtes d'un endroit célèbre, par l'abſolution que l'empereur Henri IV fut obligé d'y venir recevoir de Grégoire VII, l'an 1077, pour ôter aux Allemands un prétexte de rebellion : nous en parlerons à l'occaſion du tombeau de la comteſſe Mathilde, qui eſt à S. Pierre de Rome, parce que c'étoit à elle qu'appartenoit le château de Canoſſa.

Entre Reggio & Modène, on paſſe à une lieue de Correggio, petite ville à trois lieues de Reggio; c'étoit la capitale d'une petite principauté; cette ville a donné la naiſſance & le nom au Corrège, dont nous avons célébré les ouvrages dans la deſcription de Parme.

REGGIO, en latin *Regium Lepidi*, eſt une ville d'environ 15 mille habitans, ſituée dans l'Etat de Modène, à 6 lieues de Parme & à 6 lieues de Modène.

Cette ville étoit autrefois colonie romaine. Elle fut ruinée par Alaric, roi des Goths, vers l'an 409, & enſuite par d'autres barbares, à différentes repriſes. Charlemagne en fut le reſtaurateur, elle recouvra enſuite la liberté, & fut gouvernée par ſes propres magiſtrats, après quoi elle tomba, comme Modène, ſous la domination de la maiſon d'Eſt, qui la poſsède encore.

Reggio eſt la capitale du duché du même nom, & la ſeconde ville de l'Etat de Modène; les habitans de Reggio diſent que c'eſt la première. Il y a des eſpèces de fortifications, & elle eſt mieux bâtie que Modène à certains égards; l'évêque de Reggio ne relève que du S. Siége.

LA CATHÉDRALE de Reggio, *il Duomo*, a une façade remarquable; un grand tableau d'Annibal Carrache, eſt placé au fond du chœur; mais il eſt ſi noir qu'on n'y peut plus rien démêler.

Il y a des ſtatues de *Proſpero Clementi*, qui étoit

de Reggio, & qu'on appelle dans le pays le Correge des ſculpteurs, à cauſe de la grâce & de la force de ſes ouvrages : Adam & Eve, ſur la grande porte au-dehors, & dans le presbytère, S. Cryſante & Ste. Darie.

S. PROSPER, le portail mérite quelqu'attention. La plus grande partie de cette égliſe eſt peinte à freſque ; il n'y a dans ces peintures aucun parti de pris ſur l'intelligence de la lumière & des ombres, mais on y trouve de bons caractères de têtes. Le chœur eſt de Procaccini & de Campo ; quelques parties ſont de Tiarini & de Lionello Spada ; il y a de celui-ci une extaſe de S. François.

LA MADONNA DELLA GIARRA, cette égliſe eſt en forme de croix, il y a un dôme dans le milieu, & quatre autres ſur les extrêmités. La voûte & les dômes de cette égliſe ſont peints à freſque par différens auteurs ; les parties peintes par Tiarini ſont les plus eſtimées, le goût en eſt gracieux. Dans la première chapelle à droite, on voit un beau tableau à l'huile de ce peintre ; il repréſente la Vierge dans les nues ; & un ange qui vient de remettre l'enfant Jéſus entre les mains d'un religieux ; les caractères de têtes en ſont gracieux, mais les ombres en ſont peut-être un peu outrées.

La chapelle gauche de la croiſée renferme un tableau du *Guerchin ;* le ſujet eſt un Chriſt en croix, ayant à ſes pieds la Vierge accablée de douleur, ſoutenue par deux femmes. Il y a dans ce tableau beaucoup d'expreſſion, une grande fermeté de pinceau, un bon caractère de deſſin : le Chriſt particulièrement eſt bien deſſiné, quoique ſa tête n'ait pas l'air aſſez noble.

On voit encore dans cette égliſe & dans l'oratoire voiſin, pluſieurs tableaux dont le ſacriſtain montre la liſte.

CAPELLA DELLA MORTE, on y conſerve pluſieurs grands tableaux ſous des ſtores ; ils ne paroiſ-

ſent pour la plupart que des copies, & ne ſont pas d'une grande beauté.

Le Guerchin a peint ſur l'arc qui ſépare le ſanctuaire de la nef, une Annonciation; quoique ce morceau ſoit noirci, on y reconnoît toujours la force du pinceau de ce grand maître.

L'égliſe des Auguſtins eſt décorée d'un ordre ionique; l'architecture en eſt un peu lourde, mais cependant digne d'attention.

A la confrérie de S. Etienne, il y a un Chriſt du *Guide*, qu'on regarde à Reggio comme le plus beau tableau de la ville.

On montre auſſi au coin d'une rue, un bas-relief antique, repréſentant un ſoldat légionaire, qu'on a pris pour la figure de Brennus, chef des Gaulois Sénonois, qui paſsèrent en Italie 391 ans avant Jéſus-Chriſt.

On remarque auſſi les nouvelles archives, la maiſon-de-ville, la porte neuve, & pluſieurs maiſons particulières. La ſalle de ſpectacle eſt grande, les loges ſont un peu bombées, & pour ainſi dire, comme des baignoires qu'on auroit arrangées les unes à côté des autres; mais ce qui choque un peu la vue, c'eſt que ces loges avancent les unes ſur les autres de quelques pouces, à meſure qu'elles s'éloignent du théâtre. L'architecte a voulu procurer plus de facilité pour bien voir le ſpectacle; mais on ſouhaiteroit qu'il l'eût fait ſans tomber dans cet inconvénient de décoration. L'avant-ſcène a trente pieds d'ouverture, & fait une ſaillie conſidérable ſur le parterre, ce qui fait que l'on entend plus facilement les acteurs.

On fabrique à Reggio des étoffes de ſoie & des toiles. Il s'y tient une foire célèbre au mois de Mai. Autrefois on y faiſoit un commerce conſidérable d'éperons & de petits ouvrages en os & en ivoire; actuellement ce commerce eſt tombé. Les étuis, tabatières & autres bagatelles de cette eſpèce,

que l'on fait à Dieppe & à S. Claude en Franche-Comté, ont cours même en Italie.

Reggio eſt ſurtout célèbre par le nom de l'Arioſte, *Ludovico Arioſto*, qui y naquit en 1474. Son père étoit gouverneur de la ville; nous aurons occaſion d'en parler à l'article de Ferrare, où il mourut en 1534, & où l'on voit ſon tombeau; nous parlerons de ſes ouvrages à l'article de Florence.

Reggio eſt encore la patrie de Gui Pancirole, juriſconſulte célèbre & grand écrivain, qui naquit en 1523, & mourut à Padoue en 1599.

On cite actuellement M. Paradiſi, connu par des poëſies italiennes très-eſtimées.

RUBIERA ou *Solderabiera*, eſt un village éloigné de trois lieues de Reggio; il y a un petit château en forme de donjon, flanqué de tours, avec des foſſés d'eau vive. Au ſortir du village on paſſe, ſur un bac, la rivière appelée *Secchia*.

La campagne eſt très-agréable entre Reggio & Modène, les vignes mariées avec les arbres y font un ſpectacle ſingulier pour les François.

CHAPITRE II.

Hiſtoire de Modène.

MODÈNE, en italien *Modena*, en latin *Mutina*, eſt une ville de 20 mille ames, (d'autres diſent 30 mille) ſituée dans la Lombardie, à 28 degrés 52′ de longitude, & 44 degrés 38′ de latitude; à 5 lieues de Reggio, à 12 lieues de Parme, à 8 lieues de Bologne, & à 10 lieues de la mer. Elle eſt dans une plaine agréable, entre la Secchia & le Panaro, qui lui eſt joint par un canal: la Secchia eſt du côté de Reggio, & le Panaro du côté de Bologne.

Cette ville eſt la capitale de l'Etat du duc de Modène, qui a environ 20 lieues de long ſur 10 de large, & qu'on appelle *il Modeneſe* ou *Ducato di Modena*, parce qu'il fut érigé en duché en 1452 par l'empereur Fréderic III. Modène eſt une ville très-ancienne; elle fut faite colonie romaine, 184 ans avant Jéſus-Chriſt.

Le ſiége de Modène par Antoine, 45 ans avant Jéſus-Chriſt a été ſi célèbre, que Lucain le cite pour exemple des fléaux les plus terribles : *His Ceſar perufinæ fames, Mutinæque labores*; la ville étoit défendue par Brutus. Ce fut à Caſtel-Franco, village ſur le Panaro, à deux lieues de Modène, que Marc-Antoine gagna une bataille l'année ſuivante, contre les conſuls Hirtius & Panſa; le jeune Octave y étoit, âgé pour lors de 20 ans, & déja occupé du projet de venger Céſar, en ſuccédant à ſon autorité.

Modène fut ruinée du temps de Conſtantin; mais ce prince la rétablit. Elle fut encore ruinée par les Goths : ce fut à l'occaſion de cette ſeconde deſtruction, que les habitans ſe retirèrent à 4 milles de l'ancien emplacement, du côté de la *Secchia*, & formèrent une ville qui fut appelée *Città nuova* & *Città geminiana*; elle eſt ſur le chemin qui va de Modène à Reggio. Modène fut priſe l'an 570 par Alboin, premier roi des Lombards en Italie, qui ſortoit de la Pannonie. Elle fut emportée d'aſſaut par l'Exarque Romain, l'an 590, & repriſe encore par les Lombards, qui la conſervèrent juſqu'à l'arrivée de Charlemagne. Ce fut lui qui, paſſant en Italie, mit fin au royaume des Lombards, l'an 774; & l'on dit communément, qu'il donna au pape les villes de Parme & de Modène. Cependant Modène reprit bientôt ſa liberté, comme les autres villes d'Italie.

Sous Pepin, roi d'Italie, & fils de Charlemagne, Modène fut rebâtie & repeuplée, & redevint une

ville considérable. Le P. Beretta, dans une dissertation, *de Italia Medii ævi*, que Muratori a publiée, pense que la nouvelle ville de Modène est dans le même endroit que l'ancienne, du moins en partie; l'opinion commune est qu'elle en est à quelque distance; mais on n'est pas d'accord sur la situation de l'ancienne, parce qu'il ne reste à Modène aucun vestige d'antiquité, aucun aqueduc, ni autre chose semblable, si ce n'est quelques inscriptions, qui sont insérées dans le recueil de Muratori.

Cette ville fut ensuite successivement soumise aux empereurs, aux papes, à la république de Venise, aux ducs de Milan, à ceux de Mantoue, à ceux de Ferrare, & à quelques petits princes particuliers. Elle fut déchirée par les factions, & sur le point de devenir déserte dans le dixième siècle.

Les princes de la maison d'Est acquirent dans le treizième siècle la souveraineté de Modène, qu'ils possèdent encore actuellement. C'est cette illustre maison qui règnant à Ferrare, protégea d'une manière si distinguée les grands hommes de l'Italie, & surtout l'Arioste & le Tasse. Aussi les deux poëmes fameux de Roland le furieux & de la Jérusalem délivrée sont-ils pleins des éloges de ces princes, & la généalogie de cette maison y est toujours tirée des plus grands héros du poëme, ou même d'Hector le Troyen; ainsi un hermite annonce à Roger, que Bradamante aura un fils à qui Charlemagne donnera le nom d'Est, en lui disant, *Este hic Domini* ou *Este Signori qui*. Canto 411. Ott. 63.

Ce fut le 15 Décembre 1288, suivant Muratori, que les ambassadeurs de Modène, présentèrent au marquis d'Est, Obizon II (1), les clefs de la ville,

(1) On dit en italien, *Obizzo*, comme l'on dit Azzo, Ugo, qui se traduisent en françois par Azon & Hugon. C'est une méthode bien embarrassante que celle de traduire les noms propres, & de les défigurer dans un langage étranger.

& l'acte par lequel elle le choisissoit pour souverain. Le 12 Février 1293, la ville renouvella cet hommage au marquis Azon VIII, le déclarant lui & ses successeurs, à perpétuité, souverains de Modène & de ses dépendances. En 1305 les habitans se révoltèrent contre lui; mais en 1336, ils furent assiégés & forcés de se soumettre à Obizon III, qui vers l'an 1344, rentra dans les duchés de Parme, de Modène & de Ferrare. L'empereur Charles IV, en 1354, établit le marquis d'Est, Aldobrandin III, Vicaire de l'empire à Modène. En 1510, François Marie, duc d'Urbin, commandant les troupes du pape Jules II, s'empara de Modène, & en dépouilla le duc Alphonse I; l'année d'après, & le 31 de Janvier 1511, le pape remit la ville de Modène entre les mains de l'empereur, & par un contrat passé à Rome, le 17 Juin 1514, l'empereur Maximilien la vendit au pape Léon X, pour 40 mille ducats d'or; mais le duc Alphonse la reprit à main armée le 5 Juin 1527; enfin le 21 Décembre 1530, l'empereur déclara que Modène étoit un fief de l'empire, dont le duc Alphonse avoit été investi. On peut voir tous ces événemens traités fort au long dans Muratori, *Antichi à Estensi.*

La plupart des princes de cette maison ont contribué à l'embellissement de Modène. Hercule II, en 1546, fit refaire les fortifications & démolir les fauxbourgs; il fit reconstruire une nouvelle enceinte du côté du septentrion, dans laquelle il renferma le palais ducal, & cette partie de la ville s'appelle encore *Terra nuova*, & *Addizione Erculea*; il fit élargir & aligner les rues, bâtir des églises & des couvens.

Le duc François I fit bâtir en 1635, la citadelle qui est à la partie occidentale de la ville; il fit commencer quelque temps après le palais ducal, sur les dessins de l'Avanzini, & un beau théâtre

dans le *Palazzo del publico* : ce théâtre ſervit de modèle à celui des Tuileries à Paris; la réputation qu'avoit le théâtre de Modène détermina le roi à en faire faire un pareil, & par le même architecte; mais dans l'enceinte de celui de Paris, on a fait le théâtre de l'opéra, après l'incendie arrivée en 1763, de la ſalle du palais royal, qui ſubſiſtoit depuis le temps du cardinal de Richelieu. A Modène on a défait le théâtre depuis quelques années pour y bâtir la douane.

Alphonſe IV, ſucceſſeur de François I, fit faire la grande & belle rue qui va de la citadelle aux bâtimens des écuries ducales; il augmenta beaucoup les peintures de la belle galerie du palais, & il auroit plus fait encore, ſi la mort ne l'eût prévenu.

Le duc François II qui prit en main le gouvernement de ſon Etat le 6 Mars 1674, fut l'auteur d'un des principaux établiſſemens de Modène; celui de la bibliothéque, & d'une belle collection de médailles, d'antiques, de ſtatues, de deſſins originaux, & autres choſes précieuſes; il fonda auſſi, ou du moins il rétablit l'univerſité, dans la maiſon de la congrégation de S. Charles, où il plaça de très-bons profeſſeurs de théologie, philoſophie, mathématiques, médecine, juriſprudence, afin que ſes ſujets fuſſent diſpenſés d'aller étudier à Bologne & à Ferrare; il forma l'académie des *Diſſonanti*, avec laquelle on a vu dans la ſuite l'*Academia Peloritana* de Meſſine former une union ſolemnelle & étroite; il engagea la ville à faire conſtruire & décorer en marbres le port qui eſt ſur le canal de Veniſe, dans la ville même, pour les bâtimens qui navigent ſur ce canal.

François III, duc de Modène, mort en 1780, a ſuivi les exemples de ſes ancêtres, pour l'embelliſſement & l'avantage de cette ville; & il a employé ſon revenu, qui étoit d'environ 200 mille

ſequins, à l'avantage de ſon pays. Il a fait d'abord refondre toute ſon artillerie ; a tiré de France 18 à 20 mille fuſils : on lui doit la continuation de la façade du palais ducal, de la chapelle, & de la bibliothéque, qu'il a rendue publique, après l'avoir placée dans un endroit commode, & enrichie de beaucoup de livres & de machines de phyſique ; ce prince a établi des prix pour la peinture ; donné un quart de ſes jardins pour l'utilité de la botanique, & aidé M. Bondigli, ſecrétaire d'Etat, pour l'établiſſement de deux nouvelles chaires dans l'univerſité, une pour le droit naturel & public, l'autre pour le droit criminel ; il a fait faire deux hôpitaux, l'un pour les habitans, l'autre pour les ſoldats ; une maiſon pour les pauvres, *Albergo grande* ; un grand corps de logis d'une belle architecture pour le tribunal des *Alloggi* (1) ; il a fait fermer le port par de grandes grilles de fer, qui lui ſervent d'ornement & de défenſe tout à la fois ; enfin ce prince a fait tant de choſes pour l'embelliſſement général de la ville, que les magiſtrats lui en ont marqué leur reconnoiſſance, par une ſtatue équeſtre en marbre, élevée ſur une place à l'entrée de la ville, du côté de Reggio ; mais le peuple eſt moins touché de cette magnificence, que ſenſible à l'augmentation des impôts.

Cette illuſtre maiſon d'Eſt, qui avoit manqué à s'éteindre en 1694, paroît être actuellement dans le même cas ; le prince Hercule Renaud de Modène a épouſé, en 1740, Marie-Thérèſe Cibo Malaſpina, héritière de Maſſa & Carrara ; ce mariage étoit intéreſſant pour la maiſon de Modène, ſurtout en

(1) Ce tribunal appelé *Magiſtrato de gli Alloggi*, eſt ſpécialement deſtiné à la perception d'un impôt territorial, qui ſe lève pour l'acquittement des dettes contractées à l'occaſion des guerres paſſées. Les biens même des eccléſiaſtiques y ſont ſujets, ils paient la moitié de ce que paient les laïcs.

ce qu'il lui donnoit une petite place ſur la Méditerranée; mais ce prince n'a point eu d'autre enfant que la princeſſe Marie-Béatrix, née en 1750, qui a épouſé le troiſième archiduc. Elle a été élevée à Milan depuis 1762, ſous les yeux du duc François-Marie III d'Eſt ſon grand-père. Les Etats conſidérables dont elle paroît devoir être un jour l'unique héritière, ont fait que l'Italie a eu les yeux ouverts ſur cette princeſſe dès ſon enfance. Elle avoit été promiſe au ſecond archiduc, devenu grand-duc de Toſcane; elle fut enſuite deſtinée au troiſième archiduc, qu'elle a en effet épouſé, après bien des difficultés.

Lorſque j'étois en Italie, en 1766, on venoit de commencer une route entre le Modenois & la Toſcane, dont le P. Friſi avoit été arrêter les plans, & qui indiquoit une alliance entre les deux Etats; M. Giardini pour Modène, & le P. Ximènes pour la Toſcane, ont été chargés de l'inſpection de ces travaux.

J'ai cité pour l'hiſtoire de Modène le grand ouvrage de Muratori, qui a pour titre *Antichità Eſtenſi*; mais il y a divers ouvrages ſur l'hiſtoire de Modène, que l'on peut auſſi conſulter, ſurtout ſept volumes de *Vedriani*, qui comprennent toute l'hiſtoire eccléſiaſtique, civile & littéraire de Modène; mais cet auteur n'eſt pas toujours exact.

On n'a pas imprimé de deſcription de Modène; cependant je ne connois guères de ville d'Italie où l'on manque d'un pareil ouvrage pour l'inſtruction des voyageurs; mais voici ce que j'ai pu raſſembler au ſujet de Modène.

A l'égard des peintures, M. le docteur Pagani en a donné en 1770 une notice détaillée, en un volume *in*-8°. de 218 pages; il décrit non-ſeulement celles de 50 égliſes & du palais, mais encore celles des maiſons particulières.

CHAPITRE III.

Deſcription de Modène.

LA ville de Modène eſt agréable, bien bâtie, bien fortifiée; des portiques règnent le long des rues, & l'on peut y aller à l'abri du ſoleil & de la pluie, ce qui eſt très-commode pour les gens de pied; nous en ferons obſerver de pareils à Bologne & à Ferrare. La grande rue, *Strada maeſtra*, mérite ſurtout d'être citée pour la beauté de ſes bâtimens: on y remarque entr'autres les trois hôpitaux que nous avons cités, avec la douane & le palais de la ville, & de beaux hôtels, (*Palazzi*) qui forment une ſuperbe rue, où eſt placée une ſtatue équeſtre du dernier duc.

LE PALAIS DUCAL eſt le plus bel édifice de Modène; il eſt iſolé, ſitué ſur une grande place, dans la partie la plus ornée de la ville, d'une architecture majeſtueuſe & élégante tout à la fois; elle eſt d'*Avanzzini*: la cour eſt vaſte, environnée de colonnades, qui font le plus bel effet; le grand eſcalier eſt des plus majeſtueux. Le bel appartement a un ſallon principal, qui eſt dans le milieu de la façade, ſix grandes pièces richement meublées, & un cabinet de glaces doré en entier, qui a été fait ſur les deſſins de M. Salvatori. Le grand ſalon n'a point d'anti-chambre, mais il a un aſpect impoſant; il règne au pourtour une tribune d'un goût mâle, mais l'on ne trouve pas aſſez de repos dans le reſte de la décoration. Le plafond a été peint à l'huile par Marc-Antoine Franceſchini; le ton en eſt gracieux; la couleur en pourroit être plus vigoureuſe: quant à la compoſition, les groupes en ſont trop coupés.

Dans

Dans la chambre du dais, on remarque un S. Pierre martyr, religieux de l'ordre des Dominicains, peint par *Antonio Cosetti*, de Modène; une Judith, du *Guerchin*, d'un deſſin & d'une couleur mâle, mais que l'on prendroit plutôt pour un homme que pour une femme : une adoration des Bergers, qu'on dit être du *Corrège;* cela eſt difficile à croire, le pinceau en eſt trop mou; cependant elle eſt bien compoſée, & peinte d'une manière gracieuſe, particulièrement la tête de la Vierge, qui eſt très-lumineuſe & d'une beauté charmante.

On voit au plafond de cette chambre quatre médaillons du *Tintoret*, vigoureux de couleur, mais très-incorrects de deſſin.

Dans la chambre du lit, un Samaritain, de *Jacob Baſſan*, beau tableau; mais la figure du Samaritain eſt trop académique : on y trouve auſſi le défaut ordinaire de ce maître, qui eſt de traiter ſes figures avec trop peu de nobleſſe, & de vêtir ſes perſonnages en payſans.

Le mariage de Ste. Catherine avec Notre Seigneur, de la dernière manière du *Guerchin*, dans le temps qu'il cherchoit celle du *Guide*; ce tableau eſt un peu gris & peint froidement. Ste. Véronique, de *Familitori.* Une Vierge tenant la main de Jéſus-Chriſt mort : la tête de cette Vierge eſt d'une beauté peu commune; le corps du Chriſt lui eſt bien inférieur; on la dit du *Guide*, mais on n'y reconnoît aucune trace de ſon pinceau. Une Charité Romaine, d'*André Sacchi*; la tête de la fille eſt fraîche de ton; celle du vieillard eſt touchée avec trop de molleſſe. Dans une autre chambre, Notre Seigneur au jardin des Oliviers, par *Jacob Baſſan*; il y en a un pareil à Gênes, dans le palais Brignoli; celui de Modène, qui eſt traité d'une manière plus claire, pourroit bien être une répétition de celui de Gênes, faite par Léandre Baſſan, fils;

ce qui eſt d'autant plus vraiſemblable, que l'on ſait que les fils de Baſſan l'ont beaucoup copié, & ne l'ont jamais parfaitement égalé dans la force du coloris. L'enfant prodigue, de *Lionello Spada*, a un caractère de deſſin plein d'ame; la touche en eſt fière & ſpirituelle; on lit ſur ſa phyſionomie le repentir de ſes égaremens : la couleur en eſt d'ailleurs vigoureuſe, mais la tête du vieillard n'eſt pas de la même beauté. On y remarque enſuite trois tableaux de *Jules-Romain*; le paſſage d'un pont, une bataille, & un triomphe; le goût de deſſin en eſt excellent; mais ils ont une compoſition confuſe, & la couleur en eſt déſagréable. La femme de Putiphar, qui retient Joſeph par ſon manteau, tableau du Tiarini, beau, quant à l'expreſſion & au caractère de la femme, qui eſt des plus gracieux; d'ailleurs il eſt un peu gris.

La femme adultère, du *Titien;* elle eſt peinte à demi-nud; elle eſt de toute beauté : ce ſujet eſt compoſé de vingt-deux figures à mi-corps, dont les caractères ne ſont pas moins intéreſſans; la plupart de ces figures ſont dignes d'admiration, au jugement de M. Cochin, pour la beauté du caractère, l'expreſſion & la couleur. Son ordonnance tient du goût des bas-reliefs antiques, mais on n'y remarque pas l'intelligence du clair-obſcur.

Une Vierge du *Titien*, avec l'enfant Jéſus, & S. Paul, tableau d'une grande beauté; l'enfant Jéſus a beaucoup de nobleſſe; la tête de la Vierge a un caractère ſage & gracieux, & la couleur en eſt vraie; mais ſon corps eſt d'une ſi petite proportion, que cela fait paroître ſa tête trop forte : le S. Paul ne vaut rien.

Un S. Roch en priſon & un ange qui lui apporte une couronne; grand tableau du Guide, très-gris, mais parfaitement deſſiné. Le martyre de S. Pierre, du Guerchin, d'une couleur vigoureuſe, peint largement, & où l'on voit une belle touche : tout ce

qui eſt dans la gloire eſt très-beau ; il eſt fâcheux que le tout ſoit ſi noir. Quâtre tableaux ovales repréſentant les quatre élémens, par les *Carraches*. Un S. Sébaſtien, de Michel Ange de *Carravage*. On fait grand cas auſſi de l'Abraham & de la Pſyché du *Guerchin*, & d'une copie de la cène, de Paul Véronèſe, faite par un boulanger.

Il y a dans cet appartement trois belles tables, dont une de porphyre, & les deux autres de marbre verd de mer.

On a augmenté cette collection de tableaux, en 1767, en y joignant ceux qui étoient à Saſſuolo, maiſon de plaiſance du duc de Modène; mais on y regrette beaucoup le tableau fameux de la nuit de Noël, par le Corrège (1), un des chefs-d'œuvres de la peinture, qui a fait long-temps l'ornement de ce palais. Pardon, divin Raphaël, s'écrioit M. le préſident des Broſſes, (dans une de ſes lettres ſur l'Italie, en 1740,) ſi aucun de vos ouvrages ne m'a cauſé l'émotion que j'ai eue à la vue de celui-ci; vous avez votre grâce à vous, plus noble, plus décente ; mais celle-ci eſt plus ſéduiſante. Le duc de Modène lui dit qu'il conſervoit par écrit le marché qui fut fait avec le Corrège, pour cet ouvrage, (il revient environ à 600 livres de notre monnoie) & que c'étoit une fable ridicule que ce qu'ont raconté quelques hiſtoriens ; on lui donna dit-on, 200 livres en baſſe monnoie, pour le prix de ſon ouvrage ; le peintre qui n'avoit jamais reçu de ſi groſſe ſomme, revint courant chez lui, avec cette lourde charge, ce qui lui fit prendre une pleuréſie, dont il mourut. C'eſt à-peu-près là l'hiſtoire que M. Grosley raconte,

(1) Il a été vendu au roi de Pologne, avec beaucoup d'autres tableaux précieux du palais de Modène ; mais il y en a de très-bonnes copies, que bien des amateurs prendroient pour les originaux : celle de la nuit de Noël eſt de Nugari, peintre Vénitien.

au ſujet de l'Aſſomption que le Corrège peignît dans la coupole de Parme, hiſtoire qu'il met ſur le compte des Chanoines de cette Cathédrale.

Dans la chapelle du palais ſont deux tableaux du Guerchin, & pluſieurs autres dont M. Pagani fait l'éloge.

La galerie du palais de Modène eſt remplie de choſes curieuſes dans tous les genres : une collection de cinq à ſix mille deſſins des meilleurs maîtres, du Corrège, du Guide, du Titien, du Sarto, du Parmeſan, de Jules-Romain, du Tintoret, des Carraches, de Vignola, de Caula, de Stringa, de Franceſchini & d'Allori (1). On y conſerve onze à douze mille eſtampes de tous les plus fameux graveurs d'Italie & d'autres pays; pluſieurs curioſités en hiſtoire naturelle, en ouvrages ſinguliers pour le travail, & beaucoup de ſtatues & d'antiques. On remarque ſpécialement un Canope, divinité égyptienne, qui a huit pouces de hauteur ſur quatre de largeur; une tête d'Adrien, & un buſte de ſa femme Sabine, l'un & l'autre en bronze, de grandeur naturelle; une main de femme, d'un albâtre très-blanc, qui eſt admirée de tous les connoiſſeurs; elle paroît être de ſculpture grecque du premier genre, & elle eſt ſi belle, qu'on a cru que le ſculpteur avoit voulu qu'elle fût iſolée, n'eſpérant pas que le reſte de la figure pût l'égaler.

Deux têtes priſes dans un bloc de marbre preſque brut, elles ont 8 à 10 pouces de hauteur; quoiqu'elles ne ſoient pas achevées, elles paroiſſent marquer le génie des Grecs, & leur goût pour la ſculpture, dans un temps où elle n'étoit pas encore à ſon dernier degré de perfection. Le buſte du duc François I, en marbre blanc, par le Bernin; ce prince eſt repréſenté avec ſa cuiraſſe & un

(1) On en a tranſporté une partie dans le grand appartement.

manteau qui eſt d'une ſi grande délicateſſe, qu'il ſemble flotter en l'air.

Il y a trois belles ſuites de grandes médailles impériales : la première ne contient que les médailles les plus rares, & celles de la plus belle conſervation ; entr'autres une de Peſcennius, que Spanheim aſſure ne pouvoir être ſoupçonnée de faux. La ſeconde ſuite contient beaucoup de médailles très-rares, d'autres qui le ſont moins, avec les doubles de la première ſuite, & les petites médailles ; celle-ci eſt très-nombreuſe. La troiſième ſuite eſt celle des médailles impériales, en argent ; elle eſt nombreuſe & renferme des pièces rares ; il y a encore des médaillons en bronze, parmi leſquels il y en a un qui eſt des plus rares ; il eſt frappé des deux côtés ; ſur l'un on voit les têtes d'Antonin & de Verus ; ſur le revers, une Victoire avec des aîles, regardant derrière elle, & debout dans un char à quatre chevaux, dont elle tient les rênes de la main droite : il eſt parlé de cette médaille dans Patin. Cette collection contient auſſi beaucoup de médailles conſulaires & de médailles grecques, des rois, des peuples & des villes, les unes en argent, les autres en bronze ; il n'y a que les médailles des papes dont la ſuite eſt peu conſidérable.

Ce cabinet contient encore plus de quatre mille camées, parmi leſquels il y en a de très-ſinguliers : tels ſont un camée en agate orientale, avec cinq figures toutes de différentes couleurs, dont l'une tient un enfant à la mamelle : on voit ſur le côté le Dieu-Terme avec le viſage noir, & devant lui un autel, où brûle le feu ſacré ; d'où il paroît que c'eſt un ſacrifice au Dieu-Terme, l'un des plus anciens Dieux des Romains, & qui étoit des plus reſpectés, parce qu'il préſidoit aux bornes & à la conſervation des héritages ; il ne céda pas

même la place au temple de Jupiter, que Tarquin le Superbe fit conſtruire ſur le Capitole.

Un camée en agate, de trois couleurs, offre une figure d'homme aſſiſe ſur un banc où il y a un maſque ou un bouclier; il tient un ſceptre de la main droite, & de la gauche il s'appuie ſur les épaules d'une femme qui eſt debout, tenant de la main gauche une lyre, & de la droite quelque choſe qui paroît une baguette; on croit que c'eſt la muſe Therpſicore.

Un camée en Niccoli, c'eſt à-dire, blanc ſur du noir d'environ quatre pouces; il repréſente Notre-Seigneur debout couronné d'épines, les mains liées; & ſur la partie noire, deux archers debout qui le tiennent par le milieu du corps; tous ces camées ſont antiques, excepté peut être le dernier. M. Zerbini en a tiré des ſouffres ou empreintes, en 1769.

La bibliothéque contient 30 à 40 mille volumes. Elle commence par un grand veſtibule où ſont différentes machines de phyſique, & où l'on ſe propoſe de former un cabinet plus conſidérable. La grande ſalle qui contient les livres imprimés, eſt ornée d'une belle menuiſerie de bois de noyer, travaillée avec goût; une baluſtrade en fer doré règne tout autour de la ſalle; on y a peint ſix colonnes qui paroiſſent ſoutenir les trois grands arcs de la voûte; elles ſont de Boſſellini, très-bon peintre de Modène, & d'une reſſemblance qui trompe même d'aſſez près; il a peint auſſi la voûte en perſpective.

Cette bibliothéque contient un recueil précieux d'anciennes éditions; il y en a près de 200 du quinzième ſiècle, de Janſon & autres imprimeurs de ce temps-là; un grand nombre des plus célèbres imprimeurs, tels que les Etienne, Alde, Elzévirs, Junte, Torrentini, beaucoup d'éditions modernes des bonnes imprimeries de Paris, de

Hollande, de Londres, d'Oxford, de Cambridge; des livres ruſſes imprimés à Pétersbourg, que le chancelier de Ruſſie envoya au prince, après ſon voyage d'Italie, &c.

Les manuſcrits ſont dans une chambre voiſine, il y en a environ 1500.

Il y a un Evangile grec du huitième ſiècle; les *Miſcellanea* de Théodore, manuſcrit grec du quinzième ſiècle, qui n'a jamais été imprimé; un manuſcrit du Dante du quatorzième ſiècle, en parchemin, avec des miniatures au-deſſus de chaque page; elles repréſentent les faits racontés dans l'ouvrage, & ſont dans le goût de Giotto. Une bible en deux volumes, & un bréviaire en parchemin du quinzième ſiècle, avec des miniatures d'un très-bon goût; un manuſcrit du onzième ſiècle, dans lequel il y a entr'autres choſes la chronique de Reginon; le pontifical attribué fauſſement à Damaſe; un catalogue de la bibliothéque Pompoſienne; un herbier du quatorzième ſiècle écrit en françois, avec les plantes repréſentées en miniatures. Une coſmographie de Ptolomée en latin, avec les cartes en miniature, par Nicolas Hahn, Allemand, dans le quatorzième ſiècle. On ne trouve nulle part de manuſcrits ornés de plus belles peintures.

Les pères Zaccarie, Troili & Gabardi, Jéſuites, bibliothécaires du prince, qui avoient ſuccédé à Muratori, & au P. Granelli, travailloient en 1765, à un catalogue raiſonné des livres & des manuſcrits de cette bibliothéque, & ſe propoſoient de le faire imprimer.

Quoique la ville de Modène n'ait que 20 à 30 mille ames, on y compte 51 égliſes: outre la cathédrale & l'égliſe de la ville, appelée *del Voto*, on y comptoit neuf paroiſſes ſéculières, quinze égliſes de réguliers, dont cinq étoient des paroiſſes deſſervies par les Bénédictins, les Théatins, les

Auguſtins, les Cordeliers & les Minimes ; treize égliſes de religieuſes, parmi leſquelles il y avoit deux paroiſſes deſſervies par des prêtres ſéculiers ; dix égliſes de confréries laïques, une de la congrégation de S. Charles, & une petite égliſe dépendante d'un bénéfice aſſez conſidérable ; mais en 1769, on a diminué le nombre des égliſes, en fermant celles qui étoient peu importantes, & il n'y a plus que cinq paroiſſes qui ſont toutes ſéculières.

LA CATHÉDRALE, *il Duomo*, eſt une égliſe épiſcopale, dont l'évêque eſt ſuffragant de Bologne ; le bâtiment eſt d'un gothique aſſez laid ; le maître-autel eſt à un premier étage, ſous lequel eſt pratiquée une égliſe à moitié ſouterraine, dédiée à S. Geminien, & où l'on conſerve ſon corps.

On voit dans la première chapelle à droite, une copie d'un tableau du Guide, repréſentant le *Nunc dimittis* : l'original a été tranſporté au palais. La Vierge y eſt à genoux devant l'enfant Jéſus, que Siméon tient entre ſes bras. Un enfant qui joue avec les deux colombes offertes au temple, y forme un joli épiſode. Il y a dans ce morceau de beaux caractères de têtes. L'enfant qui joue a une expreſſion & un tour naïf ; mais il y a dans le total de l'ouvrage un ton un peu gris & une manière sèche. Il y a encore dans cette égliſe un tableau du Calabrois, un du Schidone (c'eſt le portrait de S. Geminien) & un tableau curieux par ſon ancienneté ; on y lit cette inſcription : *Serafinus de Serafinis Mutinenſis pinxit* 1385.

La tour de cette égliſe s'appelle la Guirlandina ; elle eſt toute en marbre, & l'une des plus élevées de l'Italie ; elle eſt iſolée ; ſa forme eſt quarrée, & elle finit en pointe comme un clocher. Il y a des curieux qui vont dans le bas de cette tour, voir la *Secchia rapita*, c'eſt un vieux ſeau de bois d'une moyenne grandeur, garni de trois cercles de

fer, ſuſpendu dans un lieu obſcur & humide, mais dont l'hiſtoire eſt aſſez célèbre pour mériter ici une place.

Dans le temps que l'Italie étoit déchirée de tous côtés par des factions cruelles, Modène eut pluſieurs guerres avec ſes voiſins, ſurtout avec Bologne; deux de ces guerres ont donné occaſion au poëme héroï-comique du *Taſſoni*, intitulé *la Secchia rapita*. Il eſt vrai que le poëte voulant ſe procurer la liaiſon & l'unité, a changé les faits, les lieux, les temps & les perſonnages, au gré de ſon imagination; mais d'une manière ſi agréable qu'il plaît à ceux même qui connoiſſent les vrais détails de ces hiſtoires. Le poëte ſuppoſe, par exemple, qu'une de ces guerres fut l'occaſion de l'autre, & qu'elles ſe ſuccédèrent immédiatement, tandis que dans le vrai elles eurent des cauſes différentes, & qu'elles furent ſéparées par un intervalle de 76 ans; il a même placé comme la ſeconde, celle qui fut réellement la première, & qui commença en 1248. L'empereur Fréderic II fut mis en déroute ſous les murs de Parme, mais il gagna une bataille contre les Modénois en 1249, à l'endroit de la ville appelé *Foſſalto*, & Enzio, roi de Sardaigne, y fut fait priſonnier, comme on le verra dans la deſcription de Bologne; c'eſt la première des deux guerres dont il s'agit. La ſeconde arriva en 1325; dans celle-ci, il y eut une bataille à Zappolino, où les Bolonois furent mis en fuite, & pourſuivis avec tant de célérité, que les vainqueurs entrèrent dans la ville; mais étant obligés de ſe retirer, ils enlevèrent, pour marque de leur victoire, la chaîne de la porte de la ville. (*Morani Rer. Italic. Scrip. Ghirardacci, Iſtor. di Bol.*) & le ſceau d'un des puits de la ville, comme l'aſſure *Vedriani*, d'après d'anciennes chroniques, (*Iſtor. di Mod.*) C'eſt ce dernier combat que le Taſſoni raconte à ſa manière, dans le

premier chant de ſon poëme, de même que l'enlèvement du ſeau, & il a ſuppoſé que ce fut l'occaſion du grand armement & de la bataille de 1249, afin que le premier événement & la principale action de ſon poëme fût, comme tout le reſte, un mélange de ſérieux & de plaiſant, qui continue dans tout cet ouvrage (1). Ce poëme fut commencé à Rome en 1611, & finit en 1614; il en courut d'abord pluſieurs copies manuſcrites, qu'on n'oſa pas imprimer en Italie, & il parut pour la première fois à Paris en 1622. La meilleure édition eſt celle qu'a donnée à Modène, en 1744, Barthelemi Soliani; on en a fait une à Paris avec la traduction françoiſe. Enfin M. Conti, qui étoit profeſſeur de langue italienne à l'école militaire, en a donné une très-belle édition, ornée de bonnes gravures en deux volumes *in*-8°. en 1766.

S. BARTOLOMEO, égliſe qu'occupoient les Jéſuites; on y voit une architecture feinte, du P. Pozzi; elle eſt ſi bien en perſpective & d'un ſi bon ton de couleur, qu'elle fait illuſion. On ne peut pas même deviner ſi elle eſt peinte ſur une voûte, ou ſur un fond plat, mais elle ne ſe lie point avec le reſte de l'architecture. Ces ſortes de perſpectives, dont on ne voit que trop d'exemples, péchent ſouvent contre le bon ſens, puiſqu'on les exécute preſque toujours dans des places qui ne devroient être remplies que par des ſujets aëriens; d'ailleurs, ces édifices en peinture ne font illuſion que d'un point donné; car ſi le ſpectateur change de place, le preſtige ceſſe, & quelquefois le bâtiment ſemble prêt à crouler. Il y a dans le plafond des peintures à freſque du Spagieri, peintre de Reggio; mais les figures n'en valent rien.

S. GIORGIO, eſt une égliſe ſingulière, décorée

(1) Voyez les notes de Jean-André Barotti de Ferrare, ſur la *Secchia rapita*.

d'un ordre corinthien, avec quatre tribunes dans les angles, ſoutenues par des colonnes du même ordre. Elle eſt de Vigarani, architecte Modénois. Le plus grand reproche que l'on puiſſe lui faire, c'eſt qu'elle a preſque l'air d'une ſalle de bal.

LA CHIESA NOVA ou *il Voto*, eſt une jolie égliſe décorée d'un ordre corinthien. Elle eſt de Chriſtophe Gallaverna, architecte de Modène.

M. Pagani dit qu'il y a dans cette égliſe un Chriſt mort, du Guerchin : il y a dans une de ces chapelles un tableau repréſentant la peſte de 1630, par Louis Lana, de Modène, élève du Guide: les têtes en ſont belles, mais la compoſition en eſt éparſe, & l'on n'y trouve aucune intelligence de clair-obſcur.

On compte encore d'autres égliſes remarquables à Modène : S. Charles, où l'on voit la peſte de Milan, par Franceſchini ; St. Auguſtin des Ecoles Pies ; S. Dominique, égliſe de l'ordre des Dominicains, & l'égliſe des Stigmates, où il y a un tableau de S. François par le Guerchin (1). Il y a auſſi des tableaux de prix dans l'hôtel de ville, *Palazzo Publico*, & chez pluſieurs perſonnes de la ville, ſurtout chez le marquis Philippe *Rangoni*, chez le marquis Boniface *Rangoni*, chez le comte *Fontana*, chez le comte *Stoffi* ou *Stoffa*, & dans pluſieurs autres maiſons. M. Pagani en donne la liſte dans ſon ouvrage.

A S. Joſeph, une Aſſomption de Louis Carrache.

A S. Vincent martyr, un tableau du Guerchin.

A l'Annunziata, un tableau de Muliani, peintre célèbre, dont les ouvrages ſont fort rares. La coupole eſt du Calabrois.

On voit à la fonderie 73 canons, quelques mortiers, & une très belle coulevrine de vingt-deux

(1) Comme il a pluſieurs figures, on a cru que c'étoit un tableau de tous les ſaints.

pieds de long, qui peut porter à deux lieues de diſtance; le tout en bronze.

Il y a dans l'arſenal une belle ſalle d'armes, qui renferme les vingt mille fuſils dont nous avons parlé, avec quantité de ſabres & de cuiraſſes, & quelques armes anciennes. On y montre, comme curioſités, des piſtolets dans un livre, dans une hache, dans le manche d'un fouet garni d'un cornet de chaſſe, dans un paraſol : celui-ci tire par le haut du manche; un aigle aſſez bien imité, fait de lames de ſabres.

L'eſplanade eſt une fort belle promenade, ſur laquelle on feroit tout le tour de la ville, ſi elle n'étoit interrompue par les jardins du palais; la partie qui eſt entre la ville & la citadelle eſt fort ſpacieuſe; il y a quelques années qu'on y voyoit faire le nouvel exercice à la Pruſſienne à trois mille hommes; ils manœuvroient avec toute la préciſion poſſible; cet exercice étoit muet : en voyant un ſeul ſoldat le faire, les trois mille hommes répétoient à la fois tous ſes mouvemens. Les troupes de Modène ſont compoſées de fort beaux hommes, bien vêtus, & qui ne marchent jamais qu'au ſon des inſtrumens, tambours, fifres, haut-bois, baſſons & cors-de-chaſſe. Les tambours & les fifres ne jouent que quand les autres inſtrumens finiſſent.

On dit que le duc de Modène a huit mille hommes de troupes réglées, également bien entretenues & bien diſciplinées, & que dans le beſoin, il pourroit en mettre vingt mille ſur pied.

Les familles qui ſont les plus illuſtres à Modène, ſont celles des *Rangoni* & des *Montecuculi*; il ne reſte aucun deſcendant de ceux qui ont gouverné Modène, avant que les marquis d'Eſt euſſent été choiſis pour ſouverains.

Les habitans de Modène ſont fins, très-enjoués, naturellement pantomines, aiment beaucoup le plaiſir; ils paſſent pour être bons maris, & les

femmes un peu coquettes, quoiqu'en général peu jolies. Ils se plaignoient beaucoup des impôts; mais le prince régnant a beaucoup d'économie, & il y a lieu de croire qu'il les soulagera. Pour diminuer le nombre des moines, il a ordonné qu'on ne put être en religion qu'après avoir donné le quart de son bien aux hôpitaux.

Les personnes d'un certain rang s'habillent comme à Paris; les bourgeoises portent toujours le *Zendado*, espèce de voile, mais elles le laissent flotter, au lieu de l'attacher par derrière comme on le fait à Bologne; quelques-unes laissent leur *Zendado* entr'ouvert, de manière qu'on peut voir une partie de leur physionomie. Les paysannes portent sur leurs têtes des mouchoirs de mousseline qu'elles laissent flotter.

Modène paroît être située sur un immense réservoir d'eau qui coule sous terre; c'est la source de ces puits dont on a beaucoup parlé, qui se trouvent partout, soit dans la ville, soit aux environs, qui ne diminuent pas, même dans les plus grandes sécheresses, & dont on forme les fontaines qui sont dans presque toutes les maisons (1). Cette nappe d'eau est une des choses les plus singulières qu'il y ait dans l'histoire naturelle de l'Italie, c'est un grand bassin souterrain, formé d'une eau très-pure & très-saine, qui s'étend au moins à 7 milles du côté de l'orient, car on a creusé des puits semblables même au-delà du Panaro: du côté du nord, on ne trouve pas cette eau plus loin que 4 milles. Quand on creuse ces puits, on trouve à 23 pieds de profondeur des restes d'anciennes constructions; plus bas on a une terre dure & compacte, qu'on prendroit pour une terre vierge, si un peu plus

(1) C'est l'objet d'un ouvrage qui a pour titre : *De fontium Mutinensium admiranda scaturigine tractatus physico-Mathematicus à Bernardino Ramazzini*, imprimé à Genève avec les autres ouvrages du même auteur en 1717, *in*-4°.

avant l'on ne trouvoit une terre noire & marécageuſe pleine de joncs. On rencontre enſuite juſqu'à la profondeur de 45 pieds, des terres blanches & noires, avec des feuilles & des branches d'arbres, mêlées d'une eau trouble & bourbeuſe, dont il eſt difficile de ſe garantir, & dont on empêche le mélange avec l'eau claire par le moyen d'un mur de briques fait circulairement ſur le terrain qui eſt au-deſſous. Ce terrain eſt une couche crétacée d'environ 18 pieds d'épaiſſeur, remplie de coquillages marins; ſous cette craie, & à la profondeur de 63 pieds, commence une autre couche marécageuſe de 3 pieds environ, où il y a beaucoup de joncs, de branches & de feuilles de différentes plantes; à celle-ci ſuccède, juſqu'à 85 pieds, un autre banc de craie ſemblable au premier, & ſucceſſivement une couche marécageuſe, une couche crétacée moins profonde que les deux autres, & une autre couche marécageuſe; ſous celle-ci, & à la profondeur totale d'environ 103 pieds, commence un banc de 8 pieds de profondeur, qui eſt d'une ſubſtance mobile, graveleuſe, mêlée de beaucoup de cailloux roulés, de coquilles & autres corps marins, quelquefois de gros troncs d'arbres, ſous lequel on trouve l'eau qui ſert à former les puits de Modène : ce banc étant percé avec une tarrière, l'eau en ſort avec une vîteſſe & une abondance ſingulières, ſoulève avec elle des ſables & des cailloux, & remplit bientôt le puits, d'où on la diſtribue, par des canaux, en forme de fontaines, aux différentes maiſons. Mais ces eaux qui coulent ſur un terrain plat, où elles ont peu de pente, rendent le milieu des rues aſſez ſale en hiver, ce qui a fait appeler Modène par le Taſſoni, *Città fetente.* Il vient auſſi à la ſurface de la terre des eaux qui ſont produites par des collines ſituées à trois lieues de Modène; elles forment différens canaux qui

entrent dans la ville, & qui étoient autrefois à découvert, ce qui fait que les rues de Modène s'appellent encore aujourd'hui *Canal grande*, *Canal chiaro*, &c. comme celles de Veniſe, qui ne ſont réellement que des canaux; actuellement les canaux de Modène ſont la plupart recouverts. Leur réunion va former hors de la ville le *Canal Naviglio*, ſur lequel on peut s'embarquer pour aller dans le Panaro, puis dans le Pô, & de-là juſqu'à Veniſe, ce qui eſt très-commode pour le commerce de Modène; la tête du canal eſt revêtue de pierres de taille. Nous parlerons de cette navigation à notre retour de Veniſe.

Il y a dans les environs de la ville deux fontaines minérales, qui ont été découvertes vers 1760, par M. *Moreali*, médecin, qui les employoit avec ſuccès : la première eſt à S. Fauſtino, à un mille de Modène; cette eau a un petit goût d'amertume, & donne un très-bon ſel purgatif, comme les eaux d'Epſom en Angleterre : la ſeconde eſt une eau martiale, qui ſort de la maiſon de campagne du comte *Sant-Agata*, ſur le chemin de Bologne à un demi-mille de Modène.

Nous avons déja parlé des ſources de pétrole, qui ſont dans l'Etat de Modène, ſurtout à *Bagnonero*; le pétrole y ſurnage à la ſurface de l'eau.

Les belles carrières de marbre de Carrare ſont dans l'Etat de Modène, mais à 28 lieues au midi; nous en parlerons à l'occaſion de la côte appelée rivière de Gênes, à la ſuite de Sarzana, qui n'en eſt qu'à trois lieues.

SASSUOLO eſt une petite ville ſituée à 3 lieues de Modène, ſur la *Secchia*; c'eſt dans ce lieu qu'eſt la maiſon de plaiſance du duc de Modène. Autrefois c'étoit un château fort, comme on en peut juger par quelques reſtes de fortifications ruinées, & par quelques terraſſes pratiquées ſur des courtines de baſtions. La façade du palais eſt régu-

lière ; le portique eſt décoré d'un ordre dorique, avec une ſimple corniche, ſans friſe ni architrave ; il eſt compoſé de trois grandes arcades ; la porte eſt pratiquée dans celle du milieu : au travers des arcades latérales on découvre un Neptune & une Amphitrite, qui ſont de mauvaiſes figures coloſſales.

Bibiena a peint autour de la cour un ordre d'architecture ; mais il eſt preſque effacé. Le grand jardin eſt entouré de murailles ; il a cinq milles de circuit, mais ſon plan n'a rien de remarquable. Le petit jardin conſiſte dans un parterre de forme circulaire, entouré de murs ; on remarque en tournant de la rampe du palais une petite grotte en rocaille, dans laquelle eſt une nymphe ; un triton qui ſemble en avoir la garde, ſe cache derrière un rocher, d'où il jette de l'eau avec ſa trompe aux paſſans. La nymphe & le triton ſont exécutés en nacre de perle ; toute cette compoſition eſt d'un genre pittoreſque ; mais elle commence à ſe dégrader.

Dans l'intérieur du palais, il y a une galerie & un ſalon, peints par *Boulanger*, peintre facile & agréable ; mais la couleur eſt fauſſe & le deſſin très-incorrect. On montroit ci-devant dans ce château pluſieurs tableaux précieux, entr'autres l'Hérodiade du Guerchin, & quatre beaux payſages de Salvator Roſa ; mais en 1767, on a tranſporté à Modène les meilleurs tableaux de Saſſuolo.

Les environs de Modène ſont une belle plaine, fertile en blé & en vins, où l'on voyage entre des files de grands arbres enlaſſés par des guirlandes de vignes, dont j'étois toujours enchanté, quoique j'euſſe été accoutumé à ce ſpectacle depuis le commencement de la plaine de Lombardie.

Quoique Modène ſoit dans un très-beau climat, il y a quelquefois des pluies extraordinaires. Nous ne connoiſſons pas à Paris d'année où il ſoit tombé plus de 25 pouces d'eau, la quantité moyenne

eſt

eſt de 19; mais on en a vu juſqu'à 30 pouces à Modène (1); au reſte nous avons déjà obſervé quelque choſe de ſemblable, en parlant de Milan; & Corradi, mathématicien du duc de Modène, obſerva en 1716 à Forno Volaſtro, dans la Garfagnana, 102 $\frac{3}{4}$ pouces d'eau. *Valiſneri Lezione Acad. intorno l'origine delle fontane.*

CHAPITRE IV.

Etat des lettres à Modène.

MODÈNE a produit beaucoup de perſonnages diſtingués dans les ſciences, les belles-lettres & les arts. Si nous commençons par les mathématiques, nous trouvons le P. Guarino *Guarini*, Théatin, auteur de divers ouvrages raſſemblés dans un volume in-folio; Geminiano *Montanari*, aſtronome célèbre, qui étoit profeſſeur à Bologne, il y a un ſiècle; Dominique *Corradi*, qui a écrit ſur le calcul intégral; Dominique *Vandelli*, qui étoit mathématicien du duc & de la ville de Modène; Jacques *Cantelli*, habile géographe, il étoit de Vignola.

Parmi les littérateurs, on connoît les cardinaux Jacques *Sadoleto* & Georges *Corteſi*, Bénédictins; Charles *Sigonius*, Louis *Caſtel-Vetro*, Bernard *Ceſis*, Antoine *Fiordibello*, évêque de Lavello & ſecrétaire des brefs de Pie IV, Odoardo *Corſini*, des Ecoles Pies, de Fanano, & Jean-Pierre *Tagliazucchi*. Fulvio Teſti, quoique né à Ferrare,

(1) J'ai réduit à notre meſure le *Braccio* de Modène, qui eſt de 19 pouces ſix lignes & quatre dixièmes. A l'égard du poids, j'ajouterai qu'à Modène notre livre de France pèſe une livre cinq onces 8 *ferlini* & neuf ſeizièmes; il y a 32 ferlini dans l'once.

ſe compte ordinairement parmi les littérateurs de Modène, parce qu'il y vécut long-temps au ſervice du duc François I, & y mourut dans la fortereſſe où ce prince l'avoit fait renfermer depuis quelques années.

Dans la médecine & la phyſique, le plus célèbre eſt Gabriel *Fallopio*, ou Faloppe; ce grand médecin naquit à Modène, en 1523, il fut profeſſeur à Piſe, puis à Padoue, & quoique mort à 39 ans, il avoit prodigieuſement écrit; les trompes de la matrice & des ovaires ſont même connues aujourd'hui ſous le nom *de Trompes* de *Faloppe*. On cite encore Jean-Baptiſte *Davini* & Bernardino *Ramazzini*, médecins célèbres de Modène.

Dans les arts on cite Jacques *Barrozi*, connu ſous le nom de *Vignole*, parce qu'il étoit de Vignola, village à quatre lieues au ſud-eſt de Modène; c'eſt un des plus grands architectes & un des meilleurs écrivains ſur l'architecture qu'il y ait eu dans l'Italie.

A l'égard des poëtes, il y a eu à Modène François-Marie *Molza*, grand poëte du ſeizième ſiècle, & *Tarquinia Molza*, ſa petite-fille, ou fille de ſon fils, laquelle fit auſſi de très-bons vers. Pierre-Antoine *Bernardoni*, poëte de l'empereur, qui étoit de Vignola, & Alexandre *Taſſoni*, dont nous avons parlé au ſujet du poëme de la *Secchia rapita*; il naquit à Modène en 1565.

MURATORI, l'écrivain le plus fécond & le plus ſavant qu'il y ait eu depuis long-temps en Italie, étoit né à Vignole en 1672; il étoit directeur de la bibliothéque Ateſtine à Modène, & il y eſt mort le 23 Janvier 1750, âgé de 77 ans. On ne peut aimer l'Italie, ou même l'hiſtoire en général, ſans connoître ce grand homme, & l'on verra avec plaiſir ſon éloge dans le premier volume *des Vies des hommes illuſtres d'Italie*, imprimées à Paris, chez Vincent, en 1767. Voici l'indication des principaux ouvrages de Muratori.

Antiquitates Italiæ, ſix vol. *in-folio.*

Novus Theſaurus veterum inſcriptionum. 1539, 4 vol. *in-folio.*

Rerum Italicarum Scriptores, *ab anno* 500, *ad an.* 1500, 28 vol. *in-fol.* Milan, 1751, &c.

Annali d'Italia dal Principo dell' Era volgare ſino all' anno 1750, 12 vol. *in*-4°. Ce dernier ouvrage eſt auſſi imprimé en 30 volumes *in* 8°. qui coûtent 50 liv. à Rome, reliés *all' Olandeſe*, *col taſello indorato;* c'eſt-à-dire, en parchemin; il n'y a rien de plus étendu, de plus complet, de plus vrai, de plus ſincère & de plus raiſonné ſur l'hiſtoire d'Italie. On en a fait pluſieurs éditions.

Le P. Delivoy, Barnabite, avoit traduit ces annales à Paris en 1775, avec un ſupplément qui venoit de paroître à Livourne; on annonçoit le tout en 12 vol. *in*-4°. Mais le traducteur eſt mort à Etampes; l'ouvrage n'a point paru, & le manuſcrit eſt reſté entre les mains des Barnabites d'Etampes.

M. de Saint-Marc, qui a donné en françois les ſix premiers volumes de l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Italie, juſqu'à 1314, s'eſt beaucoup ſervi des annales de Muratori; il y a ajouté de ſavantes diſſertations, mais l'auteur eſt mort; d'ailleurs ſon ouvrage devenoit trop volumineux. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions en françois un Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Italie, ſemblable à celui de l'hiſtoire de France, que le préſident Hénault publia en 1746, & qui eſt devenu le modèle de toutes les autres. Cet Abrégé pourroit ſervir de ſuite aux *Annales Romaines*, qui ont paru en 1756, & l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire des empereurs, en 2 vol., publié en 1754.

La place de Muratori eſt actuellement occupée par M. l'abbé Jérôme *Tiraboſchi*, ex-Jéſuite, d'une famille noble de Bergame; il a demeuré longtemps à Milan; mais il eſt aujourd'hui conſeiller

du duc de Modène, préſident de la bibliothéque & du cabinet des médailles. Son principal ouvrage eſt l'hiſtoire de la littérature Italienne, en 13 vol. dont les premiers avoient paru en 1772. Cet ouvrage plein d'érudition & de recherches, remonte juſqu'à la fondation de Rome. M. Tiraboſchi travaille auſſi à une hiſtoire des gens-de-lettres de Modène, *Biblioteca Modeneſe*, dont il a déjà paru trois volumes, & une hiſtoire de la célèbre abbaye de *Nonantola*, petite ville à trois lieues de Modène. Il a donné une hiſtoire des Humiliés, religieux ſupprimés en 1571; il a donné en 1780, une vie fort curieuſe du comte Fulvio Teſti (1).

Le P. François Antoine *Zaccaria*, Jéſuite, qui avoit ſuccédé immédiatement à Muratori, étoit très-ſavant dans la théologie, l'hiſtoire ſacrée & profane, le grec & tous les objets d'érudition. Le P. Tiraboſchi eſt ſecondé dans ſa place de bibliothécaire par M. Dominique *Troili*, qui eſt auſſi un ex-Jéſuite de la plus vaſte érudition; je dois ajouter, comme l'ayant connu perſonnellement, qu'il eſt d'une attention & d'un empreſſement pour les étrangers, qui mérite toute notre reconnoiſſance; il donna en 1766, un ouvrage qui a pour titre: *Della Caduta di un ſaſſo dall' aria*, &c. Il fait voir que le phénomène d'une pierre tombée du ciel n'eſt pas nouveau; il croit que celle dont il traite ſpécialement avoit pu être lancée de terre vers les collines de Reggio, qui ſont à cinq lieues de Modène, juſqu'à Alberetto, qui eſt à deux milles de Modène, où on la vit tomber. Le P. Beccaria, célèbre phyſicien de Turin,

(1) Il a été l'occaſion d'un ouvrage publié en 1778 à Gênes, par M. l'abbé Lampillas, pour venger la littérature Eſpagnole dont M. Tiraboſchi avoit parlé d'une manière peu avantageuſe, comme M. l'abbé Cavanilles a écrit en 1784, pour juſtifier les Eſpagnols contre l'article *Eſpagne*, de la nouvelle Encyclopédie, par M. Maſſon de Morvilliers.

dont nous avons parlé, attribuoit ce phénomène au feu électrique du tonnerre, qui avoit dilaté avec violence l'eau où cette pierre s'étoit trouvée. Le P. Troili a compoſé pluſieurs autres ouvrages: *del Oriuolo oltramontano* 1757. *De Religione revelata* 1762. *Su le Comete*, 1767, diſſertation qui eſt dans le troiſième tome de l'académie de Sienne. Il y a encore d'autres mémoires de lui dans les volumes ſuivans; il a travaillé aux journaux dont je vais parler; il a donné en 1772 un cours de philoſophie.

Le chevalier Michel *Roſa*, profeſſeur de médecine-pratique, & le docteur *Scarpa*, habile profeſſeur d'anatomie, ont publié divers opuſcules; ce dernier vient d'être appelé à l'univerſité de Pavie.

Le P. Joachim *Gabardi* étoit auſſi en 1765 un des bibliothécaires du prince; il eſt poëte, & s'eſt occupé de divers genres d'érudition. Ces trois bibliothécaires ont donné pendant quelques années un très-bon ouvrage intitulé, *Annali letterarie d'Italia*, qui portoit auparavant le nom de *Storia letteraria d'Italia*, & qui contenoit la notice de tous les livres publiés en Italie: cet ouvrage ayant ceſſé par divers obſtacles, & par la faute du libraire, le P. Zaccaria commença, en 1766, un autre journal qui s'imprimoit à Peſaro, *Biblioteca antica e moderna di ſtoria letteraria*; on en publioit chaque année un petit cahier, où l'on trouvoit l'indication de tous les ouvrages relatifs à l'hiſtoire littéraire.

Actuellement on publie à Modène un journal, intitulé *Giornale de' letterati d'Italia*; les ſix premiers volumes avoient été compoſés à Rome, par les auteurs des Ephémérides littéraires; les ſuivans juſqu'au vingt-cinquième, qui eſt du mois de Mai 1783, ont été compoſés à Modène; M. Tiraboſchi & M. Troili le continuent, M. Joſeph

Contarelli, de Corregio, qui demeure auſſi à Modène, leur fournit quelques articles, mais l'imprimeur va très-lentement: au lieu de quatre volumes qu'on promettoit pour chaque année, il n'en paroît que deux, & quelquefois le ſecond ne paroît que quelques mois après la fin de l'année.

Le P. Jean *Granelli* de Modène, mort en 1770, étoit un des meilleurs poëtes tragiques de l'Italie; on a imprimé ſes poëſies en 1772.

M. François *Cantuti*, & Caſtelvetro, étoit un autre poëte demeurant à Modène.

Le comte Paradiſi étoit auſſi un poëte eſtimé, & qui avoit publié un diſcours fait en 1773, à l'occaſion du rétabliſſement de l'univerſité de Modène, où le duc François III fonda de nouvelles chaires.

Il y avoit encore à Modène d'autres perſonnes diſtinguées dans les lettres. Le P. Stanislas *Bardetti*, théologien du duc, très-verſé dans l'hiſtoire & dans les langues, eſt mort en 1767.

M. l'abbé *Lazaro Spallanzani*, célèbre phyſicien & naturaliſte, né à Scandiano, près de Reggio, eſt de la congrégation de S. Charles; il eſt maintenant à Pavie, & j'en ai parlé ci-devant. M. l'abbé François *Vandelli*, mathématicien.

Le docteur *Loſchi*, ſavant dans les langues orientales, & qui paſſe pour un homme d'une profonde érudition: *Giuliano Caſſiani*, poëte diſtingué, de même que le marquis André *Corteſi*.

Il y a auſſi à Modène une femme célèbre, Vitoria *Tagliazucchi*, qui a fait une tragédie en vers italiens: ſon mari, qui eſt lui-même un bon poëte, étoit Podeſtà de Reggio en 1767.

Le poëte de la cour, en 1776, étoit M. *Vicini*. Le docteur *Moreali* a écrit ſur la minéralogie du Modenois; le docteur *Rammazzini* a publié des obſervations de médecine.

On peut voir un cabinet d'hiſtoire à Modène,

formé par l'évêque, M. *Fogliani*; une bibliothéque conſidérable dans la maiſon de M. le marquis *Fontanella*; des manuſcrits rares dans les archives du chapitre de la cathédrale, & dans quelques couvens de Modène; il n'y a guere de ville auſſi lettrée, à proportion de ſa grandeur.

De Modène on peut aller à Florence par Piſtoia, ſans paſſer par Bologne, en prenant une nouvelle route terminée en 1775, qui approche davantage du bord de la mer, & des carrières de Carrare, dont je parlerai dans le dernier volume. Le mariage de la jeune princeſſe de Modène avec l'archiduc a été l'occaſion de l'ouverture de cette nouvelle route, dont je donnerai une idée en parlant de Piſtoia; mais ici je ne parlerai que de la route de Bologne, que l'on ſuit ordinairement.

De Modène à Samoggia, une poſte & demie.

De Samoggia à Bologne, une poſte & demie.

On paie cinq paules par cheval, tant d'attelage que de ſelle.

En faiſant les huit lieues qu'il y a de Modène à Bologne, on paſſe ſur des ponts un grand nombre de rivières, entr'autres le Panaro, qui eſt à une lieue & demie de Modène; & une demi-lieue plus loin, on ſe trouve à la vue du fort *Urbano*, bâti par Urbain VIII; c'eſt la première place de l'Etat Eccléſiaſtique, à cinq lieues de Bologne. Caſtel-Franco eſt près de-là vers le Panaro, à l'endroit où Marc-Antoine remporta ſur les conſuls Fulvius & Panſa, un avantage conſidérable quarante-quatre ans avant l'ère vulgaire.

Vers le confluent du Lavino & de la Ghironda, du côté de Bologne, il y a une preſqu'isle à l'endroit appelé *Forcelli*, on la laiſſe à une lieue & demie ſur la gauche, lorſqu'on eſt arrivé à deux lieues de Bologne); c'eſt dans cette preſqu'isle que fut formé, ſuivant *Leandro Alberti*, le triumvirat

d'Octave avec Marc-Antoine & Lépide, quarante-quatre ans avant l'ère vulgaire. Ce fut alors que ces cruels oppreſſeurs de la liberté ſacrifièrent réciproquement tout ce qui nuiſoit à l'un d'eux. Octave abandonna Cicéron à la vengeance de Marc-Antoine ; & Lépide abandonna ſon propre frère ; la proſcription fut plus nombreuſe & plus horrible que celle de Sylla. Les détails qui nous en reſtent font frémir l'humanité. Cependant le triumvirat fut autoriſé par les ſufirages du peuple, & le ſénat qui trembloit devant les trois tyrans, leur décerna la couronne civique (1). La mort de Caſſius & de Brutus abattit totalement, l'année ſuivante, le parti républicain ; & la bataille d'Actium, trente-un ans avant Jéſus-Chriſt, acheva de mettre tout l'empire entre les mains du ſeul Octave.

CHAPITRE V.

Hiſtoire de Bologne.

LE BOLONOIS, *il Bologneſe*, ou la légation de Bologne, eſt une partie de l'Italie compriſe dans l'Etat du pape, & qui a environ 20 lieues de long ſur 12 de large ; elle eſt bornée au nord par le Ferrarois ou la légation de Ferrare ; au midi par la Toſcane, dont les Apennins la ſéparent ; à l'orient par la Romagne, qui eſt auſſi de l'Etat Eccléſiaſtique, & au couchant par l'Etat de Modène, *il Modeneſe*.

BOLOGNE, en italien *Bologna*, en latin *Bononia*, eſt une ville d'environ 74 mille ames, ſituée

(1) On peut voir l'hiſtoire de ces fameux événemens dans l'Encyclopédie à l'article *Triumvirat*.

à 44 degrés 30 minutes de latitude, & à 19 degrés une minute de longitude, ou 36 minutes 5 secondes de temps à l'orient de Paris; c'eſt la ſeconde ville de l'Etat Eccléſiaſtique, & l'une des plus célèbres de toute l'Italie pour les ſciences.

Dans le Caton, donné par Annio da Viterbo, on lit que cette ville fut appelée *Felſina*, du nom d'un roi Toſcan qui en fut le fondateur, & enſuite *Bononia*, du nom de ſon ſucceſſeur Bonus: il le confirme par l'hiſtorien Maneton, d'après un ſupplément de Beroſe le Chaldéen; celui-ci commence à Piſeus, il nomme enſuite Toſcus le jeune roi des Toſcans; puis Amnon, enſuite Felſinus, & enfin Bonus. Mais Annio paſſe pour un fauſſaire en fait d'érudition.

Pline (*L.* 3.) dit que Bologne étoit la capitale des douze villes que les Toſcans avoient bâties. Suivant quelques auteurs, les Gaulois Boïens ayant chaſſé les Toſcans de la Gaule Ciſalpine, ils donnèrent à cette ville le nom de *Boiona*, d'où eſt venu celui de *Bononia*: c'eſt le ſentiment de Raphaël Volterre, (*Comment. Urbani L.* 4.) & de Pierre Marſus, dans ſon commentaire ſur Silius Italicus *L.* 8.

Tite-live (*L.* 33.) nous apprend que *L. Furius Purpurio*, conſul de Rome, marcha contre les Gaulois, & ſaccagea le pays qu'ils occupoient juſqu'à Felſina; & dans ſon vingt-ſeptième livre, il parle de la colonie romaine de 3000 hommes, qui fut conduite à Bologne en vertu de l'ordre du ſénat, par L. Valerius Flaccus, M. Attilius Seranus, & L. Valerius Tappus, qui diſtribuèrent des terres à ces nouveaux colons, 189 ou 190 ans avant Jéſus-Chriſt. Et il y a des auteurs qui diſent que l'abondance qu'ils y trouvèrent la fit nommer Bononia, de *Bona omnia*.

Il eſt parlé de Bologne dans le huitième livre de Silius Italicus, dans Strabon (*L.* 5.) & dans plu-

ſieurs endroits de Tite-Live : il raconte (*L.* 39.) que les Liguriens étant tombés ſur le territoire de Piſe & de Bologne, le ſaccagèrent & le brûlèrent de façon qu'on ne put ſemer cette année-là, & que le conſul Flaminius les ayant ſubjugués, & fait la paix avec les peuples voiſins, ne voulant pas laiſſer les ſoldats dans l'oiſiveté, fit refaire le chemin de Bologne à Arezzo, 188 ans avant Jéſus-Chriſt.

Cicéron en écrivant à Caſſius (*Epiſt. Fam. L. XII.*) nous aprend que Bologne avoit pris le parti de Marc-Antoine, & il dit à l'occaſion de Brutus: *Qui, ſi, ut ſperabamus, erupiſſet mutina, nihil belli reliqui fore videbatur. Parvis omninò jam copiis obſidebatur quod magno præſidio Bononiam tenebat Antonius.* Dion Caſſius parle auſſi de Bologne à l'occaſion du même ſiége (L. XLVI).

Tacite (Ann. XII.) nous apprend que Bologne ayant été brûlée, fut rétablie par l'empereur Claude; cet hiſtorien parle des combats de gladiateurs qui y furent donnés par Fabius Valens (Ann. XVII). Trebellius Pollion, dans ſes trente tyrans, dit que Cenſorin, élu empereur vers l'an 269, avoit ſon mauſolée près de Bologne : *Erat ejus ſepulchrum grandibus litteris circa Bononiam. Inciſi ſunt ejus honores. Ultimò tamen adſcriptum eſt: Felix ad omnia, infeliciſſimus Imperator.*

Cette ville fut ſaccagée ſous l'empereur Conſtantin ou ſous Théodoſe; mais elle fut rétablie ſous Théodoſe le jeune l'an 433, par les ſoins de S. Pétrone, qui la rendit plus vaſte & plus conſidérable. C'eſt cet empereur qui paſſe pour avoir fondé l'univerſité de Bologne, comme nous le dirons en parlant de l'état des ſciences dans cette ville, dont la réputation eſt très-ancienne.

Il n'y avoit anciennement que deux portes à Bologne : l'une à l'orient du côté de Ravenne, qu'on a appelée enſuite *Porta Ravegnana;* l'au-

tre à l'occident du côté de Modène, qui a été appelée *Porta Stiera* : du temps de l'empereur Gratien, mort en 383, on en ajouta deux autres, & dans la ſuite, on y fit douze portes, dans les endroits où ſont les petites tours appelées *Torreſotti.*

Odoacre, roi des Hérules, qui mit fin à l'empire romain en 476, ruina encore la ville de Cologne; mais elle ſe releva de nouveau. Elle fut enſuite ſoumiſe aux empereurs d'orient juſqu'au temps de Léon III, l'Iſaurien. Les habitans de Ravenne ayant tué l'Exarque Paul dans une ſédition, l'an 728, Bologne paſſa ſous la domination des Lombards; ils la poſſédèrent juſqu'à l'arrivée de Pepin, roi de France, qui força le roi Aiſtulf de donner au pape l'exarcat de Ravenne, & la ville de Bologne en particulier, dont Pepin fit donation au S. Siége.

Didier, roi des Lombards, ayant été fait priſonnier l'an 774, toute l'Italie tomba ſous le pouvoir de Charlemagne, & Bologne s'y trouva compriſe.

L'archevêque de Ravenne s'empara peu après de toute l'autorité dans la ville de Bologne, comme dans Imola & dans les autres villes de l'Emilie: le pape Adrien en porta ſes plaintes à Charlemagne; ce prince ne put ſe diſpenſer de confirmer la donation: mais comme il craignoit cependant que les papes ne devinſſent trop puiſſans, il n'étoit pas fâché que l'effet de cette donation fût ſuſpendu à certains égards, & il y conſerva une eſpèce de ſouveraineté.

Lorſque les forces de l'empire commencèrent à s'affoiblir, la plupart des villes d'Italie ſe choiſirent des magiſtrats, & ſe gouvernèrent en républiques. Bologne s'étoit déclarée libre en 793, avec le ſecours d'Othon le Grand; plus riche & plus puiſſante que les autres, elle devint encore plus

hardie : on prétend qu'elle réſiſta à Louis, fils de l'empereur Lothaire, & l'obligea de prendre la fuite; l'empereur irrité, vint aſſiéger Bologne, la prit par famine, & la traita fort mal. Cette ville fut alors ſoumiſe aux empereurs, du moins pour quelque temps; après quoi les ſouverains de la Toſcane s'en emparèrent. La comteſſe Mathilde, appelée la grande comteſſe, célèbre par la donation qu'elle fit au S. Siége dans les années 1077 & 1102, étoit ſouveraine à Bologne & dans la Toſcane. L'an 1077, Bologne s'étant unie avec Grégoire VII, fut priſe par Henri IV, mais la comteſſe Mathilde l'en chaſſa l'an 1095, & la ville envoya 3000 ſoldats à la conquête de Jéruſalem. Après la mort de Mathilde, arrivée en 1115, l'état républicain prévalut dans la plupart des villes de ſa domination. Ce fut vers ce temps-là, que les habitans de Bologne devenant plus riches de jour en jour, firent bâtir ces hautes tours dont on voit encore de grands reſtes, & qu'ils s'emparèrent du territoire & des villes voiſines. L'empereur Fréderic Barberouſſe les troubla un peu dans leur proſpérité; mais cela n'empêcha point qu'ils ne conſervaſſent leur liberté; ils avoient tantôt un podeſtà, tantôt des conſuls, au nombre de cinq, ſix ou ſept.

Les Bolonois s'emparèrent peu-à-peu de la Romagne: ils poſſédèrent Imola, & Cervia, ils eurent même une eſpèce de ſouveraineté ſur Ravenne, Faenza, Forli, Forlimpopoli, Cesèna & Modène, & pendant 156 ans, à compter de l'an 1118, juſqu'à l'an 1274, ils formèrent un des plus puiſſans Etats de l'Italie (1). Après une guerre de trois ans contre Veniſe, ils firent une paix qui

(1) Voyez ſur l'hiſtoire de cette ville *Leandro Alberti*, *Carlo Sigonio*, *Vizzani*, *Bologna perluſtrata del Muſini*; l'ouvrage intitulé : *Della Hiſtoria di Bologna del R. P. M. Cherubino Ghirardacci*, *Bologneſe*, *dell' Ordine Eremitano di S. Agoſtino*,

étoit à leur avantage, & ils augmentèrent pour la troiſième fois l'enceinte de leur ville.

En 1112, on chaſſa la garniſon impériale, & l'on démolit la fortereſſe que l'empereur Henri V avoit fait bâtir.

En 1220, les Bolonois aidèrent à prendre Damiette, & depuis ce temps-là Bologne eut pour armes une croix rouge en champ d'argent.

En 1249, ils firent priſonnier *Enzio*, appelé auſſi *Entius* ou *Encelin*, fils naturel de l'empereur Fréderic II, & roi de Sardaigne & de Corſe; il conduiſoit un ſecours aux habitans de Modène, avec qui Bologne étoit en guerre, lorſqu'il fut ſurpris. Jamais les Bolonois ne voulurent le rendre à l'empereur, quelques offres & quelques menaces qu'il leur fit. Entius mourut en 1272, après 22 ans de priſon, mais il fut toujours traité en roi. On lit ſur ſon tombeau à S. Dominique, cette épitaphe :

Felſina Sardiniæ regem ſibi vincla minantem,
Victrix captivam conſule ovante trahit;
Nec patris imperio cedit, nec capitur auro;
Sic cane non magno ſæpe tenetur aper.

« Les Bolonois ayant vaincu ce roi de Sardai-
» gne qui les menaçoit de les réduire en ſervi-
» tude, le font traîner comme un captif au char
» de triomphe de leur conſul. Ils ne cèdent point
» à l'empereur ſon père, & ne ſe laiſſent point
» ſéduire par ſon or; c'eſt ainſi qu'un ſanglier eſt
» ſouvent arrêté, même par un chien médiocre ».

La ville de Bologne étant parvenue à ce degré d'élévation, il s'y forma des factions puiſſantes qui la mirent en combuſtion. Celles des Lamber-

in Bologna, 1596, *in-folio*; enfin le *Diario Bologneſe*, Almanach où l'on trouve un abrégé de l'hiſtoire & du gouvernement de Bologne; mais cet ouvrage, ainſi que Alberti & Maſini, ne ſont pas toujours sûrs.

tazzi & des Geremei furent les premières ; les Geremei qui étoient Guelfes, & du parti des papes, eurent le deſſus, & après bien du ſang répandu, les Gibelins, qui tenoient le parti des Lambertazzi, furent chaſſés de la ville en 1274, au nombre de 15000, y compris les femmes & les enfans : ce fut la première époque de la décadence de cette république.

Les Lambertazzi s'étant retirés dans les villes de la Romagne, commencèrent à faire des courſes qui incommodèrent beaucoup les Geremei ; ceux-ci furent obligés de recourir au pape Nicolas III, & ils ſe ſoumirent à lui en 1278 ; alors ils défirent les Lambertazzi, principalement en 1281, à Faenza, où ils s'étoient établis. Antoine Lambertazzi y fut tué ; cet événement donna lieu à la fête de la Porchetta, qu'on célèbre le jour de S. Barthelemi 24 Août, ſur la grande place.

Bologne rétablie dans ſon ancien gouvernement, ſous l'autorité des papes & des Guelfes, reçut des remercîmens de Clément V en 1308, pour lui avoir aidé à reprendre Ferrare.

En 1327, les habitans ſe donnèrent librement & entièrement au pape Jean XXII, qui envoya comme légat le cardinal Bertrand ; celui-ci changea le guovernement ; il créa douze Anziani, il ſupprima l'autorité du gonfalonier de juſtice, il créa un recteur à la place du podeſtà ; il fit bâtir une fortereſſe auprès de la porte de Galiera, & gouverna deſpotiquement, puniſſant de l'exil & même du dernier ſupplice ceux qui oſoient parler, ou entreprendre quelque choſe contre ſon autorité. Les Bolonois ſe ſoulevèrent contre lui en 1334 : il fut obligé de prendre la fuite, & n'échappa qu'avec peine à la fureur du peuple. La fortereſſe fut détruite ; on créa de nouveaux magiſtrats.

En 1337, il s'éleva deux fonctions ; celle qui l'emporta avoit pour chef *Tadeo Pepoli*, docteur

& noble Bolonois ; il fut choiſi pour ſeigneur de la ville, & fut agréé par le pape comme ſon vicaire : c'étoit un homme plein de ſageſſe & d'humanité, qui gouverna la ville de Bologne pendant dix ans avec beaucoup de réputation & de bonheur. Il eut pour ſucceſſeurs ſes deux fils ; mais ceux-ci n'imitèrent pas ſa conduite, & bientôt, déſeſpérant de pouvoir ſe maintenir, ils vendirent la ville en 1350 à Jean Viſconti, archevêque de Milan ; ce nouveau ſouverain fit bâtir une citadelle vers la porte du *Pradello*, & y plaça un gouverneur nommé *Jean Oligio*, homme cruel & féroce, qui remplit cette ville d'horreurs, & qui après la mort de l'archevêque de Milan, entreprit de s'en rendre le maître à force de cruautés ; mais il ne put s'y maintenir. En 1360, le cardinal Egidio Albornozzi, légat du pape dans toute l'Italie, y rentra ; Bernabo Viſconti fit des efforts inutiles pour prendre Bologne, il fut défait, ſpécialement un jour de S. Raphaël, & celui qui commandoit ſes troupes fut fait priſonnier.

En 1376, le cardinal de S. Ange étant légat à la place d'Egidio, les Bolonois en furent mécontens ; ils le chaſsèrent, ſe remirent en liberté, & établirent un gonfalonier avec ſeize *Anziani*, qu'on éliſoit tous les deux mois, & firent travailler à la reconſtruction des murailles. Ils continuèrent à vivre en liberté ſous la protection du pape & mirent dans leurs armes le mot *Libertas*. En 1382, Urbain VI leur aſſura cette liberté, avec la ſouveraineté ſur Imola. Ces conceſſions leur furent confirmées par Boniface IX en 1392, & Martin V en 1419.

Vers 1382, ils élurent un conſeil général de 400 perſonnes, qu'on porta dans la ſuite juſqu'à 600. Ils acquirent Corregio, & firent bâtir Caſtel Bolognèſe. Mais les factions des principaux citoyens continuèrent à fermenter, & en 1401,

Jean *Bentivoglio*, homme courageux, populaire & magnifique, parvint à ſe rendre maître de Bologne ; il fut tué au bout de quatorze mois : Jean Galeas Viſconti, premier duc de Milan, s'empara pour lors de la ville, en 1402, & fit rétablir la citadelle à la porte du Pradello, mais en 1403, la garniſon de ſon fils fut chaſſée ; la ville ſe remit ſous la protection du pape Boniface IX, & ſon légat y entra ſolemnellement.

En 1411, il y eut quelques mouvemens de la part du peuple, qui chaſſa le légat, & établit de nouveaux magiſtrats ; mais la nobleſſe rappela le légat du pape.

En 1416, Antoine Galeas Bentivoglio, fils de Jean, avec Pepoli & Canedoli, reprirent les armes, & ils établirent ſeize réformateurs pour gouverner la ville. En 1419, les habitans ſe ſoumirent de nouveau au pape Martin V, qui envoya pour légat le cardinal Alphonſe de Saint-Euſtache, & Bentivoglio fut exilé avec 120 autres habitans. En 1428, il y eut quelques mouvemens ; mais en 1431, la ville ſe rendit de nouveau au pape Eugène IV. Elle reprit ſes droits en 1433, ſous la conduite de Bentivoglio, & les rendit en 1435 : le pape Eugène y envoya pour lors un gouverneur qui fit couper la tête à Bentivoglio ; mais en 1440 la ville choiſit pour chef *Nicolas Piccinino*, qui gouverna deſpotiquement. Il eut pour ſucceſſeur Annibal Bentivoglio, qui fut tué en 1447 par les Canedoli, & la ville rentra ſous l'obéiſſance du pape. Jean Bentivoglio, fils d'Annibal, devint encore, en 1465, maître de Bologne ſous le nom de chef des réformateurs. Il fit achever le palais qui avoit été commencé par *Santo*, neveu d'Antoine Galeas Bentivoglio : il y fit faire une forte tour, & fit conſtruire pluſieurs autres édifices à Bologne & dans les environs : ſon règne fut heureux & paiſible juſqu'à l'an 1506 : on étoit mécontent de la conduite

duite insultante & déréglée de sa femme & de ses fils. Jules II, ce pape ambitieux & guerrier, sut en profiter; il chassa de Bologne Jean Bentivoglio avec toute sa famille, & fit démolir leur palais en 1507, pour tâcher d'abolir leur mémoire. Il vint lui-même à Bologne; il établit un sénat de 40 conseillers, confirma les priviléges accordés par Nicolas V, & fit commencer le château de Galliera. Les habitans résistèrent avec courage à l'armée de Louis XII, qui soutenoit les Bentivoglio; cependant ceux-ci reprirent encore le dessus en 1511; ils furent même en possession du gouvernement jusqu'à l'année suivante; mais les François étant partis d'Italie, les Bentivoglio furent obligés d'abandonner la ville. Léon X parut cependant disposé à les rétablir en 1513; les habitans s'y opposèrent; ils eurent même recours à la médiation de François I, lorsqu'il fut à Bologne avec le pape Léon X, pour que celui-ci renonçât aux Bentivoglio. Ainsi Bologne rentra décidément sous l'obéissance du S. Siége.

En 1523, les habitans soutinrent, les armes à la main, le gouvernement du pape, & cette ville reçut le titre de *Fedelissima*, & *Primogenita della chiesa;* l'auteur de l'*Informazione* réfute à ce sujet Guichardin.

En 1642, les habitans prirent les armes à l'occasion du prince de Parme Odoardo Farnèse, qui alloit avec une troupe de cavalerie pour investir Castro. En 1645, ils eurent part à la défaite de Ranuce Farnèse, dans la bataille de S. Pietro in Casale. En 1708, ils firent une convention avec le général comte de Daun, qui étoit à la tête d'une armée allemande, & sembloit avoir des vues sur l'Etat de l'Eglise. Ainsi les habitans de Bologne ont continué de signaler leur zèle & leur fidélité pour le S. Siége.

La ville de Bologne en se donnant volontaire-

ment au pape Nicolas en 1278, & au pape Jules II en 1506, exigea la condition de ne pas payer d'impôt au pape, & de n'être jamais soumise à la confiscation de biens; aussi dit-on en Italie, *Bolognesi senza fisco e citadella*. Par cette cession volontaire, elle a conservé une espèce de forme républicaine, un ambassadeur à la cour de Rome, un auditeur de rote & quelques autres prérogatives honorables. Le pape ne se mêle point des finances; il n'y lève qu'un impôt sur le vin, les autres impôts sont sous la main du sénat, & produisent à la ville un revenu considérable. Les Bolonois sont très-jaloux de leurs immunités, & comme les papes ont souvent essayé d'y porter atteinte, on a craint quelquefois qu'à la fin la ville ne voulût reprendre son ancienne indépendance.

Ce fut à Bologne que se fit, en 1515, le célèbre concordat de François I & de Léon X, par lequel il fut convenu que le roi nommeroit aux grands bénéfices de France, & que le pape recevroit les annates ou le revenu de la première année des bénéfices vacans, sur le pied du revenu qui fut pour lors évalué : c'étoit le talent de Léon X de manier les esprits; il attira à Bologne François I, quoique vainqueur & mécontent de lui, & il en tira ce qu'il voulut. François I, après avoir terminé toutes les affaires qu'il avoit avec le pape, confia celle des bénéfices au chancelier Duprat, qui consentit à l'abolition de la pragmatique-sanction (1), & à tout ce que le pape exigea, pour faire recouvrer au roi l'ancien droit de nommer

(1) Fameuse ordonnance que Charles VII avoit faite en 1438, dans l'assemblée des Etats de Bourges, concernant les élections, les collations de bénéfices & les entreprises des ecclésiastiques. Elle étoit formée d'après les Conciles de Constance & de Bâle, & c'étoit le Palladium de nos libertés; le parlement & l'université ne cessèrent de la défendre contre la cour de Rome.

aux évêchés de ſon royaume. Le parlement de Paris n'enrégiſtra le concordat que par force, & avec de grandes modifications; il refuſa même abſolument de conſentir à l'abolition de la pragmatique.

Ce fut à Bologne que l'empereur Charles-Quint fut couronné en 1530; le pape Clément VII s'y trouva, & les deux cours logèrent dans cette ville qui étoit déjà grande & bien bâtie : l'empereur étoit logé dans le palais de la ſeigneurie, & le couronnement ſe fit dans l'égliſe de S. Pétrone, avec une pompe extraordinaire.

CHAPITRE VI.

Deſcription de la cathédrale & des environs.

BOLOGNE a 1500 toiſes de longueur depuis la porte de S. Felix juſqu'à celle de Stra Stefano, & 1073 toiſes depuis *Porta di Galiera* juſqu'à *Porta San Mamolo*. Il y en a un grand plan en neuf feuilles, & de trois pieds en quarré, publié en 1702 par Philippe *Gnudi* : on a obſervé dans ce plan une eſpèce de perſpective qui le rend déſagréable à la vue, mais qui donne quelque idée des bâtimens (1).

La ville eſt diviſée en quatre quartiers qui portent les anciens noms de *Porta Piera*, *Porta Stiera*, *Porta Procula* & *Porta Ravegnana*, quoique les portes de la ville n'aient pas effectivement aujourd'hui les mêmes noms. Le premier de ces quartiers comprend la partie orientale de la ville, le

(1) On trouve encore le plan de cette ville, dans un ouvrage fort bien fait, intitulé *Informazione alli foreſtieri delle coſe piu notabili della città e ſtato di Bologna*, 1773. On peut voir encore deux ouvrages intitulés la *Felſina Pittrice*, du comte Malvaſia, & *le Pitture di Bologna*, de Jean-Pierre Zanotti.

ſecond eſt au nord, le troiſième au couchant, & le quatrième au midi vers la porte S. Etienne.

Bologne eſt arroſée par un torrent nommé *Aveſa*, & le *Reno* paſſe à l'occident de la ville, mais à deux milles de diſtance; il y a un pont de briques ſur le Reno, hors de la porte S. Felix, il fut bâti en 1257 : il a 1018 pieds de long & 15 de large.

Cette ville eſt très-bien bâtie, mais ſon aſpect n'eſt pas riant : on y a préféré la commodité à la décoration, en conſtruiſant dans preſque toutes les rues des portiques le long des maiſons : les gens de pied peuvent s'y promener en tout temps à l'abri du ſoleil & de la pluie, & la plupart de ces portiques ſont pavés comme un appartement. Dans les ſiècles où les magiſtrats & les gouverneurs n'alloient point en carroſſe ou en chaiſe-à-porteurs, & faiſoient eux-mêmes leurs affaires, on avoit pourvu à la commodité publique : il y avoit dans la plupart des villes de quoi marcher à l'abri du ſoleil & de la pluie, tantôt des portiques comme à Bologne, à Modène, à Padoue, à Genève, dans quelques villes mériodinales de France, & même à la place royale à Paris; quelquefois on pratiquoit ſeulement une ſaillie ou une avance du premier étage de chaque maiſon, qui étoit porté ſur des poutres en ſaillie; il s'en voit encore beaucoup à Bourg-en-Breſſe, & ailleurs. A Alger, il y a quelques rues où les maiſons ſe touchent preſque par le haut, & où la rue fait un corridor preſque couvert. Aujourd'hui une vaine décoration prend la place d'une commodité réelle; ceux qui règlent les conſtructions & les décorations, ne s'expoſent point aux intempéries de l'air, & ils n'ont plus pour le peuple, qui les eſſuie, la même conſidération. Il eſt vrai que ces portiques ſont dangereux la nuit dans une ville mal policée, mais les magiſtrats peuvent bien y remédier.

Quoique Bologne ſoit une ville très-ancienne, on n'y apperçoit, pour ainſi dire, aucun veſtige d'antiquité, ſi ce n'eſt quelques reſtes des bains de Marius, près la porte S. Mamolo, & l'égliſe de S. Etienne, qui étoit un temple d'Iſis. C'eſt le plus ancien monument de la ville : c'étoit autrefois la cathédrale de Bologne, l'on y apperçoit quelques reſtes de l'ancienne conſtruction.

De tous les édifices de Bologne, le plus frappant & celui qu'on apperçoit de plus loin, eſt une tour de briques, appelée la tour *de gli Aſinelli*, qui fut bâtie l'an 1119. Sa hauteur eſt de 307 pieds de Paris, ſans compter la coupole, (ou 263 pieds de Bologne) ſuivant la meſure de M. Mateucci, & non pas 371, comme beaucoup d'autres l'ont imprimé. Elle eſt inclinée de trois pieds & demi, meſure de Paris. La tour *de' Gariſendi*, bâtie en 1110, qui eſt à côté, & qui n'a que 144 pieds de hauteur, a huit pieds deux pouces d'inclinaiſon, & cela eſt ſi frappant, qu'on n'apperçoit pas la pente de l'autre tour. On a ſouvent dit que cette inclinaiſon avoit été faite exprès par l'architecte; cependant on m'aſſure que l'intérieur de la tour & les tablettes des fenêtres ont la même inclinaiſon, & même les trous qui ſervoient à l'échafaudage; cela me ſemble prouver que la pente ne vient que de l'affaiſſement du terrain, comme je le prouverai pour la tour de Piſe. On fut même obligé autrefois d'abattre le ſommet de la tour de Bologne qui menaçoit ruine; s'il arrivoit à Bologne quelque tremblement de terre un peu fort, la tour ne réſiſteroit pas, & ſa chûte cauſeroit un dégat immenſe dans cette ville.

De deſſus la première tour, on voit quatre villes, Ferrare, Modène, Imola, & *Cento*, qui eſt à 18 milles de Bologne. On dit quelquefois en badinant que l'on voit *Cento e tre città*, comme on dit de Notre Dame de Paris, qu'il y a trois clo-

chers & deux cent cloches, pour dire que des trois il y en a deux qui ſont vides. Léandro Alberti compare la forme de Bologne à celle d'un vaiſſeau dont la tour Aſinelli ſeroit le mât.

IL DUOMO, ou S. Pierre, égliſe cathédrale de Bologne, eſt un bâtiment moderne conſtruit en 1600, ſur les deſſins du P. *Magenta*, Barnabite, qui en fut l'architecte. Benoît XIV l'augmenta de deux grandes chapelles qu'on voit en entrant, & fit faire la façade par Torregiani, architecte Bolonois; celui-ci a ſuivi pour l'intérieur les deſſins de Magenta; mais il a compoſé lui-même le portail, qui a un air grand, quoiqu'il ſoit d'un mauvais ſtyle. L'intérieur de l'égliſe eſt vaſte & beau; il eſt décoré d'un ordre corinthien. La nef & les chapelles ſont d'une belle proportion, & le chœur eſt d'un bon genre. Il eſt exhauſſé de quelques degrés, ce qui eſt aſſez ordinaire en Italie, & forme ce qu'on appelle *la Tribune*. Cette partie eſt plus ancienne, & fut bâtie par Dominique Tibaldi.

Au-deſſus du ſanctuaire, on voit le dernier ouvrage de Louis Carrache. C'eſt une Annonciation peinte à freſque ſur le mur. Les figures en ſont plus grandes que nature. Il règne dans tout ce morceau une manière grande qui diſtingue ordinairement les ouvrages de ce maître : on en a fait cependant une critique; on a trouvé que l'ange a un mouvement faux, & que la Vierge eſt dans une attitude équivoque, comme ſi l'ange avec ſes deux mains alloit lui découvrir la gorge; mais la diſtance qu'il y a entre les deux figures, ne permet pas qu'on s'y méprenne.

Le cul-de-four qui eſt derrière le ſanctuaire a été peint par *Céſar Aretuſi*, d'après les deſſins de Jean-Baptiſte *Fiorini* : le ſujet eſt Jéſus-Chriſt qui établit S. Pierre pour chef de ſon égliſe, & qui lui donne les clefs en préſence des apôtres & des anges. La compoſition n'en eſt point liée, les figures

en ſont touchées avec dureté, & drapées d'une manière pauvre : on y trouve cependant quelques beautés de détail. C'eſt dans cette égliſe que ſe font tous les baptêmes de la ville. On peut voir auſſi l'égliſe ſouterraine qui eſt au-deſſous du chœur, la voûte en eſt plate & très-hardie.

S. PETRONIO, eſt une égliſe de 400 pieds de long, moins belle, mais plus célèbre & plus vaſte que la cathédrale : elle eſt dédiée à S. Pétrone, patron de la ville, qui vers l'an 430 vint de Conſtantinople à Bologne. Ce prélat contribua beaucoup, auſſi-bien que l'empereur Théodoſe, au bien & à l'agrandiſſement de la ville. Il y eſt célèbre non-ſeulement comme ſaint, mais comme bienfaiteur de la ville : l'égliſe, qui lui eſt conſacrée, eſt la plus grande qu'il y ait à Bologne ; elle fut bâtie de ſon temps & par ſes ordres ; la reconſtruction fut commencée en 1390, mais elle n'a été finie que dans le dernier ſiècle. C'eſt dans cette égliſe que l'empereur Charles-Quint fut couronné par le pape Clément VII, & l'on dit que le concile de Trente y tint les ſeſſions IX & X, après qu'il eut été transféré à Bologne en 1548, à cauſe de la peſte qui étoit à Trente. D'autres diſent que c'eſt au palais Campeggi.

On trouve dans cette égliſe la fameuſe méridienne de Dominique Caſſini, dont le gnomon a 83 pieds de hauteur : comme c'eſt une des choſes les plus remarquables de l'Italie, relativement aux ſciences, je crois devoir en donner ici une notice.

Les mathématiciens de Bologne avoient été conſultés par les papes avant la réformation du calendrier, pour ſavoir quel jour devoit arriver l'équinoxe (ſur lequel ſe règlent les fêtes mobiles) & quelle différence il devoit y avoir d'une année à l'autre : cela donna lieu au P. Ignace Dante,

Dominicain, professeur de mathématiques à Bologne, de tracer en 1575, dans l'église de S. Pétrone, une ligne qui marquoit les solstices, mais qui n'étoit pas exactement une méridienne: il en fit même une à Florence dans l'église cathédrale, & il plaça une armille équinoxiale à *S. Maria Novella*, comme nous le dirons dans la suite. Cassini reconnut en 1653, qu'on pouvoit tirer une méridienne qui passeroit exactement entre deux colonnes; mais la prolongation de l'église, vers le midi, dérangea pour lors son travail, & il fut obligé de le refaire en entier en 1655.

Dans la suite la plaque fixée dans la voûte s'étant abaissée, & le pavé de l'église ayant varié inégalement, Cassini rétablit cette méridienne en 1695. Il y marqua les degrés de la distance au zénit & leurs tangentes, les signes du zodiaque, les heures que dure la nuit, les secondes & les tierces de la circonférence de la terre, & la largeur de l'image du soleil en été; il y a une inscription vers l'extrémité de la ligne. Les marbres de cette méridienne étoient fort dégradés, on les a refaits en 1776, sous la direction de M. Zanotti.

La lumière du soleil y entre par une ouverture qui a un pouce de diamètre, & qui est élevée de 71 pieds 5 pouces, mesure de Bologne, ou 83 pieds 5 pouces, mesure de Paris: la longueur de la ligne est de 206 pieds, ce qui fait deux secondes de degré & dix tierces, ou la six cent millième partie de la circonférence de la terre, comme on le voit marqué sur un pilastre de l'église.

La hauteur du gnomon de la méridienne que M. le Monnier a faite à S. Sulpice de Paris, est de 80 pieds, c'est un peu moins qu'à Bologne: mais le verre objectif de 80 pieds de foyer, dont on se sert à S. Sulpice, rend cette méridienne

préférable à celle de Bologne pour les obſervations du ſolſtice d'été. Celle de Florence a auſſi l'avantage de la hauteur qui eſt de 277 pieds; mais elle ne peut ſervir qu'au ſolſtice d'été. D'ailleurs la méridienne de Bologne ſera toujours la plus célèbre par les recherches curieuſes & importantes qu'y fit D. Caſſini, ſurtout dans la théorie du ſoleil qui eſt le fondement de toute l'aſtronomie. On peut dire que cette méridienne a fait époque dans l'hiſtoire du renouvellement des ſciences: à ce titre elle méritoit bien d'être conſacrée par la médaille qui eſt gravée dans la deſcription de cette méridienne, imprimée en 1695, & en 1779. On voit d'un côté le portrait de M. Caſſini, avec cette inſcription: IO. DOM. CASSINUS. ARCHIGYM. BONON. PRIMAR. ASTRON. ET R. ACAD. De l'autre, on voit la coupe de l'égliſe de S. Pétrone, & le rayon ſolaire qui tombe ſur la méridienne: au-deſſus eſt écrit, FACTA COPIA CŒLI, & au-deſſous, BONON. M. DC. VC.

Les écoles de l'univerſité ſont dans un beau bâtiment qui donne ſur la place derrière S. Pétrone; c'eſt la plus ancienne & la plus célèbre de toutes les univerſités d'Italie: on prétend qu'elle fut fondée par Théodoſe le jeune, l'an 425, & le diplôme en eſt gravé ſur un marbre à S. Pétrone; mais Muratori rejette une date ſi ancienne, & la plupart des ſavans ne la font remonter qu'au temps de la comteſſe Mathilde; il faut voir l'hiſtoire de cette univerſité par le P. Sarti. On y enſeigne les humanités, la médecine, le droit, la théologie, la philoſophie & les mathématiques; mais les leçons publiques ſont très-peu ſuivies, excepté peut-être pour l'anatomie; chacun prend des leçons particulières; au reſte le nombre des étudians eſt bien diminué; on en comptoit autrefois 8000 étrangers, actuellement ce nombre eſt réduit à 300. Il y a cependant

72 professeurs ; aussi leurs appointemens ne sont que de deux à trois cent livres, ce qui n'encourage pas à embrasser cette profession.

Le théâtre de l'anatomie est un des plus beaux qu'il y ait ; on y voit des statues & des bustes en bois des anatomistes qui sont morts. Le baldaquin de la chaire est soutenu par deux figures d'écorchés, exécutées par *Ercole Lelli*.

Dans les murs du portique intérieur de ce bâtiment, on voit des monumens élevés à la mémoire des professeurs les plus célèbres, usage particulier à cette université. On remarque le médaillon de Sbaraglia, & une grisaille qu'on voit en montant l'escalier à gauche ; elle représente un bas-relief, de manière à faire illusion.

Les fresques de la chapelle sont du *Cesi* ; quoique foibles, elles ont cependant des beautés de détail. On y admire dans une encoignure de la voûte une figure qu'on croit représenter la religion ; c'est une femme toute nue sous un voile d'une transparence sans égale : la modestie y est exprimée d'une manière charmante. Le jardin de botanique de l'université est au palais public.

PIAZZA MAGGIORE, grande place où est le palais public, ou le palais de la seigneurie. Sa décoration consiste principalement dans une fontaine, qui est une des plus belles de l'Italie ; l'architecture a été exécutée sur les dessins de Thomas *Laureti*, Sicilien. Toutes les figures sont en bronze & du célèbre Jean de Bologne, qui finit cet ouvrage en 1563. On y voit Neptune debout, un pied sur un dauphin, tenant d'une main son trident, & étendant l'autre main dans l'attitude où Virgile exprime si bien sa fierté, *Quos ego*. Quatre enfans sont assis aux encoignures du plinthe sur lequel pose Neptune, ils tiennent des dauphins jetant de l'eau. Au bas des angles du piédestal on voit quatre sirènes assises sur des dau-

phins, elles preſſent leurs mamelles, d'où elles font ſortir des jets d'eau. Les quatre faces du même piédeſtal ont des coquilles dont l'eau ſe verſe dans un grand baſſin exhauſſé ſur trois grandes marches.

Le Neptune eſt dans l'attitude la plus majeſtueuſe, d'un caractère grand & reſſenti, & préſente de beaux aſpects de quelque côté qu'on le regarde. On ne pouvoit faire choix d'une plus belle nature; elle eſt un peu âgée, mais vigoureuſe (1): les muſcles y ſont bien accuſés & leur inſertion bien rendue ſans dureté: M. Cochin lui reproche ſeulement d'être un peu maniéré & d'avoir peu de fineſſe. Au reſte, cette ſtatue eſt très-célèbre en Italie, & j'en ai vu en pluſieurs endroits des copies, comme d'un chef-d'œuvre de la ſculpture moderne. Les ſirènes forment une ſavante oppoſition, tant par leurs airs de tête gracieux, leurs attitudes voluptueuſes & vraies, que par le grand caractère de deſſin, & la délicateſſe avec laquelle les chairs en ſont rendues.

Ce que l'on pouroit dire pour critiquer cette fontaine, c'eſt que le piédeſtal a l'air d'un mauſolée; outre cela il eſt trop petit. Il y a tant de ſculpture en ſi peu d'eſpace qu'elle en paroît un peu confuſe. Les enfans occaſionnent auſſi un peu de confuſion dans la compoſition qui par elle-même eſt ſimple. D'ailleurs ces enfans ſont d'une nature trop formée, & n'ont pas des attitudes ſuffiſamment variées. On voudroit auſſi y voir une plus grande abondance d'eau; tous les petits filets d'eau dont la figure principale eſt baignée ſont maigres, & ne produiſent pas un grand effet.

PALAZZO PUBLICO, ou palais de la ſeigneurie,

(1) Il eſt nud, & les parties que la pudeur oblige de cacher y ſont ſi marquées, que les mères en paſſant dans la place avertiſſent quelquefois leurs filles de détourner les yeux.

ancien bâtiment de briques, où logent le cardinal légat & le gonfalonier, & où ſe tiennent les aſſemblées du ſénat : ſon extérieur n'a rien de remarquable quant à l'architecture ; on voit dans une grande niche, qui forme une eſpèce de tribune ſur la porte, la ſtatue en bronze du pape Grégoire XIII : il eſt repréſenté aſſis donnant ſa bénédiction. Cette figure eſt courte & un peu lourde, M. Cochin la juge mauvaiſe : cependant il y a des gens de l'art qui la trouvent belle. Quoiqu'il en ſoit, elle eſt d'Alexandre *Minganti*, qu'Auguſtin Carrache appeloit le *Michel-Ange inconnu* : louange qui eſt outrée pour un homme d'un mérite ordinaire. On monte par deux grands eſcaliers du Bramante, & l'on pourroit y aller même à cheval. On trouve dans les appartemens du palais public pluſieurs beaux tableaux : ſavoir, deux de *Donato Creti*, dont l'un repréſente Mercure apportant la tête d'Argus à Junon ; & l'autre, Mercure qui reçoit la pomme de Paris pour la porter à Vénus. Ces tableaux ſont compoſés, les caractères en ſont gracieux. Le nud y eſt correctement deſſiné & les draperies bien jetées ; mais la couleur des chairs tire un peu ſur le jaune.

Samſon ayant un pied ſur un Philiſtin, & ſe déſaltérant de l'eau qui ſort d'une dent de la mâchoire d'âne, tableau du Guide d'une très grande beauté : les figures ſont de grandeur naturelle : celle de Samſon a un tour admirable ; elle eſt traitée dans le ſtyle le plus élégant, & il y a des fineſſes de deſſin ſurprenantes : ce tableau eſt d'une manière forte d'ombre, un peu dans le ton des travaux d'Hercule, du même maître, qui appartiennent au roi : il y a des artiſtes qui trouvent cependant que le ton en eſt un peu aride.

Un autre grand tableau, du Guide, repréſentant la Vierge & l'enfant Jéſus ſur l'arc-en-ciel, avec une gloire d'anges : en bas ſont pluſieurs

ſaints protecteurs de la ville de Bologne, qui prient. Ce tableau, quoique digne d'admiration, eſt plus foible que le précédent, (M. Cochin, pag. 136).

S. Jean dans le déſert, par Raphaël; on croit que c'eſt une copie: il n'y a rien de plus expreſſif; mais il n'eſt pas auſſi vrai de couleur qu'il l'eſt par le caractère de deſſin. Ce tableau eſt ſemblable à celui qui eſt à Florence, & qui eſt probablement l'original; il y en a auſſi un à Paris au palais Royal. Deux de ces trois tableaux ſont des copies, auxquelles ce peintre en les retouchant a donné le caractère d'ouvrages originaux. Il faudroit les avoir tous trois enſemble ſous les yeux, pour pouvoir décider auquel on doit donner la préférence.

S. Jérôme de Simon *Peſaro*, bien deſſiné, mais d'une couleur noire.

On voit contre l'un des murs du palais une aſſez jolie fontaine, faite aux frais du pape Pie IV, en 1565. Elle eſt de Thomas *Laureti*.

On trouve dans ce palais un arſenal où il y a de quoi armer 6000 hommes.

Le jardin de botanique en dépend, & on le compare en Italie avec ceux de Piſe & de Padoue; il étoit ſous la direction de M. Ferdinand Baſſi, qui l'avoit mis en très-bon ordre. M. Brunelli lui a ſuccédé: on y voit beaucoup de plantes exotiques très-rares. Il y a un nouveau bâtiment pour les ſerres chaudes, où l'on met les plantes qui ne peuvent réſiſter aux hivers de Bologne, car ils ſont quelquefois auſſi rudes que ceux de Paris.

Palazzo del Podeſtà, ſur la même place vis-à-vis du palais public; on l'appelle auſſi *P. Vecchio, del commune* ou *del Re Enzio*. On y voit en effet la tour qui fut bâtie pour ſervir de priſon à *Entius*, roi de Sardaigne, qui y fut renfermé l'an 1249;

& y mourut priſonnier comme nous l'avons raconté.

Une groſſe tour, *Torazzo*, eſt portée ſur quatre énormes piliers, & ſous la tour ſe croiſent deux grandes rues. C'eſt dans la grande ſalle de ce palais, que ſe tint en 1410, le conclave de Jean XXIII.

On y conſerve les archives de la ville, remarquables par beaucoup de chartes importantes, entr'autres la bulle *Dello Spirito Santo*, donnée par Eugène IV, concernant l'union des égliſes grecque & latine faite à Florence en 1439. Cette bulle eſt ſouſcrite par l'empereur Jean Paleologue, qui la confia lui-même à la ville de Bologne.

Il y a un théâtre public dans ce palais.

Santa Maria della Vita, ſur la même place, eſt une égliſe rebâtie par le P. Bergonzoni, & décorée par Bibiena. L'on y voit un portrait de Louis XIV, envoyé par ce prince au comte Malvaſia, qui lui avoit préſenté ſa *Felſina Pittrice*, & légué par celui-ci à l'égliſe dont nous parlons.

CHAPITRE VII.

Deſcription de l'Inſtitut, avec des réflexions ſur l'école de Bologne.

INSTITUTO, établiſſement célèbre, qui eſt la choſe la plus remarquable de Bologne & même de l'Italie, relativement aux ſciences (1). Le bâtiment de l'*Inſtitut* eſt un vaſte palais qui appartenoit autrefois à la maiſon *Celleſi*: il eſt de l'architecture de *Pelegrino Tibaldi*: la décoration, tant intérieure qu'extérieure, en eſt bonne, & l'on y

(1) Sa deſcription eſt imprimée fort en détail dans un ouvrage particulier.

voit des parties bien ajoutées. Le ſénat de Bologne acheta ce palais, en 1714, pour y placer toutes les choſes rares que le général *Marſigli* avoit données à ſa patrie: mais par les augmentations qu'on y a faites ſucceſſivement, il eſt devenu l'un des aſſemblages les plus curieux qu'il y ait pour les ſciences & pour les arts.

On y trouve une ſalle pour les aſſemblées de l'académie des ſciences, une bibliothéque, un obſervatoire très-bien monté, un grand cabinet d'hiſtoire naturelle & un de phyſique; des ſalles pour la marine, pour l'art militaire, pour les antiquités, pour la chimie, l'anatomie, les accouchemens, pour la peinture & pour la ſculpture; des profeſſeurs habiles dans chacune de ces parties, y donnent des leçons aux jours marqués, & même avec des appointemens très-médiocres; ils ſe font une gloire de leur exactitude à remplir ces devoirs: les revenus entiers de l'Inſtitut ne vont qu'à 2000 ſcudi, ou 10667 livres; mais le zèle des profeſſeurs tient lieu de richeſſes. Ce bel établiſſement eſt ſous la direction d'un bureau, *Aſſunteria*, compoſé de dix ſénateurs.

Il y a un préſident, qui étoit en 1766 François-Marie Zanotti; il avoit ſuccédé à Beccari, célèbre chimiſte dont il y a pluſieurs diſſertations dans les Mémoires de l'académie de Bologne, & elles ſont écrites d'un très-bon ſtyle (1).

Le profeſſeur de chirurgie de l'Inſtitut démontre les opérations chirurgicales ſur des cadavres & dans les hôpitaux de la ville; c'étoit ci-devant Molinelli, un des ſavans les plus diſtingués de l'Italie, mort en 1764: le pape Bénoît XIV, qui le conſidéroit beaucoup, avoit établi à ſa ſollicitation, & en ſa faveur, cette chaire qui manquoit à l'Inſtitut de Bologne.

(1) Il eſt mort le 18 Janvier 1766.

L'ACADÉMIE des ſciences fait partie de l'Inſtitut, & elle n'eſt connue en Europe que ſous le nom d'*Inſtitut de Bologne*: elle prit naiſſance vers l'an 1690: Euſtache *Manfredi*, âgé ſeulement de ſeize ans, fut le premier auteur de cet établiſſement, en formant chez lui des conférences où ſe rendoient tous ceux qui aimoient les ſciences: Jacques *Sandri*, Jean-Baptiſte *Morgagni* & Victor *Stancari* furent les promoteurs de cette nouvelle académie: le comte *Marſigli* la logea en 1705 dans ſon palais, où il avoit auſſi formé une eſpèce d'académie de peinture; & ayant fait quelques années après le grand établiſſement de l'Inſtitut avec le concours du ſénat de Bologne, il obtint que l'académie y fût logée, & elle y commença ſes aſſemblées le 13 Mars 1714: elle n'a ceſſé depuis ce temps-là de ſe diſtinguer dans les ſciences. Nous avons 9 volumes de ſes mémoires, écrits en latin, & on la regarde en Europe comme une des plus célèbres académies des ſciences, avec celles de Paris, de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Stockholm, &c.

L'OBSERVATOIRE, *la Specola*, eſt une grande tour très-élevée & très-commode, garnie de bons inſtrumens dans le genre moderne: on y voit un quart de cercle mural, une lunette méridienne ou inſtrument des paſſages, & pluſieurs autres inſtrumens conſidérables. Les aſtronomes de Bologne étoient en 1766, MM. Euſtache Zanotti, Mateucci, Canterzani, Saccheti, Brunelli & Palcani.

LA BIBLIOTHÉQUE de l'Inſtitut eſt d'environ cent mille volumes: elle eſt placée dans un vaiſſeau qui fut commencé en 1741, l'ancien vaiſſeau ſe trouvant trop petit pour contenir les différentes collections de livres qui avoient été données à l'Inſtitut. Cette bibliothéque eſt ouverte tous les jours pendant pluſieurs heures de la matinée, à l'exception du mercredi: elle ne peut manquer

quer d'être très-fréquentée dans une ville d'études, où l'on ſe rend de toutes parts pour acquérir des connoiſſances.

L'eſcalier & l'anti-chambre de la bibliothéque ſont remplis de différentes inſcriptions, & il y a trois ſalles pleines de livres; on y conſerve avec vénération 400 volumes de manuſcrits du célèbre Aldrovande, (dont 14 volumes *in-folio* de figures de plantes & d'animaux) les manuſcrits du pape Benoît XIV, du comte Marſigli, & de Manfredi. On y voit les portraits des hommes illuſtres & des bienfaiteurs de la bibliothéque, tels que Marſigli, le cardinal Monti, & ſurtout Benoît XIV, qui a donné plus de 20 mille volumes. Il y a environ 200 ſcudi ou 1067 liv. de revenu, qui ſont affectés à l'entretien de la bibliothéque.

La ſalle des accouchemens eſt une des choſes les plus ſingulières qu'il y ait en Europe pour l'étude de l'anatomie: le docteur Jean-Antoine *Galli*, profeſſeur de chirurgie, avoit fait pour l'uſage de ſes cours un grand nombre de pièces & de modèles de toutes les parties de l'*uterus* ou de la matrice dans tous ſes états, & des fœtus dans toutes leurs poſitions, pour rendre l'art des accouchemens auſſi sûr que facile à ſes élèves, ou aux ſages-femmes qu'il inſtruiſoit. Benoît XIV en fit l'acquiſition, & fit M. Galli lui-même démonſtrateur & profeſſeur: Madame Manzolini avoit fait auſſi une partie de ces modèles en 1750 & 1758. On ne peut rien voir de mieux rendu, tant pour la forme, que pour les ſituations & les couleurs de chacun des objets: les parties intérieures peuvent ſe découvrir, & l'on en voit juſqu'aux moindres détails. Le nombre de ces modèles eſt immenſe: les maladies les plus rares, les conformations les plus ſingulières y ſont repréſentées: on y voit juſqu'à une machine d'extraction, & une figure entière placée ſur la chaiſe

longue ou le lit de couche, dans la position & l'attitude de l'accouchement. M. Ercole Lelli, & madame Manzolini, ont fait ensuite toutes les parties du corps humain en cire, & l'on a établi à l'Institut une chaire d'anatomie depuis quelques années; M. Galvario en est le professeur.

La salle de chymie est un vaste laboratoire, que la comtesse de Caprara a meublé de beaucoup d'instrumens, vases, alembics, cucurbites, &c. D'autres particuliers, en suivant cet exemple, ont fait construire des fourneaux pour les grandes opérations.

Le cabinet d'histoire naturelle est un des plus beaux de l'Italie: il est rangé dans l'ordre le plus commode, & il y a six salles toutes pleines: les pièces y sont étiquetées; ce qui manque trop souvent dans nos plus beaux cabinets, & les petits objets ont des chiffres relatifs à un catalogue que les curieux peuvent consulter sur le lieu; le *Cimeliarchium Naturæ Ulyssis Aldrovandi* s'y conserve en entier: on en peut voir une espèce de description dans le troisième & le quatrième volume d'un voyage (1) qui a paru en 1763; mais il semble que ce soit au palais du légat que l'auteur ait vu le cabinet d'Aldrovande, quoique l'Institut se flatte de le posséder tout entier: je remarquai surtout dans ce cabinet le courlis rouge, l'*Hispida*, les *Manucodiatæ* d'Aldrovande; beaucoup d'oiseaux préparés par le P. Fourcaud, Minime, un crapaud de Surinam, dont les petits semblent sortir de son corps; parmi les insectes, le charançon *palmiste*, insecte qui se trouve aux environs de Bologne; beaucoup de plantes marines, un beau morceau de corail noir, deux chars faits de corail, une grande momie égyptienne;

(1) Voyage en France, en Italie, & aux isles de l'Archipel. *A Paris*, chez *Charpentier*, 4 vol. *in*-12.

mais il y a beaucoup d'autres raretés dans les trois règnes.

La ſalle où ſont les inſtrumens des arts & les tours, contient pluſieurs armoires remplies de différentes machines que le comte Marſigli avoit apportées d'Allemagne, parmi leſquelles on en trouve quelques-unes propres à faire des figures ſur le tour (1).

LE CABINET DE PHYSIQUE contient de très-bons inſtrumens, dont pluſieurs ont été faits à Leyden ſous les yeux du célèbre Muſſchenbroek, & d'autres, par les ſoins de s'Graveſande. On y a raſſemblé tout ce qui eſt néceſſaire pour les expériences de l'électricité, de la lumière & du feu, du mouvement des ſolides & des fluides, des propriétés de l'air, du thermomètre, du baromètre, &c.

M. Galeazzi étoit profeſſeur de phyſique; il eſt mort en 1775, il a été remplacé par M. Canterzani.

M. Ercole Lelli, qui étoit méchanicien de l'académie, me montra auſſi un objectif de lunette qui a 205 palmes de foyer, c'eſt-à-dire, 141 pieds de France, ouvrage du célèbre Joſeph Campani: il avoit été fait pour Colbert; à la mort de ce grand miniſtre arrivée en 1683, on renvoya l'objectif à Rome: il a été caſſé en deux; mais Campani en a rejoint les deux pièces, de manière qu'on pourroit s'en ſervir comme s'il étoit entier, & c'eſt un des plus beaux verres de lunette qui ſoit au monde.

On conſerve auſſi à Bologne les baſſins de cuivre dont ſe ſervoit cet habile artiſte: Benoît XIV les acheta de ſes héritiers, & les donna à l'acadé-

(2) On peut voir des choſes ſingulières à ce ſujet dans un mémoire de M. de la Condamine, qui eſt dans les Mém. de l'Académie, 1734, & dans l'art du Tourneur, par Hullot.

mie de Bologne. Lorſque M. Fougeroux, l'un de nos académiciens, y paſſa, M. Lelli les lui fit voir auſſi, il lui expliqua la méthode avec laquelle il croit que Campani travailloit ſes verres, mais il ne voulut pas lui montrer la machine avec laquelle Campani travailloit les baſſins de cuivre dans leſquels on figure les verres; il ſe propoſoit de la publier lui-même : cependant M. Fougeroux ayant eu à Rome le deſſin d'une machine qu'on attribuoit à Campani, l'a donné dans les Mémoires de l'académie pour 1764, où il traite des objectifs de ce célèbre artiſte; la machine eſt fort ſimple, & reſſemble à celle que le P. Chérubin d'Orléans avoit donnée dans ſa dioptrique oculaire, en 1671. Mais on m'écrit que la véritable machine de Campani eſt aſſez différente de celle qui a été décrite par M. Fougeroux, & qu'on la fera connoître dans un des volumes de l'Inſtitut, & encore plus en détail dans un ouvrage ſéparé.

Lorſque Campani eut fait de grandes & bonnes lunettes, il publia diverſes obſervations qu'il avoit faites par leur moyen, comme on le voit dans ſon ouvrage intitulé : *Ragguaglio di nuove Oſſervazioni*, & dans une lettre d'Auzout, aſtronome François, du 13 Octobre 1664, qui eſt au commencement du ſeptième volume des *Mémoires de l'académie, depuis 1666 juſqu'en 1699* : on y voit que Campani n'avoit fait alors que des lunettes de 55 palmes (38 pieds) qu'il les faiſoit ſans le ſecours des formes concaves ou des baſſins; qu'il diſoit avoir imaginé un nouveau tour pour travailler ſes verres (1), que Meru, avocat

(1) Nous avons un mémoire là-deſſus, dans un ouvrage de Matthieu Campani, curé à Spolète, frère de Joſeph Campani, imprimé en 1678, qui a pour titre : *Matthæi Campani de Alimenis Spoletini, Eccleſiæ parochialis S. Thomæ in Parione apud urbem Rectoris, Horologium ſolo naturæ motu atque ingenio dime-*

du roi à Nevers, en avoit imaginé un, quinze ans auparavant, pour le même ſujet; & que Hook venoit d'en imaginer un autre en Angleterre, dont la deſcription eſt dans ſa micrographie. Dès ce temps-là Auzout faiſoit auſſi à Paris de très-bonnes lunettes de 70 pieds, & d'Eſpagnet, conſeiller au parlement de Bordeaux, en faiſoit de 31 pieds. Auzout avoit peine à convenir dans cette lettre, que Campani eût mieux réuſſi que lui, & il rapporte pluſieurs comparaiſons qui paroiſſent prouver que ſes lunettes valoient pour le moins autant. Campani étoit aidé quelquefois dans ſes obſervations par le célèbre Dominique Caſſini, qui étoit encore alors en Italie, & ce fut ce dernier qui lui fit remarquer, en 1663, ſur le diſque de Jupiter, une tache qui n'étoit autre choſe que l'ombre d'un de ſes ſatellites; obſervation qu'on n'avoit point encore faite juſqu'alors.

Perſonne n'a fait de meilleures lunettes que Campani, elles ſont encore recherchées dans l'aſtronomie: la réputation de ce célèbre opticien a duré long-temps après ſa mort, & ſes deux filles continuèrent ſon commerce à Rome avec ſuccès; mais actuellement la belle invention des lunettes acromatiques commence à faire négliger celles de Campani & des plus habiles opticiens qu'il y ait eu.

Dans une des ſalles de phyſique, à l'Inſtitut, on remarque des freſques de *Niccolo dell' Abbate*, bien traitées, d'un pinceau large & facile, de bonne couleur & de bonne forme.

La ſalle d'architecture civile eſt décorée de peintures à freſque par *Tibaldi*: on y voit de petits

tiens & numerans momenta temporis æqualia; accedit circinus ſphæricus pro lentibus teleſcopiorum tornandis & poliendis; ad Ludovicum XIV, &c. Romæ, 1678. Ce livre eſt à la bibliothèque du roi.

modèles en relief des colonnes & obéliſques de Rome, & des édifices les plus célèbres.

La ſalle d'architecture militaire contient beaucoup d'armes, de plans en relief, de modèles pour l'artillerie, pour l'attaque & pour la défenſe des places, & d'autres pièces ſemblables, dont pluſieurs ont été données à l'Inſtitut par le roi de Sardaigne : le comte & ſénateur *Gregorio Caſali* y faiſoit une démonſtration tous les jeudis.

La ſalle de marine, *Stanza della Nautica*, renferme beaucoup de modèles de vaiſſeaux, donnés par le docteur *Marco Sbaraglia*, tels que ceux du Vainqueur & du Royal-Louis, &c. Il y en a un qui a été donné par M. Hurſon, alors intendant de Toulon. On y voit beaucoup de livres relatifs à la navigation. Le profeſſeur étoit M. *Mareſcotti*, qui avoit beaucoup voyagé, & rapporté de ſes voyages beaucoup de connoiſſances précieuſes pour ſa patrie ; M. Palcani lui a ſuccédé.

La ſalle des antiques dut ſon commencement à la grande collection que le comte Marſigli avoit faite dans ſes voyages ; on y a joint enſuite celle qui étoit connue ſous le nom de *Muſæum Coſpianum*, & la collection de médailles que le ſénateur Spada avoit léguée à la ville de Bologne, enfin un grand nombre d'autres, dont le pape Benoît XIV voulut enrichir ſa patrie : il permit à l'abbé *Farſetti* de faire tirer des empreintes & des plâtres de ce qu'il y a de plus beau à Rome, à la charge de donner à l'Inſtitut un plâtre de chaque figure ; il paya même 6000 ſcudi pour une partie des frais (*M. Grosley*, *voyage de deux gentilshommes Suédois*).

On voit dans cette ſalle beaucoup d'idoles, d'inſtrumens de ſacrifices & ſurtout la patère coſpienne qui repréſente la naiſſance de Minerve, & qui eſt un des morceaux d'antiquité les plus eſtimés ; pluſieurs grands vaſes étruſques de la

plus belle conſervation; des buſtes & des bas-reliefs antiques, des lampes ſépulcrales, des urnes romaines, des meubles relatifs à l'art militaire & aux uſages domeſtiques. Une collection de plus de cinq cent médailles, données par Benoît XIV: elles ſont de différentes grandeurs, preſque toutes Impériales; cette ſuite commence à Pompée & Jules-Céſar, & finit à Héraclius. A ces médailles, on en a ajouté pluſieurs autres des villes grecques, de la Sicile, & de la *Grande-Grèce*, c'eſt-à-dire, de la Calabre & d'une partie de la Pouille. Il y en a qui concernent des rois d'Egypte & d'Aſſyrie. On y a raſſemblé pluſieurs médailles fauſſes qui imitent fort bien les antiques, afin de mettre les ſavans à portée d'en bien faire la différence. On y montre auſſi deux beaux plats d'ivoire avec des bas-reliefs, & une belle moſaïque donnée par Benoît XIV.

La galerie des ſtatues renferme les modèles en plâtre de ce qu'il y a de plus célèbre à Rome & à Florence; le pape Benoît XIV les procura à l'Inſtitut par le moyen de M. l'abbé Farſetti, comme nous venons de le dire. On y voit le Laocoon du Belvédère, l'Hercule & la Flore du palais Farnèſe, le Rotateur de Florence, le Mars avec Arria & Pætus de la villa Ludoviſi, que le prince de Piombino fit faire lui-même pour le pape, mais dont il fit enſuite briſer les creux: le Méléagre de la maiſon Pichini, pluſieurs bas-reliefs de la colonne Trajane; le Neptune de Jean de Bologne, qui eſt ſur la grande fontaine de Bologne: l'académie de Parme ayant obtenu la permiſſion de faire mouler ce Neptune, en laiſſa un plâtre à l'Inſtitut pour marque de ſa reconnoiſſance. On y conſerve les bas-reliefs qui ont remporté le prix, depuis M. Lelli qui eut le premier en 1727: beaucoup de ſtatues dont Benoît XIV & le cardinal Gozzadini ont fait pré-

ſent : pluſieurs têtes qui ont été données par M. *Ercole Lelli*, ſculpteur & phyſicien habile, qui étoit directeur & gardien de ce dépôt : il venoit de faire la ſtatue de Marſigli & pluſieurs belles pièces d'anatomie lorſqu'il a été ſurpris par la mort, à la ſuite de beaucoup de chagrins, dans un âge peu avancé, en 1766. La ſtatue de Benoît XIV en plâtre, qui eſt en bas dans une galerie en forme de porche, a été modelée par *Angelo Pio* ; elle eſt bien compoſée & bien drapée.

La galerie des peintures a été commencée par François Zambeccari, qui a acheté pluſieurs tableaux de prix pour commencer cet établiſſement, & dont on eſpère que l'exemple ſera fécond. Il ſeroit bien juſte qu'il y eût à Bologne un dépôt public des chefs-d'œuvres que ſon école a produits. On y voit des ouvrages des plus anciens maîtres de l'école de Bologne, tels que *Fr. da Francia*, &c. & beaucoup de deſſins, entr'autres ceux des peintures du cloître octogone de S. *Michele in Boſco*.

LA CHAPELLE de l'Inſtitut renferme un tableau de *Franceſchini*, & un tableau en tapiſſerie des Gobelins.

L'ACADÉMIE CLÉMENTINE de Boulogne qui eſt une académie de peinture, eſt auſſi réunie à l'Inſtitut : elle s'appelle *Académie Clémentine*, parce que le pape Albani Clément XI en a été, pour ainſi dire, le fondateur, quoique le comte Marſigli en eût jeté les fondemens en 1710. Clément XI eſt repréſenté en marbre dans la ſalle qui ſert aux aſſemblées de cette académie : il eſt placé entre le cardinal Paolucci & le cardinal Caſoni, qui ont été auſſi les bienfaiteurs de l'Inſtitut. Cette académie a pour protectrice ſainte Cathérine de *Negri*, ou, comme on dit communément, de *Vigri*, qui étoit de Bologne, & qui excelloit dans la peinture, du moins pour ſon temps.

Le premier chef de cette académie fut le célèbre cavalier *Carlo Cignani*, qui occupa cette place pendant toute ſa vie, & dont on voit ici le portrait peint par lui-même : le ſecrétaire fut alors Jean-Pierre *Zanotti*, frère aîné du docteur François Zanotti, que j'ai cité comme ayant été préſident de l'Inſtitut : ce fut J. Pierre Zanotti qui dreſſa les ſtatuts de cette académie, & il en a écrit l'hiſtoire avec la vie des peintres qui y avoient été agrégés depuis ſon établiſſement juſqu'à 1730, en deux volumes grand *in*-4°. avec beaucoup de planches. Tous les ſoirs pendant l'hiver, les jeunes gens qui veulent cultiver les beaux-arts vont deſſiner dans les ſalles de l'Inſtitut, en préſence des directeurs, qui y préſident à tour de rôle : ils deſſinent ſoit d'après le nud, ſoit d'après la boſſe, & on leur diſtribue toutes les années ſeize médailles dans une aſſemblée publique, ſuivant une fondation faite par le comte *Marſigli*, en 1727. *Fiori*, autre citoyen diſtingué, mort en 1743, a fondé des médailles pour celui qui a le titre de *Principe*, dans l'académie Clémentine, pour le *Vice-Principe*, pour les huit directeurs, le ſecrétaire, l'orateur, le greffier, *Notajo*, & pour douze jeunes gens, qui ſont déſignés comme les plus habiles.

La déviſe de l'académie Clémentine renferme les ſymboles de la peinture, de la ſculpture & de l'architecture ; c'eſt-à-dire, un pinceau, un ciſeau & un compas entrelacés, avec ces mots, *Clementiâ junxit.*

On voit dans la cour un Hercule qui eſt très-beau, par *Angelo Pio.* La ſalle de l'académie Clémentine eſt une très-belle choſe ; on y voit un plafond, dont le caractère de deſſin eſt excellent, ſuivant M. Cochin, & les raccourcis bien entendus : il eſt de *Pellegrino Tibaldi*, & repréſente divers ſujets de l'Odyſſée ; on eſt ſurpris qu'il ait

pu faire tenir des figures ſi grandes dans un ſi petit eſpace. Ce maître a précédé les *Carraches*, & ils l'ont beaucoup étudié: enſorte qu'ils ne ſont point les inventeurs de ce grand caractère de deſſin qu'ils ont amené dans la peinture, « car » les morceaux de celui-ci ſont d'un caractère de » deſſin auſſi grand qu'aucune choſe des Carra- » ches: la manière en eſt grande & terrible; on » y voit les raccourcis les plus hardis & les plus » admirables, deſſinés très-ſavamment (*M. Cochin*, » Tom. II pag. 117). »

L'académie Clémentine a ſuccédé à l'école fameuſe de Bologne. C'eſt par elle, dit M. Cochin, « que » la peinture eſt arrivée au plus haut degré de » perfection: l'école romaine avoit déjà donné » les exemples de la grande manière & de la » ſublimité du deſſin; mais tout le ſecours que » l'on en tiroit ſe bornoit à l'imitation de Raphaël, » qui, quoique le plus grand homme qu'il y ait » eu dans la peinture, ſi l'on conſidère l'enfance » d'où il l'a tirée, n'eſt cependant pas, ſi l'on » oſe le dire, le plus grand peintre qui ait » exiſté..... C'eſt aux *Carraches*, continue M. » Cochin, & à leurs dignes élèves, qu'on doit » l'art de la peinture, complet dans toutes ſes » parties. Raphaël avoit ſans doute porté au plus » haut degré la pureté du deſſin, la nobleſſe des » idées, la beauté des caractères de tête, la ſim- » plicité & l'élégance des formes, le choix des » figures, celui des draperies, & la compoſition » particulière des groupes; mais il n'avoit point » connu les grands effets que peuvent produire » le clair-obſcur & l'intelligence du jeu de la » lumière..... Annibal Carrache, dans ſes plus » beaux ouvrages, ne peut être ſurpaſſé pour le » deſſin & le caractère grand & reſſenti qu'il a » ſu y donner: perſonne n'a traité les raccourcis » avec plus d'art que lui: on y trouve cette fer-

» meté & cette franchiſe de pinceau qui, ſi l'on
» en excepte le *Corrège*, étoit aſſez inconnue avant
» lui..... Le *Dominiquin* eſt admirable pour la
» ſcience & la pureté du deſſin, pour la ſimpli-
» cité & la beauté des caractères de têtes & des
» ajuſtemens, & pour le naturel des attitudes.
» On admire en lui cette perfection de fini qu'il
» a mis dans la peinture des grands ſujets, que
» trop ſouvent on croit devoir être traitée avec
» négligence.... Le *Guide* réunit toutes les parties
» de la peinture, & l'on peut dire que ſes prin-
» cipaux tableaux ſont plus tableaux, (s'il eſt
» permis de ſe ſervir de cette expreſſion) & plus
» complets en tout qu'aucun de ceux des pein-
» tres qui ont exiſté avant & peut-être depuis
» lui. On y trouve un deſſin correct, plein de
» grâces & de fineſſes; les plus belles têtes qu'on
» puiſſe imaginer, particulièrement celles des
» femmes & des jeunes hommes, & perſonne
» n'a pu le ſurpaſſer, ni peut être même l'éga-
» ler dans la juſteſſe, la nobleſſe & la naïveté
» qu'il a ſu y donner. Son coloris eſt d'une fraî-
» cheur & d'une beauté admirables, ſurtout dans
» un meilleur temps, quoiqu'il ait eu depuis le
» défaut de faire les ombres trop verdâtres. Ses
» demi-teintes ſont toujours admirables. S'il man-
» que de caractère dans les figures d'hommes,
» combien ce défaut n'eſt-il pas réparé par la
» ſatisfaction que donnent les grâces qu'il ſait
» répandre partout? Peu de maîtres lui peuvent
» être comparés pour la beauté du pinceau: ſa
» touche eſt toujours ſpirituelle, facile, & ce-
» pendant exacte. Nul n'a traité les draperies
» mieux que lui, ni d'un pinceau plus net &
» d'une exécution auſſi détaillée, ſans ſervitude....
» Quoique *Raphaël* l'ait ſurpaſſé pour la ſubli-
» mité des caractères de têtes & la grandeur des
» idées; quoiqu'*Annibal* & le *Dominiquin* aient

» quelque choſe de plus grand dans leur manière » de deſſiner; que le *Corrège*, le *Titien*, *Vandyck* & » *Rubens* ſoient plus grands coloriſtes, néanmoins » il eſt peu d'artiſtes qui ne préféraſſent les talens » du Guide, ſi on leur donnoit le choix de ceux » qu'ils déſireroient poſſéder, ſans leur permet- » tre de réunir ceux qui ſont diſperſés en diffé- » rens maîtres : il en eſt peu qui, ſe rappelant » bien le plaiſir que leur ont donné les ouvrages » du *Guide*, ne vouluſſent de préférence les avoir » faits (M. *Cochin*, Tom. II, pag. 182, 188).

» QUELLE FIERTÉ DE CARACTÈRE, quelle force » & quel moëlleux de pinceau! quelle vigueur » de coloris, & quelle hardieſſe de tons ne pré- » ſente pas le *Guercino !* Quels beaux caractères » de têtes ne voit-on pas dans ſes tableaux! Elles » ne tiennent d'aucun des maîtres qui l'ont pré- » cédé, ni d'aucun de ſes contemporains: ce qu'il » a lui eſt propre, c'eſt la beauté mâle & toute » la force de la peinture. Combien ne voit-on » pas de belles choſes de lui à Bologne! Mais » ſurtout quel prodigieux tableau que celui de » Ste. *Pétronille* à Rome! Et que peut-on lui » comparer? Perſonne n'a traité la freſque avec » un coloris ſi fier & ſi beau, & il n'eſt point » de peinture de ce genre qui approche de celles » qu'on voit de lui, ſoit à Rome dans la *Villa* » *Ludoviſi*, ſoit à Plaiſance.....

» L'ALBANE, moins ingénieux & ſouvent même » froid dans la compoſition, moins coloriſte & » preſque ſans fraîcheur dans les demi-teintes, moins » caractériſé & moins ſavant dans ſon deſſin, a » cependant été mis par la poſtérité au même » rang que ces grands maîtres par un talent qui » lui eſt propre : tant il eſt vrai qu'une ſeule » partie eſſentielle de l'art, portée au plus haut » degré de ſublimité, ſuffit pour acquérir la plus » grande gloire. La pureté & les grâces du deſ-

» ſin qui lui ſont particulières, ſurtout dans ſes » belles têtes, ſeront toujours un objet d'admi- » ration. Si *le Guide* ne laiſſe rien à déſirer pour » les grâces fines, naïves & délicates, l'*Albane* » ſe diſtingue pour les grâces nobles, ſages, » régulières : c'eſt la vraie beauté dont le modèle » n'eſt point connu dans la nature, quoiqu'elle » en préſente pluſieurs approximations.

» C'eſt à Bologne que l'on doit ſurtout exami- » ner les ouvrages de ce grand maître : ceux » qu'on trouve de lui ailleurs ne ſont, pour » la plupart, que des tableaux de chevalet. Les » mêmes beautés s'y découvrent, mais elles ſont » bien plus ſatisfaiſantes lorſqu'on les voit dé- » ployées dans des figures de grandeur naturelle. » (M. *Cochin*, Tom. II, pag. 190.)

On trouve à Bologne un livre, intitulé : *Le Pitture di Bologna*, fait par Malvaſia : J. P. Zanotti & Bianconi, en ont donné des éditions. Quoique ce livre ſoit écrit d'un ſtyle d'enthouſiaſte, on peut le conſulter ſur les tableaux qu'il y a dans cette ville (1) : on y diſtingue ceux qui ſont d'une beauté ſingulière par un aſtériſque *, & le choix eſt fait avec juſteſſe : ainſi un voyageur qui n'a qu'un temps borné, peut s'aſſurer qu'en ne négligeant aucun de ceux qui ſont ainſi déſignés, il a vu tout ce qui étoit véritablement digne de ſon attention. M. Cochin, dans le détail qu'il donne des tableaux de Bologne, a ſuivi l'ordre de ce livre, & l'on peut voir dans ſon ouvrage les jugemens qu'il a portés ſur les beaux tableaux de cette ville.

(1) Malvaſia a écrit auſſi les vies des peintres de Bologne, mais c'eſt un écrivain plus inſipide encore que partial, au jugement de Winkelmann. *Hiſt. de l'art.* Tom. II. p. 240.

CHAPITRE VIII.

Description des principales églises de Bologne.

MADONNA DI GALIERA, égliſe des pères de l'oratoire de S. Philippe de Néri, ou *Filippini :* elle avoit été reconſtruite en 1470, & on l'a rebâtie encore dans ces derniers temps ſur les deſſins de Jean-Baptiſte *Torri :* elle eſt décorée d'un ordre corinthien : la nef a trois coupoles plates, qui forment un aſſez bon effet.

Dans la première chapelle à gauche, il y a un S. Philippe en extaſe, du *Guerchin*, mais ce n'eſt pas du meilleur temps de ce maître. A la ſeconde chapelle eſt un tableau de l'*Albane*, repréſentant l'enfant Jéſus debout entre la Vierge & S. Joſeph, à qui les anges, en préſence du Père éternel, préſentent les inſtrumens de la paſſion. Les têtes en ſont gracieuſes, & celle de la Vierge l'eſt plus que les autres; mais le coloris en eſt un peu gris. Quant à la compoſition, la Gloire eſt trop confuſe, & il ſeroit à déſirer que les figures d'en bas euſſent plutôt été groupées qu'iſolées, comme elles le ſont. A la troiſième chapelle à gauche, S. Thomas qui touche les plaies de Jéſus-Chriſt. Ce tableau eſt de *Tereſa Muratori Moneta.*

Dans la ſacriſtie, il y a pluſieurs tableaux excellens, entr'autres une Annonciation en deux tableaux d'*Annibal Carrache.* L'ange a un tour gracieux & un caractère de tête fin. Il eſt drapé avec beaucoup de légéreté. La Vierge n'eſt pas tout-à-fait ſi belle. Il y a auſſi un S. André Corſini, du *Guide*, & pluſieurs tableaux du *Guerchin* & de l'*Albane.*

Dans une chapelle ſéparée qui dépend de la

même égliſe, une peinture à freſque repréſentant un *Ecce-Homo*, & Pilate qui lave ſes mains, de *Louis Carrache*. Il eſt d'une belle compoſition & d'un bel effet, bien deſſiné, & même vigoureux de couleur; mais la figure du Chriſt a l'air ignoble.

S. BARTOLOMEO DI RENO, égliſe d'un goût léger, d'une belle élévation, & exécutée ſur un joli plan. On voit dans la première chapelle à gauche une Nativité d'Auguſtin *Carrache*, tableau d'une grande manière, d'une couleur plus belle que celle de Louis *Carrache*. Les deux prophètes qui ſont dans la voûte, ſont auſſi de ce maître.

Les deux petits tableaux qui ſont à côté, ſont l'Adoration & la Circonciſion, par Louis *Carrache*. Ils ſont ſi noircis qu'on n'en peut juger.

GESU E MARIA, près la porte Galiera, petite égliſe aſſez jolie; elle eſt décorée d'un ordre compoſite: *Bonifacio Socchi* en a été l'architecte. Il y a dans la première chapelle à droite un tableau de l'*Albane*, repréſentant S. Guillaume en habit de ſoldat, à genoux devant un crucifix, & la Vierge dans une gloire. Au coin du tableau on voit deux diables qui ſemblent rentrer en terre. La Vierge eſt pleine de grâces, bien drapée & bien peinte: les têtes des anges ſont belles, mais d'une touche molle: le reſte de l'ouvrage eſt foible; les diables ſont d'une proportion trop petite, & trop forts de ton pour le plan qu'ils occupent.

Au maître-autel, la circonciſion du *Guerchin*, eſt un tableau célèbre, plein de choſes admirables, dont l'ordonnance eſt très-belle; le caractère de la Vierge eſt admirable; pour l'enfant Jéſus, il eſt médiocre, & les mains de celui qui fait la circonciſion ſont mal deſſinées. Il y a dans ce morceau beaucoup de ſéchereſſe, & la couleur en eſt aride & rougeâtre.

La tête du Père éternel dans le tableau qu'on voit au-deſſus eſt encore du Guerchin; le carac-

tère en eſt divin & la couleur harmonieuſe, on dit qu'elle fut faite dans une nuit.

MENDICANTI DI DENTRO, ou les mendians du dedans de la ville; égliſe d'une aſſez belle proportion, & qui eſt la plus célèbre de toutes les égliſes de Bologne par les belles peintures qui y ſont. Dans la première chapelle à droite, on voit un tableau d'Alexandre *Tiarini*, repréſentant S. Joſeph amené aux pieds de la Vierge par les anges, pour lui demander pardon du mouvement de jalouſie que lui avoit occaſionné ſa groſſeſſe: la Vierge le reçoit avec bonté, en le relevant d'une main & de l'autre lui montrant le ciel, pour lui faire connoître que ce miracle a été fait par l'opération du S. Eſprit. La Vierge eſt bien penſée & bien drapée, elle a même un tour élégant; mais ſa tête eſt trop âgée, d'un caractère peu gracieux & d'une couleur peu harmonieuſe. Les anges ſont bien compoſés, d'un excellent caractère de deſſin & pleins d'expreſſion. A l'égard de S. Joſeph, il a une tournure gauche, & ſa figure eſt mal pour l'enſemble.

La troiſième chapelle renferme ſix petits tableaux d'anges d'une excellente couleur; ils ſont du Bertuzio, élève de Louis Carrache.

On remarque daus la quatrième chapelle à droite un tableau du *Cavedone*, repréſentant S. Alo & S. Petronio à genoux, adorant l'enfant Jéſus, que la Vierge tient au milieu d'une gloire. Le caractère de la Vierge eſt manqué, & ſa draperie qui étoit bleue a pouſſé au noir, ce qui fait un mauvais effet. Tout le reſte de l'ouvrage eſt digne de la plus grande admiration: on y trouve, dit M. Cochin, toutes les parties de l'art dans un excellent degré, belle compoſition, belle couleur, touche facile & pleine d'art, belle vérité, ſoit daus les têtes, ſoit dans l'exécution des étoffes.

Le Cavedone a peint dans la même chapelle deux

deux tableaux bien inférieurs à celui duquel on vient de parler : dans l'un, S. Eloi prend le diable par le nez, & le diable y eſt ſous la figure d'une femme ; dans l'autre, S. Eloi qui rapporte le pied d'un cheval qu'il avoit porté à la forge pour le ferrer plus commodément ; il le fait reprendre à la jambe du cheval par un ſigne de croix.

Au maître-autel un grand tableau du Guide, l'un des plus eſtimés de ce maître, dont les figures ſont diſpoſées de manière qu'on diroit qu'il eſt diviſé en deux parties. Dans le haut on voit une mère de pitié & deux anges à côté du Chriſt mort. Dans le bas, S. Charles à genoux, le crucifix en main, & pluſieurs ſaints protecteurs de la ville de Bologne invoquant le Sauveur. Quelque ſingulière que ſoit cette compoſition, on ne peut s'empêcher d'y trouver d'excellentes choſes. La Vierge eſt bien penſée, elle a beaucoup de nobleſſe ; l'ange qui eſt ſur la gauche eſt très-gracieux ; toutes les têtes de la partie d'en-bas ſont d'une beauté peu commune, quoique rentrant trop dans le même ton : ce que l'on y trouve le plus à critiquer, c'eſt que le Chriſt eſt mal deſſiné & qu'il a l'air d'un marbre. L'attitude de S. Charles ne vaut pas mieux ; on ne ſait s'il eſt à genoux ou debout.

La troiſième chapelle à gauche renferme auſſi un grand tableau du Guide dont le ſujet eſt Job, *S. Giobbe*, replacé ſur le trône, & à qui l'on offre des préſens.

M. Cochin trouve que c'eſt un des ouvrages les plus admirables du Guide. Ce tableau eſt, dit-il, dans une manière tendre, d'une couleur un peu griſe en général, mais extrêmement agréable & précieuſe, avec des fraîcheurs & des fineſſes de tons admirables. La compoſition en eſt ingénieuſe, ſimple & variée de figures de différens âges & de différent ſexe, agencées avec beaucoup de jugement & de goût : les têtes ſont belles & remplies

de grâces, le deſſin en eſt d'une fineſſe admirable. Cependant M. Gougenot trouve que c'eſt un chaos de figures les unes ſur les autres qui ne préſentent aucun groupe décidé, qu'il n'y règne aucune intelligence de clair-obſcur. D'ailleurs, dit-il, la figure principale a un air trivial. Il y trouve cependant pluſieurs beaux caractères de têtes, & le petit enfant qui eſt ſur le devant lui paroît d'une grande vérité.

Au troiſième autel à gauche eſt un grand tableau de Louis Carrache, repréſentant S. Matthieu appelé à l'apoſtolat : ce tableau eſt compoſé & deſſiné d'une grande manière; il y a de belles choſes, mais la couleur eſt obſcure, & l'on y trouve des incorrections.

Il y a encore d'autres tableaux remarquables dans cette égliſe. Voyez M. Cochin, Tom. II. p. 118.

S. FRANCESCO ; l'un des plus vaſtes couvens de Bologne ; l'égliſe renferme pluſieurs tableaux de prix. Dans la chapelle de la croiſée à droite, il y a un tableau de *Paſinelli*, repréſentant la réſurrection d'un mort opérée pour la délivrance d'un pape qu'on avoit condamné injuſtement : c'eſt une grande machine quant à la compoſition, & le coloris n'en eſt pas ſans mérite.

A l'autre chapelle de la croiſée à gauche, il y a deux freſques tenant de l'école du Guide & de l'Albane : l'une repréſente S. François en extaſe, & l'autre, S. Louis mourant. La compoſition & les têtes en ſont gracieuſes, c'eſt dommage qu'il y ait tant à déſirer du côté du deſſin & du coloris.

Felice Torelli a peint dans la chapelle qui eſt derrière le chœur un tableau allégorique, repréſentant la religion triomphante ; ce qui eſt exprimé par un groupe d'anges qui élèvent la croix : en bas on voit une foule de démons qui ſe précipitent dans les enfers. Ce ſujet eſt compoſé avec

feu ; mais le deſſin n'en eſt pas auſſi correct que la penſée en eſt poétique.

Dans une chapelle à gauche d'un des bas-côtés du chœur, eſt une converſion de S. Paul, de Louis *Carrache* : ce morceau eſt piquant d'effet, l'ordonnance en eſt belle ainſi que la touche, mais il eſt un peu gris.

On voit hors de la porte de l'égliſe le tombeau du célèbre juriſconſulte *Accurſius*, auteur de la grande Gloſe du corps de droit, dont on fait encore un uſage continuel dans tous les pays où le droit romain eſt conſulté.

S. SALVATORE, une des plus belles égliſes de Bologne, bâtie en 1610 par le P. Magenta, le même qui avoit donné les deſſins de la cathédrale. L'architecture, dit M. Cochin, ſurtout celle de la nef, eſt d'une très-belle idée, très-majeſtueuſe, décorée de colonnes corinthiennes cannelées : les dehors, qui ſont plus anciens, ſont cependant auſſi d'un excellent goût.

On voit dans la troiſième chapelle à droite une aſſomption d'Auguſtin *Carraché* : la Vierge eſt portée ſur le dos d'un ange : le tableau ſeroit plus beau ſi le ſujet en étoit traité avec plus de nobleſſe.

Il faut voir auſſi le tableau de la quatrième chapelle, & pluſieurs autres indiqués par M. Cochin.

La porte du tabernacle de la troiſième chapelle à gauche, eſt formée par un petit tableau du *Guide*. Il repréſente notre Seigneur tenant ſa croix : la touche en eſt légère & délicate.

Au ſanctuaire, on voit quatre prophètes peints à freſque par le *Cavedone* : les chairs en ſont un peu noires, mais les draperies ſont d'une grande manière.

A la ſacriſtie, un S. Sébaſtien du *Guide*, correctement deſſiné, mais l'attitude en eſt d'un mauvais choix. Un David ayant à ſes pieds la tête de Goliath, par Antoine *Burini* : il eſt piquant

d'effet, quoique faux de couleur. On y remarque auſſi pluſieurs ſaints, peints dans des ovales par Jean Viani.

La bibliothéque des Chanoines réguliers, qui deſſervent cette égliſe, renferme des manuſcrits précieux & des éditions anciennes très-rares.

S. PAOLO, égliſe des Barnabites, remarquable par ſon architecture & par ſes peintures. L'architecture eſt du P. *Magenta* : le portail eſt décoré de pilaſtres doriques & corinthiens; l'intérieur de cet édifice eſt d'une belle proportion.

Le baldaquin du maître-autel a été exécuté ſur les deſſins de Dominique Tachinetti : il eſt d'un goût ſage & grand, la compoſition en eſt ingénieuſe; les colonnes qui le ſoutiennent du côté de la nef ſont d'ordre corinthien.

Il y a ſous ce baldaquin deux figures de marbre plus grandes que nature, ſculptées par l'*Algarde* (1), d'une exécution & d'un travail admirables : elles repréſentent S. Paul à genoux, les mains liées, & un bourreau qui a le ſabre levé pour lui trancher la tête : l'une & l'autre ſont d'une grande correction de deſſin; les chairs y ſont rendues avec vérité, & les draperies en ſont très-belles. Ce morceau gagne à être examiné avec ſoin, n'ayant pas au premier coup-d'œil tout l'effet poſſible : les figures ſont d'une nature un peu courte, elles ne ſe groupent point, ce qui eſt un déſagrément en ſculpture, mais le ſujet ne le permet pas. Les Italiens en faiſant l'éloge de l'*Algarde*, diſent que c'eſt un *altro Guido ne' marmi*, un Guide en ſculpture : il eſt certain qu'il a toute la pureté & la fineſſe de deſſin du *Guide*.

Dans le devant d'autel eſt un bas-relief fort beau

(1) Alexandre Algardi, célèbre ſculpteur, naquit à Bologne en 1602, & mourut à Rome en 1654. Il va de pair même avec Michel-Ange, le Bernin, le Puget, &c.

& du même ſculpteur. Au ſecond autel à droite eſt un paradis de Louis *Carrache* : ce tableau eſt bon, bien deſſiné, mais triſte de couleur. Dans la quatrième chapelle, il y a un S. Grégoire du *Guerchin*, qui a repréſenté ce pontife exerçant, pour ainſi dire, ſa juriſdiction ſur le purgatoire.

CORPUS DOMINI, égliſe des religieuſes de Ste. Claire : cette égliſe s'appelle auſſi *la Santa*, parce que celle de Ste. Catherine de Bologne, ou Catherine Vigri, religieuſe du même ordre, & fondatrice de cette maiſon, qui eſt appelée ici *la Sainte* par excellence, comme à Padoue S. Antoine eſt appelé IL SANTO (*par antonomaze* :) cette égliſe eſt aſſez jolie, elle eſt décorée de colonnes dorées, d'ordre compoſite : l'architecture eſt de Jean-Jacques Monti, oncle du maréchal Monti, qui eſt mort en France. On voit à Bologne d'autres ouvrages de cet habile architecte, entr'autres un bel eſcalier au palais Mareſcotti.

La voûte de l'égliſe eſt peinte à freſque ; les cadres & les cartouches en ſont de bon goût. Pluſieurs artiſtes ont concouru à ce travail. Franceſchini en a peint les figures.

Au quatrième autel à gauche il y a une réſurrection d'Annibal *Carrache*, dont le deſſin eſt excellent. Il y a auſſi dans cette égliſe deux tableaux de Louis *Carrache*, d'un grand caractère.

C'eſt dans la même égliſe qu'on fait voir myſtérieuſement, par une lucarne ménagée au travers d'un autel, le corps de la ſainte : elle paroît aſſiſe dans un fauteuil élevé ſur une table au milieu d'une chapelle, derrière cet autel : ſon habillement eſt des plus riches : elle a une couronne ſur la tête, des bagues de diamans aux doigts ; elle eſt environnée d'un grand luminaire : mais toute cette magnificence n'empêche pas que cela ne faſſe, humainement parlant, une figure effrayante. On n'en découvre que la tête & les pieds, qui ſont

très-noirs & deſſéchés comme ceux d'une momie.

SANTA AGNESE : le maître-autel eſt décoré d'un grand tableau repréſentant le martyre de cette ſainte, par le *Dominiquin* : c'eſt un des plus beaux qu'il ait faits. Ce tableau eſt d'une grande fineſſe & d'une belle correction de deſſin : la tête de la ſainte a un caractère beau & très-expreſſif, où l'on voit de la douleur mêlée de confiance. Le groupe des trois femmes qui ſe parlent à droite eſt admirable, & les têtes en ſont belles. On trouve dans cet ouvrage des choſes peintes à ravir, & rien ne peut égaler pour la vérité du coloris & de l'expreſſion le petit enfant qui pleure. Ce tableau eſt cependant au-deſſous de ſa renommée. D'abord le groupe de la ſainte, qui reçoit le martyre, s'enfile avec celui des deux hommes qui l'ont déjà reçu. La gloire paroît n'être pas du Dominiquin; on m'aſſure qu'un mauvais peintre l'a refaite vers 1730; la manière dont elle eſt diſpoſée produit un mauvais effet : car non-ſeulement les anges ne s'y groupent pas, mais ils ſont rangés les uns à côté des autres ſur un nuage formant à la vue, (ſi l'on oſe ſe ſervir de cette expreſſion) la figure d'une corde qui ſeroit détendue. D'ailleurs le peintre s'y eſt trop laiſſé emporter à la force de ſon coloris, de ſorte que toute cette gloire n'eſt pas aſſez aërienne : l'ange qui reçoit la palme des mains du Père éternel pour la remettre à la ſainte eſt mauvais : enfin le ton de l'architecture eſt trop fort pour le plan qu'elle y occupe. On trouve auſſi que cette gloire forme, pour ainſi dire, un ſecond tableau moins beau que le ſujet principal : cette duplicité d'action a déjà été reprochée au grand tableau de la transfiguration de Raphaël, & à pluſieurs autres, comme nous le dirons ailleurs.

S. DOMENICO, égliſe célèbre dans l'ordre de S. Dominique, lequel mourut en 1221 dans ce

couvent. L'égliſe n'eſt point belle, mais l'on y trouve des choſes remarquables en peinture. A la ſeconde chapelle à droite, un tableau de *Donato Creti*, repréſentant S. Vincent Ferrier ou de Ferreri, qui reſſuſcite un enfant mort. Il eſt bien compoſé, & l'on y apperçoit de grandes fineſſes dans l'exécution.

On voit à la cinquième chapelle le fameux maſſacre des innocens, par le *Guide*. Ce fut ce beau tableau qui détruiſit l'opinion où l'on avoit été juſqu'alors que ce peintre n'étoit propre qu'à faire des Madones, & des ſujets de demi-figures. Quoiqu'il y ait de grandes beautés, la couleur en eſt un peu fauſſe.

Les peintures à freſque de la ſixième chapelle ſont encore du *Guide* : elles repréſentent S. Dominique élevé dans le ciel, où il eſt reçu par Jéſus-Chriſt & par la Vierge au milieu d'un concert d'anges. Cette chapelle eſt belle & richement décorée ; on y conſerve le corps de S. Dominique dans une châſſe de marbre blanc. La tête eſt dans une autre châſſe placée dans le mur au-deſſus de l'autel, & fermée ſous pluſieurs clefs : le ſénat en a deux ; le prieur du couvent a les autres. Il eſt très-difficile de la voir, parce qu'il faut que le ſénat envoie les clefs.

Il y a dans la même châſſe d'autres reliques, & un manuſcrit qu'on dit être de la main d'Eſdras.

On trouve dans la huitième chapelle un tableau de Louis *Carrache*, où il a peint S. Hyacinthe, *Giacinto*, à qui la Vierge & l'enfant Jéſus apparoiſſent lorſqu'il fait ſa préparation pour dire la meſſe. Le deſſin en eſt très-bon ; mais la tête du ſaint pourroit être meilleure.

La chapelle du Roſaire eſt vis-à-vis celle de S. Dominique : elle eſt pleine d'une quantité prodigieuſe de préſens en argenterie, qui n'ont été faits qu'à condition qu'il n'en ſeroit jamais déplacé

aucun ; & au cas qu'on y contrevînt, ils ſont ſubſtitués de plein droit à la cathédrale : cela eſt cauſe qu'on ne les fond pas au profit de l'égliſe, comme cela ſe pratique dans d'autres couvens. On voit dans cette chapelle des bouquets à fleurs d'argent, que l'on fait mieux à Bologne que dans toute autre ville : pour que ces fleurs approchent plus du naturel, on s'attache principalement à repréſenter celles qui ſont naturellement blanches.

On voit auſſi dans cette égliſe le tombeau d'Entius, dont nous avons parlé ci-devant ; celui de Tartagni, célèbre juriſconſulte, mort en 1477, & celui du général Marſigli.

Il y a dans la ſacriſtie trois ſtatues, faites avec le bois d'un cyprès que S. Domiuique avoit planté de ſa main, du moins à en juger par ces vers écrits au-deſſous de la première ſtatue.

Virginis iconem cernis, fuit antè cupreſſus,
Preſcia Guſmani dextera fixit humi.

Le couvent eſt un des plus beaux de la ville ; l'entrée de la bibliothéque ſe fait remarquer.

L'inquiſition de Bologne eſt exercée par les Jacobins, comme dans le reſte de l'Etat eccléſiaſtique ; le tribunal & les priſons du S. Office ſont dans l'enceinte du couvent de S. Dominique : le grand inquiſiteur & les autres officiers de ce tribunal y ont leur logement.

On célèbre à Bologne la *Feſta di Voto*, depuis qu'en 1630, la ville fut délivrée de la peſte : le légat, le gonfalonier & les ſénateurs vont en proceſſion à l'égliſe de S. Dominique : on y diſtribue des dots à ſix jeunes filles, ſuivant une fondation particulière ; chacune eſt conduite par une dame de la ville : cette cérémonie eſt une des plus ſolemnelles de Bologne ; la fête a été transférée du 11 Décembre au ſecond dimanche de Novembre.

MADONNA DEL PLOMBO. Au ſecond autel à

droite, ou voit un tableau où ſont repréſentés S. André étendu ſur la croix, S. Barthelemi, S. Charles, Ste. Lucie & Ste. Apollonie ; il eſt de *Frederico Bencovich*, Vénitien ; ce tableau eſt très-beau, bien compoſé, deſſiné avec juſteſſe & vérité ; la couleur en eſt claire & belle : il y a de bons tons ; les ombres en ſont claires & fortes.

L'ORATORIO. A l'autel on voit la naiſſance de la Vierge, de l'*Albane*, tableau bien compoſé, dans une manière plus ferme que d'ordinaire, & qui tient beaucoup des Carraches ; il ne ſemble point être de l'Albane.

Les Sybilles des côtés & les anges peints dans la voûte, ſont du *Guide* : ils ſont néanmoins aſſez médiocres, & même dans une manière qu'on ne lui connoît point ordinairement. (*M. Cochin, pag.* 164).

I SERVI, ou égliſe des Servites (1). On voit ſous le portique qui environne l'égliſe, quantité de freſques déjà fort gâtées, repréſentant diverſes actions ou miracles de S. Philippe *Benizi*. Le premier & le meilleur de tous ces tableaux, qui eſt en effet très-beau, eſt de *Carlo Cignani* : il repréſente un enfant mort aux pieds du ſaint, & un aveugle qui touche le tombeau pour obtenir ſa guériſon. Ce tableau eſt fait d'une manière large & facile & d'une couleur vigoureuſe : les têtes en ſont belles ; ce maître eſt un peu jaune dans ſa couleur.

Au cinquième autel à gauche, on voit S. André adorant ſa croix : c'eſt un grand tableau de l'*Albane*, très-beau, très-bien conſervé, & d'un ton général très-clair ; ce qui eſt fort rare dans les grands tableaux de ce maître. La tête du ſaint eſt fort belle, toute la figure eſt très-bien deſſinée. La cou-

(1) C'eſt un ordre religieux peu connu en France, qui fut fondé près de Florence en 1239, comme nous le dirons ailleurs.

leur, quoique claire, n'a cependant que peu de fraîcheur; elle eſt griſe ou jaunâtre.

Au troiſième autel à gauche eſt encore un grand tableau du même maître, repréſentant Jéſus-Chriſt qui apparoît à la Magdelaine. Il eſt d'une couleur fraîche & vermeille, plein de grâces, & d'un pinceau extrêmement agréable. La tête de la Magdelaine eſt très-belle, celle du Chriſt ſemble d'une beauté uu peu trop affectée : ce tableau eſt fort noirci dans les fonds. (*M. Cochin, pag.* 167).

S. GIOVANNI IN MONTE, égliſe deſſervie par des chanoines réguliers. Dans la troiſième chapelle à droite, on voit un tableau repréſentant le martyre de S. Laurent; il eſt de *Facini*.

Les deux tableaux ronds, repréſentant S. Joſeph & S. Jérôme, ſont du *Guerchin*. Ils ſont beaux, mais d'une manière un peu doucereuſe; il y a un enfant qui n'eſt pas beau.

A la huitième chapelle à droite eſt un grand tableau fort riche de figures, par le *Dominiquin*, repréſentant la Vierge & le roſaire; cette grande compoſition, dit M. Gougenot, fait un mauvais effet en total, par le défaut de grandes maſſes de lumières & d'ombres, & il y a de la confuſion; ce qui peut venir en partie de ce que les ombres ont noirci, comme auſſi du défaut de groupes dans la compoſition : mais il eſt admirable dans les détails, & M. Cochin le regarde comme un des meilleurs morceaux ſur leſquels un peintre puiſſe étudier toutes les parties du deſſin. Le peintre a mis dans la partie inférieure un martyre de trois femmes, dont les deux premières, qui s'embraſſent, ſont percées d'un coup de lance par un homme à cheval; un ſoldat égorge la dernière; la Vierge attend dans le ciel ces ames bienheureuſes. Il y a de beaux caractères de têtes; les deux petits enfans nuds, ſur le devant de la ſcène, ſont d'une vérité & d'une fraîcheur de tons ſans égale.

Dans la ſeconde chapelle à gauche, S. François adorant la croix dans le déſert, & derrière lui un ſolitaire qui médite ſur un livre : tableau du *Guerchin*, où il y a de grandes beautés.

Dans la ſeptième chapelle, un tableau de Pierre *Pérugin*, maître de Raphaël, repréſentant S. Michel, Ste. Catherine, Ste. Cécile & S. Paul. Ces figures ne ſont pas ſans mérite, mais elles ſont toutes iſolées & traitées avec ſéchereſſe.

La Ste. Cécile de Raphaël eſt dans la huitième chapelle à gauche, qui eſt la chapelle Bentivoglio : l'on y voit Ste. Cécile, S. Paul & quelques autres ſaints ou ſaintes : c'eſt un tableau fameux, & il eſt en effet d'une très-grande beauté : les têtes en ſont d'un deſſin & d'un caractère admirables ; les figures ſont drapées du plus beau choix, & les plis bien exécutés. Il eſt admirablement bien peint, quoique la couleur en ſoit un peu biſe. (*M. Cochin, pag.* 169).

On aſſure que c'eſt ce tableau de Raphaël qui a formé, pour ainſi dire, l'école de Bologne : c'eſt à force de le voir & de l'étudier, que les Carraches & leurs diſciples ſont devenus les plus grands maîtres : admirable effet de ce que peut produire ſur le génie l'exemple d'un maître ſublime & parfait dans ſon art. On raconte que Raphaël avoit fait ce tableau à la prière de *Francia*, qui le lui avoit demandé, & que celui-ci, qui ſe croyoit bon peintre, fut ſi ſaiſi à la vue de cet ouvrage, qu'il en mourut peu après de chagrin : cela n'eſt pas exact, car ce tableau eſt de 1513, & Francia fit encore, en 1522, le S. Sébaſtien *della Zecca*, qui a ſervi de modèle aux premiers maîtres de Bologne. Au moins il dut être frappé de l'énorme diſtance qu'il y avoit entre cet ouvrage & les ſiens. Plus on regarde la Ste. Cécile de Raphaël, plus on l'admire ; il faut même la regarder long-temps pour en ſentir tout le mérite : la penſée de ce

tableau étant extrêmement fine, ne frappe pas d'abord : d'ailleurs l'ordonnance de la partie inférieure ſemble défectueuſe : on y voit Ste. Cécile, S. Jean, S. Paul, rangés à-peu-près ſur une ligne : c'eſt auſſi une choſe déplaiſante que de voir enſemble des perſonnages qui n'y doivent point être dans la vérité de l'hiſtoire. Mais les meilleurs maîtres ont été ſouvent obligés par les circonſtances de tomber dans le même inconvénient : les grands peintres d'Italie ont vécu dans un ſiècle & dans un pays où l'on étoit d'une dévotion mal entendue : au lieu de leur laiſſer ſuivre leur génie pour traiter l'hiſtoire ſacrée & profane, dans de beaux ſujets qui leur auroient donné lieu de développer tous leurs talens, on les employoit le plus ſouvent à peindre des ſaints dans des égliſes, & même des ſaints qui n'ont jamais vécu enſemble : les confréries & les communautés vouloient avoir tout à la fois ſur la même toile, pour leurs chapelles, une multitude de ſaints à qui ils avoient dévotion; de ſorte que le peintre, au lieu d'avoir au moins la liberté de repréſenter dans ſon tableau une action de la vie du ſaint, étoit obligé de ſe borner à y peindre ſimplement quatre ou cinq figures froides, qui n'ont aucun rapport l'une avec l'autre. L'on voit dans toutes les égliſes d'Italie mille exemples déplaiſans de ces ſortes de tableaux; c'eſt ce qui eſt arrivé à Raphaël dans ſon tableau de Ste. Cécile. Les figures ſont toutes debout, occupées à écouter un concert d'anges qui ſe fait au ciel, dans le haut du tableau. Ste. Cécile a des inſtrumens & des livres de muſique à ſes pieds : elle les a laiſſé tomber; le concert céleſte qu'elle entend, lui a fait perdre le goût de la muſique terreſtre. Cette penſée ingénieuſe fournit à Raphaël un moyen de mettre dans ſon tableau une expreſſion admirable.

S. Rocco. Le maître-autel de cette égliſe eſt

décoré de la figure de ce ſaint, d'abord peinte au paſtel ſur papier par Louis *Carrache*, & enſuite collée ſur toile & retouchée, avec des lavis, par le même. On regardoit comme le véritable original un tableau qui étoit au palais royal de Paris; on dit qu'il a été volé. Le peintre avoit fait le tableau de Bologne pour ſervir d'étude à Galanino, ſon élève; celui-ci en fit une copie qu'on pouvoit regarder comme originale, & dont la confrérie de ce ſaint fit préſent, en 1606, à l'égliſe de S. Roch de Veniſe, quand elle y fut ſolemnellement pour en viſiter les reliques.

Le tableau dont nous parlons a un effet piquant : la tête en eſt belle, mais le mouvement de la figure n'eſt pas bien penſé; on diroit que le peintre a voulu repréſenter une perſonne qui va danſer; le bras qui tient le bourdon, eſt auſſi trop court.

Dans une chapelle haute de la même égliſe, appelée l'*Oratoire*, & qui eſt celle de la confrérie de S. Roch, on voit divers tableaux peints à freſque, où eſt l'hiſtoire du ſaint. On en remarque un entr'autres fort ſingulier, qui eſt du Guerchin, repréſentant S. Roch, ſoupçonné d'être un eſpion, & conduit en priſon par un ſoldat, à grands coups de pieds dans le cul : cette idée eſt baſſe, mais parfaitement rendue dans le tableau.

S. GREGORIO. Dans la première chapelle à gauche, un tableau du *Guerchin*, dont le ſujet eſt S. Félix, évêque, qui donne l'habit de religion à S. Guillaume. La compoſition n'en eſt pas moins heureuſe; mais la touche en eſt hardie & le coloris vigoureux.

On voit dans la gauche le baptême de Jéſus-Chriſt, par l'*Albane*; les groupes en ſont bien liés & bien variés. Le Père éternel a toute la majeſté poſſible, & la couleur en eſt ſuave, mais il règne un grand froid dans cet ouvrage.

S. BENEDETTO. On voit dans la première chapelle un tableau qui repréſente la Vierge ſoutenant l'enfant Jéſus, qui épouſe Ste. Catherine en préſence de S. Jean-Baptiſte, de S. Benoît & de S. Jérôme; il eſt de *Lucio Maſſari*, élève de Louis Carrache.

Au quatrième autel, Jéſus-Chriſt venant au ſecours de S. Antoine dans une de ſes tentations, par le Cavedone.

Sur le premier autel à gauche, un tableau du Tiarini, qui repréſente la Vierge tenant la couronne d'épines, & qui paroît s'entretenir avec la Magdelaine ſur la mort de Jéſus-Chriſt.

Cette égliſe eſt auprès d'un grand marché & d'une jolie promenade, appelée la *Montagnuola*; cette éminence a été formée par des arbres, & l'on y jouit d'une belle vue.

On trouve près de-là des ruines du château de *Galliera*, pluſieurs fois démoli & rebâti par le peuple pendant les guerres civiles. La porte de Galliera, qui en eſt proche, eſt de l'architecture de Floriano Ambroſini.

S. MARTINO, S. Martin le Majeur. Un grand tableau du Cavedone eſt placé au-deſſus de la porte: c'eſt Jéſus-Chriſt apparoiſſant aux apôtres. Il eſt rendu dans le goût des Carraches: tous les caractères de tête des apôtres, à l'exception de celui de S. Pierre, ſont fort beaux, mais on en trouve les draperies un peu roides, & la lumière mal entendue.

Le cinquième autel eſt décoré d'un tableau de Louis Carrache, repréſentant S. Jérôme, qui ſemble implorer l'aſſiſtance du ciel pour l'interprétation de l'écriture-ſainte. La couleur en eſt peu gracieuſe; au reſte, il eſt bien deſſiné, & les caractères de têtes, tant du ſaint que des anges, y ſont fort beaux.

S. LEONARDO. On remarque dans la troiſième

chapelle à droite un tableau, où S. Antoine de Padoue baiſe les pieds de l'enfant Jéſus. Il eſt d'une femme célèbre, nommée Eliſabeth *Sirani*, élève du Guide, & tient beaucoup de la manière de ce maître. Le pinceau en eſt léger & agréable, mais ſans vigueur; c'eſt ce que l'on reproche ordinairement à preſque tous les tableaux peints par des femmes.

Au quatrième autel à gauche, la Vierge venant encourager Ste. Catherine à recevoir la couronne du martyre, par Louis *Carrache*. La tête de la ſainte eſt belle & d'un caractère gracieux: celle de la Vierge a peu de dignité; les plis de ſes vêtemens ſont mal formés & n'indiquent point le nud. La petite coupole de cette égliſe eſt peinte par *Fratelli Roli*.

Les CAPUCINES ont un tableau de l'*Albane*, repréſentant la Vierge prête à donner à tetter à l'enfant Jéſus; celui-ci lève la tête pour regarder la croix & le calice que les anges lui préſentent. S. Joſeph lit dans un coin. La compoſition en eſt trop diſperſée, l'enfant Jéſus n'a point de nobleſſe dans le caractère, la tête de la Vierge, quoique gracieuſe, eſt touchée mollement. Ce tableau a beaucoup d'aménité dans la couleur; mais il eſt froid, ainſi que la plupart des morceaux que cet artiſte a peints grands comme nature.

S. NICOLAS de S. FELIX, c'eſt-à-dire, de la rue S. Felix. On voit dans cette égliſe un des meilleurs tableaux d'Annibal Carrache, mais non pas le plus ancien, comme on l'a dit. Il repréſente le Chriſt, la Vierge, S. Jean, S. Pétrone, S. François & S. Bernard. On y remarque ſurtout de beaux caractères de têtes.

S. GIOVANNI BATTISTA. On trouve au grand autel la naiſſance de S. Jean par les Carraches; dans la première chapelle à droite une Annonciation, peinte par *Calvart* en 1607. Ce tableau eſt

très-gracieux, mais il laiſſe beaucoup à déſirer dans toutes les autres parties de l'art.

Une des chapelles à gauche renferme un des tableaux du *Paſſarotti* ; il repréſente un Chriſt auprès duquel on voit S. François à genoux qui l'invoque. Le Chriſt eſt parfaitement deſſiné. La tête de S. François eſt pleine d'expreſſion, & la couleur en eſt délicate & vraie.

S. GIACOMO MAGGIORE, S. Jaques le Majeur ; on voit dans la quatrième chapelle à droite un tableau du Cavedone, repréſentant le Chriſt dans les nues, tendant les bras au bienheureux Jean de Facondio. Il eſt compoſé avec enthouſiaſme ; la figure du Chriſt a un mouvement & une expreſſion admirables, & les anges ſont de la plus grande beauté. La tête du ſaint n'eſt pas auſſi belle que le reſte.

A la neuvième chapelle du même côté, S. Roch malade, qu'un ange vient conſoler. Il eſt de Louis Carrache. Quoique l'on y reconnoiſſe toujours le talent de ce grand maître, le ſaint a une cuiſſe trop forte & les plis de ſa draperie ſont confus.

LA CHARITÉ eſt une égliſe où l'on remarque un tableau de *Franceſchini*, dans lequel Ste. Eliſabeth, reine de Hongrie, tombe en extaſe à l'aſpect de Jéſus-Chriſt qui lui apparoît. Les têtes en ſont belles & il tient beaucoup de la manière du Guide.

S. VITALE. On ne remarque dans cette égliſe qu'un ſeul tableau de prix que pluſieurs attribuent à *Tibaldi* ; on le voit dans la quatrième chapelle à droite. Le ſujet eſt la Vierge, S. Joſeph, & S. Jean-Baptiſte adorant l'enfant Jéſus ; S. Jérôme & Ste. Monique y ſont auſſi repréſentés. Les têtes en ſont belles, celle de la Vierge eſt pourtant peinte froidement : la figure en eſt bien drapée & d'une manière méplate.

Après

Après avoir parlé des principales égliſes de Bologne, nous paſſons à la deſcription des palais. Nous ne nous ſommes pas aſſujettis à l'ordre topographique, la ville n'ayant pas une aſſez grande étendue pour l'exiger; nous avons préféré de commencer par les palais les plus remarquables.

CHAPITRE IX.

Des principaux palais de Bologne.

PALAZZO SAMPIERI; c'eſt la maiſon principale de la ville, elle eſt remarquable à pluſieurs égards: nous commencerons par le fameux tableau de S. Pierre pleurant, qui eſt le chef-d'œuvre du Guide, & même au jugement de M. Cochin, le tableau le plus parfait de l'Italie, par la réunion de toutes les parties de la peinture. Il ſeroit difficile, dit ce célèbre artiſte, de citer un tableau auſſi parfait en tout; il ne laiſſe rien à déſirer, toutes les parties de l'art y ſont au plus haut degré; il eſt d'une manière forte & vigoureuſe, de grand caractère, & avec les vérités de détail les plus finement rendues; les têtes ſont belles & de la plus belle expreſſion, la couleur en eſt vraie & précieuſe, & il a l'avantage rare d'être très-bien conſervé. (*M. Cochin, Tom. II. pag.* 171 *&* 188.)

Il y a dans le même palais un beau plafond de Louis Carrache, repréſentant Hercule & Jupiter; il eſt compoſé avec du génie, d'une manière terrible, & bien de plafond; le deſſin eſt chargé, & du plus grand caractère.

Dans un autre plafond, Annibal Carrache a peint la vertu ouvrant le ciel à Hercule; ce tableau eſt du plus grand caractère de deſſin & de la plus grande manière. (*Idem. p.* 170.) Dans un troi-

ſième plafond, on voit Hercule étouffant Anthée du Guerchin.

La Samaritaine, tableau célèbre d'Annibal *Carrache*, fort connu par les gravures; c'eſt en effet, dit M. Cochin, un excellent morceau pour toutes les choſes qui dépendent du deſſin, & d'ailleurs la couleur en eſt fort bonne.

Un Chriſt mort, du *Titien;* la Ste. Cécile de Raphaël, copiée par le *Guide*; une ſainte famille de François d'*Imola;* un crucifix, par *Tibaldi;* deux têtes qu'on attribue au *Corrège;* Abraham qui renvoie Agar, par le *Guerchin;* il a été gravé par Strange.

Les tableaux du *Guide* ſont en nombre dans cette collection; on y peut remarquer les différentes manières de ce maître.

Un tableau de l'Albane peint ſur cuivre, où l'on voit de petits amours qui danſent auprès d'un arbre; il y a peint l'enlèvement de Proſerpine dans le lointain, & Vénus dans les nues, qui, charmée du triomphe de ſon fils, le baiſe ſur la bouche. Les grâces qui règnent dans les ouvrages de ce maître, ſemblent être prodiguées dans ce tableau, qui a de plus l'avantage d'être d'un très-bon ton de couleur.

PALAZZO ZAMBECCARI. C'eſt un des plus grands de Bologne & l'un des plus remarquables de l'Italie par une belle galerie des plus grands maîtres.

Aſſomption de la Vierge, par Louis Carrache: les têtes des Apôtres ſont belles, celle de la Vierge ne les égale pas. Toutes les draperies ſont d'une couleur méplate; le ton de couleur en eſt bon, & la couleur eſt plus vive qu'elle ne l'eſt ordinairement dans les ouvrages de ce maître.

S. Jean dans le déſert, par Simon Peſaro, élève du Guide; le deſſin en eſt maigre, & il eſt d'une couleur griſe, mais bon d'ailleurs.

S. François, par le *Guide*, très-beau.

Judith coupant la tête à Holopherne, par Michel-Ange de *Caravage*, tableau très-beau, bien composé; il eſt traité d'une manière ſi terrible qu'on ne peut le regarder ſans une eſpèce de ſaiſiſſement; le ſujet eſt pris dans le moment du paſſage de la vie à la mort, & rendu d'une manière effrayante. La Judith eſt belle & a une certaine horreur de l'action qu'elle commet. Le caractère de la ſuivante eſt bien, & il laiſſe dominer celui de la figure principale. Ce tableau eſt vigoureux de couleur. C'eſt dommage que le deſſin en ſoit rond & les contours trop roides.

Le martyre de Ste. Urſule, par Paſinelli. La manière molle dont il eſt peint, le dépriſe beaucoup.

Trois tableaux par Louis Carrache, ſavoir le Veau-d'or, le repas des trois anges & l'échelle de Jacob; ce dernier eſt le meilleur des trois.

Icare attachant les aîles à ſon fils, par Michel-Ange de *Caravage*. Il eſt peint avec une grande facilité, la touche en eſt fière & la lumière en eſt piquante; mais il n'eſt pas exempt d'incorrections.

La Magdelaine ſe donnant la diſcipline devant le crucifix, par le *Guerchin*. Elle eſt bien drapée & peinte d'une manière large, le ton en eſt ſeulement trop égal.

Un jeune homme écrivant la chanſon d'un aveugle, qui chante en jouant du violon, par le *Calabrèſe*; beau tableau.

Le ſacrifice d'Abraham, du *Calabrèſe*, d'une couleur fraîche & d'une grande fineſſe de deſſin.

La fuite en Egypte, ou le *Ripoſo*, par *Cignani*. Il eſt d'une belle manière & d'un effet piquant: la tête de l'ange eſt de toute beauté.

Une ſainte Famille du vieux *Palme*, d'une très-bonne couleur.

La Magdelaine, à qui des anges apportent une

croix & une couronne ; tableau très-fin, de l'*Albane*.

Une Charité, figurée par une femme verſant du vin dans une coupe, qu'un enfant tient pour la remettre à un vieillard, & un autre vieillard qui boit à côté d'elle à pleine taſſe. Ce tableau eſt de l'*Abbate*, peintre Gênois : il eſt fier de touche, d'un effet piquant & d'une couleur auſſi vraie que vigoureuſe : les draperies ſont jetées avec liberté, mais les plis en ſont trop ronds.

Un tableau de Noſadella, peint à l'huile ſur le mur, & auquel on a appliqué une bordure : le ſujet eſt, dit-on, un jaloux qui ſe fait éclairer par un ſoldat, pour chercher dans un coffre l'amant de ſa femme. La couleur en eſt auſſi belle que le deſſin en eſt maniéré.

Une ſainte Famille, du *Titien* : la Vierge en eſt belle, & l'enfant Jéſus a beaucoup d'expreſſion ; mais le coloris n'eſt pas de la force ordinaire de ce maître.

Un très-grand tableau du *Britio*, repréſentant la vie de l'homme : la compoſition en eſt très-confuſe, & il n'y règne aucune intelligence de clair-obſcur. On y trouve cependant de grandes beautés de détail & beaucoup de choſes dans la manière du Guerchin.

Voici encore des tableaux du même palais, que M. Cochin cite comme très-beaux, mais je ne rapporterai ſes notes que par extrait.

Le martyre de Ste. Urſule & ſes compagnes, de *Paſinelli*, très-bien compoſé, d'une couleur aimable, les têtes ſont belles & ont beaucoup d'expreſſion.

La Vierge, S. Jérôme & S. François, petit tableau de l'*Albane*, plein de grâces, d'une couleur aimable.

David tenant la tête de Goliath, Saül, demi-figures de grandeur naturelle, du *Guerchin*, très-

beau, & dans la manière la plus fière de ce maître.

Un petit tableau de la Magdelaine, par le *Guerchin.*

Un tableau, repréſentant une femme preſſant un cœur, demi-figure de grandeur naturelle, du *Bononi;* beau, moëlleux; manière large; belle couleur; cependant un peu bleuâtre.

Un homme poignardant une femme, demi-figure de grandeur naturelle, de *Guido Cagnaci.*

Un Chriſt mort & la Vierge, demi-figures, de *Tiarini.*

Des payſans ou bergers, demi-figures, de *Luca Giordano.*

PALAZZO BONFIGLIOLI. On y voit une grande & belle galerie de tableaux, que l'on cite avec celles de Sampieri & de Zambeccari, qui ſont les plus belles de Bologne.

Le PALAIS RANUZZI a une belle façade, de *Palladio*, & un eſcalier à deux rampes, fort ingénieux & d'une belle décoration: il ſe diviſe d'abord en deux parties qui montent au premier pallier; enſuite il conduit droit à un grand ſalon.

On trouve dans ce palais l'enlèvement d'Hélène, par Luca *Giordano.* Les caractères de têtes des deux figures principalement ſont ſans nobleſſe, mais la couleur en eſt vigoureuſe.

Joſeph & la femme de Putiphar, par le *Guide:* tableau qui péche par l'expreſſion; mais dans ſes autres parties il n'eſt pas ſans mérite. Il y a encore bien d'autres tableaux de prix dans ce palais.

PALAZZO CAPRARI, ou *Caprara*, un des palais les plus remarquables de Bologne par ſa grandeur & ſa magnificence: on y voit deux figures de Louis Carrache, & des ouvrages de Graziani. La galerie de ce palais contient une grande quantité d'armures & de vêtemens des Turcs, pris ſur eux par le feu maréchal Caprara. Cette collection eſt très-curieuſe.

PALAZZO TANARI, ou *Tanara*. Le *Guerchin* a peint en griſaille ſur le mur Hercule combattant l'hydre de Lerne, pour ſervir de point de vue à l'un des portiques. Ce morceau eſt d'un pinceau très-vigoureux, d'un caractère grand, mais incorrect de deſſin.

Il y a dans les appartemens un tableau admirable de l'Aſſomption de la Vierge par le *Guerchin*, dont les figures ſont grandes comme nature. L'ordonnance en eſt belle, il eſt bien grouppé, la manière en eſt grande & forte, le deſſin pur & le faire facile; il eſt de la beauté & du caractère de deſſin de la Ste. Pétronille. Les têtes & les mains ſont d'une vérité de nature admirable. Il y a des perſonnes qui voudroient que le ton n'en fût pas ſi monotone & qu'il ne tirât pas tant ſur le gris; les ombres ſont obſcures ou un peu noircies.

Un S. Auguſtin, du *Guerchin*.

Une Vierge du *Guide*, donnant à tetter à l'enfant Jéſus. Elle eſt aſſiſe, & plus grande que nature. Ce tableau eſt de la plus grande beauté. La manière en eſt grande, les demi-teintes en ſont belles; les têtes charmantes; on ne ſauroit trop admirer le caractère de ſageſſe que porte la figure de la Vierge. Ce tableau eſt bien drapé, c'eſt dommage que les jambes du S. Jean aient un peu noirci.

Quatre tableaux d'Annibal Carrache, celui de la femme qui dort eſt le plus beau.

Deux autres tableaux d'Auguſtin Carrache. Dans l'un on voit un peintre peignant d'après nature. Le deuxième, qui eſt bien ſupérieur au premier, repréſente Diane dans le bain avec les Nymphes de ſa ſuite, qui puniſſent la curioſité d'Actéon. Il eſt d'un caractère de deſſin comme l'antique, & rempli de fineſſes; il y a lieu de croire que la couleur en eſt changée.

Il y avoit dans ce palais un fameux tableau du

Guide, repréſentant Ninus qui couronne Sémiramis; il fut vendu, en 1752, au roi de Pologne. Les Bentivoglio vendirent auſſi une Nativité de Baltazar de Sienne, & ce bel ouvrage périt en chemin; cette perte eſt d'autant plus grande, que les tableaux de ce maître ſont très-rares.

PALAZZO MONTI. On y voit un S. Jérôme de Louis *Carrache*. Bacchus & Ariane de l'*Albane*, ainſi que le pendant qui repréſente Diane au bain avec ſes Nymphes; ces deux tableaux ſont un peu froids & la tête de Diane n'eſt pas belle: ils ont cependant d'excellentes choſes; le dernier en eſt préférable.

Un grand tableau allégorique du *Guide*, repréſentant deux femmes nues, plus grandes que nature, dont l'une tient une coupe pleine de bijoux, l'autre y choiſit une perle; pendant ce temps l'amour s'envole; les contours de ces figures ſont coulans. Le deſſin & le pinceau en ſont agréables; mais le ton de couleur en eſt un peu gris.

Le martyre de S. Sébaſtien, de Luca *Giordano*. Les plans y ſont bien obſervés, & la couleur en eſt vigoureuſe.

Deux grands tableaux de *Salvator Roſa*, dont les figures n'ont pas plus d'un pied de haut: le martyre de S. Etienne, & le maſſacre des Innocens. On admire le feu de l'imagination dans l'un & l'autre; l'ordonnance en eſt admirable.

Une galerie à freſque de *Franceſchini*, gracieuſe de couleur.

PALAZZO FAVI. On voit dans les appartemens pluſieurs friſes à freſque des *Carraches* & de l'*Albane*, dont voici les ſujets: dans la grande ſalle une partie de l'hiſtoire de Jaſon, en dix-huit tableaux d'Auguſtin & d'Annibal Carrache.

Dans la petite ſalle, les voyages d'Enée, en douze morceaux: ils ſont de Louis Carrache, excepté ceux où l'on voit Poliphême ſe préſenter

aux Troyens, & les harpies infectant les mets; ceux-ci ont été faits par Annibal Carrache, ſur les deſſins de Louis ſon couſin; ces tableaux ont été gravés à Rome en dix-ſept feuilles, par Mitelli. La ſuite de l'hiſtoire d'Enée a été traitée en ſeize tableaux dans la chambre ſuivante, par l'*Albane*.

PALAZZO MAGNANI. L'architecture eſt de Dominique Tibaldi. La friſe du grand ſalon, qui ſert d'anti-chambre, eſt diviſée en pluſieurs parties peintes à freſque par les Carraches. Les trois grands tableaux qui ſont du côté de la cheminée, ſont élégamment deſſinés & les mouvemens des perſonnages en ſont juſtes. La compoſition des autres eſt trop confuſe.

On a tranſporté dans les appartemens deux tableaux à freſque, de Louis Carrache, enlevés avec une partie du mur ſur lequel ils étoient peints, & auxquels on a mis des cadres dorés. L'un repréſente un Apollon, & l'autre l'Amour qui dompte un Satyre: ces deux morceaux ſéduiſent plus par les grandes formes que par la correction du deſſin.

PALAZZO ALDROVANDI, bâti par Torregiani. Il renferme une galerie dont les cartouches & les panneaux de la voûte ſont bien diſtribués & peints à freſque par *Stefano Orlandi*; les figures ſont de *Vittorio Bigari*. Quoique ce peintre ait une petite manière, une couleur jaune & très-fauſſe, il n'eſt point ſans mérite du côté de la compoſition, dans laquelle on rencontre des choſes ingénieuſes.

Jupiter, ſous la figure d'un Satyre, qui ôte avec légéreté un arc des mains d'Antiope, pendant qu'elle dort profondément avec l'Amour endormi auprès d'elle. Ce tableau eſt de *Paſinelli*. Il eſt d'une belle couleur & d'un bon effet, drapé légérement; l'expreſſion en eſt admirable; les autres parties ne ſont pas de la même force.

PALAZZO GRASSI. On y voit un Hercule à freſ-

que de Louis *Carrache* : la tête en eſt manquée, ainſi que la main ſur laquelle il eſt appuyé; le ſurplus eſt bien deſſiné, mais la couleur en eſt inſipide.

Pour avoir une idée de l'architecture des palais de Bologne, le voyageur peut jeter un coup-d'œil ſur la façade de ceux qui ſuivent (1).

Le palais *Lambertini*, dont le rez-de-chauſſée eſt décoré d'un ordre dorique. Les palais *Orſi*, *Bentivogli*, *Malvezzi*; dans celui-ci le rez-de-chauſſée eſt décoré de pilaſtres doriques, le premier étage d'ioniques, & le ſecond de compoſites. Les palais *Fantuzzi*, *Legnani*, *Geſſi*, *Bargelini*, *Campeggi*; le palais *Pepoli*, où a logé le grand-duc de Toſcane & la reine de Naples avec toute leur ſuite, ſans même que les maîtres fuſſent délogés, les palais *Bolognetti* & *Mareſcotti*; la *Zecca*, ou l'hôtel de la monnoie, qui eſt de Dominique Tibaldi; ce qu'on appelle portique des limonadiers eſt de Barozzi, ainſi que le palais *Bucchi*; le portique de la gabelle eſt d'Ambroſini, ainſi que le palais *Zani*.

Les palais de Bologne n'approchent point de la magnificence de ceux de Gênes. Quelquefois on n'y trouve que les quatre murailles, couvertes d'une infinité de tableaux, dont le plus grand nombre ſont des copies, au milieu deſquelles on démêle quelques excellens originaux mal ſoignés, qui ſont encore dans leurs premières bordures, quelques anciennes qu'elles puiſſent être, car on n'y touche jamais ſous quelque prétexte que ce ſoit; en quoi les Italiens tombent dans un excès bien oppoſé au nôtre : car nous perdons nos tableaux à force de les nettoyer, & ils les laiſſent dépérir de crainte de les gâter : la ſeule attention qu'ils y

(1) Voyez les eſtampes de leurs façades dans le livre des palais de Bologne.

apportent, eſt quelquefois de tirer un rideau ſur ceux qui paſſent pour être de grand prix.

Dans la maiſon *Lucatelli*, qui eſt près de S. Salvatore & de S. Marino, l'on voit une table de jaſpe très-rare & digne de curioſité.

CHAPITRE X.

Des égliſes qui ſont hors de la ville.

S. MICHELE IN BOSCO, égliſe des Olivetains, avec un très-beau couvent, ſur une colline hors de la ville, dans la plus belle ſituation. L'égliſe n'eſt point belle; mais on fait voir dans la première chapelle à droite, un beau tableau du *Guerchin*, qui repréſente le bienheureux Bernard *Tolomei*, fondateur de l'ordre des Olivetains, recevant ſa règle de la Ste. Vierge: il y a de fort belles têtes; ce tableau eſt dans la manière rougeâtre de ce maître, & un peu doucereux de pinceau. La maiſon des religieux eſt grande & belle; on y voit pluſieurs cloîtres, & entr'autres un petit octogone d'une jolie architecture, où il y a des peintures à l'huile par le Guide, les Carraches, le Cignani, Tiarini, & d'autres maîtres; mais elles ſont expoſées aux injures de l'air, & déjà ſi effacées qu'on n'y reconnoît preſque plus rien. On a commencé à les graver, ſur des deſſins que fit faire le docteur Beccari. Voici, quelques-uns des morceaux les plus eſtimés, ils ſont de Louis Carrache: le prêtre enlevé par le diable; S. Benoît chaſſant les démons par le ſigne de la croix; l'incendie éteint miraculeuſement par ce ſaint; les courtiſanes envoyées pour tenter S. Benoît, & dans le fond le ſaint qui fuit; Totila à genoux devant lui en préſence de ſon armée; une folle qui court à ce ſaint,

& qui eſt guérie de ſa folie. On peut ajouter à ces tableaux de Louis Carrache, celui qui repréſente un moine jeté par le diable du haut d'un bâtiment : il eſt du *Spada*. Dans ce même couvent, il y a une ſalle des étrangers, où eſt un plafond de Louis Carrache. (*M. Cochin, pag.* 178).

La bibliothéque des Olivetains eſt aſſez belle : la voûte en eſt peinte à freſque par le Canuti, élève du Guide.

CAPUCCINI. On voit dans leur égliſe, au maître-autel, un grand tableau du *Guide*, qui eſt un des plus admirables de ce très-grand maître : il repréſente Jéſus-Chriſt crucifié ; au bas de la croix ſont la Vierge, S. Jean & la Magdelaine. Tout y eſt de la plus grande beauté. Il eſt d'une couleur vigoureuſe & d'une manière forte, dit M. Cochin ; le deſſin en eſt d'une vérité, d'une juſteſſe & d'une fineſſe qui ſont merveilleuſes : c'eſt dommage que ce chef-d'œuvre commence à s'altérer.

LA MADONNA DI S. LUCA, égliſe de religieuſes, ſituée à une lieue de Bologne ſur la montagne della Guardia ; on y va par une belle galerie en portique, formée de 640 arcades numérotées, qu'on appelle *il Porticato di S. Luca*, & qui rend le pélerinage très-commode : c'eſt un des plus grands monumens de la dévotion des Italiens à la Ste. Vierge : & il eſt dû à la généroſité des habitans de Bologne. Ils n'ont rien épargné pour augmenter le concours, & pour qu'on pût ſatisfaire cette dévotion ſans craindre les injures du temps. On voit à l'entrée de ce vaſte portique, une inſcription du cardinal Buonacorſi, légat du pape, qui le fit commencer en 1675 : pluſieurs ſeigneurs firent bâtir un certain nombre d'arcades, & l'on y voit leurs armes ; leur exemple a été ſuivi par des bourgeois opulens : les corps & communautés en ont fait bâtir à leur tour ; enſuite tout le monde y a concouru, juſques aux domeſtiques, qui ſe ſont cotti-

ſés afin d'y contribuer. Ceux même à qui leurs facultés ne permettoient pas d'en faire autant, ſe chargeoient de briques qu'ils y portoient en allant en pélerinage. Cette galerie paſſe à moitié chemin ſur une arcade, ſous laquelle traverſe la grande route. Il y a ſur cette arcade un pavillon décoré en-dehors d'un ordre ionique, & en-dedans d'un ordre dorique, par *Bibiena*. Comme à cet endroit le chemin devient trop rude pour les voitures, on y a pratiqué des écuries où les pélerins peuvent laiſſer leurs chevaux & continuer leur route à pied. Du moment qu'on ſort du pavillon dont nous venons de parler, on ne ceſſe de monter ſous cette galerie, juſqu'à-ce que l'on ſoit arrivé vers l'égliſe.

Elle fut fondée, en 1106, par une ſainte fille de Bologne, qu'on appela l'*Hermite*: on l'a rebâtie en 1481; mais la dévotion s'étant accrue, les préſens qu'on y a offerts ont été ſi conſidérables, qu'on l'a rebâtie de nouveau, vers 1760, avec plus de magnificence qu'auparavant. C'eſt Dotti, architecte, qui en a donné les deſſins. Le plan de cet édifice eſt en croix grecque avec une coupole au milieu, il eſt un peu dans le goût de la Superga près Turin: l'intérieur eſt beau & décoré de grandes colonnes cannelées d'ordre compoſite. On y conſerve au-deſſus du maître-autel dans une châſſe couverte de pierreries, le portrait de la Ste. Vierge peint, à ce que l'on dit, par S. Luc. Les religieux Dominicains qui ont ſoin de l'égliſe, ne font voir cette image qu'en ſurplis & en étole, récitant des prières, & avec des cierges allumés: c'eſt une planche de moyenne grandeur, où la Vierge eſt peinte en buſte; ſa tête eſt d'un noir brun, elle a un grand nez aquilin & de grands traits. L'enfant Jéſus eſt de même couleur. Le caractère de cette Vierge, quoique chargé, n'eſt pas abſolument mauvais. Le mur où la châſſe eſt appliquée, eſt couvert de couronnes, de cœurs, de

pieds & de mains d'argent, qu'on y offre de toutes parts en *ex-voto*. On attache les dernières offrandes en bas; & quand la ſurface du mur n'en peut plus contenir, les religieux fondent au profit de l'égliſe, celles qui ſont les plus élevées.

Il y a quelques années que le ſacriſtain, chargé de faire voir cette image célèbre, étoit un homme d'eſprit, mais qui avoit tout le propos d'un enthouſiaſte. Il amuſa beaucoup M. Grosley par ſes exagérations ſingulières. Voyez, lui diſoit-il, *Ammiri codeſta bella fiſionomia, veda codeſti belli occhi. Quanta maeſtà nello ſguardo! Che bel naſo! Che bella bocca! Niun pittore non ha giammai niente fatto di ſimile. Ma il più ſingolare, ſi è che non è ſtato mai poſſibile d'imitarla perfettamente; la ſantiſſima Madonna lo volendo cosi; imperciocchè quando alcuno vuole copiarla, e che ſta diſegnando gli occhi, ella gli ammicca; ſe le ſanno il naſo diritto ſiccome lo ha, ella lo torce: lo ſteſſo aviene della bocca, e di tutti i lineamenti ch' ella maſchera di maniera che non è poſſibile di prenderli.* « Admirez, diſoit-il, cette » belle phyſionomie, regardez ces beaux yeux! » Que de majeſté dans ſon regard! Quel beau » nez! Quelle belle bouche! Aucun peintre n'a » jamais rien fait de pareil : mais ce qu'il y a de » ſingulier, ajoutoit-il, c'eſt qu'on ne l'a jamais » pu imiter parfaitement : la très-ſainte Madonne » le voulant ainſi. Car quand on la copie, ſi l'on » eſt près de deſſiner ſes yeux, elle les cligne : » ſi on lui fait le nez droit comme elle l'a, elle » le tourne : il en eſt de même de ſa bouche & de » tous ſes traits, qu'elle déguiſe de manière qu'il » eſt impoſſible de les pouvoir ſaiſir. »

Cet enthouſiaſme pour le portrait de la Ste. Madonne paroit avoir gagné depuis long-temps les religieux de S. Dominique. Si l'on conſulte le P. Labat (1), on ne le trouvera pas moins exagéré dans la deſcription qu'il en fait.

(1) Voyage d'Eſpagne & d'Italie, par le P. Labat. Tom. II.

Il ne manquoit que la vérité à ce que disoit le sacristain ; car on voit dans plusieurs oratoires des princes Italiens, ce portrait si parfaitement imité, que si l'original eût été confondu avec, on auroit eu de la peine à les distinguer ; quoiqu'il en soit, dit M. G., le révérend père, après avoir baisé à plusieurs reprises ce portrait miraculeux, ne manqua pas de faire quêter ; & pour achever comme il avoit commencé, quand il nous reconduisit il me dit, en me frappant amicalement l'épaule : « Etranger, souvenez-vous toute votre vie que » vous avez vu aujourd'hui la chose la plus rare, » la plus belle, la plus étonnante qui soit dans le » monde, & que vous avez reçu, en la voyant à » pareille heure, un honneur qui ne s'accorde » qu'aux cardinaux & aux ambassadeurs ». Il finit en assurant le voyageur, que le seul souvenir de cette très-sainte Madonne de S. Luc le préserveroit de tout malheur dans le voyage.

Lorsqu'on promène cette image dans Bologne, le sénat & tous les corps & communautés y assistent, chacun se prosterne partout où elle passe. Le couvent de S. Luc, dont l'église renferme le tableau, est un monastère de Dominicaines, qui n'y sont point permanentes : ce sont des religieuses du couvent de S. Matthias, que leur supérieur envoie pour quelques années dans cette maison de S. Luc.

Indépendamment de la vénération que les Bolonois ont en particulier pour cette image, la dévotion qu'ils ont en général à la Ste. Vierge est si grande, qu'on en trouve des tableaux avec des lampes, brûlant continuellement à presque tous les coins des rues, dans quantité de boutiques, quelquefois dans les anti-chambres des palais. On en voit dans la loge de celui qui distribue les billets de la comédie & jusque sur le théâtre ; il en est de même à Rome. On prétend même qu'il y en a

chez les femmes du monde, & qu'on tire ſouvent le rideau devant la Ste. Madonne.

Les proceſſions & les cérémonies de l'égliſe ſont ſurtout remarquables à Bologne ; on y pare les égliſes avec une magnificence extraordinaire.

Les proceſſions & les tapiſſeries de la Fête-Dieu y attirent les étrangers. Il y en a cinq pendant l'octave ; on y expoſe les tableaux des premiers maîtres. Deux magiſtrats, *Aſſunti*, ſont chargés des décorations, en portiques, balcons, tentes, feſtons, damas, taffetas, &c. Il y avoit un jour dans la rue S. Felice, pour un million de voiles que les négocians avoient prêtés.

Cette dévotion des Bolonois ne s'étend pas aux hôpitaux, on m'aſſure qu'ils ſont mal tenus.

I SCALZI, égliſe des Carmes-Déchauſſés, remarquable par un long portique de 162 arches qui conduit à cette égliſe. On y voit un bel autel de marbre noir, un tableau du *Guerchin*, &c.

LA CHARTREUSE, qui eſt près de Bologne, eſt une grande maiſon avec pluſieurs cloîtres très-vaſtes. Dans la première chapelle de l'égliſe, on voit un tableau du *Guerchin*, dont le ſujet eſt S. Bruno invoquant la Vierge dans ſa gloire, & un religieux qui médite ſur un livre. Il a été fait dans le temps que ce peintre cherchoit la manière du Guide. L'ordonnance en eſt belle, & la couleur vraie ; tout en fait plaiſir, ſi l'on excepte l'un des anges qui ſoutient la Vierge, il paroît trop long ; la manière de ce tableau eſt demi-rouge, demi-brune.

La première chapelle à gauche renferme entre autres choſes, un tableau d'Eliſabetta *Sirani*, qu'elle fit en 1658 ; il repréſente le Baptême de Notre Seigneur ; la lumière en eſt éparpillée, ce qui eſt cauſe qu'il n'a pas un grand effet. Il eſt cependant joliment deſſiné ; il a des plans bien décidés, & l'on y voit beaucoup de choſes qui tien-

nent de la manière du Guide. A côté de ce tableau, il y en a deux autres, dans l'un desquels on prétend que la Sirani s'est peinte en religieuse.

Aux deux côtés de l'entrée du chœur sont deux tableaux de Louis *Carrache*, l'un représentant le couronnement d'épines, & l'autre la flagellation, toujours d'un grand goût de dessin, d'une manière forte; les chairs sont un peu trop rouges. Ils ont été un peu gâtés par des racleurs de tableaux, qui sont un fléau même en Italie, quoiqu'ils y soient plus rares qu'en France.

Dans une chapelle à gauche, on voit la communion de S. Jérôme, d'Augustin *Carrache*, tableau bien composé & bien dessiné.

Dans une autre chapelle particulière hors de l'église, un beau tableau du *Guide*, où il a peint S. Denys, Chartreux.

Dans une autre chapelle particulière, aussi hors de l'église, S. Jean-Baptiste prêchant sur le bord du Jourdain, par Louis *Carrache*; c'est une espèce de postiche où ce peintre a cherché à réunir la manière de différens maîtres, & singulièrement à imiter celle de Paul Véronèse.

Il y a devant l'église de S. Onofrio, hors de la porte S. Mammolo, une esplanade agréablement plantée d'arbres, où l'on prêche après dîner, les jours de fêtes, depuis Pâques jusqu'à la Toussaint; on y fait aussi de la musique, & il y a toujours un grand concours de peuple.

On parle à Bologne d'une église à laquelle on attribue un miracle annuel d'une espèce particulière; elle s'appelle Ste. Marie *di Zenna*, elle est à 13 milles de Bologne; chaque année, le 8 Septembre, on y voit se rassembler une multitude de fourmis aîlées, qui viennent toutes au pied du grand-autel & y meurent subitement; & cela est très-ancien, car la montagne même où est située l'église, s'appelle la montagne des fourmis.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Du gouvernement de Bologne, des ſciences & des mœurs.

LA ville de Bologne eſt gouvernée principalement par un légat, qui eſt toujours un cardinal; il y a auſſi un vice-légat, qui eſt toujours un prélat de diſtinction. C'étoit, en 1767, monſignor *Ignazio Boncompagni*, fils du prince de Piombino, & l'un des prélats les plus inſtruits & les plus aimables que j'aie connus à la cour de Rome : il a été fait cardinal en 1775; il eſt devenu légat, mais l'on dit qu'il gouverne deſpotiquement, & que la nobleſſe eſt peu contente.

Les cauſes civiles & criminelles ſont décidées par des juges étrangers qu'on envoie de Rome pour cet effet. Lorſqu'on change de légat, toute l'adminiſtration de la juſtice change en même temps; le nouveau cardinal amène avec lui juſques aux sbirres qui ſervent à l'exécution des décrets de juſtice. Le changement trop fréquent du légat, qui a la principale autorité, produit ſouvent des abus & des impunités; on trouve grâce plus facilement à la fin d'une légation.

A Bologne, ainſi que dans pluſieurs autres villes d'Italie, on eſt étourdi quand on paſſe devant les priſons, par les cris que font les priſonniers, en demandant l'aumône au travers de leurs grilles.

L'adminiſtration de la ville & de ſes revenus eſt entre les mains du ſénat, compoſé de la première nobleſſe, & dont les charges ſont à la nomination du pape; mais elles deviennent, pour ainſi dire, héréditaires. Les ſénateurs, quoiqu'ils ſoient actuellement au nombre de cinquante, s'ap-

pellent toujours *li Quaranta*, comme autrefois; & la plupart ont de grands lions ou autres animaux peints aux deux côtés de leurs palais. Sur le nombre des sénateurs, on tire au sort tous les deux mois un gonfalonier; celui-ci choisit huit conseillers, appelés *Anziani* (1); le gonfalonier est chargé de la police, de l'approvisionnement, & de l'administration des revenus de la ville, qui sont considérables; mais il est obligé de prendre l'avis du sénat pour les dépenses.

Bologne a été la patrie de sept papes: Honorius II, Luce II, Alexandre V, Grégoire XIII, Innocent IX; Grégoire XV & Benoît XIV, mort en 1758, dont nous avons parlé plus d'une fois. Il y a eu aussi plus de cent cardinaux de Bologne.

L'université de Bologne, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, est la plus ancienne de l'Italie, & les lettres ont toujours été en honneur à Bologne. Cette ville a été plus célèbre qu'aucune autre en Italie, par le grand nombre d'habiles gens qu'elle a fournis; on disoit autrefois pour la caractériser, *Bononia docet*, & c'est encore la légende de la monnoie, de même que le mot *libertas*, relatif aux priviléges de la république. C'est à Bologne que *Gratien* composa le décret qui fait partie du corps de droit, & *Accurse*, la grande glose: *Aldrovande* y fit son immense collection d'histoire naturelle; *Malpighi*, ses belles expériences d'anatomie & de physique, & Dominique *Cassini*, vers 1650, y jeta les fondemens de la meilleure astronomie. *Guglielmini*, célèbre par ses ouvrages sur l'hydraulique, étoit de Bologne. Le premier qui résolut des équations du troisième degré, étoit Scipio *Ferreo* de Bologne, suivant Cardan; pour les fortifications on cite

(1) Voyez *Diario Bolognese*, qui s'imprime chaque année, & l'ouvrage intitulé, *Informazione per i forestieri curiosi*. 1757.

un ouvrage important : *Dell' Architettura militare del Capitano Franc. di Marchi Bologneſe in Breſcia* 1599, où l'on prétend que le maréchal de Vauban avoit puiſé. Enfin tous les genres de connoiſſances humaines doivent un tribut à la ville de Bologne. On y montre encore la maiſon d'Aldrovande ; celle du fameux Marſigli eſt dans la rue S. *Mammolo ;* celle de Malpighi, près d'un des palais Malvaſia rue S. François, en allant à la porte S. Félix. Celui des palais Malvaſia, où Dominique Caſſini fit autrefois ſes premières obſervations, eſt dans *Strada maggiore*, près S. Barthelemi ; un étranger va voir avec plaiſir des lieux auſſi célèbres dans l'hiſtoire des ſciences.

Le P. *Riccioli*, Jéſuite de Ferrare, l'un des plus grands aſtronomes du dernier ſiècle, avoit ſon obſervatoire au collége de Bologne ; c'eſt-là où il compoſa & fit imprimer, en 1651, ſon *Almageſtum novum*, en 2 vol. in-folio ; en 1665, ſon *Aſtronomia Reformata*, ouvrages que les aſtronomes liſent ou conſultent tous les jours, & qui ſont encore les plus ſavans dépôts de l'aſtronomie.

Le P. *Cavalieri*, Hieronymin, dont nous avons parlé à l'article de Milan, vécut à Bologne, ainſi que *Montanari*, *Rondelli*, & *Morgagni*, célèbre anatomiſte, qui avoit étudié & profeſſé à Bologne avant que d'aller à Padoue.

Les académies des *Inquieti* & des *Ozioſi* ont fait la réputation de Bologne en matière de poëſie : un des citoyens les plus célèbres de cette ville dans la poëſie, comme dans les ſciences, a été Euſtache *Manfredi*, mort en 1739 ; ce fut lui qui fit revivre à Bologne le goût des beaux-arts, conjointement avec ſes deux frères, Gabriel Manfredi, qui donna un ouvrage du calcul intégral, & Héraclius, médecin, dont il y a des mémoires parmi ceux de l'Inſtitut. Euſtache étoit non-ſeulement grand aſtronome & habile ingénieur, mais

encore un des meilleurs poëtes de l'Italie. On cite encore ſouvent un de ſes ſonnets, qui eſt un des plus beaux qu'on ait faits, pour la pureté du ſtyle, pour la délicateſſe de l'expreſſion & pour la conduite de ce petit poëme que la ſévérité des règles, qu'on lui a impoſées, rendent d'une exécution ſi difficile (1).

Il primo albor non appariva ancora,
Ed io ſtava con Fille al piè d'un orno,
Ora aſcoltando i dolci accenti, ed ora
Chiedendo al Ciel, per vagheggiarla, il giorno.

Vedrai, mia Fille, io le dicea, l'Aurora,
Come bella a noi fa dal mar ritorno,
E come al ſuo apparir turba e ſcolora,
Le tante ſtelle, ond' è l'Olimpo adorno.

E vedrai poſcia il ſole, incontro a cui
Spariran, da lui vinte, e queſta e quelle
Tanta è la luce de' bei raggi ſui.

Ma non vedrai quel ch'io vedrò, le belle
Tue pupille ſcoprirſi; e far di lui
Quel ch' ei fa dell' Aurora, & delle ſtelle.

« On ne voyoit pas encore la première clarté » de l'aurore, & j'étois aſſis au pied d'un orme » avec Filis, occupé tour à tour à écouter les » accens de ſa voix & à demander au ciel l'ar- » rivée de la lumière pour jouir du bonheur de » la voir. Tu verras, lui diſois-je, ô ma Filis! » combien eſt belle cette aurore au ſortir de » l'océan, & comme à ſon approche elle trou- » ble & décolore toute cette multitude d'étoiles » dont le ciel brille encore actuellement. Tu » verras enſuite le ſoleil devant lequel diſparoîtront » & les étoiles & l'aurore, tant ſont vifs les

(1) Voyez l'ouvrage qui a pour titre : *Rime di Euſtachio Manfredi con un riſtretto della ſua vita, in Bologna*, 1748, in-8. 196 *pages.*

» rayons de cette belle lumière. Mais un bon-
» heur que tu ne ſaurois partager avec moi &
» que je goûterai ſeul, c'eſt de voir tes beaux
» yeux s'ouvrir à la lumière & effacer l'éclat du
» ſoleil, comme il efface la lumière de l'aurore
» & celle des étoiles ».

La penſée de ce ſonnet tient un peu du goût du ſeizième ſiècle, mais elle y eſt exprimée avec délicateſſe & avec art. Nous avons en françois un ancien ſonnet qui renferme la même idée, il eſt de Claude Malleville, qui fut autrefois ſecrétaire de l'académie françoiſe, & mourut vers l'an 1647. C'eſt celui que Boileau cite à l'occaſion de la difficulté qu'il y a de rencontrer de beaux ſonnets.

A peine dans Gombaud, Maynard & Malleville,
En peut-on ſupporter deux ou trois entre mille.

Quoiqu'il en ſoit, je crois le devoir rapporter ici, pour qu'on en faſſe la comparaiſon avec celui de Manfredi, mais en ſe ſouvenant que Malleville écrivoit dans un temps où la langue françoiſe n'étoit pas encore bien formée.

LA BELLE MATINEUSE.

Sonnet de MALLEVILLE.

Le ſilence règnoit ſur la terre & ſur l'onde,
L'air devenoit ſerein, & l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphir, affranchi du ſommeil,
Reſſuſcitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Anrore déployoit l'or de ſa treſſe blonde,
Et ſemoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin, ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il ſoit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au viſage riant,
Sortant de ſon palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en ſoyez point jaloux,
Vous parûtes alors auſſi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Mais Malleville avoit pris cette penſée dans un des plus beaux ſonnets d'Annibal Caro, *Eran l'aer tranquillo*, &c. La même idée ſe trouvoit auſſi dans Pétrarque, (Sonnet 181) & plus anciennement dans une épigramme de Quintus Catulus, ancien poëte cité par Cicéron. C'eſt ainſi qu'en fait d'idées, on retrouve preſque tout chez les anciens: il n'y a que les ſciences d'obſervation dans leſquelles nous avons un avantage qui va toujours en croiſſant.

Les femmes même ſe ſont diſtinguées à Bologne par leur ſcience; en 1366, Novella Lignani; en 1380, Bettizia Gozzadini, & Madalena *Bonſignori*; nouvellement Madame Manzoleni, profeſſeur d'anatomie, & Madame *Laura Baſſi*, qui depuis 1733 a rempli avec diſtinction une place de profeſſeur; elle faiſoit chez elle des cours de phyſique expérimentale, & j'ai eu le plaiſir d'aſſiſter à ſes expériences. M. Veratti, avec qui elle s'étoit mariée, étoit un médecin très-eſtimé; Madame *Baſſi* eſt morte; il y a une médaille frappée à ſon honneur.

Bologne eſt auſſi la patrie du Guide, Du Dominiquin, de l'Albane, celle des trois Carraches, dont on voit la maiſon dans *Via larga S. Domenico*, & de l'Algardi, ſculpteur célèbre; jamais une ville n'a produit tant de grands hommes du même genre; Malvaſia a imprimé deux volumes *in*-4°. des vies des peintres de l'école de Bologne, & M. Creſpi en a fait la continuation; mais on n'a pas loué le ſtyle ni le ton de ces deux ouvrages; on y trouve ceux qui y étoient nés, & leurs principaux élèves. Dans le *Diario Bologneſe* de 1775, il y a une liſte fort étendue des perſonnages célèbres en différens ſiècles.

Parmi les gens de lettres que j'ai connus à Bologne, en 1765, l'on comptoit ſurtout les deux Zanotti, qui ſont morts depuis ce temps-là ; ce nom eſt depuis long-temps illuſtre à Bologne ; François-Marie Zanotti, préſident de l'académie, étoit un vielliard reſpectable, qui poſſédoit encore une vigueur d'eſprit, & un agrément de caractère, qui le rendoient utile & aimable tout à la fois. Ses ouvrages en italien & en latin ſont écrits avec la même élégance ; il a traité la phyſique, les mathématiques & la littérature avec le même ſuccès. Ses poéſies dans ces deux langues ont été imprimées d'abord par les ſoins du comte Algarotti, enſuite par ceux du comte Caſali.

Euſtache Zanotti, neveu du précédent, étoit un mathématicien très-connu & très-habile : il étoit directeur de l'obſervatoire, il calculoit les éphémérides de Bologne, & il fut député à Rome, en 1765, pour l'affaire des eaux qui occaſionnoient tant de conteſtations & de dommages à Bologne & à Ferrare. Nous avons de lui pluſieurs ouvrages ſur cette matière & ſur d'autres objets de mathématique ; il rétablit la méridienne de S. Pétrone, en 1776.

Il y avoit encore à Bologne MM. Gianpietro Zanotti, & Ercol-Maria Zanotti, écrivains eſtimés dont il y a des ouvrages en vers & en proſe.

Le P. *Riccati*, Jéſuite de Bologne, né à Treviſo, étoit un des plus grands mathématiciens de l'Italie, auſſi-bien que le comte Riccati, habitant de Treviſo. Ce nom déjà illuſtre parmi les géomètre dès le commencement de ce ſiècle, l'eſt devenu encore plus par les ouvrages que le P. Riccati a donnés ſur la géométrie ſublime ; il eſt mort en 1775.

Le P. Jérôme *Saladini*, d'abord Céleſtin, enſuite Chanoine, a été le rédacteur du dernier ouvrage d'analyſe du P. Ricçati.

M. *Canterzani*, secrétaire de l'academie de Bologne, & astronome.

M. *Petronio Matteucci*, professeur d'astronomie, & adjoint à l'astronome de l'Institut.

M. *Caldani*, mathématicien, a le département des eaux; il a succédé à Manfredi, il est aussi secrétaire du sénat.

M. Jacques *Marescotti*, mathématicien, qui a écrit sur les forces vives & sur les eaux.

L'abbé comte *Malvezzi*, qui a fait un bon ouvrage de mathématique.

M. le Chanoine *Pio Fantoni*, qui a écrit sur les eaux; il est à Rome actuellement.

M. le comte Grégoire *Casali*, sénateur de Bologne, mathématicien & poëte, il est président de l'académie Clémentine, & il a dans son palais beaucoup de tableaux précieux, entr'autres un de Raphaël, qui étoit au palais Magnani, & dont parle M. Cochin.

Ferdinand *Bassi*, habile naturaliste, qui a voyagé pour l'histoire naturelle; il y a dans son cabinet une très-belle suite de coquilles fossiles, dont la plupart sont décrites dans Gualtieri. Il est mort depuis mon voyage.

Gaetano Monti, un des plus savans hommes d'Italie pour l'histoire ancienne & moderne & pour la physique. Il a écrit sur l'histoire naturelle, il a travaillé avec le P. Sarti à l'histoire de l'université de Bologne.

Le P. Carlo *Sanseverino* Jésuite, poëte & orateur, né dans l'Etat de Parme, & qui s'est retiré à Modène.

Flaminio Scarselli, qui a mis Télémaque en vers italiens.

Le P. *Roberti*, Jésuite, poëte & orateur, né à Bassano, qui a donné, en 1767, un recueil intéressant sur divers sujets; il est retourné dans sa patrie.

M. le Prieur *Biorconi*, auteur d'un très-bon ouvrage. *De antiquis Græcorum & Hebræorum litteris.*

Le P. Jean Chryſoſtôme *Trombelli*, Chanoine régulier, qui a fait imprimer à Bologne, en 1756, un bon ouvrage de diplomatique, intitulé : *Arte di conoſcere l'età de' codici latini e italiani, di D. Giovan Griſoſtoma Trombelli Bologneſe, abate viſitatore de' Canonici Règol. nella Congreg. Renana del Salvatore.*

Le P. abbé *Apiano Buonafede*, Céleſtin, qui a écrit de même en proſe ſur des matières de littérature; il n'étoit pas de Bologne, & il a quitté cette ville.

Le P. Emmanuel *Azevedo*, Jéſuite, très-verſé dans la liturgie, habitoit à Bologne; mais il a quitté cette ville.

M. Brunelli, frère du profeſſeur, qui a été huit ans au Bréſil, a une collection d'armes américaines & autres curioſités, avec une belle bibliothéque. Il étoit chargé de régler les limites des colonies Portugaiſes : ſes obſervations aſtronomiques & autres ont été remiſes au miniſtère à Lisbonne; mais il a donné un mémoire à ce ſujet dans les commentaires de l'Inſtitut.

Bologne eſt auſſi renommée en Italie pour l'induſtrie & les arts, que pour les belles lettres & les ſciences; nous commencerons par les meſures qu'on y emploie.

Le pied de Bologne eſt une meſure célèbre en Italie & connue preſque partout, à cauſe des ouvrages de Riccioli, de Caſſini, de Manfredi & de tant d'autres ſavans qui s'en ſont ſervi; il eſt de 14 pouces & $\frac{6}{10}$ de ligne, ſuivant M. Auzout, ou $\frac{5}{10}$ ſuivant le P. Sivieri. Caſſini le ſuppoſoit de 14 pouces & $\frac{3}{10}$ de ligne, & le P. Riccioli 13 pouces 11 lignes & $\frac{1}{10}$ *Geographia Reformata*, pag. 46. Mais celui-ci a eu probablement un pied de Paris peu exact, ou fait avant la réformation de la toiſe

en 1668. En ſorte que pour faire uſage des différentes meſures rapportées dans le grand ouvrage du P. Riccioli, il ne faudroit point ſe ſervir du rapport qui s'y trouve entre les pieds de Bologne & de Paris, mais s'en tenir à celui de Bologne, & le ſupopſer de 14 pouces & $\frac{6}{10}$ de ligne meſure de Paris.

Le bras des marchands eſt de 23 pouces 9 lignes, au rapport de M. Rolland. La perche de Bologne eſt de 10 pieds de Bologne, ou 11 pieds 8 pouces 6 lignes, meſure de Paris.

Le mille d'Italie, *miglio Italiano*, celui qu'on entend quand on parle du mille en général, ſans ſpécifier de quel pays, eſt de 500 perches de Bologne, cela revient à 976 toiſes de Paris, & diffère très-peu du mille géographique de 60 au degré, ou de la minute d'un grand cercle, qui eſt de 950 toiſes; ainſi quand on voit ſur une carte le terme général de mille d'Italie, *miglio Italiano*, il faut entendre des milles de 60 au degré, c'eſt ainſi que M. Maffei & les auteurs les plus accrédités l'entendent actuellement.

Puiſque nous en ſommes à l'article des milles d'Italie, il eſt bon d'avertir de l'extrême diverſité qu'il y a dans les différentes villes ſur la manière de les compter. Ceux de Rome ſont de 764 toiſes, ou de $74\frac{1}{2}$ au degré; les milles d'Ancône $53\frac{1}{2}$; ceux de Bologne $57\frac{5}{7}$, ceux de Fermo $65\frac{1}{2}$; ceux de Ferrare $81\frac{1}{2}$, ceux de Perouſe $76\frac{1}{4}$, ceux de Ravenne $57\frac{1}{2}$; ceux de Florence $67\frac{1}{2}$, ceux de Piémont de 48 au degré.

Pour en faire la comparaiſon avec ceux des autres pays, il ſuffira de dire que les milles d'Angleterre ſont de 754 toiſes ou de 69 au degré: les milles qui ſont marqués actuellement ſur pluſieurs routes de France, c'eſt-à-dire, les 1000 toiſes ſont de 57 au degré. Enfin les milles d'Allemagne qu'on eſtime de 15 au degré, ſont de 3400 toiſes.

La livre de Bologne eſt compoſé de 12 onces, & 16$\frac{1}{2}$ ſont la livre de France. Ainſi la livre de Bologne eſt à celle de Paris, comme 48 eſt à 65; l'once de Bologne ſe diviſe en 16 ferlini, le ferlino en 10 caratti, le caratto en 4 grains.

La meſure de blé à Bologne s'appelle la *Corba*; la quartarola en eſt le quart, & le quarticino la ſeizième partie: celui-ci contient 20$\frac{1}{4}$ onces de Bologne, étant rempli d'eau, d'où je conclus que la corba doit être de 493 pouces cubes, tandis que le boiſſeau de Paris eſt de 662; ainſi la corba contient environ 15 livres de blé.

La meſure du vin s'appelle *Boccale*, elle contient 40 onces d'eau, poids de Bologne, & fait à-peu-près la quinzième partie d'une corba de liquide. Suivant Guglielmini, le pouce cube d'eau meſure de Bologne pèſe une once & 146 grains de Bologne. Voyez l'Appendix de ſon ouvrage, *De aquarum fluentium menſura*, où il parle auſſi de ce qu'on appelle *oncia d'acqua*, le pouce d'eau, meſure ſur laquelle on varie beaucoup en Italie.

Le commerce des ſoies à Bologne & la fabrique de ſoieries, ſont aſſez floriſſans; on y fait deux récoltes de ſoie & quelquefois trois par année. Les tours qui ſervent pour filer la ſoie & pour l'organſiner, c'eſt-à-dire, pour réunir enſemble pluſieurs brins, qui vont par le moyen de l'eau, y avoient été perfectionnés dès l'an 1341, au point de donner à Bologne un avantage conſidérable ſur les autres manufactures; auſſi en avoit-on défendu l'exportation; & l'on voit vis-à-vis de la *Gabella groſſa* une peinture où ſont repréſentés pendus chacun par un pied, comme traîtres à la patrie, deux ouvriers qui les premiers, dit-on, portèrent ailleurs cette invention.

L'abondance des eaux que fourniſſent à Bologne le Reno, la Savena & le torrent Aveſa, donne une grande facilité pour les manufactures.

Les peignes pour les liſſes des métiers d'étoffes, s'y font mieux que partout ailleurs ; la France même en a tiré quelquefois de Bologne.

Les crêpes ſont l'objet principal de fabrique & de commerce, ſuivant M. Rolland. « Les gazes, » en crêpes liſſes, ou crêpes crêpés, ſont com- » poſées de ſoie de greze, ou écrue ; elles ſe crê- » pent d'autant mieux, que la chaîne eſt plus » torſe ; on les trempe dans l'eau au ſortir du » métier ; le fil, qui alors ſe détord un peu, ſe » dilate dans ſes petites parties, en faiſant rap- » procher les maſſes : de-là une ſurface hériſſée » & cependant molle. On la frotte d'une com- » poſition où la cire domine ; les parties du tiſſu » prennent, dans leur déplacement, une ſorte » d'ordre, & conſervent de l'élaſticité, même » après le blanchiſſage ou la teinture en noir à » froid, qui ſe donne enſuite. On termine ſon » apprêt par une légère eau de gomme. Les Bo- » lonois prétendent avoir un ſecret pour apprêter » les crêpes, mais on les travaille fort bien à » Lyon. M. Rolland, Tom. II. p. 60 ".

Les fabriques de papier y ſont belles ; on y fait du papier qui a un œil bleuâtre aſſez agréable, & c'eſt par le moyen de la colle qu'on lui donne cette couleur.

Les cartes à jouer s'y font d'une manière toute différente de la méthode françoiſe, dont M. Duhamel nous a donné une ample deſcription, dans la collection des arts décrits par l'académie des ſciences.

Le travail des batteurs d'or mérite auſſi d'être examiné à Bologne.

Cette ville eſt encore renommée en Italie pour les ſavonnettes fines & odoriférantes (1), & pour

(1) Le ſavon de Naples, qui eſt preſque liquide, eſt cependant plus fin & plus beau.

les cervelats & les mortadelles, eſpèces de gros ſauciſſons, d'un très-bon goût; on dit que les ouvriers qui y travaillent ſont de Modène.

Les liqueurs fines, telles que le *Roſſolis*, ou *Roſſolio di aniſi*, c'eſt-à-dire, l'huile rouge qui ſe fait avec l'anis étoilé: le cotignac, *le Cotognate*, & autres confitures, de même que la thériaque de Bologne, ſont recherchées dans toute l'Italie.

Le Reno, qui communiquoit autrefois avec le Pô, ſervoit au tranſport des marchandiſes du côté du nord; mais cette communication n'a plus lieu que par de petits canaux; dans les autres parties, les tranſports ſe font principalement à dos de mulets, à cauſe de la difficulté des montagnes de l'Apennin, dont Bologne eſt preſqu'environnée.

La campagne eſt cultivée par des bœufs. L'on y voit des troupeaux conſidérables de cochons roux. On cultive aux environs de Bologne des melonières immenſes, & les melons ſont d'un gôut excellent, les Languedociens même les regrettent; on les mange avec les mortadelles de Bologne, qui ſont très-propres par leur aſſaiſonnement à tempérer la fraicheur des melons. Les olives y ſont très-bonnes. Toutes les productions naturelles abondent dans le territoire de Bologne; auſſi l'appelle-t-on en Italie *Bologna la graſſa*. Les chanvres y ſont d'une hauteur extraordinaire, on en voit de douze à treize pieds (1). Le tabac de Bologne a auſſi de la réputation, quoiqu'en général celui d'Italie ſoit mauvais; mais la plante ne ſe cultive pas dans le territoire de Bologne. On y remarque juſqu'à la race des beaux chiens, & les dames en font venir de différentes formes & de différentes couleurs, qui ſont ſouvent d'un grand prix.

(2) J'en ai vu en Bourgogne de 14 à 15, mais cela eſt rare.

Le bois de noyer y eſt bon, bien veiné & l'on en fait d'aſſez beaux ouvrages.

On trouve aux environs de Bologne du cryſtal de roche, de l'autre côté du fleuve *Setta*; on trouve des pétrifications de différente eſpèce du côté du château appelé Caſtel Creſpellano; mais dans toute la minéralogie de l'Italie il n'y a rien de plus ſingulier que la pierre du mont Paderno qui donne le phoſphore. Cette pierre nommée *il cuminabile* ou *ſpongia di luce*, ſe trouve en grande quantité ſur le mont Paderno près de Bologne. On a cru pendant long-temps qu'il n'y avoit que cet endroit où l'on pût trouver des pierres propres à devenir lumineuſes par la calcination; mais, comme nous le dirons dans un inſtant, outre qu'il y a pluſieurs pierres d'un autre genre qui jouiſſent de la même propriété, il eſt reconnu aujourd'hui que celle de Bologne eſt une ſorte particulière de ſpath peſant, dont les autres eſpèces ſont très-communes dans beaucoup de pays différens. *Lemery* raconte que ce fut un cordonnier nommé *Vincenzo Caſciarolo*, qui, occupé d'alchymie, ramaſſa des pierres du mont Paderno, croyant y trouver de l'argent, à cauſe de leur brillant & de leur peſanteur. Rentré chez lui, il les traita au feu; au lieu d'y trouver le métal qu'il y cherchoit, il trouva le phoſphore qu'il ne cherchoit pas. Beaucoup de naturaliſtes & de chymiſtes ont travaillé ſur cette pierre. On peut conſulter les recherches de *la Poterie*, Poterius, de *Menzel*, de *Lemery*, de *Homberg*, de *Dufay* (*Mém. de l'ad.* 1730,) de Beccari (*de Phoſphoris*, de Margraff, dans les mémoires de Berlin, & dans ſes opuſcules chimiques traduits par M. de Machy, & MM. *Lavoiſier*, *Monnet*, *Schèele* & *Bergman*; c'eſt à eux que nous devons les connoiſſances acquiſes aujourd'hui ſur la pierre de Bologne, & ſur le rapport de ſa propriété phoſphorique avec celle de beaucoup d'autres ſubſtances pierreuſes.

La pierre de Bologne eſt une eſpèce de ſpath peſant, reconnoiſſable par ſes lames brillantes, demi-tranſparentes, & ſa forme extérieure, qui annonce qu'elle a été roulée par les eaux. Comme tous les ſpaths peſans, elle ne fait point feu avec le briquet, ni efferveſcence avec les acides ; mais lorſqu'on la fait rougir avec du charbon en poudre, & qu'on la jette dans l'eau, elle donne un foie de ſoufre. Si on précipite cet hépar par l'acide marin, on peut ſéparer de ce dernier par un alkali fixe efferveſcent, une terre particulière que MM. *Schèele* & *Bergman* ont appelée terre peſante, qui diffère, ſuivant ces chimiſtes, de toutes les autres terres connues, par la nature des ſels neutres qu'elle forme avec les acides. Ces expériences faciles & ſimples démontrent que la pierre de Bologne eſt une eſpèce de ſel neutre terreux formé par la combinaiſon de l'acide vitriolique avec la terre peſante, & non pas avec une véritable ſélénite, comme l'avoit penſé *Margraf*; la nature chimique de cette pierre va nous éclairer ſur ſa propriété phoſphorique, & ſur les moyens qu'on emploie pour la développer.

Après avoir fait rougir ces pierres dans un creuſet, on les réduit en poudre fine dans un mortier de verre ou de porphyre ; on en forme une pâte à l'aide d'un mucilage de gomme adragant, & on fait avec cette pâte des gâteaux d'une ligne ou deux d'épaiſſeur. On les deſſéche à une chaleur aſſez forte ſur la fin ; on les arrange dans un fourneau avec du charbon lit par lit ; on les en recouvre avec ſoin, on allume le feu, & on le laiſſe s'éteindre de lui-même : ces pierres ſont alors calcinées convenablement. Si on les porte dans l'obſcurité, après les avoir expoſées à la lumière pendant quelques minutes, elles brillent comme des charbons ardens, & leur phoſphoreſcence eſt encore plus vive, lorſqu'on les calcine une ſeconde

ſois ſous une mouffle pendant une demi-heure, ſuivant l'obſervation de M. *Margraf*. Pour ſavoir à quelle cauſe eſt dû ce phénomène, il faut obſerver 1°. que ces pierres calcinées ont une odeur de foie de ſoufre : 2°. que la phoſphoreſcence ne peut leur être donnée ſans le contact des charbons ; d'où il ſuit que c'eſt à la préſence d'un hépar, qui ſe forme aux dépens de l'acide vitriolique contenu dans la pierre de Bologne & du phlogiſtique des charbons, qu'eſt due leur propriété lumineuſe ; le ſoufre qui y eſt contenu brûle peu-à-peu & avec beaucoup de lenteur.

Ce phoſphore conſerve long-temps ſa propriété lumineuſe, il la préſente dans le vuide, & même dans l'eau ; mais elle ſe diſſipe alors beaucoup plus promptement, & pour la lui rendre, il faut calciner de nouveau la pierre, & l'expoſer à la lumière.

Beaucoup d'autres corps ont une phoſphoreſcence reconnue aujourd'hui. La combinaiſon de l'acide nitreux avec la chaux, ou le ſel neutre calcaire, calciné dans un creuſet, forme le phoſphore de *Balduinus*. Le ſel marin calcaire, réſidu de la décompoſition du ſel ammoniac par la chaux, conſtitue le phoſphore de *Homberg*. Une eſpèce de ſpath très-répandu dans la nature, très-différent de celui de Bologne, & qu'on connoît ſous les noms de ſpath vitreux, cubique, ſpath fluor, brille à la manière d'un phoſphore, lorſqu'on le chauffe lentement, ou lorſqu'on le jette en poudre ſur un fer chaud. Tous les gypſes calcinés ſont lumineux dans l'obſcurité. Pluſieurs eſpèces de craie ont préſenté le même phénomène à M. *Lavoiſier*. On a obſervé dans ces derniers temps, que la chaux vive éteinte avec très-peu d'eau dans l'obſcurité, offroit une lumière phoſphorique aſſez brillante. Enfin beaucoup de corps blancs & cryſtallins, & en particulier les cryſtaux de roche, les quartz, &c. frottés

tés rudement & avec vivacité, préſentent des eſpèces d'éclairs lumineux, qui rendent tout leur intérieur reſplendiſſant, mais dont la durée eſt meſurée par celle du frottement ou de la percuſſion. Deux morceaux de ſucre blanc, cryſtallin, frottés l'un contre l'autre, brillent de la même lumière. Mais cette eſpèce de phoſphoreſcence diffère par ſes phénomènes, & même par ſa cauſe de celle de la pierre de Bologne. C'eſt ainſi que les bois pourris, & les matières animales en putréfaction, offrent des lueurs phoſphoriques, & que pluſieurs animaux vivans, tels que le ver luiſant, & beaucoup d'inſectes marins, ou leurs œufs, préſentent encore cette propriété par une cauſe fort différente.

Il paroît cependant que dans tous ces cas, il y a dégagement de la matière de la lumière ſans chaleur; ſoit que celle-ci s'échappe & quitte une combinaiſon dont elle faiſoit partie, ce qui conſtitue une eſpèce de combuſtion, comme elle a lieu dans les ſpaths peſans, vitreux, ſéléniteux, dans tous les ſels neutres que la calcination rend phoſphoriques, & dans les ſubſtances organiques lumineuſes; ſoit que la lumière dont les corps ſe ſont impregnés, & comme imbibés en les y expoſant, ne faſſe que s'en exhaler, comme on croit qu'il arrive dans le diamant, &c.

Quoiqu'il en ſoit, la pierre de Bologne eſt une de ces ſubſtances minérales qui ſont les plus phoſphoriques par la calcination à travers les charbons, & lorſqu'elle eſt préparée avec ſoin, elle reſſemble à une matière embraſée; ſa lumière eſt la plus vive après celle du phoſphore proprement dit, c'eſt-à-dire, de celui qu'on tire de l'urine & des os. Voyez les *Leçons élémentaires d'hiſtoire naturelle & de chimie, par M. de Fourcroy.* Paris, 1782, 2 vol. in 8°.

On trouve au mont Paderno des coquilles foſſiles qui ont été obſervées par Bonnanni, & dont

les analogues ne ſe trouvent que dans la mer des Indes. C'eſt un des cantons de l'Italie les plus ſinguliers pour la minéralogie.

Les montagnes des environs de Bologne paroiſſent d'un fond glaiſeux : la glaiſe eſt en général la terre la plus commune dans toute l'Italie : on y trouve des ſchiſtes & des pierres ſemblables à celles de Bourbonne & de Viteaux en France, qui ſemblent n'être que des glaiſes durcies ; les unes plus blanches & les autres plus griſes.

Les arts agréables ſont cultivés à Bologne, auſſi-bien que les ſciences & les arts d'induſtrie. Cette ville fournit des muſiciens à une partie des théâtres de l'Italie. Il y a un beau théâtre appelé *Teatre nuovo*, qui a été fait en 1760, ſur l'emplacement d'une moitié de l'ancien palais des Bentivoglio, démoli en 1507 par ordre de Jules II, comme nous l'avons dit.

Le théâtre de Bologne eſt un des plus grands & des mieux diſtribués de toute l'Italie ; il a été fait ſur les deſſins d'Antoine Galli ; le bâtiment a 200 pieds ſur 80 ; la ſalle a 64 pieds de long & 54 de large juſqu'au devant des loges. M. Patte en a donné le plan dans ſon *Eſſai ſur l'architecture théâtrale*. La voûte & les loges ſont en briques, ce qui empêche la ſalle d'être ſonore ; auſſi l'on ſe plaint qu'elle eſt ſourde, ſans harmonie, & qu'on y entend difficilement. La hauteur eſt de 60 pieds, il y a cinq rangs de loges ; toutes les devantures ſont ornées de baluſtres, & les ſéparations décorées de quatre petits ordres d'architecture de huit pieds de hauteur, élevés l'un au-deſſus de l'autre, mais qui ne font pas un grand effet. On aſſure qu'il tient 800 perſonnes aſſiſes dans le parquet, & autant dans les loges.

Le célèbre Caſtrat Farinelli étoit retiré à Bologne, en 1767 : il y vivoit dans l'opulence, & cependant il ſembloit regretter l'eſclavage de la

cour, où il avoit eu le plus grand crédit ſous le roi Ferdinand & la reine ſa femme ; j'en ai parlé à l'article de Turin.

J'ai vu des étrangers parler du caractère libre & enjoué des dames de Bologne, que l'on voit accompagnées de leurs cicisbées, & quelquefois donner leurs mains à baiſer à ceux qui aſpirent à le devenir, ſans que les Italiens trouvent cela extraordinaire ; mais d'autres aſſurent que cela eſt aſſez rare.

Les Bolonois ſont grands parleurs & faiſant montre de beaucoup de ſavoir. Ils pouſſent la frauchiſe à l'excès.

On prétend qu'ils ſont bons amis, mais ennemis implacables & vindicatifs, & qu'il s'y fait des meurtres aſſez ſouvent. Dans la liſte des ſept péchés capitaux, que les plaiſans attribuent aux principales villes d'Italie, on place l'orgueil à Gênes, l'avarice à Florence, la luxure à Veniſe, la colère à Bologne, la gourmandiſe à Milan, l'envie à Rome, & la pareſſe à Naples.

Les hommes y ſont vêtus comme en France ; ſi l'on excepte le manteau, que ceux du peuple portent preſque toujours en hiver. Quant aux femmes elles y ſont jolies ; celles du premier rang ſont habillées à la françoiſe, & ſont très-parées ; les bourgeoiſes portent des veſtes boutonnées avec des manches en botte, à-peu-près dans le goût de nos habits d'Amazones ; elles ſe couvrent outre cela, comme à Modène, d'un zendalo dont elles ſe ceignent la taille, & qu'elles ajuſtent de manière qu'on peut encore entrevoir la phyſionomie : il y en a cependant qui, lorſqu'elles vont dans les rues, par une modeſtie vraie ou feinte, le laiſſent tomber deſſus leur viſage, & tout autour ſans y mettre de ceinture ; alors on croiroit voir marcher des perſonnes couvertes d'un drap mortuaire. Elles ſont de cette ſorte tellement déguiſées, que

ſi elles alloient en bonne fortune elles pourroient paſſer à côté de leurs maris, ſans craindre d'en être reconnues. Mais cette forme de zendalo eſt beaucoup plus de Modène que de Bologne.

Les femmes de la campagne portent les cheveux natés, avec un chapeau de paille & une colerette de batiſte, dont le tour eſt garni d'une petite dentelle.

CHAPITRE XII.

Route de Bologne à Florence. Volcan de Pietra-Mala.

BOLOGNE eſt le centre de pluſieurs routes, & les voyageurs varient dans leur marche; nous allons indiquer d'abord les principales diſtances.

De Bologne à Milan par Modène & Parme, on compte 157 milles & 17 poſtes.

De Bologne à Mantoue par la Mirandole, 97 milles & 11 poſtes.

De Bologne à Ferrare, 32 milles & 5 poſtes. Voyez Ferrare.

De Bologne à Veniſe, par Ferrare & Padoue, 125 milles & 13 ½ poſtes.

De Bologne on peut aller à Veniſe pour trois ſequins, par la barque qui part tous les lundis à huit heures du ſoir. On paſſe ſur différens canaux, & l'on change trois fois de barque juſqu'à Ferrare, où l'on arrive le matin. On part à trois heures après-midi, & le lendemain vers les quatre heures du ſoir, on eſt à la vue de Veniſe.

De Bologne à Ancône, par Forli, Rimini & Sinigaglia, 144 milles & 15 poſtes.

Lorſqu'on ſe trouve à Bologne en été, on eſt tenté d'aller voir dans le duché d'Urbin la foire

de *Sinigaglia*, qui ſe tient dans les huit derniers jours de Juillet, c'eſt à 40 lieues de Bologne du côté d'Ancône; on paſſe alors par la Romagne, & l'on voit Ancône & Lorette; ou bien de Sinigaglia l'on reprend au nord la route de Veniſe par Rimini, Ravenne, & Ferrare, comme fit M. Groſley dans le voyage dont il nous a donné la relation. Il fut obligé enſuite de revenir à Rome par Padoue, Ancône, Lorette, & Spolette. Cette route eſt fort différente de celle que j'ai ſuivie; je ne voulois pas me diſpenſer de voir Vérone, Breſſe & Bergame, que M. Groſley a laiſſées, & la route de Bologne à Florence où eſt le volcan ſingulier de Pietra-Mala. Je crois donc que pour voir la Romagne, il faut faire une digreſſion ou un détour quand on eſt à Bologne, pour aller juſqu'à Rimini, qui en eſt à 22 lieues, & de-là parcourir les autres villes de la Romagne, pour revenir enſuite à Bologne prendre la route de Ferrare & de Veniſe. En revenant de Rome, on fait un autre détour ſemblable pour aller à Lorette, quand on eſt à Spolette. Nous en parlerons dans la ſuite de cet ouvrage, lorſqu'il s'agira de revenir de Rome à Veniſe.

Nous allons quant à préſent reprendre la route de Toſcane, où les chemins ſont très-beaux depuis 1775; on y trouve des bornes milliaires qui marquent chaque mille, elles ſont éloignées de 847 toiſes meſure de Paris. On compte neuf poſtes de Bologne à Florence, & 66 milles, ou ſuivant d'autres 57 milles ſeulement par la route de Pietra-Mala; la diſtance en ligne droite eſt de 18 lieues; on paie 8 paules par poſte pour deux chevaux de chaiſe, ou 4 liv. 7 ſols de France, & 3 paules par bidet, ſoit ſur l'Etat de l'Egliſe, ſoit ſur celui de la Toſcane. On prend deux chevaux pour chaque paire de roue. Il faut avoir ſoin de ſe faire montrer le tarif, pour n'être point trompé

ſur le nombre des chevaux. On donne 3 paules au poſtillon.

De Bologne à Pianoro, deux lieues, une poſte & demie, 6 livres 8 ſols de France, ou . . . . . *Paul.* 12

De Pianoro à Loiano, trois lieues, une poſte & demie. 12

De Loiano à Feligare, une lieue & demie, une poſte, 4 liv. 5 ſols de France, ou 8

De Feligare à Covighiaio, une poſte. . . 8

De Covighiaio à Monte Caretti, une poſte. 8

De Monte Caretti à Caſaggiuolo, une poſte. 8

De Caſaggiuolo à Fontebuona, une poſte. 8

De Fontebuona à Florence, une poſte. . 8

Les poſtes de Bologne à Florence étoient auparavant, Pianoro, Loiano, le Feligare, Fiorenzuola, Giogo, Pontaſſiève & l'Uccellatoio.

On eſt obligé de prendre trois chevaux à Lojano, en allant, & à Monte Caretti, ſoit en allant ſoit en revenant, lorſqu'on eſt deux perſonnes dans une chaiſe, ou deux chevaux de plus pour une voiture à quatre roues, à cauſe des difficultés de l'Apennin que l'on commence à monter, & l'on paie trois paules pour ce troiſième cheval.

Il y a une autre route par Loiano, Scaricalaſino, Oſteria nova, la Traverſa, le Maſchere, Giretto & Tagliaferro; ce ſont autant de poſtes.

Pianoro eſt un village ſitué à 2 lieues de Bologne ſur la Savena, rivière qui paſſe à côté de la ville, vers l'orient. L'Oſteria nova eſt à un mille plus loin.

Fiorenzuola eſt à deux lieues de Feligare & huit lieues & demie de Bologne; près de-là on trouve

le village de Pietra-Mala, & l'on compte 25 milles à Bologne, & 32 milles à Florence, c'eſt entre Feligare & Fiorenzuola.

Le plus beau ſpectacle que la phyſique offre dans ces montagnes, eſt le feu de Pietra-Mala, qu'on appelle dans le pays *Fuoco di legno*; c'eſt à un mille environ au midi de Pietra-Mala; mais le chemin eſt difficile, & exige une demi-heure de fatigue.

Le terrain d'où cette flamme s'exhale a dix ou douze pieds en tous ſens, il eſt ſur le penchant d'une montagne à mi-côte, parſemé de cailloux comme le reſte du territoire, ſans aucune fente ni crevaſſe, & l'on trouve à quelques pas de-là, comme dans tout le reſte de la montagne, le gramen & autres herbes communes.

Cette flamme eſt bleue en certains endroits, rouge dans d'autres, ſi vive, ſurtout quand le temps eſt pluvieux & que la nuit eſt obſcure, qu'elle éclaire toutes les montagnes voiſines. Lorſque je l'ai vue le 24 Octobre 1765, par une nuit froide & humide, il ſortoit de deux endroits deux tourbillons d'une flamme très-vive d'environ un pied de diamètre & un pied de haut; dans le reſte du terrain il y avoit de petits flocons d'une flamme bleue & légère, ſemblable à celle de l'eſprit-de-vin; ils ſortoient d'entre les cailloux & voltigeoient ſur la ſurface du terrain. En y jetant de l'eau, la flamme pétilloit & ceſſoit pour un inſtant, mais bientôt elle reprenoit toute ſa vivacité; en grattant la terre avec force, on ſuſpendoit auſſi la flamme dans certains endroits, dans d'autres on la rendoit plus vive. Le bois s'y enflammoit très-vîte, mais les pierres n'y paroiſſoient preſque pas altérées; le terrain n'eſt même pas chaud dans les endroits où il n'y a pas de flamme actuelle.

M. Bernouilli a obſervé qu'en remuant avec un

bâton les endroits où la flamme eſt bleue, on fait partir des étincelles, & que le feu devient rouge, mais peu après il reprend ſa couleur bleue. Il faut un peu plus d'eau pour éteindre les endroits où la flamme eſt rouge, & ſuivant lui, une pinte d'eau verſée ſur un eſpace d'un pied quarré, a éteint le feu, de manière qu'il ne s'eſt pas rallumé pendant une demi heure que M. Bernouilli y a reſté. Il avoit pris l'eau dans un ruiſſeau voiſin. On a peine à concilier cette expérience avec ce qu'on dit dans le pays, que de fortes pluies augmentent l'activité de ce feu.

On m'a aſſuré qu'un grand vent éteignoit quelquefois cette flamme, mais cela eſt très-rare; & il ſuffit alors d'en approcher la moindre lumière, pour la rallumer à l'inſtant.

L'odeur de cette flamme m'a paru difficile à diſtinguer, à cauſe du vent qui l'emportoit avec force; c'étoit une odeur qui ſembloit tenir un peu du ſoufre ou plutôt de l'huile de pétrole. J'ai ouï dire à un phyſicien que c'étoit une odeur de benjoin très-décidée qu'il y avoit reconnue; madame Laura Baſſi me diſoit qu'elle y trouvoit une odeur approchante de celle qu'on apperçoit quelquefois dans les expériences d'électricité; il eſt vrai que quand le temps eſt diſpoſé au tonnerre, la flamme de Pietra Mala redouble de vivacité, ce qui ſembleroit indiquer quelque rapport avec le feu électrique.

Ce feu pourroit être employé, ce ſemble, utilement à quelque manufacture, où l'on auroit beſoin d'un fourneau perpétuel, celui-ci ne coûteroit point d'entretien; juſqu'ici ce terrain a été inculte & abandonné: un habitant de Florence l'a acheté en 1765; il a eu pour 25 livres une contenue de trois à quatre *ſtaioro*, d'une payſanne nommée Bartolini à qui il appartenoit. Bianchini avoit déjà parlé de ce feu ſingulier, dans l'hiſtoire de l'académie pour 1701, mais avec peu de détail. M. Targioni n'en

a point donné de deſcription dans ſes voyages en Toſcane ; il paroît ſeulement par un paſſage de ſon livre, *Tom. IV. p.* 300, qu'il regarde ce feu comme étant le reſte d'un volcan éteint depuis long-temps. M. Bernouilli dit auſſi avoir reconnu près de-là des veſtiges d'une ancienne éruption, & d'autres à quelques milles de diſtance ſur le chemin de Florence ; ceux-ci ſont plus décidés, & reſſemblent à ceux de Radicofani.

Il y a encore deux endroits dans le même canton au-deſſus de l'égliſe : l'un à un quart de mille & l'autre à un mille de diſtance, où l'on voit du feu de temps à autres, mais aſſez rarement. On m'a dit auſſi qu'il y avoit à un demi-mille de Pietra-Mala, dans un pré voiſin de la maiſon qu'on appelle la Colinella, une fontaine appelée *Acqua buia* dont l'eau eſt froide, mais s'allume comme de l'eſprit-de-vin quand on en approche une allumette. Quoique froide, cette eau paroît bouillir, ſans doute par l'effet de l'air inflammable qui ſe dégage du fond, comme dans la Solfatare de Tivoli ou dans le lac d'Agnano près de Naples.

On m'a raconté à cette occaſion qu'à *Poretta*, village qui eſt à huit lieues au ſud-oueſt de Bologne, ſur le Reno, & au pied de la montagne d'où ce fleuve deſcend vers Bologne, il y a des bains fort eſtimés, dont l'eau s'enflamme auſſi quand on en approche une lumière ; c'eſt dans une terre de la maiſon *Ranuzzi*, dont nous avons indiqué le beau palais à Bologne. L'eau même, en tombant ſous la forme d'un jet parabolique d'un pouce de diamètre, paroît environnée d'une flamme légère qui continue ſans interruption, à moins qu'on ne l'éteigne en ſoufflant avec beaucoup de force. Dans le château il y a une cour formée par la montagne même, dans laquelle on voit ſortir à une hauteur de cinq à ſix pieds une vapeur qui s'enflamme avec la même facilité, & dont le feu

dure plusieurs mois, à moins qu'il ne survienne un très-grand vent : le P. Boscovich en a été témoin. Au reste, j'ai cité plusieurs faits de cette espèce en parlant des environs de Parme.

De Pietra-Mala on peut prendre la route de la poste à Giogo, qui est à deux lieues de Fiorenzuola, & l'on se trouve au sommet de l'Apennin; de Giogo à la Scarperia il y a une lieue; de la Scarperia à la poste de Pontassieve deux lieues, & l'on entre dans la Toscane; puis on va à l'Uccellatoio, qui est à deux lieues & demie plus loin, & enfin à Florence, qui est à deux lieues de l'Uccellatoio.

Près des *Maschere*, village à six lieues de Florence, on trouve une belle maison de la famille *Gerini*, dont le dernier héritier se fit jésuite, en 1765, malgré toute la résistance de sa famille.

Près de-là est *Ronta*, village qui est également à six lieues de Florence; c'est la patrie de M. *Gatti*, célèbre médecin, qui s'est fait à Paris, vers 1760, une grande réputation par l'inoculation de la petite vérole.

CAFAGGIUOLO, que l'on rencontre à 14 milles de Florence, est une maison de plaisance du grand duc; à commencer de-là on a un chemin très-agréable & très-beau jusqu'à Florence; on y arrive par la porte *S. Gallo*, près de laquelle on voit un arc de triomphe élevé à l'honneur du dernier empereur, François I, mort en 1765; nous en parlerons dans la description de Florence.

CHAPITRE XIII.

Hiſtoire de la Toſcane, & ſpécialement de Florence.

LA Toſcane étoit autrefois une partie de l'Etrurie ou du pays des Etruſques, *Tuſci;* ces peuples venus originairement de l'Aſie, furent ſi puiſſans avant le temps des Romains, qu'ils donnèrent leur nom aux deux mers d'Italie; en effet, l'une s'appeloit *mare Tuſcum*, & l'autre qui étoit *mare Adriaticum*, portoit le nom d'une de leurs colonies nommée *Hadria* ou *Atri* dans l'Abruze *(Tite-Live L. V.)*. Ils s'étendirent enſuite au-delà du Pô & juſqu'aux Alpes, dans toute la plaine de Lombardie; en ſorte que Tite-Live regardoit les habitans même des Alpes Rhétiennes comme deſcendans des Etruriens (1). Leur puiſſance déchut à meſure que Rome s'éleva; enfin les Etruriens, après de longues guerres contre les Romains, furent enfin ſubjugués 280 ans avant Jéſus-Chriſt.

On trouve dans la Toſcane beaucoup de reſtes d'antiquité, inſcriptions, vaſes, figures, médailles, inſtrumens de ſacrifices & autres, qui font voir à quel point les Etruſques excellèrent dans les arts, & il n'y a rien dans ce genre qui ſoit plus recherché & plus curieux que ces anciens monumens des Toſcans. Nous en parlerons à l'occaſion de la galerie de Florence.

Le grand duché de Toſcane a environ 40 lieues

(1) Voyez le grand ouvrage qui a pour titre: *Thomæ Dempſteri de Etruria Regali Libri VII nunc primum editi, curante Thomâ Cocke, Magnæ Britanniæ Armigero.* Florentiæ 1724, 2 *vol. in-fol.* On y trouve l'hiſtoire de la Toſcane & de toutes ſes villes, ſes antiquités, les hommes illuſtres qu'elle a produits, & la deſcription de ſon état moderne.

de long sur 30 de large; il est borné au nord par le Modénois, le Bolonois & la Romagne; au midi par cette partie de la Méditerranée qu'on appelle encore la *Mer de Toscane*; à l'orient, par le duché d'Urbin; à l'occident, par la mer de Gênes, appelée *Riviera di Genova*, & par l'état de Lucques. Il est bon en parcourant la Toscane d'avoir la carte de cette province, publiée à la calcographie de Rome, en 1745, & qui est intitulé : *Stato generale della Toscana, colle poste e strade principali, data in luce nella calcografia della Rev. Cam. Apostolica, l'anno* 1745. Il y a une ancienne carte de Cavallo, faite au commencement du dernier siècle; une de Magini, qu'on a copiée bien des fois; une de Tobie Mayer, chez les Homann à Nuremberg, publiée en 1748; une de Rosaccio, médecin & cosmographe de Côme II, en quatre feuilles; une de Bellarmate, & plusieurs cartes particulières de différentes parties de la Toscane, indiquées par Jagermann dans son livre sur la Toscane, & dans sa traduction italienne de la géographie de Busching; il y a aussi une carte de la Toscane dans l'ouvrage de Dempster.

J'observerai sur la carte de 1745, que les longitudes sont plus grandes que celles de nos cartes françoises, de 5 degrés & un tiers; mais dans la plupart des cartes du dernier siècle, on comptoit la longitude de Rome 36 degrés, en partant des isles Canaries, au lieu de 30 que nous comptons actuellement, depuis que nous connoissons mieux la situation des isles les plus occidentales des Canaries.

Ce pays est un des plus beaux, & des plus féconds de l'Italie. Il y a de hautes montagnes, où sont des mines de fer, & même d'argent (1).

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Relazioni d'alcuni viaggi fatti in diverse parti della Toscana, per osservare le produzioni naturali, e gli antichi monumenti di essa, del Dottor Giovanni Tar-*

On y trouve auſſi des carrières de marbres de toute eſpèce, de l'albâtre, & même une eſpèce de porphyre.

Les plaines de la Toſcane ſont fertiles en blé, vins, & autres productions, & ſont bien cultivées: le gouvernement encourage les habitans à chercher les productions & les méthodes les plus propres à la culture de chaque canton; en ſorte qu'il y a des terrains où l'on récolte juſqu'à trois fois l'année; & l'on voit aux environs de Piſe, de Florence, d'Arezzo & de Sienne, les guérets ombragés par des figuiers, des citroniers & des mûriers, & garantis des vents par des bois d'amandiers, ou d'ormes accompagnés par des pampres & des ceps.

Les inondations & les vents nuiſent quelquefois à cette riche culture: le libeccio ou ſud-oueſt enlève les récoltes & les moiſſons; les arbres qu'il n'abat pas prennent en croiſſant une direction tortueuſe. Le vent du ſirocco ou de S. E. brûle les herbages, les feuilles, & les tiges foibles; les plantes, les animaux, les hommes languiſſent, en reſpirant les vapeurs brûlantes qu'il apporte ſur la Toſcane. Les eaux qui deſcendent des montagnes ravagent les champs, déracinent les arbres, renverſent les habitations, & charient encore dans les plaines des ſables, des graviers, & des pierres qui les laiſſent long-temps ſtériles. Ces inondations ſont fréquentes dans les vallées étroites de l'Apennin. Ce ſont-là les principales cauſes phyſiques des diſettes que la Toſcane éprouvoit autrefois; elles étoient preſque toujours ſuivies de fami-

---

gioni Tozzetti, &c. In Firenze, 1751-1754, 6 *vol. in*-8. Il y a dans le ſixième volume une liſte des foſſiles de la Toſcane, que Micheli avoit raſſemblés, & dont il avoit fait lui-même le catalogue. Il faut voir auſſi l'introduction à la deſcription géographique de la Toſcane, par M. *Jagermann*, bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar. Gotha, 1775, en allemand.

nes & de mortalités, malgré les précautions & les réglemens d'un conſeil économique. Il paroît que le prince régnant y a remédié, par les ſages précautions dont nous parlerons ci-après par la liberté du commerce, & par de nouveaux ſoins pour le progrès de l'agriculture.

On voit en Toſcane de très-belles plantations de mûriers & d'oliviers, dont les ſoies & les huiles ſont un grand objet de commerce. On y élève deux familles de vers à ſoie par an, au moyen de ce qu'on y dépouille deux fois les mûriers de leurs feuilles. Il arrive même quelquefois que l'on emploie la troiſième feuille à élever une troiſième famille de vers à ſoie, lorſque quelques accidens occaſionnent la perte de ceux de la première ou de la ſeconde famille; mais le gouvernement ne le permet qu'avec beaucoup de circonſpection, parce que cette troiſième feuille ſert ordinairement à la nourriture des beſtiaux, & ſupplée à la rareté des pâturages dans le pays. Une auſſi grande culture de mûriers rend le commerce des ſoies crues de la campagne & celui des ſoies façonnées de Florence, de Piſe & de Lucques très-conſidérable, comme nous aurons occaſion de le remarquer; quoique les étoffes de Lyon aient depuis long-temps obtenu la préférence dans preſque toute l'Europe.

Les fruits de la Toſcane ſont excellens; les cédras, particulièrement ceux de Florence, ſont fort eſtimés, ainſi que les melons d'eau, *Cocomeri*, de Piſtoia. De tous les vins d'Italie, ceux de ce pays ſont ceux dont on fait le plus de cas, ils ſont auſſi les plus ſains: ils varient de qualité ſuivant l'expoſition des différentes côtes ſur leſquelles ils viennent. Le rouge eſt un peu lourd, & plus épais, il approche pour le goût de nos vins de Bordeaux; les blancs ſont fins & délicats: les deux meilleurs cantons ſont aux environs de Florence & de Livourne: dans le premier on tient

les vignes baſſes, & on les échalaſſe comme en France ; auprès de Livourne, on les laiſſe s'attacher aux arbres ; cette dernière méthode ſe pratique dans les environs de Piſe & de Sienne, dont les vins ſont encore recherchés.

Parmi les grands arbres, ce ſont les cyprès & les pins qui ſont les plus communs en Toſcane ; ces derniers produiſent un fruit rempli de petites graines qui ſe mangent, elles ſont un peu plus longues que les amandes de noiſettes ; les Italiens nomment le fruit ſauvage de cet arbre, *Pigna*, c'eſt ce que nous appelons *Pomme de Pin* : comme cet arbre eſt plein de réſine, on s'en ſert pour allumer le feu. On voit en Toſcane beaucoup de jaſmins & de fleurs d'orange ; les Florentins en font une grande conſommation pour les quinteſſences qu'ils en tirent, & dont ils ont un débit conſidérable.

L'abondance qui règne dans cet Etat fait que le payſan s'y livre avec gaieté au travail. Les hommes y ſont grands & bien faits, ainſi que les femmes ; mais ces dernières ont de ſi belles couleurs & de ſi beaux traits, qu'il eſt impoſſible de n'en pas être frappé. Le caractère de leur phyſionomie a quelque choſe de grand, que l'on ne trouve en aucun autre lieu d'Italie. C'eſt proprement à la Toſcane qu'on doit appliquer l'idée que l'on ſe fait chez nous d'une beauté romaine, car à Rome les traits y ſont plus mignons & plus délicats. Les femmes joignent à cette phyſionomie noble & intéreſſante, une eſpèce de coquetterie qui plaît beaucoup aux étrangers, jointe à une grande propreté.

Les vivres ſont à fort bon compte dans la Toſcane, & les particuliers y mènent une vie aiſée avec peu de bien : il n'y a que les étrangers qui ne ſe reſſentent pas de cet avantage, car tout eſt cher dans les auberges. Nous parlerons dans la

ſuite du prix des denrées, ſoit à la campagne, ſoit à la ville.

On voyage agréablement dans la Toſcane, les chemins étant en général beaux, ſurtout depuis le nouveau règne. Cependant les paſſages des rivières, que l'on eſt obligé de faire à gué très fréquemment, ſeroient capables de décourager les voyageurs qui n'auroient pas l'attention de choiſir la belle ſaiſon pour voyager. Il eſt évident que des pays ſitués aux pieds des montagnes doivent être couverts par les torrens après les grandes pluies, & que les moindres rivières y deviennent dangereuſes par leurs débordemens; mais on s'occupe actuellement à faire des ponts preſque partout.

Il n'y a dans ce pays que trois mois d'hiver, qui commencent au premier Décembre & finiſſent au premier Mars: l'on n'y éprouve guère de grands froids, ſi ce n'eſt dans les montagnes; car c'eſt ce qui ſurprend le plus les étrangèrs, que de voir continuellement, lorſqu'ils ont paſſé les Alpes, des montagnes couvertes de neiges, tandis qu'ils reſpirent eux-mêmes la plus douce température.

On voit peu de cheminées à Florence comme dans le reſte de l'Italie, les femmes ſe chauffent avec un *Marito* d'argent, qu'elles tiennent à la main: les hommes ſe chauffent dans les appartemens autour d'une grande poële de braiſe, qu'ils appellent un *Focone*.

Il n'y a pas plus de 80 ans qu'on eſt dans l'uſage de mettre des vitres aux fenêtres des appartemens, ce qui devoit auparavant les rendre très-froids; mais à préſent il y en a partout.

On dit que les Toſcans & ſurtout les Florentins perdent quelquefois la vue de très-bonne heure, & l'on rencontre des gens de 30 à 35 ans qui ſont obligés de ſe ſervir de lunettes pour aller

aller dans les rues, on attribue cela aux brouillards, & à la nature talqueuſe des pierres du pays qui réfléchiſſent beaucoup de rayons : cet accident eſt en effet plus commun dans les villes qui ſont pavées de ces ſortes de pierres.

L'hiſtoire de Florence mérite que nous lui donnions ici quelqu'étendue, principalement à cauſe de la célébrité de la maiſon de Médicis, à qui les lettres ont dû leur renouvellement en Europe.

Les hiſtoriens ne parlent guère de Florence avant le temps des triumvirs. Ils y envoyèrent une colonie formée des meilleurs ſoldats de Céſar, environ 60 ans avant Jéſus-Chriſt ; auſſi les Florentins ont-ils eu toujours des ſentimens dignes de cette belle origine. Florus comptoit cette ville parmi les villes municipales les plus conſidérables de l'Italie, & il n'y avoit pas, du temps des Romains, de plus grande ville dans la Toſcane : elle avoit un hippodrome, un champ de Mars, un capitole, un amphithéâtre, un grand chemin nommé *Via Caſſia*.

Lorſque les empereurs ceſsèrent d'être maîtres en Italie, vers le cinquième ſiècle, Florence fut une des premières villes qui formèrent un état républicain : elle fut priſe par Totila, mais enſuite elle ſe défendit vigoureuſement contre les Goths, & battit même Radagaſſe, en 407 : elle fut cependant priſe enſuite par les Goths, & repriſe par Narsès, général de l'empereur Juſtinien, l'an 553 : elle finit par être entièrement détruite, & ſes habitans diſperſés, juſqu'au temps de Charlemagne, qui voulut la rebâtir & la repeupler, l'an 781. Il y eut enſuite des marquis de Toſcane qui étoient comme ſouverains, juſqu'à la mort de la comteſſe Mathilde, en 1115. Vers ce temps-là, Florence commença d'élire des conſuls pour gouverner l'Etat, mais les évêques avoient alors une très-grande autorité. Lorſque ſon gouvernement eût

pris de la conſiſtance & de la force, elle s'étendit ſur ſes voiſins, conquit pluſieurs villes & châteaux des environs: elle fit ſouvent la guerre aux républiques de Piſe, de Lucques, de Sienne: on voit encore en forme de trophée devant le baptiſtère & à quelques-unes des portes de la ville, des chaînes qui ſervoient à barrer le port de Piſe, quand les Florentins s'en emparèrent, en 1406: ces triomphes étoient d'autant plus remarquables, que Piſe étoit alors une puiſſante république. Florence ſoutint la guerre contre le pape, contre les Vénitiens, contre les ducs de Milan, & ſurtout contre le fameux Galeas Viſconti. La bataille d'Anghiari gagnée par ſes troupes ſur Philippe-Marie Viſconti, ſous la conduite de Piccinino, eſt repréſentée en bas-relief dans l'égliſe des Carmes de Florence. Elle fut ſouvent accablée par le nombre & la puiſſance de ſes ennemis, mais elle reprit toujours le deſſus.

La nobleſſe qui gouvernoit la république de Florence, fut ſouvent diviſée, & l'on ne vit en aucun endroit de l'Italie autant d'agitations & de troubles. Les factions des blancs & des noirs formèrent deux partis qui déchirèrent la république. Les Bondelmonti & les Uberti ſe diſputèrent l'autorité; les Cerchi & les Donati, ſous le nom de *Guelfes* & de *Gibelins*, excitèrent des nouvelles diſſenſions: l'empereur & le pape y avoient alternativement le deſſus, & ſouvent un parti chaſſoit & proſcrivoit l'autre. Ce fut le centre des guerres les plus horribles & des ravages les plus affreux. Nous en avons déjà parlé à l'occaſion des Guelfes & des Gibelins.

Quoique Florence ait eu les meilleurs auteurs & les plus grands hiſtoriens de toute l'Italie, on en eſt encore à déſirer un corps complet d'hiſtoire Florentine: mais je vais indiquer les bons auteurs qu'on eſt obligé de conſulter pour la connoître.

On peut d'abord citer Tacite, car c'eſt, pour ainſi dire, le premier qui ait parlé de cette ville, lorſqu'il raconta qu'elle envoya des députés au ſénat & à Tibère, l'an 67, pour prévenir les dangers des inondations de l'Arno. Parmi les auteurs qui ont écrit ſur l'Italie en général, & qu'il faut néceſſairement avoir lus pour bien ſavoir l'hiſtoire de Florence, il me ſuffit de citer l'*Italia de' mezzi tempi*, du célèbre Muratori, & ſes annales d'Italie.

SCIPIONE AMMIRATO, commence ſon hiſtoire de Florence à l'an 1076, & la conduit juſqu'à la mort de Côme I, arrivée en 1574. Quoiqu'il y ait beaucoup de mépriſes dans ſon ouvrage, c'eſt un auteur accrédité, & que l'on conſulte généralement. Cet auteur étoit de *Lecce*, dans le royaume de Naples, où il établit l'académie que Baglivi illuſtra dans la ſuite.

On doit citer enſuite *Maleſpini*, *Villani*, *Simone della Toſa*, *Buoninſegni*, *Capponi*, *Pitti*, *Morelli*, *Bracciolini*, l'Aretin (Lionardo *Bruni*) *Scala da Colle*, *Machiavel*, *Guichardin*, *Nardi*, *Varchi*, *Segni*, *Adriani*, ce dernier mourut en 1579; ce fut ſon fils Marcel Adriani, qui fit imprimer ſon hiſtoire par les Giunti, en 1583.

Depuis ce temps-là l'hiſtoire de Médicis fut écrite par un grand nombre d'auteurs, & la plupart en firent l'éloge: mais Manni (1) aſſure que la meilleure eſt une hiſtoire manuſcrite du cavalier François *Settimanni*, qui contient l'hiſtoire de Florence depuis l'an 1532, que la maiſon de Médicis commença d'y régner, juſqu'à l'extinction de cette maiſon, en 1737. Jean-Jaques Rouſſeau avoit formé le projet d'une pareille hiſtoire; on lui avoit promis tous les documens & les manuſcrits néceſſaires pour exécuter ce projet; mais l'empereur ne le jugea pas à propos; il auroit fallu détailler

(1) *Metedo per iſtudiare le ſtorie di Firenze*, 1755.

bien des faits relatifs à la maiſon de Médicis, ſur leſquels on a mieux aimé tirer encore le voile pour quelque temps. J'ai vu à Florence beaucoup de manuſcrits où pluſieurs princes de cette maiſon étoient en effet bien maltraités. M. Manni cite pluſieurs manuſcrits ſur l'hiſtoire de Florence, qui ſont dans la bibliothéque de S. Laurent, dans celles des Riccardi, Strozzi, Corſini, Magliabecchi, Capponi, dans la ſienne propre, & dans celles de pluſieurs maiſons particulières.

Quant aux auteurs, qui dans ce ſiècle ont écrit ſur l'hiſtoire de Florence, on diſtingue ſurtout Vincent *Borghini*, qui a écrit ſur les antiquités de Rome & de Florence, & l'hiſtoire du grand-duché de Toſcane, ſous le gouvernement des Médicis, traduite de l'italien de M. Riguccio *Galluzzi*, Paris 1784, en neuf volumes *in*-12. rue & hôtel Serpente.

Il eſt difficile de voyager à Florence & d'en examiner les monumens, ſans s'intéreſſer aux Médicis, dont la grandeur y éclate de toutes parts, & dont les noms ſe retrouvent à chaque inſtant. Il m'a paru qu'on avoit beſoin d'avoir ſous les yeux une eſpèce de généalogie de cette illuſtre maiſon; la voici, avec une idée de la manière dont elle s'éleva. L'on peut voir plus de détail dans l'*Art de vérifier les dates.*

La république de Florence fut d'abord ariſtocratique, excepté dans de courts intervalles où le peuple s'empara de l'autorité; mais à la fin les diviſions continuelles des nobles fortifièrent le parti du peuple, & conduiſirent Florence à la démocratie. La ville fut diviſée en arts ou communautés; on tiroit tous les ans de chaque art des magiſtrats appelés gouverneurs, & un gonfalonier qui changeoit tous les deux mois. Les nobles ſe trouvèrent alors exclus du gouvernement, & n'eurent, pour y rentrer, d'autre moyen que

de ſe faire enregiſtrer dans les communautés d'artiſans.

Le commerce & le travail de la laine étoient les plus conſidérables & les plus féconds: ils occupoient trois communautés; la maiſon de Médicis fut une de celles qui ſe diſtinguèrent le plus dans le commerce des laines. Dès l'an 1378, il y eut un Sylveſtre de Médicis, qui fut fait gonfalonier de Florence, & il acquit un très-grand crédit parmi le peuple, par un eſprit inſinuant, & par une généroſité qui lui fit beaucoup de partiſans. Jean de Médicis, avec un caractère auſſi doux & auſſi bienfaiſant, parvint à être auſſi gonfalonier; il mourut en 1428: ce fut le père de Côme le vieux.

Il y avoit long-temps que le commerce de Florence s'étoit étendu au Levant & dans l'Aſie; les richeſſes qui en furent le fruit entraînèrent enfin la chûte de la république, ainſi que cela étoit arrivé à Rome; mais il faut convenir que ce fut par la douceur & les bienfaits, & non point par des guerres, des proſcriptions & des crimes que changea la forme du gouvernement de Florence; ce fut un citoyen qui, en méritant le ſurnom de père de la patrie, en devint preſque le ſouverain; je parle ici de Côme de Médicis, appelé *Côme* l'ancien, Côme le vieux, Côme père de la patrie, quelquefois Côme le grand.

Il naquit en 1399: ce fut lui qui donna le plus d'éclat à cette maiſon, par la fortune immenſe que lui rapporta le commerce qu'il avoit avec toutes les parties du monde connu, & ſurtout par le bon uſage qu'il en faiſoit dans ſa patrie. C'étoit, dit M. de Voltaire, une choſe auſſi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen qui faiſoit toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, & ſoutenir de l'autre le fardeau de la république, entre-

tenir des facteurs, & recevoir des ambaſſadeurs; réſiſter au pape, faire la guerre & la paix, être l'oracle des princes, cultiver les belles-lettres, donner des ſpectacles au peuple, & accueillir tous les ſavans Grecs de Conſtantinople.

Ses ennemis, jaloux de ſon bonheur & de ſa gloire, parvinrent à le faire exiler: il ſe retira à Veniſe, mais il fut rappelé à Florence un an après, & il jouit de ſa fortune & de ſa gloire juſqu'à l'année 1464 qu'il mourut: il fut ſurnommé *Père de la patrie*, & il fut auſſi le père des lettres, car il raſſembla les ſavans, & les protégea de la manière la plus marquée: nous verrons bientôt que l'académie Platonique de Florence lui dut ſa première origine, & qu'il forma une des plus belles bibliothéques de l'Europe.

Il fut pendant toute ſa vie l'arbitre des affaires de la république: ſans avoir le titre de chef, il l'étoit par ſa conſidération, ſa fortune, ſon influence, ſes amis, & par les ſervices importans qu'il avoit rendus à ſa patrie: la république fit graver ſur ſon tombeau, dans l'égliſe de S. Laurent, ces belles paroles: *Coſmus Medicis decreto publico Pater Patriæ.* Son crédit étoit ſi grand, que ſon fils, Pierre de Médicis, quoique d'une ſanté très-foible, réduit même par la goutte à ne pouvoir faire uſage que de ſa langue, conſerva cependant à Florence la même autorité juſqu'à ſa mort arrivée en 1472.

Les deux fils de Pierre de Médicis, Laurent & Julien, l'un âgé de 20 ans, & l'autre de 16, aidés de Thomas Soderini, l'un des citoyens les plus accrédités, furent reçus dans l'aſſemblée du peuple avec une acclamation univerſelle; & la république voulut les adopter ſolemnellement pour ſes enfans. Laurent avoit épouſé Clarice, des Urſins, que l'on appeloit publiquement *la Princeſſe*: il en eut un fils qu'il fit baptiſer avec

pompe, ſuivant l'uſage de Florence, & il y eut à l'occaſion de cette fête un Tournois, où Julien ſe diſtingua, de même que François Pazzi : ce fut-là où tous deux jetèrent les yeux ſur Camille Caffarelli, & en devinrent amoureux. Pazzi crut d'abord être préféré, mais Julien l'emporta dans la ſuite ſur ſon rival : il épouſa même Camille en ſecret, & il en eut un fils qui fut le pape Clément VII. Pazzi fut outré de cette préférence, il ſuſcita toute ſa famille, jalouſe depuis long-temps du crédit des Médicis, & il fut décidé qu'on aſſaſſineroit les deux frères, Laurent & Julieu. On ne put parvenir à les joindre tous deux à la fois qu'à une meſſe ſolemnelle du dimanche 26 Avril 1478, & l'on prit pour ſignal le *Domine, non ſum dignus.* Julien de Médicis fut en effet aſſaſſiné de la main même de ſon rival, mais Laurent qu'on avoit livré à des aſſaſſins moins furieux fut manqué. François Pazzi fut arrêté, auſſi-bien que Salviati, archevêque de Piſe, l'un des conjurés, & on les pendit ſans forme de procès aux croiſées du palais, de même que pluſieurs autres complices. Céſar Pétrucci, qui étoit alors gonfalonier de Florence, ſe comporta avec une fermeté qui diſſipa en peu de temps tout le tumulte de cette conjuration.

La mort de l'archevêque de Piſe fut cauſe d'un interdit, qui fut levé enſuite par le crédit de Louis XI. Laurent de Médicis ne mourut point ; & cet événement ne fit qu'augmenter ſon crédit : il devint bientôt prince de la république de Florence, il fut ſurnommé le Magnifique ; on l'appela auſſi le père des Muſes, parce que ce fut lui principalement qui raſſembla les artiſtes Grecs, qui depuis la priſe de Conſtantinople, arrivée en 1453, étoient errans & ſans aſyle. Il établit à Florence une académie des arts, fit raſſembler des manuſcrits en Aſie, donna des penſions aux ſavans,

& mérita de toutes façons le titre de père des lettres, en préparant leur renaiſſance qui ſe fit avec éclat peu d'années après, ſous Léon X & François I.

Lorſque la maiſon de Médicis eût donné des papes à l'égliſe, & que par leur médiation elle eût formé des alliances avec la France, ſon autorité s'accrut, & les Médicis s'élevèrent au-deſſus de tous leurs rivaux. La bataille de *Marone*, que Côme I gagna contre les Strozzi & ceux de ſon parti, le mit au-deſſus de tous ſes ennemis; le pape Pie V lui donna le titre de grand-duc en 1574. Ce prince éprouva des malheurs dans ſa famille, dont il y a peu d'exemples: en voici un abrégé: ce ſont des anecdotes peu connues, tirées d'un manuſcrit de Florence; j'ai cru devoir les rapporter, pour montrer de combien d'amertumes la grandeur des Médicis fut accompagnée dans ſa naiſſance, quoiqu'on ait dit que Côme I avoit été le plus heureux prince de ſon temps (1). Il eut le 14 Avril 1542 une fille nommée Marie, qui étoit de la plus belle figure, auſſi-bien que toute ſa famille; il y avoit à la cour un jeune page, fils de Matareſti de Rimini, pour qui elle prit de l'inclination. Un vieux Eſpagnol nomé Mediam, qui étoit prépoſé à la garde de ſon appartement, la trouva un matin avec le page, ayant le bras paſſé autour de ſon col, & le page dans une ſemblable attitude; il en fit le rapport au duc & à la ducheſſe; on fit empoiſonner la jeune princeſſe, le page fut mis en priſon, où il reſta douze ou quinze ans; & ayant trouvé le moyen de s'échapper, il fut pourſuivi & tué dans l'isle de Candie, où ſon père commandoit pour les Vénitiens.

En 1540, Côme I eut une fille qu'on nomma Lucrèce, & qui épouſa Alphonſe, duc de Ferrare;

(1) Moréri, *verbo* MÉDICIS.

mais ſon mari ayant été mécontent de ſa conduite, la fit mourir. Côme I fut déſeſpéré de cette mort; il ne voulut jamais payer au duc de Ferrare le reſte de la dot; l'empereur, devant qui le duc de Ferrare ſe pourvut, ne voulut point prononcer contre ce père déjà ſi malheureux.

La grande ducheſſe Eléonore, femme de Côme I, ſe tenoit volontiers à Piſe, ſurtout en hiver, pour éviter la vue de Florence, où la nobleſſe toujours conjurée contre la puiſſance de ſa maiſon, lui donnoit mille déſagrémens. Elle étoit à Piſe au mois de Janvier 1562, avec ſes deux fils don Garzia, & le cardinal Jean de Médicis: ces deux princes prirent querelle à l'occaſion d'un chevreuil; don Garzia tua ſon frère. La ducheſſe, qui aimoit don Garzia beaucoup plus que le cardinal, eſpéra que le grand-duc lui pardonneroit: elle détermina ſon fils à aller ſe jeter aux pieds de ſon père pour obtenir grâce; mais le crime étoit trop récent: Côme I fut tranſporté de colère en voyant le meurtrier, & il lui paſſa ſon épée au travers du corps, en diſant qu'il ne vouloit point de Caïn dans ſa maiſon; la grande ducheſſe fut ſi frappée de cette mort, qu'elle en mourut de chagrin.

Côme I vécut juſqu'en 1574: il tranſmit ſes Etats à ſa poſtérité, qui en a joui juſqu'au temps où elle s'eſt éteinte dans la perſonne de Jean Gaſton de Médicis, ſeptième grand-duc de Toſcane, & le dernier de ſa maiſon; ce prince mourut le 9 Juillet 1737, devenu incapable par ſes excès d'avoir jamais des ſucceſſeurs. Ferdinand ſon frère, & fils de Côme III, étoit mort le 30 Octobre 1713; François-Marie ſon oncle, fils de Ferdinand II & qui avoit été cardinal, étoit mort le 3 Février 1719; & Anne Marie-Louiſe, fille de Côme III, qui avoit épouſé l'électeur Palatin, eſt morte le 18 Février 1743, elle étoit la dernière du nom de Médicis.

Jean Gaſton, même avant la mort de ſon père Côme III, arrivée en 1723, avoit montré ſon goût pour les excès en tout genre : un domeſtique nommé *Giuliano Dami* s'étoit emparé de ſa confiance, & les perſonnes qui vouloient être bien avec le prince, faiſoient leur cour à Julien, qui devint en effet le maître de ſon eſprit en ſe rendant le miniſtre de ſes débauches. Perſonne ne pouvoit parvenir juſqu'au prince, qu'en payant Julien, qui s'entendoit avec les miniſtres, & n'admettoit perſonne qui pût leur nuire. Lorſqu'il y avoit des choſes que les miniſtres n'oſoient prendre ſur eux, on preſſoit le grand-duc, mais inutilement, de tenir un conſeil. Quand il fut queſtion de la ſucceſſion de la Toſcane, & qu'on lui eût propoſé ſouvent de régler quelque choſe à ce ſujet, il donna un ſouper à une douzaine de ſes jeunes gens, à qui il donna les noms des principales perſonnes de l'Etat; & quand ils furent tous ivres, il leur fit dire l'un après l'autre leur avis ſur la ſucceſſion de la Toſcane. Ils répondirent à proportion de leur état & de leurs connoiſſances; l'un d'eux cependant qui étoit moins ivre, & qui connoiſſoit l'inclination du grand-duc, répondit que quoique toute l'Europe & la Toſcane même aimaſſent beaucoup la laine d'Eſpagne, il croyoit cependant qu'elle ſe changeroit en toile de Bavière. Ce bon mot reçut de grands applaudiſſemens, & l'on but à la ſanté du prince Ferdinand de Bavière.

La princeſſe *Iolande* de Bavière, veuve de Ferdinand, grand prince de Toſcane, qui étoit mort en 1713, belle-ſœur du grand-duc, étoit la perſonne pour qui il avoit le plus d'attachement; elle mourut en 1731, après avoir fait d'inutiles efforts pour tirer ſon beau-frère de l'abrutiſſement où il étoit plongé.

Don Carlos, fils du roi d'Eſpagne Philippe V,

fut désigné dès 1718 pour héritier de la Toscane, mais lorsqu'il eut conquis le royaume de Naples, & que le duc de Lorraine, gendre de l'empereur Charles VI, eut cédé ses Etats à la France, on fit un traité à Vienne en 1735, par lequel le duc de Lorraine reçut en échange le grand duché de Toscane; il y eut cependant entre l'Empire & l'Espagne quelques difficultés au sujet de la cession de la Toscane, mais elles furent terminées le 8 Janvier 1737. La mort de Jean Gaston de Médicis, le 9 Juillet 1737, rendit le duc de Lorraine possesseur de la Toscane; il en a joui, quoiqu'il fût devenu empereur, en 1745, & il l'a transmise au second de ses fils, dans l'année 1765.

LÉOPOLD, grand-duc de Toscane, qui règne actuellement, est né en 1747; il est à tous égards l'opposé du dernier des Médicis dont je viens de parler; il est rempli de connoissances & de mérite; il est laborieux & occupé de tous ses devoirs; il est bon, affable & cher à tout le monde; c'étoit déjà un grand bien pour la Toscane, que d'avoir recouvré un souverain qui résidoit, & qui portoit dans son Etat de pareilles dispositions: mais depuis son règne il n'a cessé de s'occuper du bien de son pays de la manière la plus utile.

M. Robert en parlant de sa bienfaisance, des négocians qu'il a empêchés de faillir, des débiteurs qu'il a délivrés des prisons en payant pour eux, des époux qu'il a dotés, finit en s'écriant: Heureuse Florence! tu n'as plus à regretter les temps fortunés des Médicis; qu'il vive, & tu deviendras encore la demeure des arts, des sciences, des mœurs & de l'opulence.

CHAPITRE XIV.

Deſcription de la cathédrale & du palais de Florence.

FLORENCE, autrefois FLEURENCE, en italien *Firenze*, en latin *Florentia*, eſt une ville de 65 mille ames, ſituée à 52 lieues de Rome, à 43 degrés 42 minutes 30 ſecondes de latitude, & à 8 degrés 42 minutes à l'orient de Paris, c'eſt-à-dire à 28 degrés 42 minutes de longitude. Elle paroît avoir tiré ſon nom de ſa ſituation agréable dans des campagnes fleuries; il y a en effet peu de villes dans une poſition auſſi délicieuſe, des plaines, des vallons, des collines, des eaux, des prés, des bois, des jardins qui ſe préſentent de loin, font le coup-d'œil le plus riant, le plus agréable, le plus varié, & l'intérieur de la ville répond parfaitement à la beauté de ſa ſituation; auſſi a-t-elle été ſurnommée *la Belle*.

Cette ville a deux lieues de tour, & 1500 toiſes de longueur, depuis *Porta S. Gallo*, juſqu'à *Porta S. Pietro*. Elle avoit trois fois plus d'habitans qu'elle n'en a maintenant, lorſque les Médicis parvinrent à s'en rendre maîtres: mais alors un commerce prodigieux y ſoutenoit l'abondance & la population.

Comme elle eſt fort grande, elle ne paroît pas très-peuplée; auſſi le duc Albert de Saxe diſoit qu'il ne falloit la faire voir aux étrangers que les fêtes & les dimanches.

On a attribué la fondation de Florence à Hercule le Lybien; d'autres ont dit qu'elle avoit commencé par un établiſſement des ſoldats de Sylla, ou des habitans de Fieſole, ancienne ville dont il reſte encore quelques veſtiges à une lieue

de Florence. Lami prouve que Florence eſt une ancienne ville Etruſque, habitée enſuite par les Phéniciens, (*Lezioni di Anchità Toſcane*) & il le prouve par les inſcriptions, les bâtimens, & autres ſemblables inductions. Nous avons parlé de l'hiſtoire de Florence dans le Chapitre de la Toſcane.

Pour avoir une deſcriptions complète de cette ville, il faudroit lire les ouvrages ſuivans: *Riſtretto delle coſe più notabili di Firenze*, dont la ſeptième édition eſt de 1767. Cet abrégé avoit été compoſé par le docteur Rafaëllo del Bruno, mais il a été conſidérablement augmenté; il eſt bien fait, mais d'un ſtyle ampoulé, & rempli d'exagérations.

Lezioni di antichità Toſcane, e ſpezialmente della città di Firenze, recitate nell' Accademia della Cruſca, da Giovanni Lami publico profeſſore, in Firenze 1766, in-4°. Scelta di architetture antiche e moderne della città di Firenze, di Ferdinando Ruggieri, 4 vol. in-folio, chez Bouchard, à Florence. On peut avoir cet ouvrage à Paris, chez M. Dumont, célèbre profeſſeur d'architecture, rue des Arcis.

Il y a auſſi un abrégé des environs de Florence du cavalier *Marmi*. Pour moi je ne parlerai que des choſes qui intéreſſent le plus la curioſité d'un voyageur; il me ſuffit d'avoir indiqué les ſources où l'on peut trouver des détails plus conſidérables.

La porte par laquelle on arrive de Bologne, s'appelle *Porta S. Gallo*; on trouve, avant d'y arriver, un arc-de-triomphe élevé à la gloire de l'empereur François I, lorſque n'étant que grand-duc de Toſcane, il fit avec ſon épouſe ſon entrée dans cette ville, le 30 Janvier 1739. Cet arc-de-triomphe a été exécuté ſur les deſſins de Jado, Lorrain: on le trouve trop chargé d'ornemens & de figures médiocres; mais il annonce toujours une grande & belle ville.

On a planté près de-là, en 1775, une jolie

petite promenade pour les gens à pied, les carroſſes vont ſe promener le ſoir ſur le chemin auquel conduit cette porte.

IL DUOMO, ou la cathédrale de Florence, appelée auſſi *Santa Maria del Fiore*, eſt une égliſe qui a 426 pieds de longueur, & 363 de hauteur, à compter juſqu'au ſommet de la croix; elle fut commencée, en 1296, ſur les deſſins d'Arnolfe, diſciple de Cimabué. Du milieu de l'égliſe (1) s'élève une ſuperbe coupole octogone, qui a 78 bras ou 140 pieds d'un angle à l'autre, ſuivant le plan de Sgrilli; l'architecture en eſt telle, que Michel-Ange ne croyoit pas qu'il fût poſſible d'en faire une plus belle: elle fut conſtruite par *Brunelleſco* (2), le plus célèbre architecte du quinzième ſiècle, & l'un des principaux reſtaurateurs de l'architecture. Le bâtiment de cette égliſe, quoique fait avant le renouvellement des arts, n'eſt point dans le genre gothique & barbare du treizième ſiècle; c'eſt une remarque ſingulière qui fait honneur à la ville de Florence.

Cette égliſe eſt toute incruſtée au-déhors de marbres noir & blanc, qui ſont polis, & lui don-

(1) Les plans & élévations de cette égliſe, du clocher & du baptiſtère, égliſe qui dépend de la cathédrale, ont été gravés en 17 feuilles par Sgrilli: on voit ſur ces mêmes plans la comparaiſon de la coupole de Florence avec celles de S. Pierre de Rome & du Panthéon. La première a 98 pieds 9 pouces de hauteur, & 140 pieds d'un angle à l'autre; la ſeconde a 86 pieds de haut & 126 pieds de diamètre; la troiſième qui eſt celle du Panthéon, a 67 pieds de haut & 135 pieds de diamètre. Voyez auſſi l'ouvrage de Ruggieri que j'ai cité plus haut.

(2) Filippo di ſer *Brunelleſco*, mort en 1446, d'autres diſent en 1440. Il y a des livres où l'on écrit *Brunelleſchi*; c'eſt le pluriel, comme ſi l'on diſoit de la famille des *Brunelleſchi*; ces terminaiſons varient en Italie; je connois un ſavant qui dans ſa ſignature même a termine long-temps ſon nom par *O*, & qui emploie actuellement un *I*. *Brunelleſco* ſe diſtingua auſſi dans la peinture & dans la ſculpture; mais l'architecture eſt reſtée ſon principal titre de gloire dans la poſtérité.

nent l'air d'un catafalque; il y avoit une façade ornée de marbres & de ſtatues, qui fut démolie en 1586. On a tranſporté dans l'égliſe les quatre Evangéliſtes du *Donatello*, qui étoient ſur cette façade. Nous aurons occaſion de parler ſouvent des ouvrages de ce fameux ſculpteur, que Côme de Médicis a employé dans beaucoup d'ouvrages, regardés comme des chefs-d'œuvres de l'art; il n'y a guères que Michel-Ange qu'on puiſſe mettre avant le Donatello; cependant il n'en eſt point parlé dans le dictionnaire des artiſtes, par M. l'abbé de Fontenay, imprimé à Paris en 1776.

Au-deſſus d'une des portes de l'égliſe, du côté de la Canonica, il y a une ſtatue de la Vierge plus grande que nature, avec deux anges dans une poſture reſpectueuſe, le tout en marbre, ouvrage de Jean de Piſe, l'un des plus grands ſculpteurs du quinzième ſiècle.

En entrant dans l'égliſe, on remarque d'abord le pavé de marbre, deſſiné avec beaucoup d'art; la partie qui eſt autour du chœur fut faite ſur les deſſins de Michel-Ange.

On a placé de deux côtés de l'égliſe, les hommes illuſtres de la république; à droite on voit la figure en marbre de Brunelleſco, architecte de la coupole de cette égliſe; le portrait de Giotto, un des premiers reſtaurateurs de la peinture, mort en 1336, avec deux épitaphes, dont l'une eſt de l'Aretin; nous rapporterons l'autre plus bas.

Plus loin on voit Pierre Farnèſe, général des Florentins, & Marſile Ficin, qui fit revivre en Europe la philoſophie de Platon.

A gauche, l'on a mis un ancien portrait du *Dante*, créateur de la poëſie italienne; ce tableau a été placé par ordre de la république de Florence: c'eſt le ſeul monument qu'il ait dans ſa patrie; ſon tombeau eſt à Ravenne, où il mourut en exil; mais l'Italie, à l'exemple du Pritanée

d'Athènes, a élevé partout des *cénotaphes* ou tombeaux vuides, c'eſt-à-dire, des monumens de gloire aux grands hommes qu'elle a vu naître; & le décret du ſénat au ſujet du Dante, portoit qu'on lui élèveroit un tombeau magnifique dans cette égliſe.

Les peintures de la coupole ſont de Federico Zuccheri, & de Georgio Vaſari. Le chœur qui répond au-deſſous de la coupole, fut fait par *Giuliano di Baccio d'Agnolo*, ſur les deſſins de Brunelleſco; il eſt orné de colonnes ioniques, & de marbres de différentes couleurs, avec des basreliefs très-eſtimés qui ſont de *Baccio Bandinelli*, & de *Giovanni dell' Opera*. A la partie ſupérieure du chœur, on voit un crucifix de Benoît *da Maiano*, ancien ſculpteur très-eſtimé.

Les trois grandes ſtatues de marbre qui ſont ſur l'autel, ſont de la main de Bandinelli: elles repréſentent Dieu le Père aſſis, & au-deſſous Jéſus-Chriſt mort, ſoutenu par un ange; le Chriſt eſt fort beau, & bien ſupérieur à la figure du Père éternel, qui n'eſt pas bien drapée.

On voyoit autrefois derrière l'autel Adam & Eve, belles ſtatues du même maître, qui ont été ôtées de l'égliſe à cauſe de leur nudité, & placées dans la grande ſalle de l'ancien palais; on a mis à leur place une Vierge pleurant à côté du Chriſt mort: ce groupe n'eſt qu'une ébauche, mais de la main de Michel-Ange, & l'on y apperçoit la touche de ce grand-maître.

Les figures des apôtres, qui ſont placées dans de belles niches de marbre, ſont auſſi de très-bonne main; S. Jacques eſt de Jacques Tatti de Florence, connu ſous le nom de *Sanſovino*; S. Matthieu eſt de Vincent Roſſi; S. André eſt de André Ferrucci; S. Thomas, de Vincent Roſſi; S. Pierre a été fait par *Bandinelli*; S. Jean l'Evangeliſte par Benoît de Rovezzano; S. Jacques le mineur & S. Philippe par *Giov. dell' Opera*.

La

La porte de la sacristie est en bronze, ornée de bas-reliefs qui représentent divers sujets de piété; ils sont de la main de Laurent *Ghiberti.*

Je ne ferai qu'indiquer les reliques de cette cathédrale, dont l'archidiacre *Minerbetti* a donné une ample description; les plus célèbres sont un clou de la passion, une partie de la vraie croix, & une portion des cendres de S. Jean-Baptiste, dont la principale partie est au trésor de l'église de Gênes.

LA MÉRIDIENNE que l'on voit dans cette cathédrale est le plus grand instrument d'astronomie qu'il y ait au monde, puisque le gnomon, ou la plaque par laquelle passent les rayons du soleil, est élevé de 277 pieds 6 pouces 9 lignes & un dixième, mesure de Paris, au-dessus du pavé de l'église, qui lui répond perpendiculairement, à l'endroit où l'on a fait une croix de cuivre encastrée dans le marbre; & de 277 pieds 4 pouces 9 lignes 68 centièmes par rapport au niveau du marbre solsticial, qui est dans la chapelle de la croix, sur lequel se font les observations de l'obliquité de l'écliptique au solstice d'été, & qui est un peu plus haut que le reste du pavé.

M. Ximenez, mathématicien du grand-duc, en a donné une ample description dans son ouvrage intitulé, *del vecchio e nuovo gnomone Fiorentino, &c.* 1757, *in*-4°. Il nous apprend que cette méridienne avoit été commencée vers l'an 1467, par Paul Toscanelli, ou Toscanella, suivant le témoignage d'Egnazio Dante, célèbre astronome & cosmographe de Côme I. C'est M. Ximenez qui a refait cette méridienne à la sollicitation de M. de la Condamine, qui obtint du comte de Richecourt que l'empereur en fît les frais.

Ce grand & bel instrument d'astronomie, servira autant que pourra durer la coupole, à la détermination exacte des solstices, & par conséquent de l'équinoxe auquel l'église a attaché la

célébration de la fête de Pâques. J'y ai obſervé le 28 Juin 1765, la diſtance au Zénith des bords du ſoleil, 20 degrés 12 minutes 15 ſecondes, & de 20 degrés 45 minutes 9 ſecondes, d'où l'on peut déduire l'obliquité de l'écliptique. Le tonnerre a cauſé de grands dommages à cette coupole, en 1775, mais il n'a pas dérangé le gnomon.

L'épitaphe du célèbre Giotto, ſe voit à côté d'une des portes latérales de la cathédrale de Florence: elle fut compoſée par Politien, à l'honneur du plus ancien des grands peintres Toſcans; ce fut en effet Giotto qui contribua le plus au progrès de cet art.

Ille ego ſum, per quem Pictura extincta revixit,
Cui quàm recta manus, tam fuit & facies.
Naturæ deerat noſtræ quod defuit Arti.
Plus licuit nulli pingere, nec meliùs.
Miraris turrim egregiam ſacro ære ſonantem,
Hæc quoque de modulo crevit ad aſtra meo.
Denique ſum JOTTUS; quid opus fuit illa referre?
Hoc nomen longi carminis inſtar erit.

Obiit an. M. CCCXXXVI. Cives poſuêre
B. M. MCCCCLXXXX.

« Je ſuis celui par qui la peinture éteinte a repris » la vie, & dont la phyſionomie étoit auſſi belle » que la main étoit ſavante; il n'a manqué à mon » art que ce qui manquoit à la nature; il n'a été » donné à perſonne de peindre davantage ni plus » parfaitement. Vous admirez cette belle tour qui » retentit d'un airain ſacré, elle s'eſt auſſi élevée » vers les cieux d'après mon modèle: enfin je ſuis » *Giotto*, qu'étoit-il beſoin de vous en dire davan- » tage? Ce nom ſeul tiendra toujours lieu d'un » long éloge. Il mourut en 1336, ſes concitoyens » posèrent ce monument en 1490 ». L'hiſtoire de ce peintre nous apprend que la république de Florence, pour marque de l'eſtime qu'elle faiſoit

de lui, rendit un décret long-temps après sa mort, par lequel elle ordonna que sa représentation en marbre seroit placée sur son tombeau, ce qui fut exécuté par les ordres de Laurent de Médicis.

L'église de Florence fut érigée en archevêché par le pape Martin V, en 1420, en reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus de la république; ce pape venoit de mettre fin au grand schisme d'occident qui avoit duré plus de 40 ans; il s'étoit retiré à Florence, en 1418, après avoir terminé le concile de Constance, & en attendant qu'il pût aller à Rome s'établir en toute sureté. Ce fut alors que les Florentins lui donnèrent tant de marques de respect & de fidélité, qu'il voulut leur témoigner sa reconnoissance par une prérogative de leur siége; il soumit à l'archevêché de Florence les évêchés de Volterra, de Pistoia & de Fiesole.

C'est dans cette église que l'on célébra en 1439 le concile œcuménique où se rendirent Eugène IV, l'empereur Paléologue, le patriarche de Constantinople, & où se fit la réunion de l'église grecque avec l'église latine, comme on le voit dans une inscription qui est auprès de la sacristie; cette union ne subsiste plus, mais elle contribua beaucoup alors à la paix de l'église, & ce concile de Florence fut très-célèbre. Nous en avons une histoire composée par Sguropulus, imprimée en grec & en latin à la Haye, en 1660, *in-folio*. Nous parlerons plus bas du décret de ce concile que l'on conserve au palais vieux avec vénération.

C'est dans la même église que l'empereur Frédéric III, accompagné du roi d'Hongrie & du duc d'Autriche, fit la création d'un grand nombre de chevaliers de l'Eperon d'or. Charles VIII, y rétablit l'union parmi les Florentins; plusieurs papes y ont officié pontificalement, & il y a peu d'églises plus distinguées que celle-là dans toute l'Italie. Elle est desservie par 42 Chanoines, 60

Chapelains, 100 eccléſiaſtiques appelés Eugéniens; à tout cela ſe joignent encore dans les grandes ſolemnités plus de 60 eccléſiaſtiques du Séminaire.

Après avoir vu la cathédrale, on voit le *Campanile* qui en eſt tout proche, c'eſt une tour de 252 pieds de hauteur, ſur 43 pieds en quarré, toute incruſtée de marbre noir, rouge & blanc, qui fut bâtie ſur les deſſins de Giotto, comme ſon épitaphe l'annonce, & qui eſt véritablement une très-belle pièce; le deſſin eſt en compartiment, ce qui rend le coup-d'œil fort gai. On prétend que l'empereur Charles-Quint en étoit ſi enchanté, qu'il diſoit que c'étoit la proſtituer que de la laiſſer aux yeux du public & qu'elle méritoit d'être dans un étui. Les deux ſtatues qui ſont du côté de la place, & celles qui ſont ſur la porte, ſont du Donatello. On monte au haut de cette tour par un eſcalier de 406 marches, pour jouir parfaitement de la vue de Florence & de ſes environs. On découvre alors tout le cours de l'Arno, les collines charmantes & les belles maiſons dont ce fleuve eſt bordé, & l'on apperçoit ſur la hauteur les reſtes de l'ancienne ville de *Fieſole*, que les Florentins détruiſirent l'an 1010, & dont ils employèrent les débris à des bâtimens de Florence; la ville de Fieſole, beaucoup plus ancienne que Florence, avoit été ſa métropole, on croit qu'elle étoit le ſiége des augures Toſcans: il n'en reſte que des maſures.

LE BAPTISTÈRE eſt une ancienne égliſe, qu'on dit avoir été autrefois un temple de Mars, elle eſt dédiée à S. Jean; ſa forme octogone étoit autrefois celle des égliſes deſtinées à la cérémonie du baptême; ce bâtiment a 85 pieds d'un côté à l'autre; il eſt iſolé, tout incruſté de marbres polis, avec trois portes de bronze. Ces portes ſont ſi belles que Michel-Ange diſoit qu'elles devroient ſervir de portes au paradis; celles qui ſont du

côté de la cathédrale & de l'*opéra*, c'eſt-à-dire, de la fabrique, furent faites ſous la direction de Laurent *Ghiberti*; la troiſième eſt plus ancienne, & elle eſt d'*Andrea Piſano*; on y lit ces parole: *Andreas Ugolini de Piſis me fecit anno* 1330. Les bas-reliefs repréſentent des hiſtoires de l'ancien & du nouveau Teſtament, & ſont de la plus grande beauté. On eſtime beaucoup les ſtatues de bronze qui ſont ſur la porte du côté de la fabrique, elles repréſentent S. Jean-Baptiſte qui diſpute avec un Phariſien & un Docteur de la loi; elles ſont de François *Ruſtici*. L'intérieur de cette égliſe eſt orné de ſeize groſſes colonnes d'un beau granite. La ſtatue de S. Jean, porté au ciel par des anges, a été faite dans ce ſiècle par Jérôme Ticciati. La voûte eſt garnie de moſaïque d'André Taſi qui fut diſciple de Cimabué. Il y a des bas-reliefs du Donatello ſur le tombeau de Baltazar *Coſſa*, qui avoit été élu pape ſous le nom de Jean XXIII, & qui mourut à Florence en 1419, après avoir abdiqué la Tiare. On apperçoit ſur le pavé une grande roſette, où il y a des chiffres & des ſignes du zodiaque. M. Ximenez en parle dans ſon livre ſur le gnomon de Florence.

La ſtatue de Ste. Magdelaine pénitente, qui ſe voit ſur un bel autel moderne, eſt encore du Donatello; mais elle n'eſt pas très-belle.

Cette égliſe eſt la ſeule où l'on baptiſe. Les cérémonies des baptêmes que l'on fait dans cette égliſe ſont des eſpèces de fêtes à Florence; on y raſſemble (ſurtout quand c'eſt un premier enfant) la plus nombreuſe compagnie; l'uſage eſt que le parrain tienne ſeul l'enfant; il n'y a d'exception que lorſque la cour eſt invitée ou qu'une princeſſe eſt marraine.

On voit au-devant de la porte principale du baptiſtère deux colonnes de porphyre dont la république de Piſe fit préſent autrefois à celle de

Florence, avec des chaînes priſes ſur le port même de Piſe, en 1406, comme nous l'avons dit. Devant la porte qui eſt du côté de la fabrique, il y a une colonne qui fut élevée l'an 408 à l'occaſion d'un miracle qui arriva, ſelon quelques hiſtoriens, dans le temps qu'on portoit le corps de S. Zanobi, évêque de Florence. Il y a pluſieurs colonnes ou ſtatues ainſi érigées dans la ville de Florence.

Le Centaure qui eſt près de Ste. Marie-Majeure, peu éloigné de la place de la cathédrale, eſt une ſtatue fameuſe de Jean de Bologne, pleine de force & d'expreſſion; on y voit Hercule qui terraſſe le Centaure Neſſus, & lui caſſe la tête d'un coup de maſſue ſur ſon genou, le tout d'un ſeul bloc de marbre blanc : ce groupe eſt élevé ſur un grand piédeſtal, il y manque ſeulement une place, car ce bel ouvrage eſt dans l'interſection de deux rues qui n'ont que peu de largeur. La hardieſſe, dit M. Cochin, en eſt ſingulière; car ce groupe ne porte que ſur les jambes d'Hercule qui ſont de côté, & ſur les jambes pliées du Centaure; les mouvemens en ſont juſtes & ſavamment contraſtés, & tout y eſt rendu avec autant de force que de vérité.

Dans un autre carrefour de la ville, près de la rue Bardi, on voit encore un beau groupe placé ſur une petite fontaine; le peuple l'appelle *Alexandre le Grand;* il eſt très-beau, au jugement de M. Cochin, quoique d'autres y trouvent plus d'imperfections que de beautés; on croit qu'il repréſente Ajax, fils de Télamon, percé du coup mortel qu'il s'étoit donné lui-même, déſeſpéré de ce qu'Ulyſſe avoit obtenu les armes d'Achille à ſon préjudice; il eſt porté par un ſoldat. D'autres croient que c'eſt le corps de Patrocle, enlevé aux Troyens par Ajax. Cependant la tête de la figure vêtue & caſquée, a plutôt l'air d'un ſoldat que d'un héros. Il y a des perſonnes qui diſent que

c'eſt une antique grecque; M. Cochin dit qu'il paroît être de *Jean de Bologne*.

On compte à Florence 160 ſtatues dans les places, dans les rues & dans les façades des palais; mais il n'y a aucune place dans le monde ornée de ſtatues auſſi précieuſes que la place du palais vieux, *Palazzo Vecchio*, 250 toiſes au midi de la cathédrale; elle eſt appelée *Piazza del Granduca*, à cauſe de la ſtatue équeſtre de Côme I, qui fut le premier grand-duc de Florence; comme nous l'avons dit. Cette place (1) eſt aſſez ſpacieuſe; elle eſt en face du vieux palais; d'un autre côté, elle a pour perſpective l'entrée de la rue de la grande galerie, appelée communément *gli Uffizzi*, & *la Loggia*, ou le portique dont nous parlerons bientôt; le ſurplus eſt environné de maiſons bourgeoiſes, fort communes; on y remarque ſeulement la façade du palais des Ugoccioni, qu'on croit être de Michel-Ange, d'autres la donnent à Palladio.

Cette place eſt ſurtout décorée par une belle fontaine; ce fut Côme I qui la fit faire : elle auroit été beaucoup mieux au milieu de la place que proche de l'encoignure du vieux palais. Cette fontaine eſt compoſée d'un grand baſſin de marbre, un peu élevé; il eſt de forme octogone, & quatre de ſes pans ſont plus petits que les autres. Au milieu de ce baſſin, il y a un Neptune de marbre, figure coloſſale, haute de dix-huit pieds; ce Neptune eſt debout dans une conque tirée par quatre chevaux marins, il a entre ſes jambes trois Tritons qui l'accompagnent; toute cette partie eſt d'*Ammanati*. Les bords du baſſin ſont environnés de douze figures de bronze qui repréſentent des Nymphes & des Tritons, par Jean de Bologne. Elles ſont en général bien compoſées; les contours en

(1) Voyez-en l'eſtampe au livre intitulé : *Vedute di Firenze*, p. 25.

ſont coulans, cependant un peu maniérés; elles paroiſſent trop petites pour le lieu qu'elles occupent.

A côté de cette fontaine eſt la figure équeſtre de bronze par Jean de Bologne, érigée en 1594, à l'honneur de Côme I grand-duc. La figure du duc eſt bien compoſée, ſon cheval eſt dans un bon mouvement; mais il a la tête trop petite, & tout cet ouvrage eſt un peu froid.

Les trois bas-reliefs du piédeſtal ſont médiocres. Le premier repréſente le grand-duc, qui après avoir été élu par le ſénat de Florence, en reçoit l'autorité ſouveraine. Dans le ſecond, on voit ſon couronnement; & dans le troiſième, ſon entrée à Sienne, après la conquête de cette ville: ſur la quatrième face, on lit cette inſcription:

Como medici, Magno Etruriæ Duci primo,
Pio, Felici, Invicto, Juſto, Clementi,
Sacræ Militiæ, Paciſque in Etruriâ Authori,
Patri, & Principi optimo
Ferdinandus F. Mag. Dux III. erexit.
An. M. D. LXXXIIII.

« Ferdinand, troiſième grand-duc de Toſcane, » à Côme I, pieux, heureux, invincible, juſte, » clément, inſtituteur d'un ordre militaire, & » auteur de la paix en Toſcane, comme à un » bon père & à un bon prince. An. 1584 ».

La tour ou le clocher du palais, eſt un édifice ſingulier par ſa hauteur, qui eſt de 269 pieds, & par la manière dont il eſt bâti ſur quatre colonnes. On y voit une horloge de nuit, ou un cadran, dont l'heure actuelle eſt toujours éclairée, tandis que les autres ſont dans l'obſcurité. Entre les heures il y a de gros points pour déſigner les quarts; on peut ainſi voir, ſoit de la place, ſoit des rues voiſines, quelle heure il eſt pendant la nuit.

PALAZZO VECCHIO, le palais vieux, fut bâti ſur les deſſins d'Arnolfe, architecte célèbre qui donna

auſſi ceux de la cathédrale, comme nous l'avons dit. En entrant dans la cour, on voit une fontaine de porphire avec un enfant qui joue; celui-ci eſt de bronze, de la façon d'André Verocchio. Une ſtatue d'Hercule qui tue Cacus, par Vincent Roſſi, de Fiezolo, qui paſſe pour être auſſi belle que celle de Bandinelli ſon maître, qui eſt ſur la place.

Ce qui mérite le plus d'attention dans l'intérieur de ce palais, c'eſt une ſalle immenſe, ſervant à donner des fêtes publiques. Elle a 162 pieds de long & 74 de large. George Vaſari y a peint les actions les plus ſignalées de la ville de Florence, & celles de la maiſon de Médicis.

Dans les coins ſont quatre grands tableaux; le premier repréſente Côme de Médicis, élu duc de Florence à l'âge de dix-huit ans, par tous les ſénateurs, qui le reconnoiſſent pour leur prince & pour leur ſouverain, après la mort d'Alexandre qui étoit ſon parent d'une autre ligne, & qui avoit été fait duc en 1531; ce tableau eſt de Cigoli.

Dans le ſecond, qui eſt de Ligozzi, Côme reçoit la couronne & le manteau ducal des mains de Pie V.

Le troiſième, qui eſt de Paſſignani, contient la cérémonie qui ſe fit lorſque Côme I prit l'habit de l'ordre de S. Etienne, pape & martyr, dont il fut fondateur & le premier grand-maître.

Enfin, dans le quatrième, qui fut fait par Ligozzi, on voit les douze Florentins, envoyés dans le même temps en ambaſſade par différens ſouverains au pape Boniface VIII, vers l'an 1300, & que l'on cite ſouvent, pour montrer combien il y a eu de grands politiques dans cette ville.

Le plafond de cette ſalle a été peint ſur bois par George Vaſari. Il y a trente-neuf ſujets qui contiennent les événemens les plus célèbres de la république : tels que la priſe de Sienne, la bataille de Marciano, le ſiége de Piſe & autres entrepriſes

des Florentins. Les murailles ſont auſſi couvertes de peintures à freſque de Vaſari.

C'eſt en travaillant dans cette pièce qu'on dit que Vaſari vit le grand-duc Côme avec ſa propre fille. Ce peintre eut aſſez de préſence d'eſprit pour contrefaire l'homme endormi, & évita par-là les riſques qu'il auroit courus ſi le grand-duc eût cru avoir été apperçu.

Chaque année le jour de S. Jean, qui eſt patron de la ville, une troupe de payſans & de payſannes venoient danſer dans cette ſalle en préſence du grand-duc, & il donnoit lui-même le prix de la danſe à celui ou à celle qu'il croyoit l'avoir mérité. Il y recevoit auſſi les hommages de ſes vaſſaux qui étoient obligés de ſe préſenter devant lui avec leurs armes & leurs bannières. Cette cérémonie a été rétablie, & réunie à celle dont nous parlerons à la fin de ce chapitre.

Au fond de cette ſalle, il y a une eſtrade ornée de trois ſtatues de marbre plus grandes que nature : celle du pape Léon X eſt dans la niche du milieu ; à main droite celle de Jean l'Invincible, père du grand-duc Côme I, & à main gauche celle d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence en 1531 ; on y voit encore une autre ſtatue de Côme I, & une de Clément VII, qui eſt vis-à-vis ; elles ſont toutes de Baccio Bandinelli ; les enſemble en paroiſſent corrects, mais elles ont un air lourd.

Le même Baccio Bandinelli a fait les deux figures d'Adam & Eve, qui ſont à l'autre bout de la ſalle oppoſée à l'eſtrade. Ces deux figures, très-médiocres en elles-mêmes, étoient anciennement poſées derrière le chœur de la cathédrale, à la place d'un groupe imparfait de Michel-Ange, qui repréſente, comme nous l'avons dit, Notre Dame de Pitié. Une des plus belles figures de cette ſalle eſt la ſtatue de LA VICTOIRE, ayant un captif ſous les pieds ; elle eſt de la main de

Michel-Ange; il l'avoit deſtinée pour le mauſolée de Jules II, ce pape célèbre par ſes exploits militaires; mais il n'eut pas le temps de la finir, elle eſt reſtée à Florence, auſſi-bien que celles qui ſont dans le jardin Boboli : les héritiers de Michel-Ange en firent préſent aux grands-ducs, & telle qu'elle eſt, c'eſt un morceau de la première force. On peut dire la même choſe des deux figures ébauchées par Michel-Ange, qui ſont à Paris chez M. le maréchal de Richelieu, elles avoient été données par un des Strozzi de Florence au connétable de Montmorenci; ſon fils ayant eu la tête tranchée, le cardinal de Richelieu les fit tirer d'Ecouen; c'étoit également pour le mauſolée de Jules II qu'elles avoient été commencées.

Dans les côtés de la ſalle on a diſtribué ſix groupes, ſculptés par Vincenzio Roſſi, où il y a de belles attitudes & de grandes fineſſes de deſſin.

1. Hercule tuant le Centaure; il eſt bien compoſé, & la tête du Centaure eſt belle.

2. Hercule tuant Cacus à coups de maſſue; l'expreſſion en eſt terrible.

3. Hercule qui étouffe Antée.

4. Hercule qui défait la reine des Amazones.

5. Hercule emportant le ſanglier d'Erimante.

6. Hercule qui tue Diomède pour le donner à manger à ſes propres chevaux. Ce dernier groupe n'eſt preſque qu'ébauché. Hercule, après avoir culbuté Diomède la tête en bas, le ſerre d'une main contre ſon eſtomac, & de l'autre main lui prend une jambe pour l'écarteler. Il y a beaucoup d'expreſſion dans les quatre derniers morceaux, mais ils ſont bien inférieurs aux deux premiers.

Il y a auſſi d'autres ſalles au même étage, qui ont été peintes par Vaſari. Dans l'étage ſupérieur, on voit encore un David, du Donatello, & un S. Jean-Baptiſte, par Benoît da *Majano*. Dans une ſalle d'audience, François Salviati a peint les bel-

les actions de Camille, ce célèbre républicain qui fut dictateur plusieurs fois, & qui prit la ville de Veies, 397 ans avant Jésus-Christ.

GUARDAROBBA, est une espèce de garde-meuble, qui est dans le bâtiment du vieux palais, à l'étage supérieur. On y remarque d'abord, sur les murs d'une grande chambre, deux fresques de Salviati, représentant le triomphe d'un empereur romain, & Camille qui chasse les Gaulois de Rome. Ces deux sujets sont bien composés. La couleur en est vigoureuse : ce qui surprend le plus, c'est qu'il y a beaucoup de finesse de dessin dans certaines parties, & de grandes incorrections dans d'autres, surtout dans les chevaux.

La *Conversation de Rubens* en un très-beau tableau; il s'y est représenté lui-même avec plusieurs autres personnes dissertant ensemble sur des livres. Ce morceau est aussi séduisant par l'expression que par la vérité du coloris.

L'une des chambres de ce garde-meuble pourroit être regardée comme un trésor par la quantité de richesses qui y sont rassemblées dans des armoires. Elles contiennent entr'autres 54 grands plats ou bassins d'argent, au milieu desquels il y a des bas-reliefs. Ce sont des tributs payés au grand-duc par les villes feudataires, & ils représentent les principales anecdotes de l'histoire des Médicis. Dans un autre armoire, on conserve l'équipage du cheval de Côme I, la housse en est de perles; la bride, la selle & les étriers sont garnis de turquoises.

Un bonnet de perles, donné à Côme I, grand-duc, par le pape Pie V; le sabre de ce prince dont le fourreau est couvert d'émeraudes d'un grand prix. Un poignard & d'autres armures très-riches, plusieurs petites figures antiques de bronze.

On y voit aussi un lit de Côme I, dont les colonnes sont incrustées de pierres précieuses; &

le fauteuil du grand-duc, brodé en or & enrichi de perles. On le deſcendoit le jour de la S. Jean dans une chambre de parade, pour le mettre ſous un dais, & l'on attachoit au-deſſus le portrait de l'empereur dans le temps qu'il étoit ſouverain de la Toſcane; le préſident du conſeil de Régence, ſe tenant debout à côté du fauteuil, toute la nobleſſe de Florence venoit pour rendre hommage au grand-duc, en défilant devant ſon portrait; nous parlerons plus bas de la cérémonie qui ſe fait actuellement pour cet hommage.

On garde dans une dernière armoire un devant d'autel d'or maſſif, enrichi de pierres précieuſes, & qui a ſix pieds de long : le grand-duc Côme I y eſt repréſenté à genoux; la tête & les mains ſont d'émail, & les draperies ſont exécutées en émeraudes & autres pierres précieuſes de différentes couleurs; on aſſure qu'il y a 84 livres peſant d'or, & 7 & un douzième de pierreries. La matière ſeule monte à deux millions, & le travail en eſt prodigieux. On lit au-deſſus cette inſcription tracée en rubis : *Coſmus II. Dei gratiâ Dux Etruriæ. Ex-voto.* Ce duc avoit fait vœu de faire ce préſent à l'égliſe des Jéſuites de Goa, ſi ſon fils revenoit d'une grande maladie; ſon fils étant mort, le préſent ne fut point envoyé.

Enfin, on eſt étonné des richeſſes de ce tréſor, quoique le dernier empereur en ait fait tranſporter à Vienne beaucoup de choſes précieuſes.

On y conſerve auſſi dans une boîte d'or très-riche, le décret du concile de Florence, tenu ſous le pape Eugène IV, pour la réunion de l'égliſe grecque; ce ſont des feuilles de parchemin ſéparées, mais conſervées avec ſoin dans un faux livre; le décret eſt du 6 Juillet 1439; on y voit la ſignature de l'empereur Jean Paléologue, du pape Eugène IV, & des prélats grecs qui y aſſiſtèrent; on ne faiſoit voir autrefois cette pièce qu'avec les

cérémonies les plus ſolemnelles, les prêtres, la croix, les cierges allumés. On prétend à Bologne avoir auſſi l'original de la bulle. *Voyez Chap. VI.*

Enfin il y a une autre caſſette où l'on conſerve l'original du Digeſte, connu depuis long-temps ſous le nom de *Pandectæ Florentinæ*. C'eſt un manuſcrit en deux volumes *in-fol.*, le caractère en eſt aſſez fort & très-liſible; on prétend qu'il eſt du temps même où ces lois furent rédigées par ordre de l'empereur Juſtinien. Il eſt en parchemin; on l'a fait relier en velours cramoiſi, & l'on a mis pour le conſerver un morceau de ſatin verd très-mince ſur chaque feuillet. Ce livre eſt parvenu aux Florentins par les Piſans, qui l'ayant pris dans une expédition à Amalfi près Salerne, leur en firent préſent, en reconnoiſſance de ce qu'ils avoient gardé leur ville, pendant le temps qu'avoit duré l'expédition. Il faut une permiſſion du miniſtre pour voir un peu de près cet ouvrage précieux.

LA LOGGIA, qui eſt vis-à-vis du palais vieux, eſt une eſpèce de portique, exécuté ſur les deſſins d'André Orgagna. C'eſt là que ſe place le grand-duc le jour de S. Jean, pour voir paſſer les députés ou repréſentans de ſes villes, en commençant par ceux de Livourne: ils ſont tous à cheval, en uniforme avec des bannières. Suivent quatre grandes machines tirées par des chevaux; une cinquième qu'on nomme la machine de S. Jean, qui reſſemble preſque à une pagode chinoiſe, & dans laquelle il y a des hommes qui repréſentent S. Jean & d'autres ſaints; les chevaux deſtinés à la courſe du ſoir, toute la garniſon qui paſſe en revue. Le grand-duc ſuivi de toute ſa cour deſcend enſuite, & va au baptiſtère avec toute la proceſſion.

Au milieu de la proceſſion, le député de Sienne demande pardon au prince pour une ancienne révolte, & ſe retire de la fête en ſigne de regret;

on ajoute que pendant la lecture de l'acte d'hommage, où il répond toujours oui, il ajoute *per forza*, au nom de la république de Sienne.

La loge tient à l'une des extrémités de la grande galerie, dont nous allons parler ; il y a trois arcades sur la place du vieux château. Les soldats & les gens du peuple s'y retirent pour se mettre à l'abri de la grande chaleur.

On voit sous l'une des arcades de ce portique, du côté du vieux palais, une figure de Judith en bronze, ouvrage fort estimé du Donatello. Elle est représentée debout, ayant Holopherne à ses pieds, & prête à le tuer: on lit ces mots sur le piédestal, *publicæ salutis exemplum cives posuere* ; ils semblent avoir été mis par la république, dans un temps où elle vouloit donner des leçons à ceux qui cherchoient à s'emparer de l'autorité.

A l'égard des trois grandes arcades qui donnent sur la place, on monte à celle du milieu par un degré ; les deux autres sont décorées de statues.

Au milieu de la première, on a placé une grande figure de Persée en bronze, tenant d'une main son épée, & de l'autre, montrant la tête de Méduse qu'il a coupée ; c'est un beau morceau de *Benvenuto Cellini*, il est cependant un peu maniéré.

La plus remarquable de toutes ces figures est celle qui est au milieu de la troisième arcade, c'est l'enlèvement d'une Sabine, groupe célèbre & admirable de *Jean de Bologne*, où il a voulu réunir les trois âges: savoir, la tendre jeunesse dans la Sabine enlevée, le moyen âge dans le soldat son ravisseur, & l'âge décrépit dans le vieillard, étendu à ses pieds, qui étoit venu au secours de sa fille. Ce morceau est très-bien composé, il est plein d'expression, d'un grand caractère & d'une belle exécution.

On admire aussi la statue de David, qui triom-

phe de Goliath, elle eſt de Michel-Ange; l'on ne peut voir de plus belles proportions & des contours plus coulans. Enfin, il y a une belle ſtatue d'Hercule, abattant le géant Cacus, par Bandinelli.

CHAPITRE XV.

De la galerie de Florence.

LA galerie de Médicis eſt la collection la plus célèbre, la plus riche & la plus nombreuſe qu'il y ait au monde, de ſtatues antiques, de bronzes, de médailles, de tableaux précieux; ſans parler d'autres curioſités de la nature & de l'art. On ne devoit pas attendre moins de la maiſon de Médicis, qui a donné tant de protecteurs aux arts, & dont la magnificence & la richeſſe ſe ſont épuiſées pendant deux ſiècles à former cet immenſe tréſor. On peut dire que cette galerie toute ſeule ſuffiroit pour faire entreprendre le voyage de Florence à un curieux, & pour le retenir long-temps, même après avoir vu les chefs-d'œuvres de Rome: car Florence a dans ſa ſeule galerie de quoi le diſputer à cette capitale du monde.

Le feu prit le 12 Août 1762 dans le bâtiment de la galerie; ſi elle eut été conſumée, la perte auroit été irréparable; on perdit par cet incendie pluſieurs portraits de perſonnages célèbres, & quelques-uns des Médicis. On étoit encore occupé, en 1775, à réparer le dommage.

Une bonne partie de ces curioſités fut raſſemblée par les ſoins du cardinal Léopold de Médicis, fils de Côme II, & frère de Ferdinand II. Cet illuſtre amateur des arts naquit en 1617, &

& mourut en 1675. Depuis ce temps là, plusieurs grands-ducs ont continué d'augmenter la collection. Voyez M. Pilli ; *Saggio istorico della real Galleria.*

La description de cette galerie fut commencée, il y plusieurs années, sous le titre de *Museo Fiorentino* ; il y en a déjà 11 vol. *in-folio*, dont six pour le cabinet, un pour les peintures des voûtes, & quatre pour les peintres illustres ; le dernier volume est de 1762, & l'on n'a pas continué. Les gravures n'en sont pas absolument belles, mais cela n'empêche pas que le recueil ne soit précieux.

Le bâtiment de cette galerie, qu'on appelle vulgairement *gli Uffizzi*, à cause des bureaux qui sont au rez-de-chaussée, a un aspect des plus séduisans ; on y voit une grande cour, ou plutôt une rue qui a 475 pieds de longueur, & 58 de largeur, ornée à droite & à gauche de bâtimens uniformes & de portiques, par lesquels on va depuis le palais jusqu'à la rivière. On entre dans cette rue par la place du vieux palais ; l'autre extrémité est terminée par un grand arc appuyé de deux entre-colonnemens. Cet arc en faisant la liaison des deux aîles ou corps de bâtiment qui bordent la rue, en termine la longueur. Il donne sur l'Arno, & il faut monter quelques degrés pour y arriver.

La hauteur des deux aîles de cet édifice est composée d'abord d'un rez-de-chaussée, décoré d'un ordre dorique en colonnes, portant des plates-bandes, sur lesquelles est la retombée des voûtes qui couvrent les galeries ou portiques, semblables à ceux du Luxembourg à Paris, & où chacun peut se promener. La hauteur qu'occupent ces voûtes est ornée extérieurement par une mézanique, c'est-à-dire, un entre-sol, ou pour mieux dire, un attique posé au-dessus de l'entablement

de l'ordre en colonnes. C'eſt dans cet attique que ſe trouvent les croiſées qui éclairent les voûtes des galeries.

Il y a enſuite au-deſſus de l'attique un grand étage, éclairé par des croiſées décorées d'appuis en baluſtrades & de frontons; on a placé dans cet étage les artiſtes qui travaillent pour le grand-duc, ainſi que dans les galeries du Louvre à Paris.

Enfin, au-deſſus de ce premier étage s'élève la fameuſe galerie, contenant les curioſités que nous avons à décrire. Ce ſecond étage eſt décoré dans le même goût que le rez-de-chauſſée; c'eſt-à-dire, que les entre-colonnemens de trois en trois ont un maſſif; mais il ne renferme point de niches comme le rez-de chauſſée. Les entre-colonnemens dans cet étage ſupérieur ſont terminés en plates-bandes, & fermés par de grands vitraux.

Dans la partie du fond de la rue, donnant ſur l'Arno, la décoration des étages inférieurs change: car dans ce qui fait le premier étage, c'eſt-à-dire, le plain-pied du logement des artiſtes, au lieu de croiſées quarrées, ornées de frontons, ce ſont trois grandes arcades. Sur le vuide de celle du milieu ſe deſſine une ſtatue pédeſtre de Côme I grand-duc, laquelle forme un très-bon effet en s'iſolant ſur le ciel. Cette ſtatue, avec deux figures couchées dont elle eſt accompagnée, ſert de couronnement à la grande arcade du rez-de-chauſſée, faiſant, ainſi que nous l'avons déjà dit, le débouché de cette rue ſur l'Arno. On attribue la ſtatue du grand-duc à Jean de Bologne, & les figures couchées qui ſont à ſes côtés, à Vincent Danti. Pour l'étage ſupérieur, il n'y a rien de changé quant à la décoration; il faut ſeulement obſerver que cet étage, en établiſſant la communication des deux aîles de la galerie, en fait lui-même une partie.

Les deſſins de cet édifice, à l'exception de celui de la galerie ſupérieure, renfermant les curioſités, ont été donnés par George Vaſari; ce vaſte bâtiment eſt en général de bon goût, mais il n'eſt pas pour cela à l'abri de toute critique: on trouve, par exemple, les entre-colonnemens un peu larges; l'entablement de l'ordre trop fort, quoique bien profilé; l'attique trop haut; il auroit mieux valu faire deſcendre les colonnes plus bas, parce que les ſocles qu'on y a mis les rendent trop petites.

Enfin, quoique cet attique ſoit très-bien ajuſté & que ſa corniche ſoit belle, elle eſt néanmoins un peu forte, & ne laiſſe pas aſſez dominer celle de l'ordre. On voudroit auſſi que les galeries du rez-de-chauſſée euſſent été plus larges, auſſi-bien que la rue, pour rendre cet endroit plus commode, tant dans le carnaval que dans les fêtes qu'on y donne lors des grands événemens. En effet, dans le carnaval, on ferme le côté de la rue qui rend ſur la place du vieux palais, pour en interdire l'entrée aux carroſſes; enſuite on établit un café ſous l'arcade qui donne ſur l'Arno, à l'autre extrémité de la rue. Alors cette rue & les portiques ſont remplis d'une ſi grande affluence de maſques, qu'à peine peut-on s'y retourner; cela reſſemble un peu à la place S. Marc de Veniſe.

La collection de curioſités qui compoſent la galerie de Florence, eſt placée dans trois grands corridors, & vingt ſalles auxquelles on donne le nom de *Cabinetti*. En 1780, l'on chargea M. Piombanti, ſecrétaire des bâtimens, de mettre un nouvel ordre dans la totalité de cette collection, & de dreſſer un plan général qui comprît toutes les augmentations qu'on y avoit faites & que l'on y pouvoit faire; on a formé de nouveaux cabinets; on a changé la diſtribution, ajouté des ornemens,

en marbres, ſtucs, dorure & ſculpture; on a ôté toutes les choſes qui ne méritoient pas d'entrer dans cette belle collection, & l'on en a placé un beaucoup plus grand nombre, dont on ne jouiſſoit point parce qu'elles n'étoient pas en vue. Les perſonnes employées dans cette reſtauration, ont été pour l'architecture M. Roſſi, pour la ſculpture MM. Spinazzi, Carradori & Belli; pour la peinture, M. Traballeſi, actuellement directeur de l'académie des arts à Milan, & MM. del Moro, Terreni, Gherardini & Lucci. Je ſollicitai dès-lors une notice de ce nouvel arrangement pour la nouvelle édition de mon voyage; M. Lanzi a ſatisfait à ma curioſité & à ma demande dans le quarante-ſeptième volume du Journal de Piſe, qui a paru au mois de Septembre 1782, & dont je ferai uſage, en attendant une deſcription plus détaillée que promet M. l'abbé Zacchiroli.

Le grand-duc a ordonné que la galerie ſeroit publique, & défendu de mettre les curieux à contribution, enſorte que l'on ſera diſpenſé déſormais de payer les garçons de ſalle qui font voir les cabinets.

On a conſtruit un nouvel eſcalier à l'extrémité de la galerie, là où Vaſari l'avoit commencé; il conduit au *ricetto* (ou anti-chambre.) On y voit d'abord les buſtes des princes qui ont fondé ou enrichi la galerie, avec une petite explication au-deſſus de chaque buſte; cela forme déjà un abrégé de l'hiſtoire de cet établiſſement; on la trouve plus au long dans l'ouvrage de M. Pelli, l'un des directeurs, qui vient de faire un catalogue complet de tous les objets que renferme la galerie.

Dans le même veſtibule on voit des morceaux de ſculpture antique: deux gros chiens-loups aſſis, plus grands que nature; ils ſont très-beaux, & d'une grande manière, fort reſſemblans à ceux

du *Muſeum Clementinum* à Rome, & à celui qui a paſſé de Rome en Angleterre, & dont il eſt parlé dans Winkelmann.

Une tête de Cibèle & une de Jupiter.

Quatre ſtatues plus grandes que nature. Une Junon qui eſt de nouvelle acquiſition. Un roi barbare que l'on a pris pour Midas. Un Apollon qui regarde le ciel ; enfin un Romain avec la toge.

Pluſieurs ſarcophages : ſur l'un ſe voit une Bachanale ; ſur l'autre les neuf Muſes ; ſur un troiſième, l'hiſtoire d'Hippolyte ; d'un côté on le voit faiſant un ſacrifice à Diane, ſuivant l'uſage des chaſſeurs ; de l'autre il refuſe les inſinuations de la nourrice, & s'éloigne du palais, laiſſant Phèdre éplorée au milieu de ſes ſuivantes. Enfin, on le voit attaquant le ſanglier dont Sénèque parle expreſſément dans ſon Hippolyte. On voit à côté de lui la vertu, repréſentée en habit de guerrier, comme dans pluſieurs médailles. Les uns avoient expliqué ce monument par Vénus & Adonis, les autres par Méléagre & Cléopatre ; mais il paroît que c'eſt ici la véritable explication ; elle doit ſervir auſſi pour un bas-relief de Piſe, & pour celui de la Villa Panfili à Rome, qui n'avoient pas été bien compris.

Sur un autre ſarcophage, on voit une courſe remarquable, en ce qu'on y lit les noms de quatre factions ou partis différens, & le nom des chars qui entroient en lice, du moins ſuivant la conjecture des ſavans.

Deux colonnes quadrangulaires chargées de différens trophées militaires, qui paroiſſent indiquer un grand nombre de conquêtes différentes, & dont on ſe propoſe de donner une explication détaillée. On eſt occupé à reſtaurer un grand nombre de bas-reliefs antiques, dont la collection doit être placée dans ce même veſtibule.

Le corridor, que l'on appelle proprement en

françois la galerie, eſt compoſé de deux grandes aîles qui ont 430 pieds chacune, & d'une partie intermédiaire de 97 pieds qui les réunit au ſud-oueſt. Cette vaſte étendue eſt remplie de tableaux & de ſtatues; les voûtes même ſont chargées de peintures, où l'on y remarque différentes époques & différens genres de l'Ecole Florentine. Celles de la partie orientale ſont de 1581, & contiennent des ſujets de la fable; on les attribue à Poccetti. Mais outre ſa manière, les connoiſſeurs croient y reconnoître la touche de pluſieurs maîtres.

Dans la jonction des deux aîles, on trouve des peintures faites vers 1658; les ſujets ſont le triomphe de Florence & des autres villes de la Toſcane, & les portraits des hommes célèbres qu'elles ont produits dans tous les genres. L'incendie de 1762 ayant détruit douze compartimens de ces voûtes, le prince les a fait repeindre. Il a fait faire auſſi les niches, les ornemens des murailles & les fenêtres.

Le recueil de plus de 500 portraits des hommes illuſtres, qui forme une des principales curioſités de cette fameuſe galerie, fut commencé par Paul-Jove, évêque de Nocéra, qui à la renaiſſance des lettres entreprit, à l'exemple de Varron, de raſſembler les portraits de tous les hommes célèbres, dans une maiſon de campagne qu'il avoit auprès de Côme. Il mettoit au-deſſous de chaque portrait un éloge latin, il en a fait un recueil en deux volumes.

Le grand-duc Côme I envoya un peintre pour en faire des copies, & depuis ce temps-là on en a ajouté plus de 400 autres, faits ou d'après nature ou d'après les originaux, pour compléter la collection de portraits des hommes célèbres dans tous les genres & dans tous les pays; auſſi l'on y a ſouvent recours, en faiſant copier quelques-uns de ces portraits.

On y trouve d'abord quelques anciens, comme Alexandre, Annibal, &c. On voit enſuite des papes, des cardinaux qui ſont diſtingués, des théologiens, des juriſconſultes, des hiſtoriens, &c.

Du côté oppoſé ſont des portraits d'empereurs, de rois, ceux de quelques princes ſouverains, & des miniſtres les plus célèbres; enſuite quelques-uns de ceux qui ont poſſédé des villes d'Italie; enfin des généraux d'armée.

Le grand-duc ayant fait venir à Florence la plupart des tableaux qui étoient dans ſes diverſes maiſons de campagne, on en a garni les murs des corridors; cette collection, *quadreria*, a été rangée par M. Pelli directeur, & par M. Magni, chef des deſſinateurs de la galerie. Elle contient des morceaux de différentes écoles; & quoique les tableaux les plus précieux du grand-duc ſoient renfermés dans les cabinets, & au palais Pitti, l'on trouve dans cette galerie des tableaux de prix que nous allons indiquer, & l'on permet aux élèves d'y aller travailler.

DANS LA PARTIE ORIENTALE, & près de la grande fenêtre, une Annonciation & un Crucifix de Ciro Ferri.

Une ſainte Famille dans un tableau oblong d'Empoli, d'après le Sarto.

Deux tableaux du Baſſan, le Déluge & Moyſe.

Le repas de Baltazar, par Martinelli; une ſainte Famille de Vaſari, & une Charité de Salviati.

Perſée qui délivre Andromède, par Pier di Coſimo.

L'Apollon ſoleil, de l'école de Rubens; une Vierge environnée de pluſieurs ſaints, par Cagliari.

Un S. Pierre, de l'Eſpagnolet; une ſainte Famille, un Joſeph & une Suſane, par Biliberti.

Le couronnement de la Vierge de Portelli; la Trinité & d'autres ſaints, par Thomas de S. Friano.

Pluſieurs autres tableaux plus petits : la Madelaine par Allori ; l'Annonciation du vieux Bronzin ; S. François en prière, par Figoli ; une Vierge du Pinturicchio ; une Crêche de Roſſelli ; deux grandes Batailles de Borgognone ; Pilate qui ſe lave les mains, par Jordan, & une Deſcente de croix, du même.

Une autre Deſcente de croix d'une ancienne manière, attribuée à Albert Durer.

Hercule, d'André del Sarto.

Une Campagne, du Baſſan.

Moyſe ſur le Nil, par Benoît Luti.

Un Ivrogne, du Baſſan.

Un Salomon, du Vicentin.

Aſſuérus du Paſſignano, avec deux petits tableaux ; l'un de Gabbiani, qui repréſente une ſainte Famille ; l'autre eſt un temple d'Hercule, qui paroît de Franciabigi.

Les derniers tableaux de ce côté ſont Renaud, par Vanini ; une Transfiguration qui paroît de Jordan ; S. Ive & pluſieurs ſaints, par Empoli ; les Sabines de Caſtelli ; la Samaritaine attribuée à Biliberti ; l'enlèvement d'Hélène, par Vanni ; Vénus & Cupidon, par Sangiovanni, &c.

DANS LE CORRIDOR DU MILIEU, une Epiphanie & Ghirlandaio ; le martyre de S. Pierre & de S. Paul, par Luc de Hollande, en deux tableaux, &c.

DANS L'AILE OCCIDENTALE, une Vierge en clair-obſcur, par André del Sarto.

Adam & Eve, del Florio.

S. Pierre qui ſort de priſon, que l'on croit être du Guerchin.

Des Animaux de Caſtiglioni, genre que ce peintre traitoit aſſez ſouvent, & qui ſe voit encore ſur deux autres tableaux peu éloignés de-là.

Didon ſur le bûcher, par Teſta.

La réſurrection du Lazare, de Paul Véroneſe ;

quoique la couleur de ce tableau ait ſouffert, il ne laiſſe pas d'être un des plus beaux de cette collection.

Le ſacrifice d'Abraham, par Livio Mehus.

Deux Baſſans, qui repréſentent l'entrée des animaux dans l'arche, petits tableaux, ainſi qu'une ſainte Famille de Vanni; des portraits de Côme & de Laurent de Médicis, par Vaſari.

Une grande Epiphanie, qui eſt un des meilleurs tableaux de Lippi le jeune.

Un Religieux, par Lavinia Fontana.

Deux Chaſſes, par Caſſana.

Un Souper de campagne, par Gérardow.

S. Luc, du Volterrano.

Une Noce, par Sangiovanni.

L'enlèvement de Ganymède, par Gabbiani.

Une copie de l'Epiphanie, de Rubens, & une du fameux tableau de la nuit, du Corrège, par Ginſto.

Une Bataille, ébauche du Titien.

La création d'Eve, & trois autres tableaux de l'hiſtoire d'Adam & Eve, par Cagliari.

Le Calvaire, de Breughel.

Un Crucifix, par Santi di Tito.

Un S. François, du vieux Palme.

S. Antoine abbé, par Salvator Roſa.

Une Vierge avec un ange qui adorent l'enfant Jéſus, ce tableau paroît être de Baldovinetti.

Une Adoration des paſteurs, par Santi di Tito; un Moyſe, par Pierre Dandini, &c.

La ſuite des empereurs de Rome & de leurs familles, en buſtes antiques de marbre, eſt des plus complètes dans cette galerie: il eſt vrai qu'on en avoit nommé pluſieurs au haſard, & qu'il y avoit des vuides conſidérables pour le Bas-Empire, mais on y a fait une revue, & l'on y a ajouté environ 40 buſtes, ou achetés, ou tirés des différens palais du prince, enſorte qu'on y compte

environ 110 têtes, jusqu'à l'empereur Galien, & il n'y en a qu'un très-petit nombre, sur lesquelles il y ait du doute; mais M. Bottari convient qu'il y en a, même dans celles du Capitole. Plusieurs de ces bustes sont d'une sculpture médiocre; mais il y en a de fort beaux.

Dans la partie occidentale, on voit d'abord Jules-César, en marbre antique, à la place d'un bronze moderne qui y étoit.

Trois têtes d'Auguste à différens âges. On y a ajouté Livie & Julie, qui sont de belles têtes, ainsi qu'Agrippa & Tibère; elles prouvent que c'étoit alors le plus beau temps de la sculpture à Rome; les têtes de Caligula, de Claude & de Néron sont pleines de caractère, & très-conformes à l'idée qu'en donnent les historiens. On y a mis une nouvelle tête de Galba; celle d'Othon est la meilleure qu'on connoisse, suivant Winkelmann; le Vitellius & le Vespasien sont très-estimés. La tête qu'on croyoit de Bérénice a été mise parmi les incertaines; il y a une Domitia, que l'on avoit prise autrefois pour Plautine; mais celle-ci est un buste très-rare, qu'on a fait venir de Rome, où il étoit à la Villa Medicis.

La famille de Marc-Aurèle occupe tout le petit corridor du milieu.

Les bustes de Vérus & de Commode sont différens de ceux qui étoient autrefois dans la galerie. Pertinax est le même, ainsi que Didius. Sevère y est deux fois à deux âges différens. Héliogabale a été changé; la première tête étoit plus belle, mais elle étoit douteuse de même que Mesa. On a eu de Rome un très-beau buste d'Alexandre Sevère.

Le Constantin a été heureusement conservé dans l'incendie de 1762, & il a été remis à sa place. C'est une tête très-rare, & qui manque à la collection du Capitole, ainsi que plusieurs autres

qui ſont dans la collection de Florence. Celle-ci eſt un tréſor pour les antiquaires, & pour ceux qui aiment à ſuivre les progrès & la décadence de la ſculpture dans les différens âges.

Il y a dans les trois corridors beaucoup d'autres figures qui méritent d'être indiquées: & d'abord en entrant dans le corridor oriental, on trouve un cheval, qui ſe voyoit ci-devant à Rome avec le groupe de Niobé, mais qui n'y avoit point de rapport, & qui avoit été trouvé dans un endroit tout différent.

Deux femmes aſſiſes, dont l'une a une tête moderne; l'autre eſt antique, & paſſe pour Agrippine la jeune, l'une & l'autre ſavamment deſſinées & bien drapées.

Auguſte qui harangue; c'eſt une des meilleures que l'on ait de cet empereur.

Leda; Apollon avec ſa lyre; une Bacchante, un Eſculape, ſtatues d'un ſtyle antique, ſimple & très-naturel.

Une figure d'un jeune athlète d'un caractère fort, qui tient un vaſe: c'eſt un bel antique, de grande manière; la tête a quelque choſe de plus ſec; il eſt très-ſavant de deſſin & d'anatomie, mais les bras reſtaurés ne ſont pas beaux. (M. Cochin.)

Un Mercure en marbre, dont on a fait une copie en bronze pour le cabinet Farnèſe.

Un Bacchus, de Michel-Ange, d'une manière grande, mais peu vraie, & dont la tête a des ſéchereſſes.

Une figure de l'Automne; une Muſe; un Apollon aſſis; Hercule dans ſa jeuneſſe; Vénus de Cnide; un Mars en baſalte; une femme voilée, mais dont la tête & les mains ſont modernes.

Marſyas lié à un pin, qu'on a apporté de la Villa Medicis, belle figure; mais on voit trop qu'elle a été faite d'après une nature morte.

Une Flore, figure gracieuſe.

Un homme à longue barbe tenant un volume dans ſa main gauche; un Bacchus en grande partie moderne; un groupe de Vénus & de Mars. Bacchus appuyé ſur un jeune Faune, ſtatue grecque bien penſée & d'une nature délicate; mais où il y a quelque ſéchereſſe.

Dans la partie du corridor qui retourne du côté du midi: trois Muſes & un Apollon en marbre; enſuite quatre ſtatues de bronze; une Minerve qui n'eſt pas achevée; elle a été trouvée à Arezzo; Metellinus avec une grande inſcription étruſque; une Chimère avec un nom étruſque; enfin un jeune homme qui paroît être un Bacchus.

Dans le corridor du côté du couchant, un Romain avec la toge; Marſyas, une Nymphe aſſiſe ſur un cheval marin, pièce très-rare apportée de Rome. Une Veſtale tenant d'une main une coupe, & étendant l'autre vers le feu ſacré: elle eſt très-bien drapée, ſes cheveux ſont rangés ſous ſon voile, ce qui ſembleroit décider la diſpute élevée parmi les antiquaires, ſi les Veſtales laiſſoient croître leurs cheveux après avoir reçu la tonſure. Mais M. Lanzi croit que c'eſt une Plautine; un Narciſſe; une Victoire traitée d'une manière ſvelte; un Philoſophe; un Combattant qui a un genou en terre, & la cuiſſe percée d'un trait; un jeune homme qui eſt habillé dans le goût de Mercure, & qu'on avoit pris pour un Camille ou pour un prêtre.

Apollon aſſis, Igias, Diane, Jupiter, Bacchus, Junon; une Veſta, & une figure avec un manteau; un Amour qui ſe repoſe; un Eſculape ſagement compoſé; Vénus & Cupidon, ſtatue qui paroît moderne; un Bacchus de Sanſovin; une Léda.

Le Sanglier antique, de la plus grande vérité & du plus beau faire: cette figure n'eſt point fatiguée d'une prodigieuſe quantité de coups de trépans, comme la copie que l'on en a en France.

Dans l'incendie de 1762, ce ſanglier antique, ainſi que la copie du Laocoon du Belvedere, par Baccio Bandinelli, ont été conſidérablement endommagés. Cette figure termine la ſuite du côté du couchant.

Après avoir fait le tour du corridor, on ſe trouve à la porte du premier cabinet du côté du nord & du couchant.

LE PREMIER CABINET contient le Muſeum Etruſque, & par conſéquent les antiquités propres à la Toſcane. Ce genre d'érudition s'eſt trouvé fort à la mode depuis une cinquantaine d'années; nous en parlerons à l'article de Cortone. On a recueilli dans ce cabinet beaucoup de morceaux qui étoient à Volterra, dans le cabinet Galluzzi, & à Monte Pulciano, dans le cabinet de Bucelli, où l'on avoit raſſemblé beaucoup de ſculptures étruſques & d'urnes chargées de caractères, enſorte que le cabinet Etruſque ſe trouve un des plus conſidérables qu'il y ait. On l'a placé dans un portique où il y a des niches, dans leſquelles ſont les tombeaux anciens, les urnes, les inſcriptions étruſques & latines, & celles qui ſont mêlées des deux langues, & auxquelles on doit le peu que l'on ſait du langage des anciens Etruſques; on y a ajouté des explications qui font connoître chaque objet & le lieu d'où il a été tiré. Pluſieurs de ces urnes trouvées à Chiuſi, ſont ſculptées, & repréſentent la mort d'Etéocle & de Polinice, celles que l'on a trouvées à Volterra ſont les plus belles, & on en voit ſurtout dans le cabinet de M. Guarnacci; il y a même des bas-reliefs en albâtre, qui tiennent en quelque ſorte de la beauté des ouvrages grecs: on en a auſſi raſſemblé dans le cabinet que nous décrivons; ils repréſentent pluſieurs ſujets de la guerre de Troie, publiés & expliqués par Gori & Paſſeri, qui ſe ſont diſtingués dans ce genre d'éru-

dition ; pluſieurs n'ont point été publiés. On y remarque ſurtout les deſſins des tombeaux dont étoient couverts les corps que l'on ne brûloit pas. Les épitaphes qui y ſont, contiennent ordinairement les noms du père & de la mère, ſuivant l'uſage des Etruſques. On peut conſulter ſur ces antiquités Gori, *Muſeum Etruſcum Florentiæ*, 1737, trois vol. *in-folio*, & M. d'Hancarville, dans ſes *Antiquités Etruſques, grecques & romaines, du cabinet de M. Hamilton*, publiées à Naples, en quatre vol. *in-folio*, avec des planches illuminées.

Winkelmann dans l'Hiſtoire de l'Art, Tom. I. pag. 133, fait voir que les Etruſques ont cultivé les arts même avant les Grecs. Et lorſque Volſinium (Bolsène) fut priſe, 265 ans avant Jéſus-Chriſt, on tranſporta deux mille ſtatues à Rome.

LE SECOND CABINET contient les bronzes modernes ; il eſt orné de ſtucs & de dorures. La patrie des Ghiberti, Donatelli, Verrocchi, Cellini, & la ville qu'habita Jean de Bologne, doit être bien fournie dans ce genre ; auſſi le cabinet dont nous parlons eſt le plus beau que l'on connoiſſe. On y a raſſemblé des morceaux de différentes écoles, les modèles de pluſieurs ſtatues modernes érigées à Florence & ailleurs ; enfin les copies des ſtatues antiques les plus eſtimées, & qui ſe trouvent en Italie & ailleurs ; comme le petit Faune d'Eſpagne ; le Cincinnatus & la Diane de Verſailles ; le Laocoon ; l'Apollon, & le Méléagre du Belvedere ; l'Hercule, la Flore & le taureau Farnèſe ; les deux Satyres ; le gladiateur ; le jeune homme qui s'arrache une épine ; le Marc-Aurèle du Capitole ; les deux groupes de la place du palais Quirinal à Rome ; le Silène ; le Bacchus & l'Hermaphrodite de la maiſon Borghèſe ; un petit amour de Donatello, que l'on a pris pour un Mercure ; un David du même, dont Vaſari a fait l'éloge ; un bas-relief qui repréſente le crucifiement de Jé-

ſus-Chriſt ; l'hiſtoire du ſerpent d'airain, de Danti, dont il eſt parlé auſſi dans Vaſari.

S. François-Xavier, S. Joſeph, Ste. Thérèſe, du Soldani ; la copie de l'Iphigénie, connue ſous le nom de Médicis, & la bacchanale de Borghèſe, qui ſont ſur des urnes antiques.

Un grand nombre de candelabres, & autres meubles travaillés à l'imitation des antiques.

Le buſte de Côme de Médicis, qui fit beaucoup d'honneur à Cellini.

Le Mercure de Jean de Bologne, qui a été apporté de la Villa Medici ; ſtatue ſingulière qui eſt en équilibre ſur une tête de Zéphire, & qui paroît ne faire que l'effleurer ; on en voit beaucoup de copies en Angleterre.

LE TROISIÈME CABINET contient les bronzes antiques, il eſt orné de marbre, & renferme dans quatorze armoires la plus belle collection de ce genre après celle de Portici.

1. Saturne, Apis, Jupiter, Neptune, Pluton, Minerve, Diane, une tête remarquable de Saturne.

2. Vénus avec ſes divers attributs ; des nymphes, des amours, des génies ; un Hermaphrodite remarquable par la grandeur & par le travail ; Mars & d'autres guerriers ; une belle amazone. On peut y remarquer les diverſes armures des Etruſques, des Grecs, des Romains, & des groupes qui repréſentent différens traits de la fable.

3. Hercule & Bacchus, fils de Jupiter ; on en trouve de différentes grandeurs & de différens âges ; les travaux d'Hercule y ſont repréſentés par une multitude de petites ſtatues, qui prouvent que le culte de ce Dieu étoit très-répandu dans l'Etrurie ; on remarque ſpécialement un groupe de Bacchus, auquel un génie donne de l'ambroiſie, ſymbole de l'immortalité. On a réuni aux figures de Bacchus, Ariane, les faunes, les ſatyres, Silène, comme étant du cortège de Bacchus, & les autres divinités champêtres.

4. La Victoire, la Fortune, les divinités ſecondaires, des génies, des ſtatues incertaines; on y a joint les divinités égiptiennes; on y remarque ſurtout un Sérapis, qui eſt un des plus beaux morceaux de ce genre.

5. Les divinités étruſques dont on ſait peu de choſe, & ſur leſquelles il faut lire l'ouvrage de Gori; c'eſt Janus, Pilumnus, Vulturnus, Vacuna, du moins ſuivant les conjectures de cet auteur. On y voit la groſſièreté des premières ébauches dans l'art de fondre le bronze; il n'y a point de cabinet où l'on voie des idoles étruſques auſſi grandes, & autant avec des inſcriptions antiques.

6. Les portraits des hommes illuſtres, philoſophes ou empereurs; enſuite les gladiateurs, les acteurs, &c.; enfin tout ce qui n'eſt pas divinité. On y a joint des fragmens de ſtatues, qui quelquefois ſont du meilleur goût & d'une conſervation plus parfaite que tout ce que l'on peut trouver en marbre antique.

7. Les animaux de toutes les eſpèces, qui ſervoient ou de vœux, ou de ſymboles, ou d'enſeignes militaires; un pégaſe, un hippogriphe, un taureau à face humaine.

8. Des autels, des trépieds & autres inſtrumens relatifs à la religion, dont pluſieurs ſont travaillés & chargés de figures.

9. Les candelabres, les lampes, dans leſquelles on trouve une variété incroyable de travail, de goût & d'invention, qui fait honneur aux artiſtes de l'antiquité.

10. Les meubles de femmes, chaînes, coliers, anneaux, braſſelets, pendans d'oreilles, aiguilles de cheveux, miroirs de métal. On y a ajouté les meubles à l'uſage des hommes, & des reſtes d'armures antiques; des balances, des meſures, des tuyaux de fontaines, des inſtrumens pour les bains.

11. Les inſcriptions ſur le bronze.

12. Les

12. Les manuſcrits en cire & ſur écorce y ſont réunis ; il y en a pluſieurs qui ont donné lieu à des ouvrages ou à des diſſertations ſavantes.

13. Des uſtenſiles antiques, pots, marmites, aſſiettes, vaſes à parfums, vaſes de ſacrifice, patères étruſques, avec des inſcriptions & des figures.

14. Inſtrumens des arts, comme des ſerrures & & des clefs, & quelques objets d'antiquité chrétienne : comme des anneaux de pontifes, des lampes ſur leſquelles ſont gravés des ſujets de l'hiſtoire ſainte, ſurtout celle qui eſt en forme de navire, & dont S. Pierre tient le gouvernail avec une inſcription qui a beaucoup exercé les commentateurs.

La collection que nous venons d'indiquer, pourra donner matière à pluſieurs volumes ; elle a été prodigieuſement augmentée ſous le nouveau règne, comme on en peut juger par l'ouvrage que Bianchi donna en 1759 ; ce qu'il appeloit la chambre des idoles ne contenoit pas plus de 300 bronzes, parmi leſquels il y en avoit beaucoup de modernes.

LE QUATRIÈME CABINET eſt deſtiné aux peintures antiques des Grecs & des Romains, & aux peintures faites en Italie vers le temps de la renaiſſance des arts.

On y voit les premiers ouvrages de Cimabué ; enſuite ceux de Giotto, qui ajouta du deſſin & de la grâce ; Taddeo Gaddi ſe diſtingua par la couleur ; Paolo Uccello par la perſpective & la vérité des figures d'animaux ; Maſaccio par la ſymétrie & l'expreſſion. Quand on a lu dans Vaſari l'hiſtoire des progrès de l'art, on voit avec plaiſir dans ce cabinet les preuves & les pièces juſtificatives de cette hiſtoire. La collection dont nous parlons eſt d'autant plus rare & plus précieuſe actuellement, que la plupart de ces peintures anciennes ont péri par la vétuſté ou par la reſtauration. A

l'égard des peintures véritablement antiques, c'eſt à Rome & ſurtout à Naples qu'il faut les voir.

Dans ce quatrième cabinet, on remarque un calendrier diviſé en deux tables, chacune deſquelles contient les ſaints d'un ſemeſtre; l'ancienneté & le genre de la peinture rapprochent ce monument des célèbres tables caponiennes, qui ſont à la bibliothéque du Vatican.

Les ornemens de cette ſalle, quant à la ſculpture, conſiſtent en pluſieurs buſtes qu'on y a raſſemblés, & qui ſont de Donatello, de Mino de Fieſole & autres anciens ſculpteurs; on y remarque ſurtout un S. Jean-Baptiſte du Donato, le meilleur de tous ceux qu'il a faits, à l'exception de celui qui eſt dans la maiſon Martelli.

LE CINQUIÈME CABINET eſt deſtiné au fameux groupe de Niobé, compoſé de ſeize ſtatues grecques. On ſait que ſuivant Ovide & Apollodore, Niobé reine de Thèbes vit percer ſes quatorze enfans par les flèches d'Apollon & de Diane, par la jalouſie de Latone. M. Fabroni a donné à ce ſujet une ſavante diſſertation. Ces ſtatues étoient ci-devant à Rome dans la Villa Medicis, d'où le grand-duc les a fait tranſporter à Florence; on les a reſtaurées & placées dans une ſalle, ornée de ſtucs dorés & de peintures dans le genre antique des thermes de Titus à Rome.

La figure de Niobé mérite d'être remarquée par ſon action: la plus petite de ſes filles ſe jette dans ſes genoux comme dans ſon aſyle; la mère étend ſa draperie comme pour garantir ſa fille; l'attitude eſt vraie, noble, excellente; la tête de la mère eſt d'un grand ſtyle & a beaucoup d'expreſſion, mais les draperies ſont d'une manière maigre. Les autres enfans ſont auſſi dans des attitudes qui expriment la crainte & l'effroi. La plupart de ces figures ſont mauvaiſes, mais il y en a quelques-unes qui ont de belles intentions, &

des attitudes assez naturelles, & qu'on a modelées plusieurs fois.

Winkelmann en fait un éloge pompeux. Les filles de Niobé, dit-il, contre lesquelles Diane a dirigé ses flêches meurtrières, sont représentées dans cette anxiété indicible, dans cet engourdissement des sens, lorsque la présence inévitable de la mort ravit à l'ame jusqu'à la faculté de penser... Niobé & ses filles seront toujours les modèles du vrai beau (Hist. de l'Art, T. II, p. 101). On doit les regarder comme des monumens inconteſtables du haut style (p. 241), c'est-à-dire, du siècle qui a précédé celui de Praxitèle.

M. Falconet (Tom. IV, p. 378) examine si ce groupe est celui dont parle Pline, & s'il peut être de Scopas ou de Praxitèle : il convient qu'on peut admirer la grandeur de la manière; mais il ne trouve point que les draperies soient des plus belles, malgré l'avis de Winkelmann (*Monumenti inediti*, Tom. I.); il critique le bras & la main dont la mère tient sa fille dans son giron, les jambes & tout le bas du vêtement de la mère.

Mais je rapporterai encore ce que m'écrit à ce sujet M. de Quincy, dont les talens & le goût méritent la plus grande confiance. On a toujours porté sur la famille de Niobé des jugemens très-différens, dit M. de Quincy; les uns, prévenus que Pline attribue cet ouvrage à Scopas ou à Praxitèle, & croyant avec raison qu'il n'a dû sortir que des chefs-d'œuvres de la main de ces deux artistes, sont plus frappés du grand style, de l'expression simple & savante, & du caractère sublime de la plupart de ces figures, que des incorrections qui s'y trouvent; les autres, rebutés des défauts évidens de cet ouvrage, le condamnent très-légèrement à n'être mis qu'au rang des antiques médiocres: en l'examinant avec plus de soin, on en porte un autre jugement.

Si la Niobé étoit de Scopas ou de Praxitèle, cet ouvrage ſeroit infailliblement ſupérieur à tous les morceaux qui nous reſtent de l'antiquité ; car excepté le Laocoon dont Pline parle avec éloge, & dont il nomme les artiſtes, nous n'avons aucun des ouvrages cités par les anciens auteurs ; preſque toutes les ſtatues que nous admirons ont été faites à Rome ſous les empereurs, où, en les ſuppoſant même faites en Grèce, nous ne voyons point qu'elles aient attiré l'attention de ceux qui ont fait la deſcription des plus beaux ouvrages qui étoient à Rome ; & beaucoup d'autres raiſons prouvent que nous n'avons aucun morceau des fameux ſculpteurs de l'antiquité. Si pourtant nous trouvons tant de beauté dans les ouvrages obſcurs faits par des artiſtes inconnus, dans des temps où les arts étoient déchus, quelle perfection ne devrions-nous pas rencontrer dans les ouvrages de Scopas ou Praxitèle, auxquels, comme on n'en peut douter d'après Pline, cet ouvrage étoit attribué ? Si avec des beautés frappantes & le ſtyle d'une fameuſe école, on voit dans ces ſtatues des défectuoſités impardonnables & inconciliables, avec le mérite réel qui y domine, qu'en doit-on conclure, ſinon que les ſtatues que nous avons aujourd'hui ne ſont que des copies, & que les originaux auront été emportés à Conſtantinople, ou auront été perdus & détruits avec une infinité de chef-d'œuvres dont parlent les auteurs, & que nous ne retrouvons plus ; en vain diroit-on que Scopas ou Praxitèle peuvent avoir fait des fautes, au moins ils n'auroient point péché contre l'enſemble. Il faut encore obſerver qu'on retrouve une très-grande quantité de copies antiques des filles de Niobé, ce qui donne quelque poids à cette ſuppoſition. Au reſte, ces figures ſont pleines de reſtaurations, & l'on juge mal de l'effet qu'elles pouvoient produire, lorſqu'elles ſe compoſoient les unes avec les autres

& formoient un groupe, comme on le voit dans beaucoup d'endroits, où le marbre eſt taillé de manière à faire voir des rapports.

La ſalle de Niobé contient quatre bas-reliefs du Carradori, relatifs à Niobé, avec quatre grands tableaux : l'enlèvement de Proſerpine de Griſoni ; l'entrée de Côme II, par Sutterman ; une bataille, par Rubens, & un triomphe d'Henri IV, roi de France, par le même.

LE SIXIÈME CABINET eſt appelé du nom de l'Hermaphrodite, parce qu'il renferme entr'autres richeſſes le bel hermaphrodite, antique de marbre blanc couché ſur une peau de lion ; il a le viſage & la gorge d'une femme ; le ſexe maſculin eſt bien marqué, l'autre paroît à peine. Cette figure a été reſtaurée par Michel-Ange. Elle eſt ſemblable à celle de la ville Borghèſe à Rome, mais elle fut trouvée long-temps auparavant. Celle de Rome eſt plus belle au jugement de Winkelmann (Tom. II, p. 47); peut-être faudroit-il les voir enſemble pour en juger : cependant cette dernière ayant été beaucoup plus copiée par les artiſtes, il eſt à préſumer qu'elle mérite la préférence.

Ces répétitions dans l'antique ne doivent point étonner : car lorſqu'un fameux ſculpteur avoit fait une bonne figure, d'autres ſculpteurs ne dédaignoient pas de la copier. Je n'en veux pour preuve que les différentes copies antiques que l'on trouve à Rome de la Vénus de Médicis : quelques-unes la repréſentent telle qu'elle eſt, d'autres réduites à une forme plus petite, & quelquefois avec des changemens dans les acceſſoires ; quant aux hermaphrodites, nous voyons dans Pline que les Romains avoient fait de ce genre de monſtre l'objet d'une partie de leurs débauches ; voilà pourquoi le ciſeau des artiſtes les plus habiles fut employé à les repréſenter.

On a placé dans la même ſalle l'Adonis de

Michel-Ange ; la Vénus à demi-nue, & celle qui tient une pomme ; l'Apollon & le Bacchus de la Villa Medici. On y voit auſſi un recueil de tableaux des anciens maîtres qui ſuivirent ceux dont nous avons parlé au quatrième cabinet.

Une Vierge dans le ſtyle du Perugin.

Une purification & une aſcenſion, que l'on croit de Mantegna.

Une Vierge avec quatre ſaints, de Ghirlandajo.

Une deſcente de croix, par Pier di Coſimo.

Un portrait par le Giorgion. Ce ſont-là les peintres dont les ouvrages formèrent Raphaël, le Corrège, le Titien, André del Sarto, &c.

On remarque ſurtout une grande eſquiſſe de Barthélemi della Porta, qui mourut avant d'y avoir mis la couleur, c'eſt une Vierge environnée des différens ſaints protecteurs de Florence.

Une aſſomption, de Volterrano.

Les trois Maries au ſépulcre, par Pierre de Cortone, grande ébauche où l'on juge des beautés qu'auroit eu cet ouvrage, s'il eut été conduit à ſa perfection.

La multiplication des pains, par Buti.

Les noces de Cana, par Allori.

Tobie, par Santi di Tito.

Abel, par Lotti.

La diſpute, du Caravage.

Pluſieurs têtes ou buſtes des meilleurs peintres, comme un S. Paul de Véronèſe ; un S. Pierre, du Guide ; d'autres de l'Eſpagnolet, de Rubens, de Vandyck.

La table incruſtée en pierres dures, qui eſt dans le milieu de cette pièce, qui eſt la plus riche de toutes celles qui ſont répandues dans les appartemens ; on y a travaillé pendant ſeize ans, & cependant elle n'étoit pas terminée ; on y a ſuppléé par des ornemens en bronze doré.

LE SEPTIÈME CABINET contient des têtes en

marbres & des inſcriptions grecques & latines. On a preſque doublé le nombre des inſcriptions qui étoient à Florence, dans le temps que Gori a publié ſon recueil; elles ſont rangées par claſſes, à l'exemple des collections de Rome & de Vérone. On a placé au milieu de la ſalle Hercule qui tue le centaure Neſſus, groupe qui n'eſt pas ſans mérite, & un beau torſe; celui-ci faiſoit autrefois l'ornement de la galerie Gaddi. On y voit auſſi des pierres ſépulcrales apportées du levant, des ſarcophages, des urnes, des vaſes avec titres ou inſcriptions. Pluſieurs inſcriptions qui ont fait la matière de diſſertations ſavantes, ou qui ont ſervi à décider des points d'érudition.

Des buſtes antiques d'Alexandre & d'Adrien, plus grands que nature; on a mis ce dernier dans la collection des grands hommes, comme amateur des arts; la tête d'Alexandre eſt pleine d'expreſſion; Galien, Pompée, Marc-Antoine, Cicéron, Scipion l'Africain, Scipion Naſica, Fabius, Séneque.

Enfin le buſte de Brutus par Michel-Ange; le marbre en eſt à peine ébauché, & il ſemble déjà plein de vie, & d'un grand caractère: cet incomparable artiſte laiſſa cette figure dans cet état d'imperfection par l'effet d'une inconſtance qui lui a fait abandonner tant de choſes commencées. Un bel eſprit en attribuant la cauſe à un autre ſujet, fit ces deux vers qu'on a gravés ſous le buſte.

Dum Bruti effigiem Sculptor de marmore ducit,
In mentem ſceleris venit, & abſtinuit.

« Pendant que le ſculpteur tiroit de ce marbre » la reſſemblance de Brutus, il ſe reſſouvint de » ſon crime, & abandonna l'ouvrage ».

Un Anglois, qui ſe regarde comme un autre Brutus par ſon zèle républicain, ne penſe pas de

même : voici les deux vers que le comte Sandwich composa par opposition aux deux autres :

Brutum effecisset Sculptor, sed mente recursat
Tanta Viri virtus ; sistit & abstinuit.

« Le sculpteur auroit achevé Brutus, mais il se » forma une si grande idée de son héros, qu'il » s'arrêta ».

Les statues des grands hommes de la Grèce sont en plus grand nombre, & il y en a de fort rares. On remarque Solon, Sophocle, Sapho, Euripide, Socrate, Alcibiade, Anacréon, Homère, Démosthène, Platon, Aristophane, Aratus, qui contemple le ciel. Plusieurs de ces figures portent leurs noms écrits, d'autres ont des notes caractéristiques auxquelles on les reconnoît ; enfin il y en a qui sont nommées par leur ressemblance avec celles des autres cabinets, dans lesquelles on a eu quelques autorités, ou quelques médailles pour décider des ressemblances.

LE HUITIÈME & le neuvième cabinet sont remplis par les portraits des grands peintres de tous les pays, faits la plupart de leur propre main ; cette collection unique d'environ 330 portraits, présente non-seulement la figure de chaque peintre célèbre, mais encore un exemplaire de sa manière. Ces portraits sont gravés dans le *Musæum Florentinum*, & en partie encore dans la collection de Hugford, avec des explications. C'est le cardinal Léopold de Médicis qui commença ce précieux recueil.

Le premier des deux cabinets est rangé suivant les différentes écoles. D'un côté est l'école de Florence avec celle de Rome ; on distingue au milieu le divin Raphaël, élève de la première, & chef de la seconde ; il est accompagné de Jules Romain, de Baroccio, de Zuccheri. Le dernier dans l'ordre de date pour l'école romaine, est celui du

chevalier Mengs, qui s'eſt diſtingué par de belles peintures & de très bons ouvrages ſur ſon art.

Dans l'école de Florence, le plus ancien portrait eſt celui de Maſaccio, qui fut le premier modèle du ſtyle des modernes, & qui donna l'exemple à Raphaël, ſans l'avoir reçu de perſonne.

Le portrait de Michel-Ange, chef de l'école, n'eſt pas de ſa main, ſuivant quelques uns.

Sur la muraille oppoſée, ſont les portraits de l'école de Veniſe & de celle de Bologne; pour la première, Bellini, auquel ſuccéda le Georgion, qui éclaira le Titien, Paul Véronèſe, le Parmeſan, le Tintoret, les Baſſans.

Dans la ſeconde, le Primatice, qui eſt le plus ancien de l'école de Bologne. La famille des Carraches qui ramenèrent en Italie la peinture déjà déchue, & ſe firent une manière qui ſembloit réunir les charmes des autres écoles. Ils ſont ſuivis par le Dominiquin, l'Albane, le Guerchin, le Guide, &c.

La collection des peintres étrangers eſt aſſez conſidérable, on remarque ſurtout Holbein, Rubens, Vandyck, Velaſco, le Brun, mais il y manque le Pouſſin, qui eſt le Raphaël de la France. On remarque pluſieurs portraits, dans leſquels les auteurs ſe ſont peints tenant à la main un petit tableau de leur genre, ſurtout ceux dont le talent n'étoit pas de faire des portraits en grand, comme Borgognone, peintre de payſages & de batailles; Vander-Werff, Van-der-Neer, Mieris, Sckalcken, célèbre par ſes nuits éclairées de lumière, Reſani pour les animaux, Balaſſi & Vanderbrach pour les fleurs.

Parmi tous les portraits de ce cabinet, il y a, dit M. Cochin, quantité de têtes qui ſont d'une très-grande beauté. On eſtime ſurtout Vandyck, Rubens, Rembrand, le Guide, Annibal Carrache, Jules Romain, Luc Jordan, Léandre Baſſan, Vivien & la Roſalba; les deux derniers en paſtel.

L'air d'embonpoint & de ſanté qu'on voit dans le portrait du Rembrand, ſemble annoncer la touche franche, incorrecte, heurtée, mais forte & expreſſive de ce peintre, tandis que l'air foible & enfantin de Raphaël rappelle le tendre, le moëlleux de ſes ouvrages. Je fus attendri à la vue du portrait de cet homme incomparable, enlevé à l'âge de 36 ans, & qu'une mort ſi prématurée n'a pas empêché d'emporter avec lui la réputation de premier peintre de l'univers.

L'on a auſſi enrichi ce cabinet de divers morceaux de ſculpture antique : on y voit la belle urne de la Villa Medici, où eſt repréſenté le ſacrifice d'Iphigénie.

LE NEUVIÈME CABINET a été ajouté pour ſervir de ſupplément au précédent : on y trouve beaucoup de portraits de peintres modernes, & pluſieurs anciens, qui ont été acquis nouvellement.

On y a placé une figure de l'amour apportée auſſi de la Villa Medici : on y admire l'expreſſion de malice que les poëtes donnent à Cupidon.

LE DIXIÈME CABINET contient les médailles, dont la collection eſt des plus célèbres. Gori en a publié une partie dans le *Muſeum Florentinum* ; mais on l'augmente encore journellement. Les médailles des villes y ſont en très-grand nombre ; les Céſars en or y ſont plus complets que dans aucun cabinet de l'Italie ; les monnoies étruſques y ſont en marbre, il y en a ſurtout deux grandes qui ſont quarrées & très-ſingulières ; ce médailler a été rangé par l'abbé Eckhel, antiquaire de l'empereur, qui a publié, en 1779, le catalogue du cabinet de Vienne, & dont on trouve une idée dans l'ouvrage de M. Pelli, qui eſt le garde des médailles à Florence. On a ſuivi l'ordre des lieux où elles ont été frappées, ſans égard à leur grandeur ou au métal. On en compte 14000, dont plus de 1100 en or, & 3750 en argent.

Le médailler de Florence eſt le plus conſidérable de l'Italie, ou du moins il n'y a que celui de Naples qu'on puiſſe lui comparer ; mais à cet égard on convient aſſez qu'il n'y a point de collection au monde qui égale celle de Paris, pour la rareté & la conſervation, comme nous l'avons remarqué en parlant du médailler de Turin. Voyez Tom. I. (1).

On a garni les murailles du cabinet, d'une ſuite de tableaux de l'école de Vaſari, & de pluſieurs petites ſtatues de l'école de Jean de Bologne.

Les deux pièces voiſines ſervent à ceux qui ſont employés au cabinet, & contiennent les archives ou les documens qui concernent ce cabinet. L'abbé Galluzzi les a tirés de la ſecrétairerie du palais vieux, dans le temps qu'il rangeoit les manuſcrits, pour préparer la grande hiſtoire qu'il a donnée de la maiſon de Médicis. On y trouve les indications de pluſieurs tableaux originaux ; les ſources d'où proviennent les pièces les plus rares ; un grand nombre de lettres curieuſes relatives à la galerie ; & enfin une collection de livres qui va chaque jour en augmentant.

L'ONZIÈME CABINET eſt un ſallon arrondi en forme de tribune, orné de colonnes d'albâtre & de vert antique, entre leſquelles ſont ſix armoires enrichies de colonnes d'agate, & de cryſtal de roche, avec des ornemens en pierres dures ; c'eſt-là où l'on voit un tréſor de pierres précieuſes qui ſurpaſſe tout ce que l'on connoît dans ce genre. On y compte près de 4000 pierres gravées, &

(1) Ajoutons encore qu'il y a un cabinet précieux de médailles à Paris. C'eſt celui de M. d'Enneri ; il y en avoit un de M. Pellerin, qu'on a réuni au cabinet du roi. On en peut juger, par le beau recueil de médailles en 8 volumes *in*-4°. imprimés chez L. F. de la Tour, en 1762-1767. Cet ouvrage, un des plus importans en matière numiſmatique, ne renferme que les médailles uniques, rares, peu ou mal connues, qui ſe trouvoient dans le cabinet de M. Pellerin.

il y a des camées & des pierres gravées en creux, parmi leſquelles on en trouve une trentaine dont le travail eſt eſtimé ; mais un grand nombre de celles qu'on vante pour l'excellence de leur exécution, préſente ſouvent, dit M. Cochin, un travail fort ſec & fort meſquin : parmi les camées dont on fait le plus de cas, il y a une petite tête de Veſpaſien, qui eſt en effet touchée avec eſprit & qui a de la vie, mais elle paroît un peu chargée ; d'ailleurs le travail en eſt un peu ſec & d'une manière petite. On voit un autre camée beaucoup plus grand dont on ne fait cas qu'à cauſe de ſa rareté ; il repréſente Tibère & ſa femme (1).

Cette collection renferme auſſi un grand nombre de ſtatues, de têtes & de vaſes en pierres dures ; il y a ſurtout une taſſe de grenat d'une grandeur extraordinaire.

Un grand nombre de vaſes d'agate, de lapis & de jaſpe travaillés à Florence ſous les Médicis ; pluſieurs ſont émaillés, garnis en or, auſſi curieux pour un naturaliſte que pour un homme de goût ; on ſait que Cellini prenoit part à ces travaux.

Des ouvrages en cryſtal, où l'on repréſente des ſujets de l'écriture ou de la fable, d'après les peintures de Michel-Ange ; pluſieurs ſont de Valerio Vicentino, Miſuroni, & Giovanni Bernardi.

Un buſte de Néron en cryſtal de roche ; pluſieurs têtes d'empereurs en calcédoine, & même des buſtes de particuliers, que l'on conſervoit dans les maiſons, pour conſacrer la mémoire des perſonnes que l'on avoit perdues. Une tête de Galba en albâtre ; une de Matidia en aigue marine, qui

(1) M. Pelli a fait un catalogue des médailles en 17 volumes manuſcrits, & celui des pierres gravées en 10 volumes ; il ſe propoſe de publier un ouvrage ſur les pierres gravées, dans le goût de celui que M. l'abbé le Blond & M. l'abbé de la Chau ont commencé de publier à Paris ſur le cabinet de M. le duc d'Orléans.

eſt unique ; un Tibère ſur une turquoiſe célèbre pour la grandeur & pour la ſculpture.

Un Mars en ſaphir ; un Alexandre en chryſolite ; un Ciceron en topaze ; une furie en hyacinte, très-rare ; un Hercule en améthiſte ; une Minerve en ſardoine.

Le prince a fait tirer des ſoufres des pierres gravées, & l'on y voit parfaitement la fineſſe du travail & le prix de ces antiques. Gori & Paſſeri, qui ont donné trois volumes (1) ſur les pierres gravées, ont fait voir combien on en tiroit de lumière pour la mythologie, l'antiquité & l'hiſtoire de l'art, car on en voit de tous les ſiècles & de tous les pays. La collection des Céſars eſt ici plus nombreuſe que dans aucun autre endroit ; elle eſt même dans certains points plus complète que la ſuite en marbre de la galerie ; & pour l'arrangement de celle-ci, M. Lanzi s'eſt beaucoup ſervi de celles des pierres gravées.

En conſidérant cette ſuite, on voit renaître l'art dans le quinzième ſiècle : on remarque ſurtout les portraits de Laurent le Magnifique, & de Savonarole, qne l'on attribue à Giov. delle Corniuole. On voit l'art ſe perfectionner dans les ſiècles ſuivans, par pluſieurs portraits de papes & de princes ; un des plus beaux eſt celui où Roſſi a repréſenté toute la famille de Côme I : il y a auſſi pluſieurs camées modernes que l'on a pris pour antiques : Curzio excelloit à les contrefaire ; il fit une Agrippine, que le cardinal Ludoviſi acheta très-cher ; les plus habiles antiquaires de Rome y furent trompés. Mais on admire ſurtout les camées de la famille d'Auguſte, ou des temps voiſins de ſon règne ; comme un Veſpaſien, que l'on a appelé le roi des camées, & celui qu'on a donné pour

(1) *Theſaurus Gemmarum antiquarum Æneis tabulis* 200. Florentiæ, 1730, 3 vol. in-fol.

un Julianus Auguſtus, qui, accompagné de ſa femme, fait une libation; celui-ci eſt remarquable par les accidens de couleurs, de même que le Ganimède, le Curtius, & le Lion en ſardoine, gravé par Plutarco; un camée en niccolo, c'eſt-à-dire, gris ſur du noir, ſans ſaillie, où l'on a rapporté un Apollon en or, & que Mariette regarde comme une des choſes les plus rares de l'antiquité; enfin le grand camée que l'on croit repréſenter Teano, femme d'Antenor, gardant le Palladium de Troye, & que M. Lanzi croit être une Veſta, faite pour la famille d'Auguſte; il regarde ce camée comme valant lui ſeul un cabinet tout entier.

LE DOUZIÈME CABINET, ainſi que le treizième, contient des tableaux flamans ou d'autres du même genre, au nombre d'environ 350. Les voûtes ont été peintes, à ce que l'on croit, par le Poccetti; l'hiſtoire de la Magdelaine, dans les lunettes de la voûte, a été peinte par Curradi; un grand tableau de Solimène, qui repréſente Diane renvoyant Caliſto. S. Joſeph du Bronzin, de même que Suſanne; S. Pierre marchant ſur les eaux; le ſacrifice d'Abraham; une Magdelaine copiée d'après celle du Corrège qui eſt à Dresde; un portrait du Bianca Capello, dont nous parlerons ci-après; Hercule avec les Muſes.

La peinture au milieu de ſes attributs, par Gio da S. Giovanni; Vénus au milieu des amours, par l'Albane; une Vierge d'Annibal Carrache; une autre de la même main, avec pluſieurs figures.

Jéſus-Chriſt chez le Phariſien, par le Titien; la prière de Jéſus-Chriſt au jardin des Oliviers, par le Corrège; Jéſus-Chriſt au moment où il eſt arrêté, tableau du vieux Baſſan.

Une Vierge du Peſarèſe, & une tête de jeune homme, par Vinci, qui ſont remarquables, ainſi que pluſieurs autres tableaux.

Sur l'autre muraille, un crucifiement compoſé par Michel-Ange, exécuté par le Bronzin.

Une Vierge dans la gloire, ébauchée par Paul Véronèſe; la légion Thébéenne, par Puntormo; une nativité de Chiarini; une belle campagne de Salvator Roſa, &c.

Sur la troiſième muraille eſt une Ste. Catherine de Sienne, par Franceſchini; une Vierge de l'Eſpagnolet; une du Parmeſan, & une qu'on attribue au Corrège; ſur le revers du tableau eſt une tête du Sauveur. Les diſciples d'Emaüs, par le vieux Palme.

Sur la quatrième muraille eſt une tête de Méduſe avec des ſerpens, par Léonard del Vinci; ce tableau eſt d'une grande vérité, mais il n'eſt pas achevé, ce qui a lieu dans beaucoup de tableaux de ce maître. La nativité & la circonciſion, deux tableaux très-finis, de Porta; une Vierge du Parmeſan; une Judith, par Chriſtophe Bronzin, le meilleur peut-être des trois peintres de ce nom. Deux tableaux de Zuccheri, qui repréſentent l'âge d'or & l'âge d'argent. Jupiter qui diſpenſe à chaque divinité un don particulier, avec ces mots, *unicuique ſuum.* Vénus & Adonis, du même.

Dans le cabinet voiſin, il y a encore quelques tableaux italiens; l'aſſemblée des Dieux de Zuccheri; deux tableaux de l'Albane, qui repréſentent des danſes & des amours. Noé dans ſon ivreſſe, & le ſacrifice d'Abraham, par Empoli; deux ſujets de S. Laurent, par Allori; un S. Joſeph, & une Vierge, de Treviſani; une Sybille du Guide; un Sauveur de Maratte; un S. Pierre & un S. Simon, de Carlin Dolce.

Parmi les tableaux flamands qui ſont dans ces deux cabinets, on remarque d'abord les fleurs de Van-Huiſum; les oiſeaux de Van-Aalſt; des troupeaux de Berghem, d'une touche très-fine & d'un deſſin plus correct que le commun des tableaux flamands; des poiſſons de Van-Keſſel, qui s'eſt fait de la réputation dans ce genre, comme dans les inſectes & les fleurs.

Parmi les tableaux des payſagiſtes, on diſtingue un berger ſous un arbre, par Elzheimer; le rivage de la mer, par Savery, renommé pour les rochers & les pays incultes; deux petits tableaux, par Poëlenbourg, que Rubens employa pour orner ſa maiſon. Il y a du même peintre quatre tableaux plus finis, dans le treizième cabinet: Moyſe ſur le Nil; Moyſe dans le déſert; une danſe de ſatyres, & une de payſans. Pluſieurs vues des deux Both; les quatre élémens de Brughel; ils reſſemblent beaucoup à ceux de la bibliothéque de Milan; un calvaire d'Albert Durer, en griſaille, & la copie en couleur, par Breughel; Jéſus-Chriſt arrêté, d'Albert Dure; Ste. Anne, de Dowen; le mariage de la Ste. Vierge, par Van-Balen; une ancienne Vierge, que l'on attribue à Van-Eyck, connu ſous le nom de Jean de Bruges, qui contribua aux progrès de la peinture par l'invention du vernis à l'huile.

Pour la perſpective, on remarque la priſon de S. Jean-Baptiſte, par Steenwick, peintre qui étoit très-eſtimé par Vandyck, & faiſoit ſouvent pour lui les fonds d'architecture. La priſon de Sénèque, & deux égliſes gothiques, par Neef; des ruines d'antiquités, par M. Cleriſſeau; ces tableaux ſont diſtribués comme ceux de Neef, dans le douzième & le treizième cabinet.

Une querelle, par Vouvermans; un chaſſeur, de Metzu; deux hôtelleries de Teniers le vieux; & trois foires de campagne de Teniers le jeune. Le premier a plus d'idée, mais le fils l'égale pour le goût.

Une adoration des Mages, du chevalier Vanderwerff, d'une belle exécution; la manière en eſt aſſez large, & c'eſt un des morceaux les mieux deſſinés de ce maître, mais il eſt ſi fini, que cela en rend la touche froide.

Le jugement de Salomon, par le même; une nativité

nativité de Poëlembourg, & une troiſième de Rembrant, que les Italiens ont appelé le Caravage des Ultramontains: une Magdelaine de Mieris le jeune, dont la draperie reſſemble à celle du Titien; un S. Sébaſtien, & une Vierge de Sckalcken; une tentation de S. Antoine, par Teniers, pleine d'idées biſarres comme le ſujet le comporte.

Deux belles têtes d'Apôtres, par Albert Durer; une religieuſe de Luc de Hollande; les trois grâces de Rubens, traitées d'un grand goût; la Vénus au miroir, du même peintre.

Un autre tableau de Rubens (figures d'environ un pied) repréſentant Vénus & Adonis; l'amour tire Adonis par la cuiſſe; les grâces découvrent Vénus: l'envie ou une autre furie retient Adonis par ſon vêtement; de petits enfans jouent avec ſes chiens, ou les tiennent en leſſe. Ce tableau eſt très-beau, les grâces ſont bien deſſinées, quoique d'une nature un peu flamande; la Vénus eſt belle.

Orphée qui délivre Euridice, par le frère de Jean Brughel, qu'on a appelé Brughel d'enfer, à cauſe de quelques ſujets ſemblables qu'il a tirés du Dante.

Pluſieurs portraits; J. B. Rouſſeau, par Largillière; Luther, par Cranack & par Holbein; ils ſont rares partout, excepté en Angleterre, où les ouvrages de Holbein ſont plus communs. La ſeconde femme de Rubens qui lui a ſouvent ſervi de modèle; la famille de Netſcher peinte par ce maître; des buveurs, de Brauwer; ce ſujet étoit familier à ce peintre, qui vécut au cabaret, & mourut à l'hôpital; Rubens lui avoit deſtiné un mauſolée, mais il ſurvécut trop peu à ſon ami.

Des joueurs de Hemskerck; une maſcarade de Helmbreker; un charlatan, un payſan qui coupe du pain à ſa femme, & un vieux amoureux, par Mieris; des enfans qui tirent un oiſeau d'une cage, tableau curieux de Pierre Vanderwerf, fils du célèbre Adrien.

Un cabaretier qui tire ſon vin, & deux autres tableaux, par Gherard-Dow.

Quatre gravures de Callot, qui repréſentent l'hiſtoire d'une compagnie de voleurs.

Une nuit, un arc-en-ciel, une ſoirée de village, par Agricola, peintre qui a réuſſi ſpécialement dans les tableaux qui repréſentent le labourage, & les campagnes en différentes ſaiſons, & à différentes heures du jour; d'où lui eſt venu le nom d'Agricola.

Deux autres payſages, par Van-der-Neer, auteur recherché en Italie.

Une marine, de Claude Lorrain, que des amateurs ont appelé le Raphaël des payſagiſtes; on y voit la Villa Medici; on apperçoit dans l'air l'eſſet de la roſée au ſoleil levant.

On a ajouté dans ces deux cabinets pluſieurs ſtatues ſur des tables en pierres dures, entr'autres la Vénus Anadyomène ou ſortant de l'eau, comme dans le tableau d'Apelle, dont il eſt parlé dans Pline. Elle a été apportée de Rome, où le chevalier Maſſéi la fit graver, comme une des meilleures ſtatues que l'on connût, elle eſt dans la petite ſalle; il y a deux ſtatues dans la grande: une Vénus qui ſort du bain, & qui tire une épine de ſon pied; le ton vraiment antique eſt ce qu'elle a de plus beau. Un jeune homme nud, qui ſe retrouve un grand nombre de fois en bronze & en pierres gravées, il eſt bleſſé; on prétend que c'eſt un délateur, qui relève au ſénat une conſpiration; d'autres diſent un vainqueur des jeux olympiques.

LE QUATORZIÈME CABINET contient les eſtampes & les deſſins; il eſt en forme de bibliothéque, où ſont dépoſés plus de 70 volumes d'eſtampes, & au-deſſus des armoires ſont placés des deſſins choiſis & encadrés; il eſt ſurtout riche en gravures d'Albert-Durer, & de Marc-Antoine.

La collection des deſſins, formée dès le temps

du cardinal Léopold, eſt une des plus riches que l'on connoiſſe : il y a 225 volumes, dont 80 ſont chacun d'un auteur diſtingué ; les autres ſont des mêlanges d'italiens & d'étrangers. Le grand-duc en a acheté beaucoup des maiſons Gaddi, Michelozzi & Hugford, ce qui a completté la collection. Elle commence à Cimabué, c'eſt-à-dire, à l'enfance de la peinture, juſqu'aux deux derniers, qui ſe ſont diſtingués en Italie, Battoni & Mengs. Cette collection de deſſins éclaire l'hiſtoire de l'art & celle des artiſtes.

On trouve dans le même cabinet différentes ſtatues, entr'autres un Amour, un Pan ; un Canope ; un prêtre Egyptien, & une tête de Minerve aſſez rare, en ce qu'elle eſt d'un genre étruſque, qui participe de l'ancien genre des Grecs.

LE QUINZIÈME CABINET eſt celui des vaſes Etruſques ou Romains ; il y en a même quelques-uns que l'on croit être venus de la Grèce. Dancarville, dans le grand ouvrage qu'il a donné ſur la collection de M. Hamilton, en a décrit pluſieurs ; on y admire la variété des formes, des couleurs, des vernis. Il y en a un grand nombre qui ont été trouvés à Volterra, à Chiuſi, à Arrezzo, entr'autres une Bacchante qui eſt aſſiſe ſur un taureau, & dont la robe eſt couverte d'étoiles. On peut voir par ce morceau, ce que ſavoient faire les anciens Etruſques, & ce vaſe paroît être de la même époque qu'un autre vaſe où ſe voit une châſſe ; Dancarville commence ſa collection par celui-ci, comme étant un des plus anciens, & Winkelmann l'a cité pluſieurs fois dans ſon hiſtoire de l'art.

On a mêlé dans cette collection pluſieurs vaſes imités des anciens, par la famille Vaſari, à Arrezzo, & copiés dans ce ſiècle même en Angleterre : on pourroit s'y tromper à l'intérieur, mais le poids les fait reconnoître pour modernes. On y voit auſſi

de la poterie d'Urbino, de Cagli, & de Caſtel-Durante, où il y a des deſſins d'après Raphaël, les Carraches & autres.

Ce cabinet renferme auſſi toutes les antiques en terre cuite, comme les lampes, les ſtatues d'animaux, qui, ſuivant le comte de Caylus, étoient offertes par les pauvres en place de victimes.

Celles des dieux lares, & peut-être quelques-unes qui ſervirent de modèle aux ouvrages de marbre & en bronze.

Un grand nombre de pieds, de jambes, de cœurs, de têtes qui ſervoient d'*ex-voto*, pour remercier les dieux de différentes guériſons. Le plus grand nombre fut trouvé près d'un ancien temple de Diane, vers 1669.

Il y a auſſi des bas-reliefs d'un très-bon goût.

On a placé dans ce cabinet un morceau précieux de ſculpture en bas-relief, c'eſt l'autel d'Alceſte, qui préſerve de la mort ſon mari Admète, en ſe ſacrifiant pour lui; il a été gravé, & M. Lanzi ſe propoſe de publier une diſſertation qu'il a lue à l'académie della Cruſca, au ſujet de ce beau monument.

LE SEIZIÈME CABINET, appelé la *Tribûne*, eſt celui qui renferme la fameuſe Vénus de Médicis. On l'a choiſi de préférence, pour y placer ce qu'il y avoit de plus précieux dans la galerie, ſoit en ſculpture, ſoit en tableaux, à cauſe de ſa hauteur & de la diſpoſition des jours, qui eſt plus favorable à ces chefs-d'œuvres.

Cette Vénus antique, que l'on a crue être celle de Gnide, par Praxitèle, mais dont on ignore abſolument l'auteur, comme l'a prouvé M. Falconet, eſt au moins la plus belle qui exiſte, & depuis 300 ans que l'on déterre des monumens, & ſurtout des ſtatues de Vénus, il ne s'en eſt pas trouvé d'auſſi belle; elle mériteroit ſeule le voyage de Florence, comme autrefois l'on faiſoit le voyage de Gnide, pour voir la Vénus de Praxitèle.

La Vénus de Médicis a un peu plus de cinq pieds de haut; il y a un dauphin ſur le côté, ce qui l'a fait nommer auſſi Vénus maritime; elle eſt toute nue, ſa tête eſt tournée à gauche; elle porte la main droite au-devant de ſon ſein ſans y toucher, & de la gauche elle couvre d'une certaine diſtance ce que la pudeur ne permet pas de laiſſer voir. On ne peut imaginer ni une plus heureuſe attitude, ni un plus beau choix de nature; tout ce qui eſt antique dans cette ſtatue eſt bien reſtauré. Les bras ſont modernes, quoiqu'on aſſure à Florence qu'ils ſont antiques: ils ſont faits, il eſt vrai, avec ſoin, mais ils ne répondent point à la beauté du reſte de la figure. On a été conduit à les mettre dans le mouvement où ils ſont, par les copies antiques que l'on en avoit trouvées auparavant. M. Cochin ſoupçonne même que la tête a été reſtaurée, & M. Leſſing le penſoit de même en 1775. Cette belle figure fut trouvée à Tivoli, dans la *Villa Adriani*, de même qu'un grand nombre de ſtatues du plus beau travail des Grecs: mais elle étoit caſſée en cinq endroits; ſavoir au col, aux cuiſſes, au-deſſus des jambes, au milieu des jambes, & au-deſſus des pieds.

Bien des auteurs entraînés par le témoignage de Miſſon, qui écrivoit en 1688, ont dit que cette Vénus étoit de Cléomènes, ſculpteur ancien; cela eſt en effet indiqué par l'inſcription; mais elle eſt moderne, & M. Falconet obſerve qu'autrefois il y avoit Diomède, & non pas Cléomènes; le nom fut changé après le tranſport de la Vénus, que l'on porta furtivement de Rome à Florence, ſous le pontificat d'Innocent XI, vers 1680, & du temps de Côme III grand duc de Toſcane, en même temps que le Rotateur; & M. Falconet obſerve qu'il y eut un habile ciſeleur nommé Diomède. Auſſi Gori, dans le *Muſeum Florentinum*, dit que cette figure n'eſt point de Cléomènes; &

Pline (*Livre* 36) parle bien de Cléomènes comme d'un habile artiſte, qui avoit fait les ſtatues des neuf Muſes; mais en parlant de celles de Vénus, il ne fait pas mention de Cléomènes, & l'on ne voit pas pourquoi les modernes ont choiſi ce nom pour le mettre ſur la baſe de ſa figure.

On a beaucoup commenté les paſſages de Pline, pour ſavoir ſi l'on pourroit deviner de qui eſt la Vénus de Médicis: cet auteur donne un aſſez long détail ſur les meilleures ſtatues de Vénus: il parle d'abord de celles de Phidias, qui exiſtoit de ſon temps à Rome ſous le portique d'Octavie, & qu'il dit être d'une beauté parfaite. La ſeconde, nommée Afroidite, aux jardins, avoit été faite par Alcamène, élève de Phidias, & ſon maître y avoit mis la dernière main. Elle étoit placée hors de la ville d'Athènes.

La troiſième Vénus étoit à Rome dans le temple de Brutus Callaicus, au cirque de Flaminius; Pline dit qu'elle étoit nue, & ſupérieure (*Antecedens*) à celle de Praxitèle, qu'il dit ailleurs être la plus belle ou la plus célèbre du monde (1).

La quatrième Vénus étoit d'un artiſte inconnu; l'empereur Veſpaſien la fit placer dans le temple de la paix.

Enfin Pline parle de deux belles Vénus de Praxitèles, dont une étoit voilée, elle fut vendue aux habitans de l'isle de Cos, & l'autre toute nue; celle-ci fut miſe à Gnide: elle étoit beaucoup au-deſſus de la première, & Pline l'exalte en plu-

(1) Voyez le Journal de Paris des 25 Février 1783, 7, 13, 21 & 27 Mars & 17 Avril, ſur la ſignification du mot *Antecedens*, & M. Falconet, Tom. IV, p. 373. Je ſuis perſuadé que les paſſages de Pline ſignifient que cette Vénus étoit d'un auteur inconnu, & qu'elle paſſoit pour être encore plus belle que la Vénus de Gnide, quoique la plus fameuſe de toutes; ce paſſage eſt bien à la vérité après l'article de Scopas, mais Pline ne dit pas que la Vénus fut de lui.

ſieurs endroits. Nicomède, roi de Bithynie, en fut ſi émerveillé qu'il propoſa aux habitans de Gnide, de payer les dettes de leur ville, qui étoient très-conſidérables, s'ils vouloient la lui céder; mais ils rejetèrent ſes offres. Il y a apparence que cette fameuſe Vénus de Praxitèle, fut détruite dans l'incendie de Conſtantinople, en 465, ou bien à la priſe de cette ville, au commencement du treizième ſiècle, de même que le Jupiter Olympien, de Phidias; la Junon de Samos, par Lyſippe, & la figure de l'occaſion par le même. Hiſt. de l'Art, T. III, p. 269.

Il eſt impoſſible de décider, par le témoignage de Pline, de qui eſt la Vénus de Médicis; cet auteur n'ayant point décrit les attitudes des ſtatues, ce qui eût été néceſſaire pour les comparer à celles que l'on a trouvées. Voyez M. Falconet, Tom. II, p. 329. Quoiqu'il en ſoit, on peut bien comparer la Vénus de Médicis à celle de Praxitèles, qui étoit dans le temple de Gnide, dont l'expreſſion & la vie étoient telles, qu'Ovide diſoit qu'elle n'étoit immobile qu'à cauſe que la majeſté divine l'exigeoit.

Virginis eſt veræ facies quam vivere credas,
Et ſi non obſtet reverentia poſſe movere.

Un auteur grec introduit Vénus même qui demande comment Praxitèles avoit pu la voir nue pour la peindre ſi bien.

Γυμνὴν εἶδε Πάρις με καὶ Ἀγχίσης καὶ Ἄδωνις
Τὰς τρεῖς εἶδα μούνας, Πραξιτέλης δὲ πόθεν ?

« Pâris, Anchiſe, & Adonis, me virent nue; » je n'ai connu que ces trois : mais Paxitèles, où » m'a-t-il vue ? »

LE ROTATEUR, le Remouleur ou l'Eſpion, *Arrotino*, *Rotatore*, ſtatue célèbre qui fut trouvée à Rome dans le dernier ſiècle; on l'a priſe pour

un Cincinnatus, ou un Manlius Capitolinus, d'autres pour le Scyte qui devoit écorcher Marſyas; mais on dit communément que c'eſt un eſclave qui découvrit la conjuration des fils de Brutus pour rétablir les Tarquins (Tite-Live L. II, C. IV. Juvenal, Sat. IV.) ou celle de Catilina.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une figure bien penſée, d'un mouvement ſimple & naturel, pleine d'expreſſion, dont le deſſin a un caractère de vérité qui répond à l'état de l'ouvrier qu'on a repréſenté. Voyez l'abbé Dubos, & l'Encyclopédie au mot *Rotateur*.

L'APOLLON appuyé (*Apollonio*) dont on a nouvellement enrichi la galerie, ſe compare à celui du Belvedère : Mengs dit que celui de Rome offre l'idée du ſtyle ſublime, & que celui de Florence, de même que la Vénus dont il eſt voiſin, donne l'idée du beau & du gracieux (*Tom. II, p.* 45.) Ce qui lui reſſemble le plus, eſt le petit Apollon en bronze de la Villa Albani, qui eſt de Praxitèles, ou du ſculpteur des grâces.

LES LUTTEURS, *la Lotta*, eſt un groupe fameux, que bien des amateurs mettent au-deſſus de toutes les ſtatues qui ſont à Florence : il eſt du moins unique dans ſon genre. On y voit ſurtout la force, la tenſion des muſcles, & le gonflement des veines, comme dans le Laocoon; les têtes qui manquoient autrefois ont été ajoutées, cependant elles ont tant d'expreſſion qu'on les croiroit antiques, ſurtout celle du vaincu; ce groupe a été trouvé en même temps que la Niobé. Il eſt bien compoſé, & d'une grande préciſion de deſſin; quoiqu'il fut d'une exécution très-difficile, il n'a point de parties plus foibles les unes que les autres. Winkelmann croit qu'il appartenoit au groupe de la famille de Niobé. Tom. III, p. 38.

LE FAUNE eſt une figure du meilleur ſiècle de la ſculpture antique. Il joue des crotales ou cim-

bales, & il a un pied ſur la ſcabila (1). Le mouvement du Faune eſt très-beau, & les membres en ſont ſavamment contraſtés. Il reſpire la gaieté & la légéreté, comme le beau Faune du palais Altieri à Rome. Cet antique n'eſt pas cependant du dernier fini. La tête & les mains en ont été reſtaurées par Michel-Ange, mais c'eſt avec tant de goût qu'elles ſont dignes du reſte de la figure.

Les peintures de la tribune ſont dignes d'être placées près des chefs-d'œuvres de la ſculpture. On remarque d'abord une Vierge de Michel-Ange: elle eſt à genoux & donne l'enfant Jéſus à S. Joſeph; on voit dans le lointain des perſonnages nuds qui ſemblent ſortir du bain. Ce tableau eſt rond, & fut fait pour un gentilhomme nommé Agnol Doni. Vaſari, dans la vie de Michel-Ange, dit que parmi le petit nombre de tableaux de Chevalet qu'on a de ce grand maître, c'eſt le plus beau & le plus fini. Il ajoute une hiſtoriette à ce ſujet: le prix convenu étoit de 70 écus, le gentilhomme voulut en diminuer quelque choſe, le peintre en demanda 100; l'acheteur diſputoit encore plus; Michel-Ange dit qu'il en vouloit 140, & il fallut les lui donner; c'eſt à-peu-près l'hiſtoire que Pline raconte de Tarquin, pour le prix des livres de la Sybille.

Une Vierge, de Léonard da Vinci, nouvellement achetée par le prince, ſur l'éloge qu'en ont fait tous les connoiſſeurs.

La purification de Barthélemi della Porta, peintre dont la réputation n'eſt peut-être pas égale au mérite de ſes ouvrages. Il fut tout à la fois & le maître & le diſciple de Raphaël. Vaſari & Mengs le mettent au nombre des plus grands peintres; Algaroti dit qu'il a ſu réunir le grand carac-

(1) La Scabila ou Crupezia, eſt une eſpèce d'inſtrument en forme de ſoufflet, qui rendoit des ſons à-peu-près comme les ſoufflets qui ſont deſſous ces petits oiſeaux de bois, dont s'amuſent les enfans.

tère de Michel-Ange avec la correction de Raphaël; & dans une lettre à M. Mariotte, il dit, du tableau dont nous parlons, que l'on ne peut rien voir de plus ſagement inventé, de mieux deſſiné & de mieux colorié.

David & Iſaïe, deux tableaux du même peintre; le ſecond eſt ſurtout d'une grande beauté, quoiqu'il n'égale pas le S. Marc du palais Pitti; celui-ci eſt parmi les figures de Porta, ce qu'eſt le Moyſe de Rome parmi les ſtatues de Michel-Ange.

André del Sarto eſt un peintre d'une manière gracieuſe, facile & naturelle; ſon genre eſt différent de celui de Porta, mais on peut les comparer: on voit ici du Sarto, une demi figure de la Vierge avec l'enfant Jéſus, & un tableau avec quatre figures entières, qui repréſente un jeune homme priant devant l'ange Raphaël, auquel Tobie ſemble le recommander. S. Laurent eſt ſur la droite de Raphaël; le ſourire de tous les trois annonce que la prière eſt exaucée.

Le maſſacre des Innocens, par Daniel de Volterre, a été acheté par le prince, en 1782. Il y a plus de 70 figures en différens groupes, avec tant de variétés, qu'on peut le regarder comme une école de deſſin. On y remarque un maître qui ſe faiſoit gloire d'être imitateur de Michel-Ange, dont on ſoupçonne que quelquefois il exécuta les deſſins.

Trois tableaux de Raphaël où l'on voit les progrès de ce maître: les deux plus petits repréſentent la Vierge & l'enfant Jéſus, qui joue avec S. Jean; le premier de ces deux tableaux offre de la ſimplicité dans les phyſionomies comme dans les poſitions. On y apperçoit l'école du Pérugin, & les premiers élans du diſciple qui alloit bientôt ſurpaſſer le maître. Le ſecond eſt plus grand, plus étudié, plus vif; « l'on y voit, dit M. Lanzi, un » Raphaël, qui eſt plus grand que le premier;

» c'eſt Virgile, qui après ſes éclogues, s'eſt élevé » juſqu'aux Géorgiques, ſans avoir encore fait la » divine Enéïde. »

Le troiſième eſt un tableau célèbre de Raphaël, qui repréſente S. Jean dans le déſert, aſſis & vu de face; il eſt de la troiſième manière de Raphaël, & de la plus parfaite; il en eſt parlé dans Vaſari, & M. Pelli a fait voir dans le ſecond tome de ſon Eſſai que c'étoit bien l'original.

Le portrait de Jules II eſt un quatrième ouvrage de Raphaël, qui vient de la maiſon della Rovère.

Une Vierge adorant l'enfant Jéſus qui eſt couché devant elle; tableau du Corrège.

Le Corrège eſt l'émule de Raphaël pour les grâces, & Mengs croit qu'il le ſurpaſſe dans l'art de rendre les effets des corps, comme Raphaël l'emporte lorſqu'il s'agit de rendre les paſſions de l'ame. Ce tableau fut acheté par Côme II; on en trouve partout d'anciennes copies à Florence. Ce n'eſt pourtant pas un des plus beaux ouvrages du Corrège, ſuivant Mengs; la compoſition & l'habillement ſont peu étudiés; la tête & les mains de la Vierge ſont peintes à merveille, quoiqu'il y ait moins de force que dans les ouvrages capitaux du Corrège (Mengs, Tom. II, pag. 169); mais aux incorrections près, ce tableau eſt charmant, d'un grand fini; le coloris en eſt admirable, il eſt très-bien conſervé; & la tête de la Vierge a ſurtout beaucoup de grâce & d'expreſſion.

Le Parmeſan, dont on voit une ſainte famille, vient à la ſuite du Corrège par ſon ſtyle gracieux: mais en voulant le ſurpaſſer, il eſt devenu maniéré & mignard. Un peintre qui avoit comparé les deux têtes de Vierges, diſoit que le premier avoit atteint le terme de la beauté, & que l'autre l'avoit outre-paſſé.

Jacques Baſſan a fait peu de tableaux de la

grandeur & du mérite de celui qui eſt dans cette tribune, où il s'eſt peint lui-même avec ſa famille, & le Titien ſon ami; on diroit qu'il a voulut en faire le gage d'immortalité pour ſa femme & ſes enfans. Ce tableau n'eſt pas remarquable par l'imagination, mais par le coloris & par la vérité de la nature: on dit qu'Annibal Carrache avança la main, pour prendre un livre que le Baſſan avoit peint.

Un tableau de Rubens, où l'on voit Hercule entre le vice & la vertu (perſonnifiés par l'Amour & Minerve). Ce tableau eſt parfaitement bien compoſé & bien groupé; il y a un bel effet de lumière, une belle couleur & beaucoup d'harmonie; les têtes ſont d'une grande beauté, les figures ſont preſque de grandeur naturelle.

Une Bacchante d'Annibal Carrache; elle eſt vue par derrière, un ſatyre lui préſente une corbeille de fleurs. La répétition de ce tableau eſt à Naples, au palais de *Capo di Monte;* M. Cochin dit que c'eſt un morceau digne de toute admiration; on ne peut voir, ajoute-t-il, une femme mieux deſſinée ni plus vraie; le contour en eſt ſavant & grand, ſans être chargé; ce tableau eſt admirablement peint, les muſcles du dos y ſont rendus avec douceur, & preſque ſans paroître; la tête de profil eſt d'une grande beauté, de très-grand caractère, remplie de grâces, d'un contour parfait, & bien coiffée.

Le Lanfranc fut élève du Carrache, quoiqu'il ait cherché à imiter le Corrège; il y a de lui dans cette tribune un S. Pierre qui embraſſe la croix, demi-figure pleine d'expreſſion, de repentir & d'amour.

Une Sybille du *Guerchin*, que l'on a appelé le magicien de la peinture italienne; ſon clair-obſcur donne un ſi grand relief à ſes ouvrages, que l'on voudroit toucher les corps qu'il repréſente.

Une Vierge en contemplation, par le *Guide*, demi-figure pleine de facilité & de beauté, & de cette imitation de l'antique qui fait le caractère du Guide. On aime à voir ſes ouvrages dans la galerie de Florence, où exiſtent ſes modèles, car M. Fabroni dit, que le Guide avouoit que le groupe de Niobé avoit été une de ſes principales études.

L'enfant Jéſus entre pluſieurs anges qui lui préſentent les inſtrumens de la paſſion, par l'*Albane*, peiutre gracieux, qui eſt, pour ainſi dire, le premier dans ce genre. Auſſi a-t-il peint ſouvent des Anges & des Amours.

La Vénus du Titien eſt regardée par Algarotti comme la rivale de la Vénus de Médicis, qui eſt vis-à-vis; on la met au nombre des ouvrages les plus remarquables de la ſeconde manière du Titien. On prétend que c'eſt le portrait de ſa maîtreſſe; d'autres diſent que c'étoit la maîtreſſe d'un des Médicis. Elle tient des fleurs de la main droite, l'autre main tombe négligemment ſur ce que la modeſtie doit cacher. L'air de tête en eſt charmant, ſon regard eſt voluptueux; & la couleur en eſt ſi parfaite qu'elle fait illuſion; ce morceau, dit M. Cochin, eſt d'une beauté digne de la plus grande admiration. On voit dans le fond du tableau deux femmes, dont l'une cherche dans un coffre; elles ſont l'une & l'autre trop petites, défaut de perſpective qui dépriſe un peu ce beau tableau, dont la compoſition auroit pu ſe paſſer de cet épiſode. Il y avoit néanmoins beaucoup de mérite, à tenir la figure entièrement dans le clair & ſur des linges blancs, & à faire ce même fond clair & d'un bel effet : il falloit un auſſi habile homme que le Titien pour y réuſſir.

Enfin, on voit près de-là un beau portrait fait par le *Baroche*, & une Ste. Catherine du Titien.

LE DIX-SEPTIÈME CABINET contient les minia-

tures, les petits tableaux à l'huile & les objets de ſculpture, qui par leur petiteſſe peuvent figurer avec les miniatures : c'eſt-à-dire, un grand nombre de petites ſtatues antiques & modernes, dont pluſieurs ſont très-rares & de la plus grande perfection.

La collection des petits tableaux eſt unique dans ce genre. Le cardinal Léopold s'en étoit déjà fait une, qu'il avoit coutume de faire porter avec lui, ſoit à la campagne, ſoit dans ſes voyages; on a continué de l'augmenter, & elle monte actuellement à plus de 600 tableaux. On y remarque pluſieurs portraits; Henri IV; Marie de Médicis; le cardinal de Richelieu; l'Aretin. Mais la plupart ſont des perſonnages inconnus : ce ſont de jolis portraits faits par de bonnes mains; il y en a ſur l'ivoire, ſur le cuivre, l'argent ou l'or. On juge par des comparaiſons qu'il y en a du Tintoret ou des Carraches, & du Titien; il y a même une figure de religieux peinte par Raphaël. Cependant Daniel de Volterre, qui étoit ſouvent conſulté pour ces emplettes, dit dans un billet, qu'il eſt difficile dans des portraits de reconnoître les airs de tête employés par les différens peintres.

On voit dans ce cabinet une colonne précieuſe d'albâtre oriental, qui a ſix pieds & un quart de hauteur, ſur laquelle eſt une petite ſtatue que l'on a cru être de Britannicus; mais une médaille unique de ce jeune & malheureux prince, conſervée à Rome dans la maiſon Viſconti, prouve que ce n'eſt point ici un Britannicus; cette figure a plus l'air d'un Néron dans ſon enfance. Elle paſſoit pour être de baſalte; mais M. de Sauſſure dit que c'eſt du marbre noir.

LE DIX-HUITIÈME CABINET contient une grande collection de tableaux, de même que le cinquième & le ſeizième; on y voit auſſi quel-

ques ſtatues antiques. On y remarque une Vierge du Bronzin; un S. Ive, par Empoli, c'eſt un de ſes meilleurs tableaux; un S. Antoine, par Dolci; un portrait de Charles-Quint, par Vandyck; Jéſus-Chriſt chez le Phariſien, par Michel-Ange de Caravage. C'eſt un ouvrage admirable, d'un pinceau facile & net: les plus beaux détails y ſont rendus ſans eſclavage; la couleur en eſt vigoureuſe, belle, fraîche & vraie: il fait un effet très-harmonieux, quoique les couleurs en ſoient fort vives; il eſt deſſiné avec beaucoup de goût; les têtes en ſont belles, ſurtout celles des vieillards, qui ſont faites en maître; il eſt plus fini que le Caravage n'avoit coutume de faire, mais les ombres en ſont trop dures.

Une Vénus du Titien; elle eſt couchée ainſi que celle de la tribune, & elle eſt connue de même dans l'hiſtoire de la peinture, quoiqu'elle ne ſoit pas d'un auſſi grand prix. On l'appelle la femme du Titien; elle eſt peinte toute nue, avec un Amour derrière elle; le pinceau en eſt vrai & gracieux, & la manière dont elle eſt deſſinée a plus de fermeté, mais moins de fineſſe que l'on n'en trouve dans l'autre Vénus.

Le ſacrifice d'Abraham, par Allori; deux hiſtoires de Joſeph, par André del Sarto; dans l'une on voit Joſeph en priſon, dans l'autre la réception qu'il fait à ſon père.

De l'autre côté, on voit une Madelaine, de Furino; un S. Jérôme, de l'Eſpagnolet; une Annonciation, du Baſſan; & une ſainte Famille, du Baroche; un Payſage, du Guide, où l'on voit Armide & Renaud, &c. &c.

On y remarque auſſi deux beaux buſtes de femme; un entr'autres qui étoit à la Villa Médici, ſous le nom de Julie, femme de Titus; on admire ſurtout la chevelure. Un Amour qui dort, petite ſtatue grecque du meilleur genre; ces deux figu-

res ſont ſur une table d'albâtre ; ſur l'autre ſont deux Faunes & un Sérapis.

LE DIX-NEUVIÈME CABINET renferme une collection de ſtatues antiques. On voit ſurtout le groupe de l'Amour & de Pſiché, figuré dans le *Muſeum Florentinum*, & qui fut trouvé autrefois ſur le mont Celius à Rome ; c'eſt la même penſée que dans celui du Capitole ; il eſt remarquable quant à l'intention ſeulement.

Un jeune homme avec la toge, qui tient un volume tiré d'une boîte qui eſt à ſes pieds, ſymbole des études de la jeuneſſe.

Un Silvain ou une autre divinité champêtre, qui porte un agneau ſur ſes épaules, & à la main un vaſe de lait. On lui a mis un chapeau moderne. Une ſtatue de femme voilée, qui a été apportée de Pratolino ; on voit ſur la baſe qu'elle eſt dédiée à Vibia Aurelia Sabina, fille de Marc-Aurèle.

Une Minerve qui étoit au Poggio Impériale, remarquable par un ſtyle étruſque ou grec antique, la tête eſt moderne.

Une jeune princeſſe qui tient ſon manteau relevé de la main gauche.

Un enfant qui tient des noix.

Un Ganimède, dont le torſe eſt très-beau, & a été reſtauré par Cellini, comme on peut le voir dans ſa vie ou dans l'ouvrage de Gori.

Un grand nombre de buſtes preſque tous inconnus, & de bas-reliefs qui ont été publiés avec les inſcriptions de la Toſcane. Un ſacrifice fait par un empereur ; l'ouverture d'un Teſtament ; une Harangue ; un Ganimède.

On ſe propoſe d'y placer auſſi des bas-reliefs qu'on a fait venir de Rome.

LE VINGTIÈME CABINET de cette fameuſe galerie contient une collection de médailles modernes. On y voyoit autrefois un cabinet d'hiſtoire naturelle

naturelle qui avoit de la réputation ; mais il a été tranſporté dans le grand établiſſement du cabinet de phyſique ou du *Muſeum*, que nous décrirons à la ſuite du palais Pitti.

La voûte de cette vingtième ſalle repréſente pluſieurs divinités, peintes par Frédéric Zuccheri. Sur les murailles, on a deſſiné la carte géographique du grand duché, ouvrage de Serrati. Le reſte eſt garni de tableaux en moſaïque, parmi leſquels on diſtingue un ancien portrait du cardinal Bembo. Il y a auſſi quelques médaillons en ſculpture, comme ceux de Laurent de Médicis, de Jean de Médicis, d'Americ Veſpuce, & de Galilée, quatre des plus illuſtres Florentins.

La collection des monnoies eſt diſpoſée dans des armoires par ordre géographique & chronologique, à-peu-près comme nous l'avons indiqué pour le dixième cabinet. On a commencé par l'Etrurie ; Orſini qui a fait un ouvrage ſur les monnoies de Florence, en fit deux ſuites ; l'une a été portée à Vienne, l'autre a été achetée par le grand-duc, pour être réunie à celle de ſa galerie, enſorte que cette collection eſt des plus riches, non-ſeulement pour les médailles de Florence, mais encore pour celles des autres villes de Toſcane, & ſurtout de Piſe. On y voit beaucoup de monnoies en or & en argent des deux Siciles, de l'Etat Eccléſiaſtique, de Veniſe, de Parme, de Milan, de Gênes & autres parties de l'Italie. Des monumens de la plus ancienne fabrication de monnoie qu'il y ait eu dans chaque province. Il en eſt de même des autres parties de l'Europe, l'Eſpagne, la France, l'Allemagne, la Hollande, la Suède & l'Angleterre, ſur laquelle on a des morceaux précieux. C'eſt ainſi que l'on voit dans ce ſeul cabinet, l'hiſtoire ſuivie des républiques & des monarchies, le changement des gouvernemens, la ſucceſſion des familles ſouve-

raines ; & l'on y peut ſuivre les principaux événemens qui ſont époque dans l'hiſtoire moderne. On y trouve même quelques monnoies orientales, & en total beaucoup de pièces rares & qui n'ont point été publiées.

La collection des médailles modernes eſt une des plus nombreuſes & des plus remarquables : elle commence par les papes ; on y voit enſuite les ſouverains ſelon leurs différens pays, puis les ſavans par ordre alphabétique. On y trouve auſſi un grand nombre de ſceaux de moyen âge ; la plupart n'ont point été publiés. M. Pelli eſt l'antiquaire & le garde de cabinet de médailles.

La bibliothéque *Magliabecchi*, eſt dans les appartemens qui ſont ſous la galerie. Celui qui en fut autrefois le poſſeſſeur, étoit Antoine Magliabecchi : elle avoit été arrangée vers 1755, par les ſoins de l'abbé Baudini ; elle a été enſuite ſous la garde de Targioni. Le grand-duc l'a enrichie d'une partie de la bibliothéque Palatine, qui étoit autrefois au palais Pitti. On y conſerve des manuſcrits curieux & des livres très-rares. Cette bibliothéque eſt ouverte tous les jours, & celle des *Marucelli* (qui eſt du côté de S. Marc) eſt ouverte trois fois la ſemaine ; ainſi l'on a continuellement à Florence une occaſion facile d'étudier.

L'académie de peinture, de ſculpture & d'architecture a auſſi une ſalle au premier étage du même bâtiment. L'établiſſement en eſt très-ancien ; on donne des leçons dans la maiſon de Jean de Bologne, léguée pour cet effet par ce fameux ſculpteur, où il y a beaucoup de modèles en plâtre, & dans une autre maiſon près de S. Marc & de la ménagerie, où eſt l'attelier de ſculpture.

L'académie de peinture a reçu au nombre de ſes profeſſeurs, Mde. Irène Duclos, née Parenti,

& au nombre de ſes amateurs, Mde. Bianca Anguiſciola, née Buſca, de Milan (1).

C'eſt dans les bâtimens de la galerie de Médicis, qu'on voit le travail des tableaux en pièces de rapport, qui ſe fait avec des pierres dures, & qui eſt célèbre dans toute l'Europe; j'avois admiré les belles tables qui ſont au Luxembourg à Paris, qui ont été faites autrefois à Florence, mais j'en ai vu un bien plus grand nombre & de plus belles encore à Florence.

Ce genre de travail eſt ancien dans cette ville; la belle table octogone qui eſt dans un des cabinets, porte les armes du grand duc Ferdinand II, qui régnoit il y a 110 ans; on n'a jamais diſcontinué depuis ce temps-là de faire des ouvrages du même genre. L'incruſtation eſt quelquefois ſi parfaite, ſi nuancée, ſi approchante de la nature, qu'on eſt étonné de la patience & de l'adreſſe des artiſtes, ſurtout pour de petits objets, comme des papillons, des inſectes; mais on y fait auſſi des bâtimens & des marines en moſaïque.

Ces ouvrages ſont en général inférieurs à ceux de la moſaïque de Rome, parce qu'employant

(1) Il y a eu de tout temps des femmes célèbres dans les arts; parmi les anciens, Irène, fille de Cratinus, dont Pline fait l'éloge, ainſi que de Lala (de Cyzique) Helène, fille de Timon, dont parle Phocius. Dans le ſeizième ſiècle, Lavinia Fontana, Artemiſia Gentileſchi, Chiara Varotari, Giovanna Carzoni, Marietta Tintoretto, fille du Tintoret, Sofonisba Anguiſciola, & cinq de ſes ſœurs qui ſe diſtinguèrent dans la peinture. Helène Spilimberg, élève du Titien, Elizabeth Sirani à Bologne. Nous parlerons de la Roſalba dans la ſuite.

En France nous avons Mde. Guiard; Mde. Vien, Mde. le Brun, née Vigée, Mde. Coſter, née Vallayer, Mde. Filleul & Mde. Falconet, née Collot, qui a fait la tête de la belle ſtatue de Pierre I à Pétersbourg, & dont on trouve l'éloge pluſieurs fois dans les œuvres de M. Falconet ſon beau-père.

On cite encore en Pruſſe Mde. Terbouche, en Italie Mlle. Kaufman, Mde. Piattoli; à Genève Mlle. Terroux; Mlle. Marchainville y eſt morte en 1781.

des pierres fort larges, on ne peut imiter la dégradation des couleurs au point de pouvoir donner de la rondeur aux objets ; mais le trait y eſt rendu avec juſteſſe, & d'ailleurs la beauté de la matière augmente le prix de ces ouvrages ; ſouvent même il s'y trouve des parties où la couleur des pierres a très-bien répondu à celle des objets & même à leurs nuances ; ces pièces ſont alors préférables à la moſaïque de Rome, ſoit parce qu'il n'y a pas tant de rayes & de jointures, ſoit parce que le deſſin du contour y a toute ſa pureté. Les matières, c'eſt-à-dire, les pierres dures qu'on y emploie, ſe tirent du Levant, quelques-unes de la Bohême ; on en trouve auſſi dans la Toſcane & dans la Lombardie.

Ces pierres précieuſes ou pierres dures qui réſiſtent à l'acier tranchant, ne peuvent ſe débiter ou ſe partager qu'au moyen de l'émeril que l'on broie avec de l'eau, & qu'on applique ſur des règles de cuivre qui, quoique ſans dents, font l'effet de véritables ſcies ; c'eſt cette opération qui fait la longueur & la cherté du travail des tables de Florence, ainſi que du cryſtal de roche à Milan. Il y a environ 40 ouvriers qui travaillent à Florence : ils ſont payés par le ſouverain, & gagnent environ 100 ſéquins par an ; leurs ouvrages ſont uniquement pour lui. Il y avoit un François nommé Sériez à la tête de ces ouvriers. Chacun exécute un morceau ſur le deſſin qu'on lui donne, & le porte au lieu où on les raſſemble pour former les tableaux. Il y en a deux au palais Pitti, qui ſont ſi bien faits, qu'on y eſt trompé ; il y en a auſſi dans pluſieurs égliſes, que les grands-ducs ont voulu décorer.

Dans les momens de relâche que les ouvriers peuvent employer pour leur compte, ils font quelques petits tableaux qu'on peut ſe procurer, mais qui ſont extrêmement chers ; un pied en quarré

y coûte 25 à 30 louis, ſans être de la première qualité.

On peut avoir à la galerie de Florence des ſuites de 125 eſpèces de marbres, en petits échantillons de deux pouces en quarré, ou 4 pouces de ſuperficie, c'eſt ce qu'on appelle un *ſtudiolo*.

LA SCAGLIUOLA eſt une autre eſpèce d'ouvrage fort uſité à Florence; on en trouve une notice dans l'ouvrage de M. Jagermann, que j'ai cité. Cet art conſiſte à faire un ſtuc avec la pierre ſpéculaire, ou, comme on dit dans le pays, *di ſar Lavori di Scagliuola*. Il ſert à imiter admirablement la moſaïque & la peinture; on en voit des morceaux ſuperbes dans le palais du grand-duc & en d'autres endroits. Cette pierre ſpéculaire (*la Scagliuola* ou *Specchio d'Aſino*) eſt une ſélénite rhomboïdale, qui s'effeuille en lames épaiſſes, larges & tranſparentes. Quand on la calcine, il en réſulte une chaux qui ſert à la dorure. On la trouve en grands morceaux, principalement dans les environs de *Spichiajuola*, dans le territoire de Volterra. Les anciens s'en ſervoient pour faire des carreaux de fenêtres; il y en avoit dans les étuves de Rome. On en trouve auprès de *Marradi*; mais celle-ci eſt plus blanche, & donne des feuilles plus larges, au lieu que celle de Volterra tire plus ſur le jaune, & ſe ſubdiviſe davantage: les deux eſpèces cependant deviennent tout-à-fait blanches étant calcinées. On calcine la ſélénite dans un four, on la réduit en poudre, on la paſſe au crible ou au tamis le plus fin, & avec de l'eau & de la colle on en fait une pâte, dans laquelle on mêle des couleurs en détrempe, en choiſiſſant les couleurs ſuivant le but que l'on ſe propoſe. Cette maſſe ainſi préparée eſt celle que l'artiſte met en œuvre. Il l'égaliſe avec de la pierre ponce; il la rend nette & luiſante avec de l'huile & un feutre, & achève le reſte de l'ouvrage

au moyen d'une méthode qui n'eſt encore connue que de très-peu de perſonnes. Il y a deux ſiècles environ que cet art fut apporté à Florence par quelques Lombards, qui avoient le talent d'exécuter, au moyen de cette matière, des cartes géographiques, & d'imiter les marbres les plus rares. On voit encore des échantillons très-rares de la première eſpèce dans quelques palais; on en voit de la ſeconde dans l'égliſe *dell' Oſpizio di S. Tomaſo*. Mais jamais cette pierre n'a été travaillée avec une plus grande perfection, jamais on n'en a fait de plus beaux ouvrages que de nos jours. Ce fut M. *Hugford*, abbé de Vallombreuſe, qui porta cet art à ce haut degré de perfection; il en a communiqué le ſecret à un de ſes amis, nommé *Gori*, qui vit encore à Florence, en 1775, & qui depuis la mort de l'abbé *Hugford* pratique l'art de la ſcagliuola avec un ſuccès étonnant; mais il ne travaille que pour le grand-duc.

Au reſte, on fait à Rome, & même en France, des ſtucs qui approchent beaucoup de la ſcagliuola; il y avoit chez M. Couſtoux au Louvre, un ouvrier allemand qui y réuſſiſſoit à merveille. Nous parlerons des ouvrages de ſtuc à l'occaſion de S. Pierre de Rome, où il y en a plus qu'en aucun endroit de l'Italie.

CHAPITRE XVI.

Palais Pitti & ſes environs.

LA galerie & le palais vieux communiquent au palais Pitti, par un corridor couvert qui a 250 toiſes de longueur, & qui paſſe ſur le côté du *Ponte Vecchio*; ce fut le grand duc Côme I qui

le fit faire, lorſqu'il voulut habiter le palais Pitti, pour communiquer avec l'ancien palais & avec les galeries qu'il avoit fait conſtruire, ſans ſortir ni paroître en public.

Le palais *Pitti* a conſervé le nom de Luc Pitti, gentilhomme Florentin, qui l'avoit fait bâtir pour lui-même vers l'an 1460; ſes deſcendans furent obligés de le vendre à cauſe du dérangement de leurs affaires; le grand-duc Côme I en fit l'acquiſition, & il y habita de même que ſes ſucceſſeurs.

Ce palais eſt ſitué ſur une grande place qui le laiſſe tout-à-fait à découvert; ſa façade eſt de *Brunelleſco*, elle a 90 toiſes de longueur du côté de la place (1): elle eſt percée de 23 croiſées: l'architecte n'y a employé aucun ordre d'architecture, mais elle a trois rangs de grandes arcades les unes ſur les autres formant les croiſées. Elle eſt toute à boſſages & à refends vermiculés; la porte eſt pratiquée dans l'une de ces arcades, dont elle n'interrompt point la ſuite; mais quoiqu'elle ne ſoit pas plus grande que les autres, elle n'en eſt pas moins commode; deux carroſſes y peuvent paſſer facilement. Les aîles de cet édifice ont été ajoutées par Côme I, elles n'ont que deux rangs de croiſées l'un ſur l'autre; mais tout eſt ſur une ligne droite ſans aucun reſſaut. Cette décoration, quoique ſimple & même un peu ruſtique, a quelque choſe de majeſtueux; les croiſées d'en bas ſont belles & de très-bon goût; on auroit ſeulement déſiré que cette grande maſſe de bâtiment eût été couronnée d'un entablement qui eût répondu au goût dans lequel tout le reſte a été compoſé.

(1) On peut voir l'élévation de ce palais dans l'ouvrage qui a pour titre: *Scelta di 24 Vedute di Firenze, di Andrea Garini*; 1744, & dans celui que Bouchard a publié en 1755. *Scelta di Architetture della città di Fiorenze.*

La cour du palais eſt d'une belle proportion & d'une architecture mêlée, ſans être auſſi ruſtique que la façade extérieure : elle eſt de l'Ammanati. Il y a de grandes galeries dans ſon pourtour, où l'on a employé les trois ordres grecs en colonnes engagées dans le mur, toutes chargées de boſſages vermiculés ; c'eſt une choſe que les architectes condamnent aujourd'hui, parce que c'eſt allier le lourd avec le délicat que d'aſſommer de boſſages l'ordre corinthien. On peut dire néanmoins que les maſſes de cette décoration ſont en très-bon rapport les unes avec les autres, & que le ſtyle en eſt partout ſoutenu. Les deux aîles avancées ſont fort bien, ainſi que la diſpoſition de la terraſſe ou galerie découverte, qui, des fenêtres du premier étage, conduit du plain-pied dans le jardin. Sous cette terraſſe, qui eſt vis-à-vis la porte du palais, on a pratiqué une grotte dans le même goût d'architecture, formant un très-bon effet ; elle eſt ſurmontée d'une caſcade en guéridon, & dans l'intérieur de la grotte, il y a des jets-d'eau & un vivier où l'on nourriſſoit des poiſſons.

Bien des gens prétendent que la cour eſt trop petite ; ils ont raiſon s'il la conſidèrent eu égard à la grande façade que préſente ce bâtiment ; mais s'ils font attention que les deux parties qui forment les aîles extérieures n'y étoient pas lors du premier plan, ils conviendront qu'alors la cour étoit d'une très-belle grandeur, ſurtout étant ouverte du côté du jardin dans les deux étages ſupérieurs. Ce ſont les boſſages & les refends qui ont fait dire que la reine Marie de Médicis, qui avoit quitté Florence, en 1590, avoit voulu imiter le palais Pitti, en faiſant bâtir à Paris le Luxembourg ; pour moi, je ne trouve entre ces deux palais que bien peu de reſſemblance ; le Luxembourg eſt plus dégagé, & plus orné, la

cour eſt beaucoup plus grande & bâtie des quatre côtés ; le plan du Luxembourg eſt preſque quarré, au lieu que le palais Pitti s'étend principalement en longueur : je crois qu'il y a plus d'appartemens au palais Pitti ; mais le Luxembourg eſt bien plus agréable, plus commode ; la cour du palais Pitti eſt obſcurcie par la hauteur des bâtimens ; l'élévation des jardins rend le palais humide par en bas, & l'inégalité du terrain y cauſe beaucoup d'irrégularités que l'on n'a point au Luxembourg.

Les appartemens du grand-duc ſont décorés avec la plus grande magnificence ; on y voit des lambris dorés, des tables incruſtées avec la plus grande perfection, en moſaïque & en ſcagliuola, des ſtatues antiques, & ſurtout des peintures précieuſes.

Dans celui du rez-de-chauſſée, qu'on appelle l'appartement royal, à côté de la porte du veſtibule, il y a un Bacchus en marbre, de *Bandinelli*, où l'on trouve de grandes beautés ; il eſt deſſiné dans le goût du *Guide ;* les contours en ſont un peu maniérés.

Il y a une antichambre peinte à freſque par Sébaſtien *Ricci* ; différentes pièces où l'on voit une grande collection de tableaux, parmi leſquels il y en a un fort bon de *Nicolo Caſſana :* il repréſente le portrait d'une naine : elle eſt vêtue en bergère, & tient des fleurs ; cette petite figure eſt tout-à-fait riante, la manière dont elle eſt peinte approche de celle du *Feti.*

Dans le grand ſalon, ou le ſalon impérial, on voit ſur une partie des murs huit tableaux imitant des bas-reliefs de marbre blanc, qui ſont peints à s'y tromper ; il y en a quatre qui ſont dans des formes quarrées, plus hautes que larges, & les quatre autres dans des formes rondes : ils ſont de *Giovanni da San Giovanni :* & repréſentent pluſieurs traits de la fable.

Le ſurplus des murs du même ſallon eſt reparti en dix grandes freſques de divers peintres, médiocres quant à l'exécution, mais qui ont du mérite du côté de l'invention & de la compoſition: en voici les ſujets.

1. La ruine des arts en Italie, par *Giov. da San Giovanni;* elle eſt exprimée ſous l'emblême des harpies, des ſatyres, du temps, qui détruiſent les ouvrages des plus grands hommes dans tous les genres; on y a joint Mahomet, comme ayant contribué à cette révolution.

2. La déroute du Parnaſſe, repréſentée par Sapho fouettée par une furie; Pégaſe déchiré par les vices, & les poëtes les plus fameux maltraités & précipités par les ſatyres & les harpies, allant ſe réfugier dans la maiſon de Laurent le Magnifique, dans laquelle Homère entre le premier, ſuivi de tous les autres, par *San Giovanni.*

3. La vertu ayant réſolu de ſe réfugier à Florence par les ordres de Pallas, qui ſe fait voir du haut des cieux, elle eſt reçue par la Toſcane, aſſiſtée de la généroſité; cette dernière lui donne une main, & de l'autre lui indique la maiſon de Laurent de Médicis, afin qu'elle y conduiſe les philoſophes de ſa ſuite. On voit à leur tête Empedocles attriſté de la perte de ſes ouvrages; cette partie eſt encore de *San Giovanni.*

4. Apollon voyant l'amour que Laurent de Médicis a pour les arts, fait deſcendre les Muſes du Parnaſſe & les lui préſente. Laurent environné de gens-de-lettres qui ſont ſes favoris, les reçoit avec affabilité, & les prend ſous ſa protection; auſſitôt la Renommée l'annonce à l'univers. Celui-ci eſt de *Cecco Bravo.*

5. Laurent de Médicis, par la ſageſſe de ſon gouvernement ayant fait fermer le temple de Janus, Bellone ſe conſole, & Mars dirige ſa courſe ailleurs. Alors la Paix deſcend du Ciel pour cou-

ronner d'olivier l'Italie qui ſe dépouille de ſes habits militaires. *Cecco Bravo.*

6. La Religion, accompagnée d'un Ange tenant ouvert le livre des ſaintes Ecritures, apparoît à Laurent de Médicis, & lui montre le Ciel d'où partent ſes rayons, pour lui indiquer la ſource de la vraie lumière qui doit le conduire dans toutes ſes actions; les récompenſes promiſes à ſa poſtérité ſont déſignées par une tiare & deux couronnes portées en l'air par des Anges. *Ottavio Vannini.*

7. Laurent de Médicis ayant établi dans ſon jardin de Saint-Marc une école de peinture, de ſculpture & d'architecture, ſous la direction des meilleurs profeſſeurs; les élèves de cette école lui apportent leurs ouvrages. On diſtingue parmi eux *Michel-Ange*, qui lui préſente le buſte d'un Faune qu'il avoit exécuté en marbre ſans le ſecours d'aucun maître. *Ottavio Vannini.*

8. Pour exprimer les récompenſes accordées au mérite, on a repréſenté la Libéralité aſſiſe au pied d'un laurier, ayant à côté d'elle la Prudence qui la dirige, & deux enfans dont l'un eſt appuyé ſur un livre, & l'autre pique la terre avec une lance. *Ottavio Vannini.*

9. L'académie platonique, établie par Laurent de Médicis, dans ſa maiſon de campagne à Corregio; nous parlerons bientôt plus au long de cette académie. La ſtatue de Platon y eſt poſée ſur un piédeſtal, ſur lequel on lit: *Platonem laudaturus & file & mirare*, & plus bas, *ſal in mente*, *mel in ore.* L'éloquence & la muſique ſont aux deux côtés d'une eſpèce de ſocle ſur lequel eſt le piédeſtal; on remarque dans un coin la géométrie, avec la philoſophie qui terraſſe l'Erreur. *Franceſco Furino.*

10. La mort de Laurent de Médicis: on y voit les trois Parques; mais à peine Atropos a-t-elle

coupé le fil, que Mars deſcend ſur la terre, dont Aſtrée, la Paix & la Renommée ſe ſont déjà retirées ; les arts conſternés courent çà & là, laiſſant tomber des médailles qui retracent ſes hauts faits. Le cigne, ſymbole de l'harmonie poëtique, tire du fleuve Léthé la médaille qui repréſente ce grand homme, & le fleuve ſe couvre le viſage, outré du larcin qui lui a été fait. Les peintures de ce ſalon ſont gravées dans un grand volume *in-folio* ; *Pitture del Salone Imperiale di Firenze.*

On traverſe deux chambres dont les murs ſont d'une architecture feinte, qui a été peinte par *Colonna ;* les figures ſont de *Vitelli.* On trouve enſuite une ſalle où il y a une grande baignoire d'un ſeul morceau de marbre verd antique.

Dans l'appartement qui porte le nom de l'Electrice Anne Palatine, un tableau de *Solimène*, repréſentant Ste. Anne qui montre à lire à la Vierge; on n'y trouve point les noirs qui dominent ordinairement dans les ouvrages de ce maître : ce tableau eſt peint d'une manière claire : le caractère de la Vierge n'eſt pas ſpirituel, mais il a une noble ſimplicité ; l'ajuſtement de ſa coëffure eſt charmant, cet ouvrage plairoit beaucoup plus ſi les jambes de Ste. Eliſabeth étoient mieux deſſinées, & s'il n'avoit pas d'autres incorrections. Le tableau eſt encadré dans une grande guirlande de fleurs d'argent, qui eſt un bel ouvrage d'orfévrerie.

Une Vierge de *Carlo Dolci*, vigoureuſe de couleur : l'enfant Jéſus a l'air très-noble.

On monte au premier étage par un bel eſcalier, qui cependant paroît petit pour un ſi vaſte édifice : il y a dans les appartemens d'en haut pluſieurs peintures qui repréſentent divers ſujets, dont quelques-uns ſont allégoriques; d'autres, tirés de la fable & de l'hiſtoire, ſont alluſion à la vie de Côme I, grand-duc.

On admire dans le ſalon de Vénus de belles freſques, où Pierre de *Cortone* a exprimé des ſujets dignes d'honorer la vertu & d'en inſpirer le goût; c'eſt dans le temps que Pierre de Cortone travailloit à ce grand ouvrage, qu'il fit un trait ſingulier de facilité & d'expreſſion. Le grand-duc Ferdinand II étant venu le voir travailler, admiroit un enfant qui étoit repréſenté tout en pleurs: voulez-vous voir, dit Cortone, avec quelle facilité l'on fait pleurer ou rire les enfans? en diſant cela, il donna un coup de pinceau, & l'enfant parut rire; il en donna un ſecond, & il le remit à l'inſtant dans ſon premier état.

Le plafond repréſente Pallas qui enlève un jeune homme (1) des bras de Vénus, pour le mettre ſous la conduite d'Hercule; le Génie de la guerre lui montre la couronne de laurier qu'il doit mériter. Autour de ce plafond, il y a huit tableaux à freſque en forme d'éventails par *Pietro de Cortone*: ces morceaux ſont admirablement bien compoſés, bien de plafond, & traités avec toutes les grâces poſſibles; la couleur en eſt belle & gracieuſe: les ornemens d'architecture qui les encadrent ſont ingénieux & de bon goût: voici les ſujets.

1. La continence de Scipion, qui rend une belle Eſpagnole à ſa famille, 211 ans avant Jéſus-Chriſt.

2. Antiochus quittant ſa maîtreſſe pour aller où ſon devoir l'appelle.

3. Criſpus, fils de l'empereur Conſtantin & de Minerve, ſa première femme, réſiſtant aux déſirs de Fauſta, ſa belle mère.

4. Le médecin Eraſiſtrate découvrant à Séleucus, roi de Syrie, que la maladie d'Antiochus ſon fils provient de l'amour qu'il a pour la reine Stratonice, ſa belle-mère.

---

(1) Ce jeune homme ſe retrouve dans tous les plafonds emblématiques de Côme I.

5. Cyrus, de peur d'être ſéduit par les charmes de Panthée femme d'Abradate roi de la Suſiane, qui étoit ſa priſonnière, ordonne qu'on l'éloigne de ſa vue.

6. Cléopâtre allant au-devant d'Auguſte pour le ſéduire, il préfère ſon devoir aux attraits de cette princeſſe.

7. Alexandre, à qui l'on amène la mère & la femme de Darius; il les reçoit avec humanité, mais ſans être ſéduit par la beauté de celle-ci.

8. Maſſiniſſa, roi d'une partie de l'Afrique, voyant que les Romains n'approuvoient pas ſon mariage avec Sofonisbe, reine de Numidie, qui étoit priſonnière dans l'armée de Scipion, lui envoie du poiſon, afin que par la mort elle évite la honte d'être menée dans Rome en triomphe.

Le plafond n'eſt pas trop bien en perſpective; on y trouve des incorrections & des répétitions de caractère de tête, mais en revanche, il eſt rempli de grâces & vigoureux de couleur. Les ornemens, qui encadrent les huit tableaux, ſont dignes d'attention par leur bon goût; ils ſont auſſi de Piétre de Cortone.

Dans le ſallon d'Apollon, il y a un plafond peint à freſque, ſur les deſſins de Piétre de Cortone, preſqu'auſſi beau que s'il étoit de ce maître. Il repréſente un jeune homme inſpiré du feu de la poéſie, à qui Apollon, pour l'exciter à chanter les merveilles de l'univers, montre un globe apporté par Atlas. Les quatre encoignures ſont auſſi peintes à freſque, ainſi que quatre tableaux exprimant l'amour des arts: ces morceaux paſſent pour être des élèves du Cortone, tels que Ciro Ferri; le coloris eſt un peu foible, & la touche moins brillante que celle de leur maître, mais le plafond a l'avantage d'être bien en perſpective.

Dans le ſallon de Mars, un grand plafond à freſque, de Piétre de Cortone, qui eſt du plus beau de ce maître; il eſt diviſé en quatre tabelaux, dont trois repréſentent le triomphe de la maiſon de Médicis: on voit un jeune guerrier ſautant d'une barque dans un vaiſſeau, & combattant la lance en main; il eſt ſecouru de Mars qui tient une épée d'une main, & lance la foudre de l'autre. Caſtor & Pollux portent les dépouilles des ennemis à Hercule, qui en forme un trophée; le reſte de l'eſpace eſt occupé par les guerriers de ſa ſuite. L'on voit dans la quatrième une foule de captifs chargés de chaînes, qui viennent implorer la victoire; la paix ayant un rameau d'olivier à la main, les embraſſe & les raſſure; l'abondance renaît & répand ſes bienfaits ſur ces peuples vaincus. Ce plafond eſt un des plus poétiques & des plus vigoureux du Cortone: il eſt d'une couleur claire & gracieuſe, il fourmille d'expreſſions; mais il n'eſt pas plus exempt d'incorrections que les autres ouvrages de ce maître; l'Hercule en eſt un exemple ſenſible, il n'eſt pas dans la nature qu'on voie en entier l'eſtomac & les deux feſſes tout enſemble.

Dans le ſallon de Jupiter, il y a un plafond à freſque de Pierre de Cortone; le ſujet eſt Jupiter, à qui Hercule & la Fortune préſentent un jeune guerrier, pour recevoir la couronne de l'immortalité; un Génie étend la main devant ſes yeux pour empêcher qu'il ne ſoit ébloui par l'éclat du Dieu du Tonnerre. Un autre Génie, qui eſt celui de la guerre, apporte à la victoire la cuiraſſe du héros, percée de javelots; celle-ci grave ſon nom ſur un bouclier: elle n'en a encore tracé que la première lettre, c'eſt un M, lettre initiale de celui des Médicis. Il y a encore dans ce ſallon ſix autres freſques du même peintre en forme d'éventails, qui expriment par des figures emblé-

matiques le bonheur d'un état auſſitôt que la guerre a ceſſé : en voici les ſujets.

1. Minerve qui fait planter l'olivier, ſymbole de la paix.

2. Mars s'en retournant ſur un cheval aîlé.

3. Caſtor & Pollux qui ramènent leurs chevaux en leſſe.

4. Vulcain ſe repoſant dans ſa forge.

5. Diane endormie au retour de la chaſſe.

6. Apollon, Dieu des arts.

7. Mercure, Dieu de l'éloquence & du commerce.

8. Le chef des vaincus faiſant de vains efforts pour rompre ſes chaînes à coups de ſabre, & la diſcorde qui, le flambeau à la main, vient à ſon ſecours pour tâcher de le délivrer & de renouveler ainſi les malheurs de la guerre. Tous ces ſujets ſont très-bien compoſés ; mais quoique l'ordonnance du plafond ſoit admirable, l'exécution en eſt plus foible que celle des autres, ce qui provient ſans doute de ce que le maître s'eſt trop fait aider par ſes élèves dans cet ouvrage.

Ces plafonds de Piétre de Cortone ont été gravés en 26 feuilles, par Bloemart & Blondeau : *Imagini della virtù eroica, che alludono alla virtù de' principi della caſa medicea, preſentate nelle tre Camere di giove, di marte e di venere, nel palazzo del gran duca.*

Le plafond du ſalon d'Hercule eſt une freſque de *Ciro Ferri* ; il y a peint dans le bas Hercule ſur le bucher, & dans le haut l'apothéoſe de ce héros que Mars & la Prudence conduiſent dans l'Olympe, où il reçoit la couronne de l'immortalité. On s'apperçoit aiſément que le peintre a cherché la manière de Cortone ſon maître, mais il lui eſt bien inférieur en tous points ; la perſpective aérienne n'y eſt point obſervée ; il eſt cependant bien compoſé, ſauf l'inconvénient d'avoir réuni deux actions dans le même tableau.

On voit dans ce ſalon un beau Chriſt d'ivoire de

de Baldaſari ; il eſt d'un ſeul morceau de 2 pieds 4 pouces de long (1).

Une Madelaine accroupie, du *Pouſſin* ; elle eſt deſſinée avec grâce ; la couleur en eſt vraie & vigoureuſe ; les ombres en ſont ſeulement trop noires.

Le portrait de la maîtreſſe du Titien, peint par lui-même ; la tête en eſt belle, mais elle paroît n'être pas aſſez ronde.

Un tableau d'André *del Sarto*, repréſentant la Vierge ſur un piédeſtal, S. François & S. Jean l'Evangéliſte debout : la couleur en eſt vigoureuſe ; mais la poſition ne groupe point, & l'on n'y trouve pas beaucoup d'intelligence de clair-obſcur ; cependant c'eſt un des plus beaux tableaux de ce grand peintre. C'eſt à Florence qu'il faut juger de ſon talent, car tout ce qu'on voit à Rome du Sarto, n'eſt point à comparer à ce qu'il a fait à Florence. Ce peintre a des couleurs de draperies rouges extrêmement belles & fraîches, qui paroiſſent lui être particulières ; d'ailleurs il drape ordinairement bien, & deſſine de grand caractère.

Quatre tableaux de batailles, qui ont rapport à la maiſon de Médicis, par le *Bourguignon* ; ils peuvent avoir environ 9 pieds ; les figures ſont de 8 à 10 pouces : ces tableaux ſont très-beaux ; la couleur eſt d'une grande force ; la touche & la facilité ſont admirables ; ils ſont fort noircis ; celui où l'on voit la montagne de Radicofani eſt le mieux conſervé.

Parmi les peintures du palais Pitti, il n'y en a pas qui m'ait frappé autant que les 4 fins de l'homme de *Naſſini* : la vérité & l'expreſſion y ſont au point d'inſpirer le treſſaillement ; la belle Vierge de Raphaël me ſembloit en rien dire en comparaiſon de ces ſujets frappans. M. Cochin con-

(1) Les meubles ou les tableaux de chevalet dont je vais parler, ſont ceux qui ſe voyoient en 1765, mais on a augmenté la belle collection de ce palais depuis mon voyage.

vient qu'il y a du feu de génie dans leur compoſition ; mais il ajoute qu'ils ſont durs & maniérés, ſans intelligence du clair-obſcur, & que la couleur locale en eſt rouge & violette.

On quitte cet appartement pour paſſer dans un autre à gauche, où il y a un plafond de Luc *Jordan*, repréſentant une apothéoſe ; il renferme de grandes beautés.

On diſtingue dans cet appartement, au milieu d'une foule de tableaux mêlés de copies, les originaux ſuivans.

S. Antoine combattant contre un diable, par *Salvator Roſa ;* l'effet en eſt beau : il eſt d'une belle couleur idéale ; mais l'action en eſt outrée.

Une ſainte Famille d'André del Sarto, la Vierge n'en eſt pas belle, la figure de l'enfant Jéſus qui eſt en bas, s'aligne trop avec celle de la Vierge : mauvais effet de compoſition.

L'adoration des Mages, par André del Sarto ; l'ordonnance en eſt bonne.

Une Vierge, l'enfant Jéſus, & pluſieurs Saints, d'André del Sarto. A la manière dont ce tableau eſt traité, on diroit qu'il a été fait dans le temps que la peinture commençoit à ſortir du gothique ; il a pourtant des beautés.

Deux Aſſomptions de la Vierge, elles ſont encore d'*André del Sarto ;* celui de ces tableaux où les Anges tiennent des tables dans la gloire, paroît être le meilleur. Il s'y rencontre de beaux caractères de têtes, mais les enfans en ſont un peu maniérés : on pourroit auſſi y trouver plus de vérité dans les chairs ; pour les draperies, celles-ci ſemblent faites d'après des plis de papier.

Deux Batailles & deux Marines, de *Salvator Roſa.*

Une Bataille du *Bourguignon*, dont le ſujet eſt bien compoſé.

Ste. Marguerite de Cortone, par *Lanfranc*, tableau qui n'eſt point exempt d'incorrections, mais bien peint, quoiqu'un peu gris.

S. Philippe de *Neri*, invoquant la Vierge, par Carle Maratte ; la compoſition en eſt très-belle, les caractères en ſont beaux, ſingulièrement celui de l'enfant Jéſus.

Dans une autre chambre, il y a beaucoup de portraits dont pluſieurs ſont du *Titien*, on y voit auſſi celui de Léon X entre deux cardinaux, par *Raphaël* : le deſſin en eſt d'une vérité parfaite ; on prétend que c'eſt l'original dont André *del Sarto* avoit fait la copie pour être envoyée au duc de Mantoue, copie qui depuis a paſſé, dit-on, au roi de Naples.

Adam & Eve pleurant la mort d'Abel, par le *Tiarini* : la couleur en eſt vigoureuſe ; ce tableau tire un peu ſur la manière du Guerchin.

Apollon qui écorche le ſatyre Marſyas, du Guerchin, très-beau.

Un tableau de Raphaël, appelé la *Modonna della ſedia*, il eſt de forme ronde, les buſtes ſont de grandeur naturelle. On ne peut rien de mieux deſſiné, l'expreſſion en eſt admirable. C'eſt véritablement une des plus belles choſes qu'on puiſſe voir de ce grand maître. La tête de la Vierge eſt riante, ſpirituelle, d'une fineſſe de deſſin & d'une beauté inimitables. La couleur en eſt vraie & belle, l'enfant Jéſus eſt fort beau, mais d'une nature un peu trop formée. « Dans ce morceau » Raphaël eſt coloriſte dans un degré bien plus » éminent qu'il n'a coutume de l'être. Il y a un » effet de lumière & un arrondiſſement dans les » objets, qu'on trouve rarement dans ſes ouvrages. » En regardant celui-ci on ne ſonge pas à y rien » déſirer, c'eſt un objet d'admiration.

» Un grand tableau de Rubens (figures de grandeur naturelle) ; c'eſt un ſujet allégorique. On » y voit un héros armé, tiré par la furie de la » guerre ; il s'arrache des bras d'une belle femme. » Un autre qui a ſur la tête une couronne murale

» le pourſuit en jetant des cris; pluſieurs autres » figures ſont renverſées; on y voit auſſi le tem- » ple de Janus: ce tableau eſt d'une compoſition » poétique & plein du plus beau feu; la couleur » en eſt admirable, ainſi que le pinceau. La tête » de femme eſt de la plus grande beauté, auſſi- » bien que toutes les chairs, & l'effet général en » en eſt très-piquant de lumière & d'ombre. C'eſt » un tableau capital; il y a ſeulement quelques » incorrections de deſſin, ſurtout dans les jambes » de la femme, qui paroiſſent trop tortillées. » M. Cochin, Tom. II, pag. 67".

La bibliothéque du palais Pitti, qui eſt rétablie dans l'étage ſupérieur, étoit compoſée d'environ 35000 volumes, mais on a tranſporté la majeure partie à la bibliothéque Magliabecchi, & au Muſée: on y entre par une première ſalle, qui eſt celle où s'aſſembloit l'academie, appelée *del Cimento* (de l'expérience), qui eut la gloire de contribuer au progrès de la phyſique expérimentale, dans un temps où cette ſcience étoit à peine connue; nous en parlerons bientôt en traitant de l'Hiſtoire littéraire de Florence. On voit encore dans cette ſalle beaucoup d'armoires pleines d'inſtrumens de verre, & d'autres choſes qui ont ſervi à l'académie *del Cimento*.

La bibliothéque que le duc de Lorraine fit tranſporter dans ce palais, en 1737, lorſqu'il vint prendre poſſeſſion de la Toſcane, y avoit été arrangée en 1760. Elle comprenoit environ 8000 volumes. L'ancienne bibliothéque de la maiſon de Médicis y avoit été placée vers l'an 1600, & contenoit 25000 volumes; mais le grand duc les a repartis dans les bibliothéques. Il y avoit des manuſcrits de toute eſpèce, orientaux, latins, françois, italiens, allemands; M. Aſſemanni a donné la notice de tous les manuſcrits orientaux. J'y ai vu avec plaiſir deux grands volumes qui ſont le

journal des voyages faits par Côme III, en 1690, accompagné de beaux deſſins avec des explications par le comte Magalotti. Je ne connois aucun exemple (ſi ce n'eſt celui du Czar Pierre) d'un prince qui ait voyagé avec tant de curioſité, de goût & d'utilité.

Le jardin du palais Pitti eſt du côté du midi; on l'appelle *Boboli*, il a plus de 500 toiſes de longueur, depuis le Belvedere, qui eſt une eſpèce de fort placé ſur la hauteur, juſqu'à la porte de S. Pietro Gattolini, la plus occidentale de la ville; ce jardin offre la plus grande variété, il y a des hauts & des bas, du gracieux & du ſauvage, de grandes allées & de petits boſquets, des parterres de fleurs & des gazons champêtres; des grottes, des fontaines, des ſtatues; on a profité de la hauteur, qui eſt en face du château; c'étoit une eſpèce de théâtre où l'on a donné autrefois des fêtes; & l'on y a bâti un pavillon très agréable.

La fontaine qui eſt à l'extrêmité de la grande allée, dans l'endroit qu'on appelle *Iſola*, eſt la choſe la plus remarquable de ce jardin, au-deſſus d'un baſſin de granite, qui a plus de 20 pieds de diamètre, on voit une ſtatue de Neptune plus grande que nature; trois fleuves aſſis à ſes pieds verſent de l'eau à grands flots, ils repréſentent le Gange, le Nil & l'Eufrate, qui jettent leurs eaux dans l'Océan: ce bel ouvrage eſt de *Jean de Bologne*.

Il y a dans un autre endroit du jardin un Neptune en bronze environné de monſtres marins, de la main de *Lorenzi*, ouvrage très-eſtimé.

Une des grottes de ce jardin eſt ornée de quatre ſtatues, ébauchées par Michel-Ange & qui doivent ſervir au mauſolée de Jules ſecond, auſſi bien que celles qui ſont au palais vieux, & dont nous avons parlé ci-deſſus. Il y a encore dans cette grotte pluſieurs autres ſtatues, & des peintures du Poccetti.

Dans le jardin Boboli, on voit pluſieurs ſtatues

antiques que l'on ſerroit autrefois pendant l'hiver, pour n'être pas obligé de les nettoyer : au reſte, on ſe garde bien en Italie de les uſer comme on l'a fait quelquefois chez nous, avec de la pierre ponce & du grès. J'ai vu un de nos plus grands artiſtes gémir de cette barbarie, ſurtout à l'égard des belles figures de Marli. En Italie on ſe contente de ſerrer pendant l'hiver celles qui ſont portatives, & de couvrir avec des paillaſſons dreſſés ſur des charpentes légères, celles qu'on ne peut pas déranger. Lorſque le printemps eſt de retour on les découvre ou on les remet en place ; alors la roſée & le ſoleil leur rendent leur première blancheur ; mais les Italiens ſont ſi peu attachés à ce petit mérite, que ſi par haſard quelque partie reſtoit tachée, ils la laiſſeroient plutôt que d'endommager les formes, comme nous le faiſons en les nettoyant. Ils ſentent trop bien le reſpect que l'on doit aux belles choſes.

J'ai ouï dire à M. Pigalle, un des plus grands ſculpteurs de France, que l'hiver ne gâte point les figures de marbre ; qu'il n'y a que les araignées & autres inſectes qui les tâchent, & la pouſſière qui les ſalit : que pour y remédier il ſuffit de les laver avec ſoin à grande eau tous les trois mois, & de paſſer légèrement, s'il eſt néceſſaire, une broſſe ſur les endroits enfoncés. A l'égard des figures ou buſtes jaunis dans les appartemens, M. Pigalle les blanchit en les faiſant arroſer, ou en les expoſant ſur l'herbe à la roſée & au ſoleil.

LA PACE eſt une égliſe de Feuillans François, adoſſée aux murs du jardin Boboli, & que l'on trouve en ſortant de Florence par la porte de Rome ou de S. Pierre Gattolini : il y a dans ce couvent 7 ou 8 religieux de qui les François ſont très-bien reçus. On voit dans leur égliſe un fort beau plafond de *Jordan*, il repréſente une Vierge ſur des nuages avec S. Bernard. C'eſt une application de ce paſſage, *fiat pax in virtute tuâ.*

En revenant près du palais Pitti, on trouve, dans la rue appléé *via Romana*, une colonne de marbre de Serravezza, que le grand-duc Côme I fit élever en mémoire de la bataille de Marciano, qu'il gagna le 2 Août 1554 contre les Sienois, & qui lui procura l'acquiſition de Siene.

S. SPIRITO, égliſe voiſine du palais Pitti deſſervie par des Auguſtins; c'eſt une des plus belles de Florence, elle eſt de l'architecture de *Brunelleſco*, & a 287 pieds de longueur, 97 de large; elle eſt diviſée en trois nefs, qui ſont portées par de belles colonnes; les ſtatues & les peintures ſont eſtimées; il y a un ancien tableau de la main du Giotto dans la croiſée à droite. On y voit des copies de deux ſtatues de Michel-Ange, la Vierge qui eſt à S. Pierre de Rome, & le Chriſt de la Minerve. La chapelle du S. Sacrement eſt richement décorée, en marbre de Carrare, avec des ornemens du vieux *Sanſovino*. Le grand autel eſt des plus riches: il eſt placé ſous un baldaquin, porté par de belles colonnes; le tabernacle & l'autel ſont incruſtés de pierres dures; le chœur qui ſe voit derrière l'autel eſt de figure octogone, enrichi de marbre de Carrare avec des ſtatues de Caccini; ce fut lui qui donna les deſſins de cet ouvrage, auquel la famille Michelozzi a employé des ſommes conſidérables.

La ſacriſtie eſt de l'*Ammanati*; il y a 8 couples de pilaſtres, qui ont 8 chapiteaux différens: ce célèbre architecte vouloit eſſayer s'il y en auroit un qu'on préférât à l'ancien chapiteau corinthien qui eſt du nombre des huit; il paroît que cet eſſai n'a pas réuſſi.

IL CARMINE, ou l'égliſe des Carmes & celle des *Bernardins*, ſont auſſi dans le même quartier, ainſi que le palais *Capponi*; mais je paſſe rapidement ſur tous les objets qui ne ſont pas extrêmement remarquables.

LE MUSEUM, eſt une collection immenſe de

tout ce qui a rapport à la phyſique, aux mathématiques, & à l'hiſtoire naturelle, formée depuis quelques années par le grand-duc dans le palais Torregiani, qu'il a acheté vers 1772; il eſt au midi du palais Pitti, comme la galerie eſt du côté du nord, & l'on a coutume de dire que le palais Pitti eſt entre les tréſors de l'art & ceux de la nature.

M. l'abbé Felix Fontana, de Roveredo, eſt celui qui a la direction de ce cabinet; il a fait faire les meilleurs inſtrumens de phyſique en Angleterre & en France, où il a paſſé pluſieurs années; il en a fait exécuter à Florence d'après ſes propres vues qui ſont celles d'un homme de génie; on peut le regarder comme un des phyſiciens les plus célèbres, non-ſeulement de l'Italie, mais même de l'Europe. Nous avons de lui des recherches très-vaſtes & très-ſavantes ſur le venin de la vipère, in-4°. 1781, des obſervations ſur le mouvement de l'iris dans l'œil, ſur les maladies des grains; ſur l'air fixe, pour lequel il a imaginé ou du moins perfectionné l'eudiomètre; ſur la phyſique animale, ſur un nouveau thermomètre, &c. Il a fait un baromètre portatif qui ſe met avec un niveau, un thermomètre, une bouſſole, un microſcope & une lunette, dans une canne que le prince peut porter à la campagne. Il a perfectionné les micromètres objectifs, dont ſe ſervent les aſtronomes, &c. On peut avoir une idée de ſes travaux en liſant une brochure publiée à Rome: *Saggio del real gabinetto di fiſica e di ſtoria naturale di Firenze*, in Roma 1776, le journal de phyſique de M. l'abbé Rozier, Janvier & Février 1777, & la traduction qui s'eſt faite en italie du recueil publié par la ſociété de Londres: *Avanzamento delle arti, delle manifatture e del commercio di Firenze* 1773, in-fol. M. Felix Fontana eſt frère du P. Grégoire Fontana, habile géomètre, qui demeure à Pavie, & dont nous avons parlé ci-devant.

Au rez-de-chauſſée il y a une grande ſalle remplie de productions de la Toſcane, & un laboratoire de chymie avec une collection des produits de différentes opérations.

Au premier deux grandes ſalles où ſe voient les plus grands animaux, quadrupèdes, poiſſons ou oiſeaux, une pour les os, les cornes, &c. une bibliothéque de livres rélatifs à la phyſique, aux mathématiques & à l'hiſtoire naturelle.

Trois ſalles pour la mécanique, une pour l'hydraulique, une pour l'électricité, une pour la marine, une pour l'aimant, une pour l'optique & la pyrométrie, deux pour les inſtrumens de mathématiques; il y a entr'autre une grande plate-forme de 46 pouces de diamètre, dont le limbe circulaire eſt diviſé en 2160 parties actuelles, ou de 10 en 10 minutes, ſubdiviſées par le Vernier en 30 & même 60, & conſtruite ſur des principes différens de ceux du duc de Chaulnes & de Ramſden; on peut, avec cette machine, diviſer le cercle de 10 en 10 ſecondes. La machine pour diviſer la ligne droite, partage le pouce en 1200 parties actuelles. Parmi les machines de ſtatique, il y a des balances qui, étant chargées de 50 livres, ſont ſenſibles à $\frac{1}{5}$ & même à un quart de grain, c'eſt-à-dire à la deux millionième partie du poids, & conſtruites ſur des principes différens de ceux qu'on pratique ailleurs. M. Fontana a fait exécuter beaucoup d'inſtrumens auſſi ingénieux que nouveaux. Au niveau de cet étage eſt le jardin de Botanique, il donne ſur le Boboli, & eſt une dépendance du *Muſeum*.

Le ſecond étage contient un appartement compoſé d'environ 30 pièces deſtinées pour l'anatomie & l'hiſtoire naturelle. On y voit d'abord une ſuite de 14 chambres & d'une galerie remplies de préparations anatomiques, imitées en cire avec la plus grande exactitude, & d'une vérité qui étonne;

ces pièces d'anatomie ont été exécutées par 3 habiles artiſtes de Florence, ſous les yeux de M. Fontana. On y voit juſqu'aux préparations les plus délicates des vaiſſeaux lymphatiques; cette collection ne comprend pas ſeulement l'anatomie de l'homme, mais auſſi des pièces d'anatomie comparée.

On paſſe enſuite dans une longue galerie qui renferme d'un côté les oiſeaux, dont la collection eſt une des plus belles qui exiſte; de l'autre les poiſſons empaillés, & ce ſont ceux d'une médiocre grandeur: après cela on trouve une chambre de reptiles & 5 pour les inſectes, les coquilles & les polipiers; une pour les graines, les gommes, reſines, bois & autres objets du règne végétal; deux de plantes graſſes, champignons, fruits & racines, imités en cire, exécutés avec toute l'exactitude poſſible pour leurs caractères botaniques; on y a joint un herbier dans lequel les plantes ſont deſſéchées.

Les minéraux occupent 8 ſalles, y compris une galerie où ſont les pierres précieuſes, & où l'on remarque une topaſe qui pèſe 17 ½ livres.

On a placé dans ce cabinet le grand bloc d'aimant, qui étoit ci-devant ſous la galerie du palais Pitti, près de la porte; cet aimant brut ayant 4 pieds & demi de long ſur 3 & demi de large, peſoit environ dix milliers: lorſqu'un ſoldat mettoit ſa bayonnette dans un des trous de la pierre, & qu'il l'y laiſſoit un inſtant, elle étoit en état, lorſqu'il la retiroit, de porter un couteau & une clef. Elle auroit bien plus de force ſi elle n'avoit pas été endommagée par le feu dans un incendie. On l'a fait dégroſſir, elle pèſe encore ſix milliers, poids de Florence.

On y voit des morceaux de jaſpe verd & de jaſpe rouge qui ne pèſent pas moins.

L'obſervatoire, qui fait une dépendance de ce *Muſeum*, renferme de beaux inſtrumens d'aſtrono-

mie, un grand ſecteur ſemblable à celui qui a ſervi à trouver l'aberration des étoiles, un inſtrument des paſſages, &c. On en attend pluſieurs d'Angleterre, en 1784, entr'autres un cercle entier de 12 pieds de diamètre, pour établir dans le Méridien : le célèbre Ramsden en eſt occupé actuellement, ce ſera le premier inſtrument de cette eſpèce qu'on ait exécuté.

CHAPITRE XVII.

Hiſtoire ſingulière de BIANCA CAPELLO.

POUR revenir du palais Pitti, on peut repaſſer l'Arno, ſur le beau pont de la Trinité, auquel on arrive par une grande rue bien alignée.

Dans cette rue appelée *Via Maggio*, on voit une maiſon, où ſont les armes de Médicis ſurmontées d'un chapeau qui rappelle une anecdote bien ſingulière de la maiſon de Médicis. Voici l'extrait d'un manuſcrit que j'ai vu à Florence: cette digreſſion pourra intéreſſer mes lecteurs : on dira que c'eſt hors-d'œuvre, je le ſens très-bien, mais tout ce qui peut inſtruire un voyageur eſt du reſſort de celui qui écrit ſon voyage.

Thomas Buonaventuri, jeune homme de Florence d'une naiſſance médiocre, & ſans fortune, étoit ſur la fin du quinzième ſiècle chez un marchand de ſon pays qui étoit établi à Veniſe. La maiſon étoit ſituée vis-à-vis une porte de derrière d'un noble Vénitien nommé *Barthelemi Capello*. Il avoit une fille jeune & de la plus grande beauté, nommée *Bianca*, que l'on gardoit avec ſoin. Le jeune Florentin la vit ſouvent à la fenêtre ſans eſpérer de parvenir juſqu'à elle ; cependant comme il étoit jeune & aimable, il s'efforça de lui plaire

& de lui faire appercevoir la paſſion qu'il avoit conçue pour elle ; j'abrége la négociation, pour dire qu'enfin il fut convenu que Bianca iroit vers le milieu de la nuit dans la maiſon de ſon amant, par le moyen d'une petite porte de derrière dont elle avoit ſu ſe procurer la clef. Cela lui réuſſit pendant quelque temps ; elle ſortit toutes les nuits, laiſſoit la porte jointe, & rentroit avant le jour pour n'être vue de perſonne.

L'habitude fait négliger les précautions ; Bianca reſta une nuit plus tard qu'à l'ordinaire ; un garçon boulanger qui alloit le matin, ſuivant l'uſage de Veniſe, prendre le pain dans une maiſon voiſine pour le porter au four, apperçut une porte entr'ouverte, il crut bien faire de la tirer à lui, ne doutant pas qu'elle ne fût reſtée ouverte par oubli.

La jeune perſonne étant revenue un moment après, trouve la porte fermée. Elle prend bientôt ſon parti ; elle retourne chez Buonaventuri, elle frappe tout doucement, il lui ouvre, elle lui raconte le malheur qui venoit de lui arriver ; l'inquiétude fut auſſi grande pour lui que pour elle, mais la reconnoiſſance & l'amour le déterminèrent à ſacrifier ſon état actuel & à mettre ſon amante en ſûreté ; il avoit d'ailleurs à craindre la ſévérité des lois & des magiſtrats de Veniſe qui l'auroient pourſuivi comme ſéducteur ; ils ſe retirèrent tous les deux dans la maiſon d'un autre Florentin, où ils reſtèrent cachés avec un ſoin extrême, juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion de pouvoir s'échapper pour s'en aller à Florence.

Buonaventuri avoit une petite maiſon à Florence dans *Via Larga*, à côté de St. Marc, vis-à-vis des regligieuſes de Ste. Catherine ; il s'y retira avec ſa femme, & il y vécut quelque temps en ſecret, pour éviter les recherches de la république de Veniſe qui pouvoit les pourſuivre à la ſollicitation des Cappelli.

Le grand-duc de Toscane étoit alors François, fils de Côme I & père de Marie de Médicis; il avoit épousé Jeanne d'Autriche, veuve du roi de Hongrie, & que l'on appeloit communément la reine Jeanne; c'étoit une princesse très-considérée, mais qui n'étoit plus de la première jeunesse, & que son mari négligeoit pour s'amuser ailleurs; il y avoit un des officiers de sa maison qui étoit confident de ses plaisirs & dont la femme étoit charmée de pouvoir aussi se rendre utile.

Ils eurent connoissance de l'arrivée de la belle Vénitienne; le bruit de son aventure autant que celui de sa beauté, & la vie extrêmement retirée qu'elle menoit, excitèrent la curiosité du prince, & il voulut, à quel prix que ce fût, parvenir à la connoître; il alloit se promener tous les jours dans la rue où habitoit *Bianca*; celle-ci de son côté, qui n'avoit d'autre divertissement que celui de la fenêtre, s'y mettoit assez souvent; & quoiqu'elle fût à demi-voilée, le prince put juger de sa beauté, & s'enflamma de plus en plus du désir de faire connoissance avec elle.

Son confident qui vit cette passion devenir insurmontable, voulut la favoriser, il engagea sa femme à s'y prêter aussi; elle prit le prétexte des malheurs qu'avoit éprouvés la jeune Vénitienne & de ceux qu'elle pouvoit encore avoir à craindre; & lui faisant entendre qu'elle avoit quelque chose d'important à lui communiquer, la fit prier de venir dîner chez elle. Buonaventuri balança quelque temps s'il permettroit à sa femme de se rendre à cette invitation; mais le rang que tenoit cette dame & le besoin qu'il avoit de protection le déterminèrent à ne pas s'y refuser. Bianca fut reçue avec tout l'empressement & toutes les marques de tendresse qu'il étoit possible de lui prodiguer; on lui demanda le récit de son aventure; on l'écouta avec un intérêt si marqué, on lui fit

des offres ſi obligeantes, & on la preſſa avec une ſi généreuſe amitié, qu'elle ne put refuſer quelques préſens de cette dame.

Le grand-duc, informé du ſuccès de cette première viſite, eſpéra qu'il pourroit être de la ſeconde. On envoya bientôt à Bianca une nouvelle invitation : après beaucoup de nouvelles marques d'attachement, après avoir déploré ſes infortunes & prodigué des éloges à ſa beauté, on lui demanda ſi elle ne ſeroit point curieuſe de faire ſa cour au grand duc, qui de ſon côté déſiroit beaucoup de la connoître, & qui avoit eu occaſion de l'entrevoir & de l'admirer. Bianca fut ſéduite par ce nouvel honneur ; & quoiqu'elle affectât de s'en défendre, la dame apperçut dans ſes yeux que peut-être on lui feroit plaiſir en la forçant de l'accepter. Le prince arriva ſur ces entrefaites, d'un air qui paroiſſoit naturel & honnête : Bianca eut lieu d'être très-ſatisfaite de ſa modeſtie, de ſes éloges, de ſes offres ; elle ne ſe crut point obligée d'entrer en défiance. Il y eut encore d'autres viſites, dans leſquelles la liaiſon augmenta peu-à-peu & preſque ſans s'en appercevoir ; quelques préſens, qu'on n'oſa refuſer de ſon ſouverain, l'augmentèrent encore davantage, & le mari même de Bianca n'oſa rompre une liaiſon qui pouvoit être à la fois honnête & utile.

Le grand-duc n'etoit pas d'un caractère à reſter en ſi beau chemin ; en augmentant la fortune du mari, il s'attacha la femme de plus en plus, & il parvint à faire, comme diſent les Italiens, entre lui, Bianca & Buonaventuri un *triangolo equilatero*. Le mari s'accoutuma bientôt à ſon nouvel état ; ce fut alors qu'il alla loger avec ſa femme dans la maiſon dont nous avons parlé plus haut, & qui appartient aujourd'hui à la famille Riccardi ; le mari forma de ſon côté des liaiſons qui le dédommagèrent de la perte de Bianca ; il ſe

mêla parmi la nobleſſe, mais fier de ſa nouvelle fortune, il ſe rendit bientôt inſupportable à tout le monde; indiſcret, téméraire, même avec le grand-duc, il ſe fit tant d'ennemis, qu'il ſuccomba enfin, & fut aſſaſſiné par des gens maſqués près du pont de la Trinité.

Cet accident n'affligea pas beaucoup le grand-duc & ſa nouvelle maîtreſſe; celle-ci devint plus hardie, on la vit bientôt paroître, même en public, dans l'équipage le plus brillant, & braver le deshonneur dont elle s'étoit couverte.

La reine Jeanne affligée de la conduite de ſon mari & irritée de l'orgueil de ſa rivale, la rencontrant un jour ſur le pont de la Trinité, dit à une dame qui l'accompagnoit : Je ſerois bien tentée de faire jeter cette créature dans la rivière. Cette dame lui repréſenta qu'il étoit plus raiſonnable & plus utile de prendre le parti de la douceur, & de pardonner à une jeune étrangère ſa beauté & ſa foibleſſe.

La reine ſuivit ce conſeil, elle dévora dans le ſecret l'amertume de ſa douleur, juſqu'à ce qu'enfin elle ſuccomba & mourut.

Cette mort éleva les eſpérances de Bianca; elle avoit ſubjugué le grand-duc, de manière à le conduire où elle vouloit. Le cardinal Ferdinand de Médicis, qui étoit l'héritier naturel de la Toſcane ſi ſon frère venoit à mourir ſans enfans, s'oppoſa en vain à ce mariage, & Bianca devint enfin grande ducheſſe de Toſcane.

Ce mariage fut l'objet de la riſée publique, on chantoit dans les rues à Florence :

Il Gran Duca di Toſcana
Ha ſpoſata una pũtana,
Gentil Donna Veneziana.

L'ambaſſadeur même de Veniſe, en complimentant le grand-duc, ne lui diſſimula pas dans ſon

discours qu'il ne falloit rien moins que le mariage de *Bianca Capello* avec son alteſſe, pour engager la république à l'avouer comme légitime Vénitienne.

Après quelque temps de mariage l'ambition de la nouvelle ducheſſe fut d'avoir un héritier pour ſuccéder aux états du grand-duc : on fit dire beaucoup de meſſes, on conſulta les aſtrologues ; mais tous ces moyens étant inutiles, la ducheſſe ſe détermina à ſuppoſer une groſſeſſe & un accouchement ; elle s'adreſſa à un cordelier du couvent *d'Ogni ſanti*, pour conduire adroitement cette entrepriſe ; la ducheſſe affecta le dégoût, les nauſées & les autres ſymptômes de groſſeſſe ; elle ſe mit au lit & reçut les complimens de la cour, & le grand-duc même fut très-ſatisfait de cet heureux événement.

Le temps de ſes couches étant arrivé, la ducheſſe parut ſurpriſe tout-à-coup vers le milieu de la nuit par des douleurs qui lui firent demander avec impatience ſon confeſſeur.

Le cardinal qui ſe défioit des fineſſes de ſa belle-ſœur étoit ſans ceſſe occupé à épier ſes démarches ; il ſe rendit dans l'anti-chambre auſſitôt qu'il fut inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, & il ſe mit à ſe promener en diſant ſon bréviaire. La ducheſſe qui en fut avertie l'envoya prier de vouloir bien ſe retirer, parce qu'elle n'oſoit lui laiſſer entendre les cris que la douleur lui arracheroit ; le cardinal répondit, *dite a Sua Altezza che attenda pure a fare l'ufizio ſuo, ch' io dico il mio* : « Dites à ſon alteſſe qu'elle ſonge ſeulement à » faire ſon office, parce que je dis le mien. » Auſſitôt que le confeſſeur arriva, le cardinal courut au-devant de lui, diſant : Soyez le bien venu, mon père ; la grande ducheſſe eſt en travail, & elle a grand beſoin de votre ſecours. En même temps il le ſerra pour l'embraſſer ; il ſentit aiſément que le père avoit dans ſa manche un gros garçon nouvellement

nouvellement né; auſſi-tôt il s'écria aſſez haut pour être entendu de la ducheſſe : Dieu ſoit loué, la princeſſe eſt accouchée heureuſement d'un enfant mâle ; en diſant cela, il le montre à tous ceux qui étoient préſens.

La grande ducheſſe furieuſe de perdre en un moment le fruit d'une ſi longue comédie, ne pardonna pas au cardinal un ſi ſanglant affront ; elle réſolut de s'en venger, & le grand-duc étant toujours amoureux d'elle, elle en trouva bientôt l'occaſion.

Ils étoient tous les trois *à Poggio à Caiano*, & ils mangeoient enſemble ; le cardinal aimoit ſurtout le blanc manger ; elle en fit apprêter un qui étoit empoiſonné. Le cardinal qui avoit beaucoup d'eſpions autour d'elle, en fut averti ; il vint cependant à table comme à l'ordinaire : mais malgré toutes les inſtances de la ducheſſe, il ne voulut jamais manger de ce plat. Eh bien, dit le grand-duc, ſi le cardinal ne veut pas en manger, j'en mangerai, & en diſant cela, il en prit une aſſiette. La ducheſſe ne pouvant l'en empêcher ſans dévoiler ſon crime, ſentit que tout étoit perdu pour elle, & qu'elle ne pourroit ſe ſouſtraire à la vengeance de ſon beau-frère ; elle mangea du même plat que ſon mari, & ils en moururent tous deux le 19 Octobre 1587. Le cardinal ſuccéda à ſon frère ſous le nom de Ferdinand I, & il régna juſqu'en 1609.

Suivant un autre manuſcrit, ce fut l'apothicaire de la cour qui fut chargé de porter un breuvage à Bianca qui étoit malade, après la mort de ſon mari ; elle refuſa d'abord de le prendre, mais l'apothicaire eut ordre de l'y forcer : quoiqu'il en ſoit, ils moururent à peu de diſtance l'un de l'autre.

Il y a quelque choſe de cette hiſtoire dans la ſeconde partie du livre intitulé : *Ducento novelle del ſignor Cello Maleſpini, in Venetia* 1609, *in*-4°. nouvelle 84 & 85. Elle eſt auſſi rapportée, mais un peu différemment, dans le ſecond volume des

vies des hommes & des femmes illuſtres d'Italie, imprimées en 1767, à Paris.

M. Sanſeverino, qui enſeigne l'Italien à Berlin, a publié, en 1775, une autre hiſtoire plus détaillée de Bianca Capello; le comte d'Orrery en a parlé dans ſon voyage. On croit aujourd'hui que c'étoit le cardinal lui-même qui avoit préparé le poiſon, & non pas la ducheſſe; mais après le ſuccès de ſon crime, il lui fut aiſé de le rejeter ſur un autre. M. Manni ſe propoſoit de le prouver dans un ouvrage ou dans une diſſertation faite exprès. M. Verci de Baſſano, en nommant ceux qui ont parlé de cette aventure, obſerve qu'il n'y a aucun auteur contemporain.

CHAPITRE XVIII.

Partie ſeptentrionale de Florence.

En repaſſant l'Arno, pour retourner au centre de la ville, on apperçoit les quatre ponts qui ſont ſur l'Arno; nous avons dit que celui de la Trinité eſt le plus beau de tous: Côme I le fit faire ſur les deſſins de l'Ammanati, lorſque la grande inondation de 1557 eut renverſé celui qui y étoit; ce pont a 178 bras ou 319 pieds de longueur; il eſt compoſé de trois arches; celle du milieu a 50 bras ou 90 pieds d'ouverture & 15 pieds de flèche. Ces arcs ſurbaiſſés ont beaucoup de grâce; ils ont l'avantage de rendre la pente plus douce & de donner un écoulement plus facile dans les crues d'eau, en permettant de diminuer le nombre des arches & l'épaiſſeur des piles (1).

(1) Le pont de Neuilly, près Paris, fini en 1774, a 5 arches, chacune de 120 pieds d'ouverture, ſurbaiſſées au tiers, c'eſt-à-

Le pont de la Trinité eſt un des plus beaux qu'on ait faits, il eſt d'une légèreté & d'une hardieſſe qui étonnent ; on n'y laiſſe point paſſer les chariots ni les carroſſes, pour ne point trop l'ébranler ; il y en a un plan gravé en 1754 par Sgrilli.

Ce pont eſt orné de 4 ſtatues de marbre, qui repréſentent les 4 ſaiſons de l'année ; le printemps eſt de Francavilla, ſculpteur allemand, l'été & l'automne de Gio Caccini, & l'hiver de Taddeo Landini ; ces figures ſont médiocres. De deſſus ce pont on découvre la campagne par deſſus l'autre pont ; à-peu-près comme de deſſus le Pont-neuf à Paris. Après avoir paſſé le pont de la Trinité, on voit une grande colonne dorique d'un ſeul morceau de granite, que le pape Pie IV donna au grand-duc Côme I, & que ce prince fit ériger en 1564, en mémoire de la priſe de Sienne. Cette colonne étoit à Rome aux thermes d'Antonin. On a placé au ſommet une figure de la juſtice, qui eſt en porphyre avec un manteau en bronze ; elle eſt de *Romolo del Dadda* ; c'eſt cette figure qui avoit donné lieu à ce proverbe de Florence, que la juſtice eſt ſi haut que perſonne n'y peut atteindre (1).

Un peu plus loin eſt le palais Strozzi, ſur la place du même nom ; il eſt grand, iſolé, garni extérieurement de boſſages, & couronné d'une très-belle corniche. Ce palais fut fait par Philippe Strozzi, ſur les deſſins de Benedetto da Majano, & le duc Strozzi y habite actuellement. Cette famille eſt célèbre par ſes diviſions avec les Médicis vers 1535, par les ſervices de Philippe

dire, qui ont 40 pieds de flèche, il a coûté près de cinq millions ; c'eſt M. Perronet qui en a donné les deſſins, & il en a publié une grande & belle deſcription *in-fol.* en 1783.

(1) La figure de ce monument eſt dans les *Vedute di Firenze*. Il y a des auteurs qui diſent que la ſtatue eſt de bronze, mais ce n'eſt que le manteau.

Strozzi, maréchal de France, mort au ſervice en France en 1558, & de celui qui fut pris par les Eſpagnols & tué inhumainement en 1583. Les Strozzi furent au nombre des principaux conjurés qui voulurent affranchir Florence de la domination des Médicis; Côme I ayant gagné la bataille de *Marone*, Philippe Strozzi y fut pris, & ſe tua dans la priſon après avoir écrit avec ſon ſang ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor.

mais il ſe trompa comme Didon dans ſon eſpoir de vengeance.

Le palais Strozzi eſt un des plus grands modèles qu'il y ait à Florence, du genre noble & du goût Toſcan qu'on a ſuivi d'une manière preſque uniforme dans la plupart des anciens palais de cette ville : la façade eſt toujours chargée de boſſages, ſouvent en pointe de diamans; le haut n'eſt qu'un ſimple mur fort élevé, percé de fenêtres d'une belle proportion, mais en trop petit nombre pour donner beaucoup de lumière aux appartemens; le faîte eſt terminé par un entablement & une corniche qui en maſque le toit. L'intérieur eſt une cour quarrée, aſſez petite, environnée d'un portique à deux ou trois étages, ſoutenu par des colonnes d'un bon goût; ſouvent on voit des chambranles & des ornemens d'une grande perfection, mais toujours dans le genre ruſtique, ſimple & ſolide de l'ordre Toſcan. Ce genre ayant pris naiſſance dans le pays, s'y eſt ſoutenu, ou du moins il s'y eſt ranimé dans le quinzième ſiècle; ces bâtimens ſont tous très-nobles, très-élevés, mais noirs & un peu triſtes; il n'y a que le palais Corſini & un petit nombre d'autres qui ſoient dans le genre ſvelte, agréable & dégagé que l'on ſuit dans l'architecture moderne. Mais ceux des anciennes & illuſtres maiſons, tels que

Ricardi, Strozzi, &c. qui ſubſiſtent depuis le temps des premiers Médicis, ſont tous dans la forme que nous venons de décrire.

L'architecture à Florence, dit M. Cochin, eſt en général ſage & de bon goût; ce qui eſt d'autant plus à remarquer, que dans preſque toutes les villes d'Italie, le goût eſt entièrement corrompu. A force de vouloir chercher du nouveau, on a perdu l'idée du beau; les caprices les plus extravagans y ſont devenus l'architecture à la mode & la plus applaudie. Il en faut cependant excepter quelques artiſtes ou amateurs qui frondent ces nouveautés en Italie, comme nous blâmons le nouveau goût de nos derniers temps en France. On voit de petits palais tant anciens que modernes à Florence, qui ſont d'une grande beauté, ſurtout pour les fenêtres & les portes: mais il y en a cependant qui ſont d'une architecture un peu trop ruſtique.

On emploie deux ſortes de pierre à Florence pour les bâtimens. *Pietra forte* & *Pietra ſerena*; la façade d'*Ogni Santi*, par exemple, eſt de la première eſpèce, celle de *S. Giovannino* eſt de la ſeconde. Le palais Riccardi, tout auprès de cette égliſe, eſt auſſi de la première eſpèce, comme la plupart des palais de Florence. Suivant M. Jagerman, on en tire des blocs d'une grandeur conſidérable des carrières qui ſont près de Fieſole; cette pierre eſt très-dure, & paroît pleine de gravier: la *Pietra ſerena* eſt une eſpèce de tuf ferme & bleuâtre, qu'on tire de pluſieurs carrières du Florentin, & des montagnes de Piſe & de Piſtoia.

LE PALAIS CORSINI eſt dans la plus jolie ſituation, ſur un grand quai, & voiſin de deux beaux ponts; il n'eſt point dans le goût noir & maſſif des grands palais de Florence dont nous venons de parler. Il eſt vaſte; les deux aîles ſont réunies par une belle terraſſe le long de la rivière, l'architecture eſt vantée dans les deſcriptions de Flo-

rence (1), elle ne paroît cependant pas très-bonne; il y a un grand eſcalier à deux rampes, qui a été fait ſur les deſſins d'Antoine Ferri; mais la décoration n'eſt pas aſſez noble; le ſalon de muſique a deux étages, ſon aſpect eſt impoſant.

On voit dans une première ſalle 8 ſtatues antiques médiocres, dont les meilleures ſont une Veſtale, une Cérès, un ſénateur & un Apollon. Ce dernier a une figure qui conviendroit mieux au Dieu Mars.

Les tableaux remarquables, répandus dans les appartemens, ſont un S. Jean prêchant dans le déſert; par *Annibal Carrache*. Il eſt correct de deſſin & un des plus vigoureux de couleur de ce maître, mais d'un ton qui tire ſur la brique.

Quatre grandes marines de Salvator Roſa.

Deux tableaux du Bourguignon, repréſentant des villageois.

La Magdelaine parfumant les pieds de notre Seigneur, par Luc Jordan. Elle eſt d'un pinceau facile, cependant incorrecte de deſſin, & les ombres en ſont trop noires.

Deux tableaux de Jacob *Baſſan*, repréſentant une vendange & une baſſe-cour avec des attirails de campagne; ce ſont deux beaux morceaux, qui perdent beaucoup parce que les tons des objets reculés ſont trop entiers. Un cabinet bâti à la françoiſe, que le cardinal Corſini fit par goût pour la France où il avoit été; l'on y remarque même le portrait d'une très-jolie pélerine Françoiſe.

Deux eſquiſſes en ovale, de Luc Jordan, pour le plafond de la chapelle de S. André Corſini. La touche en eſt précieuſe, la compoſition trop confuſe.

M. Cochin cite beaucoup d'autres tableaux remarquables, & il y en a plus encore dont il n'a pas parlé.

(1) Il eſt repréſenté dans le livre intitulé: *Vedute di Firenze*, p. 20.

BORGO D'OGNI SANTI, grande rue qui conduit à *Porta al Prato*, avec une grande place qui ſert de promenade en été pour les carroſſes. Il y a dans cette rue un hôpital de S. Jean de Dieu, bâti à l'endroit même où fut jadis la maiſon d'Amérie Veſpuce, l'un des hommes les plus célèbres de Florence. C'eſt de-là que commencent les courſes de chevaux que l'on fait chaque année; elles vont finir à 1500 toiſes de-là, vers la porte de la Croix.

L'égliſe d'*Ogni Santi* eſt intéreſſante, ſoit pour la façade, ſoit pour l'intérieur.

Le jardin Corſini, où il y a un recueil de buſtes & d'inſcriptions antiques, eſt auſſi près de *Porta al Prato*.

SANTA MARIA NOVELLA eſt une belle égliſe de Dominicains, que l'on trouve en revenant vers le milieu de la ville; elle donne ſur deux places, l'une eſt *Piazza Vecchia*, l'autre eſt *Piazza di Santa Maria novella*; on voit ſur celle-ci deux obéliſques qui ſervent comme de bornes à un cirque où l'on fait quelquefois des courſes à la manière des Grecs & des Romains. Nous en parlerons à l'occaſion des ſpectacles de Florence.

Cette égliſe eſt ancienne; la façade eſt en marbres de différentes couleurs; l'égliſe eſt d'une noble ſimplicité, & l'on dit à Florence que Michel-Ange l'appeloit *la Spoſa* par une eſpèce de prédilection. Elle fut commencée en 1279, ſur les deſſins du frère *Sislo* & du frère *Riſtoro*, dominicains, qui étoient tous deux de Florence; ce fut à l'inſtigation du bienheureux Jean de Salerne, que S. Dominique avoit envoyé à Florence pour y étendre ſon ordre.

Il y a pluſieurs bonnes peintures de *Santi di Tito*, *Macchietti*, *Naldini*, *Ligozzi*, *Bronzino*, *Vaſari*, *Cigoli*, *Uccelli*, *Empoli*. Mais ce qu'on y remarque de préférence eſt un ancien tableau de *Cimabué*, le meilleur qui ſoit ſorti des mains de

ce célèbre reſtaurateur de la peinture ; il eſt dans la chapelle des Ruccellai. On y conſerve auſſi un beau crucifix en bois, de *Brunelleſco*.

On remarque dans cette égliſe la méridienne qu'Ignazio Dante y avoit faite, la plus ancienne qu'il y ait eu en Europe. Je ne ſais ſi elle a jamais été complète, du moins on n'y voit que deux quarrés de marbres ; ſur l'un eſt marqué le ſolſtice d'hiver, ſur l'autre le ſigne du bélier ; mais celle-ci n'eſt plus à ſa place. Le trou du gnomon n'a point de plaque.

On voit auſſi en dehors, au-deſſus de la porte, un quart de cercle de marbre avec des diviſions de hauteurs, qui paroiſſent avoir été faites pour un cadran. On y voit auſſi deux armilles ou cercles de bronze, qui ſe coupent à angles droits, & qui pouvoient ſervir à faire des obſervations, comme les armilles que les rois d'Egypte avoient fait placer à Alexandrie.

Le couvent des Dominicains eſt vaſte, digne d'attention ; il y a des peintures eſtimées, & une grande apothicairerie, où l'on fait beaucoup de compoſitions pharmaceutiques eſtimées en Italie.

VIA DE' CARTELLONI, petite rue parallèle à celle *delle Belle donne*, & qui donne dans la vieille place vis-à-vis *ſanta Maria novella* ; cette rue eſt remarquable par la maiſon qu'habita autrefois Viviani, & qui appartient à M. Nelli, inſpecteur des eaux à Piſe ; on l'appelle quelquefois la maiſon de Galilée (1), parce qu'on voit ſur la porte le buſte de ce grand homme, que Viviani ſe vantoit d'avoir eu pour maître depuis 1639 juſqu'à

(1) On m'a aſſuré que Galilée avoit habité ſur la côte en allant à Belvedère, dans une maiſon qu'occupoit, en 1766, M. Giovanni *Baldovinette* ; & enſuite *à Monti Ripaldi*, du côté de *S. Matteo in Arcetri* & du *Poggio Imperiale*, dans une maiſon qui étoit occupée par Mde. *Freſcobaldi* ; il parle dans ſes lettres de ſa maiſon d'Arcetri.

1642, & pour qui il témoigna toute ſa vie une tendreſſe ſingulière, ou plutôt une eſpèce de paſſion. Viviani, devenu célèbre dans les mathématiques & la phyſique, reçut une penſion de Louis XIV en 1664; il fit bâtir la maiſon dont nous parlons, qui eſt d'une architecture ſimple, mais noble; & il y mit cette inſcription. *Ædes à Deo datæ*, relative au premier nom qu'on avoit donné à Louis XIV; il y plaça auſſi deux grandes inſcriptions en marbre, qu'on voit des deux côtés de la porte; elles contiennent en abrégé la vie de Galilée, & il les a fait graver à la fin de ſa *Divination* ſur les lieux ſolides d'Ariſtée. Viviani ne laiſſa paſſer aucune occaſion de célébrer la mémoire de ſon illuſtre maître. Il lui ſuccéda dans la place de premier mathématicien du grand-duc de Toſcane, & fut à ſon tour un des plus habiles mathématiciens de ſon temps. Il mourut le 22 Septembre 1703, âgé de plus de 81 ans; Fontenelle a fait ſon éloge dans l'hiſtoire de l'académie des ſciences, dont il étoit membre, & M. Tocci a donné ſa vie dans le premier tome des *Arcadi illuſtri* (1).

S. LORENZO eſt la ſeconde égliſe de Florence, quant aux prérogatives; mais la plus remarquable par la fameuſe chapelle des Médicis qui en eſt une dépendance.

Juliana, femme diſtinguée, qui vivoit à Florence du temps de l'empereur Théodoſe, fit bâtir à ſes frais une égliſe à l'honneur de S. Laurent; S. Ambroiſe en fit la conſécration l'an 392; cela donna dès-lors à l'égliſe de S. Laurent une grande

(1) Le père de M. Nelli, à qui cette maiſon appartient, étoit le ſénateur Nelli, qui mourut en 1725; il étoit très-verſé dans l'architecture & les méchaniques: il a rendu des ſervices à la ville de Florence, en qualité d'habile ingénieur; ſon fils a publié ſa vie en 1753.

célébrité. Elle fut rebâtie l'an 1420, dans l'état où on la voit aujourd'hui, ſur les deſſins de Brunelleſco. Le bâtiment a 258 pieds de longueur; l'architecture eſt maigre; deux rangs de colonnes partagent le vaiſſeau en trois nefs; la friſe & la corniche, qui règnent ſur ces colonnes, ſont belles & majeſtueuſes; elle n'a point de façade au-dehors, cela eſt commun à pluſieurs égliſes d'Italie: ſur la porte du milieu on voit les armes de Médicis, c'eſt-à-dire, les trois tourteaux, dont un eſt chargé de trois fleurs de lis, depuis la conceſſion de Charles VIII, faite à Pierre de Médicis, qui mourut en 1504. Cette partie eſt du deſſin de Michel-Ange, de même que le tréſor où ſe conſervent les reliques. Les deux chaires à prêcher ſont portées chacune par quatre colonnes de marbre, & ornées de très-beaux bas-reliefs de bronze du *Donatello*.

La ſacriſtie nouvelle, appelée auſſi la chapelle des Princes, eſt de l'architecture de Michel-Ange, c'eſt même un de ſes plus beaux ouvrages, auſſi-bien que les ſept ſtatues de ſa main qui ornent les mauſolées de la même chapelle, & qui ſont les chefs-d'œuvres de ce grand maître.

Le premier mauſolée en entrant eſt celui de Julien de Médicis duc de Némours, frère de Léon X; les deux ſtatues qui ſont à côté repréſentent le jour & la nuit. Le ſecond tombeau eſt celui de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, couſin de Clément VII, & père de Catherine de Médicis; il eſt accompagné de deux figures repréſentant le crépuſcule du ſoir & l'aurore. Ces quatre figures ſont plus grandes que nature, dans des attitudes couchées, traitées d'une manière fière & grande; les formes en ſont belles & ſavantes, quoiqu'un peu outrées. On y admire un feu de compoſition & un caractère de deſſin inimitables. Elles ont des parties qui ne ſont pas entièrement terminées, mais

qui ne font pas moins de plaiſir aux artiſtes & aux vrais connoiſſeurs, en leur découvrant avec quelle hardieſſe Michel-Ange, par le ſeul ſecours de la pointe & de la *gradine*, faiſoit déjà ſentir de la fierté dans ſes ébauches. Ce grand ſavoir, accompagné de trop de hardieſſe, lui fut ſouvent nuiſible, en lui faiſant abandonner des ouvrages où il ſentoit avoir mal réuſſi; c'eſt ce qui eſt cauſe ſans doute que nous avons très-peu d'ouvrages de Michel-Ange qui ſoient totalement finis, comme nous l'avons déja remarqué.

La ſtatue de la Vierge qui tient l'enfant Jéſus ſur ſon bras, eſt auſſi de Michel-Ange; celle de S. Côme eſt de Montorſoli; & celle de S. Damien eſt l'ouvrage de Rafaël da Montelupo, l'un & l'autre excellens ſculpteurs.

L'ancienne ſacriſtie eſt du deſſin de Brunelleſco; les bas-reliefs en ovale qui ſont ſur les quatre piliers de la voûte ſont de la main du Donatello, auſſi-bien que les ſtatues de S. Laurent, de S. Etienne, de S. Côme & de S. Damien.

On y voit auſſi un tombeau de porphyre qui fut fait pour les fils de Côme, père de la patrie, avec des ornemens de bronze, le tout ſur les deſſins d'André Verocchio.

En ſortant par la porte qui eſt du côté du cloître des Chanoines, on voit la ſtatue de Paul Jove, évêque de Nocera. Ce célèbre hiſtorien mourut en 1552; le préſident de Thou lui reproche les penſions qu'il avoit de François I, & de la maiſon de Médicis, comme ayant influé quelquefois dans ſes éloges; ſon hiſtoire eſt cependant très-eſtimée. La ſtatue eſt de François *Sangallo*.

LA CHAPELLE DES MÉDICIS, qui eſt adoſſée à l'égliſe de S. Laurent, eſt une des plus belles choſes de l'Italie; la richeſſe des matières, la grandeur du deſſin général, & la beauté des détails concourent à illuſtrer ce monument. Il fut

commencé en 1604, par Ferdinand I, qui en fit lui-même les deſſins. Il avoit l'intention d'y placer le S. Sépulcre de Jéruſalem, qu'il eſpéroit acquérir, & d'y mettre les mauſolées de ſa famille, avec la ſépulture de tous les Médicis. Depuis ce temps on a continué d'y travailler, & pendant plus d'un ſiècle on n'a ceſſé d'y employer chaque année des ſommes conſidérables; cependant il s'en faut beaucoup qu'il ſoit fini: la partie ſupérieure depuis les fenêtres juſqu'au haut de la coupole eſt encore nue, & l'autel n'eſt point encore placé.

Suivant les lettres du comte d'Orrery, écrites d'Italie en 1755, & publiées à Londres en 1773, Adiſſon prédit que la famille des Médicis ſeroit éteinte avant que le lieu de leur ſépulture fut achevé, & cela s'eſt vérifié; mais il y a lieu de croire que ſous le règne actuel on terminera ce bel ouvrage, du moins on ſe propoſe de continuer les incruſtations juſqu'à la naiſſance de la voûte, de peindre la coupole, de mettre en place le pavé de marbre qui eſt tout prêt dans les magaſins, ainſi que les ſtatues qui y manquent; enfin d'ouvrir une entrée derrière le grand autel de l'égliſe de S. Laurent.

Cette chapelle eſt octogone; elle a 86 pieds de diamètre, & 187 pieds de hauteur ſous voûte; elle eſt incruſtée preſqu'en entier de pierres dures, c'eſt-à-dire, jaſpes, agathes, calcédoines, lapis, &c. La friſe de la coupole eſt encore nue; mais la voûte du cul-de-four, vis-à-vis de l'entrée qu'on doit ouvrir, eſt en lapis parſemé d'étoiles d'or; les chapitaux des pilaſtres ſont de bronze doré; les profils en ſont traités d'un goût grand & mâle; les armes de toutes les villes de la Toſcane y ſont incruſtées avec la plus grande perfection.

Des huit faces de l'octogone, l'une eſt réſervée pour l'autel, l'autre pour la grande porte d'entrée qu'on y doit faire; les ſix autres ſont occupées

par ſix tombeaux, qui ont été faits ſur les deſſins de Michel-Ange; il y a deux de ces tombeaux où l'on voit un couſſin de jaſpe ſanguin, qui porte une couronne d'or maſſif, l'un & l'autre enrichis de rubis, topaſes & autres pierres précieuſes. On ne peut rien voir de plus parfait que ces tombeaux, au jugement de M. Cochin, pour la beauté de leur forme, & le goût grand & mâle avec lequel ils ſont décorés; ils ſont tous de granite, & il y en a quatre de granite égyptien : les niches ſont en marbre noir, ou en pierre de touche, & devoient renfermer les ſtatues en bronze doré des ſix premiers grands-ducs de Toſcane ; mais il n'y en a que deux en place, elles paſſent pour être de Jean de Bologne. Voici les inſcriptions placées au-deſſous, elles ſont en calcédoines incruſtées dans des tables de porphyre.

Coſmus Mag. Dux. Etr. I. vix. ann. LV. ob. IX. Kal. maii 1574.
Franciſcus Mag. Dux. Etr. II. vix ann. 46. *ob.* 19. *oct.* 1587.
Ferdinandus Mag. Dux. Etr. III. vix. ann. 60. *ob.* 7. *feb.* 1609.
Coſmus Mag. Dux. Etr. IV. vix. ann. 30. *ob.* 26. *feb.* 1621.
Ferdinandus Mag. Dux. Etr. V. vix. ann. 59. *ob. IX. Kal. jun.* 1670.
Coſmus Mag. Dux. Etr. VI. vix. ann. 81. *ob.* 31. *oct.* 1723.

Des ſix tombeaux dont nous venons de parler, il n'y en a que deux qui ſoient entièrement finis.

On varie ſur le mérite de l'architecture générale de cette chapelle. On trouve que les fenêtres ont peu d'ouverture pour éclairer un édifice auſſi vaſte & auſſi magnifique, mais cela eſt peut-être trop relatif au goût de l'architecture moderne.

On deſcend dans le ſouterrain deſtiné pour les cercueils des princes; il eſt ſous la chapelle que nous venons de décrire; on y voit un beau groupe repréſentant le Chriſt ſur la croix, avec la Vierge & S. Jean; la Vierge eſt de Michel-Ange; il ſaiſit, dit-on, l'expreſſion de la douleur, en voyant une mère qui venoit de voir périr ſon fils par une chûte.

Celui qui fait voir la chapelle fait un commerce de moſaïques & de marbres fins; on peut avoir une petite figure pour 2 ou 3 ſequins; la collection de 120 échantillons de marbres différens, elle coûte 15 ſequins, c'eſt-à-dire, 170 livres; on en a de même à la galerie de Médicis, & nous aurons occaſion de remarquer qu'il eſt aiſé d'en avoir à Rome, & même des plus belles eſpèces.

LA BIBLIOTHÉQUE de S. Laurent, connue ſous le nom *Medico-Laurenziana*, qui eſt au-deſſus du cloître de cette égliſe, eſt la plus célèbre de Florence, par les manuſcrits qui ſont au nombre d'environ quatre mille, ſuivant M. Bandini, qui en avoit la garde. Il y en a dans toutes les langues: hébreu, grec, latin, chinois, arabe, caldéen, ſyriaque, ſclavon, provençal, ancien italien, &c. Pluſieurs ont ſervi à corriger les éditions des auteurs anciens, & à rectifier les textes; & il n'y a point de genre d'érudition pour lequel on n'ait eu recours à cette fameuſe bibliothéque.

Ces manuſcrits furent raſſemblés par Côme père de la patrie, par Laurent ſon frère, Pierre ſon fils, & Laurent le Magnifique, ſon petit-fils; ils avoient fait des recherches dans tous les pays, pour raſſembler ce qu'il y avoit de plus précieux & de plus rare en manuſcrits, & Laurent le Magnifique avoit envoyé exprès Jean Laſcaris en Aſie.

Lorſque Pierre II fut obligé de quitter Florence en 1494, deux ans après la mort de ſon père Laurent le Magnifique, ces manuſcrits furent vendus & diſperſés, mais ſon fils en recueillit une partie à ſon retour; quelques-uns paſsèrent à Catherine de Médicis, comme un gage de ſa dot, & ſont actuellement à Paris à la bibliothéque du roi, comme on le peut voir dans le grand catalogue qui en a été publié. Enfin, le pape Clément VII augmenta cette bibliothéque, & la fit placer dans l'endroit où elle eſt actuellement, vers l'an 1530;

le père Montfaucon en a donné la notice dans ſon ouvrage intitulé *Bibliotheca Bibliothecarum*, & le docteur Giulianelli en a fait enſuite une hiſtoire détaillée. Le catalogue de cette bibliothéque, fait par Biſcioni, & imprimé par ordre de l'empereur, l'a fait auſſi connoître à toute l'Europe; il y en a un autre, donné en 1764 & 1767, en trois volumes, par Bandini; il contient ſouvent des extraits aſſez étendus de ſes manuſcrits, à l'imitation du catalogue des manuſcrits du Vatican, de M. Aſſemani, & de celui de la bibliothéque Riccardi, donné par M. Lami.

Parmi les manuſcrits les plus rares de la bibliothéque de S. Laurent, on remarque un ancien manuſcrit de Virgile très-précieux; il eſt du temps de Théodoſe; un Tacite, un S. Ambroiſe, où il y a de belles miniatures; une géographie très-curieuſe, une *ancienne chirurgie*, un Boccace, &c. Une bible hébraïque avec les commentaires des Rabbins, en hébreu. J'ai ouï citer auſſi un ancien recueil fort étendu des facéties & des bons mots du *Piovano Arlotto*, ou Mainardi, Florentin, qui vivoit vers 1480; on en a fait divers recueils, & l'on a mis probablement ſur ſon compte, depuis trois ſiècles, les reparties & les idées burleſques de bien d'autres plaiſans. Piovano Arlotto eſt inhumé dans l'égliſe de la Congrégation, *Via S. Gallo*, où on lui a fait une épitaphe plaiſante, dans le goût du perſonnage.

LE COLLÉGE qu'occupoient les Jéſuites près de S. Laurent, eſt actuellement deſſervi par les Scolo-Pies; l'égliſe eſt de l'Ammanati, & l'on y voit de bons tableaux; le bâtiment eſt vaſte; l'obſervatoire très-complet, on l'a laiſſé au Père Ximenès qui l'avoit fait conſtruire : on y voit un quart de cercle mural, de 10 pieds de rayon, le plus grand qu'il y ait actuellement dans aucun obſervatoire de l'Europe, comme la méridienne du dôme eſt la

plus grande qu'il y ait jamais eue ; mais M. Ximenès ſe propoſoit de diviſer lui-même ce quart de cercle, & ſes devoirs ne lui en ont pas laiſſé le loiſir. Il a employé long-temps pour cet obſervatoire le revenu que lui donnoit ſa place de directeur des eaux de la Toſcane, & de premier mathématicien du grand-duc.

LE PALAIS RICCARDI fut bâti en 1430, par Côme l'ancien ; ce fût-là le berceau & l'aſile des lettres, & tout homme ſenſible aux plaiſirs de l'eſprit, voit ce bâtiment avec une ſatisfaction mêlée de reſpect. La décoration extérieure eſt d'un ſtyle très-mâle ; elle a été faite par Michel-Ange : le marquis François Riccardi fit placer au rez-de-chauſſée, en 1719, une collection de buſtes, de bas-reliefs & d'inſcriptions antiques. On lit auſſi dans une inſcription qui eſt au bas de l'eſcalier, les noms des grands princes qui y ont logé, comme Louis XII, François I, Charles-Quint, les papes Léon X, Clément VII ; enfin c'eſt-là qu'habitoient les Médicis, lorſque par leur induſtrie & leur ſageſſe, ils méritèrent de régner ſur un peuple libre, & de donner naiſſance à une famille de ſouverains.

La galerie du palais Riccardi eſt belle ; le plafond a été peint à freſque par *Luc Jordan* : il eſt d'un ſeul tableau, repréſentant l'apothéoſe de Côme I, qui paroît ſuivi de ſa famille au milieu de tous les dieux. Ce plafond dans lequel Luc Jordan a cherché la manière de Pierre de Cortone, eſt une très-grande compoſition ; les figures y plafonnent bien, les caractères en ſont gracieux ; la couleur, ſans être d'une grande vérité, eſt auſſi vigoureuſe qu'on puiſſe le déſirer dans une freſque, & le ciel plaît beaucoup étant d'un ton clair & lumineux.

La décoration de cette galerie eſt de bon goût ; on y montre deux armoires pleines de petites antiques

ques de bronze, de miniatures, & de camées. On remarque auſſi une adreſſe de décoration dont il y a en Italie quelques exemples: pour cacher la jonction des glaces, on y a peint de petits ſujets légers, qui, par des fleurs, de petites guirlandes ou ornemens ſemblables, recouvrent les parties qui ſe joignent; mais cela ne réuſſit qu'imparfaitement.

Le plafond de la bibliothéque eſt auſſi de Luc Jordan: il eſt bien inférieur à celui de la galerie; les figures y ſont mal en perſpective.

On voit dans les appartemens de ce palais un tableau de Jacob *Baſſan*, repréſentant l'amour dans la boutique d'un chaudronnier; un garçon veut le chaſſer à coups de houſſine, & la femme du chaudronnier s'avance pour lui donner une claque; jamais ſujet d'amour n'a été traité d'une manière ſi baſſe, & l'on ne ſauroit la décrire noblement; c'eſt cependant un des beaux tableaux du Baſſan, pour la force & la vigueur de la couleur, qui fait le plus grand mérite de ce peintre.

Quatre tableaux de Frédéric Zucheri, repréſentant des ſujets champêtres, dans l'un deſquels il a introduit la belle Bianca Capello, dont nous avons donné l'hiſtoire; ces morceaux ont beaucoup de mérite, ſingulièrement celui où l'on voit la Bianca Capello. Il y a d'autres tableaux dont parle M. Cochin, mais on y trouvera beaucoup de changemens.

La bibliothéque du palais Riccardi, une des plus belles de Florence, étoit ſous la garde de M. Lami, qui en a fait imprimer le catalogue; on y conſerve entr'autres un des plus anciens manuſcrits qu'il y ait de l'hiſtoire naturelle de Pline; on le croit du neuvième ſiècle, mais il eſt imparfait.

S. MARC, égliſe de Dominicains, contient beaucoup de tableaux très-eſtimés. La chapelle de S. Antoine eſt richement décorée, ſur les deſſins de Jean de Bologne, avec une belle coupole peinte

par le *poccetti;* la deſcription & les gravures en ont été données par le docteur Gori, habile antiquaire. La chapelle de la famille Serragli, eſt auſſi digne d'attention.

Le tombeau du fameux Pic de la *Mirandole* eſt remarquable, non du côté de l'ouvrage, mais par la célébrité de la perſonne. A l'âge de 18 ans ce prince paſſoit pour ſavoir 22 langues; il ſoutint à Rome, à l'âge de 24 ans, des thèſes ſur toutes les ſciences ſans exception, *de omni ſcibili.* Il avoit un amour & un goût ſi décidé pour les ſciences, qu'afin de s'y adonner entièrement, il quitta ſa principauté, & ſe retira à Florence, où il mourut à l'âge de 36 ans (ou 32 ſuivant d'autres) en 1494, le même jour que Charles VIII y fit ſon entrée: on lit ſur ſon tombeau l'épitaphe qui ſuit.

D. M. S.

Joannes jacet hic Mirandula, cætera norunt
Et Tagus & Ganges, forſan & Antipodes.
Ob. An. ſal. M. CCC. LXXXXIIII. *Vix. an.* XXXVI.
Hieronymus Benivenius, ne disjunctus poſt mortem
locus oſſa ſepararet
Quorum animos in vita conjunxit amor; hac hunc
ſuppoſita poni curavit. Ob. An. M. D. XXXVI.
Vix. an. 99. *menſ.* 6.

« A la gloire de Dieu, très-grand & très-ſaint. » Cy gît Jean de la Mirandole, le reſte eſt connu » du Tage, du Gange, & peut-être des Anti- » podes. Il mourut l'an du ſalut 1494; il vécut » 36 ans, &c. ».

C'eſt dans la même égliſe qu'eſt enterré *Politien* (Ange Baſſi), né à Montepulciano, en 1454, qui fut le reſtaurateur en Italie des langues grecque & latine. Il mourut en 1494, du déplaiſir que lui cauſa la diſgrace des Médicis.

On montre dans ce couvent les deux cellules de Jérôme Savonarole, ſon portrait & un tableau qui repréſente ſon exécution; on le voit avec ſes deux compagnons attachés au haut d'une croix, ſur la place du vieux château, où il fut brûlé en 1498, pour avoir déclamé contre le pape Alexandre VI. Ses ouvrages eurent beaucoup de réputation. Il a laiſſé des ſermons, des traités de morale, le triomphe de la croix, les dialogues de l'eſprit & de l'ame, une expoſition de l'Oraiſon Dominicale en quatre manières, &c.

On remarque encore dans le cloître les tombeaux d'Averanius & de Gori.

Le couvent de S. Marc étoit très-fréquenté par Côme le vieux, qui alloit familièrement y converſer avec des religieux pleins de vertus & de ſcience; on montre même encore les chambres que ce grand homme y avoit choiſies pour ſon uſage.

Les écuries du grand-duc ſont près de S. Marc; c'eſt un édifice vaſte & bien bâti; il y a un écuyer payé par le grand-duc; on y tient académie pour la nobleſſe qui veut apprendre à monter à cheval.

La ménagerie *Seraglio de' Leoni* eſt ſur la place de S. Marc, très-proche des écuries, on y élevoit des lions, des tigres, &c. indépendamment de leurs loges, chacun de ces animaux a une cour très-longue, à l'extrêmité de laquelle il y a une grille qui aboutit à une galerie, d'où l'on peut les regarder. Il arriva en 1767, un incendie, dans lequel des animaux s'échappèrent & causèrent divers accidens à Florence.

Il y a auſſi une arène environnée d'un rang de loges très-bien décorées, d'où l'on peut voir commodément le combat des lions, des taureaux & autres animaux; pour faire rentrer le lion dans ſa loge, on ſe ſert d'une machine peinte en figure de monſtre effrayant; deux hommes renfermés au-dedans la font marcher vers le lion, & lui lan-

cent en même-temps des fusées qui semblent partir de la gueule du monstre; de sorte que le lion intimidé par le feu, se retire aussitôt dans sa loge où on le renferme aisément.

GIARDINO *de' simplici*, le jardin botanique, établi par le grand-duc Côme I; il est connu des savans par les travaux de Micheli, qui en avoit la direction, & y a composé des ouvrages célèbres; M. Manetti qui lui avoit succédé se proposoit de continuer les travaux de Micheli; l'empereur donnoit 600 scudi, ou 3360 liv. par année, pour l'entretien du jardin; l'académie de botanique établie vers 1730 y tient ses assemblées, elle est composée de 50 associés qui contribuent aussi à l'entretien du jardin, & l'on y voit beaucoup de plantes, dont plusieurs sont exotiques & rares.

Cette académie d'histoire naturelle a produit le grand ouvrage de Gualtieri sur les coquilles, publié en 1742, un des plus vastes & des plus magnifiques recueils que l'on ait eu dans ce genre-là; il contient 110 grandes planches.

LA NUNZIATA, église remarquable par son architecture, ses ornemens & ses peintures; elle est occupée par les Servites. Cet ordre religieux, très-célèbre à Florence, fut établi vers l'an 1232, par S. Philippe Benizzi, & six autres Florentins qui abandonnèrent leur patrie par esprit de pénitence, pour se retirer sur le mont Senario, & y mener une vie solitaire. La réputation de leur sainteté fit désirer à la république de Florence de les attirer près de la ville, pour y donner de plus grands exemples de vertus. Lorsqu'on eut bâti leur église, un peintre qui étoit chargé d'y représenter l'annonciation, se trouvoit dans le plus grand embarras, pour donner à la Vierge un air séraphique & divin qu'il désiroit exprimer dans son tableau. Il s'assoupit en s'occupant de son projet, & s'étant réveillé il fut, dit-on, fort étonné de voir une tête

ſi belle, qu'il auroit en vain ſouhaité d'en pouvoir faire une ſemblable; il cria au miracle, perſonne ne douta de ſon récit : cette image qu'on y conſerve a donné à l'égliſe dont nous parlons une très-grande célébrité, & cette dévotion a fait la fortune des religieux (1).

Le portique par lequel on entre dans cette égliſe eſt de l'architecture de Caccini, auſſi bien que la chapelle des Pucci, que l'on trouve à la droite.

Sur la gauche, il y a un cloître dans lequel on voit une Vierge d'André *del Sarto*, qui eſt célèbre ſous le nom de la *Madonna del Sacco;* elle paſſe pour être le plus bel ouvrage de ce maître : les Italiens diſent que Michel-Ange & le Titien ne pouvoient ſe laſſer de la regarder & d'en faire l'éloge. Le nom de *Madonna del Sacco*, lui eſt venu de ce que S. Joſeph y paroît appuyé ſur un ſac; d'autres diſent que c'eſt parce que ce peintre la fit pour un ſac de farine dont il avoit beſoin dans un temps de diſette; elle eſt au-deſſus de la porte qui va du cloître à l'égliſe. Ce morceau célèbre, dit M. Cochin, eſt d'une grande beauté, compoſé & drapé de très-grande manière; bien peint, d'une façon large, & cependant très-bien exécuté.

Il y a dans le même cloître beaucoup d'autres freſques, & des portraits des principaux religieux de l'ordre.

André *del Sarto* a peint dans un autre cloître la

(1) L'on prétend que le docteur Lami leur a fait beaucoup de tort en affoibliſſant le merveilleux de cette image dans un de ſes écrits, où il parloit des miracles de la Madonna, un peu trop philoſophiquement. Il faillit payer cher ſon imprudence; un jour qu'il dînoit avec des amis dans une auberge des environs de Florence, il apprit qu'on le cherchoit, & que des gens ſe préparoient à le maſſacrer pour venger la Vierge; il n'eut que le temps de ſe ſauver, & fut réduit aſſez long-temps à ne ſortir qu'avec précaution; il ſe promit bien de laiſſer au peuple de Florence toute ſa crédulité.

vie de S. Philippe Benizzi, l'adoration des Mages, la naiſſance de la Vierge; cet habile artiſte eſt enterré dans le veſtibule découvert qui eſt devant l'égliſe; l'on voit ſa figure en marbre accompagnée d'une inſcription. Il mourut en 1530.

L'égliſe eſt très-ornée, la voûte eſt chargée de bas-reliefs dorés ſur un fond blanc, & dans le milieu l'on voit une aſſomption de la Vierge, par Daniel de Volterre, qui a peint auſſi toute la coupole de l'égliſe.

Au maître-autel, un grand tabernacle d'argent très-bien travaillé, & un devant-d'autel d'argent, orné de bas-reliefs; cet autel fut fait vers la fin du dernier ſiècle, ſur les deſſins de Silvani, auſſi bien que les ſtucs dorés, & les revêtiſſemens de marbre que l'on voit ſur les pilaſtres de l'égliſe.

La chapelle de l'Annonciation, qui eſt du côté gauche, eſt toute en marbre & d'une bonne architecture: l'autel eſt en argent, de même que les gradins qu'on place ſur l'autel, & ils ſont enrichis de pierres précieuſes. Une tête du Sauveur peinte par André *del Sarto* y eſt placée ſous un riche tabernacle: deux grands pilaſtres ſoutiennent une corniche d'argent, qui porte une eſpèce de baldaquin auſſi d'argent, ſervant de couronne à la fameuſe image de la Vierge; cette chapelle eſt encore enrichie de beaucoup d'*ex-voto*, d'argenterie & d'ouvrages précieux. L'oratoire ou petite chapelle qui en eſt proche a des murs incruſtés de pierres dures en compartimens, qui repréſentent les myſtères de la Vierge.

On admire ſurtout dans cette égliſe la figure en marbre de Jéſus-Chriſt mort, ſoutenu par Dieu le Père; elle eſt de *Bandinelli*; ſon tombeau eſt au-deſſous de ce bel ouvrage.

Dans la ſeconde chapelle à gauche, il y a une réſurrection du Lazare, par Lafoſſe, habile peintre françois, mort en 1716; la couleur en eſt belle, mais l'expreſſion n'en eſt pas des plus juſtes.

Raoux, autre peintre françois, mort en 1734, a fait dans la ſeconde chapelle à droite un tableau repréſentant un miracle opéré pendant la meſſe; la compoſition n'en eſt pas ingénieuſe, mais l'on y voit des caractères de têtes gracieux, la couleur en eſt aimable, quoiqu'elle ſoit idéale.

C'eſt dans cette égliſe qu'eſt inhumé le fameux *Jean de Bologne*, ſculpteur françois, dont nous avons déjà parlé ci-deſſus. Il étoit né à Douay, en 1524, & il mourut à Florence vers 1606. Son épitaphe eſt dans une chapelle décorée d'après ſes deſſins & à ſes frais, derrière le maître-autel: on y trouve un crucifix & de petits bas-reliefs en bronze, de la main de ce maître: ils ſont fort bien traités; il les avoit faits pour le grand-duc, qui crut ne pouvoir en faire un meilleur uſage que d'en décorer le monument qu'on lui élevoit. C'eſt de lui que ſont les figures du grand-duc Côme I, & du grand-duc Ferdinand I, dans la chapelle des Médicis à Florence. (Elles ne ſont pas auſſi belles que le cheval d'Henri IV à Paris, qu'on attribue à Jean de Bologne). Le groupe du Centaure qui eſt dans un carrefour de Florence eſt au nombre de ſes beaux ouvrages, ainſi que le groupe de Mercure & de Pſyché, que l'on voit à Marly, & la figure d'Eſculape à Meudon. Voyez le *Dictionnaire des Artiſtes*, par M. l'abbé de Fontenay, A Paris, chez Vincent, 1776, 2 vol. in-8°.

Le couvent des Servites à qui appartient cette égliſe eſt vaſte, le nombre des religieux va à plus de cent: ils ont une belle bibliothéque. C'eſt dans leur cloître intérieur qu'eſt la chapelle de l'académie de deſſin; le tableau du grand autel eſt du *Paſſignano*, & il y a deux peintures à freſque de *Vaſari*, & de *Santi di Tito*.

La place de la Nunziata (1) eſt grande & déco-

(1) Voyez-en l'eſtampe au livre intitulé: *Vedute di Firenze*, pag. 17.

rée, elle eſt entourée d'arcades portées par des colonnes corinthiennes; l'architecture eſt ſeulement un peu maigre.

Il y a ſur les deux côtés de la place deux fontaines formées chacune d'une coquille ouverte, au milieu de laquelle ſont des Tritons adoſſés l'un à l'autre, & jetant de l'eau par la bouche.

Au milieu de la place, & entre les deux fontaines, il y a une figure équeſtre de bronze, par Jean de Bologne, repréſentant le duc Ferdinand I; on ne pouvoit la poſer dans un lieu plus avantageux; car non-ſeulement elle décore la place, mais elle fait face encore à une grande rue. La figure du duc eſt des mieux compoſées, elle eſt bien aſſiſe ſur le cheval; mais les contours de ſa cuiraſſe ſont trop roides & n'accuſent pas aſſez le nud; à l'égard du cheval, le deſſin en eſt correct, il lève un pied pour partir, & le mouvement en paroît précis : tout cet ouvrage a néanmoins une certaine roideur qui le dépriſe un peu.

On lit ſur le piédeſtal de cette figure, l'inſcription ſuivante :

Ferdinando primo Magno Etruriæ Duci, Ferdinandus ſecundus Nepos. Anno ſal. MDCXL.

SANTA MARIA *Maddalena de' Pazzi*, monaſtère de Carmélites. L'égliſe eſt dédiée à une ſainte qui étoit de l'ancienne famille des Pazzi; le ſanctuaire eſt tout revêtu de marbre : on y voit douze colonnes de jaſpe de Sicile, trois bons tableaux, & quatre figures en marbre, repréſentant les vertus principales de la ſainte, la piété, la douceur, la pénitence & la religion; les deux premières ſont dans de bons mouvemens & bien drapées, quoique les plis en ſoient trop multipliés : les têtes pourroient être plus expreſſives. Les deux dernières figures ne ſont pas entièrement terminées.

La maiſon des Buonarotti, qui étoit auſſi celle

de Michel-Ange, ſe trouve dans la rue des Gibelins, *via Gibellina*, vis-à-vis de la rue des Bigotes, *delle Pinzochere*. Les bons maîtres de l'école florentine ont contribué à orner la galerie de cette maiſon; on y voit avec plaiſir des peintures qui repréſentent les principales actions de ſa vie, les honneurs qu'il reçut dans différentes circonſtances, les marques d'eſtime & de diſtinction que lui donnèrent les papes & les rois; il y a auſſi quelques morceaux qu'on aſſure être de ſa main. Michel-Ange, le plus grand homme que l'Italie ait donné à la ſculpture & à l'architecture, le maître & l'émule de Raphaël pour la peinture (1), naquit en 1474, au château de Chiuſi, ſept lieues au nord d'Arezzo, & 13 lieues à l'orient de Florence, c'eſt-à-dire, entre Florence & Urbin; il mourut à Rome en 1564 (2). Côme I lui fit faire à Rome des obsèques magnifiques, mais enſuite il le fit ſecrètement enlever en 1570, & tranſporter à Florence, où on lui fit un beau mauſolée dont nous parlerons à la page ſuivante. Les ouvrages de ſculpture qu'on a de Michel-Ange ſont au-deſſus de tout ce qu'on connoît de moderne, par la ſublimité de la penſée, la correction, l'élégance, la légéreté de la main, & la belle touche: ſa peinture eſt fière & terrible, les attitudes fortes, les muſcles bien prononcés, mais elle étonne plus qu'elle ne plaît; ſes couleurs ſont moins belles que celles de Raphaël, & en même temps moins gracieuſes, mais le bel aſſemblage de talens qu'on admire dans Michel-Ange, l'ont mis de pair avec Raphaël, pour la réputation & le mérite.

SANTA CROCE, égliſe de Cordeliers conventuels, bâtie vers l'an 1294, ſur les deſſins d'Arnolfe, (qui fut auſſi l'architecte de la cathédrale),

(1) Il étoit encore poëte; il a fait même des pièces de théâtre.
(2) Abrégé de la vie des plus fameux peintres, Paris, 1745, *in*-4. C'eſt en 1563, ſuivant d'autres auteurs. Suivant ſon épitaphe il n'a vécu que 88 ans.

a été reſtaurée enſuite ſur les deſſins du Vaſari ; elle a 450 pieds de long ſur 126 de large : on y entre par trois portes, & l'on voit ſur celle du milieu une ſtatue de la main du Donatello, qui repréſente S. Louis, archevêque de Toulouſe. En entrant par cette porte, on remarque à droite une deſcente de croix de *Salviati*, & le crucifiement par *Santi di Tito*.

Un peu plus loin eſt le mauſolée de Michel-Ange; on y voit ſon buſte accompagné de deux basreliefs qui repréſentent chacun trois couronnes entrelacées avec ces mots d'Horace : *Tergeminis tollit honoribus* ; trois grandes figures repréſentant la peinture, la ſculpture & l'architecture, aſſiſes au-deſſous de ſon ſarcophage, dans un état de deuil, & dans des attitudes qui expriment leurs regrets de la perte d'un ſi grand homme. On a fait entrer dans la décoration de ce monument un petit tableau de ſa main, où il a peint le Chriſt mort, & les ſaintes femmes au tombeau. La figure qui exprime l'architecture eſt de *Giovanni dell' Opera* ; celle de la ſculpture eſt de *Valerio Cioli* ; & celle de la peinture, ainſi que le buſte de Michel-Ange, ſont de *G. Batiſta Lorenzi* ; la ſtatue de la peinture eſt celle qui mérite le plus d'attention, étant bien penſée, quoique peu correcte. Voici l'épitaphe qui eſt au bas du mauſolée.

Michæli Angelo Bonarotio
E vetuſta Simoniorum familia ;
Sculptori, Pictori & Architecto
Fama omnibus notiſſimo.
Leonardus Patruo amantiſſ. & de ſe
Optime merito, translatis Româ
Ejus oſſibus, atque in hoc Templo.
Major. Suor.
Conditis, cohortante Seren. Coſimo Med.
Magno Etruriæ Duce P. C.
Anno Salut. MDLXX.
Vix Ann. LXXXVIII.

Après le tombeau de Michel-Ange, on trouve celui de Pierre Antoine *Micheli*, célèbre botaniſte, qui avoit la direction du jardin de Florence; il a donné beaucoup de nouveaux genres de plantes en 1729, ſurtout la deſcription de pluſieurs eſpèces de mouſſes, qui ſont une des parties difficiles de la botanique; nous avons de lui un livre ſur l'Orobanche, eſpèce de plante paraſite, qui croît ſur d'autres plantes, imprimé à Florence en 1720; un catalogue des plantes des environs de Florence. Le célèbre Linnæus, en parlant de lui, dit qu'il eſt le Lynx de la botanique, *Botanicorum verè Lynceus in examinandis & depingendis minutiſſimis floribus muſcorum & fungorum.* (Biblioth. Botan. pag. 107).

Le tombeau de *Cocchi*, médecin & antiquaire, a été fait en 1773.

Dans la troiſième chapelle, Vaſari a peint Jéſus-Chriſt portant ſa croix; il eſt d'un grand caractère de deſſin, mais ſans effet. Dans la quatrième, eſt l'*Ecce Homo*, de *Jacopo di Meglio*. Dans la cinquième, une flagellation, par Alexandre *del Barbiere*. Dans la ſixième, Jéſus-Chriſt eſt repréſenté dans le jardin des Oliviers, par André *del Minga*.

La chapelle des *Calvacanti*, renferme une belle Annonciation en pierre, du Donatello, qui fit la réputation de ce célèbre artiſte.

Près de-là eſt le tombeau de Léonard *Bruni* d'Arezzo, ſecrétaire de la république de Florence, appelé quelquefois l'Aretin, qui fut auſſi un poëte diſtingué, quoique fort différent de *Pietro Aretino*, qui a rendu ſi célèbre le nom d'Arezzo ſa patrie, & que l'Arioſte appeloit le divin Aretin : voici l'épitaphe de Léonard Bruni.

Poſtquam Leonardus è vita migravit,
Hiſtoria luget, Eloquentia muta eſt,
Ferturque Muſas, tam Græcas, quam
Latinas lacrymas tenere non potuiſſe.

La ſeptième chapelle renferme l'entrée de Jéſus-Chriſt dans Jéruſalem, commencée autrefois par *Cigoli*, & finie par *Bilivelti*.

Dans la chapelle des Barberini, où eſt enterré François *da Barberino*, poëte, on voit les ſtigmates de S. François, par Naldini.

La chapelle des Calderini, revêtue de marbre de Carrare, eſt auſſi ornée de peintures aſſez bonnes. Du côté gauche, on trouve d'abord une Trinité de Salviati, remarquable par le deſſin & les caractères de tête. Dieu le Père tient ſon Fils mort ſur ſes genoux, & ſur ſa barbe repoſe le S. Eſprit. Cette idée ſe retrouve dans d'autres tableaux de la Trinité en Italie.

La chapelle de Niccolini, qui eſt auſſi du côté gauche, eſt celle de la paſſion; l'on y voit un Chriſt mort, peint par Cigoli. Cette chapelle eſt la plus remarquable de toutes par ſon architecture, les ornemens ſont en marbre de Carrare: on y remarque dans un mauſolée une figure de Moyſe, & dans un autre celle d'Aaron: elles ſont toutes deux bien compoſées, les caractères en ſont admirables, les chairs d'une vérité ſurprenante, & les draperies bien jetées, quoique les plis en ſoient un peu trop multipliés. Il y a encore dans cette chapelle trois figures, repréſentant la Virginité, la Prudence & l'Humilité; on les attribue toutes cinq à Francavilla, ſculpteur flamand, ce qu'on a peine à croire, attendu la diſparité de manière qui ſe trouve entre les deux premières & les trois dernières, qui ſont médiocres. Il y a auſſi dans cette chapelle des freſques de Volterra, & des tableaux d'Alexandre Allori.

Les ſept chapelles de la gauche, qui correſpondent à celles dont nous avons parlé, repréſentent d'autres myſtères: dans la première chapelle, en revenant vers la porte, eſt la venue du S. Eſprit, par *Vaſari*; dans la ſeconde l'Aſcen-

ſion du *Stradano*. Suit le mauſolée de Carlo Bruni, poëte diſtingué.

Dans la troiſième chapelle, on voit l'apparition de Jéſus-Chriſt aux Apôtres, par Vaſari; dans la quatrième, Jéſus à table avec ſes diſciples, par Santi di Tito; dans la cinquième, la Réſurrection par le même peintre; dans la ſixième, Jéſus-Chriſt dans le tombeau, de Naldini; dans la ſeptième, Jéſus-Chriſt aux limbes, par Agnolo Allori, connu ſous le nom du vieux Bronzin. On y voit des figures de très-belles femmes; le peintre y a repréſenté ſa maîtreſſe, ſes amis & lui-même; on n'y dit pas la meſſe à cauſe des nudités.

Après la quatrième chapelle, eſt placé le mauſolée du P. *Lami*, dont nous parlerons ci-après.

Il y a encore dans cette égliſe pluſieurs peintures de Cimabué & de Giotto; on aime à voir les premiers eſſais de ces illuſtres reſtaurateurs de la peinture: on admire ſurtout les crucifix peints par Cimabué, qui ſont près de la porte d'entrée.

La chaire eſt de marbre de Serravezza, & ornée de bas-reliefs de la plus grande beauté; elle eſt adoſſée à une colonne, dans l'intérieur de laquelle on a pratiqué l'eſcalier qui ſert pour y arriver; c'eſt un ouvrage de Benoît *da Maiano*.

Le tombeau de Galilée que nous avons omis, pour ne pas interrompre l'ordre des myſtères, eſt un des ornemens diſtingués de cette égliſe. Il a été fait ſuivant les intentions de Viviani, qui avoit réſolu d'élever ce monument à la gloire de ſon illuſtre maître, mort en 1642; & la maiſon *Nelli*, qui a ſuccédé à Viviani, l'a fait exécuter en 1737.

Le buſte de Galilée eſt de J. B. Foggini; la figure qui repréſente l'aſtronomie eſt de Vincent Foggini: la géométrie eſt de Jérôme Ticciati; le deſſin général eſt de Julio Foggini. On

dit que Galilée avoit été enterré sur la place Ste. Croix, en terre profane, parce qu'il étoit regardé comme suspect d'hérésie, à cause de sa physique nouvelle, comme nous le dirons bientôt; mais on l'a inhumé depuis avec honneur dans l'église de Sainte-Croix, que nous venons de décrire.

Le couvent renferme environ 60 Cordeliers: l'on dit que Sixte-Quint étant encore religieux, y enseigna la philosophie vers l'an 1550: c'est aussi à ce couvent qu'étoit attaché le privilége de donner l'inquisiteur de Florence: cette charge en Toscane n'étoit point entre les mains des Dominicains, comme dans le reste de l'Europe; elle étoit attachée à l'ordre des Cordeliers; mais l'archevêque présidoit à l'inquisition, les commissaires du prince y assistoient, & l'inquisition n'avoit ni sbirres ni prisons. Enfin depuis quelques années le prince l'a supprimée entièrement.

On remarque encore dans ce couvent la chapelle des *Pazzi*, qui fut bâtie sur les dessins de Brunelleſco; & celle d'une congrégation de gentilshommes, *Confraternita del Gesù*, dont le vaisseau a été peint par Laurent *Del Moro*.

C'est aussi sur la place qui est au-devant de Ste. Croix, que se font les grands exercices du *Calcio*, dont nous parlerons à la suite des courses de chevaux.

Après avoir fait le tour de Florence du côté du nord, revenons au centre de la ville, pour y voir le bâtiment de l'université, qui a donné son nom à une rue, *via dello ſtudio*.

LO STUDIO, bâtiment de l'université; le buste de Pétrarque est sur la grande porte. Cette université n'a été fondée qu'en 1438; mais dès le neuvième siècle, Florence étoit déjà le centre des études de toute la Toscane: on y trouve encore de très-habiles professeurs pour la théologie, la jurisprudence, la philosophie, la rhétorique, l'hé-

breu, le grec, le latin & l'italien; c'eſt-là que M. Ximenès eſt profeſſeur de géographie, que Lami enſeignoit il n'y a pas long-temps l'hiſtoire de Florence. C'eſt auſſi dans le même bâtiment que la célèbre académie *della Cruſca*, & celle des Apatiſtes, tiennent leurs aſſemblées; nous en parlerons ci-après.

Le marché vieux, *mercato vecchio*, qui eſt à 100 toiſes de-là, eſt une place qui eſt réputée le milieu de la ville; en effet, depuis la colonne du marché, il y a environ un mille de tout côté, juſqu'aux extrémités de Florence.

OR SAN MICHELE (1), eſt une égliſe où il y a des ſtatues du Donatello, & de Ghiberti, ſculpteur, dont nous avons déjà parlé à l'occaſion des belles portes du Baptiſtère. C'eſt au-deſſus de cette égliſe que Côme I établit en 1569 le dépôt général, où tous les notaires de la Toſcane ſont obligés d'envoyer une expédition de leurs actes; après la mort de chacun d'eux, les minutes ſont portées à un autre dépôt qui eſt au milieu du marché neuf. Nous avons bien en France des ordonnances qui veulent que les minutes ſoient portées au greffe de chaque bailliage, mais perſonne n'ayant un intérêt immédiat à les faire exécuter, il arrive ſouvent qu'elles reſtent dans les greniers de la famille du notaire, & finiſſent par ſe perdre en entier; cet abus dont j'ai été témoin ne ſauroit avoir lieu à Florence, par les précautions ſages dont nous venons de parler.

LE PALAIS ARNALDI a peu d'apparence, mais on y voit de bons tableaux; il y en avoit ci-devant de plus précieux encore, ils ont été vendus à des Anglois.

LE PALAIS DU PODESTA, c'eſt-à dire, du juge ou du bailli, eſt un bâtiment très-vaſte, mais

(1) Par abréviation de *Orto S. Michele*.

d'une conſtruction gothique (1); les priſons publiques y ſont établies, & à l'une de ſes murailles il y a une poulie placée à une certaine hauteur, avec laquelle on donne la corde ou l'eſtrapade aux malfaiteurs. Le criminel a les bras paſſés derrière le dos; on y attache une corde, & après l'avoir enlevé juſqu'à la hauteur de la poulie, on le laiſſe tomber à différentes fois; ceux de ces miſérables qui n'ont pas aſſez de force ou d'adreſſe pour ſe bien roidir les bras, les ont ſur le champ disloqués par l'effet de la chûte; mais auſſitôt que la peine eſt ſubie, l'exécuteur les leur remet. Ce ſupplice eſt auſſi commun en Italie, que les grandes exécutions y ſont rares.

Félibien indique dans le palais du Podeſtà un tableau à freſque, de Thomas *Giottino*, ainſi nommé, parce qu'il travailloit dans la manière du Giotto: le ſujet eſt le mauvais traitement qu'un duc d'Athènes reçut après avoir été chaſſé de Florence; ce prince & les gens de ſa ſuite, devenus l'objet de la haine des Florentins, y ſont repréſentés coëffés d'une façon ignominieuſe, & environnés de ſymboles qui répondent à leurs ajuſtemens; ils ont leurs armes à côté d'eux, pour qu'on ne les puiſſe méconnoître: & de grands rouleaux où ſont écrits les faits qui ont été la cauſe de ces traitemens, & l'occaſion des vêtemens qu'on leur a donnés (2).

Dans le palais Gerini, il y a de beaux tableaux; le propriétaire eſt celui qui a donné un grand ouvrage ſur les oiſeaux. M. Lorenzi, qui y demeure, a gravé une partie des eſtampes contenues dans 3 vol. *in-folio*, d'après les meilleurs

(1) Voyez-en l'eſtampe au livre intitulé: *Vedute di Firenze*, page 20.

(2) Voyez ſon eſtampe au livre intitulé: *Vedute di Firenze*, page 26.

tableaux

tableaux des anciens maîtres, dont le premier volume a paru en 1769.

Il y a encore bien des égliſes & des palais à Florence dont nous n'avons pas fait mention, & qui mériteroient d'être cités & décrits; mais notre objet n'étant pas d'épuiſer les détails, il nous ſuffira de renvoyer au grand ouvrage qui contient des deſcriptions plus étendues (1), ou au *Riſtretto* qui en eſt un abrégé. Nous nous contenterons d'indiquer une partie des édifices dont nous n'avons pas eu occaſion de parler.

S. Michèle, égliſe des Théatins; Sta. Maria Nuova, hôpital; S. Pier Maggiore; S. Filippo Neri; S. Ambrogio, égliſe des Bénédictines. Les palais *Altaviti*, *Capponi*, *Cappoli*, *Dini*, *Gaddi*, *Cinori*, *Giugni*, *Gondi*, *Grialdi*, *Marucelli*, *Pandolfini*, *Pucci* & *Rinuccini*.

CHAPITRE XIX.

Diverſes remarques ſur la ville de Florence, & ſur ſes habitans.

FLORENCE eſt pourvue de fontaines comme toutes les villes d'Italie; mais elles y ſont cependant en plus petit nombre que dans bien d'autres villes moins importantes. Un aqueduc part de la colline d'Arcetti, & traverſant la ville ſur le *Ponte Rubaconte*, qui eſt le plus oriental des quatre ponts de Florence, va fournir de l'eau à la fontaine qui eſt ſur la place de Ste. Croix, & à quelques autres.

(1) *Scelta di Architetture antiche e moderne della città di Firenze, opera gia data in luce dal celeb. Ruggieri, Architetto Fiorentino: edizione ſeconda publicata da Giuſeppe Bouchard, in* Firenze, 1755, 4 *vol. in-fol.*

La ville eſt pavée d'une manière très-agréable pour les gens de pied, avec de larges dalles de pierres, à peu-près comme Naples, Gênes, &c. mais on n'y a point la reſſource des portiques dont nous avons parlé à l'occaſion de Bologne & de Modène.

L'ARNO, qui traverſe Florence, a 70 toiſes de largeur environ; il deſcend comme le Tibre, de la partie la plus élevée de l'Apennin, & il va ſe jeter au-deſſous de Piſe dans la mer de Toſcane: ce fleuve produit de temps à autres des débordemens très-nuiſibles à Florence. On voit près de la place de Ste. Croix, une inſcription placée à douze pieds de haut, au-deſſus de la porte d'une maiſon, pour marquer l'endroit où montèrent les eaux dans une grande inondation de l'Arno, arrivée le 13 Septembre 1557.

Tout le monde étoit retiré pour lors dans le haut des maiſons, & l'on portoit en bateau des vivres que l'on diſtribuoit dans la ville par les fenêtres des premiers étages. Depuis ce temps-là on a vu, même en 1758, les quais avec toutes les rues voiſines inondées, de manière qu'il falloit déménager les appartemens d'en-bas. Souvent c'eſt l'affaire de quelques heures pour que les eaux ſe retirent, d'autres fois cela dure pluſieurs jours; l'Arno doit une partie de la ſurabondance de ſes eaux à la Chiana, qui recevant, comme le lac de Pérouſe, les eaux d'une multitude de montagnes, les porte moitié dans le Tibre, & moitié dans l'Arno. Les Romains vouloient, du temps de l'empereur Tibère, porter dans l'Arno le total de ces eaux, pour diminuer les débordemens du Tibre; mais les repréſentations de Florence & de quelques autres villes empêchèrent qu'on ne prît une réſolution qui leur étoit ſi préjudiciable. Cependant on fit dans la ſuite une grande chauſſée qui va d'une montagne

à l'autre, & qui ne laiſſe qu'une ouverture du côté du Tibre, pour les eaux de la Chiana, enſorte que la majeure partie eſt obligée de tomber dans l'Arno. Viviani & Caſſini furent chargés, il y a environ un ſiècle, de faire de nouvelles diſpoſitions ſur ce partage des eaux de la Chiana, entre Rome & Florence; mais cela n'eut aucune ſuite (Hiſt. de l'Ac. 1703).

La ville de Florence ayant été ruinée plus d'une fois, il n'y reſte preſque aucun monument antique de quelqu'importance, ſi ce n'eſt peut-être trois anciennes tours, de conſtruction étruſque, dont Lami a donné la figure & la deſcription dans ſes *Leçioni di Antichità Toſcane*, ſpécialement de celle qui eſt appelée *de' Gerolami*; il y donne auſſi le plan de l'amphithéâtre de Florence; il parle des reſtes de l'ancien aqueduc, mais ce ne ſont que de foibles veſtiges d'antiquité, reconnoiſſables tout au plus par un habile antiquaire.

Il y a pluſieurs théâtres à Florence; on y donne ſouvent juſqu'à trois ſpectacles à la fois, & il y en a toujours quelqu'un, ſi ce n'eſt pendant le carême & l'avent. Le plus grand théâtre eſt celui de la *Pergola* (il porte le nom de la rue où il eſt); ce théâtre a été bâti en 1755, & la diſpoſition en eſt belle; il eſt précédé de deux ſalles dont l'une ſert à jouer, pour ceux qui ne veulent pas écouter le ſpectacle. La ſalle a quatre rangs de loges, & chaque rang a 19 loges. Celle du grand-duc eſt au fond. Elles ſont toutes de briques, précaution qu'on a priſe pour prévenir les incendies, avec d'autant plus de raiſon, que l'ancienne ſalle avoit été conſumée par le feu. La décoration de cette ſalle conſiſte en quelques ornemens en griſaille, peints ſur un enduit fort léger dont les loges ſont recouvertes. Tout le monde eſt aſſis au parterre, & il n'y a point d'amphithéâtre.

Les acteurs ſont, comme dans toutes les villes

d'Italie, des gens choisis *ad hoc*, & qui n'ont pas d'autre métier; il est vrai qu'on a vu un arlequin qui avoit une boutique de clincaillerie à Florence, & qui faisoit le commerce; mais cet arlequin étoit de Vicense; & il ne faut pas en conclure, comme on l'a écrit, que les acteurs & les danseurs sont des personnes domiciliées & qui savent s'occuper de travaux utiles. Les grands acteurs en Italie ne sont pas autre chose qu'acteurs, ils s'engagent tantôt à un théâtre, tantôt à un autre; & si l'on prend quelquefois à Florence des gens de la ville, ce n'est que pour remplir des vides ou doubler des rôles de peu d'importance.

Un François fut étonné, il y a quelques années, de se voir accosté à Florence d'un ecclésiastique dont la conversation étoit assez singulière, relativement à nos mœurs: il fut question des spectacles de Florence, l'abbé se plaignit de ce que la peine que l'on avoit pour conserver les bons acteurs étoit inconcevable; le carnaval dernier, le meilleur de ses castrats qu'il avoit fait venir de Naples l'avoit abandonné, son Tenor (1) étoit tombé malade; de peur de voir le public déserter son opéra, il en avoit renforcé les danseuses; il en avoit une surtout, qui par sa figure & ses talens faisoit l'admiration de toute la ville, mais un Anglois la lui avoit débauchée.

D'après de pareils propos, le François ne pouvant s'imaginer à qui il avoit à faire, lui demanda poliment qui il étoit: *sono l'imprenditore dell' opera per servirla* (2), lui répondit-il; le François crut qu'il se moquoit, cependant rien n'étoit plus vrai: c'étoit un honnête ecclésiastique, à qui le public étoit persuadé qu'on ne rendoit pas assez de justice; il n'avoit encore qu'un

(1) *Tenore* est le genre de voix que nous appelons *taille*.
(2) Je suis l'entrepreneur de l'opéra pour vous servir.

bénéfice, mais on lui en ſollicitoit un meilleur dans le pays, afin de l'y fixer, & de ne pas le réduire à porter ſes talens ailleurs. Un bruit de ferraillement, que notre voyageur entendit faire en même-temps dans une ſalle baſſe, excita ſa curioſité, il s'avança, & il vit un autre eccléſiaſtique donnant des leçons d'eſcrime à de jeunes Anglois; il s'informa encore qui pouvoit être cet eccléſiaſtique, on lui répondit que c'étoit le plus habile maître en fait d'armes qu'il y eût à Florence; mais on porte ſouvent en Italie l'habit eccléſiaſtique ſans être tonſuré; & il y a un ſi grand nombre d'abbés, qu'ils ſont obligés de ſe mêler de bien des profeſſions que nous regarderions en France comme incompatibles avec leur état; au reſte, les exemples que nous venons de citer ſont rares, même en Italie.

Il n'y a point de belle promenade à Florence pour les carroſſes; ils vont le ſoir à la porte S. *Gallo*, à la porte S. *Pietro Gattolini* ou porte romaine; là ils s'arrêtent, & vont enſuite ſur la place du dôme, c'eſt-à-dire, de la cathédrale, près du café, d'où l'on fait venir des glaces en attendant le ſpectacle; les hommes vont au *Bottegone*, grand café qui eſt ſur cette place.

Si l'on veut aller chercher la promenade plus loin, on ſort par la *Porta al Prato*, pour aller aux *Caſſine*, métairies du grand-duc, près deſquelles on a fait de jolies promenades le long de l'Arno, autour des prairies & dans un petit bois.

Les ſociétés à Florence ſont agréables & aiſées; c'eſt une des villes d'Italie où les étrangers trouvent le plus d'agrément: il y a beaucoup de vivacité, de plaiſanterie; on y fait des épigrammes, des impromptu; l'on n'y voit point de jalouſie, les étrangers y ſont accueillis de tout le monde, les dames mêmes y obſervent des politeſſes & des égards dont elles ſe diſpenſent chez

nous; elles donnent à un étranger la place d'honneur, c'eſt-à-dire, la droite, dans leur carroſſe & ailleurs, au ſpectacle le devant de loge; on ſe trouve quelquefois obligé de les accepter, quoiqu'on aimât mieux ne point abuſer de ces manières obligeantes.

J'ai aſſiſté à des converſations brillantes dans des appartemens au niveau d'un jardin qui y répand la fraîcheur, le jardin eſt illuminé, une partie eſt couverte de tentes avec des ſophas pour ceux qui veulent prendre le frais; on y voit pour le moins 40 ou 50 femmes parées avec goût, la plupart aimables & jolies, des tables de jeu, des converſations animées, des glaces de toute eſpèce: en général, on ne peut rien voir de plus agréable même en Italie, en fait d'aſſemblées, que celles des bonnes maiſons de Florence.

Les demoiſelles ſont gardées à Florence avec beaucoup de ſoin: elles ne peuvent parler à perſonne, on les retient même au couvent juſqu'à-ce qu'elles ſoient ſur le point d'être mariées; auſſitôt qu'elles ſont accordées ou promiſes, elles ont la liberté de s'entretenir avec leur futur époux, & celui-ci ne peut pas cauſer avec d'autres, en quelque compagnie qu'ils ſe trouvent enſemble. Mais du moment qu'ils ſont mariés, c'eſt tout le contraire, ils ne peuvent plus ſe parler publiquement ſans choquer le bon ton: à Rome même le mari n'aſſiſte pas aux grandes converſations qui ſe tiennent chez ſa femme.

Le goût des femmes de condition eſt de prendre les modes angloiſes, mais comme elles ne les reçoivent que des Angloiſes qui viennent ſéjourner à Florence, après avoir paſſé quelque temps à Paris, elles ſe trouvent avoir adopté nos modes Pariſiennes, traveſties ſeulement par les Angloiſes.

Il y a des dames à Florence, comme à Piſe, à Livourne, & à Sienne, qui empruntent les paru-

res de diverſes nations: leurs têtes ſont tour-à-tour couvertes de fleurs, de plumes, de pierreries, de chapeaux, de tiſſus d'or, de ſoie; elles empruntent les modes des Françoiſes, des Angloiſes, des Polonoiſes, des Circaſſiennes, &c. enſorte qu'il ſemble aux promenades & dans les égliſes être à une fête de carnaval. Les dames ne mettent point de rouge.

Les bourgeoiſes portent des caſaquins qui leur ſerrent la taille & ſe boutonnent à commencer de deſſous le menton juſqu'à la ceinture, *Caſachino abbotonato.* La coëffure des femmes eſt une cornette en papillon pointu par les côtés & outré dans ſa longueur; c'eſt ce qu'elles appellent *Cufia di donna maritata*, ou coëffure de femme mariée: à l'égard des filles, elles ne ſortent jamais qu'elles n'aient ſur leur coëffure un petit voile de gaze noire tranſparente, rabattu ſur le viſage, & qui tombe juſqu'au bas du nez, on l'appelle *ſcuffino.*

L'ajuſtement des payſannes eſt très-galant: elles ont des ſimples jupes, courtes & légères, ordinairement bleues ou couleur d'écarlatte, & des corps ſans manche, de ſorte qu'on ne voit que les manches de leurs chemiſes. Tout autour des épaulettes de leur corps, il y a quantité de longs rubans de diverſes couleurs, qu'elles laiſſent tomber & voltiger au gré du vent; elles n'ont que des fleurs ſur les épaules ou ſur la gorge. Elles ont les cheveux nattés en rond derrière le chignon. Quelquefois elles y mêlent des fleurs; elles s'attachent ſur la tête de très-petits chapeaux de paille qu'elles mettent un peu ſur l'oreille, & dont elles ſe ſervent plutôt comme de parure que pour ſe couvrir; tout cet ajuſtement reſpire l'élégance & la coquetterie.

On a été ſurpris à Florence que les gentils-hommes Suédois aient reproché à cette ville un commerce honteux de l'eſpèce humaine, qui y eſt abſo-

lument inconnu ; il eſt vrai que l'hôte de l'Aigle noir qu'on appeloit *Flaminio*, avoit élevé un jeune caſtrat, connu ſous le nom de *Manzoletto*, qui alla enſuite à Palerme, en 1765 ; mais c'eſt l'unique exemple qu'on ait pu me citer. Ce n'eſt guères que dans les conſervatoires de Naples où l'on a coutume de recevoir les enfans pour leur faire l'opération de la belle voix, & les placer enſuite avec rétribution dans la muſique de quelque égliſe ou de quelque ſpectacle.

Depuis que des mœurs plus douces, plus aiſées, plus ſociables, ont ſuccédé à l'humeur jalouſe des Florentins du ſeizième ſiècle, on n'entend guères parler du goût dépravé qu'on leur reprochoit dans l'épitaphe du Dante à Ravenne, où on lit ces mots (1) : *Pravi Florentia mater amoris.* L'amour illicite étoit à la vérité autrefois ſi commun à Florence, qu'un prince, à ce que l'on aſſure, ordonna par une loi que les femmes ſeroient obligées d'aller la gorge découverte. Quoiqu'il en ſoit du fait, le propos ſemble annoncer qu'il fut un temps où l'on eut beſoin de rappeler le goût des hommes vers les objets où la nature ſeule auroit dû les fixer.

La ville de Florence n'eſt jamais plus belle que le jour des courſes de chevaux, qui ſe font vers la S. Jean ; j'en ai eu le ſpectacle le 29 Juin 1765. La courſe commença à la porte occidentale de la ville, ſur la place de *Porta al Prato*, & finit à deux milles plus loin, vers *Porta della Croce*, ſur du ſable dont le pavé étoit couvert : le jour de cette courſe, tout le peuple étoit en mouvement, les rues étoient garnies de deux files de carroſſes juſqu'à l'heure de la courſe, & toutes les fenêtres occupées ; c'étoit réellement le jour qu'il fal-

(1) Les Florentins diſent qu'on a voulu mettre *Parvi* & non *Pravi*.

loit choiſir pour avoir une idée favorable de la magnificence de la cour, de la richeſſe de la ville, de la beauté des femmes & des agrémens de Florence. C'eſt le grand-duc lui-même qui donne le ſignal, depuis la terraſſe près de laquelle ſe font les *moſſe*, ou le départ; avant la courſe, il ſe trouve avec ſa famille & toute ſa cour dans la file des carroſſes; à la fin de la courſe, il apprend par des fuſées du dôme le nom du cheval vainqueur.

Le prix conſiſte en une pièce de velours ciſelé à fond d'or, de 60 bras, ou plus de 30 aunes de France, eſtimées 2240 livres.

Les chevaux qui courent le prix ſont abandonnés à eux-mêmes; ils ont ſur le dos 4 plaques de plomb, hériſſées de pointes qui leur piquent les flancs & les animent de plus en plus. On apperçoit entre ces animaux une émulation ſingulière, quelquefois même des ſtratagêmes pour retarder leurs concurrens.

Une grande toile tendue au bout de la carrière ſert à les arrêter: l'eſpace d'environ 1500 toiſes qu'ils avoient à parcourir, fut fait en 4 minutes, ce qui revient à 35 pieds par ſeconde. M. de la Condamine a obſervé qu'à Rome le cours, qui a 865 toiſes, ſe parcourt en 2 minutes 21 ſecondes, ce qui fait 37 pieds par ſeconde. Brydone parle d'une courſe de Palerme, où les chevaux parcouroient un mille en 95 ſecondes, ce qui fait 48 pieds, & ces petits chevaux étoient montés par de jeunes garçons de 12 à 13 ans; mais on aſſure que dans les courſes d'Angleterre, les chevaux ſous un cavalier font quelquefois 54 pieds par ſeconde. (*Mémoires de l'Académie* pour 1757, pag. 393.)

Le jeu du *Calcio* ou du ballon eſt encore un exercice célèbre à Florence; mais il n'a lieu, du moins avec toute ſa pompe, que rarement & dans les grandes occaſions, comme à l'arrivée de

l'empereur en 1738 ; c'eſt alors une des plus belles fêtes de l'Italie. Cinquante-quatre jeunes gentilshommes forment deux compagnies qu'on diſtingue par leurs drapeaux & leurs couleurs ; elles ſont commandées chacune par un général ſuivi de beaucoup de pages, & qui marche avec la plus grande pompe. Ces deux troupes arrivent au ſon des inſtrumens ; après avoir fait le tour de la place, qui eſt ornée comme un amphithéâtre, & avoir fait briller les grâces, l'ordre & la légèreté de leurs évolutions militaires, les troupes ſe ſéparent ; chacun occupe ſon quartier général & ſe range ſous ſon drapeau ; auſſitôt que le ſignal eſt donné, on forme l'ordre de bataille ; le ballon ſe jette dans le milieu ; chaque troupe s'efforce de le renvoyer à l'autre, ceux qui ſont à l'arrière-garde s'efforçent de le faire aller hors des barrières de leurs adverſaires, s'ils y réuſſiſſent la partie eſt gagnée ; alors s'engage la mêlée, & la lutte commence, chaque troupe eſſayant de s'emparer du camp ennemi ; on y déploie toute la force & l'adreſſe dont on eſt capable ; chacun des ſpectateurs s'intéreſſe au ſuccès de quelques-uns des combattans ; les applaudiſſemens des dames qui animent le courage & l'émulation de leurs amis, font faire des efforts incroyables. Ces exercices méritent d'être maintenus & encouragés dans un pays où l'on n'a pas d'occaſion de ſe diſtinguer à la guerre ; c'eſt la ſeule manière dont les Toſcans puiſſent rappeler le ſouvenir de l'ancienne valeur des Etruriens, qui firent trembler Rome autrefois. On voit cette fête du Calcio, gravée dans les vues de Florence, par Gerini, 1744.

On fait auſſi ſur la place de *Santa Maria novella* des courſes de chars, la veille de la S. Jean : le prince y aſſiſte, & c'eſt un ſpectacle brillant, qui peut donner une idée de ce qu'étoient les fameuſes courſes des Romains. On tend à une cer-

taine diſtance de terre, dans preſque toute la longueur de la place, à côté de la route des chars, une corde qui tient à deux bornes en forme de petits obéliſques élevés ſur des piédeſtaux. Cette précaution oblige les chars de ſuivre la carrière d'un bout à l'autre, & empêche qu'ils ne coupent & traverſent la place. Quatre chars de différentes couleurs partent tous au même inſtant du but où ils ſont rangés. Celui qui le premier fait trois fois le tour des bornes, remporte le prix, qui eſt une pièce d'étoffe de ſoie. Les chars dont on ſe ſert à cet effet ſont des eſpèces de petits phaëtons à quatre roues, dont le train eſt un peu long. Ils ſont chacun traînés par deux chevaux : comme il y auroit trop à riſquer pour ceux qui ſeroient dedans, les chars courent à vide; celui qui les conduit eſt aſſis ſur un ſiége aſſez élevé qui eſt ſur le devant; il tient d'une main les rênes des chevaux & de l'autre ſon fouet, & a les pieds appuyés ſur l'extrémité de la coquille de l'avant-train; ces ſortes de courſes exigent autant de vîteſſe de la part des chevaux que d'adreſſe & de juſteſſe dans le coup d'œil de la part de ceux qui les conduiſent; elles ne manquent jamais d'attirer un grand nombre de ſpectateurs, & ſurtout d'étrangers à Florence. On m'a dit, à la vérité, que quelquefois le même maître fourniſſoit tous les chevaux de la courſe; mais cela n'empêchoit pas qu'on ne s'intéreſsât au ſuccès.

CHAPITRE XX.

Du gouvernement, du commerce & des impôts de la Toscane.

LE grand-duc Léopold a partagé l'administration entre un conseil d'état & un conseil des finances, chacun composé d'un ou deux directeurs généraux & de plusieurs secrétaires; mais il s'occupe lui-même des affaires avec assiduité; il n'y en a pas dont il ne suive la discussion. On voit dans ses appartemens des bureaux, où l'on examine les détails, où il les fait analyser; il trouve que ses états ne sont pas assez étendus, pour qu'il ne puisse y supporter toutes les charges de la souveraineté. Il consacre quatre jours de la semaine à l'administration générale, deux aux affaires des particuliers, & le septième à la représentation.

Il reçoit les mémoires de la main de ceux qu'ils intéressent; il répond verbalement, après les avoir examinés; si l'affaire exige une discussion, elle se fait préliminairement devant le tribunal le mieux informé de l'affaire; le prince écoute les parties intéressées, qui sont libres de l'entretenir; c'est un privilége dont jouissent également tous les sujets & tous les étrangers, l'indigent tout comme le plus puissant.

Le caractère de ce prince, & son goût pour les affaires, ont banni de la cour les amusemens frivoles, le luxe qui les accompagne & tous les objets d'une vaine représentation. Sa principale récréation consiste en voyages dans les provinces. Ils se font sans suite: le grand-duc y termine les affaires principales de chaque canton, & il examine les projets relatifs à leur amélioration. L'exem-

ple qu'il donne de ſimplicité & d'économie, a influé ſur la nobleſſe, qui devient moins fière & plus inſtruite, & qui ne vexe plus ſes vaſſaux.

Les abus du département de la juſtice étoient tels, qu'on comptoit dans la ſeule ville de Florence juſqu'à 72 tribunaux qui jugeoient tous en dernier reſſort.

On a commencé en 1772 une réforme générale, en réduiſant ces cours de juſtice à vingt-deux; on en a réglé l'attribution, on a modéré les épices & les frais de procédure; on a pourvu par des lois ſages à l'examen & à la réception des juges.

On a réformé la juriſprudence & le code civil; enfin le prince a réuſſi par ſa ſageſſe à rendre les procès plus rares; il emploie l'aſcendant que lui donnent ſes vertus pour faire régner l'union & la paix: on recourt plus ſouvent à ſa médiation qu'à ſon pouvoir. Ses ſujets viennent à lui comme à un père; ſa grandeur eſt d'être entouré de ſon peuple, & de lui être utile.

Le peuple de Florence eſt ſi peu porté au crime, que même de mon temps on y faiſoit rarement d'exécution. Auſſi le code criminel n'eſt pas en Toſcane celui du ſang & des bourreaux; on y lit que la loi toujours compatiſſante ne doit punir que pour l'exemple, que les tourmens cachés ſont odieux; que les tortures ſont des moyens atroces; auſſi les priſons ne ſont point terribles; on s'aſſure de ceux qu'on y retient, ſans leur faire porter des chaînes, ſans les priver d'air, de nourriture & de lumière. Il n'y a plus de cachots, & celui qui eſt arrêté pour dettes n'eſt pas confondu avec ceux que le crime avilit.

La loi parle toujours en faveur d'un accuſé; elle veut qu'il ſe choiſiſſe un conſeil, qu'il ait un défenſeur, & qu'il ne lui ſoit refuſé aucun moyen de faire connoître ſon innocence. Le meurtre non prémédité n'eſt puni que par banniſſement, le vol

par l'eſclavage; les banqueroutes, les concuſſions par l'empriſonnement, la contrebande par des peines pécuniaires.

On ne connoît en Toſcane, ni de priſons d'état, ni de tribunaux qui aient des attributions particulières. L'inquiſition n'y a plus que le pouvoir de conſoler, d'inſtruire, de pratiquer la charité & la tolérance.

A Rome, à Naples & à Gênes, les châtimens ſont plus ſévères; la peine de mort y eſt établie pour le vol comme pour l'aſſaſſinat, & cependant ces pays ſont remplis de ſcélérats; au contraire ils ſont rares en Toſcane; des lois douces y ſuffiſent pour aſſurer la tranquilité de la ſociété, & il n'y a pas de pays où elle ſoit moins troublée. Dans l'eſpace de 10 ans, on n'y a puni de mort que deux criminels, dont un même n'étoit pas Toſcan, vingt ſeulement ont été condamnés à l'eſclavage.

Mais la loi en adouciſſant les peines veut que la punition ſoit certaine & prompte; les pourſuites ſe font avec une telle exactitude, qu'il eſt impoſſible de s'y ſouſtraire.

Le bien de la religion & la régularité des prêtres a occupé la nouvelle adminiſtration: on a mis une diſcipline exacte dans le clergé; on a choiſi un archevêque très-inſtruit, ſans avoir égard à la naiſſance; on fait prêcher la morale plus que le dogme, & l'on n'y connoît point les diſputes de religion.

Le prince a voulu diminuer le nombre des religieux; il a permis aux moines de vendre leurs fonds, moyennant un impôt; il a ſupprimé les couvens qui étoient inutiles, & ceux où il y avoit peu de religieux; on ne reçoit ni dot ni préſent, & celui qui fait profeſſion eſt obligé de donner le quart de ſes biens aux hôpitaux.

Une partie des biens des moines a ſervi pour augmenter les revenus des curés. On a déclaré ina-

movibles les curés qui étoient à la nomination des chapitres ou des couvens, & qui n'oſoient demander des ſupplémens de portions congrues, de peur d'être deſtitués. Il n'y a point de décimateurs eccléſiaſtiques en Toſcane. Les *decime del Paroco*, qui répondent à notre dixme, ſont peu de choſe; une perſonne qui a 600 livres de revenu donne, par exemple, un ſtaio de blé, qui pèſe 36 à 38 livres, les gens plus riches en donnent deux, cela ne va jamais plus loin. Les curés ont auſſi le revenu des meſſes, comme chez nous; on donne un paule, ou 11 ſols & demi; c'eſt un peu plus qu'en France, où l'on ne donne ordinairement que 8 ou 10 ſols dans les campagnes.

Il eſt défendu de faire des vœux avant l'âge de 24 ans pour les hommes, & de 20 pour les femmes.

La publication de cette loi parut exiger des précautions, par la nature & la généralité des préjugés qu'elle attaquoit. Pour y préparer les eſprits, on fit repréſenter à Florence le drame de Mélanie, que M. de la Harpe avoit donné, en 1770. Le principal acteur ſeconda très-bien l'auteur; le public applaudit avec enthouſiaſme; on en donna 25 repréſentations: tous les cœurs ſenſibles étoient encore émus, quand la loi les avertit que c'étoit ſur le ſort de leurs amis, de leurs parens, de leurs ſœurs, de leurs filles, qu'il falloit pleurer: ils virent avec reconnoiſſance abolir une coutume barbare. Il fut même ordonné qu'on ne feroit plus élever les filles dans les couvens avant l'âge de 10 ans, qu'elles ne prendroient l'habit qu'après avoir paſſé ſix mois hors des cloîtres, lorſque leur vocation auroit été connue par trois commiſſaires publics, & qu'elles auroient eu l'agrément de la commiſſion ou députation qui eſt chargée des affaires religieuſes. Ceux qui vont dans les pays étrangers pour prendre l'habit avant l'âge preſcrit, perdent à jamais les avantages des citoyens. Un monaſtère ne

s'étant pas conformé à toutes les diſpoſitions de la loi, il lui fut défendu de recevoir des novices.

L'état militaire eſt réglé conformément aux ordonnances du prince, par un Etat major général, auquel eſt confiée l'inſpection des troupes, de l'artillerie & des fortifications.

La plupart des fortereſſes ont été détruites pour économiſer les dépenſes inutiles d'entretien & de garniſons.

Les mêmes vues firent d'abord réduire les troupes du grand-duc à 6000 hommes, (il pourroit en lever 30000 en cas de beſoin). La moitié de ces troupes étoit à Florence, le reſte étoit parti dans les différentes places de la Toſcane. Ce prince a ſubſtitué aux compagnies de ſes garde-nobles une troupe priſe dans le peuple; l'épargne qui en réſulte ſur le traitement & l'habillement, dédommagera-t-elle l'état des travaux des cultivateurs, dont cette opération a dû le priver? L'inaction de la nobleſſe n'eſt-elle pas un inconvénient de cette réforme? Il a fini par réformer la majeure partie de ſon armée, & établir des milices qu'on exerce de temps en temps, comme dans les cantons Suiſſes, & les bourgeois montent la garde où il eſt beſoin. Les fantaſſins qui ſervent ont 5 ſols 4 deniers par jour, une livre de pain, du bois, de la chandelle, un habit tous les cinq ans, veſte & culotte tous les deux ans.

Les forces navales de la Toſcane conſiſtent en trois frégates, deſtinées à protéger le commerce de Livourne; & le prince y a établi une école de marine. La marine n'occupe eſſentiellement que les 400 chevaliers de l'ordre de S. Etienne, depuis que des traités faits avec les états de Barbarie ont permis d'en ſupprimer la plus grande partie.

Le commerce de Florence étoit des plus vaſtes qu'il y eût en Europe avant la découverte du nouveau monde; la proximité du Levant, de l'Aſie

&

& de l'Afrique avoit invité les Italiens à s'y répandre, à travailler pour ces différens pays; à en tirer des retours pour les envoyer dans le reſte de l'Europe; les Florentins qui étoient libres, ingénieux & actifs ſe diſtinguèrent ſpécialement. Côme le vieux étoit, en 1450, le plus riche négociant de l'Europe; la fabrique des étoffes de laine étoit ſurtout un objet immenſe de commerce, parce que les manufactures y employoient les laines d'une partie conſidérable de l'Italie. Les fils de Côme le vieux, & ſon petit-fils Laurent le Magnifique, continuèrent ce commerce quoiqu'ils fuſſent auſſi chefs de la république de Florence. Dans le temps que les Médicis étoient exilés, & que le pape Clément VII, l'appui de cette maiſon, étoit aſſiégé dans le château S. Ange, en 1528, Caponi, qui ſe mit à la tête de la république, étoit encore un négociant, & n'interrompit pas même ſon commerce au milieu de ces troubles & de ces révolutions (*Varchi* Liv. 9).

Tous les beaux palais de Florence furent conſtruits par les riches négocians de ce temps-là; les arts attirés de Conſtantinople y augmentèrent le goût, l'induſtrie, & par conſéquent le commerce. Ces ſages républicains vivoient alors comme ont fait enſuite les Hollandois, avec une ſobriété & une ſimplicité qui leur donnoit le moyen de ſe contenter de profits médiocres; & cette frugalité fut la principale ſource de leur opulence.

Lorſque les Médicis eurent quitté le commerce pour devenir grands-ducs & ſouverains, cet exemple contagieux éloigna du commerce les familles les plus conſidérables & les plus riches; on trouva dès lors que vivre noblement c'étoit vivre ſans rien faire. La découverte du cap de Bonne-Eſpérance rendit le voyage des Indes par mer plus facile & plus court; le commerce de l'Amérique devint plus lucratif que celui du Levant; l'Eſ-

pagne, le Portugal, la Hollande, &c. attirèrent la grande maſſe de commerce qui étoit auparavant en Italie, & toutes ces cauſes réunies ont fait tomber à Florence le commerce & la population.

Il y a cependant encore des fabriques en laines, mais ce n'eſt que pour les ouvrages communs & à l'uſage du peuple; les beaux draps ſe tirent d'Angleterre.

On cultive beaucoup de lin dans les environs de Florence: en général toutes les branches de l'agriculture y ſont en activité. L'on y voit des cultivateurs venir acheter dans la ville pour un écu de 6 livres une foſſe d'aiſance, qu'ils vident eux-mêmes, pour bonifier leurs terres; & cet uſage leur profite à merveille.

L'alun, le ſafran, les cédras, les quinteſſences, les huiles, & ſurtout les vins, ſont un objet de commerce conſidérable pour la Toſcane, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les fabriques de ſoie ont toujours été très-célèbres à Florence, & elles ſont encore eſtimées: on y fait des taffetas, des damas & même des velours: ces manufactures ſont la principale branche de commerce, les réglemens qui la concernent ont été fait avec beaucoup d'intelligence, & ils ſont très-eſtimés. Il y a 25 ans que l'intendant de Lyon les demanda au comte de Lorenzi, pour en tirer parti dans ſa généralité; & M. Dangeul qui, voyageant en Italie, étudia les lois des différentes provinces, fit une étude ſpéciale de celles de la Toſcane; mais la plupart de ces réglemens ont été ſupprimés ſous le nouveau règne, pour y ſubſtituer le ſyſtême d'une entière liberté. Les ſoies crues ſont auſſi un objet de commerce dans la Toſcane, de même que les ſoies travaillées.

Les chapeaux de paille qui ſe font à Florence, ou dans les environs, avec beaucoup de propreté, ſont un revenu aſſez conſidérable; ils ſe répandent dans l'Italie & ſouvent au-delà.

La bijouterie de Florence eſt peu de choſe, on n'y eſtime que celle de France : un bijoutier François y a travaillé long-temps, & depuis qu'il eſt mort, cet art y paroit être négligé.

C'eſt en faveur du commerce que les lois de la Toſcane ont donné au mari la ſucceſſion de la femme qui meurt ſans enfans, du moins à Florence & dans ſon territoire ; à Arezzo, le mari n'hérite que de la moitié des biens de ſa femme ; à Piſtoia, d'un tiers.

Il y a parmi les négocians beaucoup de Juifs ; ils ne ſont point aſſujettis en Toſcane à porter une marque d'opprobre, comme dans le reſte de l'Italie ; ils font la principale richeſſe de Livourne, & ils contribuent à celle de Florence ; mais ils n'y ont pas cependant le droit de bourgeoiſie, comme on l'a écrit dernièrement.

M. le ſénateur Ginori, très-riche, très-curieux & très-inſtruit dans les arts, avoit une manufacture de porcelaine à Doccia, à trois lieues de Florence : on ſe plaignoit de ce que les vaſes dans leſquels on a coutume de la faire cuire ſe caſſoient continuellement, & l'on étoit occupé à y chercher un remède. C'eſt M. Ginori qui avoit projeté l'établiſſement d'un port dans les maremmes de Groſſetto, pour lequel il avoit fait venir à ſes frais une colonie de 12 à 15 cent Allemands. Il avoit frété un vaiſſeau pour aller chercher aux Indes des productions naturelles : il avoit, en 1765, un troupeau de chèvres d'Angola. On ne peut avoir une plus grande variété de connoiſſances, réunie avec plus d'activité & de zèle.

La livre de Florence vaut 11 onces, un demi-gros & 20 grains, poids de marc, ou poids de Paris, cela fait 6392 grains ; elle ſe diviſe en 12 onces, (dont chacune vaut $532\frac{2}{3}$ grains) l'once en 24 deniers, le denier en 24 grains.

Le poids eſt le même à Livourne. La livre de

Sienne eſt plus foible de 18 deniers, 12 grains, poids de Florence, ou de 5 gros, 50 $\frac{11}{72}$ grains de France; celle de Piſtoia eſt plus foible d'une once entière, ou de 7 gros 28 $\frac{1}{3}$ grains de France. Dans le reſte de la Toſcane on ſe ſert du poids de Florence. En 1783, le prince a ordonné que les poids & les meſures de Florence ſeroient les ſeuls employés dans ſes provinces.

On conſerve à Florence avec des précautions ſcrupuleuſes, le *Campione*, ou le modèle de la livre poids de Florence, qu'on aſſure être celle des anciens Romains; on ne s'en ſert que pour vérifier, lorſqu'on le croit néceſſaire, l'étalon deſtiné à régler les autres poids. Cette livre de Florence eſt celle dont on fait uſage à la monnoie; elle étoit plus forte de 15 grains, que celle dont on faiſoit uſage dans le public; mais c'étoit un abus qu'on a réformé, & l'on a rendu l'étalon, qui ſert journellement, conforme à celui de la monnoie, c'eſt-à-dire, à l'étalon primitif de la Toſcane.

Le bras de Florence, *Braccio da panno*, ou *Panoro*, le ſeul que l'on connoiſſe dans l'uſage ordinaire, eſt de 1 pied 9 pouces 6 lignes $\frac{454}{1000}$ de France, ou 258 lignes, & 454 millièmes, ſuivant les comparaiſons du P. Ximenès, (*del Gnomone Fiorentino*, *pag.* 4.) Le *Paſſeto* vaut deux bras, & la *Canna* en vaut quatre. Le bras ſe diviſe en 90 *Soldi*, & le ſoldo en 3 quatrini, ce qui fait ſoixante parties dans la ſubdiviſion.

Il y a une autre eſpèce de bras appelé *Braccio da Terra*, qui vaut 1 pied 8 pouces 4 lignes $\frac{95}{1000}$, ou 244,095 lignes; il en faut 3000 pour former le mille de Florence; ainſi le mille eſt de 847 toiſes; le *Braccio da Terra* ne ſert guères à d'autres uſages qu'à celui des milles. Cette diverſité de meſures a produit une mépriſe d'un des plus célèbres aſtronomes de l'académie: Picard, dans ſa *meſure de la terre*, ſuppoſe que le mille de Florence eſt de 3000

bras *da Panno*, tandis que c'eſt 3000 bras *da Terra*; car il dit que les milles de Florence ſont de $63\frac{7}{12}$ au degré, tandis qu'on les compte ſur le pied de $67\frac{1}{2}$ au degré.

Le *Stioro*, ou *Staioro*, qui eſt la meſure des arpenteurs pour le terrain, contient 1728 bras quarrés (*da Panno*), ce qui revient à 196 toiſes quarrées en ſuperficie.

L'on compte à Florence par paules, qui reviennent à 11 ſols & demi de France, & qui ſe diviſent en 8 *Grazie*; on compte auſſi par *Scudi*, *Lire*, *Soldi* & *Danari*. L'écu fait 7 livres, la livre qui vaut un paule & demi revient à 17 ſols de France: elle ſe diviſe en 12 *Grazie* ou en 20 *Soldi*, le ſoldo en 3 quatrini, le quatrino en 4 deniers ou *Piccoli*. Les pièces de 2 & de 4 grazie ſe nomment *Madonnine* & *Groſſi*.

Le ſequin de Florence, *Zecchino* ou *Gigliato*, vaut cinq pour cent de plus que celui du pape; il fait 20 paules, & coûte environ 11 liv. & 5 ſols au plus, monnoie de France, quand on l'achette avec des louis d'or.

Le *Scudo*, qui eſt de 7 liv. de Florence, revient à 6 liv. & 9 deniers. Le *Ruſpo* qui en eſt le double, à 12 liv. $1\frac{1}{2}$ ſols de France, ou 21 paules de Florence.

Les monnoies les moins uſitées ſont le *Teſtone*, qui vaut 2 *lire* ou 3 paules; le *Franceſcone* qui vaut 10 paules, ou 5 liv. 15 ſols, le *Franceſchino* qui en vaut la moitié; & le Ruſpone qui vaut 3 ſequins; il y a auſſi des écus de 9 paules & demi, on en bat beaucoup, mais ils vont en Turquie.

A Livourne on compte généralement par *Pezze*, qui valent 6 liv. du pays, ou 5 liv. 15 ſols, ſuivant qu'on paye en argent plus ou moins bon; les pezze ſe diviſent en 8 *Réale*.

LE STAIO, meſure de blé, pèſe de 52 à 55 liv. de Florence: les 55 ſont 38 livres, poids de marc,

ainſi le *Staio* de Florence approche beaucoup de 2 boiſſeaux de Paris. Le *Modio* eſt de 24 *Staio*.

Dans les années ordinaires le ſtaio coûte 4 liv. mounoie du pays, ce qui revient à 20 livres le ſetier, meſure & argent de France : en 1762 on l'avoit pour 14, mais en 1763 il en coûtoit 44. On attribuoit cette cherté à des manœuvres ſur le commerce des grains. En 1782, le pain coûtoit 3 ſols la livre, ce qui revient à 3 ſols 3 deniers poids & argent de France.

Le *Baril* qui ſert à la meſure du vin, pèſe 140 liv. de Florence. Le *Fiaſco* qui en eſt la vingtième partie, pèſe 7 livres, & vaut preſque deux pintes & demie, meſure de Paris.

Le *Fiaſco* de vin ordinaire, *Vino di Canti*, qui pèſe 7 liv. coûte un paule, cela revint à 4 ſols & demi la pinte de Paris ; ce n'eſt guères que la moitié de ce que le vin commun coûte à Paris ; encore trouve-t-on à Florence des vins plus communs pour la moitié de ce prix-là ; mais la plupart de ces vins ſont doucereux, & ne plaiſent guère à ceux qui ſont accoutumés aux vins de France, ſurtout à ceux de la Bourgogne, même les plus communs.

Le baril d'huile pèſe 85 livres de Florence. Deux barils ſont la *Somma*.

La meſure de la dépenſe des eaux ſe fait en France par le pouce d'eau, qui fournit 14 pintes par minute ; elle ſe fait à Florence par *Oncia d'acqua*, c'eſt ce qui coule par un petit quarré de la douzième partie du palme Romain, dont le côté ſupérieur eſt de deux lignes au-deſſous de la ſurface de l'eau. Le P. Ximenès, qui m'a donné cette meſure, dit qu'on ſuit la même méthode dans le Milanez, pour l'irrigation des prés par le canal appelé la Muzza. Mais à Rome *l'Oncia d'acqua* s'évalue différemment, comme nous aurons ſoin de le dire.

Le revenu d'un fond de terre dans le *Val d'Arno*,

à 6 ou 7 lieues de Florence, étoit de trois pour cent du capital en 1765; cependant quand on empruntoit, on payoit l'intérêt à cinq pour cent, cela prouvoit la diſette de l'argent; la reine d'Hongrie a réduit à quatre pour cent l'intérêt de l'argent dans ſes états; le roi de France l'avoit fait auſſi; mais on a révoqué l'ordonnance en 1770. L'intérêt ne va pas à trois pour cent en Angleterre, il eſt de deux & demi en Hollande: il faut que la différence entre le produit de l'argent prêté & le produit des fonds ſoit peu conſidérable, ſi l'on veut encourager l'agriculture & le commerce.

Un *Staioro* de terre qui a a 196 toiſes de ſurperficie, vaut 60 ſcudi, ce qui revient à plus de 1540 liv. l'arpent de Paris de 900 toiſes; mais les terres rapportent ordinairement huit ou dix pour un de la ſemence: on les laboure trois fois; on y met environ 7 liv. de fumier pour un arpent. On enſemence les terres dans le mois de Novembre, ou depuis la fin d'Octobre juſqu'au commencement de Décembre; c'eſt un peu plus tard que chez nous, parce que le froid y arrive auſſi un peu plus tard; on sème ordinairement du froment trois ans de ſuite dans la même terre, & la quatrième année on y met du ſeigle, ou bien la *Sagina* (Voyez Tom. I, pag. 510) & le fourage. La *Sagina* ſe sème au mois de Mai, & ſe coupe au mois d'Août, on sème alors tout de ſuite la luſerne ou le trefle.

Les bœufs de la Toſcane ſont gris & d'une grande eſpèce, ils coûtoient en 1765, 30, 35 ſcudi, c'eſt-à-dire, 168 ou 196 liv. la pièce, & les vaches environ 14 ou 15 ſcudi, c'eſt-à-dire, 84 liv. de France. On donnoit 56 ſols par jour pour un laboureur avec deux bœufs, & 16 ſols à un journalier que l'on ne nourriſſoit point.

Dans la ville de Florence la viande de bœuf coûtoit 5 ſols ou 15 quatrini, ce qui revient à 5 ſols

9 deniers la livre, poids & monnoie de France, & le veau 18 quatrini (1), ou 8 ſols 3 deniers la livre de France. En 1782, il avoit augmenté d'un cinquième.

Les moutons ſe vendent 5 ou 6 ſcudi, c'eſt-à-dire, de 30 à 36 liv., ou bien au poids, à raiſon de 23 liv. le quintal de France. On tond leur laine au mois de Mai; chaque mouton en donne environ 3 livres, on la vend 65 livres le quintal; celle des mareinmes coûte un dixième de plus, quelquefois même 80 liv. le quintal de France.

Les cochons dont on fait grand uſage en Toſcane, ſe vendent 14 liv. au mois de Mai, 33 ou 34 au mois de Novembre; dans ce temps-là, ils ſe vendent quelquefois au poids, à raiſon de 18 liv. 10 ſols le quintal de France.

La ſoie étant un des grands objets de commerce de la Toſcane, on en fait beaucoup aux environs de Florence; la feuille de mûrier s'y vend 3 liv. 10 ſols le quintal de France : les vers à ſoie, *Bacchi*, commencent à travailler vers le 25 Avril, les cocons ſont finis vers le milieu de Juin; les cocons, *Bozzoli*, ſe vendent depuis 24 juſqu'à 36 ſols la livre de France; il faut 10 ou 12 livres de cocons pour faire une livre de ſoie.

Le nombre des impôts de la Toſcane, ou *gabelle*, varioit à l'infini; ce pays avoit toujours été célèbre pour l'art de la maltote; auſſi dans un dictionnaire burleſque de *Gigli*, plein de bons mots & de ſatyres plaiſantes, on liſoit à l'article *Gabelle* ce renvoi, Vide *Gran-Duca*, & à l'article *Gran-Duca*, il y avoit Vide *Gabella*.

Catherine de Médicis, qui avoit été mariée dès l'an 1533 avec le duc d'Orléans, (qui fut en-

(1) En 1775, le bœuf 7 ſols, le mouton 4 à 5, le veau 12 à 15, le beurre 20, la chandelle 8, le ſel 6, la bougie 43 ſols du pays.

ſuite Henri II) gouverna le royaume de France comme régente dans trois circonſtances différentes. Les Florentins lui proposèrent des projets, & furent mis à la tête des finances; nos partiſans les plus habiles furent pendant plus d'un ſiècle des Italiens, & rendirent leur nation odieuſe à la France.

L'art des financiers ſe perfectionna bientôt en France : le duc de Lorraine ayant pris poſſeſſion de la Toſcane en 1739, voulut imiter l'exemple de ſon père, qui n'avoit tiré parti de la Lorraine qu'en la faiſant travailler en finance par des François; il envoya M. O Kelli en 1741 à Paris, pour y former une compagnie, qui ſe tranſporta réellement à Florence, & y prit les fermes générales du ſel, du tabac, des douanes, des contrôles; c'étoit plus de la moitié du revenu de la Toſcane, elle ſe montoit à ſix ou ſept millions monnoie de France. Les François furent bientôt contrariés par le marquis Gironi; M. Touſſaint les appuyoit à Vienne; mais enfin le plus grand nombre abandonna l'entrepriſe; il y reſta cependant des François & des Lorrains, employés dans les affaires; mais ils n'y étoient pas fort aimés; un de ceux qui fait le plus d'honneur à la France eſt M. de Cambrai Digni, directeur des comptes, dont nous parlerons à l'occaſion des machines de Caſtiglione: il a effacé, par les ſervices rendus à la Toſcane, le vernis défavorable que peut avoir un étranger dans les finances d'un pays.

Le produit total des impoſitions dans la Toſcane, montoit en 1765 à plus de dix millions, monnoie de France; mais après le payement des *Monts* ou des dettes auxquelles une partie étoit affectée, il ne reſtoit que cinq millions & demi, dont un million & demi alloit à Vienne chaque année ſous le règne de l'empereur; c'étoit une cauſe d'épuiſement pour le pays; M. Jagemann eſtimoit les revenus du prince de 14 millions. On y paye d'abord

les *decime Gran-Ducali*, qui ſont le dixième du revenu des terres, tel qu'il eſt, ſuivant l'ancienne eſtimation ; dans quelques endroits *l'eſtimo* eſt de 11 ſols & demi de France pour un ſtaioro de 196 toiſes, où l'on sème 35 livres de blé ; & qui ſe vend 330 livres ; dans d'autres on eſtime qu'un fond qui vaut 200 livres de capital, paye une livre de décimes, c'eſt plus que le dixième du revenu.

Il y a des parties de la Toſcane où l'on ne paye pas les décimes auſſi fortes qu'aux environs de Florence ; dans d'autres on les paye ſous un nom différent, comme ſous le nom de *Stima* ou *Eſtimo* ; il en eſt ainſi à Piſtoia, à Arezzo & à Sienne ; mais la quotité eſt à-peu-près la même. Vedi *Pagnini, delle decime Gran-Ducali.*

Le Podeſtà dans chaque canton peut recevoir les décimes que les particuliers veulent lui remettre ; mais il leur eſt permis auſſi de les porter à Florence au bureau appelé *Uffizio de' nove:* elles doivent être payées à la fin de Juin ; & deux mois après l'échéance on payoit le triple, ſi l'on reſtoit en retard. Cette peine étoit trop dure ; on a plus de douceur en France ; l'on attend aſſez long-temps celui qu'on ſait n'être pas en état de payer, & les frais des pourſuites ſont peu conſidérables ; en Languedoc on contraint militairement les débiteurs, mais avec modération ; avec peu de formalités & peu de frais.

Suivant M. Jagemann, les *décimes* ſont taxées 300 mille *Scudi.*

Le ſel & le tabac en rapportent. . . . 2669
Les douanes tous frais faits. 670
Le papier timbré. 30

Les feuilles de tabac viennent de Virginie, du Bréſil & de Teſſalonique, on les travaille aux Caſcine près de Florence ; on les fait ſécher au ſoleil, & on les vend par toute la province.

On payoit auſſi une capitation, comme en France, à proportion du rang, de l'état, du commerce de chacun. La ferme générale comprenoit le ſel, le tabac, les douanes, les boucheries, les auberges, les droits que payoient les marchands de vin étrangers, qu'on appelle *Grecaioli*, & le papier timbré, qui eſt lui ſeul un objet de 56000 livres.

On payoit un impôt ſur le blé que l'on alloit moudre, *la molenda*; on payoit auſſi une autre impoſition ou *gabella* ſur le blé, & les deux enſemble revenoient 5 ſols pour un boiſſeau de Paris; mais dans la campagne les payſans payoient 24 ſols par tête pour la taxe du moulin.

Il y avoit dans les provinces des prépoſés appelés *Camerlinghi*, officiers de la chambre des finances, qui recevoient l'impôt de la mouture, *la Taſſa del macinato*, ſoit des boulangers, ſoit de ceux qui faiſoient du pain chez eux.

La viande payoit un ſol par livre; c'eſt ce qu'on appeloit, *Dazio della carne.*

Le ſel qui ſe fait à Volterra, pour le compte du prince, & qui revient à 4 deniers la livre, ſuivant M. Jagemann, ſe vendoit à Florence & dans les environs 3 ſols la livre, poids de France; il avoit augmenté enſuite juſqu'à 7 ſols; c'étoit encore bien moins qu'à Paris, où il coûte 12 ſols; ſur les frontières de la Toſcane il coûtoit moitié moins, & cependant c'étoit l'objet d'une contrebande conſidérable.

L'impôt qui répond à notre centième denier, & qu'on appelle à Florence la gabelle des contrats, étoit de ſept & trois quarts pour cent, dans les ventes, contrats de mariage, ſucceſſions collatérales, même d'une tante maternelle, & d'un neveu maternel; la qualité de ce droit n'étoit pas tout-à-fait la même dans tout l'état; & quelquefois on faiſoit une remiſe à ceux qui payoient comptant.

Tel étoit l'état des choſes en 1765 ; mais depuis ce temps-là il s'eſt fait une réforme conſidérable dans les finances, & le prince continue encore à s'en occuper ; voici ce que j'en ai appris par M. Henry de Richeprey, qui voyageant en Italie, en 1778, a vû avec admiration tout ce qu'on avoit déjà opéré pour le ſoulagement des peuples de la Toſcane.

Il a d'abord paru un édit qui ſupprimoit la ferme générale, afin de procurer, diſoit le prince, la facilité de pourvoir au bien & à l'avantage de nos ſujets, ſans être empêché par les difficultés qu'oppoſeroit l'intérêt des fermiers.

Les ſuites de cette liberté que le prince ſe procuroit, ont été le placement des douanes aux frontières de l'état ; la réduction ſur le prix du ſel ; l'uſage du papier non timbré dans les procédures criminelles.

La diminution des droits de lods & ventes, l'exemption du droit d'inſinuation en faveur des filles, dont la dot ne paſſeroit pas deux mille cent livres de Toſcane, la ſuppreſſion d'un impôt auquel tous les enfans mineurs étoient ſoumis, depuis un temps immémorial ; l'abolition du privilége excluſif de la vente du poiſſon ; la liberté de faire & de vendre du tabac, en ſe ſoumettant aux droits d'uſage ; & la défenſe d'arrêter & de mettre en priſon ceux qui ſeroient ſurpris dans de légères tranſgreſſions concernant les taxes domaniales ; enfin les priviléges accordés pour les maremmes de Sienne, & dont nous parlerons dans la ſuite.

Le projet du gouvernement eſt de réduire toutes les taxes dans la Toſcane à un impôt unique, qui ſe percevra ſur le produit net des terres. La capitation n'a pas même été conſervée. On a déjà réuni dans les provinces les impôts locaux, & les droits ſur la circulation, les taxes par tête d'hom-

mes & d'animaux, & d'autres qui dans certains cantons faiſoient juſqu'à 25 contributions différentes, à la ſeule dixme qui étoit nommée *Gran-Ducale*, qu'on a appelé impôt de rédemption. Cette taxe territoriale a auſſi été augmentée à raiſon des ſommes néceſſaires à la conſtruction des chemins & des canaux, à la réparation des ponts, au deſſéchement des marais, & à l'entretien des ouvrages publics.

Tous les biens fonds contribuent en Toſcane, proportionnellement à leur valeur; les exceptions ne ſont que pour les pères chargés de famille, ou les propriétaires qui entreprennent des défrichemens. On ne connoît plus la diſtinction des biens nobles, des biens roturiers, des biens eccléſiaſtiques; mais le gouvernement les a indiſtinctement aſſujettis aux mêmes charges.

Cette opération n'a pas d'abord augmenté beaucoup les revenus publics; parce que les premières perceptions ne ſe ſont pas faites avec une rigoureuſe exactitude. On a ménagé des préjugés qu'on eſpéroit de décréditer. On s'eſt contenté d'inſinuer que l'état a un droit impreſcriptible ſur tous les biens, pour les faire contribuer aux impôts; & que ſi les prêtres de l'ancienne loi en étoient exempts, c'eſt que la tribu conſacrée au miniſtère des autels étoit exclue du partage des terres, & n'avoit pas de propriété, titre auquel le clergé de Toſcane ne voudroit pas acheter cette exemption.

L'état, diſoit-on, ſupporte des charges qui ont pour objet le bien général de tous les ſujets, & par conſéquent du clergé; il paye l'éducation publique, il répare les calamités cauſées par les incendies, les débordemens, les années ſtériles; il fait les dépenſes néceſſaires pour la pourſuite de ceux qu'on ſoupçonne de troubler l'ordre public; il eſt donc juſte qu'il prélève ſur les biens des eccléſiaſtiques, les ſecours qui doivent ſatisfaire aux

obligations dont il les a déchargés. Enfin il a été ordonné que les biens eccléſiaſtiques ſeroient ſoumis à l'impôt territorial, *comme protégés & défendus par la même force tutélaire que les autres, comme participant également aux avantages des communications, & de toutes les dépenſes publiques, comme eſſentiellement attachés à la loi de l'état, quoique appartenans à l'égliſe, de même que le ſont les eccléſiaſtiques, quoique particulièrement conſacrés à Dieu.*

Les provinces ſont annuellement prévenues par le conſeil de la ſomme qu'elles doivent fournir ; les habitans procédent entr'eux à la répartition, & leurs repréſentans ſont chargés de la perception. On ajoute à l'impôt *Gran-Ducale*, la ſomme néceſſaire aux dépenſes municipales. La répartition ſe fait entre les propriétaires des fonds & immeubles, proportionnellement à la valeur de ces biens, & à raiſon des anciennes eſtimations ; tous les titres ſont dépoſés dans un des bureaux de la capitale, où chacun a le droit de les vérifier.

Ceux qui ne poſſédent pas des biens immeubles, les artiſans, les ouvriers, les journaliers ne payent pas d'impôt: on a penſé qu'ils ne devoient rien à l'Etat, parce qu'ils ne poſſédoient rien.

Toutes les charges quelconques des communautés ſe diſtribuent donc entre les poſſeſſeurs des fonds ; mais les propriétaires ſupportant ſeuls le poids des contributions, doivent auſſi gérer toutes les affaires des communautés, parce qu'elles les intéreſſent plus particulièrement, & ils ont ſeuls voix délibérative relativement aux dépenſes publiques, & aux nouvelles conſtructions de chemins ou d'édifices publics.

Ce ſont ces repréſentans & ces députés nommés à la pluralité des voix, qui régiſſent toutes les affaires. Quoique le prince voulût rendre l'adminiſtration uniforme dans ſes états, il a laiſſé d'abord chaque province maîtreſſe d'accepter ou

de refuſer la nouvelle conſtitution ; il a voulu même qu'elles puſſent la rejeter, ſi après un temps déterminé elles n'en recueilloient pas les avantages qu'elles en auroient attendus. Mais les provinces ont ſucceſſivement ſollicité une forme d'adminiſtration qui diminuoit les charges, & qui en ſimplifioit la perception.

Quant à la perception de l'impôt, l'on a penſé qu'elle ceſſeroit d'être onéreuſe, dès que le gouvernement la confieroit aux contribuables mêmes ; ils connoiſſent mieux les facultés perſonnelles de chacun ; & en adminiſtrant l'impôt, ils profitent encore des remiſes accordées aux receveurs des deniers publics.

Les travaux publics dans les provinces étant une des principales cauſes de l'accroiſſement de la proſpérité, le grand-duc a recherché les moyens de les faciliter, & d'en rendre les charges moins déſavantageuſes ; il a pris des meſures pour empêcher que les provinces ne fiſſent de ces dépenſes, ſans une néceſſité abſolue ; & il leur a laiſſé la conſtruction & la réparation des chemins, des canaux & des ponts.

La réforme des finances & la diminution des dépenſes ont mis le prince à portée d'acquitter les dettes de l'état : lorſque la Toſcane paſſa à la maiſon de Lorraine, elles ſe montoient à quatre-vingt-quatre millions. Pendant que François I demeuroit en Toſcane, il ne put s'occuper de l'acquittement des dettes de l'état ; c'étoit beaucoup dans les circonſtances où il ſe trouvoit que de ne pas augmenter les dettes. Lorſqu'il alla réſider à Vienne, l'excédent des recettes ſur les dépenſes s'envoyoit à la cour.

Le grand-duc Léopold annonça dès ſon avénement au trône, que la libération de l'état devoit être l'opération la plus importante à la grandeur du ſouverain, & la plus eſſentielle à la proſpérité

publique. Il ne fut point effrayé de la maſſe conſidérable d'argent que le rembourſement des créances étrangères exigeoit. Il conçut les moyens d'y ſubvenir, par les économies projetées & entrepriſes, par l'ordre de la perception, la diminution des frais de régie, les recherches ſur le produit des fermes, & les privations auxquelles la cour s'aſſujettiſſoit.

L'effet le plus immédiat de l'acquittement des dettes étoit d'ôter aux propriétaires d'argent, la faculté de ſe procurer un revenu plus conſidérable par de gros intérêts, que par le travail des terres & de l'induſtrie. Les emprunts publics leur offroient une ſureté plus grande que la part quelconque qu'ils auroient pu acheter des fruits de la terre ou des revenus des particuliers.

Le gouvernement ne craignit pas l'émigration des rentiers, d'autres opérations leur offrirent des moyens avantageux de placer leur argent; ils pouvoient acheter les fonds mis en vente par le domaine, les communautés, & les gens de main morte.

Peu de temps après il fut ordonné que les intérêts, qui ſe payoient à trois & demi pour cent, ſeroient réduits à trois, & que les propriétaires qui ne s'en contenteroient pas, ſeroient libres de retirer leurs fonds.

Enfin le gouvernement pourſuivit ſucceſſivement le rembourſement de toutes les dettes contractées envers les étrangers, quels qu'en fuſſent les intérêts; & après huit ans il eſt parvenu à les acquitter. L'état n'avoit plus à libérer qu'une partie des dettes contractées envers les citoyens.

La vente des domaines du prince a été une de ſes principales opérations. On a ſenti que les fermiers qui en avoient l'uſufruit, n'étoient pas intéreſſés à les mettre en valeur, comme le ſeroient des propriétaires; que ces immeubles étoient ſous-

fermés

fermés à des régiſſeurs qui n'en étoient pas même les cultivateurs; ainſi ces biens devoient continuellement ſe détériorer; les revenus en étoient abſorbés en grande partie par les profits des intermédiaires, placés entre le ſouverain & les cultivateurs.

On obſervoit enſuite que la plupart des propriétés étendues, comme celles des domaines, n'étoient pas auſſi fertiles & auſſi-bien cultivées que les terres ſubdiviſées entre un grand nombre de propriétaires; & qu'il étoit eſſentiel à la proſpérité publique, de procurer l'augmentation de la culture, pour alimenter le plus grand nombre poſſible des citoyens, & augmenter ainſi la richeſſe publique & le nombre des contribuables.

On vit que la plupart des domaines formoient des terres vagues, peu fertiles, quoique pluſieurs fuſſent environnés par des champs bien cultivés & d'un grand rapport, & qu'ils ſeroient ſuſceptibles d'un grand produit, s'ils appartenoient à des particuliers, qui les recherchoient par des convenances de ſituation, d'utilité ou d'agrément.

Quant aux domaines qui étoient déjà en valeur, & qui, par la ſureté des produits, étoient les plus importans, on aſſuroit que les redevances auxquelles on pouvoit les aſſujettir en les vendant, procureroient à l'état un revenu équivalent au revenu actuel, ſans aucune déduction des frais d'adminiſtration.

En négligeant une partie des domaines, & n'en retirant pas le plus grand produit poſſible, le gouvernement étoit forcé d'augmenter les charges publiques ſupportées par les autres biens, & de ſe procurer en augmentant les impoſitions des reſſources égales à celles qu'il laiſſoit tarir entre ſes mains.

Ces conſidérations déterminèrent à aliéner à cens tous les biens immeubles appartenans au domaine

du prince ; on rejeta le conſeil de les donner à baux emphitéotiques pour un nombre quelconque d'années, parce que les acquéreurs auroient craint de faire des avances & des dépenſes pour améliorer des fonds, dont ils n'auroient pas l'entière propriété.

La vente des domaines ſe fit par petites portions, ce qui la rendit non-ſeulement plus avantageuſe, mais encore plus facile, parce que chaque particulier ſe trouva en état d'en profiter. On fit crédit pour le prix de l'introge à ceux qui étoient ſolvables, on réſerva un cens annuel.

Cette vente ſe fit avec des formes peu coûteuſes ; elles ne furent pas précédées d'eſtimations, d'arpentages, & de vérifications ſur les lieux : on ſe contenta de faire conſtater les anciennes limites, & le conſeil ſe détermina ſur les prix, par l'état des produits de chaque domaine, & par des offres reçues dans des adjudications publiques. Il crut qu'il pouvoit négliger des recherches & des formalités qui auroient aſſuré des prix plus avantageux ; mais une vente plus prompte répondoit mieux au but de cette opération, qui étoit de rendre le plutôt poſſible à l'agriculture & au commerce, des fonds qui étoient inutiles entre les mains du ſouverain.

Les premiers ſuccès de cette opération furent l'établiſſement de pluſieurs familles étrangères, qui, avec le droit de propriété, acquéroient tous ceux des anciens citoyens. Ces nouveaux colons améliorèrent les cultures, ils entreprirent de grands défrichemens, ils eſſayèrent diverſes branches de commerce & d'induſtrie ; ils ſe multiplièrent tellement, qu'il y a dans toutes les campagnes des habitations iſolées, ſouvent de nouvelles communautés ; le bourg de Pontremoli eſt devenu une ville agricole & commerçante.

Les principes qui avoient déterminé à la vente

des domaines, firent auſſi décider le partage des biens des communautés, des hôpitaux, des établiſſemens de charité, & ceux de l'ordre de S. Etienne.

Les domaines du prince s'augmentoient encore de temps à autres par le moyen de cet ordre; les baillis ſont obligés d'affecter cent mille livres à l'ordre, pour jouir d'une commanderie; après eux elle paſſe à deux autres perſonnes de leur famille, mais enſuite tout revient à l'ordre; & le prince comme grand-maître auroit pu réunir ainſi une partie conſidérable des biens de la Toſcane. Nous parlerons de cet ordre à l'article de Piſe, où il a ſon ſiége principal.

Par une déclaration du mois de Mars 1778, le grand-duc a aboli toutes les lois concernant le droit de retrait & de prélation, ainſi que tous les priviléges attribués au fiſc ſur les aliénations des biens fonds, parce que ces droits cauſoient l'extention de vaſtes domaines, de l'état ou des ſeigneurs ſuzerains, qui ſont inutiles aux progrès de la culture, & parce que ces droits portoient obſtacle au droit de propriété.

Pour encourager l'agriculture & le commerce, le grand-duc régnant a adopté le ſyſtême de la liberté générale; ſon plan d'adminiſtration eſt fondé ſur la maxime que le bien général conſiſte à maintenir les propriétaires dans le libre exercice de leurs droits, & à ôter toutes les gênes qui s'oppoſent à la liberté du commerce. On a donc ſupprimé tous les droits, les prohibitions & les priviléges ſur le commerce des fruits de la terre; on a permis à toute perſonne d'acheter & de vendre des denrées, dans les rues, ſur les places, dans les maiſons, ſur les chemins, & aux heures qu'elles voudroient; on a aboli tous les droits de marché; on a laiſſé à tout le monde la liberté de conſtruire des fours & des moulins, de vendre

de la farine ou du pain, ſans payer la taxe, & ſans être inſcrit dans aucune maîtriſe.

Ce plan de liberté & de franchiſe fut conçu & adopté dans un temps de calamité, après 3 ans de diſette, à la ſuite d'une mortalité de plus de 60 mille perſonnes, lorſque toutes les reſſources étoient épuiſées. Le grand-duc avoit accordé des gratifications à l'entrée des grains étrangers achetés en France, en Afrique & dans les Pays Bas, pour pluſieurs millions; ce prince pour ſubvenir à la misère publique, avoit fait vendre les meubles de la couronne & ſa vaiſſelle d'or & d'argent; mais depuis que l'exportation eſt permiſe, quoique le gouvernement n'ait ordonné ni approviſionnemens, ni diſtributions de grains ou d'argent, la liberté a rémédié à deux années de ſtérilité; les grains ſe ſont maintenus dans le temps des bonnes ou des mauvaiſes récoltes, à un prix ſemblable au prix moyen des années antérieures.

De-là on conclut, en Toſcane, que l'effet de la liberté du commerce général des grains eſt d'établir un prix conſtant & déterminé; que les ſtérilités ne pouvant être univerſelles, dans toutes les contrées commerçantes, un pays ſupplée continuellement à un autre, & qu'aucun n'éprouve de révolutions. La néceſſité ſucceſſive de vendre & d'acheter aſſujettit tous les peuples à la réciprocité, & les avantages du commerce déterminent à une abondante importation, dans les pays où règne la diſette. C'eſt auſſi le ſentiment des économiſtes en France, tels que M. Dupont, M. l'abbé Baudean, adopté par le gouvernement, dans le temps que M. Turgot étoit contrôleur-général; mais pluſieurs récoltes peu abondantes nuiſirent beaucoup en France à la réputation des économiſtes dans cette partie.

Le vin de la Toſcane eſt le plus agréable de l'Italie, mais il ne ſe gardoit pas; beaucoup de

côteaux propres à la vigne étoient incultes. On a encouragé les plantations des vignes; on permet de vendre du vin en gros & en détail, d'en faire circuler de province à province, d'en exporter, ou d'en importer d'étranger.

Les droits sur les boissons ont été diminués, & l'on a annoncé que la plupart de ceux qu'on laissoit subsister seroient supprimés, dès que les précautions qu'on avoit prises procureroient les moyens de s'en passer; on a révoqué les priviléges exclusifs de la vente des liqueurs, des eaux-de-vie étrangères, & de tout ce qui se fait avec de l'esprit-de-vin.

L'académie d'agriculture a proposé, en même-temps, des prix à ceux qui indiqueroient de nouveaux moyens pour améliorer, ou pour étendre le commerce des vins. Le gouvernement a envoyé à Bourdeaux, en Champagne & en Bourgogne, pour apprendre les meilleures méthodes de faire le vin, & pour en rapporter des plans de vigne. Ces recherches & ces voyages ont été si utiles, qu'on est parvenu à accroître la culture de la vigne, à conserver les vins pendant plusieurs années; il peuvent être transportés sur toutes les côtes de la Méditerranée, pour s'y vendre en concurrence avec ceux de France.

La culture des oliviers & la fabrication des huiles ont aussi fixé l'attention du gouvernement; quelques collines étoient couvertes d'oliviers sauvages; il y avoit beaucoup de cantons où on négligeoit d'en planter, quoique les huiles de Pise eussent une grande supériorité sur celles des autres provinces de l'Italie. Le commerce de cette riche production étoit peu avantageux, parce que les droits gênoient les commerçans, ou les portoient à le faire en fraude, par les côtes de Gênes & de Luques; enfin on éprouvoit de fréquentes disettes.

Ces considérations déterminèrent à employer

pour les huiles, les moyens dont on s'étoit ſervi pour étendre la culture des blés & des vignes. On a accordé à tous les habitans la liberté de cueillir des olives, de les preſſurer, & d'en vendre l'huile, ou les fruits, comme ils le jugeroient à propos. Les réglemens & les droits qui empêchoient la circulation ont été abrogés; on a même diminué de près de moitié les droits impoſés ſur l'importation des huiles étrangères. Enfin on a formé des élèves, on a propoſé des prix, on a comparé les différentes méthodes, & l'on a fait traduire & diſtribuer le livre de M. Sieuve, provençal, ſur la manière de préſerver l'olivier du ver qui le détruit.

Le gouvernement ne s'eſt point mépris dans le choix des moyens qu'il a employés, puiſqu'il a procuré l'augmentation des cultures & du produit des oliviers : on en a planté plus de cent mille pieds, & l'on en a cultivé un plus grand nombre de ſauvages; le commerce des huiles ne ſe fait plus ni par Gênes ni par Luques, & la Toſcane eſt préſentement le centre du commerce des états voiſins.

On ne s'eſt pas borné à ſe procurer l'abondance des huiles d'olive : on a eſſayé d'en naturaliſer d'une nouvelle ſorte. Des expériences ayant fait connoître que la culture du colſat ſeroit avantageuſe à la Toſcane, il a été ordonné qu'il en ſeroit ſemé dans toutes les maiſons de campagne du grand-duc, pour en diſtribuer gratuitement à ceux qui en voudroient cultiver. N'omettons pas une diſpoſition remarquable de réglement : Afin, dit le légiſlateur, de diſpenſer les cultivateurs de voyages coûteux, nous voulons que ces graines ſoient adreſſées aux frais de l'état à tous les chefs de communautés.

La culture des mûriers dans preſque toute l'Italie eſt gênée par des droits & par des réglemens

prohibitifs, qui limitent le commerce des plans, des feuilles, des vers, des cocons, & la filature de la ſoie. Cette branche d'agriculture s'eſt accrue en Toſcane, par l'abolition de ces ſortes de gênes; la récolte des cocons a beaucoup augmenté, & les achats qu'on en faiſoit chez l'étranger ſont cependant triplés, par l'augmentation des fabriques & du commerce. Il y a eu des encouragemens donnés pour les plantations de mûriers : on ne voit pas de ménage à l'entour de Florence où l'on ne ſoit occupé à élever des vers & à dépouiller des cocons; les avantages qui naîtront des faveurs accordées aux manufactures de ſoie ſeront encore plus grands; les mûriers centupleront pour ſatisfaire à la filature, bientôt on élèvera dans chaque ville des moulins à organſiner la ſoie, à l'imitation de ceux de Vaucanſon.

L'accroiſſement des arts, des métiers, des manufactures étoit auſſi arrêté par un nombre infini de priviléges excluſifs, & de conceſſions particulières, on en avoit accordé dans quelques provinces pour les manufactures de ſavon & d'amidon, les cuirs, les cires, les eaux-de-vie, &c. Tous ces priviléges furent rachetés ou ſupprimés; un édit donna ſans reſtriction la permiſſion à tous les ſujets nationaux ou étrangers, de la ville ou de la campagne, d'élever des manufactures, d'établir des fabriques, de dreſſer des atteliers, ſans être réunis en corps ou communauté, ſans payer ni taxes ni impoſitions, ſans autres formalités que celle de ſe faire inſcrire ſur des regiſtres, pour exercer telle profeſſion que l'on voudroit. Si l'on demeure aſſujetti à payer un droit de 40 ſols, c'eſt pour en appliquer le produit à l'encouragement des manufactures naiſſantes, & l'on eſt libre d'exercer pluſieurs métiers à la fois. Le prince rembourſa des deniers de la caiſſe les dettes des maîtriſes, & fit ceſſer les pourſuites contre leurs débiteurs.

L'ancien gouvernement avoit fait dreſſer des inſtructions pour les fabriquans; il avoit créé des inſpecteurs qui empêchoient qu'on ne s'en écartât. On avoit fixé par des réglemens la longueur & la largeur des étoffes, les qualités & la nature des matières premières, &c. Un édit a ſupprimé ces entraves, de même que toutes les autres.

Les nouveaux établiſſemens qui ſe forment en Toſcane ſont toujours encouragés par la bienfaiſance du ſouverain; il les viſite, & il en ſuit les progrès; il les excite par des prêts ſans intérêt, & par des gratifications: il anime dans les ſuccès, il conſole dans les revers, ou plutôt il les fait oublier en occupant à de nouveaux travaux ceux qui les eſſuient. Il n'y a pas de manufacture où l'on ne trouve le portrait de ce prince avec des inſcriptions, qui apprennent aux étrangers les bénédictions qu'on lui donne. Voilà, dit M. de Richeprey, comment après avoir entendu louer Léopold, dans les champs & dans les cabanes, je l'ai vu honorer dans les villes par la claſſe des citoyens utiles. Le nombre des mendians & des filles publiques eſt fort diminué; on n'y rencontre plus de voleurs; les hôpitaux ſont très-bien teuus, & le peuple en a moins beſoin que jamais.

Par une conſéquence immédiate du plan de la la nouvelle adminiſtration, la liberté de vendre & de nourrir des troupeaux a été accordée. On a ſupprimé les droits ſur l'importation des beſtiaux; on a réglé uniformément & proportionnellement ceux de l'exportation. Mais on a défendu de conduire les beſtiaux dans aucun héritage ſans le conſentement des propriétaires, en aboliſſant auſſi le droit de parcours; on a autoriſé la clôture de toutes les poſſeſſions; l'on a ſupprimé l'uſage de garder à frais communs les terres & les troupeaux. Enfin l'on a cherché à ſoulager partout le cultivateur; auſſi voit-on la culture s'étendre partout juſques ſur les rochers.

Pour les forêts, un édit de 1775 a donné à tous les propriétaires la faculté d'arracher & de couper des bois dans leurs poſſeſſions; parce que, dit la loi, un particulier connoît mieux que l'état ſes avantages perſonnels. Un autre réglement a ſupprimé la juriſdiction des eaux & forêts, mais on a défendu proviſoirement, & juſqu'à-ce que l'adminiſtration eût acquis de plus amples connoiſſances, d'arracher les forêts qui couronnent les ſommets de l'Apennin, & de les couper avant une crue de 15 ans. Les motifs de cette reſtriction ſont que la deſtruction de ces forêts pourroit priver la terre d'une partie de ſa fertilité. Des feuillages élevés pompent dans les airs des ſucs nourriciers, les ombrages des arbres rafraîchiſſent le ſol, qui, brûlé par le ſoleil, évapo-reroit les eaux que des nuages & des pluies dépoſent pour la fécondation des campagnes. Ces forêts ſervent auſſi à retenir les éboulemens qui pourroient combler les vallons.

Quoiqu'il n'y ait pas dans la Toſcane de forêts bien conſidérables, le bois n'y eſt pas cher; on paie 11 à 12 livres, une *Cataſta di legne*, qui eſt de plus de 80 pieds, à 7 lieues de Florence, ſur les bords de l'Arno, où l'on peut mettre en radeaux le bois que l'on veut envoyer à Florence & à Livourne. La voie qui, à Paris, n'eſt que de 56 pieds cubes, y coûte près de 20 livres, & même 24 rendue dans la maiſon; mais il y a 5 livres pour les droits d'entrée; d'ailleurs le prix du bois augmentera néceſſairement bientôt à Paris, comme l'annonce la diſette de 1784.

Tel eſt en abrégé le réſultat de l'attention paternelle & ſoutenue du grand-duc, ſur toutes les parties de l'adminiſtration; il n'a que 37 ans (en 1784) & la Toſcane peut eſpérer ſous ſon règne une longue proſpérité.

CHAPITRE XXI.

Des hommes illuſtres & de l'Hiſtoire Littéraire de Florence.

FLORENCE a donné ſix papes à l'égliſe; ſavoir, Clément VIII de la famille Aldobrandini, Urbain VIII de celle des Barberini, & Clément XII de celle des Corſini. Les trois autres qui ſont Léon X, Clément VII & Léon XI, étoient de la maiſon de Médicis; cette dernière a eu l'avantage de donner non-ſeulement des pontifes à l'égliſe, mais encore deux reines à la France: Catherine, femme de Henri II & Marie, femme de Henri IV, l'une & l'autre célèbres dans notre hiſtoire.

Quant aux perſonnages illuſtres dans les lettres, il y en a un très-grand nombre: Florence a toujours été célèbre dans ce genre. En 829, Louis le Débonnaire ordonna que toute la Toſcane enverroit les jeunes gens étudier à Florence. D'ailleurs la renaiſſance des lettres en Europe ayant, pour ainſi dire, commencé à Florence, c'eſt-là qu'on a dû voir les premiers maîtres dans tous les genres, & les premiers reſtaurateurs des belles-lettres, des ſciences & des arts.

M. Bandini, qui nous a donné un abrégé de l'hiſtoire de la littérature de Florence dans le quinzième ſiècle, nous en faiſoit eſpérer une hiſtoire complète en 12 volumes; elle n'a point paru, mais on peut conſulter le *Muſeo Fiorentino*; la grande hiſtoire de la littérature italienne, par M. Tiraboſchi; les lettres & les vies des hommes illuſtres, publiées par M. Fabroni; les éloges des hommes illuſtres de la Toſcane, publiés par Allegrini, en 1766, &c. avec leurs portraits, *in-folio*;

l'eſſai de M. *Nelli* ſur l'hiſtoire littéraire de Florence, dans le dix-ſeptième ſiècle, 1739; & *Vilani*, *le vite d'uomini ill. Fiorentini colle Annotaz. del conte Mazzucheli*, 1747, in 4°.

C'eſt à Florence qu'on a vu s'élever le Dante pour la poëſie, Machiavel pour la politique, Galilée pour la phyſique, Michel-Ange pour la ſculpture, Lulli pour la muſique, Accurſe pour le droit; enfin, c'eſt un Florentin, Américc Veſpuce, qui a donné ſon nom au nouveau monde. Florence le diſpute à Bologne par le grand nombre des artiſtes célèbres qu'elle a produits, & l'emporte ſur toutes les villes de l'Italie pour celui des grands hommes dans tous les genres.

Nous allons ſeulement parcourir les principaux traits de cette hiſtoire littéraire, en commençant par les arts, puiſque leur date eſt la plus ancienne de toutes. En effet, une des plus anciennes découvertes que nous devions à la ville de Florence, paroît être celle des lunettes ou beſicles ordinaires. Dans l'égliſe de Ste. Marie Majeure à Florence, on voyoit une épitaphe en vieux italien, de 1300, ou environ: *Qui giace Salvino degli armati, inventore degli occhiali; dio gli perdoni le peccati.* Cette épitaphe eſt briſée actuellement; mais elle ſemble prouver que c'étoit à Florence qu'on avoit imaginé les lunettes à mettre ſur le nez. On a auſſi attribué cette invention à Spina, autre Florentin; voyez la Diſſertation de Redi, dans Spon: *Recherches curieuſes d'Antiquité*; Coſtard, *Hiſt. of. Aſtronomy*, p. 180; on l'a encore attribué à Bacon, voyez l'ouvrage de *Domen-Amanni*, ſur l'invention des lunettes, & l'optique de Smith, remarque 76. La date des découvertes faites dans les ſiècles de myſtère & d'ignorance ſera toujours équivoque. A l'égard des lunettes d'approche, elles furent trouvées, en 1609, par un ouvrier de Hollande, qui faiſoit les lunet-

tes ordinaires pour les vieillards; mais on peut dire à l'occaſion des lunettes d'approche, que Galilée à Florence en fut, pour ainſi dire, le ſecond inventeur, puiſqu'il en conſtruiſit lui-même avant d'en avoir vu d'autres, & fit les premières découvertes dans le ciel par leur moyen.

Baldinucci, dans ſon ouvrage ſur la gravure, & Vaſari, diſent que l'art de la gravure des eſtampes fut trouvé à Florence. *Maſo Finiguera* (1) orfévre, qui vivoit en 1450, étoit dans l'uſage de faire une empreinte en terre des choſes qu'il gravoit ſur de l'argent; au lieu de les imprimer ſur de la cire, il employoit du ſoufre fondu; l'empreinte étant frottée d'huile & de noir de fumée, & appliquée ſur une autre matière, y repréſentoit la même choſe que la gravure faite ſur l'argent. Enfin il trouva le moyen d'avoir les mêmes figures ſur du papier en l'humectant, & en paſſant un rouleau bien uni ſur l'empreinte; ce qui lui réuſſit au point que, non-ſeulement ces figures paroiſſoient imprimées, mais même deſſinées avec la plume (2).

La gravure fut bientôt perfectionnée en Italie, par Baccio Bandinelli, & ſurtout par André Mantegna, peintre célèbre; elle paſſa en Flandres, où Martin d'Anvers & Albert Durer, peintre (qui étoit né à Nuremberg en 1470) y excellèrent. Les

(1) Il y en a qui écrivent *Mazoſine Guerra* & *Marſo di Finiguerra*. Voyez le Mercure d'Avril 1756.

(2) Cependant M. de Murr, dans le ſecond volume de ſon *Journal de Littérature*, ſoutient qu'un orfévre allemand a inventé la gravure ſur cuivre avant l'année 1440 : il cite même une gravure en bois faite en 1423. Voyez auſſi ſa *Bibliothéque de peinture, ſculpture & gravure*, & l'ouvrage de M. de Heincke, intitulé : *Idée générale d'une collection complette d'eſtampes*, avec une diſſertation ſur l'origine de la gravure. Vienne 1771, *in*-8. M. de Murr cite beaucoup d'autres livres dans ſon Journal, Tom. II, p. 190. Enfin M. de Landine dit, qu'il y a à Lyon une eſtampe gravée à Nuremberg, en 1384. Journal de Paris 22 Janvier 1783.

Italiens disent que vers le même temps, *Ugo da Carpi* inventa la gravure en bois, que M. de Murr fait remonter beaucoup plus loin, comme nous l'avons dit. Quant à la gravure à l'eau-forte, elle ne commença que vers 1500; le Parmesan & le Guide s'y distinguèrent principalement, & surtout le Benedette, qui eut l'avantage d'exceller pour le clair-obscur. Si donc la Flandre avoit donné à l'Italie la peinture en huile (qu'elle attribue à Jean de Bruges, ou Vaneick, vers 1410) l'Italie donna la gravure à la Flandre (1); elle a été poussée au dernier degré de perfection, par Vinceslas Hollar, qui sut conduire l'eau-forte dans le dernier siècle avec la plus grande intelligence, & par le Rembrandt, qui sut rendre tous les objets avec une extrême vérité, par la seule ressource des ombres & des clairs.

Pour la peinture, tout le monde reconnoît qu'elle doit ses premiers progrès à Cimabué, Florentin, né vers l'an 1230, ou 1240, & qui mourut en 1300. Giotto, né vers 1276, près de Florence, & que Pétrarque a célébré, augmenta les progrès de cet art. Nous avons eu occasion de parler plusieurs fois des ouvrages de ces deux peintres. Dans les siècles suivans, cette ville a produit également des peintres & des sculpteurs du premier mérite: Masaccio, Fra Bartolomeo della Porta, Leonard da

(1) La peinture à l'huile remonte au temps de Marc-Aurèle, suivant M. Galland, & Jean de Bruges n'a fait que la renouveler; d'ailleurs M. Lessing a découvert dans la bibliothèque de Wolfenbutel, un manuscrit de Theophilus Presbyter, par lequel il paroit qu'il a connu la peinture à l'huile avant Jean de Bruges. M. de Murr, dans le premier volume de son Journal, cite un auteur italien, qui parle de tableaux peints à l'huile dès 1300. *Vite de' pittori Napoletani, Bernardo de' Dominici*, Tom. III, p. 63. M. de Murr ne croit pas cependant que Jean de Bruges ait rien emprunté des Italiens, & il paroît persuadé aussi que son procédé étoit supérieur à celui de ses prédécesseurs.

Vinci, André del Sarto, Bronzin, Cigoli, Ghiberti, Donatelli, Bandinelli, la Robia, Brunelleſco, Orgagna, & Léon-Batiſte Alberti, mort en 1500.

Quoique Florence ait produit grand nombre de peintres diſtingués (1); cependant, dit M. Cochin, cette école a reçu ſon éclat de ſes célèbres ſculpteurs. Voilà pourquoi dans l'école de Florence, on s'eſt principalement & preſqu'uniquement attaché au deſſin, à une correction & à une grandeur de formes qui dégénère facilement en manière: mais auſſi l'on peut dire, ajoute-t-il, à la gloire de l'école florentine, qu'elle a produit les plus excellens ſculpteurs, & en plus grand nombre que toutes les autres villes d'Italie, au contraire de la ville de Veniſe, qui a donné tant de grands peintres, & n'a point formé de ſculpteurs. Il eſt vrai que ces ſculpteurs de Florence ſont maniérés, parce qu'ils ont plutôt imité Michel-Ange, que la nature & l'antique; mais néanmoins ils ſont ſavans, corrects & de grand goût (M. Cochin, *T. II*, *p.* 89).

C'eſt auſſi à Florence qu'étoit né notre célèbre décorateur, Jean-Nicolas *Servandoni*, l'un des plus grands architectes qu'il y ait eu dans ce ſiècle. Il étoit né le 2 Mars 1695, il eſt mort à Paris le 19 Janvier 1766. Il faut voir la liſte de toutes les

(1) Voyez les auteurs qui ont écrit les vies des peintres. Vaſari a ſurtout parlé des peintres Toſcans; M. Hugford a donné une nouvelle édition des vies de Vaſari, en 12 volumes, avec les portraits: *Serie degli nomini i più illuſtri nella pittura, ſcultura e architettura.* Ridolfi a donné les vies de ceux de Veniſe; Malvazia, de ceux de Bologne; Vidriani, de ceux de Modène: Verci a écrit ſur les artiſtes de Baſſano; Bettinelli, ſur ceux de Mantoue, le comte Altan di Salvazolo, ſur ceux de Friuli: Baglioni & Baldinucci ont parlé en général de toutes les écoles, ainſi que Dargenville, Félibien & M. de la Ferté l'ont fait dans notre langue. On peut voir auſſi le dictionnaire des beaux arts, par M. la Combe. Paris 1759, & le dictionnaire des artiſtes dans tous les genres, par M. l'abbé de Fontenay, à Paris, chez Vincent, 1776, 2 vol. *in*-8.

belles choſes qu'il a exécutées, dans le nécrologe des hommes célèbres de France (1).

Parmi les hommes d'Etat que Florence a produits, on remarque *Americo Veſpucci*, Américvesſpuce, dont les voyages & les découvertes au nouveau monde ont fait donner ſon nom à l'Amérique; il étoit Florentin; l'emplacement de ſa maiſon paternelle fait actuellement partie des nouveaux bâtimens de l'hôpital de Saint-Jean de Dieu, dans le *Borgo d'ogni Santi*; il alla dans le nouveau monde en 1497, pour la première fois, & il fut le premier qui reconnut la terre ferme, au-delà de la ligne, le Bréſil, & juſques à la terre des Patagons : il mourut vers 1508.

MACHIAVEL, *Nicolo Machiavelli*, ſi célèbre par ſes livres de politique & d'hiſtoire, fut ſecrétaire de la république de Florence; la maiſon qu'il habitoit eſt dans la rue des *Guicciardini*, elle étoit occupée, en 1765, par le docteur Botarelli & M. Ingoni, de Modène. Machiavel eſt enterré dans l'égliſe de Ste. Croix : le ſénateur Ricci, qui deſcend de lui par les femmes, poſsède encore ſes manuſcrits. Ce grand républicain compoſa en 1515 un livre dont les maximes font horreur, pour montrer à ſes compatriotes combien le deſpotiſme étoit à craindre pour eux: il mourut en 1527.

Florence a produit beaucoup d'autres grands politiques; on dit que vers l'an 1300, il ſe trouva dans la ſeule ville de Rome douze miniſtres de cours étrangères qui étoient de Florence : on les a repréſentés dans le frontiſpice des hommes illuſtres de la Toſcane, d'après un ancien tableau qui eſt dans le palais Strozzi.

BERNARD RUCCELLAI, né en 1449, & mort en 1514, fut encore un politique & un négociateur

(1) Il ſe trouve au bureau du Journal de Paris, rue de Grenelle S. Honoré.

qui ſe rendit célèbre par ſes écrits ; il fut gonfalonier de la république, en 1480, & épouſa une petite-fille de Côme de Médicis : nous avons de lui des livres *de Bello Italico, &c.*

L'établiſſement des académies & des ſociétés littéraires, qui ſe répandit ſi prodigieuſement en Italie, & qui fut la ſource de l'émulation & du goût, a commencé à Florence preſque dans tous les genres : nos trois plus célèbres académies, celle des ſciences, celle des belles-lettres, & l'académie françoiſe ont eu des modèles à Florence.

Il faut cependant convenir que la France prétend à une date antérieure à celles de tout autre pays de l'Europe. En effet, l'académie des jeux Floraux remonte à l'année 1323, dans laquelle ſept virtuoſes de Toulouſe formèrent une aſſemblée pour la poëſie ; elle fut appelée la *Compagnie inſigne & ſupergaie, (ſovragaia) des ſept Troubadours Toulouſains* : elle s'aſſembloit tous les dimanches de l'année dans un jardin de la ville, & chacun y récitoit ſes compoſitions ; il y avoit une ſéance publique le premier jour du mois de Mai. On propoſa d'abord une violette d'or pour celui qui auroit fait le meilleur ouvrage en ſcience gaie (1).

L'exemple des Toulouſains ne fut pas d'abord fécond en Italie ; il ſe paſſa près d'un ſiècle ſans qu'on entendît parler d'académies ; & ce fut la philoſophie qui eut la gloire de commencer.

---

(1) Voyez Jean de Noſtre-Dame dans les vies des plus célèbres poëtes provençaux. Hiſtoire littéraire des Troubadours, par M. Millot, 3 vol. Paris 1774.

Dell' Iſtoria della volgar poeſia, ſcrita da Giovan Maria Creſcimbeni, in Venezia, 1730, 6 vol. *in*-4.

Della Storia e della Ragione d'ogni poeſia, del P. Quadrio, 7 *vol. in*-4. 1739, *&c.* Ce grand ouvrage a été imprimé, partie à Bologne, partie à Milan.

M. Le Grand a ſoutenu que les Trouveres, Picards & Flamands, ont été les premiers pères de notre littérature. Mercure, du 18 Mai 1782.

Il

Il y a des auteurs qui croient que ce fut Panormitanus qui forma la première académie à Naples, & que cet exemple fut suivi par Pie II à Rome, par Laurent de Médicis à Florence, & par Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbin.

D'autres disent que le cardinal Bessarion, sous la protection de Pie II, forma la première académie à Rome vers l'an 1440, (*Barzagli, Oraz. in lode dell' Acad.*); mais celle de Florence a des titres plus authentiques d'ancienneté.

Côme le vieux, dans le temps même où le concile de Florence & les disputes de théologie occupoient tous les esprits, c'est-à-dire, vers l'an 1439, écoutoit souvent & avec plaisir un philosophe grec, nommé *Gemistus Pletho*, qui disserteit sur les mystères de la philosophie de Platon : il fut tellement échauffé sur cet objet, qu'il conçut dès-lors le projet d'une académie platonique, & destina, pour la former, le jeune *Ficin*, fils de son médecin. Laurent le Magnifique, petit-fils de Côme, exécuta ce projet quelques années après : il engagea Christophe Landinus, Marsile Ficin & Pic de la Mirandole, à s'occuper de l'explication & de la traduction des ouvrages de Platon; il exhortoit toutes les personnes qui avoient du goût pour la philosophie, à se joindre à eux pour former cette académie platonique : on s'assembloit ou chez Bandini à Florence, ou chez Laurent de Médicis à la campagne; on mangeoit ensemble; après dîner on lisoit & l'on expliquoit Platon, & chacun tiroit au sort l'article sur lequel il devoit disserter. L'assemblée la plus remarquable de l'année étoit celle du 7 Novembre, qu'on regardoit comme l'anniversaire du jour où Platon étoit né, & auquel il avoit cessé de vivre après avoir dîné avec ses amis.

Laurent le Magnifique étant mort en 1492, Bernard Oricellarius attira cette assemblée dans ses jardins : *Petrus Crinitus* & d'autres auteurs de ce

temps-là parlent ſouvent de ces conférences : on y traitoit auſſi des règles de la langue italienne, des cauſes de ſa corruption, & des moyens de la rétablir ; ce fut l'origine des académies de belles-lettres : Nicolas Machiavel, Ange Politien & pluſieurs autres perſonnages célèbres y aſſiſtoient.

Les troubles de la république de Florence, & ſur-tout la conjuration contre le cardinal Jules de Médicis qui vouloit gouverner Florence, coûtèrent la vie à qnelques-uns des membres de l'académie platonique, & en causèrent la diſperſion en 1521, (*Voyez* Nardi *dans le ſeptième livre de ſon hiſtoire de Florence*) : mais elle fut rétablie enſuite par les ſoins de Léopold, frère du grand-duc Ferdinand de Médicis, vers l'an 1600. Nous voyons qu'on y liſoit alors les ouvrages de Platon, qu'on diſſertoit ſur leur véritable ſens ; on y liſoit auſſi les poéſies du Dante, auſſi ſavantes que difficiles. (*Voyez* Bandini, *Specimen Litteraturæ Florentinæ ſæculi XV.* Florent. 1747 & 1752, *in*-8°.)

L'académie platonique avoit cultivé dès ſon origine le genre de philoſophie que l'on connoiſſoit alors ; le goût de phyſique, de recherches & d'obſervations n'étoit pas encore venu, mais on s'en approchoit ; Galilée & Toricelli donnèrent le ſignal à Florence de la manière la plus brillante ; l'académie *del Cimento* ſuivit leurs traces, & Florence qui avoit donné le premier exemple d'une académie de philoſophie ſpéculative, eut encore la gloire de donner à l'Europe la première académie de phyſique, dans un temps où cette ſcience n'étoit que bien peu cultivée.

GALILÉE fut le premier reſtaurateur de la phyſique & de la géométrie en Europe. Il naquit à Piſe en 1564 ; mais ſon père étoit un noble Florentin, & Florence revendique ce philoſophe comme un de ſes plus illuſtres citoyens. On ſait qu'il fit en 1609 une lunette d'approche avec la-

quelle il découvrit les ſatellites de Jupiter, les phaſes de Vénus, les taches du ſoleil, la libration de la lune; il reconnut le premier la loi de l'accélération des graves & celle du mouvement des pendules; enfin il ſe diſtingua par un nombre conſidérable d'ouvrages rares & ſavans, qui lui donnèrent à juſte titre la plus haute réputation. Le ſiſtême de Copernic, qu'il démontra pour ainſi dire le premier, lui attira une perſécution : il fut à Rome dans les priſons de l'inquiſition, où il fut obligé de déſavouer ſes démonſtrations ſur le mouvement de la terre, le 22 Juin 1633; enfin il mourut en 1642, à Arcetri près de Florence, dans ſa maiſon de campagne, qui lui avoit été aſſignée pour priſon.

On peut voir ſa vie dans les *Faſti Conſolari dell' Arcad. Fiorentina*; dans les *vies des hommes & des femmes illuſtres d'Italie, par une ſociété de gens de lettres*, Paris 1767 : dans l'éloge de Galilée, par le P. Friſi, à Milan, 1778 : dans le recueil de M. Fabroni, où l'on trouve la vie & les lettres de Galilée. M. Nelli nous promettoit une vie plus détaillée, d'après les manuſcrits même de l'auteur : mais on n'eſpère plus qu'elle paroiſſe.

On trouve un article curieux ſur ſa condamnation à Rome, dans le Mercure du 17 Juillet 1784, par M. Mallet du Pan : il paroît que la diſpute théologique, dans laquelle il s'étoit obſtiné, lui fit plus de tort que ſes démonſtrations ſur le mouvement de la terre.

TORRICELLI, célèbre phyſicien, né à Faenza en 1618, fut un digne ſucceſſeur de Galilée; ce fut lui qui découvrit la peſanteur de l'air, c'eſt-à-dire, la cauſe de l'élévation de l'eau dans les pompes, & qui imagina les baromètres en 1644. On a de lui pluſieurs ouvrages très-eſtimés; il en étoit reſté pluſieurs en manuſcrits, lorſque l'auteur mourut en 1647; ces manuſcrits étoient perdus depuis

long-temps, mais on les a retrouvés en 1765; on trouve la notice de quelques-uns dans le trentième volume du Journal de Veniſe.

NICOLAS AGGIUNTI fut encore un des plus dignes élèves de Galilée : on a fort peu connu ſon mérite, parce qu'il eſt mort fort jeune, & qu'il n'a preſque pas laiſſé d'ouvrages imprimés; mais M. Nelli lui a rendu juſtice dans ſon ouvrage intitulé, *Saggio di Storia letteraria Fiorentina del Secolo XVII, di Giovan-Bat. Nelli*, 1759. Il naquit le 6 Décembre 1600, à *Borgo S. Sepolcro*, d'une famille noble; ce fut lui qui obſerva le premier l'élévation des liqueurs dans les tubes capillaires: le P. Fabri dans le troiſième volume de ſa phyſique, avoit bien dit que cette fameuſe expérience avoit été faite à Florence pour la première fois, mais il ne nommoit pas l'auteur; & parmi le grand nombre de phyſiciens qui ont écrit ſur les tubes capillaires, aucun n'a dit quel étoit celui qui avoit fait la première obſervation de cette eſpèce. Ce fut encore Aggiunti qui employa le mouvement du pendule dans l'air & dans l'eau, pour trouver la proportion des réſiſtances; M. Nelli qui a pluſieurs manuſcrits de lui, a rapporté le titre de diverſes expériences qu'il fit ſur la glace en 1634 & 1635, de pluſieurs queſtions de phyſique qu'il ſe propoſoit à lui-même, & dont il paroît qu'il vouloit chercher la ſolution par expérience. Il mourut à Piſe le 6 Décembre 1635, à l'âge de 35 ans; le recteur de la Sapience de Piſe, Marc-Antoine Piarelli, prononça une oraiſon funèbre à ſon honneur, & elle fut imprimée en 1638. M. Perelli avoit ſon portrait à Piſe.

Nous avons parlé de Viviani ci-devant à l'occaſion de ſa maiſon.

Ce furent ces hommes célèbres qui préparèrent à Florence le renouvellement de la phyſique moderne, & qui furent les précurſeurs de l'académie

del Cimento, qui produiſit de nouvelles découvertes.

L'académie *del Cimento*, ou de l'expérience, fut en effet la première de l'Europe où l'on s'occupa de cette manière de philoſopher la plus naturelle & la plus utile, & dans laquelle on a fait de ſi grands progrès depuis un ſiècle. Cette célèbre académie fut formée par le cardinal Léopold de Médicis, frère du grand-duc Ferdinand II, le 19 Juin 1657, comme M. Targioni l'a vu dans le regiſtre original de cette compagnie; mais elle avoit été précédée par une eſpèce d'académie de phyſique, qui s'aſſembloit auprès du prince Ferdinand II, dès l'année 1651.

M. Nelli a appris par une ancienne tradition, que le grand-duc Ferdinand II, qui aimoit la chimie & qui avoit un laboratoire, voulut eſſayer un jour s'il ſeroit poſſible par quelque moyen de fixer le mercure : il conſulta Viviani; celui-ci eſſayant de lui montrer la difficulté & l'inutilité de ce projet, en profita pour lui parler de la phyſique expérimentale, lui en inſpirer le goût, lui en montrer les avantages, lui faire ſentir la gloire qu'il y auroit pour lui à être le promoteur de la phyſique & l'auteur de ſes progrès. Quoiqu'il en ſoit de cette circonſtance, il eſt sûr que dès l'année 1651, le grand-duc fit beaucoup d'expériences, & imagina divers inſtrumens. M. Nelli a deux feuilles volantes écrites de la main de Viviani, qui ont pour titre : *Conſtruction & uſage des inſtrumens de verre inventés par le grand-duc Ferdinand II.* Ce ſont des eſpèces de thermomètres que l'on retrouve dans le recueil de l'académie *del Cimento* : l'un étoit rempli d'eau, & renfermoit de petites boules de verre de différens poids, qui s'élevoient à la ſurface de l'eau quand il faiſoit froid, ſucceſſivement juſqu'à la dernière qui montoit dans le plus grand froid.

Malpighi parut vers ce temps-là en Toſcane :

dans ſa vie qui ſe trouve parmi celles des arcades célèbres, Manfredi en parle à-peu-près dans ces termes : « Il y avoit alors à Piſe des philoſophes » diſtingués & de grands amateurs des ſciences ; » le grand-duc Ferdinand les aimoit & les ré- » compenſoit. Malpighi eut occaſion de ſe faire » connoître à la cour dans les aſſemblées qui s'y » faiſoient ſouvent, & qui furent comme le pré- » lude de la fameuſe académie *del Cimento*. »

Dans un manuſcrit de Viviani, l'on trouve des expériences datées du 28 Juillet 1651, à 17 heures, dans la chambre baſſe du grand-duc, & des jours ſuivans, recueillies par Paul Minacci, pour ſa propre curioſité : c'étoient des expériences faites avec un aréomètre ſur la peſanteur de différens vins, & à différentes températures, & ſur l'eſprit qui s'en exhaloit par une évaporation naturelle, ſans le ſecours du feu, lorſque le vin ſe deſſéchoit. On y trouve encore les remarques ſuivantes qui méritent bien d'être rapportées, pour faire voir qu'on ſavoit dès-lors s'élever au-deſſus d'un préjugé que bien des perſonnes ont encore actuellement : les arbres coupés dans le déclin de la lune ne ſe conſervent pas plus long-temps que ceux qui ont été coupés lorſque la lune étoit croiſſante ; mais il y a des arbres qui veulent être coupés dans le temps de la sève ; d'autres, dans un état plus ſec ; les uns, quand il fait chaud ; les autres, quand il fait froid ; c'eſt ce qui produit les différences dans la bonté du bois, ſans égard à la lune. (*Voyez le Traité des bois par M. Duhamel*, en 8 vol. *in*-4°.) On trouve dans le même manuſcrit les notes ſuivantes : on a fait faire des vaſes de différentes ſortes de matières, qu'on a remplis de glace, pour voir ceux où elle ſe fondoit le plutôt, & l'on a obſervé l'ordre ſuivant, le cuivre, l'argent, l'étain, le fer, le plomb, le bois, le ſucre.

Nous obſerverons à ce ſujet que l'on ne ſert les

glaces en Italie que ſur des ſerviettes, & non ſur des aſſiettes, où elles ſe fondent beaucoup plutôt, & je crois que cela vient de ce que la ſerviette abſorbant l'humidité des glaces à meſure qu'elle ſe forme, empêche que la première eau ne contribue à diſſoudre la partie de glace qu'elle toucheroit immédiatement, ce qui feroit augmenter la fonte, & la rendroit bien plus ſenſible.

Les animaux vivans ou morts ont le même poids, contre l'opinion commune, à moins que la putréfaction n'y ait mis quelque différence.

Les écreviſſes ſont plus maigres dans le déclin de la lune que dans le premier quartier, non que la lune ait une influence ſur les corps, mais parce que ces animaux ne pouvant pas trouver de la nourriture ſi facilement quand la nuit eſt obſcure, ils maigriſſent quand la lune ſe lève tard, &c.

M. Targioni, qui lut les regiſtres originaux de l'académie *del Cimento*, lorſqu'à la mort de M. Segni ils furent achetés par l'état, nous apprend que les académiciens qui y ſont nommés, étoient *Vincenzio Viviani*, *Paolo del Buono*, *Candido del Buono*, *Aleſſandro Marſili*, *Atonio Uliva*, *Carlo Rinaldini*, *Giovani Alfonſo Borelli*, *il Conte Lorenzo Magalotti*; celui-ci étoit le ſecrétaire de l'académie. On y voit auſſi que les meilleures expériences furent propoſées par *Viviani*, par les *Buono* & par *Borelli*.

Paul *del Buono* étoit né le 26 Octobre 1625, d'une famille diſtinguée de Florence, dans laquelle il y avoit eu, en 1345, un gonfalonier de la république. Il fut un des diſciples de Galilée, de qui il apprit les mathématiques & reçut le goût de la bonne philoſophie. Ce fut Paul del Buono, qui en 1657 imagina l'inſtrument propre à reconnoître l'incompreſſibilité de l'eau, adoptée enſuite de preſque tous les phyſiciens, & que M. Canton a cependant encore attaquée en 1764, dans les tran-

ſactions philoſophiques de la ſociété royale de Londres. Il paſſa enſuite au ſervice de l'empereur, en qualité de préſident de la monnoie de Vienne; il y éprouva la manière de faire éclore les œufs dans un fourneau à la manière des Egyptiens, comme le rapporte Montanari ſon diſciple (*l'Aſtrologia convinta di falſo, &c.* Venezia, 1685). Il mourut à Vienne en 1662, à l'âge de trente-ſept ans.

Son frère Candido del Buono étoit né le 22 Juillet 1618, & mourut en 1676 à S. Etienne de Campoli dont il étoit curé : il avoit imaginé un inſtrument pour comparer entr'elles les peſanteurs des fluides, un autre pour meſurer les vapeurs qui s'en élèvent, & une horloge à eau que Viviani approuvoit avec éloge. (*M. Nelli, p.* 108).

REDI avoit quelque part dans les travaux de l'académie del Cimento ; du moins il en parle dans une lettre écrite en 1660, où il dit que le grand-duc étoit extrêmement attaché à l'académie, & qu'il l'avoit chargée de quelques travaux relatifs aux ſels qui ſe tirent des cendres, ſur leſquels Redi fit des remarques curieuſes. Sa vie ſe trouve dans les *Arcadi illuſtri.*

ALFONSE BORELLI naquit à Naples en 1608; il eut pour principal maître dans les mathématiques le P. Benoît Caſtelli, lecteur de la ſapience à Rome. En 1665, le grand-duc Ferdinand II lui donna une place de profeſſeur de mathématiques dans l'univerſité de Piſe : il quitta la place en 1667, à l'occaſion d'un mauvais traitement qu'il avoit reçu des gardes de la grande-ducheſſe : il alla à Meſſine, d'où il fut obligé de ſe ſauver après une révolte où il avoit pris part ; il vécut à Rome ſous la protection de la reine Chriſtine : il étoit ſi pauvre ſur la fin de ſes jours, qu'il fut obligé de ſe retirer au collége de S. Pantaléon, qui eſt occupé par les Scolopies, où il fit les fonctions de maître des noviçes. Sa vie a été écrite par un général

des écoles-pies, & ſe trouve à la tête de ſon ouvrage *de Motu Animalium*. Il imagina pluſieurs inſtrumens ou machines de phyſique, dans le temps qu'il travailloit à l'académie del Cimento ; mais il ſe brouilla avec Viviani, qui en étoit le principal moteur, & ce fut probablement la cauſe pour laquelle il ceſſa de s'en occuper.

Le recueil des expériences de cette célèbre académie parut en 1667, ſous ce titre : *Saggi di naturali eſperienze fatte nell' accadémia del Cimento, ſotto la protezione del ſereniſſimo principe Leopoldo di Toſcana, e deſcritte dal ſegretario di eſſa accademia, in Firenze* 1667, 269 p. *in-fol.* Muſſchenbroek en donna, en 1731, une traduction latine avec des commentaires fort amples & fort intéreſſans. Il y avoit pluſieurs années que cette académie s'occupoit avec ſuccès de ces expériences ; elle en fit hommage en 1667 au grand-duc Ferdinand II, frère de celui qui l'avoit formée. Cet ouvrage traite de la preſſion de l'air, de la compreſſion de l'eau, du froid, du chaud, de la glace, de l'aimant, de la vertu électrique, des odeurs, du mouvement du ſon, de celui des projectiles, de la preſſion que l'eſtomac exerce ſur les alimens, &c.

On ne voit pas que depuis cette époque l'académie del Cimento ait continué ſes travaux ; les regiſtres originaux finiſſent au 5 Mars 1667. On voit encore au muſée de Florence, divers inſtrumens qui ſervirent aux expériences de cette académie.

Elle n'avoit point de ſtatuts & de forme réglée, c'étoit ſimplement un rendez-vous convenu pour certains jours dans le palais du cardinal Léopold, en préſence de qui l'on faiſoit des expériences ; & dans chaque aſſemblée l'on annonçoit le ſujet de l'aſſemblée ſuivante. On y faiſoit auſſi des obſervations aſtronomiques, & l'on entretenoit une correſpondance avec les plus grands phyſiciens de France & d'Angleterre, comme on le voit par

un grand nombre de lettres, dont quelques-unes ſont entre les mains de M. Nelli.

Le comte de Richecourt, préſident du conſeil de régence, avoit fort envie que cette académie fût rétablie ſous le dernier règne, & il y a lieu de croire qu'elle le ſera ſous un prince qui aime les ſciences, qui s'en occupe perſonnellement, & qui par des récompenſes conſidérables ſoutient l'émulation de ceux qui s'y conſacrent. Il n'y a que les génies créateurs qui ſe forment eux-mêmes ſans ſecours, & ils ſont rares dans tous les pays & dans tous les temps.

Ce fut à l'exemple de Florence que l'Allemagne forma l'académie des curieux de la nature; Bauch, médecin, en fut le principal inſtituteur en 1652; il y avoit alors des aſſemblées littéraires à Paris, comme on le voit dans Bacon. La ſociété royale de Londres, & l'académie des ſciences de Paris, établies en 1665 & 1666, ſuivirent la même trace, & elles ſe ſont maintenues juſqu'à ce jour avec tout leur éclat, par la protection des princes, & par la grande émulation qui ſe trouve néceſſairement dans ces immenſes capitales.

L'exemple qu'avoient donné les Florentins, dès 1439, fut bientôt ſuivi dans pluſieurs villes d'Italie, par l'établiſſement de diverſes académies : il paroît même qu'à Sienne il y eut des aſſemblées littéraires auſſi-tôt qu'à Florence; vers le milieu du quinzième ſiècle, c'eſt-à-dire, vers 1450, il s'en établit une à Sienne, deſtinée à cultiver la poëſie italienne; les académiciens prirent le nom ſingulier *Degli Intronati* (1), c'eſt-à-dire, des hébê-

(1) *Intronato* eſt un vaſe félé, qui, lorſqu'on le frappe, annonce à l'oreille qu'il eſt caſſé. Cette académie a pour emblême une citrouille fendue, & où il y a un trou, ſemblable à celles dont les payſans ſe ſervent pour tenir le ſel bien ſec; la deviſe eſt un pilon, avec ces mots d'Ovide, *Meliora talent.* Il y a des auteurs qui ne font remonter cet établiſſement qu'à 1525.

tés ou des imbéciles, pour marquer le peu de prétention qu'ils avoient, ou peut-être par antiphraſe. A ſon exemple toutes les autres académies prirent des noms allégoriques ou plaiſans.

L'académie de Spoléte, établie ſous le règne de Léon X, prit le titre *Degli Ottuſi*, eſprits bornés; on a un recueil de cette académie ſous le nom de *Deliri degli Ottuſi;* on a réſuſcité cette académie depuis quelques années à Florence. A Rome ce furent les *Humoriſti* (bizarres), *Lincei*, *Fantaſtici*; à Bologne *Otioſi* & *Gelati*; à Gênes *Addormentati*; à Padoue *Ricovrati* (rétablis) & *Orditi* (bien ordonnés); à Vicenſe, *Olimpici*; à Parme *Innominati*; à Milan *Naſcoſti* (cachés); à Naples, *Ardenti*; à Mantoue *Invaghiti* (amoureux); à Pavie *Affidati* (confians); à Céſene *Offuſcati* (offuſqués); à Fabriano les *Diſuniti* (ſéparés); à Ancône les *Caliginoſi*; à Rimini les *Adagiati* (tranquilſes); à Città di Caſtello les *Aſſorditi* (ſourds); à Perouſe les *Inſenſati* (les foux); à Fermo les *Raffrancati* (qui ont pris une nouvelle vigueur); à Macerata les *Catenati* (enchainés); à Viterbo les *Oſtinati;* à Breſcia les *Occulti* (cachés); à Treviſo les *Perſeveranti;* à Vérone les *Filarmonici*; à Cortone les *Humoroſi* (pleins d'humeurs); à Alexandrie les *Immobili* (1).

L'académie *Florentine*, une des plus anciennes de toutes, fut celle qui prit le nom le plus naturel & le plus ſimple, le nom du pays; elle fut imitée par l'académie *Françoiſe*, lorſqu'elle ſe choiſit un nom le 20 Mars 1634. (*Peliſſon*, Hiſtoire de l'Acad. Franc. Il y eut des perſonnes qui voulurent l'appeler l'académie *Eminente*, pour faire

(1) Voyez Naudé dans ſon dialogue de Maſcurat, & ſurtout le P. Quadrio, *Storia d'ogni poëſia*, en 6 vol., où il donne un catalogue de plus de trois cent académies; la plupart de ces noms ſont difficiles à traduire, parce qu'ils ſont relatifs à des idées biſarres de ce temps-là.

alluſion à ſon éminence le cardinal de Richelieu qui en fut comme le fondateur ; Peliſſon même s'y étoit trompé dans l'épitre dédicatoire du premier livre de la paraphraſe des Inſtituts ; mais elle n'a jamais pris d'autre nom que celui d'Académie Françoiſe.

Dans la ſuite, il y a eu à Florence pluſieurs autres académies, comme dans toutes les grandes villes d'Italie. La plus célèbre de toutes a été ſans contredit l'académie de la *Cruſca*, établie en 1582, par les ſoins d'Anton-Franceſco Grazzini ; elle eſt appelée *Regina e moderatrice della lingua italiana*, & elle a été en effet pour la langue italienne, ce que l'académie françoiſe n'a jamais été pour la nôtre ; cette académie, dans ces derniers temps, s'aſſembloit encore quelquefois en hiver dans un collége qui n'eſt pas loin de la cathédrale ; & il y a à Florence aſſez de gens de lettres d'un ſavoir & d'un mérite diſtingué, pour ſuivre l'objet de ſon inſtitution. Le nom de *Cruſca*, qui veut dire du ſon, vient du ſon & blutoire qu'elle avoit pris pour emblême, avec cette diviſe, *il più bel ſior ne coglie*, c'eſt-à-dire, que la plus belle fleur de farine ſe tire d'une farine groſſière en en ſéparant le ſon. Les meubles même de la ſalle répondent à ſa déviſe ; on y voit une chaire, en forme de trémie, dont les degrés ſont des meules de moulin. Le directeur eſt aſſis lui-même ſur une meule ; les ſiéges des académiciens ſont en forme de hottes, & le doſſier eſt une pelle à four : les portraits, qui ſont dans la ſalle, ont la même forme. La table eſt une pétriſſoire ; les papiers qu'on y lit ſe tirent d'une trémie, & celui qui lit a la moitié du corps paſſé dans un blutoir ; la réputation de cette fameuſe académie a conſacré ſon nom & ſes attributs.

Le grand dictionnaire de la langue italienne que cette académie a publié, ſera ſans doute pour toujours le premier dépôt de cette langue, & con-

tribuera à la fixer ; la plus belle édition eſt celle de 1729, en ſix gros volumes *in-folio* ; il y en a une édition en cinq volumes *in*-4°. qui en eſt un abrégé ; c'eſt-à-dire, où l'on a diminué le nombre des exemples ; mais dont la plupart des gens de lettres ſe contentent, même en Italie.

Les auteurs claſſiques, cités dans ce dictionnaire comme faiſant autorité, ſont encore appelés dans le langage familier *Autori Cruſcanti* ; tels ſont Boccace, Machiavel, Caſtiglione, Villani, &c. on les appelle auſſi en badinant *Cruſchevoli ;* le mérite & la célébrité de leurs ouvrages aſſurent la perpétuité & la fixité de cette langue, comme les beaux ouvrages faits ſous le règne de Louis XIV ont fixé la langue françoiſe ; mais la langue italienne a eut cet avantage bien long-temps avant la nôtre, puiſque Boccace écrivoit en 1350, & qu'on écrit encore preſque comme lui, quoique l'on tende peu-à-peu à ſimplifier l'ortographe, & que les tournures françoiſes prennent faveur dans les livres modernes des Italiens.

Le dictionnaire de la Cruſca auroit beſoin, comme tout autre dictionnaire, de corrections & d'augmentations. Le P. Bergantini, dans un opuſcule qui a pour titre : *Difficoltà incontrate ſu'l vocabolario ultimo della Cruſca. Venezia nella Stamperia Radiciana* 1758, *in*-4°. parle de 1040 paſſages ſur leſquels il prétend que l'academie s'eſt trompée, il a travaillé 40 ans à un dictionnaire des arts & à un dictionnaire d'éloquence ; celui-ci devoit occuper ſeul 10 volumes *in fol.* Dans un autre opuſcule, qui a pour titre, *Voci ſcoperte ſu'l vocabolario ultimo della Cruſca*, *Ven.* 1758 ; il donne une fort grande liſte des termes qu'on a employés dans le cours même du dictionnaire de la Cruſca, ſans cependant qu'il y ait aucun article à leur ſujet ni aucune explication.

A l'occaſion de ce dictionnaire, je crois devoir

indiquer trois autres ouvrages qui ſont très eſtimés & très-utiles pour ceux qui cultivent l'italien, ſurtout le premier.

ORTOGRAFIA *moderna Italiana. Vocabolario domeſtico. Alcune lettere di Franceſco Redi in propoſito di lingua; in Padova* 1758: 316 pag. *in*-4°.

SINONIMI *ed aggiunti Italiani, raccolti dal Padre Carlo Coſtanzo Rabbi Bologneſe; in Venezia* 1764 *in*-4°.

MODI *di dire Toſcani ricercati nella loro origine; in Venezia* 1740 di Sebaſtiano Poli, 360 p. *in*-4°.

Je ne parle point des dictionnaires italiens & françois; tout le monde connoît celui d'*Alberti*, qui eſt le dernier & le meilleur.

L'académie des APATISTI eſt une autre académie de belles-lettres, qui formoit encore de temps en temps, il y a peu d'années, des aſſemblées publiques à Florence, & où tout le monde pouvoit réciter des ouvrages, en quelle langue qu'ils fuſſent écrits. La ſalle qu'elle occupoit ci-devant eſt dans l'univerſité, *Via dello Studio*; ſon nom vient du mot grec Απαθὴς dégagé de toute paſſion, pour faire entendre que cette académie adopte tout ſans partialité.

Mais par un reſcrit du 14 Septembre 1783, le prince a réuni les trois académies de belles-lettres, *Fiorentina*, *della Cruſca*, & de *gli Apatiſti*, en une ſeule, ſous le titre de *Reale accademia Fiorentina*; le bibliothécaire royal de la bibliothéque Magliabechi, en eſt le ſecrétaire. Les aſſemblées ſe tiennent tous les jeudis dans cette bibliothéque, à onze heures du matin; & les perſonnes même qui ne ſont pas de l'académie peuvent y aſſiſter & y lire des mémoires, ſauf à ſe retirer pendant les délibérations.

Le prince choiſit le préſident; on nomme chaque année quatre cenſeurs pour diriger les travaux, & il y a une députation de vingt académiciens, chargés de la nouvelle édition du dictionnaire ita-

lien. L'objet principal de cette académie eſt la littérature, mais les ſciences n'en ſont point exclues, elle ſe propoſe de publier des mémoires, ainſi que les grandes académies de l'Europe. M. l'abbé Giulio *Perini*, vice-ſecrétaire, a prononcé le 27 Novembre un diſcours pour l'ouverture des ſéances de la nouvelle académie, & ce diſcours a été imprimé en 1584.

Quoique Florence ſoit la ville de l'Italie où l'on a le plus perfectionné le langage, ce n'eſt pas celle où l'on a l'accent le plus agréable & le plus doux : au lieu de dire *Caſa*, les Florentins prononcent *Haſa*, avec une H dure & gutturale; auſſi n'imite-t-on point dans le reſte de l'Italie la prononciation toſcane. Rome, qui a toujours tenu en Italie le premier rang, a fait la règle à cet égard, & l'on eſt réputé parler bien lorſqu'on prononce à la manière des Romains; mais l'on s'exprime partout à la manière des Toſcans, où les meilleurs écrivains ont pris naiſſance; voilà pourquoi l'on a coutume de dire, *lingua Toſcana in Bocca Romana.*

CHAPITRE XXII.

De la poëſie & des poëtes Italiens.

La poéſie italienne s'eſt formée, comme la langue même, en Toſcane; un des premiers modèles dans ce genre fut *Dante Alighieri*, né en 1265, & mort en 1321. Le Dante eſt un poëte ſublime, mais difficile; nous avons de lui trois poëmes: *Inferno*, en vingt-quatre chants; *Purgatorio*, en trente-trois chants; *Paradiſo*, en 34 chants, qui forment un gros volume. Ses poëmes ſont remplis d'imagination, Son enfer étoit une ſatyre des Flo-

rentins, de leur gouvernement & de leurs chefs, ſous des noms feints & des allégories ingénieuſes; ce fut là probablement la cauſe de ſon exil, autant que ſon attachement au parti des Gibelins ou des empereurs (1); c'eſt la cauſe auſſi de la difficulté que l'on trouve à l'entendre; mais l'admiration qu'on a toujours eu pour ſes écrits, lui a fait donner le ſurnom de divin, & a fait établir dans l'univerſité de Florence, une chaire dont l'objet eſt l'interprétation des ouvrages du Dante; elle a produit un grand nombre de commentaires, tels que ceux de Gelli, Giambullari, Bonſi, Rinuccini, Buonanni, Talentoni, Mazzoni, Vellutelli, les prolegomènes de Landini ſur le Dante, &c. mais il nous manquoit en françois une traduction du Dante; il vient d'en paroître une en 1783.

PETRARQUE eſt le plus connu parmi les anciens poëtes de l'Italie; il eſt auſſi agréable & auſſi délicat dans ſes vers, qu'il eſt ſolide & profond dans ſes ouvrages philoſophiques. Au temps où les factions des noirs & des blancs, ou des Guelfes & des Gibelins, déſoloient la république de Florence, les blancs ayant été chaſſés en 1300, le père de Pétrarque avoit été du nombre des fugitifs, & s'étoit retiré à Arezzo, où François Pétrarque naquit le 20 Juillet 1304. Son père étant paſſé à Avignon, Pétrarque fit ſes études à Carpentras & à Montpellier; ſon ſéjour à Avignon lui fit connoître la

(1) Charles de France, comte de Valois, que le pape Boniface VIII avoit attiré à Florence, & qui ſoutenoit le parti des Guelfes, fut le principal auteur de ſa diſgrace; & voilà pourquoi le poëte a ſi mal parlé de l'origine de Robert le Fort, père du roi Eudes, qui fut la première tige de la maiſon de France. Ce fut ce prince qui défendit le royaume avec tant de courage & de ſuccès, vers l'an 862; mais les hiſtoriens n'étant pas d'accord ſur ſes ancêtres, on a fait à ce ſujet un grand nombre de ſyſtêmes. Le plus abſurde eſt celui du Dante. Ce poëte auſſi méchant que corrompu dans ſes mœurs, n'en eſt pas moins un des premiers auteurs de l'Italie.

belle Laure, fille d'Audibert de Nove, & femme de Hugues de Sade, qu'il célébra si souvent par les plus beaux vers; ce fut le Lundi Saint, 6 Avril 1327, à 6 heures du matin, dans l'église de Ste. Claire, qu'il la vit pour la première fois, & il la chanta toute sa vie : parmi le grand nombre de sonnets qu'il fit pour elle, j'en citerai un que j'ai ouï préférer : il donnera une idée du genre métaphorique qui est propre & familier à cet auteur : Pétrarque décrit la manière dont il a été pris dans les filets de l'amour.

Amor fra l'erbe una leggiadra rete
D'oro, e di perle tese sott' un ramo
Dell' arbor sempre verde, ch'i tant' amo
Benché n'abbia ombre piu triste che liete.
L'esca fu'l seme ch'egli sparse e miete
Dolce ed acerbo; ch'io pavento, e bramo
Le notti non fur mai, dal di ch' Adamo
Aperse gli occhi, si soavi, e quiete;
E'l chiaro lume che sparir fa'l sole
Folgorava d'intorno, el fune a volto
Era alla man ch'avorio, e neve avanza.
Cosi caddi a la rete, e qui m'han colto
Gli atti vaghi, e l'angeliche parole,
E'l piacer, e'l desire, e la speranza.

« L'amour sur le gason, tendit un charmant filet » d'or & de perles, sous une branche de l'arbre » toujours verd que j'aime tant, quoiqu'il ait un » ombrage plus triste qu'agréable. L'appas fut la » graine que l'amour sème & moissonne, douce » & acerbe, en même temps que je crains & désire. » Les nuits depuis qu'Adam ouvrit les yeux, ne » furent jamais si douces & si tranquilles, & la » claire lumière qui fait disparoître le soleil, bril- » loit tout autour de moi; la corde du filet étoit » enveloppée à la main qui surpasse l'ivoire & » la neige par sa blancheur. Ainsi je tombai dans

» le filet ; & c'eſt-là que je fus aſſervi par des » manières charmantes, des paroles angéliques, » le plaiſir, le déſir & l'eſpoir ".

Tous les princes de l'Europe comblèrent de faveurs ce poëte charmant ; il fut couronné ſolemnellement à Rome en 1341 ; il fut ſucceſſivement archidiacre de Parme, chanoine de Padoue, & mourut à Arqua en 1374. *Voyez les mémoires pour la vie de Pétrarque, compoſés par M. l'abbé de Sade ; à Avignon*, 3 *vol. in*-4°. 1764-1767.

PULCI, né en 1432, eſt ſurtout connu par un grand poëme dans le goût de l'Arioſte, où il entreprit de ridiculiſer les Paladins des ſiècles romaneſques : *Il morgante maggiore di Meſſer Luigi Pulci Fiorentino, in Fiorenze*, 1732, 338 pages *in*-4°. Au ſujet de cet auteur, on peut voir Creſcimbeni, *vol.* 2. *part.* 2. *l.* 3. *num.* 38.

Ange Politien tient auſſi un rang parmi les poëtes Toſcans ; il mourut en 1494.

Le genre burleſque de poéſie italienne eſt né, pour ainſi dire, à Florence ; Domenico di Giovanni, ſurnommé *Burchiello*, parce qu'il compoſoit, *alla Burchia*, au haſard ou de caprice, étoit un barbier de Florence, qui vers l'an 1480, réuſſit tellement, que ce genre juſqu'alors appelé burleſque du mot *burlare*, plaiſanter, railler, fut également appelé *Burchielleſco*. Il eſt vrai que le *Berni*, qui vint enſuite, ſurpaſſa de beaucoup le Burchiello, mais celui-ci avoit ouvert la carrière.

BOCACE, Giovanni *Boccacio*, fut auſſi un des plus illuſtres Florentins, ſoit comme poëte, ſoit comme proſateur ; ſon plus fameux ouvrage eſt le *Décamerone*, ou recueil de dix journées de nouvelles, où l'on admire tout à la fois la pureté du ſtyle & le génie de l'invention, & dans lequel on trouve auſſi des vers, qui ont fait mettre Bocace au nombre des trois premiers poëtes de ſon temps.

Bocace naquit, en 1313, à Florence, vers l'en-

droit appelé *Pozzo Toſcanelli* (1), dont on voit des veſtiges dans *via Toſcanella*, près de *via Guicciardini*, & qui eſt muré actuellement; mais ſa famille étoit de Certaldo, petit bourg de la Valdeſa, ſur le chemin de Sienne, à 7 lieues de Florence, entre *Tavernelle & San Geminiano*, où l'on montre encore la maiſon dans laquelle il habitoit ſouvent quand il alloit à Certaldo; ſa famille n'étoit ni pauvre ni obſcure, comme on l'a écrit pluſieurs fois: il s'adonna au commerce, mais c'étoit l'occupation des Florentins les plus diſtingués; & il l'abandonna dès l'âge de vingt ans pour ſe livrer à l'étude. Il eut pour ami Pétrarque, qui le dirigeoit dans ſes études, & lui communiquoit ſes livres; la république de Florence chargea même Bocace d'aller à Padoue, négocier le retour de Pétrarque: il fut employé auſſi dans des affaires politiques, dont on trouvera le détail dans M. Manni, de même que celui de ſes ouvrages. Ce fut lui qui fut choiſi le premier, en 1373, par le ſénat de Florence, pour remplir la place qu'on établit à l'occaſion des ouvrages du Dante; il fit un commentaire qui eſt en manuſcrit dans la bibliothéque Riccardi. Il mourut à Certaldo, en 1375, à l'âge de 62 ans, d'un dérangement d'eſtomac, produit par trop d'application.

Beaucoup d'autres ont écrit la vie de Bocace; on conſerve à Florence des manuſcrits ſur ce ſujet, écrits par Philippe *Villani*, fils du célèbre hiſtorien, par *Ganiozzo Manetti*, *& Louis Dolce*; & il y a eu trois vies de Bocace imprimées; mais il n'y a rien d'auſſi détaillé & d'auſſi complet à ce ſujet, que l'ouvrage de Manni, intitulé, *Iſtoria*

(1) C'eſt ce même puits qui avoit donné le nom à Paul Toſcanelli, mathématicien de Florence, qui eſt appelé par Vaſari *Meſſer Paolo dal Pozzo Toſcanelli, grandiſſimo geometra*, & dont nous avons parlé à l'occaſion de la méridienne de Florence.

del Decamerone di Giovanni Boccacio ſcritta da Domenico Maria Manni Academico Fiorentino. In Firenze, 1742, 672 pag. *in*-4°., dont il y a 136 ſur la vie de Bocace.

Le reſte du livre de Manni eſt un commentaire très-curieux ſur les cent nouvelles de Bocace, où il fait voir par les recherches les plus ſavantes, qu'il y a pluſieurs de ces nouvelles qui ſont de véritables hiſtoires arrivées du temps de Bocace. Il examine d'abord quel eſt le lieu de la ſcène, & la retraite où l'auteur conduit l'agréable compagnie de ſes interlocuteurs, en fuyant la peſte de 1348. M. Salvini, dans ſes *faſti conſulari dell' Academia Fiorentina*, dit que c'étoit dans la maiſon de campagne, appelée Sainte-Anne, près de Prato; mais il eſt plus probable que c'eſt une maiſon près de Fieſole & de Varlungo, à deux milles de Florence, dans laquelle la tradition conſervée de père en fils porte que le Décaméron fut compoſé : cela s'accorde mieux avec la deſcription que Bocace en fait lui-même dans le préambule, & dans la quatrième nouvelle de la huitième journée. Cette maiſon appelée *il Podere della fonte*, eſt auprès de Camerata, elle a appartenu aux *Neroni di Nigi*, & enſuite à J. B. *Pandolfini*; elle eſt encore quelquefois appelée *la Villa del Boccacio* (1).

M. Manni traite enſuite de cent nouvelles l'une après l'autre, & épuiſe ſur chacune toute l'érudition que les livres imprimés & les manuſcrits, qui ſont en grand nombre à Florence, ont pu lui fournir, relativement aux perſonnes, aux lieux & aux événemens qui s'y trouvent. Il fait voir, par exemple, que la troiſième nouvelle eſt tirée d'un

(1) J'ai ouï aſſurer à M. Roberti Gherardi, que la maiſon où habitoit Bocace à Florence étoit dans la rue Ste. Marie ou de la Ste. Croix, derrière *Via del Giardino*, & ſa maiſon de campagne à Corbignano, ſous Fieſole, près du couvent de *San Michele della doteia*, près de celle de M. Gherardi.

nouvelliſte plus ancien, appelé le *Novellino antico*; que la cinquième où il s'agit de la marquiſe de Montferrat, eſt une hiſtoire véritable. L'inquiſiteur dont il eſt parlé dans la ſixième nouvelle, étoit le Père dell' Aquila, Cordelier, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Jean Villani, & que les Florentins haïſſoient beaucoup. La huitième, de *Guiglielmo Borſiere*, eſt encore un fait raconté par pluſieurs écrivains, &c. Tous ces éclairciſſemens ne pourront manquer d'intéreſſer ceux qui aiment l'italien, & qui ayant lu le Décaméron avec plaiſir, auront voyagé à Florence. Le Décaméron fut traduit en françois ſous François I, par Antoine le Maçon, ſecrétaire de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, & on l'a réimprimé en 1757. Il en parut une autre traduction en 1696, mais peu fidelle; la meilleure eſt celle de M. de C., imprimée à Paris en 1779, en 10 volumes, chez la Porte. C'eſt un abbé qui a fait la traduction, & la lettre C n'a été miſe que pour dépayſer les lecteurs.

Parmi les anciens poëtes claſſiques, on cite *Fazio de gli Uberti*, qui fit imprimer en 1474, un poëme ſur les voyages; il eſt cité pour la pureté du langage, dans le dictionnaire de la Cruſca.

Parmi les poëtes claſſiques en Italie, on compte encore LIPPI, peintre & poëte de Florence, né en 1606, mort en 1664; ſon principal poëme eſt intitulé, la Mazure recouvrée, *il malmantile racquiſtato*.

On a imprimé à Paris un poëme héroï-comique, de *Bartolomeo Corſini*, célèbre Florentin du dernier ſiècle, il eſt intitulé, *il Torrachione deſolato*, la groſſe tour ruinée: ce poëme, qui eſt en vingt chants, n'avoit été juſqu'ici que manuſcrit, mais la traduction d'Anacréon avoit fait connoître déjà Corſini pour un poëte du premier ordre.

On peut citer encore parmi les grands poëtes de Florence, Guido *Cavalcanti*, Monſignor *della Caſa*, Bernard *Ruccellaï*, Vincent *Felicaia*, Annibal *Caro*

& *Alexandre Marchetti*, mort en 1714, âgé de près de 80 ans: il s'eſt immortaliſé par une traduction de Lucrece, en vers italiens, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre des traductions en vers; nous en avons deux belles éditions en France, l'une de M. Gerbault, en 1754, l'autre donnée par M. Conti, en 1761.

M. Baſſi vient de donner, en 1784, les deux premiers volumes d'un choix de poëſies italiennes des auteurs les plus célèbres, & ſe propoſe de donner ſix autres volumes, à Paris, chez Lambert. Le premier volume renferme ce qu'ont fait de plus eſtimable les anciens poëtes italiens, depuis *Fabruzzo de Perouſe*, juſqu'au fameux *Pic de la Mirandole*, & le ſecond depuis *Sannazar* juſqu'à l'*Arétin*.

Pour terminer cet article de la poëſie italienne, il eſt naturel de dire quelques mots ſur les deux grands poëtes de l'Italie qui n'étoient pas Toſcans, mais que l'Italie entière & la Toſcane en particulier ont adoptés comme les premiers poëtes claſſiques, je veux dire l'Arioſte & le Taſſe, ſur leſquels on diſpute tous les jours en Italie, pour ſavoir lequel des deux mérite la préférence. Le Taſſe avoit attaqué les Florentins dans un de ſes ouvrages, & ce fut peut-être la première origine de la diſcuſſion, commencée il y a deux ſiècles, ſur la prééminence entre ces deux poëtes. Camillo Pellegrino publia, en 1584, un dialogue ſur la poëſie épique, intitulé, *il Carraſa*, dans lequel il entreprit d'établir que le poëme du Taſſe étoit à pluſieurs égards au-deſſus de celui de l'Arioſte. L'académie de la Cruſca entreprit de défendre l'Arioſte; Salviati écrivit pour ce dernier; cette diſpute a produit une multitude de volumes, & la queſtion n'eſt pas encore décidée. *Voyez Creſcimbeni*, *Tom. II. pag.* 454.

Il m'a paru que la plupart des Italiens préféroient en total l'Arioſte; cependant nous voyons que le

neveu même de celui-ci, Orazio Arioſto, n'oſoit donner la préférence à ſon oncle: voici ſon jugement traduit par M. de Mirabeau. « On ne peut, » dit-il, comparer enſemble ces deux poëtes, » qui ne ſe reſſemblent en rien: le ſtyle de l'un » eſt ſérieux & magnifique, celui de l'autre eſt » ſimple & badin. Le Taſſe a ſuivi les règles d'A- » rioſte; l'Arioſte n'a eu que la nature pour guide; » le Taſſe en s'aſſujettiſſant dans ſon poëme à l'u- » nité d'action, s'eſt privé d'un avantage conſidé- » rable, qui eſt la multiplicité des aventures: l'A- » rioſte, exempt de cette contrainte, a rempli le » ſien d'un grand nombre d'événemens agréables, » qui en rendent la lecture très-amuſante. Ils ſont » néanmoins parvenus l'un & l'autre au même but, » qui eſt la multiplicité des aventures, mais ils y » ſont parvenus par des routes différentes; & comme » on conviendra difficilement laquelle de ces rou- » tes eſt la meilleure, on ne peut comparer en- » ſemble ces deux poëtes, ni par conſéquent dé- » cider lequel des deux l'emporte ſur l'autre ".

Qu'il me ſoit permis d'ajouter quelques traits à ce parallèle. Le Taſſe eſt plus noble, plus correct, plus ſage, plus pathétique; ſa poëſie eſt plus majeſtueuſe, l'ordonnance de ſon poëme eſt plus belle; mais l'Arioſte a plus de feu, de vivacité, d'abondance; il eſt admirable par la diction, l'élégance & la gaieté; ſes images ſont pittoreſques, pleines de génie & de facilité; ſa poëſie eſt plus naïve, plus coulante, ſes écarts même ſont ſublimes.

Le Taſſe eſt un peintre qui excelle dans la compoſition & le deſſin; l'Arioſte a pour lui le coloris & l'expreſſion. Ils annoncent, pour ainſi dire, l'un & l'autre, dans les deux premiers vers de leurs poëmes, le goût & la manière dont ils procèdent, & la tournure de leur eſprit; le Taſſe entonne la trompette pour chanter les entrepriſes guerrières & religieuſes.

Canto l'arme pietoſe, e il capitano
Che'l gran ſepolcro liberò di Criſto.

L'Arioſte annonce des aventures, des amours, des entrepriſes galantes, des guerres de chevaliers.

Le donne, i Cavalier, l'arme, gli amori
Le corteſie, l'audaci impreſe io canto.

Le Taſſe a eu la gloire du premier & du plus beau poëme épique après Homère & Virgile; il a été long-temps le ſeul parmi les modernes, avant que Milton, le Camoëns & Voltaire euſſent couru la même carrière, & il eſt encore le ſeul en Italie; mais auſſi l'Arioſte eſt un modèle pour la diction; unique dans l'art de proportionner ſon ſtyle à ſon ſujet, & ce qu'il y a des plus fort en ſa faveur, c'eſt qu'il précéda le Taſſe, étant né environ 70 ans avant lui, (en 1474) en ſorte qu'il eut la gloire d'être le précurſeur de ſon rival; mais quand à la perfection de l'ouvrage, il ſemble qu'on doit préférer le Taſſe, & c'étoit l'avis de Métaſtaſe, le dernier qui ait diſcuté cette queſtion.

M. Fortiguerra, auteur du poëme de *Ricciardetto*, étoit grand admirateur de l'Arioſte; mais il ſoutenoit que ce qu'il y avoit de plus admirable dans cet auteur, étoit le fruit de la verve & du génie, & non le produit de l'étude & de la peine. Ce fut pour prouver ſa propoſition, qu'il entreprit le poëme de Richardet, dont il fournit deux chants en moins d'une ſemaine; il déguiſa ſon nom ſous celui de *Carteromaco*, dont l'origine grecque préſente la même idée que le nom de Fortiguerra en italien. Ce poëme a eu le plus grand ſuccès même en France, où il a été réimprimé dans une forme très-agréable, & traduit en vers & en proſe; nous en parlons ici, parce que c'eſt encore une production de la Toſcane.

La plupart des François, en lisant des poëtes italiens, n'y trouvent aucune harmonie, ne peuvent en saisir la mesure, le rithme & la cadence; un auteur de beaucoup d'esprit en fait l'aveu dans son voyage d'Italie, & il se compare au seigneur Florentin, homme de beaucoup de goût, qui savoit très-bien le françois, mais qui se plaignoit de n'avoir jamais pu distinguer la cadence harmonieuse des tragédies de Racine, ou des odes de Rousseau, d'avec les vers les plus durs & les plus secs de Chapelain & de tant d'autres. Je crois que toute la difficulté vient de la quantité que les Italiens observent de la manière la plus frappée, & que nous n'avons presque pas dans notre langue, du moins en comparaison des Italiens; si nous oublions cette extrême différence sur la longueur des syllabes en récitant de vers italiens, ou si un Italien s'avise de la transporter à des vers de Racine, on n'y connoît plus rien. Le langage des Italiens est si sonore, si cadencé, leur oreille si harmonique, leurs mouvemens si dansans, pour ainsi dire, qu'on imagine entendre chanter un poëte, lorsqu'il récite des vers, & entendre des vers quand il parle son langage ordinaire; il faut donc avoir entendu déclamer des vers italiens, pour apprendre à y trouver de l'harmonie, & pour sentir qu'ils en ont, plus encore que les nôtres.

Dans le temps que Florence étoit pleine de beaux esprits dans tous les genres, l'imprimerie étoit florissante; Nicolas, imprimeur à Florence, donna en 1481, une édition du Dante, avec des figures en taille-douce, & plusieurs autres éditions qui sont très-recherchées. (M. de S. Leger, *Lettres sur différentes éditions rares du dix-septième siècle*). Philippe di Giunta, Torrentino, & plusieurs autres imprimeurs se distinguèrent dans l'art typographique, & doivent être mis au nombre des artistes célèbres de Florence.

CHAPITRE XXIII.

Etat actuel des ſciences & des lettres.

L'ÉTAT actuel des lettres à Florence répond encore à ſon ancienne ſupériorité, relativement au reſte de l'Italie. Les improviſateurs ou poëtes extemporanés, qui ſont une des choſes ſingulières de l'Italie, ſe trouvent beaucoup plus à Florence, & en général dans la Toſcane, que dans aucun autre endroit de l'Italie : je n'y ai point vu la célèbre improviſatrice *Corilla* (1); elle étoit à la cour de Vienne lorſque j'étois en Italie; mais j'ai trouvé par-tout les traces de ſa réputation : elle a même fait imprimer un poëme, dédié à l'impératrice, & diverſes pièces de poéſie; mais les productions ſubites de ces génies enflammés, ſont plus étonnantes & meilleures que leurs ouvrages préparés.

Il n'y a rien de ſingulier pour nous, mais rien de ſi commun en Italie, que de voir deux maſques ou deux inconnus pendant la nuit ſe défier, s'attaquer, ſe ripoſter par des couplets ſur le même air, avec une vivacité de dialogue, de chant, d'accompagnement, & une beauté de verſification que la ſeule langue italienne peut compter.

On trouve auſſi des improviſateurs qui ſe montent ſeuls & à volonté, qui compoſent & qui récitent *in promptu*, des tirades de cent vers & davantage, ſur le ſujet qu'on leur propoſe, ſans s'arrêter le moins du monde, avec une chaleur & un enthouſiaſme admirables : on les voit alors s'animer, s'enflammer d'une manière quelquefois ſi

(1) Madelaine Morelli, née Fernandez, connue ſous le nom paſtoral de *Corilla Olimpica*.

violente, qu'ils perdent le ſommeil à la ſuite d'un pareil exercice.

Les plus célèbres improviſateurs qu'il y eut de mon temps en Italie, étoient l'abbé Lorenzi, à Vérone; le P. Corveſi, à Pavie; M. de Roſſi, à Rome; un jeune Napolitain, nommé Gaſparo Molle; M. l'abbé Fanzinien Toſcane.

Il y a encore à Florence beaucoup de ſavans & d'écrivains dans tous les genres, ſans compter ceux de Piſe, qui ſont regardés comme étant du même pays, & dont nous parlerons à leur tour. Il y en auroit beaucoup plus encore, vu le génie & les diſpoſitions naturelles des Florentins, ſi l'inaction qu'occaſionne le climat, le peu d'émulation du gouvernement, ſous le dernier règne, le goût de la ſociété, de la galanterie, des amuſemens & des fêtes n'avoient fort affoibli le goût de l'étude, la curioſité & les talens.

Je vais commencer par les gens de lettres que j'ai connus à Florence, & qui ſont morts depuis mon voyage; après quoi je donnerai la liſte que je me ſuis procurée de ceux qui vivent actuellement.

Le docteur *Lami* étoit un des plus célèbres écrivains, & des plus habiles antiquaires de l'Italie; il donnoit toutes les ſemaines une feuille de nouvelles littéraires. Il a donné en 1766, des mémoires ſur les antiquités de Florence & de la Toſcane, que nous avons cités, & pluſieurs autres ouvrages; il étoit garde de la bibliothéque Riccardi, il a été remplacé par M. l'abbé del Signore.

Il y avoit à Florence un autre journal, intitulé : *Giornale de' letterati*, une gazette politique du pays, & une étrangère, *gazzetta eſtera*, qui étoit un extrait de différentes gazettes d'Europe; elle commença en 1767. Depuis ce temps-là, on a vu une *Gazzetta univerſale*, des *novelle letterarie* de M. Pelli, des *Notizie del mondo*, par Allegrini & Piſoni, & un *Giornale di letteratura* de M. Ma-

netti. Les nouvelles littéraires qui ſe publient actuellement me paroiſſent un journal fort intéreſſant.

Le goût des lettres a produit non-ſeulement beaucoup de journaux, mais auſſi beaucoup de cabinets à Florence. Il y avoit des collections d'antiques, d'inſcriptions & de tableaux, dans pluſieurs maiſons, telles que celles de Niccolini, Riccardi, Cerrettani, Gaddi, Capponi, Antinori; les cabinets de Florence ont fourni une partie des monumens étruſques, décrits & figurés dans le grand ouvrage de Gorius, *Muſeum Etruſcum : Florentiæ*, 1737, 3 volumes *in-folio*, & dans pluſieurs autres ouvrages d'érudition.

Pour la théologie & l'hiſtoire eccléſiaſtique, on citoit à Florence le P. Raimond-Marie *Corſi*, dominicain.

Pour la politique, le préſident Pompeo *Neri*, qui a écrit ſur le dénombrement de la Lombardie; il étoit tout à la fois excellent miniſtre & ſavant écrivain. Il eſt mort en 1776.

M. *Nicollini*, ancien ami du préſident de Monteſquieu; qui eſt mort en 1769.

Pour la poëſie, le cavalier *Adami (Anton-Filippo)* ſénateur de Florence, différent de M. Adami, qui faiſoit les nouvelles littéraires : celui-ci eſt de l'ordre des Servites, & encore actuellement profeſſeur de théologie à Piſe.

Pour la médecine & l'hiſtoire naturelle, M. Angelo *Nannoni*, M. Xavier *Manetti*, qui ſont vivans; le docteur *Cocchi*, profeſſeur d'anatomie, & ſon fils qui ſont morts.

Une des belles collections d'hiſtoire naturelle que j'aie vu à Florence, eſt celle de M. Meſni, habile médecin, directeur des hôpitaux de la Toſcane & de la pharmacie, *(Speziaria)* du palais Pitti; ce cabinet compoſé avec intelligence & avec ſoin, renferme des pièces d'hiſtoire naturelle fort intéreſſantes; une belle collection de foſſiles,

& ſurtout d'amiantes & de gabres : c'eſt une eſpèce de pierre de lard, qui paroît être la matrice de l'amiante. M. Meſni écrivit une diſſertation ſur cette matière; il avoit trouvé de l'amiante dans une lave, comme on en a trouvé en France dans une enclume. Il a donné des ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle & ſur l'agriculture.

M. *Targioni Tozzetti* étoit un naturaliſte très-diſtingué, il eſt mort en 1783 ; il y a de lui un ouvrage conſidérable ſur l'hiſtoire naturelle & ſur la deſcription de la Toſcane, que je citerai plus d'une fois. Il étoit poſſeſſeur du cabinet d'hiſtoire naturelle de Micheli, qu'il avoit lui-même augmenté ; il avoit un herbier de 15000 plantes, des minéraux, des marbres, des coquilles foſſiles très-rares, des coquilles naturelles précieuſes, telles que la ſelle polonaiſe, le marteau, la navette ; il travailloit à une grande deſcription des madrépores ; il avoit beaucoup d'oiſeaux qu'on n'a point à Paris. Nous citerons à ce ſujet les gravures d'oiſeaux du cabinet Gerini, par M. l'abbé Lorenzi, qui ſont au nombre de plus de 3000 planches, & qu'un naturaliſte doit voir à Florence. M. Targioni avoit auſſi des deſſins & des tableaux de prix.

Un autre médecin du même nom, Louis *Targioni*, connu par des ouvrages de médecine, qui demeure à la place de S. Maria Novella, raſſemble chez lui une ſociété, occupée ſpécialement de médecine & d'hiſtoire naturelle ; on y lit des mémoires qui ſe publioient ci-devant ſous le titre d'*Opuſcoli*. M. Targioni a un cabinet riche en coquillages ; on y voit les quatre coquilles amirales, appelées *ſummus*, *ordinarius*, *orientalis*, *nullicedo*, la crête de coq ; la *chiragra*, belle araignée de mer ; il a des animaux très-bien conſervés, au moyen d'une préparation particulière.

On voit dans tous les cabinets de Florence beaucoup de dendrites, ou de ces pierres ſingu-

lières, dont les coupes repréſentent des ruines, des payſages, & qui ſont connues en France ſous le nom de *pierres de Florence :* il y a des auteurs de minéralogie, qui les ont mis dans le rang des marbres ; cependant les acides n'agiſſent pas ſur les pierres de Florence, elles ont plutôt l'air des *Cos :* on en trouve ſurtout à Pian del Fonte, qui eſt à 5 lieues de Florence, ſur la route de Rome ; les collines qui bordent l'Arno en ſont compoſées preſqu'en entier.

Le cabinet de M. *Menabuoni*, dans les jardins du palais Pitti, étoit auſſi curieux ; le poſſeſſeur, qui avoit été profeſſeur de langue italienne à Paris, y avoit commencé ſa belle collection d'hiſtoire naturelle, de pierres précieuſes, de peintures, d'antiques, de bronze, de ſtatues d'argent, &c. & il l'avoit augmentée beaucoup depuis ce temps-là. Il étoit bibliothécaire du palais Pitti.

Je dois diſtinguer dans la liſte des ſavans qui font honneur à la ville de Florence, M. Léonard *Ximenez*, ex-jéſuite, actuellement premier mathématicien du grand-duc ; il eſt auſſi connu dans l'Europe comme grand aſtronome, qu'il eſt utile à la Toſcane par les talens d'un habile ingénieur. Nous avons de lui des élémens de géométrie relatifs à la phyſique, à la méchanique & à l'aſtronomie ; un grand ouvrage ſur la méridienne de Florence, que j'ai cité. Cet ouvrage rempli de ſavantes obſervations, eſt encore remarquable par la partie de l'érudition ; on y trouve une introduction hiſtorique ſur les aſtronomes & les mathématiciens qu'il y a eu à Florence, ſurtout depuis le neuvième ſiècle juſqu'au dix-ſeptième ; matière peu connue, & qui eſt intéréſſante dans l'hiſtoire de cette ſcience.

M. Ximenez a travaillé pendant cinq ans, par ordre de l'empereur, pour la conſtruction d'un canal, *Emiſſario*, de cinq milles de longueur, qui

conduit dans l'Arno les eaux du lac de Bientina; il s'agiſſoit d'empêcher que les eaux ne ſurmontaſſent les chauſſées, comme cela arrivoit auparavant, & il en eſt venu à bout ſans y dépenſer 200 mille livres de notre monnoie : il a fait faire auſſi des écluſes au lac de Bientina, il a travaillé au deſſéchement des maremmes ou des campagnes qui ſont ſur les bords de la mer, & a publié un ouvrage conſidérable ſur cette matière, nous en parlerons bientôt. Il a donné des ouvrages importans ſur la réſiſtance des fluides, ſur le frottement dans les machinés ; il travailloit en 1767 à régler le cours des eaux de l'Ombrone, pour empêcher qu'il ne pût déborder & inonder les maremmes, à réparer le lac de Caſtiglioni, qui eſt la principale cauſe de l'infection, & à faire conſtruire un canal entre Groſſetto & Caſtiglione.

On peut citer, parmi les ſavans qui ſe diſtinguent à Florence, un François qui s'y eſt établi, M. de Cambrai de Digny, directeur des comptes & de la caiſſe de réſerve du grand-duc, né à Roye en Picardie en 1725. Il a fait, en 1766, pour l'hôtel des monnoies de Florence, un nouveau balancier deſtiné à frapper les groſſes monnoies d'argent, par lequel on épargne beaucoup de force, & l'on avance beaucoup plus que par les machines ordinaires. C'eſt auſſi lui qui a fait conſtruire une pompe à feu pour les ſalines de Caſtiglione : cette machine (1), dont nous parlerons à l'occaſion des maremmes, a mérité à M. Digny les applaudiſſemens de ſon ſouverain & l'a fait recevoir dans pluſieurs académies.

Je vais actuellement rapporter la liſte, par ordre alphabétique, des gens de lettres, qui ſe trouvoient à Florence en 1783.

(1) Voyez le Journal des Savans, Juin & Décembre 1766.

Le marquis Vincent *Alamanni*, ſecrétaire de l'académie étruſque, a donné des poëſies & des ouvrages de littérature.

Le P. Averard *Audrich*, provincial des religieux des écoles pies, a écrit ſur la théologie & les antiquités, & publié des poëſies.

M. *Amidei*, docteur en droit, a écrit ſur l'économie civile.

Le chanoine Ange-Marie *Bandini*, ſur la littérature grecque, & ſur la bibliographie; j'ai cité ſon hiſtoire littéraire de Florence.

Le docteur *Batini*, ſur la médecine.

Le chanoine *Bonaccorſi*; ſur la morale chrétienne.

L'abbé *Brenna*, ſur la théologie; il fait auſſi des vers.

Le P. Staniſlas *Canovai* des écoles-pies, ſur les mathématiques, la philoſohie & l'érudition.

M. *Ciani*, conſervateur des lois, ſur l'économie politique.

L'abbé Hyppolite *Camici*, a fait une hiſtoire du moyen âge.

M. Sanobi *Covoni*, a écrit ſur l'éloquence.

M. le chevalier Ange d'*Elci*, a fait des tragédies.

M. *Elmi*, docteur en droit, a écrit ſur la littérature grecque.

M. l'abbé Ferroni, mathématicien du grand-duc, & profeſſeur d'hydrodinamique, a donné trois volumes de ſavantes diſſertations ſur les mathématiques tranſcendantes.

Le P. *Fineſchi*, dominicain, a fait une hiſtoire de Toſcane.

M. l'abbé Riguccio *Galluzzi*, a fait la meilleure hiſtoire que l'on ait de la maiſon de Médicis.

M. le lieutenant *Gamerra*, a donné des poëſies épiques & dramatiques.

M. *Giannetti*, docteur en médecine, a fait des diſſertations anatomiques; il eſt auſſi excellent poëte, & même improviſateur.

M.

M. Ulbert François *Hoefer*, des ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle & la chymie.

M. de *Laguſi* ou *Laguſius* de Haſenohrl, premier médecin du grand-duc de Toſcane, a écrit ſur la médecine.

M. l'abbé *Lapi*, profeſſeur de botanique, a écrit ſur les plantes & ſur l'agriculture.

M. l'abbé Louis *Lanzi*, ſur les antiquités, l'érudition, les beaux-arts.

M. l'abbé *Laſtri*, ſur l'agriculture, les belles-lettres & l'érudition.

M. l'abbé *Landeſchi*, curé, ſur l'agriculture.

M. l'abbé *Lumachi*, ſur l'hiſtoire du pays.

M. Dominique-Marie *Manni*, ſur la langue toſcane, & ſur l'hiſtoire du pays.

M. l'abbé *Mehus*, ſur l'hiſtoire littéraire.

M. le docteur *Marrini*, ſur la littérature italienne, & l'érudition.

M. Averard *Medici*, eſt connu pour la poëſie grecque, latine & italienne.

M. le chevalier Jules *Mozzi*; pour la philoſophie, les mathématiques & la poëſie.

M. Jean *Mariti*, pour l'hiſtoire & les voyages.

M. le docteur Xavier *Manetti*, pour la botanique & la médecine.

Mgr. *Martini*, archevêque de Florence, pour l'hiſtoire ſacrée.

Le P. Alphonſe *Niccolai*, ex-jéſuite, théologien du grand-duc, a écrit ſur l'interprétation des écritures & s'eſt fait une très-grande réputation : il eſt auſſi très-bon poëte.

M. *Nannoni*, profeſſeur célèbre de chirurgie, a écrit ſur ſon art.

M. Laurent *Nannoni*, ſon fils, ſur la chirurgie & la phyſiologie.

M. le ſénateur *Nelli*, ſur l'architecture civile, & ſur l'hiſtoire philoſophique.

M. Joſeph *Pelli* Bencivenni, directeur de la

galerie du grand-duc, ſur l'hiſtoire du pays, la philoſophie morale, l'économie politique.

M. l'abbé *Paoletti*, ſur l'agriculture.

M. *Pallucci*, profeſſeur en chirurgie, a écrit ſur ſon art.

M. *Pagnini*, ſur l'économie politique.

Le P. *Papiani*, des écoles-pies, ſur l'aſtronomie, la théologie & la morale.

M. le docteur *Pigri*, ſur les mathématiques.

M. l'abbé *Perini*, ſur l'économie politique; il a fait auſſi un poëme.

M. le chevalier Bindo *Peruzzi*, ſur l'économie ruſtique.

Le P. *Del Ricco*, ſur les mathématiques & la philoſophie.

Le docteur *Sarchiani*, profeſſeur de la langue grecque, eſt connu pour l'économie politique.

Le chanoine *Scopetani*, pour la poëſie grecque, latine & italienne.

L'abbé *Del Signore*, pour les antiques, & l'érudition en différens genres.

M. *Salvietti*, pour le droit civil.

M. *Tramontani*, docteur en droit, s'eſt fait connoître dans le genre de l'économie politique.

M. *Tanfini*, dans l'hiſtoire eccléſiaſtique.

M. le chanoine *Tognaccini*, pour la littérature latine.

M. l'avocat *Tartini*, pour la juriſprudence.

M. *Viſconti* a donné des ouvrages pour la médecine.

Il y en a quelques autres dont nous parlerons à l'article de Piſe, & un bien plus grand nombre, dont les noms ne nous ſont pas parvenus. Il s'imprime habituellement à Florence deux journaux littéraires, indépendamment de celui de Piſe.

CHAPITRE XXIV.

Des environs de Florence.

IL y a peu de ſouverains qui aient autant de maiſons de plaiſance que le grand-duc de Toſcane, & cependant elles appartenoient preſque toutes aux Médicis avant qu'ils fuſſent ſouverains de Florence. L'immenſe fortune que ces particuliers avoient acquiſe ne pouvoit pas être employée à conſtruire des forteresſes, elle ſervoit à bâtir des maiſons de plaiſance, ſuivant le proverbe italien, qui dit que les grands princes ont beſoin de citadelles, & les petits princes de jardins : *principoni, fortezze e canoni ; principini, palazzi e giardini.* Ces maiſons étoient mal tenues, parce que depuis long-temps il n'y avoit pas de grands-ducs réſidans à Florence ; mais elles étoient encore dignes de la curioſité du voyageur. On diſtingue ſurtout *Pratolino*, *l'Ambrogiana*, *Caſtello*, *Petraia*, *Carregi*, *Poggio Imperiale*, *Lapeggi*, *Artimino* & *Poggio à Caiano* à trois lieues de Florence : il y a dans celle-ci de belles peintures d'André *del Sarto*, qui ſous différentes allégories contiennent l'hiſtoire de la maiſon de Médicis (1).

POGGIO IMPERIALE, ou *Villa Imperiale*, maiſon de plaiſance des grands ducs, à une demi-lieue de Florence ; c'eſt le ſéjour favori du prince. Elle appartenoit autrefois à un particulier, ſur lequel on dit qu'elle fut confiſquée. Pour y aller, on ſort de la ville par la porte Romaine, ou porte de S.

(1) *V. Pitture del Salone Imperiale del Palazzo di Firenze, ſi aggiungono le pitture di Sulone e cortile delle Imperiali ville della Petraia, e del Poggio a Caiano, in tavole* 26. In Firenze, 1751. *fol. max.*

Pierre Gattolini, & l'on entre dans une belle allée de lecini, ou chênes verds & de cyprès. Les formes des arbres & les feuillages, quoique très-différens, ſe marient fort bien enſemble, & produiſent une variété agréable.

L'allée a un mille de long, & l'on va quelquefois s'y promener en carroſſe. Quand on eſt au bout, l'on trouve une grande pièce de gazon en demi-cercle, ou une grande cour en fer-à-cheval, environnée d'une ſimple baluſtrade. Des deux côtés de l'entrée ſont deux figures de marbre bien compoſées, mais dont le deſſin eſt incorrect. L'une eſt un Atlas aſſis qui porte un globe, & l'autre un Jupiter lançant la foudre; cette dernière figure a plus de ſoupleſſe & de meilleures formes que la première.

La maiſon eſt dans une ſituation charmante: le bâtiment en eſt conſidérable & diſtribué commodément. C'eſt *Buontalento* qui en donna les deſſins. L'extérieur cependant eſt très-ſimple & n'a rien de ſéduiſant. Dans l'intérieur, il y a une petite cour très-jolie, qui a l'air d'un petit cloître, décorée d'ordres dorique & ionique, avec des ovales en forme de niches au-deſſus des portiques, où ſont huit buſtes de très-bon goût.

Il y avoit dans cette maiſon des ſtatues & des tableaux remarquables; mais on m'aſſure que tout a été changé; ainſi je n'en parlerai point.

Le jardin de Poggio a tout au plus un tiers d'arpent, & le potager environ autant. Le jardin eſt deſtiné uniquement pour les fleurs, & environné d'un bel eſpalier de citronniers. On a ſoin pendant l'hiver de les couvrir de paillaſſons, qui forment tout autour une eſpèce de ſerre où l'on peut paſſer aiſément.

Les allées du parterre ſont pavées de petits cailloux noirs & blancs, rangés en compartimens. Cet uſage eſt pratiqué dans beaucoup de petits jardins

d'Italie ; il épargne aux jardiniers la peine de ratiſſer ces allées, mais il les rend fort incommodes pour ceux qui ſe promènent.

On deſcend un eſcalier pour aller voir une grotte d'un bon goût, compoſée de coquillages & de rocailles de pierres formées dans des eaux pétrifiantes, ou eſpèce de ſtallactites qui rendent ſa decoration fort naturelle. Il y a au fond de cette grotte une nymphe en marbre, debout ; au-deſſus de ſa tête, on fait aller un jet d'eau en ſoleil tournant, qui produit un ſi joli effet, qu'on croit voir la tête de la figure au travers d'un éventail de nacre. Le reſte de la grotte, ainſi qu'une allée de rocailles dont elle eſt précédée, eſt pleine de petits jets d'eau qui donnent dans le viſage & mouillent les jambes. C'eſt le goût des Italiens, chez qui l'on ne voit point de grandes caſcades.

PRATOLINO eſt une maiſon de plaiſance du grand-duc, que l'on vante ſpécialement & dont Montagne faiſoit déjà un grand éloge. Elle eſt ſituée près de Fontebona, à une poſte & demie de Florence, ou environ deux lieues, du côté de Bologne : elle fut formée en 1575, par le grand-duc François, fils de Côme I, ſur les deſſins de Bernard *Buontalenti* & de François ſon fils ; l'extérieur en eſt peu remarquable, mais on ne peut rien voir de plus agréable en été que les jardins. Les baſſins, les jets-d'eau, les fontaines, les ſtatues, les grottes, les terraſſes, les amphithéâtres, les allées d'arbres toujours verts, les labyrinthes, & tout ce qu'on peut imaginer de magnifique & d'agréable dans des jardins, ſe trouve dans ceux de Pratolino ; auſſi l'a-t-on vanté prodigieuſement dans toutes les deſcriptions. Vis-à-vis de l'eſcalier du château, au bout d'un parterre en fer-à-cheval, & au-deſſus d'une grande pièce d'eau, on voit un coloſſe de pierre, par lequel on a voulu repréſenter l'Apennin, & qui a environ 60 pieds de

long : il eſt de Jean de Bologne; on entre dans l'intérieur de ſon corps, & l'on y trouve une grotte ornée de coquillages & de jets d'eau; cela rappelle le projet de Dinocrate, qui offroit à Alexandre le grand de tailler le mont Athos en forme de ſtatue ou de coloſſe, qui porteroit dans ſa main gauche une ville, & dans ſa main droite une coupe, où arriveroient tous les fleuves qni découloient de cette montagne, pour être verſés dans la mer. (*Vitruve* Liv. 2). Derrière l'Apennin de Pratolino, il y a un dragon volant qui verſe de l'eau en abondance; plus loin il y a des arbres qui font une belle maſſe, de deſſus laquelle ſe détache la figure, qui produit un bel effet. Il y a auſſi des machines ſingulières qui vont toutes par le moyen de l'eau; une infinité de figures différentes qui jettent de l'eau, beaucoup d'attrapes, c'eſt-à-dire, d'endroits où l'on peut arroſer les voyageurs, ſans qu'ils s'en apperçoivent (1). Cette belle retraite a été fort négligée, & a ſouffert beaucoup de la longue abſence des ſouverains.

C'eſt du même côté que l'on voit le *Monte Senario*, où S. Philippe Benizi ſe retira dans une forêt avec ſes compagnons, qui formèrent l'ordre des Servites en 1223, comme nous l'avons dit dans le Tome I. On montre encore dans le couvent de *Monte Senario* les ſept grottes où habitoient ces ſolitaires.

On parle encore de quelques endroits remarquables aux environs de Florence : la Chartreuſe, *Monte Oliveto*, *S. Salvi*, *S. Gaggio*, *Villa Covoni*, *Fieſole*, remarquable par ſon ancienneté & ſa ſituation; un ancien pont des Romains, *Ponte Agli Strolli*, ou pont du diable; le monte Forato,

(1) Voyez l'ouvrage qui a pour titre : *Deſcrizione della Regia villa, Fontane e fabriche di Pratolino, di Bernardo Sanſoni Sgrilli*, 1742, 27 pages in-fol. avec fig.

où il y a un percé, ſemblable au trou de S. Martin en Suiſſe, & au *Monte Pertuſato* de la Corſe.

BUONSOLLAZZO eſt un couvent de l'étroite obſervance de S. Bernard; il a été réformé par des religieux tirés exprès de notre redoutable abbaye de la Trappe, près de Mortagne dans le Perche, où l'abbé de Rancé avoit donné en 1663 l'exemple de cette pieuſe cruauté qu'on y exerce encore actuellement.

VALLOMBROSA, belle abbaye, & chef d'ordre, eſt à ſix lieues de Florence vers l'orient.

CHAPITRE XXV.

Deſcription de Piſe.

NOUS commencerons nos excurſions dans la Toſcane par le côté occidental où ſont les villes de Piſe, de Livourne & de Luques. Piſe eſt à 20 lieues de Florence; on compte 54 milles en paſſant par Luques, Piſtoia & Prato, & l'on paye 8 poſtes. Mais il y a auſſi une route qui ſuit à-peu-près le cours de l'Arno.

De Florence à la *Laſtra*, il y a deux lieues; on compte une poſte & demie.

De la Laſtra à *Pontormo*, quatre lieues, une poſte. Pontormo eſt près d'Empoli.

De Pontormo à la *Scala*, trois lieues, une poſte.

De la Scala à *S. Romano*, près *S. Miniato*, trois lieues, une poſte.

De S. Romano à Fornaſette, quatre lieues, une poſte.

De Fornaſette à Piſe, quatre lieues, une poſte.

La poſte de la Scala eſt auſſi ſur la route qui va de Piſe à Sienne, ſans paſſer par Florence.

La route de Piſe avec ſes environs eſt ample-

ment décrite dans le premier volume des voyages en Toſcane du docteur *Targioni*, qui les parcourut en 1742 : il y parle fort au long des carrières de *Golfolina*, de la ſtructure & de la formation des collines & des montagnes, des pierres, des foſſiles, des grottes que l'on voit à l'*Ambrogiana*, *Capraia*, *Empoli*, *Pontedera*, *Camugliano*, *Tregiaia*, *Forcoli* & *Palaia;* il décrit les bancs de tuf & de craie qu'on y trouve ; il parle de *Collegoli*, *Toiano*, *Legoli*, *Baccanella*, *Santo Pietro*, *Morona* & *Soiana*, des bains de *Reſtone* & de ceux d'*Acqua :* il trouva dans ceux-ci 26 degrés & demi de chaleur au thermomètre de Réaumur. Il examina ces eaux, qu'il jugea être légèrement alumineuſes, & chargées ſeulement d'un acide minéral, qu'il compare à l'eſprit éthéré dont avoit parlé *Hoffmann*, & qui s'évapore facilement.

M. Targioni parle enſuite des marais de *Bientina* & des plantes qu'il y avoit obſervées, des oiſeaux que l'on y trouve & de la maniére dont on en fait la chaſſe ; du lac *Seſto*, qui eſt à cinq lieues de Piſe ; des rizières que l'on y cultive ; de la culture des oliviers, & de la manière de faire l'huile dans les montagnes des environs de Piſe.

Il paſſe enſuite aux mines de cuivre de *S. Giovanni alla Vena ;* il traite des glands de plomb que l'on y trouve, des bains & des moſètes de *Noce ;* c'eſt une eſpèce de fumée ou de nuage qu'on voit ſortir de la montagne lorſqu'il doit pleuvoir ; mais M. Targioni n'a pas pu obſerver la nature de cette vapeur. Il décrit auſſi la carrière du *Liveto*, les pierres de la vallée de *Monte-Magno*, le cryſtal de roche qui ſe trouve à *Verrucula* & dans les montagnes voiſines, les plantes de *Monte d'Agnano*, les marbres de *Monte Piſano*, les ruines antiques de *Maciuccoli*, de Ripa Frata, & enfin la ville de Piſe.

Je ne ſuivrai pas M. Targioni dans ces détails,

qui ne ſont pas aſſez importans pour la plupart des voyageurs ; mais je les ai cités pour faire voir combien la Toſcane eſt fertile en productions naturelles, & combien elle méritoit d'être obſervée par un connoiſſeur tel que M. Targioni. Il en eſt de même ou à peu-près de toute l'Italie ; mais il n'y a guère que la Toſcane ſur laquelle on ait un voyage auſſi détaillé & auſſi-bien fait que celui dont nous parlons. L'auteur en annonçoit en 1767 une nouvelle édition, plus ample, & qui a paru depuis mon retour, ainſi qu'un ouvrage intitulé : *Aggrandimenti delle ſcienze fiſiche in Toſcana.*

PISE, en italien *Piſa*, eſt une ville de 20 mille ames, ſituée à 20 lieues de Florence, vers l'occident, & ſur le fleuve Arno, à 12 lieues de ſon embouchure ; elle eſt regardée comme la ſeconde ville de la Toſcane. C'eſt une des plus anciennes villes de l'Italie. Strabon dit qu'elle fut fondée au retour de la guerre de Troye, par des Arcadiens ſortis de la ville de Piſe, qui étoit ſituée ſur le fleuve Alphée dans le Péloponnèſe, où étoit un temple célèbre de Jupiter Olympien : cette belle origine eſt encore conſacrée dans des vers de Virgile, bien honorables pour la ville dont nous parlons.

Tertius ille hominum Divûmque interpres Aſylas
Cui pecudum fibræ, cœli cui ſydera parent,
Et linguæ volucrum & præſagi fulminis ignes,
Mille rapit denſos acie atque horrentibus haſtis !
Hos parere jubent Alpheæ ab origine Piſæ
Urbs Hetruſca ſolo.

(*Æneidos X. v.* 175.)

D'autres croient que Piſe avoit été fondée par les Grecs long-temps auparavant ; & que Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, en avoit été le fondateur.

Ante diù quam Trojugenas Fortuna Penates
Laurentinorum Regibus inſeret,
Elide deductus ſuſcepit Etruria Piſas.
Nominis indicio teſtificata genus.
(*Rutilius, Itiner.* 1.)

Quoiqu'il en ſoit, Piſe étoit au nombre des douze principales villes des Etruriens. Denys d'Halicarnaſſe, dans le premier livre de ſon hiſtoire, en fait une mention honorable ; il raconte ſon origine & ſes prérogatives. Tite-Live. (Liv. 40.) nous apprend que le pro-conſul *Bebius* y paſſa l'hiver avec ſon armée, & qu'alors elle fut faite colonie Romaine : *Piſanis agrum pollicentibus quo Latina colonia deduceretur gratiæ à Senatu actæ, Triumviri creati ad eam rem.* Tite-Live en parle dans beaucoup d'endroits, auſſi-bien que les autres hiſtoriens de Rome. On voit dans les deux ſénatus-conſultes du ſénat de Piſe faits à l'honneur de Caius & de Lucius, neveux d'Auguſte, que cette ville y eſt appelée *Colonia obſequens Piſana.*

Les habitans de Piſe furent toujours très-belliqueux, & à la chûte de l'empire, ils formèrent une république, qui devint dans l'onzième ſiècle maîtreſſe de la mer.

Parmi les conquêtes & les victoires des Piſans, on compte ſurtout la priſe de l'iſle de Sardaigne, & celle de la Corſe ; la première leur fut ôtée par *Muſato* ou *Muſetto*, qui en avoit été roi, mais ils la reprirent conjointement avec les Génois, après avoir défait Muſetto l'an 1005.

L'an 1030, ils s'emparèrent de Carthage, ſur les Serrazins, prirent le roi priſonnier & l'envoyèrent au pape, qui lui fit recevoir le baptême. Ils prirent Palerme en Sicile ſur les Serrazins. Ils ſecoururent les François dans la conquête de la Terre-Sainte. Ils eurent ſouvent la guerre avec les Génois, ſurtout par mer, & remportèrent plus d'une fois l'avantage. Ils défirent le roi de Mayorque, qui fut

tué dans la bataille ; ſa femme & ſon fils furent conduits à Piſe ; mais on leur rendit enſuite leur royaume.

Les Piſans envoyèrent quarante galères au ſecours d'Amaury ou Almeric, roi de Jéruſalem, contre les Sarrazins qui aſſiégeoient Alexandrie, & les Piſans remportèrent l'avantage. Cette république armoit alors juſqu'à deux cent galères.

Elle ſe ſignala long-temps par ſon zèle pour le S. Siége : lorſque le pape Gélaſe III fuyoit la perſécution d'Henri III, il fut reçu à Piſe ; auſſi-bien que le pape Innocent II, lorſqu'il fut chaſſé de Rome.

Les Piſans s'unirent enſuite avec l'empereur Lothaire, en 1137 ; ils l'aidèrent même à chaſſer Roger II qui avoit uſurpé le royaume de Sicile ; ils furent pendant 7 ans maîtres de Naples & de pluſieurs autres places du royaume.

L'empereur Frédéric Barberouſſe fut ſecouru par les Piſans dans ſes guerres contre les Milanois, en 1158 & 1162, & ils lui envoyèrent leur archevêque Lanfranc avec cinquante galères lorſqu'il voulut paſſer dans la Terre-Sainte en 1189 ; ce fut alors qu'ils ramenèrent leurs vaiſſeaux chargés de la terre de Jéruſalem, & formèrent le *Campo Santo*, dont nous parlerons bientôt.

Dans le temps où les Piſans étoient déclarés pour les empereurs contre les papes, ils firent priſonniers des cardinaux & des prélats qui alloient de France au concile de Latran, tenu par Grégoire IX ; mais le pape fut vengé de cet attentat par les Génois, qui défirent les Piſans en 1284, leur prirent quarante-neuf galères & firent douze mille priſonniers. Cette défaite fut la première époque de la décadence de la république de Piſe, qui ne revint plus à ſa première ſplendeur. Les Génois lui ôtèrent le *porto Piſano*, qui étoit à-peu-près le port de Livourne, comme nous le dirons dans la ſuite,

& la grandeur de Piſe diminua, en même-temps que ſa navigation & ſon commerce (1).

UGOLINO *della Gheradeſca*, citoyen de Piſe, chef du parti des Guelfes, ayant acquis aſſez de crédit & de puiſſance dans la république, ſe fit nommer comte de Piſe en 1282; il fut enſuite chaſſé; les Florentins le rétablirent, mais il fut enfin pris & enfermé dans une priſon où il finit ſes jours. On montre encore à Piſe cette tour où l'on aſſure qu'il mourut de faim, lui & ſes enfans.

Ce tyran de Piſe eut pour ſucceſſeurs *Uguzzone della Tagiola*, Jean *Donarciatico*, le comte *Faccio*, Pierre *Gambacorta*, Jean *dall' Agnello*, qui dominèrent ſucceſſivement; ce dernier fut déclaré duc en 1364. Il y eut après lui Jacques *Appiano*, & Gerard ſon fils, qui vendit la ville de Piſe à Galeas Viſconti, premier duc de Milan. Celui-ci y établit Gabriel, ſon fils naturel, qui voulut la vendre aux Florentins, & qui les attira dans la ville; mais les Piſans, qui ne vouloient point de cette domination, rappelèrent *Gambacorta*, chaſsèrent les Florentins & reprirent leur liberté; mais ils furent trahis par *Gambacorta*, qui livra ſa patrie aux Florentins après qu'elle eut eſſuyé un long ſiége en 1406. Ceux-ci furent maîtres de Piſe juſqu'à l'année 1494. Alors Charles VIII, roi de France, traverſant la Toſcane avec une armée, rendit la liberté aux Piſans, qui s'y maintinrent juſqu'en 1500 ou 1509. Mais Louis XII, qui venoit alors de remporter la victoire ſur les Vénitiens à Ghiara d'Adda, & qui tenoit pour les Florentins, les ayant ſecourus, les Piſans furent aſſiégés par ceux-ci, & n'ayant aucune eſpérance de ſecours ils ſe rendirent. La plupart des citoyens de Piſe, déſeſpérés de la

(1) *Annali Piſani del Canonico Tronci; Oricelli de Bello Piſanno; Guida da Corvaria Hiſt. Piſ. Scriptores Rerum Italicarum, Tom. VI. Tom. XV & Tom. XXIV. Monum. Piſana.*

perte de leur liberté, abandonnèrent leur patrie, aimant mieux s'exiler que de vivre ſous la domination de ces voiſins qu'ils haïſſoient. Ils paſsèrent en Sicile, à Rome, à Gênes, à Veniſe; c'eſt ainſi que la ville de Piſe entra ſous la domination des Médicis avec le reſte de la Toſcane; ce fut-là le terme de ſa grandeur & de ſa proſpérité; les grands-ducs, pour être en sûreté de la part des Piſans, qui avoient paru en 1609 aſpirer encore à l'indépendance, cherchèrent à les affoiblir de plus en plus, & diminuèrent leur commerce & leur puiſſance. Cette ville où il y avoit eu autrefois juſqu'à 150 mille habitans, n'en a pas plus de 20 mille actuellement, encore y compte-t-on ſix à ſept cent Juifs.

La ville de Piſe eſt grande & bien bâtie, les rues ſont larges, belles & garnies de trotoirs en dalles de pierres; mais la grandeur de la ville, relativement au peu d'habitans qu'il y a, fait qu'elle paroît déſerte; les loyers des maiſons y étoient au plus bas prix; l'herbe croiſſoit dans les places publiques, & l'air y devenoit mal ſain par une ſuite du petit nombre d'habitans, qui entraîne le défaut de culture & de deſſéchement, malgré la poſition de cette ville dans une plaine très-agréable. Mais les ſoins du nouveau prince, l'affluence des Ruſſes & les bains qui ont repris faveur, augmentent déjà la population.

LA CATHÉDRALE de Piſe, *il Duomo*, eſt un ancien bâtiment remarquable par la richeſſe de ſes marbres & de ſes ornemens, plutôt que par le goût de ſa conſtruction.

La ville de Piſe, dès le temps de Strabon, étoit célèbre par ſa grandeur & la beauté de ſes édifices *propter Saxorum opera*, & il n'y a guères de ville en Italie où l'on ait raſſemblé tant de marbres étrangers : les conquêtes que les Piſans firent par mer, leur procurèrent le moyen de faire tranſ-

porter beaucoup de colonnes; on en voit partout des fragmens, qui ſont employés dans les bâtimens & ſurtout dans celui de la cathédrale; on y trouve auſſi beaucoup de reſtes d'inſcriptions, de bas-reliefs & de corniches. Ou y remarque ſurtout des colonnes de beau marbre grec, dont on peut voir le détail dans la deſcription de cette égliſe, donnée par Joſeph *Martini*, (*Theatrum Baſilicæ Piſanæ*) & dans le voyage de M. Targioni (*Tom. I. p.* 314). On admire deux colonnes de verd antique à l'ancien autel S. Ranieri. Cette égliſe eſt dédiée à l'aſſomption de la Vierge. Le bâtiment fut commencé à la fin de l'année 1063 & fini en 1092, ſur les deſſins de *Bruſchetto*, ingénieur Grec, qui étoit fort bon architecte pour le temps dans lequel il vivoit; elle fut bâtie, ainſi que l'évêché, des dépouilles que les Piſons firent ſur les Sarrazins lorſqu'ils les chaſsèrent de Palerme en Sicile. Cette égliſe a beaucoup ſouffert par le feu; elle a été reſtaurée aux dépens des grands-ducs, qui n'ont rien épargné pour la faire remettre dans ſon premier état. Le portail n'eſt pas aſſez beau pour être conſidéré; mais il faut voir les trois belles portes de bronze, ſi fameuſes qu'on les a prétendues du temple de Jéruſalem; elles ſont ornées de bas-reliefs bien repartis, repréſentant les myſtères de la Paſſion; ils ſont de Jean de Bologne: l'ordonnance en eſt bonne, & l'on y voit de belles intentions de figures dont quelques-unes ſont cependant un peu négligées & incorrectes de deſſin (1). Il y a ſur le plinte d'une de ces portes, un *Rhinocéros* très-bien modelé, faiſant regard à un cerf; ce qui prouve que le Rhinocéros étoit

(1) M. Cochin dit que ces bas-reliefs ſont de Bonanno, & preſque tous mauvais. Il eſt vrai qu'avant l'incendie de 1595, les portes étoient de Bonanno, actuellement il n'y a que les bas-reliefs de la porte qui regarde le clocher qui ſont anciens & mauvais.

alors connu. Cependant avant qu'on en eût amené un à Paris, en 1749, bien des gens étoient en France dans l'opinion que cet animal étoit fabuleux.

L'égliſe eſt toute de marbre & d'un goût gothique; elle n'eſt pas laide, mais un peu obſcure. Son étendue eſt conſidérable; elle a une nef & de doubles bas-côtés, portés ſur quatre rangs de belles colonnes, au nombre de 74, dont 62 ſont de granite oriental, & 12 de beaux marbres; il y en a même dans les croiſillons. On ne peut pas douter que ces colonnes n'aient été recueillies de divers anciens édifices; les ordres de leurs chapiteaux étant ſouvent différens: il y a auſſi une choſe qui dépriſe beaucoup cette architecture, c'eſt que le plafond eſt formé de panneaux de bois dorés, qui n'ont jamais l'élégance d'une voûte.

Aux côtés du maître-autel, il y a deux belles colonnes de porphyre & quatre bons tableaux d'André *del Sarto*, repréſentant S. Pierre, S. Jean, Ste. Marguerite & Ste. Catherine.

A l'un des piliers de la nef à gauche, proche le maître-autel, on voit une Ste. Agnès avec un agneau, peinte par André *del Sarto*, qu'on peut regarder comme un de ſes meilleurs tableaux; la figure en eſt bien penſée, elle eſt drapée largement & d'un beau caractère de tête.

Dans la croiſée à droite eſt un grand tableau de Benoît *Lutti*, qui repréſente S. Ranieri quittant ſes habits de prince pour prendre ceux du couvent; il y a de belles têtes, un bon agencement de compoſition, des parties d'aſſez belle couleur.

Sur le premier autel en retour, dans la croiſée à gauche, une Vierge & pluſieurs ſaints qui l'invoquent, tableau des premiers temps de *Raphaël*; il eſt trop ſymétriquement compoſé, mais la tête de la Vierge eſt belle, & il a d'autres beautés de détail.

Il y a auſſi dans la croiſée à gauche derrière l'au-

tel, deux ſtatues d'Adam & Eve, dont on fait beaucoup de cas, mais qui ne ſont pas fort belles, au jugement de nos connoiſſeurs. Il y a beaucoup d'autres peintures dont on peut voir la deſcription dans le livre de Pandolfo Titi *Guida per il paſſagiere*, &c. 1751.

On voit dans cette égliſe le tombeau de l'empereur Henri VII, qui fonda l'univerſité de Piſe & donna pluſieurs marques d'attachement à cette ville. Il alloit à Rome pour ſe faire couronner empereur, lorſqu'il mourut en Toſcane le 24 Août 1313. Les Piſans transférèrent ſon corps dans leur cathédrale, ne voulant point qu'un prince qu'ils regardoient comme leur bienfaiteur fût enterré ailleurs. Les uns diſent que ce prince mourut d'une fiévre tierce; d'autres attribuent ſa mort aux effets du poiſon qu'ils prétendent lui avoir été donné à Piſe avec la communion par un Jacobin. Cette dernière opinion fut même ſi accréditée lors de ſon décès, que les ſoldats de ſa ſuite, pour le venger, exercèrent toutes ſortes de cruautés contre les Jacobins & en maſſacrèrent pluſieurs.

Ce qu'il y a de plus remarquable pour un naturaliſte eſt une des petites colonnes qui ſoutiennent la chaire du prédicateur; elle eſt d'un porphyre qui reſſemble plutôt à une brêche, compoſée de pluſieurs fragmens de porphyre de différentes eſpèces, qui auroient été liés enſuite par une pâte de porphyre ordinaire (1).

Il y a une autre colonne de la chaire de Piſe qui eſt d'une très-belle brocatelle orientale, & paſſe pour être le plus beau morceau que l'on connoiſſe de cette eſpèce de marbre.

(1) On voit auſſi quelques morceaux de porphyre qui ont cette figure de brêche, ou de pierre compoſée, dans le bel autel de l'égliſe des chevaliers de S. Etienne à Piſe, & dans les deux colonnes qui ſont ſur la façade de S. Jean à Florence.

Le

Le pavé de l'égliſe au-deſſous de la coupole eſt une ancienne moſaïque faite de différens morceaux de marbre, parmi leſquels il y a beaucoup de ſerpentin, eſpèce de pierre très-rare qui ſe tiroit non pas de la Laconie, comme le dit Céſalpin, mais des carrières de la haute Egypte.

En ſortant de l'égliſe du côté du clocher, où eſt une porte de bronze pleine de figures du plus mauvais gothique, on apperçoit contre le mur de dehors un tombeau antique de marbre; ſur le devant eſt un bas-relief dont le ſujet eſt la châſſe de Méléagre, on y a renfermé les os de la comteſſe Béatrice, morte en 1113; elle fut mère de la fameuſe comteſſe Mathilde, qui fut la dernière de la race des comtes de Toſcane.

On remarque encore au-dehors de l'égliſe, vis-à-vis l'un des côtés de la croiſée, une colonne iſolée de granite, qui porte une urne ſépulcrale antique, ſur laquelle on a repréſenté un Silène qui joue de la double flûte: il eſt bien traité de bas-relief: la ſculpture n'en eſt pas de la première pureté de deſſin, mais les figures en ſont gracieuſes. Quoique ce ſoit le tombeau de quelque payen, on le conſerve par reſpect pour l'antiquité. On a gravé ſur le chapiteau de la colonne: *Queſto è il talento che Ceſare Imperatore diede à Piſa, col quale miſurava lo cenſo che à lui era dato.* « Ceci eſt le » talent que l'empereur Céſar donna à Piſe, avec » lequel on meſuroit le tribut qui lui étoit dû. » Mais nonobſtant cette inſcription, il eſt fort douteux que ce vaſe ait jamais ſervi à cet uſage: d'abord il auroit été trop grand pour ne contenir qu'un talent; d'ailleurs, on payoit les redevances en poids & nombre, & non pas en meſures.

LE BATISTÈRE de Piſe eſt une autre égliſe, ſituée près de la cathédrale & dédiée à S. Jean; c'eſt la ſeule où l'on baptiſe dans cette ville: cela ſe pratique de même à Florence & dans preſque

tous les endroits où il y a de ces ſortes d'édifices. C'eſt une rotonde toute de marbre, dans le goût gothique, mais d'une belle forme, bâtie ſur les deſſins de *Dioti Salvi*. On a gravé ſur l'une des colonnes de cette égliſe, qu'elle fut achevée en 1153. La ville de Piſe étoit encore ſi peuplée, qu'une contribution volontaire d'un ſeul florin pour chaque feu fut ſuffiſante pour fournir aux frais de ſa conſtruction; l'on compta 13400 feux dans la ville; ſi l'on met cinq perſonnes par feu, on trouve 67 mille habitans; en 1715 l'on n'en compta que 18000; ainſi cette ville avoit perdu 49000 habitans dans l'eſpace de 562 ans.

L'intérieur du batiſtère eſt aſſez beau; il eſt orné de huit colonnes de granite, apportées de Sardaigne, qui forment une eſpèce de bas-côté tournant; ces colonnes en portent d'autres qui ſoutiennent une coupole elliptique. Au milieu du batiſtère il y a une grande cuve octogone de marbre, avec des roſettes ſculptées ſur les faces: elle eſt élevée ſur 3 degrés, & diffère de celles des autres batiſtères, en ce que la cuve eſt diviſée en cinq cavités, dont la plus grande eſt au milieu, & les autres ſont au pourtour. Il eſt à préſumer qu'il n'y avoit que ces dernières qu'on rempliſſoit d'eau, & que le prêtre ſe tenoit dans la diviſion du milieu, d'où pouvant ſe retourner facilement de tous côtés, il étoit à portée de baptiſer ſucceſſivement dans les autres diviſions, qui formoient autant de petites cuves étroites, où l'on plongeoit les enfans qui recevoient le baptême. Il en réſultoit une facilité pour faire grand nombre de baptêmes, indépendamment de la propreté que l'on trouvoit à ne pas faire de communication des eaux. Le deſſin de ces fonds baptiſmaux eſt de *Lino*, Siennois.

La chaire où l'on monte pour lire l'épître & l'évangile, eſt d'un marbre preſque tranſparent; elle eſt ſoutenue par 8 ou 9 petites colonnes de

marbre & de granite oriental, portées par des lions, & elle eſt environnée de bas-reliefs qui repréſentent le jugement dernier, mais ils ſont d'une manière très-gothique, quoiqu'on les attribue à Nicolas Piſan, que ſes compatriotes appellent le reſtaurateur de la ſculpture, *il Ritrovatore del buon guſto della Scultura.*

La voûte du batiſtère de Piſe eſt ſi élaſtique & ſi ſonore, que pour peu qu'on frappe d'une canne contre terre, le retentiſſement en dure auſſi longtemps que le tintement d'une cloche; & il y a un écho qui répète très-diſtinctement les mots : ſi l'on parle bas d'un côté contre la muraille, l'on entend à l'autre extrêmité tout ce qui a été dit; c'eſt l'effet des voûtes elliptiques : nous en avons pluſieurs à l'obſervatoire royal de Paris.

Le cimetière de Piſe, ou les charniers, qu'on appelle *Campo Santo*, eſt une des choſes ſingulières de cette ville; c'eſt une cour de 450 pieds de longueur, environnée d'un vaſte portique, bâti en 1278, ſur les deſſins de Jean de Piſe : il y a 60 croiſées ou arcades qui ſont d'un gothique très-léger; il eſt bâti & pavé de marbre, orné de peintures anciennes, & rempli de monumens dont on a la deſcription dans un ſavant ouvrage du cardinal Norris, intitulé : *Cenotaphia Piſana*, *in-folio.* Les peintures ſont anciennes, & par conſequent mauvaiſes, dit M. Cochin; on y remarque cependant déjà une façon de draper & de former les plis fort bonne, quoique sèche, & des caractères de tête qui ont de la vérité; il y a entr'autres choſes l'hiſtoire & les miracles de S. Ranieri, protecteur de Piſe, qu'on dit être de Cimabué, le premier reſtaurateur de la peinture; M. Cochin les attribue à Simon Memmi; le jugement dernier eſt d'André Orgagna, ou ſelon d'autres d'André Piſani, mort en 1389; les ſix hiſtoires de Job ſont de *Giotto*, qui fut auſſi l'un des reſtaurateurs de

l'art; Eſther & la chapelle de S. Jérôme, furent peintes par Aurelio Lami : les hiſtoires de l'ancien Teſtament, par *Benelzo*, Florentin, peintre & poëte, qui mourut en 1478, & qui a ſon tombeau dans le même endroit; l'enfer eſt de Bufalmaco, qui eſt cité dans Bocace. On remarque ſurtout la *Vergognoſa di Campo Santo*; c'eſt une fille qui regarde un jeune homme nud en faiſant ſemblant de ſe couvrir le viſage. On voit ſous ces portiques le tombeau de *Mattheus Curtius*, par Stoldo Lorenzi, de Settignano, diſciple de Michel-Ange, & celui de Philippe de *Dexio*, Milanois, célèbre juriſconſulte. Celui du comte Algarotti a été fait en 1766, & il eſt gravé; le roi de Pruſſe en a fait la dépenſe, pour ce ſavant aimable qu'il avoit eu long-temps à ſa cour, & qui ſe retira à Piſe ſa patrie, où il mourut vers 1760. On y lit cette épitaphe : *Algarotto Ovidii æmulo, Neutoni diſcipulo, Fredericus magnus*; ſur le médaillon ſitué au milieu du ſarcophage, on lit ces mots : *Algarottus non omnis*, & en bas, *Anno domini* MDCCLXV. La figure qui eſt aſſiſe ſur le tombeau manque d'expreſſion; elle ne vaut que par la matière, qui eſt du plus beau marbre de Carrare. Il y a ſous le même portique un tombeau de marbre avec une figure couchée qui eſt aſſez belle, dit M. Cochin; l'architecture de ce tombeau eſt traitée de très-grand goût : au côté droit eſt un buſte qui eſt fort beau, les mains ſurtout ſont bien traitées, & ont beaucoup de vérité. Il y a auſſi pluſieurs anciennes inſcriptions, entr'autres une de l'année V de notre ère, qui fait mention de la *Colonia Piſana*, & une pierre militaire de la voie *Emilia*, cotée 188.

Le champ appelé proprement *Campo Santo*, qui eſt environné par le portique, contient, dit-on, 5 bras, ou 9 pieds, de terre-ſainte, apportée en 1189 de Jéruſalem par les Piſans, qui étoient allés ſecourir Frédéric I, Barberouſſe : il ſert de cime-

tière, & l'on assure que les corps y sont promptement consumés ; on en a fait une fréquente expérience dans la dernière guerre d'Italie : autrefois il ne falloit que 24 heures, actuellement il en faut plus de 48 ; peut-être les sels alkalins ou calcaires, dont cette terre avoit été imprégnée, sont-ils en partie évaporés.

LE CLOCHER de Pise, *Campanile torto*, ou *Torre pendente*, est une des choses les plus remarquables qu'il y ait dans cette ville ; ce clocher fut commencé en 1174, sur les dessins de Guillaume d'Alman, & terminé ensuite par deux architectes de Pise, nommés Bonanno Bonacci, & Tommaso.

Cette tour n'est pas sans beauté ; elle est d'une bonne proportion & bien décorée ; sa forme est celle du cylindre environné de huit rangs de colonnes, posés les uns sur les autres, ayant chacun leur corniche ; le dernier rang qui forme le campanile est en retraite. Toutes les colonnes sont de marbre, & paroissent avoir été tirées des ruines d'anciens édifices : chacune porte deux retombées d'arcs ; il y a un intervalle suffisant pour passer entre les colonnes & le mur circulaire de la tour.

La hauteur de cette tour jusqu'à la plate-forme, sans y comprendre le campanile, est de 142 pieds, & si l'on jette un plomb de dessus la plate-forme en bas, on trouve qu'il s'éloigne de 12 pieds de la base de la tour ; telle est la mesure qui en a été prise par M. Soufflot, lors de son premier voyage en Italie, & qu'il publia dans le mercure d'Octobre 1758, avec un dessin de la coupe de cette tour, qui lève toutes les questions qu'on pourroit agiter sur la manière dont elle est construite.

M. de la Condamine a trouvé en 1755, 13 pieds pour le défaut d'à-plomb, ou l'écartement de la verticale, qui passe par le pied de la balustrade posée sur la plate-forme, au pied du donjon ou de la tourelle supérieure qui renferme les cloches, &

cette baluſtrade eſt à 133 pieds au-deſſus du niveau de la place. (*Mém. de l'Académie pour* 1757.) Cela fait cinq degrés & demi d'inclinaiſon en négligeant la différence entre les inclinaiſons des deux parties, qui ſont différentes. Il n'eſt pas vrai, quoiqu'on l'ait écrit pluſieurs fois, que cette tour ſoit d'à-plomb du côté oppoſé à celui où elle panche, & que le vuide du milieu, qui reſſemble à un puits, & autour duquel tourne un aſſez bel eſcalier, ſoit également d'à-plomb de toutes parts; ce vuide au contraire ſe déverſe en totalité, ainſi que l'eſcalier, du côté où la tour s'incline, & toutes les aſſiſes de pierres ſont pareillement inclinées : le campanile eſt le ſeul étage qui paroît ſe redreſſer, ce qui fait croire qu'il a été conſtruit après coup; mais comme il eſt incliné lui-même de 9 pouces, on pourroit croire que le déverſement de la tour, qui n'étoit lors de la conſtruction du campanile, que de 7 pieds 6 pouces, a augmenté depuis de 4 pieds 6 pouces.

Cependant, il y a bien des perſonnes qui ne peuvent ſe perſuader que cette inclinaiſon ſoit venue d'un changement de terrain, qui ſeroit bien conſidérable ſur un ſi petit eſpace, & elles l'attribuent à l'intention biſarre du premier architecte; on le croit aſſez généralement dans le pays; & voici les raiſons qu'on en donne : 1°. la partie ſupérieure de la tour ſe redreſſe viſiblement, & elle eſt moins inclinée que le bas de la tour. 2°. La plate-forme ſupérieure eſt fortement inclinée; elle paroît l'être plus que le reſte de la tour ne l'exigeroit; ce qui a donné lieu de croire que l'architecte avoit eu deſſein de donner par cette inclinaiſon un ſpectacle ſingulier, & de faire un tour de force dans ſon art. 3°. Toutes les parties de la tour ſont encore ſi bien liées & ſi entières, qu'on a de la peine à croire qu'une ſi grande inclinaiſon ait pu ſe faire par l'affaiſſement d'une partie du terrain, ſans que

la maçonnerie en ait ſouffert. 4°. Cette tour a ſon eſcalier pris dans l'épaiſſeur même du gros mur, & de la manière qui étoit la plus propre à ſoutenir une tour bâtie exprès avec cette inclinaiſon. 5°. Quand même le terrain ſe ſeroit affaiſſé, l'on a peine à comprendre que ce pût être de 5 degrés. 6°. La tour des Gariſeudi à Bologne eſt inclinée de même, & beaucoup de perſonnes diſent que l'inclinaiſon lui fut donnée dans ſa première conſtruction, parce que, dit-on, les aſſiſes de pierres y ſont toutes horizontales, malgré l'inclinaiſon du total de la tour; on en conclut que l'idée bizarre de faire des tours inclinées, eſt une de celles qu'on ne peut révoquer en doute, & dont peut-être, dit-on, le clocher de Piſe eſt un exemple. Mais dans le temps même que ceci s'imprime, j'apprens par M. Canterzani qu'à la tour de Bologne, les aſſiſes de pierres ſont certainement inclinées; ainſi dans cette ville tout comme à Piſe, il paroît certain que c'eſt l'affaiſſement du terrain qui a produit l'inclinaiſon des tours. Auſſi Vaſari, Soufflot, la Condamine, M. Bernoulli, & la plupart des ſavans ſont de cet avis; cela eſt encore prouvé par l'affaiſſement que M. Perelli a remarqué dans la tour de l'obſervatoire de Piſe, bâtie vers 1735, & qui étoit déjà inclinée d'un pied en 1755; les colonnes inférieures du clocher de Piſe ſont plus enterrées à meſure qu'elles approchent du côté où eſt l'inclinaiſon, ce qui annonce bien l'inégalité du taſſement dans le ſol de cette tour.

Quand on eſt au-deſſus du clocher de Piſe, on voit les plus belles campagnes de tout côté: les bains de Piſe qui ſont à quatre milles de la ville, ſur le chemin de Lucques: le village d'*Acciano*, d'où part un aqueduc qui porte de très-bonne eau à Piſe; & la mer à cinq milles de Piſe, du côté du couchant; on diſtingue même le fanal de Li-

vourne pendant la nuit, quoiqu'il ſoit à 4 lieues de-là, vers le midi.

Le ſiége épiſcopal de Piſe eſt un des plus diſtingués de l'Italie; il fut érigé en archevêché en 1092. Les évêques de Piſe, depuis le commencement du quatrième ſiècle, ont tenu un rang conſidérable dans l'égliſe; les papes Urbain II, Innocent II & Alexandre III, déclarèrent l'archevêque de Piſe primat & légat né, en Sardaigne & en Corſe : il avoit en cette qualité la plus ample juriſdiction, viſitoit les égliſes, puniſſoit les évêques, excommunioit les juges, aſſembloit des conciles & dreſſoit des canons. Tous les chanoines de la cathédrale de Piſe ſont nobles, & ils ont le privilége de porter l'habit des cardinaux.

Il y a eu pluſieurs conciles célébrés à Piſe : celui d'Innocent II, en 1134, où l'anti-pape Anaclet fut excommunié; celui dont nous parlerons ci-après qui fut tenu dans le temps du grand ſchiſme, en 1409, & le conciliabule tenu ſous Jules II en 1511, où quelques cardinaux s'étoient réunis pour dépoſer le pape. Ce concile fut enſuite transféré à Milan & à Lyon; mais Jules II étant mort dans l'intervalle, cette aſſemblée n'eut pas de ſuite.

Parmi ces trois conciles, celui de 1409 eſt un des plus célèbres qu'il y ait eu dans l'égliſe; c'eſt-là que Pierre de Luna, anti-pape, ſous le nom de Benoît XIII, & Ange Corario, ſous le nom Grégoire XII, furent dépoſés, & qu'on élut Alexandre V (1).

Tout ce qui concerne ces conciles, doit être donné en détail dans l'hiſtoire eccléſiaſtique de Piſe, à laquelle travaille depuis long-temps le père *Mattei*, auſſi-bien que la vie de Pierre Filargo, ou Pierre de Candie, cordelier, qui, dans le concile de

(1) Voyez l'hiſtoire du concile de Piſe, par Jaques l'Enfant à *Utrecht*, 2 vol. *in*-4. 1731. Voyez auſſi Ughelti, Tronci, &c

1409, fut élu pape ſous le nom d'Alexandre V; cette vie avoit été écrite par Matthieu *Ronto*, Olivétain, qui vivoit dans ce temps-là; mais ſon ouvrage n'a jamais été publié.

CHIESA DE' CAVALLIERI, ou *San Stefano*, égliſe principale & conventuelle de l'ordre de S. Etienne; elle eſt ſur une place appelée la place des chevaliers; il y a vis-à-vis de la porte de l'égliſe une figure de marbre repréſentant Côme I, grand-duc de Toſcane, fondateur de l'ordre, au pied de laquelle eſt une fontaine d'auſſi mauvais goût que la figure; le tout eſt de Francavilla, ſculpteur Flamand. Dans l'intérieur de l'égliſe, ſur le premier autel à droite, il y a un tableau du martyre de S. Etienne, par Vaſari, & au premier autel à gauche, une adoration des Mages du Bronzin; l'ordonnance de ces tableaux eſt confuſe, & tout y eſt négligé, à l'exception du deſſin.

L'architecture du maître-autel eſt d'un goût mâle; il eſt de porphyre, auſſi-bien que les colonnes qui le décorent. Il y a deſſus cet autel un grand ſarcophage de même matière, au milieu du quel on a placé un ſiége de bronze, que l'on appelle la chaire S. Etienne : elle fut donnée en préſent par la cour de Rome au grand-duc Côme II : on y voit auſſi trois figures de marbre; celle du milieu repréſente S. Etienne, & les deux autres S. Paul & S. Michel : ces figures ſont médiocres; le deſſin de l'autel, ainſi que les figures dont je viens de parler, ſont de Jean-Baptiſte Foggini, architecte & ſculpteur Florentin.

On y voit une colonne de porphyre, ſur laquelle il y a des lettres grecques, qui annoncent qu'elle a 9 pieds; Phylander en parle dans ſon commentaire ſur Vitruve. L'orgue eſt une des pièces remarquables de cette égliſe. On y voit auſſi beaucoup d'étendards, de queues de chevaux, & autres dépouilles priſes ſur les Turcs par les chevaliers de

l'ordre de S. Etienne. Le prieur de cette égliſe eſt lieutenant du grand maître de l'ordre, *in ſpiritualibus.*

PALLAZZO DE' CAVALLIERI, palais de l'ordre de S. Etienne, ſitué ſur la même place : l'architecture eſt de George Vaſari; on y voit ſur la porte les buſtes de ſix grands maitres, à commencer par Côme I.

L'ordre de S. Etienne, qui eſt le grand ordre de la Toſcane, fut établi par Côme I, en 1561, pour défendre la Méditerranée contre les Turcs, & ſurtout les côtes de la Toſcane contre les Pirates. Il fut approuvé par le pape Pie IV; le P. Fontana en a écrit l'hiſtoire. L'ordre de S. Etienne entretenoit encore ſous le dernier grand-duc deux galères contre les Barbareſques; mais depuis que M. Touſſaint procura la paix entre la Toſcane & les Barbareſques, les chevaliers & leurs galères ſont devenus ſans emploi, & l'empereur a fait dépêcer ces bâtimens en 1755. L'Italie y a perdu, car ces galères étoient utiles à la ſûreté générale, & la Toſcane même pourra bien les regretter.

Les chevaliers étoient obligés de ſervir pendant trois ans ſur les galères, avant que d'être admis irrévocablement dans l'ordre, & de pouvoir venir par rang d'ancienneté à poſſéder celles des commanderies qui n'ont été fondées qu'à cette condition. Il y en a qui ſont purement à la nomination du grand-maître. Les chevaliers pendant leurs premières caravannes avoient une paie; lorſqu'ils vouloient dans la ſuite retourner au ſervice comme anciens, elle augmentoit.

Le grand-prieur eſt obligé de fixer ſa réſidence dans le palais de l'ordre, afin d'être plus à portée de régler les différens que les chevaliers pourroient avoir entr'eux ou avec d'autres ſur le point d'honneur; il y a auſſi des logemens pour les chevaliers profès. Dans un ſallon de ce palais, on a

peint les armes des chevaliers. On eſt admis dans cet ordre, ou par juſtice, à raiſon de la naiſſance, ou par grâce ſpéciale du grand-maître, ou enfin par droit de commanderie, comme en ayant fondé, ou étant deſcendant des fondateurs. Il y a au moins 400 chevaliers; ils ne ſont point obligés au célibat comme les chevaliers de Malte, mais ils font les preuves de nobleſſe, & le prince, qui en eſt le grand-maître, ne donne plus de diſpenſe, comme cela s'eſt pratiqué trop long-temps. Sous le règne précédent, on diſpenſoit quelquefois totalement de la nobleſſe, & l'on pouvoit l'acquérir en fondant une commanderie dans l'ordre; le fondateur en jouiſſoit lui & ſa famille, quelquefois même deux autres familles à ſon choix, après quoi elle appartenoit à l'ordre, ou plutôt au grand-maître. On a reſtraint aux gentilshommes ce droit de fondation, mais il s'étoit fait par ce moyen un grand nombre de commanderies; il y en a d'ancienneté, il y en a de grâce; l'ordre eſt très-riche: j'ai vu des Florentins qui craignoient que le prince n'acquît dans la ſuite par ce moyen tous les biens de la Toſcane.

Suivant le réglement du chapitre-général, tenu en 1728, on eſt obligé de prouver 5 degrés de nobleſſe de père, ſans compter le récipiendaire & la nobleſſe de la mère & de la grand'mère. Les deſcendans de ceux qui ont fondé des commanderies ſont obligés de juſtifier 2 degrés de nobleſſe du côté de leur mère, comme les chevaliers admis par juſtice; mais s'ils ne ſont pas en état de le faire, on les en diſpenſe, pourvu qu'ils augmentent la commanderie, fondée par leurs ancêtres, de mille écus. Tous les chevaliers portent ſur leur habit une croix à huit pointes de ſatin rouge, & ſur leur poitrine une petite croix d'or attachée avec un ruban couleur de feu.

Quand on procède à la réception d'un cheva-

lier, après lui avoir fait lire les ſtatuts de l'ordre, qu'il promet d'obſerver, on lui met l'habit & les éperons, & on lui donne la croix: on lui lit l'évangile; il tire ſon épée qu'il tient nue pendant tout ce temps, & promet d'être toujours prêt à l'employer pour la défenſe de la religion; cette lecture finie, le récipiendaire fait ſes vœux, & va embraſſer tous les autres chevaliers qui ſont préſens; c'eſt à-peu-près la même choſe dans tous les ordres militaires.

Les chevaliers de S. Etienne ont le droit d'arrêter un citoyen dans les occaſions de querelle, de tumulte; il leur ſuffit de dire: *per quanto ſtimate la grazia del Gran Duca, andate in arreſto.*

« Si vous faites cas des bontés du grand-duc, » allez-vous-en aux arrêts. » Et celui à qui ils ont adreſſé la parole, eſt obligé d'obéir ſur le champ.

S. MATTEO, égliſe remarquable par les peintures des deux frères *Melani* de Piſe; elle paroît plus élevée qu'elle ne l'eſt réellement; la perſpective y eſt ſi bien obſervée, qu'en ſe mettant dans le point qui eſt marqué ſur le pavé de la nef, par un carreau octogone de marbre noir, on voit un ſecond ordre s'élever au-deſſus de la corniche. Le ſujet de ce plafond eſt le Pére éternel au milieu de ſa gloire, recevant les Pères de l'ancien & du nouveau Teſtament. Pluſieurs des figures ſont priſes de Pierre de Cortone. Titi, pour excuſer ces peintures de leur larcin, dit que Raphaël en faiſoit autant, en s'appropriant les figures des bas-reliefs antiques: il ajoute même que pour empêcher que l'on ne pût deviner où il les avoit priſes, il alloit la nuit dans les rues de Rome les mutiler avec une maſſe de bois. Il n'y a que cet auteur qui cite un pareil fait, & il eſt contre toute vraiſemblance. Mais pour en revenir au plafond des Melani, c'eſt une belle machine de compoſition, mais plus remarquable du côté du goût que pour les autres parties de l'art.

Au maître-autel, Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple, par Pierre de Cortone. Les règles de la composition & les plans y sont bien observés, la couleur en est bonne; mais il pèche par une des parties essentielles, qui est l'expression. La figure du Christ est celle qui en a le moins; son action est d'ailleurs indécise.

Il y a plusieurs autres églises où l'on va voir des peintures estimées; de *Cimabué*, à S. Jérôme & aux Cordeliers; de *Giotto*, à S. Dominique; & du *Massiccio*, aux Carmes. On peut voir à ce sujet le livre de M. Titi.

L'observatoire de Pise, *Torre della specola*, a été bâti vers 1735, aux dépens de l'université, & meublé à grands frais de très-beaux instrumens: on y voit surtout un quart de cercle mural de 5 pieds de rayon, fait à Londres par Sisson, & qui a coûté 5000 livres de France; une lunette méridienne de 5 pieds, qui tourne sur un axe, ou instrument des passages; un quart de cercle mobile de 3 pieds de rayon; deux pendules de Graham, célèbre horloger de Londres; un téleſcope de 5 pieds, & l'on en attendoit de Londres un autre encore plus grand; une lunette avec un micromètre & son support, composé d'un très-grand nombre de pièces; une bousſole de déclinaison & une bousſole d'inclinaison, avec laquelle je reconnus le 21 Octobre 1765, que l'inclinaison de l'aiguille étoit de 73 degrés au-dessus de l'horizon du côté du midi.

M. Perelli, docteur en médecine, habile mathématicien, étoit à la tête de cet observatoire, avec 2800 livres d'appointemens, à la charge de payer un adjoint. Il a été remplacé par M. Slop, qui est docteur en droit, mais qui s'est occupé spécialement des observations astronomiques; il en a publié des recueils intéressans, & l'on peut le citer parmi les plus habiles astronomes de l'Eu-

rope. Nous avons parlé de l'obſervatoire de Milan, auquel on peut comparer celui-ci.

Le jardin de botanique eſt en face de l'obſervatoire; il fut fondé par Ferdinand, ſecond fils de Côme I, & qui avoit ſuccédé à ſon frère François-Marie de Médicis en 1587. Voici l'inſcription que l'on voit ſur la porte.

Ferdinandus Medices, Magnus Dux Etruriæ III.

Ut Adoleſcentes ſtudioſi paratum habeant locum, in quo fruticum herbarumque facultates & naturas pernoſcant, hortos inſtruendos curavit, domumque ſuâ pecuniâ emptam & ſcitè inſtauratam adjunxit, per quam eos ingredi cupientibus aditum patere voluit. A. S. CIↃ IↃC VI.

Ce jardin a été célèbre entre les mains de Michel-Auguſte *Tilli*, qui a donné le catalogue raiſonné des plantes qu'on y cultivoit (1). Il eſt très-vaſte; on y trouve encore pluſieurs plantes très-rares.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle, qui eſt contigu à ce jardin, eſt formé de trois petites ſalles, où il y a divers objets très-curieux, beaucoup de pétrifications, des défenſes d'hippopotame, qui ont 10 pouces de diamètre & 3 pieds de longueur, une collection rare de poiſſons, un corps Egyptien, embaumé, qu'on croit être plus ancien que les momies.

LOGGIA *de' Mercanti* eſt un grand bâtiment de marbre, décoré d'un ordre dorique en pilaſtres. Cette eſpèce de bourſe eſt ſituée près de l'une des extrémités du pont de marbre. Le grand-duc Ferdinand I la fit conſtruire en l'année 1606, tant pour ſervir de lieu d'aſſemblée aux marchands qui venoient de toutes parts traiter avec ceux de Piſe

(1) *Catalogus Plantarum Horti Piſani, autore Angelo Michaele Tilli, è Caſtro Florentino;* Florentiæ 1723, *in-fol.* avec 50 planches en taille-douce.

& de Florence, que pour y conſerver à l'abri du feu tous les papiers & regiſtres concernant le commerce. Le rez-de-chauſſée de ce bâtiment, où s'aſſembloient les marchands, eſt un portique d'ordre dorique; mais il n'y a de trigliphes que ſur ſes pilaſtres & ſur le milieu de ſes arcs, ce qui rend ſa friſe trop nue. Cette partie, quoique peu remarquable, eſt plus eſtimée que le premier étage; c'eſt dans celui-ci que les archives étoient placées autrefois; mais depuis que le commerce de Livourne a fait tomber celui de Piſe, ce bâtiment eſt devenu inutile.

A l'autre extrémité du même pont, il y a une maiſon à pluſieurs étages, ni belle ni laide, appelée *la Caſina de' Nobili*, « la petite maiſon des nobles »: ce n'eſt autre choſe qu'une ſalle où l'on s'aſſemble pour jouer & faire la converſation. Le palais du grand-duc, *Palazzo del Principe*, eſt ſitué ſur le quai de l'Arno; il a été agrandi depuis que le prince y vient faire quelque ſejour; il y a même paſſé un hiver avec ſa cour.

Il y a encore quelques édifices remarquables à Piſe: l'hôpital-général, les palais *Albizzi*, *Lanfranducci*, *Lanfranchi*. Il y a de bons tableaux à l'archevêché, & chez M. le chevalier de Seta.

Les quais & les ponts de Piſe font un très-bel effet. Il n'y a rien qui rappelle ſi bien la ſituation du quai de la mégiſſerie à Paris, que celui qui eſt ſur l'Arno, entre le pont de marbre & le pont de la fortereſſe: la conformité des ſites eſt frappante. Le quai de l'Arno eſt cependant plus large que celui de la Seine. En général les quais de Piſe ſont ſi agréables, qu'ils ſont la principale promenade de la ville, tant pour les gens de pied que pour les carroſſes.

A l'égard des ponts, le premier, qui eſt celui que l'on paſſe pour aller à Livourne, s'appelle *il Ponte a Mare*, parce qu'il conduit en effet du

côté de la mer : le ſecond, *Ponte Mezzo*, ou *il Ponte Marmo*, parce qu'il eſt tout de marbre ; il a été reconſtruit en 1660. La coupe en eſt belle, & il n'a que trois arches, quoique l'Arno ſoit très-large dans cet endroit. Le troiſième eſt le *Ponte alla Fortezza*, c'eſt-à-dire, qui conduit à la forteresſe. Ces ponts n'étant point couverts de maiſons comme quelques-uns de ceux de Paris, laiſſent jouir en plein du beau coup-d'œil de la rivière & de la campagne.

L'on donne tous les trois ans ſur le pont de marbre une fête très-ſingulière. Les Ciſpontins & les Tranſpontins, c'eſt-à-dire, le peuple de deçà & celui de delà de la rivière ſe diſputent le pont, dans un combat où ils ſont armés de maſſues de bois. Les combattans au nombre de 720 ſont revêtus de cuiraſſes, & portent en tête des caſques dorés. Les deux partis ſont diviſés en 12 compagnies de 60 hommes chacune, marchant ſous leurs enſeignes particulières. Après avoir fait la parade en public, ſix de ces compagnies ſe préſentent à l'une des extrémités du pont, & ſix à l'autre extrémité. Elles avancent en face l'une de l'autre à une certaine diſtance, laiſſant un petit intervalle au milieu du pont qui eſt marqué par une antenne fort élevée. Au ſignal donné par une boîte, on baiſſe l'antenne, & les troupes fondent les unes ſur les autres au ſon de divers inſtrumens. Les plus forts s'emparent du champ de bataille, & s'ils peuvent uſer de ruſe dans ce combat, ils n'en laiſſent pas échapper l'occaſion, mais il eſt défendu de ſe frapper. Cependant ce ſpectacle, qui ne dure guéres que trois quarts-d'heure, n'eſt jamais terminé ſans qu'il y ait beaucoup de bleſſés, quelquefois même des morts. Il y en eut un la première fois que le prince y aſſiſta en 1767, & il défendit cet exercice en 1769 ; mais en 1776 il a rendu la liberté de continuer cette eſpèce de

de gymnaſtique. C'eſt le ſeul veſtige qui ſoit reſté en Europe des ſpectacles d'athlètes ſi fameux dans la Grèce & à Rome: on ignore l'origine du combat de Piſe (1).

On a prétendu que c'étoit une inſtitution faite à l'imitation des jeux olympiques, par Pelops, fils de Tantale, roi de Phrygie, fondateur de Piſe. Les autres prétendent que ces jeux furent établis à Piſe par Néron; quelques-uns croient que ce fut en mémoire de la défaite de Muſetto, roi de Sardaigne, l'an 1005, ſur le pont de Piſe; mais il n'y a là-deſſus que de l'incertitude: & Borghi, après avoir rapporté ſix opinions différentes à ce ſujet, convient qu'il n'eſt pas poſſible de décider la queſtion.

On fait auſſi une illumination tous les trois ans le jour de S. Remi, patron de la ville; elle eſt auſſi fameuſe que celle de Palerme, le jour de Ste. Roſalie; elle coûte 5 à 6 mille *ſcudi*.

Il y a beaucoup de grandes tours à Piſe; c'étoit autrefois une marque de diſtinction qu'on accordoit à ceux qui avoient exercé la magiſtrature.

La ville n'eſt fermée que par un foſſé & d'anciennes murailles, flanquées de vieilles tours. Les Florentins après l'avoir priſe y firent bâtir trois forts, dont deux ſont très-peu de choſe; le ſeul qui ait quelque apparence eſt proche de la porte S. Marc du côté de Florence.

Piſe a produit des ſujets illuſtres dans l'égliſe, dans les ſciences & dans les arts: tel eſt le pape Eugène III, diſciple de S. Bernard, élu en 1145. C'eſt celui qui ſe réfugia en France, & qui fit la conſécration de l'égliſe de Montmartre l'an 1146.

---

(1) On peut voir une ample diſſertation ſur ce ſujet dans l'ouvrage qui a pour titre: *Oplomachia Piſana, ovvero la bataglia del ponte di Piſa, deſcritta da Camillo Ranier Borghi, nobile Piſano, alfiere d'infanteria; in Luccá* 1713, 182 *pag. in*-4.

Voyez auſſi la *Ginnaſtica di Mercuriale*.

Léonard Fibonacci, qui apporta du Levant en Italie les chiffres indiens, vers l'an 1250.

Renerius, qui a écrit sur la Pathologie; le P. Barthelemi Dominicain, qui a écrit sur la théologie morale, & dont l'ouvrage célèbre est connu sous le nom de *Somma Pisanella*.

Galilée, dont nous avons parlé plusieurs fois; Arnolfe, Nicolas & Jean de Pise, artistes célèbres, que nous avons cités également, & dont les vies se trouvent dans Vasari.

Cette ville est encore actuellement le centre des études de la Toscane, l'on y vient étudier de toutes les provinces voisines, & il n'y a point d'université en Italie où il y ait plus de gens distingués.

L'UNIVERSITÉ de Pise est fort ancienne; Accurse, Bartole, Cesalpin & beaucoup d'autres l'ont rendue célèbre; le grand-duc Côme I, mort en 1574, la rétablit & lui donna un nouveau lustre; il y fit venir Alciat pour enseigner le droit, & plusieurs autres personnages distingués. Elle a 16000 écus du pays, qui font près de 90000 livres de France, revenu fort considérable, qui se prend sur la dîme ecclésiastique, & que les papes ont concédé à l'université. La répartition s'en fait par le grand-duc entre les différens professeurs, qui sont au nombre de 42, & dont les appointemens vont depuis 840, jusqu'à 2800 livres, suivant l'ancienneté.

Ces professeurs sont nommés par le prince pour trois ans seulement; au bout de trois ans on confirme pour l'ordinaire leurs nominations, & l'on augmente leurs appointemens. Les fonds de réserve s'emploient à acheter des livres & des instrumens, ou à d'autres établissemens littéraires; l'université a fait bâtir un bel observatoire à ses dépens, comme je l'ai remarqué ci-dessus, & en 1776 elle y a placé une bibliothéque de 18000 volumes.

Le chef de l'univerſité, *Proveditore generale dello ſtudio*, eſt chargé de veiller à l'obſervation des réglemens; cet emploi eſt uni à celui de prieur de l'égliſe conventuelle de l'ordre de S. Etienne, & de lieutenant *in ſpiritualibus* du grand-maître de l'ordre. M. Cerati l'étoit en 1765, M. Angelo Fabroni lui a ſuccédé; il a fait un Journal littéraire, & il a donné les vies de pluſieurs hommes célèbres d'Italie, écrites en latin.

Il y a pluſieurs colléges à Piſe; voici les principaux: *Collegio Ferdinando*, fondé en 1587, où demeuroit Bartole; quarante jeunes gens y ſont élevés pendant ſix ans, aux frais de différentes villes de la Toſcane. *Collegio della Sapienza*, où il y a trente-neuf écoliers élevés aux dépens du prince. Collége *Ricci*. Collége *del Pazzo*; ils ont chacun cinq ou ſix bourſiers.

Les leçons publiques des profeſſeurs de l'univerſité ſont fort courtes, elles ne durent guères qu'un quart-d'heure, mais elles ſont ſuivies d'une réviſion qui ſe fait en particulier: il y a environ 70 leçons publiques par année; mais les profeſſeurs ſont auſſi obligés de faire chez eux des leçons particulières & gratuites, dont le nombre n'eſt pas fixé. Il y a quelquefois des profeſſeurs qui profitent de leur crédit, non-ſeulement pour ne pas faire des leçons particulières, mais encore pour ſe diſpenſer des leçons publiques; cet abus eſt de tous les pays; c'eſt aux miniſtres à y veiller.

Parmi les 42 profeſſeurs de l'univerſité de Piſe, il y en avoit, en 1765, de très-diſtingués. Je vais parler d'abord de ceux qui ſont morts depuis mon voyage, & de ceux qui ont quitté cette ville.

M. *Soria*, profeſſeur de phyſique, connu encore par pluſieurs bons ouvrages de métaphyſique; il eſt mort en 1767, & M. l'abbé Magnanima a fait imprimer ſon éloge en 1777.

M. *Perelli*, de Bibbiena, ancien profeſſeur d'aſ-

tronomie, un des meilleurs mathématiciens de l'Italie; il étoit auſſi docteur en médecine & ſavant dans le grec. Voici les titres de ſes ouvrages : *Relazione della viſita per il regolamento dell' acque, delle tre legazioni*, &c. — *Appendice alle ſezioni coniche del P. Grandi. Varj problemi ſciolti. Seconda prefazione alle oſſervationi aſtronomiche del ſig. Slop.— Interpretazione di una lapide antica*, &c.

Le P. Odoardo *Corſini*, Scolopie, a laiſſé des ouvrages intéreſſans ſur la littérature grecque, *Faſti Attici*, &c. il étoit très-verſé dans les antiquités, la phyſique; il a écrit ſur les eaux de la Chiana, &c.

Le P. Jean-Laurent *Berti*, Auguſtin, grand théologien, mort en 1766; le P. *Monilia*, Jacobin, profeſſeur en théologie, habile métaphyſicien, qui avoit écrit contre les matérialiſtes dans un bon ſtyle; M. *Martini* qui a imprimé une deſcription topographique des environs de Piſtoia & de ſes productions naturelles, & dont il y a auſſi un ouvrage d'algèbre; M. *Calvi*, médecin, auteur de pluſieurs diſſertations.

M. *Verney*, gentilhomme Portugais, auteur d'un Traité de logique.

M. Flaminio *dal Borgo*, connu par un livre ſur les antiquités de Piſe.

C'eſt dans l'univerſité de Piſe, que M. le marquis *Tanucci* étoit profeſſeur en droit, lorſque le roi de Naples l'attira près de lui pour le faire miniſtre d'Etat.

Le P. *Friſi*, Barnabite, mathématicien célèbre dont nous avons parlé à l'article de Milan, a profeſſé les mathématiques à Piſe. M. *Fontana*, phyſicien du grand-duc, y étoit profeſſeur, ainſi que M. *Gatti*, qui s'eſt enſuite diſtingué à Paris, par ſes ſuccès dans l'inoculation, & qui eſt aujourd'hui à la cour de Naples.

Je vais citer actuellement tous les profeſſeurs actuels qui ſont connus par des ouvrages imprimés.

Le P. *Faſſini*, Dominicain de Racconigi, profeſſeur en théologie, a donné un grand nombre d'ouvrages ſur l'interprétation de l'écriture, ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique, & ſur divers autres genres d'érudition.

Le P. Raimond *Adami*, de Piſtoia, de l'ordre des Servites, profeſſeur de théologie, célèbre par ſon érudition, a écrit ſur les antiquités; il a donné une conſultation théologique en faveur de l'inoculation, des notes dans l'Encyclopédie imprimée à Luques; 27 volumes du journal *de' Letterati*, qui paroiſſoit tous les ſix mois, & des poëſies italiennes.

Le P. *Mattei*, Cordelier conventuel, de Piſtoia, a donné des ouvrages ſur les égliſes de Sardaigne & de Piſe, ſur la vie du frère Helie, général des Franciſcains, l'éloge du P. Miſſorio, &c.

M. *Georgi* de Volterra, profeſſeur de droit, une diſſertation ſur des monumens étruſques, trouvés dans ſon pays.

M. *Meccioni*, de Prato vecchio, des ouvrages ſur la diplomatique, ſur le droit féodal, & l'hiſtoire de la juriſprudence.

M. *Toſi*, de Florence, profeſſeur de droit, a donné divers ouvrages ſur la philoſophie newtonienne, traduits en italien avec des notes.

M. Léopold André *Guadagni*, de Florence, pluſieurs ouvrages de droit, des inſtituts fort eſtimés, & une diſſertation, où il examine ſi le manuſcrit du Digeſte, qui eſt à Florence, eſt bien l'original de l'empereur Juſtinien.

M. Jean-Marie *Lampredi*, de Florence, des ouvrages de droit public, des poëſies, des diſſertations ſur la philoſophie des Etruſques, & leur juriſprudence.

M. le docteur *Vannucchi*, de Caſtel Fiorentino, des diſſertations ſur les fiefs & autres ſujets, & 3 volumes de poëſies eſtimées.

M. *Poggi*, de Livourne, une dissertation sur le droit d'asile.

M. le docteur Dominique *Brogiani*, de Florence, professeur d'anatomie; une dissertation sur les venins des animaux.

M. *Bertinghieri*, de Pansacco, professeur de chirurgie; plusieurs dissertations sur la physiologie, & sur différentes maladies.

M. *Vespa* a donné un traité des accouchemens.

M. Joseph-Antoine *Slop*, de Trente, a donné 3 volumes d'observations astronomiques, en 1769, 1774 & 1777, avec les conséquences qui en résultent, plusieurs mémoires d'astronomie, & des observations, avec une théorie de la nouvelle planète de Herschel, en 1782.

M. *Tommasini*, de Pietra Santa, professeur d'algèbre, a donné un ouvrage sur l'algèbre, & son application à la physique; & un sur les questions de *maximis & minimis*.

Le P. Ottaviano *Cametti*, de Verceil, de l'ordre de Vallombreuse, a donné des élémens de géométrie, de méchanique, d'hydraulique, & une dissertation, pour prouver que Galilée est le premier qui trouva les véritables lois du mouvement.

M. Charles-Alphonse *Guadagni*, de Florence, professeur de physique expérimentale, a donné des dissertations de physique sur l'évaporation, sur un baromètre portatif, &c.

M. *Nelli*, chevalier de l'ordre de S. Etienne, étoit intendant des eaux, *Proveditore del ufficio dei fossi di Pisa*; j'ai cité son ouvrage sur l'histoire littéraire de Florence.

M. *Branchi*, de Torre Fiorentino, professeur de chimie; l'examen des eaux d'Agnano, & de Pillo; des lettres sur deux mémoires de M. Cadet, de l'académie des sciences de Paris; une introduction à la chimie.

M. *Pignotti*, d'Etrezzo, professeur de physique,

a fait des obſervations météorologiques ; des fables & des nouvelles, ſoit originales, ſoit traduites de divers auteurs.

M. le docteur Pierre *Roſſi*, de Florence, profeſſeur de dialectique, une traduction du poëme grec de Leandre & Hero ; des expériences ſur des plantes qui paſſent pour dangereuſes.

M. *Sarti*, de *Borgo Sanſepolcro ; dialecticarum inſtitutionum libri duo. Pſychologiæ Specimen.*

Le P. *Antonioli*, de Corregio, Scolopie, des inſtitutions de langue grecque, des diſſertations ſur une pierre étruſque ; il eſt auſſi grand métaphyſicien.

M. *Malanima*, de Piſe, la traduction d'un ouvrage hébreu ſur Iſaïe.

M. Giovanni *del Turco*, de Florence, bibliothécaire de l'univerſité, des éclairciſſemens ſur le livre de Newton, & une traduction en vers des premiers livres de l'Iliade ; il travaille actuellement à la relation de ſes voyages, & à l'hiſtoire de la dernière guerre des Ruſſes.

On peut juger par l'étendue de ce catalogue des auteurs vivans qui ſont à Piſe ; combien il doit y en avoir dans d'autres villes d'Italie, où je n'ai pu me procurer des renſeignemens auſſi détaillés. J'ajouterai qu'il y a encore à Piſe d'autres profeſſeurs diſtingués, mais qui n'ayant rien publié, ne ſe trouvent point dans le catalogue précédent.

On y imprime auſſi un Journal de Littérature, comme à Rome, à Veniſe, à Florence, à Modène, & à Macerata.

La ville de Piſe n'eſt point riche, malgré tout l'avantage de ſa ſituation ; on n'y compte pas quarante perſonnes qui aient équipage, quoiqu'en Italie ce ſoit un des premiers objets de luxe.

En 1769, le général Orlow, avec beaucoup d'autres Ruſſes, paſsèrent quelques mois à Piſe,

d'où ils faiſoient préparer ce qui étoit néceſſaire pour la flotte ruſſe qui devoit arriver dans la Méditerranée ; ils y laiſsèrent beaucoup d'argent.

On conſtruit à Piſe de petits navires qui deſcendent l'Arno, & vont ſur la côte de Toſcane.

Les fleurs artificielles qui ſe font au couvent de S. Matthieu ſont eſtimées. D'ailleurs il y a eu fort peu de commerce à Piſe, depuis le temps où l'on fit un port à Livourne.

Le bras de Piſe, *Braccio*, eſt le même qu'à Florence, il a un pied 9 pouces & 6 lignes $\frac{444}{1000}$, meſure de Paris.

La meſure des terres, appelée *Stioro*, eſt compoſée de 66 cannes quarrées, chacune de cinq bras en tout ſens, ce qui revient à-peu-près à 147 toiſes de ſurface ; ou la ſixième partie d'un arpent de Paris.

Le climat de Piſe eſt fort doux ; cependant en 1755 il y geloit, au point que l'Arno étoit glacé ; mais cela ne s'étoit pas vu depuis plus de 30 ans. Ce grand hiver fit périr beaucoup de citronniers & d'orangers qui croiſſoient en eſpalier ; ceux qui étoient en plein vent furent plus épargnés. Il y en a de fort beaux & en très-grand nombre dans les jardins, les cours & les cimetières de cette ville.

La manière de s'habiller à Piſe eſt la même qu'à Florence. Les femmes de la campagne portent dans les cheveux beaucoup de fleurs artificielles, & deux rangs de gros grelots d'argent au-deſſus de leur chignon, qui eſt natté & arrêté enſuite avec une groſſe aiguille d'argent. Elles portent auſſi des chapeaux de paille, & ont ordinairement une eſpèce de colerette de drap d'écarlatte ou d'autre couleur, qui n'excède pas par-devant leur tour de gorge, mais qui deſcend par-derrière juſqu'au milieu du dos ; cet ajuſtement leur va très-bien, & elles ſont en général très-jolies.

LES BAINS de Piſe, *Bagni di Piſa*, à une lieue & demie au nord de la ville, ſont les plus célèbres & les plus fréquentés qu'il y ait en Italie ; ce ſont des eaux thermales, qui ont depuis 22 juſqu'à 38 degrés de chaleur ; elles ſont ſituées à S. Giuliano, dans la plaine qui eſt entre *monte Bianco* & *monte di Caldocoli* ; nous en avons une deſcription très-détaillée & très-inſtructive, donnée par *Cocchi*. En 1743, le comte de Richecourt obtint de l'empereur un ordre pour y faire bâtir de fort beaux bains. Ils conſiſtent en cinq corps de bâtimens tous ſéparés les uns des autres, qui décorent une place ; le plus élevé ſert à l'habitation des malades, les quatre autres, qui ſont plus bas, renferment vingt-neuf bains, ſix douches & deux étuves. Il n'y a rien de plus commode & de mieux entendu que leur diſtribution. Chaque bain eſt pratiqué dans une petite chambre, & ſe remplit avec un robinet d'eau thermale, venant de la ſource même. Cette eau eſt d'une chaleur que l'on ſupporte aiſément. On fait deſcendre les malades dans le bain par un petit degré, ils s'aſſeient ſur un banc de pierre, & ne prennent d'eau que juſqu'à la hauteur qu'ils veulent. A l'égard des douches, il y a des robinets élevés dans des chambres diſpoſées à cet effet, d'où l'on fait tomber l'eau ſur le corps des paralytiques : dans le même endroit ſont des chaiſes percées, garnies de canules qui reçoivent l'eau directement de ſa ſource, de ſorte qu'en s'y plaçant on peut facilement prendre un remède ſans avoir beſoin, pour l'introduction de l'eau, d'une autre puiſſance que la peſanteur de celle du réſervoir. Cette façon qui eſt très-commode n'a qu'un inconvénient, c'eſt que l'on ne peut pas ſavoir au juſte la doſe d'eau que l'on prend.

Les étuves ſont également bien diſpoſées ; ce ſont des chambres placées ſur la ſource même,

dont le parquet eſt de planches trouées, & au travers deſquelles toute la chaleur de la ſource ſe communique à celui qui eſt dans l'étuve. Chaque bain ou douche a une chambre à feu à côté, où l'on peut s'eſſuyer, & il y a une grande galerie où ceux qui boivent l'eau peuvent ſe promener à couvert.

Enfin, il y a deux beaux bains de marbre pour ceux qui ſe baignent en ſociété.

Le bâtiment principal, appelé *il Caſino de' Bagni*, plus élevé que les quatre dont nous avons parlé, a une façade principale, qui n'a que cinq croiſées de largeur ſur la place; mais il s'étend beaucoup ſur les côtés, & occupe un grand emplacement. Le premier étage de cette façade eſt décoré de la manière la plus ſimple, l'on n'y a employé que des boſſages & refends peints en gris; mais cette couleur tranche trop ſur l'enduit blanc du bâtiment. L'intérieur eſt uniquement deſtiné à loger ceux qui veulent prendre les eaux; ils y ont tous un appartement complet, une belle cuiſine par le bas, & des endroits pour loger des domeſtiques à leur portée; les plaiſirs qui peuvent contribuer à rendre les remèdes efficaces n'y ſont pas négligés: au centre de cet édifice, l'on a pratiqué quatre chambres pour jouer, & au milieu un ſalon où l'on danſe, avec une tribune pour la muſique: à l'extrémité des quatre chambres, il y a des terraſſes pour la promenade.

La ſituation de la chapelle mérite auſſi d'être remarquée: elle eſt hors des appartemens, adoſſée contre le roc de la montagne, & placée ſi avantageuſement, que tout le monde peut de ſa chambre entendre la meſſe & voir le prêtre à l'autel.

Il y a pluſieurs maiſons nouvellement bâties où les étrangers peuvent loger.

Au devant du bâtiment, il y a une grande place décorée de deux fontaines. Ce ſont deux vaſes poſés ſur des piédeſtaux; de chacun des vaſes partent deux robinets qui dégorgent dans des coquilles.

C'eſt ſur cette place que donne le chemin de Luques, qui paſſe ſur un pont placé vis-à-vis la maiſons de bains. Ce pont eſt ſur un bras du Serchio.

Près de Ripafratta ou Librafatta, deux lieues au nord de Piſe, on voit les ruines d'un ancien aqueduc, que M. Jagermann regarde comme un des beaux reſtes d'antiquité en Toſcane. On nomme le village Caldaccoli, (calidæ aquæ) & l'on y voit encore le réſervoir où commençoient les arcades de l'aqueduc ancien.

Aſciano, village où il y a des eaux acidules, décrites par Janus Plancus, & dont M. Meſny a donné l'analyſe en 1757. Ce village eſt à 4 milles de Piſe; c'eſt de-là que viennent les eaux qui arrivent à Piſe par un aqueduc.

L'égliſe de S. Pietro a Grado, à 5 milles de Piſe vers le midi, eſt fort vaſte. On y voit une inſcription, ſuivant laquelle S. Pierre, allant d'Antioche à Rome, aborda dans cet endroit, & y éleva un autel, l'an 44 de Jéſus-Chriſt, à l'endroit même où eſt une chapelle placée dans le milieu de l'égliſe.

Dans le veſtibule, on a muré une pierre milliaire, en marbre de Piſe, l'inſcription eſt effacée: M. Clementelli en a fait le ſujet d'une diſſertation.

La Chartreuſe, qui eſt à 7 milles de Piſe, mérite auſſi d'être vue.

Après avoir donné la deſcription de Piſe, nous paſſerons à celle de Livourne, qui eſt au midi de Piſe; enſuite à celle de Luques, qui eſt du côté du nord, d'où nous retournerons à Florence par Piſtoia.

Si l'on retournoit de Piſe à Florence par la route directe, on n'auroit que huit poſtes, qui ſont 54 milles du pays.

Mais il y a auſſi des voyageurs qui vont de Florence à Piſtoia, Luques, Piſe, Livourne, & qui reviennent à Piſe, pour y prendre la route de Sienne & de Rome, ſans retourner à Florence; & comme cette méthode eſt aſſez ordinaire, peut-

être même la meilleure, je vais parler ici de la route de Piſe à Sienne.

De Piſe à Sienne, qui eſt l'orient, il y a 24 lieues; on en fait 8 le long de l'Arno, & l'autre le long de l'Elſa, rivière dont la ſource eſt fort près de Sienne.

De Piſe aux *Fornacette*, il y a 4 lieues, ou compte une poſte.

Des *Fornacette* à *San Romano*, 4 lieues, une poſte.

De *San Romano* à *la Scala*, 3 lieues, demi poſte.

De *la Scala* à *Cambiano*, 2 lieues, une poſte.

Avant d'arriver aux *Fornacette*, on côtoie l'Arno ſur une chauſſée, qui ſe rompt quelquefois dans les grandes eaux, & alors la campagne eſt entièrement inondée. On paſſe un peu plus loin un grand pont de briques dans un endroit où la chauſſée ceſſe de côtoyer le fleuve. Ce pont eſt pratiqué uniquement pour faciliter l'écoulement des eaux de la plaine après les grandes pluies, & pour empêcher qu'elles ne renverſent la chauſſée.

A une lieue de Fornacette ou à 5 lieues de Piſe, on trouve le bourg de Ponte d'Era, ou Poute à Era, où l'on paſſe la rivière d'Era ſur un pont. A une lieue de Ponte d'Era, on paſſe ſur un autre pont la Sicchina, petite rivière fangeuſe. Il n'y a qu'une demi-lieue de ce pont à San Romano. Pendant toute cette poſte, on côtoie encore de temps en temps l'Arno.

La quantité de petites rivières que l'on trouve ſur cette route ne contribue pas peu à fertiliſer le pays. A 1 mille de San Romano & à 9 lieues de Piſe, on traverſe la rivière d'Ebola ſur un pont de briques de deux arches, qui eſt aſſez joli. Enfin, à deux cent pas de ce pont, & à 5 lieues de Ponte d'Era, vis-à-vis l'*Oſtelleria Bianca*, on laiſſe à gauche le chemin de Florence, qui eſt à 9 lieues de diſtance, & l'on tourne à droite pour aller à Sienne par un chemin de traverſe. De l'*Oſtelleria Bianca* à Cambiano, il n'y a que 2 lieues.

De *Cambiano* à *Poggibonſi*, 5 lieues, une poſte & demie.

De *Poggibonſi* à *Caſtiglioncello*, 2 lieues, une poſte.

De *Caſtiglioncello* à *Sienna*, 3 lieues, une poſte.

On paſſe la petite rivière de la Piſciola ſur un pont qui eſt à une lieue de Cambiano. A une lieue & demie de ce pont, on voit ſur la gauche le château & le village de *Certaldo*, à une lieue & demie de diſtance, ſur la croupe d'une montagne, où il forme une vue dans le goût de celles que choiſiſſoit le Pouſſin.

Certaldo eſt la pratie de Bocace, dont nous avons parlé ci-deſſus, il y mourut en 1375, & l'on y montre encore ſa maiſon, décorée par une inſcription en marbre, qui apprend à la poſtérité que c'eſt là où habitoit ce célèbre écrivain : *Has olim exiguas coluit Boccacius ædes.*

On y voit auſſi ſon tombeau dans l'égliſe S. Jacques. Il y a une épitaphe qu'il s'étoit faite lui-même; une autre par Salutari, & une troiſième qui fut faite par Tedaldi, & placée en 1503.

Près du village eſt une colline appelée *Poggio del Bocaccio*, parce qu'on prétend que c'étoit ſa promenade favorite; le ſommet eſt une plaine ornée de deux allées, & plantée de vignes & d'arbres fruitiers.

La colline eſt ſi abondante en pétrifications, que la culture en ſouffre conſidérablement. On a trouvé dans les environs, auprès de l'abbaye de S. Barthelemi, des médailles, des idoles de bronze, & de petites boules de verre, qu'on croit avoir ſervi anciennement à la parure des femmes.

L'égliſe de Paſſignano, riche en tableaux, eſt à 4 lieues plus loin.

En ſortant de Certaldo, on paſſe la Guena ſur un pont de deux arches. A deux lieues de ce pont, on paſſe à gué la petite rivière appelée *Stagio* ou *Staggio*, tout près de Poggibonſi, qui eſt ſur

la route de Florence à Sienne, dont nous parlerons plus loin.

Près de Poggibonſi, il y a une belle terre de la maiſon Riccardi, on l'appelle Strozzavolpe.

Depuis Poggibonſi on paſſe encore deux fois la Stagia ſur deux ponts de briques, à une demi-lieue & à une lieue de Poggibonſi. On la paſſe encore deux fois à gué depuis Caſtiglioncello ; la première fois au ſortir de Caſtiglioncello, & la ſeconde fois à une lieue plus loin.

Le chemin de Piſe à Poggibonſi eſt très-bon, mais les 4 lieues qu'il y a de Poggibonſi à Sienne ſont fort mauvaiſes, & il y a toujours à monter & à deſcendre.

CHAPITRE XXVI.

Deſcription de Livourne & de ſes environs.

LIVOURNE, en italien, *Livorno*, eſt une ville d'environ 30 mille ames (1), ſituée à 6 lieues de Piſe, & à 20 lieues de Florence ; c'eſt le ſeul port de la Toſcane, & le ſiége principal du commerce de tout l'Etat.

La république de Piſe, qui étoit autrefois puiſſante par le commerce maritime, avoit ſon principal port à 4 lieues de Piſe, entre l'embouchure de l'Arno & Livourne, qui eſt 5 lieues plus au midi ; & il s'appeloit *portus Piſanus*. On en peut voir l'hiſtoire au commencement du ſecond volume de M. Targioni, où elle occupe 140 pages, y compris l'hiſtoire ancienne de Livourne. Ce port fut preſqu'entièrement détruit en 1268, par Char-

(1) Il y en a qui diſent 50 mille, mais je crois qu'ils ſe trompent.

les, duc d'Anjou, à la tête des Florentins, & par les Génois dans l'année 1284, qui fut l'époque principale de la décadence de Piſe : les Guelfes achevèrent de le combler vers l'an 1290, & il n'en reſte plus aucun veſtige, ſi ce n'eſt des tours que l'on croit en avoir été des dépendances, *torre magna* ou *magnano*, & deux autres tours qui ſont plus près de Livourne, *torre della Fraſchetta* & *la torretta* ; celle-ci eſt dans l'intérieur des terres au nord de Livourne, vers un chemin qui conſerve encore le nom de *Strada vecchia di Porto Piſano* (Targioni, Tom. II, pag. 106).

Le territoire où eſt actuellement Livourne s'appeloit alors *Caſtrum Liburni* ou *de Livorna* ; on voit qu'en 1120, il appartenoit à l'archevêque de Piſe ; il fut enſuite concédé par les empereurs aux marquis de Livourne, qui le poſſédèrent long-temps. Avant l'année 1279, il n'y avoit point de murailles à Livourne, la jalouſie des républiques de Gênes, de Florence & de Luques fit que ce village & les reſtes de *Porto Piſano* furent ſouvent attaqués & ruinés, ſpécialement en 1362, par Pierino Grimaldi, à la tête de 4 galères génoiſes, & en 1364, par les Florentins, qui n'y laiſsèrent pas une maiſon ſur pied. (M. Targioni, Tom. II, pag. 56).

En 1404, Gabriel-Marie, fils naturel du grand Galeas Viſconti, duc de Milan, qui étoit maître de Piſe ayant eu recours pour s'y maintenir, à Charles VI, roi de France, qui étoit alors maître de Gênes ; il remit *Porto Piſano* & *Livorno* entre les mains du maréchal de Boucicaut, qui en 1407, les rendit aux Génois, ceux-ci, en 1421, vendirent Livourne aux Florentins ; le port que la nature y avoit formé commençoit à devenir intéreſſant ; car les auteurs obſervent que l'acquiſition que les Florentins avoient faite de Piſe en 1406 étoit regardée comme inutile, juſqu'au temps où ils y réunirent Livourne.

En 1439, les Florentins firent bâtir à Livourne la tour *Marzocco*, qui servit à empêcher en 1484 la descente des Génois. Lorsque Pierre de Médicis voulut établir son pouvoir à Florence, un de ses premiers soins fut de s'assurer de quelques forteresses & de quelques places de la Toscane. Lorsqu'ensuite il eut été exilé & qu'il voulut s'étayer de la puissance de Charles VIII, il lui remit les places dont il pouvoit disposer, & spécialement Livourne; il y vint une garnison françoise en 1494; mais l'année suivante Livourne fut rendue aux Florentins. On voit qu'alors il n'étoit plus question de *Porto Pisano*; les atterrissemens que la mer y avoit causés, avoient achevé de le rendre inutile; cet inconvénient auroit encore lieu à Livourne sans les soins continuels que l'on prend pour nettoyer le port. Dès-lors tout le commerce se faisoit par le port de Livourne, & la ville s'augmenta. Ce fut à Livourne qu'on fit, en 1408, l'ouverture du concile de Pise; le pape Eugène IV, en 1434, s'y réfugia déguisé en religieux, pour aller ensuite à Florence, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang.

Le duc Alexandre de Médicis fit fortifier Livourne en 1537, & fit bâtir ce qu'on appelle actuellement *Fortezza vecchia*, que l'on a augmentée dans la suite; on y voit les armes du duc avec cette inscription : *un solo Signore, una sola legge*, ce qui annonçoit la nouvelle domination des souverains de la Toscane.

Le grand-duc Côme I en fit un port franc, y attira beaucoup de Grecs, & accorda des priviléges considérables en 1548, à ceux qui viendroient s'y établir; il augmenta la ville, il fit construire dans l'ancienne forteresse le beau puits, dont l'eau est célébrée par Redi (Op. Tom. VII, pag. 56), fit élever un fanal & agrandir le port, ou plutôt il le fit construire tout à neuf. François I son fils, augmenta

augmenta l'enceinte de la ville en 1577, & ſon frère Ferdinand I fit conſtruire le nouveau mole qui s'appelle encore *Molo Ferdinando;* il a 225 toiſes de long.

On commença vers 1604 la conſtruction de la nouvelle fortereſſe; en 1606, on fit des aqueducs & des fontaines; Ferdinand I n'oublia rien pour contribuer à la grandeur & à la population de Livourne; il mérita à juſte titre le monument qu'on lui éleva ſur le port, & dont nous parlerons plus bas.

En 1626, Ferdinand II fit faire le nouvel arſénal, (*Magri* 145 & ſuivant. *Targioni* II, 104). En 1646, on conſtruiſit la nouvelle douane; en 1629, on fit la partie de la ville qui eſt entre la vieille fortereſſe & la neuve, qui eſt appelée *Venezia*, ou nouvelle Veniſe, à cauſe des canaux dont elle eſt percée, & ſur leſquels on tranſporte les marchandiſes dans des chaloupes juſqu'aux portes des magaſins. Enfin Livourne, qui n'étoit qu'un village il y a 200 ans, eſt devenue une des villes les plus conſidérables de la Toſcane, & l'un des fruits les plus importans de la puiſſance & des ſoins de la maiſon de Médicis. On peut voir l'hiſtoire & la deſcription de Livourne & de ſes environs, traitée fort au long, dans le ſecond volume des voyages de Targioni.

Livourne a extérieurement 2 milles de tour, mais elle eſt trop petite pour le nombre de ſes habitans, & les loyers y ſont très-chers. Elle eſt fortifiée du côté de terre par des baſtions avec de larges foſſés pleins d'eau, ſoutenus par différens ouvrages; & l'on y entretient 2000 hommes de garniſon. Cette ville eſt bien bâtie, la plupart de ſes maiſons ſont de briques avec des chaînes de pierres de taille; les rues ſont droites & bien pavées. Une de ſes principales commodités eſt d'avoir un canal de 5 lieues de long qui aboutit dans l'Arno, &

par lequel on va de Livourne à Piſe pour 10 ſous.

La ville a environ 350 toiſes de longueur & autant de largeur. Il y a une grande & belle place, *Piazza grande*, de laquelle on voit les deux portes oppoſées; ſavoir, la porte *Colanella*, qui regarde la mer, & la porte de Piſe, *porta Piſa*, du côté du continent, à laquelle conduit une large rue appelée *via grande*. Les bâtimens de la place ne ſont pas très-réguliers; mais on y voit l'égliſe principale, *il Duomo*, & le palais ducal, *Palazzo del Principe*, où le grand-duc loge quand il vient à Livourne.

On y voit auſſi une fontaine; l'eau n'en eſt pas trop bonne, cependant le peuple en boit; on ſe ſert de l'eau des citernes, mais ceux à qui leurs facultés le permettent, en font venir de Piſe pour leur boiſſon.

En allant voir le port de Livourne, la première choſe que l'on remarque eſt une ſtatue de marbre que Côme II érigea à Ferdinand I ſon père. Ce prince eſt repréſenté debout ſur un piédeſtal, ayant une main appuyée ſur le côté, & tenant de l'autre un bâton de commandement: elle eſt de *Giov. del Operà*, mais bien au-deſſous des éloges qu'on en a faits; le deſſin & l'exécution en ſont également mauvais; mais il y a quatre eſclaves dont les figures ſont très-bonnes. Ils ſont de bronze, enchaînés aux angles du piédeſtal, comme à la ſtatue de la place des Victoires & à celle du Pont-neuf à Paris; ils ſont bien plus grands que nature, & repréſentent quatre Africains nuds, de différens âges: la compoſition en eſt excellente, ſurtout celle des deux vielliards; quoiqu'ils ne ſoient pas dans le goût de l'antique, ils ont un caractère convenable à la nature qu'on a voulu imiter; il eſt même certain que les bronzes ont perdu de la beauté des modèles de Pierre Tacca, ſur leſquels ils ont été exécutés. M. Pigale eſt aſſuré que ces modèles étoient au-deſſus

des bronzes, pour les avoir vus à Florence dans l'attelier d'un ſculpteur : enfin ils tiennent beaucoup pour le deſſin des excellens ouvrages de Rubens.

Pour voir le port de Livourne, il faut faire le tour du mole juſqu'à la pointe, d'où l'on voit la *Punta de' Cavaleggieri*, le fanal, les isles appelées Gorgona, Meloria, Capraia, & même l'isle de Corſe, qui eſt à 20 lieues de-là. Le *Moleto* qui eſt près du port, eſt l'endroit où ſe fait la quarantaine des vaiſſeaux ſuſpects.

Le port a environ 300 toiſes de long, & 20 bras, ou 36 pieds d'eau dans les endroits les plus profonds : il eſt ſujet à des atterriſſemens auxquels on remédie aſſidûment par le moyen des pontons, *pontòni*, qui ſervent à en retirer le ſable & les immondices. On a auſſi placé le long du mole des blocs de pierre, qui ſervent à le garantir en briſant les flots. Le grand-duc n'a dans ce port que trois frégates un peu conſidérables, mais il y a pour l'ordinaire plus de 100 bâtimens de toutes les nations, ſurtout d'Angleterre, de Suède, & autres pays du nord.

La *Bocca* eſt un petit baſſin où l'eau n'a que 10 ou 12 bras de profondeur, l'on y tient de petits bâtimens. A l'égard des vaiſſeaux de guerre, quand il en vient à Livourne, ils reſtent dans la *Piaggia*, qui eſt une eſpèce de rade ; ils n'auroient pas aſſez de fond dans le port.

On conſtruit dans l'arſenal de Livourne des tartanes, des brigantins & autres petits bâtimens pour la pêche & le commerce ; mais en petit nombre.

La darſe ou darſine, eſt comme un ſecond port, ou ſi l'on veut la partie du port qui eſt la plus avancée dans la ville. Ces ſortes de darſes ſervent à retirer les galères, elles ſont preſque toujours creuſées à main d'hommes, & repondent dans les ports de la Méditerranée à ce que nous appelons baſſins dans nos ports de l'Océan. La darſe de

Livourne se ferme avec une chaîne qu'on attache d'un côté à la vieille fortereſſe qui en défend l'entrée, & de l'autre côté à l'extrêmité du mole intérieur, près d'un corps-de-garde ſoutenu d'une double batterie de canons, proche duquel ſont les bureaux de la ſanté & de la douane; cette darſe étant plus longue que large, pour éviter de tourner autour, lorſqu'on veut gagner à pied la porte neuve de la ville, on l'a diviſée par une ouverture pour laiſſer paſſer une galère, mais qui ſe referme auſſitôt par un ponton qu'un ſeul homme peut mouvoir facilement: c'eſt dans cette ſeconde partie de la darſe, que ſe tenoient les cinq galères du grand-duc, qu'on a détruites en 1755.

On va voir auſſi l'arſenal, *Armeria*, qui eſt à *Porta Murata*; les bombes qui ſont au *Fortino*, les magaſins de ſel & de tabac, à la *Darſena*.

Il y a fort près de la ville, du côté du nord, deux tours bâties ſur des rochers, environnées de la mer, & peu diſtantes l'une de l'autre: la première s'appelle *Marzocco*, elle eſt blanche, & c'eſt la plus élevée des deux: on y conſerve des poudres. C'eſt ſous le canon de cette tour que l'on fait faire quarantaine aux vaiſſeaux qui viennent du Levant. Mais quand on a trop à craindre de leur part, on les envoie faire la quarantaine à Marſeille.

Une autre tour avancée dans la mer, du côté de l'occident, eſt celle du fanal; ſa forme reſſemble celle de deux tours qui ſeroient l'une ſur l'autre: elle eſt du côté du lazaret, & de l'un des deux baſtions du mole, ſur la pointe d'une bande de rochers qui a environ un demi-mille de long.

Le lazaret mérite auſſi d'être vu, il eſt compoſé de pluſieurs grands corps de bâtimens baignés de toutes parts des eaux de la mer: l'on y ſéqueſtre avec grand ſoin, & l'on y fait faire quarantaine aux perſonnes qui viennent du Levant; l'on expoſe pendant ce temps-là leurs marchandiſes ſous des

hangars. M. Grosley raconte le risque qu'il courut d'y être renfermé, pour s'être trop avancé dans l'endroit où il y avoit des gens suspects de contagion. Ce lazaret est trop près de la ville ; on en bâtit un autre à une lieue de Livourne.

On voit une quatrième tour à 5 milles du grand port, située dans une petite isle qui n'a que 50 ou 60 toises de diamètre, presqu'à fleur d'eau, nommée la Meloria, autrefois *Mœnaria* : cette tour est quarrée, & sa grande blancheur la fait appercevoir de fort loin. On prétend que la reine Elisabeth la fit construire après la perte de deux vaisseaux anglois, qui se brisèrent sur des écueils dont l'isle est environnée de toutes parts à plus d'un quart de lieue de distance ; pour les éviter, & surtout pour se garantir d'un banc de sable qui est du côté du nord, les marins ne manquent point de remarquer cette tour lorsqu'ils dirigent leur route vers le port. Le mouillage de cette rade est excellent, depuis un demi-mille de la ville jusqu'à deux milles au large.

Il y a une maison de force à Livourne où l'on resserre les forçats, comme les Turcs renferment en lieu particulier les captifs qu'ils ont fait sur les chrétiens ; c'est un grand bâtiment dont les murs sont fort élevés, & où tous les forçats se rendent le soir après avoir travaillé sur le port aux ouvrages publics ; ou bien après avoir été en journée pour leur compte ; car l'on n'interdit point à ceux qui savent des métiers la faculté d'aller dans la ville ; c'est aux soldats qui les conduisent chez les maîtres où ils sont employés, à les y ramener & à répondre d'eux le soldat est payé sur le gain du forçat. On a grande attention de séparer les esclaves Turcs des forçats chrétiens ; ils couchent tous dans des corps de logis séparés qui donnent sur la même cour. L'endroit où ils sont a six rangs de lits portés par des planches, arrê-

tés sur des bouts de soliveaux, & rangés les uns au-dessus des autres : on y monte avec des échelles de corde. Si deux esclaves se trouvoient couchés dans le même lit, ils seroient châtiés très-rigoureusement. On a grande attention que ce lieu soit tenu aussi proprement qu'il est possible.

Le magasin des huiles est à Livourne un objet de curiosité : afin d'épargner l'entretien de la quantité de tonneaux qu'il faudroit pour conserver les huiles, on a fait un magasin d'une grandeur prodigieuse, dans lequel on a songé à la solidité & à l'utilité plus qu'à la décoration; les voûtes en sont basses : on a pratiqué dans toute leur étendue des caves, ou pour mieux dire, de petites cuves de quatre pieds en quarré, de maçonnerie, doublées d'ardoise que l'on ferme à clef; on les remplit d'huile, & elle s'y conserve parfaitement. Les marchands, moyenant une modique rétribution, y serrent leurs huiles, & ne les en retirent que pour les vendre.

Les magasins de Kenner, de Micoli, & celui des porcelaines, méritent d'être vus.

Il y a dans la ville sept paroisses, sept couvens d'hommes, & un des femmes; les principales églises sont la cathédrale, *il Duomo*, dont la voûte est belle, l'église des Grecs, celle des Dominicains, des Trinitaires, dits *della Crocetta*, des Grecs, des Arméniens, de S. Jean, & de la *Madonna del Carmine*.

On peut voir le supplément de la description de Pise, par M. *Titi*, où il donne une notice de ces églises.

L'archevêque de Pise a un grand-vicaire à Livourne, & les officiers nécessaires pour former une cour ecclésiastique. Il y a une espèce de cathédrale & un chapitre, à la tête duquel est un prévôt. Le tribunal de l'inquisition n'y est point redoutable; il ne connoît que de ce qui concerne les

catholiques domiciliés dans la ville, & à peine en entend-on parler. Au ſurplus tout le monde jouit dans cette ville d'une pleine liberté de conſcience; on n'y demande point à un homme de quelle religion il eſt; c'eſt pour ainſi dire la patrie de l'univers. Les Luthériens n'y ſont pas en aſſez grand nombre pour faire bâtir un temple; mais ils font baptiſer leurs enfans, & célèbrent leurs mariages ſur le premier vaiſſeau anglois, hollandois ou danois, qui ſe trouve dans le port; ils ont un cimetière particulier. Tous les cimetières ſont hors de la ville: dans celui des Anglois, il y a des tombeaux d'un goût antique; celui des Hollandois eſt un jardin de botanique, & l'on y voit des allées d'épitaphes.

Les Juifs ſont à Livourne au nombre d'environ 15000: leur ſynagogue mérite d'être vue; c'eſt un quarré long, dont les deux côtés & une des extrémités ſont entourés d'un portique, au-deſſus duquel eſt une belle tribune grillée, où les femmes Juives viennent aſſiſter aux cérémonies de leur religion. Les hommes ſont ſeuls en bas, ſous le portique & dans le reſte du temple; ils ſont aſſis comme dans les égliſes catholiques & proteſtantes; ils cauſent entr'eux comme les catholiques à l'égliſe. Ils ont tous le chapeau ſur la tête, pluſieurs ont une grande pièce d'étoffe blanche ſur les épaules; leur chant ſur lequel on a fait bien des contes eſt très-agréable & très-varié: le Rabin chante preſque toujours ſeul, celui que j'ai entendu avoit une très-belle voix, & l'hébreu dans ſa bouche n'avoit rien de dur & de déſagréable. Les Juifs en général ſont riches à Livourne, ils poſſèdent la plupart des maiſons de la ville, dont ils tirent un gros revenu; car les loyers ſont exceſſivement chers ainſi que les denrées. Ils ont hors de la ville des maiſons de campagne charmantes: les femmes, parmi leſquelles il y en a de

très-jolies, ſont auſſi gênées qu'en Eſpagne, d'où ſont venus preſque tous les Juifs de Livourne.

Les Arméniens & le Grecs ſont en grand nombre à Livourne, & ils y ont trois égliſes; celle des Arméniens eſt très belle, & décoree avec goût. Je n'ai point vu celle des Grecs latins; celle des Grecs ſchiſmatiques n'a rien de remarquable: le curé nous fit voir différens livres grecs qui lui appartenoient; nous nous entretînmes aſſez longtemps avec lui, au moyen de deux truchemens, car le curé venu depuis peu d'Andrinople ne ſavoit que le grec; il parloit à un autre Grec, qui diſoit en langue franque à un troiſième ce qu'avoit dit le curé, & celui ci nous le répétoit en italien. L'habillement des femmes grecques eſt très-agréable: leur corps ne monte pas plus haut que le deſſous de la gorge, qu'elles couvrent d'un voile. Ce corps ne marque preſque point la taille, ou plutôt ne coupe point une femme en deux comme une guêpe, ce que ſont les corps des Angloiſes & des Françoiſes; les Grecques portent des culottes fort larges qui deſcendent juſqu'au-deſſous du molet, & ſe joignent à l'eſpèce de corps dont j'ai parlé. Il y a beaucoup de grecques parmi les filles publiques de Livourne, & ce ſont les plus recherchées. Les filles ſont toutes raſſemblées dans un même quartier, où elles conſervent une eſpèce de décence; elles y ſont ſous la protection de la police, qui ne permet pas de déſordre; elles ſont viſitées tous les jours par des chirurgiens nommés par la police, & ſi l'on s'en plaint, elles ſont punies.

L'intérêt du commerce a fait accorder la liberté à toutes les nations; les Turcs même y avoient une moſquée, en vertu d'un traité qui donne ſemblable droit aux ſujets du grand-duc de Toſcane, qui ſe trouvent en Turquie, d'exercer librement leur religion. Malgré cette correſpondance, & malgré les traités qui ſubſiſtent entre la Toſcane

& les Barbareſques, les corſaires d'Afrique font grand tort au commerce de Livourne.

Ce fut le premier port-franc qu'il y eut ſur la Méditerranée, & cet établiſſement fut un des plus beaux traits de la politique & de la prudence des Médicis; mais le grand duc régnant a fait encore plus, il a donné un édit qui aſſimile en Toſcane tous les propriétaires, de quelque pays & de quelque religion qu'ils ſoient, aux mêmes priviléges & aux mêmes honneurs; cette loi fut reçue avec la plus grande joie; on eſpéra voir renaître dans les provinces déſertes de la Toſcane, la population & l'abondance que de ſemblables loix avoient déjà apportées dans le territoire de Livourne, & que la liberté de conſcience, accordée par les papes, a procurées à Ancône. La ſeule difficulté qu'éprouva le légiſlateur, fut lorſqu'un Juif reſpectable eut été nommé à la pluralité des voix magiſtrat municipal de Livourne : des prêtres lui refuſèrent la place que ſa dignité lui donnoit dans les cérémonies religieuſes, & ils adreſsèrent des remontrances au ſouverain. Mais il décida que la préſence d'un Juif vertueux, qui, en jugeant les hommes, repréſentoit en quelque ſorte la divinité ſur la terre, ne profanoit point le culte qu'on lui rend. Il fut prononcé que le privilége conteſté ne pouvant être un objet de ſcandale, le juge en jouiroit comme d'un droit perſonnel, mais ſans être obligé d'aſſiſter à ces cérémonies.

Cette tolérance a amené à Livourne, & dans les provinces incultes, un grand nombre de familles qui en augmentent la population, & qui y font régner l'abondance & le commerce.

En 1779, il eſt entré à Livourne 4895 bâtimens, parmi leſquels il y avoit 38 vaiſſeaux de guerre. Le commerce roule principalement ſur les commiſſions & l'entrepôt des marchandiſes de tou-

tes eſpèces, & ſur leur diſtribution dans toute l'Europe. Les Arméniens, & principalement les Juifs, y ſont les courtiers de preſque toutes les nations: les Anglois & les Hollandois y envoient deux fois l'an une flotte marchande. Le négoce le plus conſidérable qu'y faiſoient les François étoit autrefois celui des draps, mais il eſt bien diminué depuis que les Anglois en ont apporté en abondance, qui ſont d'auſſi bonne qualité, & qu'ils donnent à moindre prix.

La France en eſt dédommagée par les gains qu'elle fait ſur les étoffes de ſoie de Lyon, ſur les modes à l'uſage des femmes, ſur les clincailleries, le tabac, les vins & eaux-de-vie, & quelquefois ſur nos blés.

On peut voir ſur le commerce de Livourne des articles intéreſſans dans les nouvelles *Ephémérides économiques*, année 1775, Tomes VI & VII.

Le principal avantage de cette ville eſt d'être l'entrepôt général des nations, qui n'ayant point de port dans les parages de la Méditerranée, y envoient annuellement leurs flottes. C'eſt pourquoi le commerce diminue ſenſiblement depuis que les Piémontois, les habitans d'Ancône, ceux de Civita-Vecchia, & les commerçans étrangers établis à Naples & en Sicile, ont des correſpondances directes avec la France, l'Angleterre, la Hollande, & les puiſſances du nord. Livourne auroit perdu encore bien davantage, ſi les Anglois fuſſent parvenus à ſe procurer des établiſſemens en Corſe, ſi les Ruſſes euſſent pu en former ſur les côtes d'Afrique, ſi la Sardaigne ou la Sicile avoient un port libre, & ſi les Eſpagnols avoient profité de leurs poſſeſſions d'Orbitello & de l'iſle d'Elbe, dont nous parlerons ci-après.

A l'égard du commerce actif de Livourne, il conſiſte en huiles & autres denrées de la Toſcane, & en marchandiſes du Levant, que les négocians

de Livourne ſont venir pour leur compte ; coton filé & non filé, café en fèves que l'on tire par la voie d'Alexandrie, ſoufre, alun, lacques fines, & autres drogues du Levant ; anis de Rome, eſſences, &c. On envoie en Eſpagne & même en Angleterre, du tartre, des peaux de chèvre : on envoie beaucoup d'habits dans le Levant, & ſurtout pour les matelots : on y fait des liqueurs, & celles de Bologne y ſont fortement prohibées ; il eſt bon qu'un étranger s'en ſouvienne, pour ne pas s'expoſer à des ſaiſies.

Le corail eſt le principal objet de manufacture à Livourne ; cette matière ſe tire des côtes de la Sardaigne & de la Corſe, & ſurtout des environs de Bizerte en Afrique, près de Tunis. La manufacture des Attias, négocians Juifs, eſt la plus conſidérable, ils emploient des ouvriers de toutes nations : on eſt étonné de la quantité de mains par leſquelles il faut que les grains de corail paſſent avant que d'être façonnés. On les diviſe d'abord en 14 nuances différentes, dont voici les noms : 1. *ſchiuma di ſangue*, 2. *fior di ſangue*, 3. *primo ſangue*, 4. *ſecondo ſangue*, 5. *terzo ſangue*, 6. *ſtramoro*, 7. *moro*, 8. *nero*, 9. *ſtrafine*, 10. *ſopraffine*, 11. *carbonetto*, 12. *paragone*, 13. *eſtremo*, 14. *paſſacſtremo*. Après cela on les taille de longueur ; d'autres ouvriers leur donnent la forme, en les arrondiſſant ſur une roue de grès cannelée ; il y en a qui ne ſont occupés qu'à les percer, ce qui ſe fait avec beaucoup d'adreſſe & de propreté ; d'autres à les aſſortir. Pour leur donner le poli, on les frotte les uns contre les autres en les remuant dans un ſac de cuir, où l'on a mis auparavant un peu de pierre-ponce pulvériſée ; c'eſt à Gênes qu'on leur donne le dernier poli. Ces grains s'enfilent comme de grands chapelets : c'eſt dans cet état qu'on les débite. Les Anglois font le principal du commerce du corail : les grains ronds ſe

portent en Amérique ; il y en a de forme alongée qui s'envoient en Afrique. Les ouvrages de cette manufacture ſont très-eſtimés en Barbarie, on les y préfère à ceux de Marſeille, parce qu'ils ſont plus variés, mieux polis & plus achevés. Les grains les plus gros ſe vendent aux Turcs, qui s'en font des boutons : ils ſont comme des petites balles de mouſquet, & ſe vendent 6 ſequins. Ce commerce produit 200 mille *Scudi* ou 12 cent mille francs : la foire franche & annuelle de corail, qui ſe tient au mois de Novembre, a produit en 1782, cent mille ſequins ou 1130 mille francs.

A Livourne, une livre de France que j'ai fait circuler dans toute l'Italie, s'eſt trouvée peſer une livre cinq onces & huit deniers, moins un demi grain. La livre de Livourne ſe diviſe en 12 onces, l'once en 24 deniers, & le denier en 24 grains. Le bras de Livourne, *Braccio*, eſt de 1 pied 9 pouces 5 lignes $\frac{1}{10}$.

Il y a peu de nobleſſe à Livourne, tout y eſt négociant ou peuple ; cependant il y a un caſſin où les nobles vont paſſer la ſoirée, mais les dames n'y vont guère, ſi ce n'eſt dans le carnaval ; les bourgeois s'aſſemblent aux cafés de Genori, de Blanchini, & dans pluſieurs autres.

Il y a pluſieurs gens de lettres à Livourne, le plus célèbre étoit Philippe *Venuti*, prévôt de l'égliſe de Livourne, l'un des plus illuſtres antiquaires qu'il y eut dans l'Italie ; il avoit demeuré longtemps à Bordeaux pour les affaires du chapitre de Saint-Jean de Latran, qui poſsède l'abbaye de Clérac ; & il étoit ſecrétaire de l'académie de Bordoaux : il a remporté pluſieurs fois des prix à l'académie royale des inſcriptions & belles-lettres de Paris, dont il étoit membre, & les volumes de l'académie étruſque de Cortone, dont il fut l'un des principaux fondateurs, ſont remplis de ſes mémoires.

On citoit encore à Livourne M. Coltellini, auteur de pluſieurs tragédies & d'autres poëſies très-eſtimées, mort enſuite à Pétersbourg : M. Pigri, profeſſeur de mathématiques, qui a fait des tables utiles pour l'arithmétique & qui a paſſé au *Muſeum* à Florence.

M. l'abbé Magnanima, qui habite à Livourne, a publié, en 1777, la vie de *Soria*, profeſſeur de Piſe, mort en 1767, & il l'a dédié à un François, qui avoit été ami de ce célèbre philoſophe. M. Magnanima y donne un extrait des divers ouvrage de Soria ſur la métaphyſique, & ſon livre eſt également rempli d'érudition & de goût.

On doit voir à Livourne le cabinet d'hiſtoire naturelle de M. l'abbé Scali ; celui de M. l'abbé Romani ; & une imprimerie, où l'on fait une édition de l'Encyclopédie avec des additions ; le directeur de cet établiſſement eſt M. l'abbé Serafini, M. Gonnella y eſt adjoint.

De Livourne on peut revenir à Piſe & à Florence ; il y a 62 milles, & l'on compte 8 poſtes.

Loſqu'on veut aller à Luques, on part de Piſe & l'on y va en trois heures avec un voiturier du pays ; on compte 15 milles. On paſſe d'abord aux bains de Piſe, *Bagni di Piſa*, qui ſont à 4 milles au nord de la ville.

Après les bains de Piſe, on trouve *le Molina*, 3 milles au-delà, & Ripafratta 2 milles plus loin ; on trouve enſuite les bornes de la république de Luques, à 1 mille de Ripafratta ; & à 5 milles au-delà eſt la ville de Luques.

Si l'on alloit de Livourne à Sienne pour reprendre la route de Rome, on paſſeroit à Volterra, qui eſt à 12 lieues de Livourne & 8 de Sienne.

VOLTERRA, eſt une ville de 4000 ames, ſituée à 12 lieues au S. O. de Florence ; elle eſt très-ancienne & étoit autrefois très-peuplée : on y trouve de fameuſes ſalines dont Jagermann a donné la deſ-

cription, & la tour *del Maſtio*, priſon d'état où Côme III fit enfermer Lorenzini en 1682 : il y compoſa un grand ouvrage des ſections coniques, dont le manuſcrit eſt à la bibliothéque Magliabecchi.

Daniel de Volterre y naquit en 1509, il s'appeloit Ricciarelli ; ſa deſcente de croix eſt regardée comme le ſecond tableau de Rome.

M. *Damiani* eſt un excellent poëte de Volterra ; on a imprimé de lui un recueil de poëſies en trois volumes en 1770 à Livourne : il y a des perſonnes qui le regardent comme un ſucceſſeur de Métaſtaſe.

M. le prélat *Guarnacci* eſt très-connu par ſon érudition, & fait honneur à la ville de Volterra.

CHAPITRE XXVII.

Deſcription de Lucques & de ſes environs.

LUCQUES, en italien *Lucca*, en latin *Luca*, eſt une ville de 20000 ames, ſituée à 5 lieues de la mer de Toſcane, & à quatre lieues au nord de Piſe, près du fleuve *Serchio;* c'eſt la capitale de la troiſième république d'Italie. Cette ville eſt ſi ancienne qu'on en ignore la fondation ; elle faiſoit partie de l'ancienne république des Toſcans que les Romains détruiſirent environ 300 ans avant Jéſus-Chriſt. Tite-Live nous apprend que Titus Sempronius, après une campagne contre Annibal, ſe retira à Lucques pendant l'hiver. Strabon, dans le cinquième livre de ſa géographie, parle avec éloge de ſes habitans, & du cas que le ſénat en faiſoit. Quoique ſoumiſe aux Romains, cette ville avoit des priviléges conſidérables, avec le rang de colonie romaine ; elle jouiſſoit d'une eſpèce de liberté, & ſe gouvernoit par ſes loix. Elle étoit

la première ville par laquelle on entroit de la Toſcane dans la Gaule Ciſalpine.

L'époque la plus célèbre dans l'hiſtoire de la ville de Lucques, eſt le ſéjour que Jules-Céſar y fit dans l'hiver de 53 à 54 avant Jéſus-Chriſt, après ſa troiſième campagne dans les Gaules. Le triumvirat y prit de nouvelles forces, Pompée & Craſſus s'y rendirent avec une multitude de perſonnages diſtingués. Appian d'Alexandrie dit que tous les magiſtrats de Rome y vinrent, & qu'on vit paroître à la fois 200 ſénateurs devant la porte de Céſar; cela prouve que dès ce temps-là Lucques étoit une ville grande, agréable & commode.

On croit que S. Pierre en fit une égliſe épiſcopale, ce qui prouve du moins que cette ville étoit diſtinguée du temps des premiers empereurs.

Saint Antoine ou Antonin, premier hermite d'Italie, étoit un prêtre de Lucques, il ſe retira ſur le mont Piſanus, aujourd'hui la montagne de S. Pantaleon, où il inſtitua ce genre de vie qui a continué fort long-temps au même lieu, & qui a donné la naiſſance à beaucoup d'autres ordres d'hermites (1), plus de 300 ans avant S. Paul, hermite.

Totila s'empara de la ville de Lucques en 550; les Goths ayant occupé pour lors une grande partie de l'Italie, étoient établis à Lucques, lorſque Narsès, général de l'empereur Juſtinien, ayant détruit leur royaume, prit apres la bataille de *Nocera* toutes les villes de la Toſcane; il fit le ſiége de Lucques où il employa tous les artifices d'un général habile; il y fut occupé ſept mois entiers, & les habitans ne ſe rendirent que lorſque manquant de tout, ils perdirent l'eſpérance

(1) Il vivoit en 390; mais le fameux S. Antoine, patriarche des Cénobites, avoit été le premier hermite d'Egypte & de Thébaïde, & il étoit mort en 356.

de recevoir de France les ſecours qu'on leur avoit promis. Ce fut l'an 555. Voyez les hiſtoires de Luques, par *Tucci*, *Spada*, *Puccini*, *Beverini*, *Civitali*, & *Fiorentini*.

Cette ville eut enſuite divers ſouverains particuliers, ſous le nom de ducs, de comtes ou de marquis; un des plus célèbres fut Adalbert, ſurnommé *Le Riche*, qui vivoit l'an 917, & qu'on appeloit marquis de la Toſcane, *Tuſcorum potens Marquio*; ſon tombeau eſt à la porte de la cathédrale de Luques : c'eſt de lui que Muratori fait deſcendre les princes d'Eſt, & la maiſon de Brunſwik-Hanovre, qui règne en Angleterre.

La comteſſe Mathilde étoit auſſi fille d'un duc de Luques, qui mourut en 1052; elle étoit princeſſe de Toſcane, de Lombardie & vice-reine de la Ligurie. Elle ſoutint pendant 30 ans les guerres les plus périlleuſes contre les ſchiſmatiques & les anti-papes; elle chaſſa d'Italie l'empereur Henri IV, qui étoit excommunié, & finit par donner à l'égliſe les Etats qu'elle avoit poſſédés. Cette illuſtre princeſſe avoit eu tous ſes ancêtres à Luques, & quelques auteurs croient qu'elle y étoit née : elle mourut en 1115, & la ville de Luques reprit alors ſa liberté.

Dans le treizième ſiècle, Florence & Luques étant du parti des Guelfes & du pape, eurent beaucoup à ſouffrir des Gibelins; Luques fut forcée en 1263 de ſe ranger du parti de l'empereur & des Gibelins, elle revint enſuite au parti des Guelfes, elle fut ſouvent d'un grand ſecours aux Florentins; mais elle forma toujours une république diſtincte de la leur.

Elle fut gouvernée vers 1320, par *Caſtruccio Caſtracani*, célèbre capitaine Gibelin, qui gagna la bataille d'*Altopaſcio* contre les Florentins, le 13 Septembre 1325. On peut voir à ce ſujet les vies des hommes célèbres d'Italie. L'empereur Charles

Charles IV rendit la liberté à cette ville en 1369. En 1400, Paul Guinigi s'empara de l'autorité; mais il fut arrêté en 1430 & depuis cette époque Lucque s'eſt toujours maintenue dans la forme républicaine. Nicolas *Piccinino* lui aida beaucoup à conſerver ſa liberté vers l'an 1450; cependant elle fut obligée de ſe mettre alors ſous la protection de l'empereur, qui la regarde toujours comme fief de l'empire; mais elle ſe ſoutient tout auſſi indépendante que Veniſe, Gênes, & les autres états de l'Italie, qui ont preſcrit depuis plus de quatre ſiècles en faveur de la liberté contre l'ancienne ſouveraineté des empereurs : il y a des monnoies de Lucques où l'on avoit mis la figure de l'empereur; mais actuellement on y met la célèbre image appelée *Volto Santo*, dont nous parlerons ci-après.

La ville de Lucques eſt environnée de onze baſtions de briques, avec de très-bons remparts, commencés vers 1550, après qu'on eut démoli les vieilles murailles de pierre & de brique, faites ſous Didier roi des Lombards. Les nouveaux remparts ont été achevés en 1620; ils ſeroient très-forts s'il y avoit à l'extérieur des ouvrages avancés. Ces remparts ſont plantés de grands arbres qui forment autour de la ville des promenades très-agréables, où l'on peut aller à pied & en carroſſe, comme ſur le boulevard dont Paris eſt environné. Lorſqu'on apperçoit la ville de loin, il ſemble voir un bois de haute-futaie, au milieu duquel s'élève un clocher. Au-deſſus de la porte de la ville eſt écrit en lettres d'or : LIBERTAS.

La ville a 700 toiſes de long, ſur 400 toiſes de large; elle eſt bien bâtie, quoiqu'il n'y ait preſqu'aucun édifice de grande importance; les maiſons fort élevées; les rues ſont pavées de grandes pierres comme à Florence, ce qui la rend très-propre.

Il y a un aqueduc, *fossо*, d'eau courante, qu'on a dérivé du Serchio; il fait aller des moulins à farine, à poudre, &c. & il remplit les fossés.

LA CATHÉDRALE, *il Duomo*, est une église dédiée à S. Martin; elle fut bâtie en 1070. L'extérieur en est mauvais, mais le dedans est d'un joli gothique. La voûte du chœur a été peinte à fresque par *Coli* & *San Casciani*, natifs de Lucques; on y voit la Vierge, sous la protection de laquelle on met la ville. La couleur en est bonne, les draperies sont traitées largement, & les caractères bien frappés; mais la composition en est mal entendue, la lumière éparpillée, les nuées lourdes & de formes désagréables. Quoique bien des curieux aient confondu la manière des deux peintres qui y ont travaillé, il est aisé de s'appercevoir que la voûte est de l'un, & que les figures d'en-bas sont de l'autre.

A la première chapelle à droite, il y a une adoration des mages, de *Fréderic Zuccheri*: la figure principale ne domine pas assez, & le fond est trop gris; cependant l'ouvrage n'est pas sans mérite. On voit à la troisième chapelle une cêne où Jésus-Christ communie S. Pierre; cet ouvrage est du Tintoret: la composition en est passable, & l'on remarque sur le devant une femme d'un caractère gracieux, qui donne à teter à son enfant. Les défauts de cet ouvrage sont d'être sans effet, sans perspective, & d'un ton trop rouge.

Dans la croisée à droite est un mausolée représentant un homme de la famille de *Guinigi*, couché & à découvert dans son tombeau; la sculpture en est mauvaise, mais l'idée en est bonne & bien sépulcrale. Les accessoires n'en sont pas mal traités; il est d'André *de la Quercia*, de Sienne.

Au milieu du bas-côté gauche de la nef, on voit une petite chapelle de marbre, en forme de rotonde, tout-à-fait isolée: l'extérieur sont les figures des

quatre évangélistes, par les *Fancelli* de Rome ; la composition n'est pas mauvaise, surtout dans celle de S. Jean, les draperies n'en sont pas mal jetées : mais ces figures sont pleines d'imperfections, elles paroissent courtes de proportions, d'un dessin rond, & d'une exécution molle.

C'est-là qu'on expose à la vénération publique un fameux crucifix, appelé *il Volto Santo*.

Le P. Serrantoni, augustin, a fait un ouvrage exprès pour prouver que ce crucifix fut fait par Nicodème, dont il est parlé dans l'évangile ; & qu'il parvint à Lucques l'an 782, après une longue suite de révélations & de miracles ; d'autres disent que ce fut l'an 1282 (1). Ce crucifix étoit autrefois dans l'église de S. *Frediano* ; il est actuellement dans celle de S. Martin, où il s'est, dit-on, transféré de lui-même. Pour conserver le souvenir d'un si grand événement, on fait tous les 14 Septembre une procession solemnelle de la cathédrale à l'église de *S. Frediano*, & le sénat y assiste avec la plus grande pompe. On ne découvre le Volto Santo que trois fois l'an, ou dans les besoins les plus pressans de l'Etat. Les miracles qu'on lui attribue sont immenses. La vénération qu'on lui porte est extrême, la chapelle est remplie de richesses offertes par la dévotion des fidelles, & l'on a suspendu à l'extérieur tout autour, 46 grosses lampes d'argent qui brûlent nuit & jour. C'est d'ailleurs une très-mauvaise figure, de bois de cèdre, ayant une couronne de pierres précieuses & des pantoufles de velours cramoisi ; elle paroît avoir été faite dans le bas âge ; car avant le septième siècle, on ne faisoit pas de figures en plein-relief ; elle fut faite sans doute au Levant, & avant que

(1) Vidi l'*Apologia del Volto Santo di Lucca*, 1765, *in*-8. 124 pages. On y trouve rassemblé tout ce qui s'est dit sur cette matière.

les Iconoclaſtes euſſent aboli le culte des images.

L'archevêché de Lucques relève immédiatement du S. Siége ; il eſt à la nomination du ſénat, & produit vingt mille livres de rente. L'archevêque de Lucques étoit en 1765, Monſignor Gian-Domenico Manſi, il avoit été de l'ordre appelé *della Madre di Dio*, & s'étoit fait connoître par pluſieurs ouvrages d'érudition.

SANTA MARIA CORTELANDINI. A l'une des chapelles de cette égliſe, il y a une nativité de la Vierge, par le chevalier *Guidotti*. Elle eſt peinte d'une manière large & d'une couleur gracieuſe : on y voit de grandes beautés de détail, telles que le groupe des deux femmes ſur le devant ; ce peintre a copié fidellement les ajuſtemens & les coëffures de ſon temps, dont le goût étoit très-bon, il auroit pu ſeulement apporter plus de ſoin dans ſa compoſition, & faire dominer un peu plus la figure principale.

Dans la troiſième chapelle à droite, il y a un Chriſt du *Guide*, aux pieds duquel Ste. Catherine & S. Jule ſont en prière ; la ſainte eſt bien drapée ; le Chriſt n'eſt pas trop beau, le S. Jule eſt trop grand, & le ton du tableau eſt gris ; il a néanmoins des beautés.

Dans la chapelle qui eſt au fond des bas-côtés à gauche, il y a un tableau du *Guide*, repréſentant la Magdelaine & Ste. Lucie priant la Vierge. La Magdelaine eſt deſſinée avec fineſſe & légèreté ; du reſte, la compoſition manque de génie ; la Vierge n'eſt pas bien, Ste. Lucie eſt mal drapée & la couleur générale eſt trop griſe.

MADONNA DELL'UMILTA. L'égliſe de Notre-Dame de l'humilité : on y trouve un aſſez bon tableau qu'on dit du *Titien*, dont le ſujet eſt un martyre.

L'égliſe des dominicains, celles des auguſtins, de Ste. Marie *Foriſporta*, des carmes ou de S.

Pierre Cigoli, des Olivétains, de S. Frediano, renferment de bonnes peintures ; on en peut voir pluſieurs autres indiquées dans le livre de *Vincenzo Marchio' Luccheſe*, qui eſt intitulé, *Il foreſtiere informato delle coſe di Lucca*, 1721, *in*-8°. Il y a auſſi une deſcription des égliſes de Lucques, du P. Franciotti.

LE PALAIS DE LA RÉPUBLIQUE, *Palazzo publico*, ou *P. del Principe*, eſt le bâtiment le plus remarquable de la ville : il y a deux faces extérieures, d'aſſez bon goût, ainſi qu'un balcon ſoutenu par deux colonnes d'ordre dorique ; une partie eſt d'Ammanati, l'autre de Philippe Juvara : les deux faces intérieures donnant ſur la cour, ne ſont pas à beaucoup près ſi bien. Elles repréſentent de grandes arcades à boſſages & refends, qui ſont mal proportionnées & ſupportent des bâtimens fort communs ; les deux autres côtés de la cour ne ſont point bâtis.

On tend tous les appartemens de ce château en velours cramoiſi, lorſque l'on veut y donner quelque fête conſidérable.

Il y a des tableaux à voir dans les appartemens : l'enfant Jéſus, du *Paolini*, il eſt entre les mains de la Vierge ; une religieuſe & un religieux l'adorent ; ce tableau eſt d'une manière franche, mais il eſt plein d'incorrections : Hercule & Omphale, par *Luc Jordan*, d'un pinceau moëlleux : un banquier arrêtant ſes comptes ; d'*Albert-durer*, peint très-ſéchement, il a cependant quelque mérite du côté de l'expreſſion : la Samaritaine, du *Guerchin*, tableau médiocre : & un concert du *Titien*.

L'ARSENAL eſt dans le palais même de la république, & contient 20000 fuſils rangés dans deux chambres l'une ſur l'autre, & entretenus très-proprement. On y voit encore quelques mortiers & pluſieurs autres armes. Il y a auſſi à Lucques une eſpèce particulière de mortier, dont le ſervice eſt

très-facile, & une machine pour forer les canons dans une ſituation horiſontale.

LA LOGE *du Podeſtà* eſt un portique aſſez commun, qui eſt ſur la place publique, autrement dite la *Place de S. Michel*; on y voit une freſque de Pierre *Teſta*, repréſentant une Madone à qui deux Saints font donner une ſérénade par des Anges. L'expreſſion en eſt auſſi extravagante que la compoſition; mais la couleur en eſt agréable.

Le théâtre de Lucques n'a rien de remarquable. Il a quatre rangs compoſés de ſeize loges chacun, ſans compter celle du milieu deſtinée pour le gonfalonier. Tout le monde y eſt aſſis.

On fait des courſes de chevaux au mois de Septembre dans la rue qui va de la place S. Michel au rempart, près la porte S. Donato.

Les reſtes de l'ancien amphithéâtre de Lucques ſubſiſtent encore, & ſe voient diſtinctement dans l'endroit appelé *Prigioni vecchie*, où ſont des magaſins de ſel; on peut reconnoître la circonférence extérieure quoique défigurée par les bâtimens. Maffei s'étoit trompé en diſant qu'il n'y avoit point d'amphithéâtre à Lucques, & M. Stefano Conti m'en a envoyé le plan.

On peut voir des tableaux précieux chez pluſieurs nobles de Lucques, mais ſurtout dans les maiſons de meſſieurs *Stefano Conti*, *Giovani Conti*, *Bonviſi*, *Garzoni*, *Manſi*, *Parrenſi*, *Montecatinni*, *Bottini*, *Tegrini*, &c.

Le gouvernement de la république produit dans ce petit état une proſpérité, une abondance, une population dignes d'envie; cela doit inſpirer le déſir de le connoître; voici en abrégé ce que j'en ai appris.

Le gouvernement de Lucques eſt ariſtocratique, c'eſt-à-dire, que les nobles ſeuls y ont part; il faut avoir 25 ans pour entrer au conſeil, & il y a environ 240 nobles, en âge de majorité

& capables d'être reçus dans le conseil ; la noblesse est héréditaire : cependant on l'obtient quelquefois ou par un mérite personnel, ou par le payement d'une somme d'argent, en supposant qu'on soit d'une bonne & ancienne famille.

Les nobles sont divisés en deux congrégations, chacune de 90 personnes, avec plus de 30 adjoints ; ces deux congrégations forment alternativement le conseil, chacune une année, & celle qui termine l'année de son gouvernement choisit dans son corps 20 personnes qui élisent ensuite les membres de la nouvelle congrégation pour l'année suivante, en les prenant parmi les nobles qui n'étoient pas compris dans celle qui quitte, car l'on ne peut y entrer deux ans de suite.

Les magistrats qui rempliſſent diverses fonctions particulières, pour l'économie ou la politique, sont tous tirés du corps de la noblesse ; on les élit chaque année, excepté la suprême magistrature composée des neuf anciens, *Anziani* & du *Gonfaloniero*, qui changent tous les deux mois, & forment ce qu'on appelle *supremo Magistrato*.

L'élection de tous ceux qui sont destinés à devenir gonfaloniers ou anciens, se fait pour trois ans, dans un conseil de 36 personnes, qui est aussi chargé de l'élection de plusieurs autres magistrats, concurremment avec 18 adjoints. Cette élection se fait avec beaucoup de solemnité, & s'appelle communément *Rinuovazione della Tasca*, parce qu'on renouvelle alors la boîte des scrutins.

Le renouvellement se fait au bout de deux ans & demi ou trois ans, suivant le nombre des sujets ; on choisit 150 ou 180 nobles ; parmi ceux-là, neuf sont destinés à faire l'élection, on les appelle *Assortitori* ; ils choisissent d'abord le gonfalonier, & ils font ensuite le choix des magistrats qui devront de deux en deux mois former le conseil suprême ; *supremo Magistrato*.

Les *Assortitori* mettent dans la boîte, avec le plus grand secret, les noms qu'ils ont choisis, dix à dix; & tous les deux mois on en extrait dix personnes pour former les neuf anciens & le gonfalonier, qui sont ainsi tirés au sort parmi ceux qu'on avoit choisis lors du renouvellement du scrutin.

La faculté législative & le pouvoir suprême résident dans le conseil, formé par les deux congrégations réunies. La plupart des décrets ne peuvent passer à moins qu'ils n'aient les trois quarts des suffrages de ceux qui sont présens, & qu'il n'y ait au moins 80 nobles assemblés, outre les grands magistrats.

Le gonfalonier & les anciens représentent la république, & ils ont le droit de proposer au conseil les objets de délibérations qui leur paroissent convenables; le gonfalonier est le premier représentant, le premier proposant, c'est à quoi se réduit presque tout son pouvoir; il porte une robe de velours ou de damas cramoisi & une veste galonnée; il a le titre de prince de la république, & en lui parlant on lui donne le titre d'excellence; il loge dans le palais de la république, où il est défrayé aux dépens de l'état; il a tous les honneurs de la souveraineté mais il est hors d'état d'en abuser. Il y a une garde à la porte du palais; elle est composée de 70 Suisses, vêtus avec des pourpoints & des culottes à fond bleu, rayés de rouge & de blanc; leur petit nombre fait qu'ils se rangent tous sur une même ligne quand le sénat défile.

La puissance exécutrice réside en partie dans le gonfalonier & les anciens, en partie aussi dans les divers magistrats, chacun pour l'objet dont il est chargé.

Le troisième pouvoir de l'Etat, qui est celui de la justice, est confié presqu'en entier à cinq auditeurs; l'un qui s'appelle *Podestà*, est destiné à

juger les cauſes criminelles; les quatre autres ſont pour les cauſes civiles.

Ces juges ſont toujours étrangers, ainſi que dans pluſieurs autres villes d'Italie, afin qu'ils n'aient dans le pays ni parenté ni liaiſons qui puiſſent les corrompre; quand le Podeſtà condamne à mort, il envoie ſa ſentence au ſénat, qui la laiſſe exécuter, ou qui fait grâce s'il le juge à propos. Lorſque le Podeſtà marche en cérémonie, il porte une verge d'argent d'environ un pied, ſur laquelle eſt écrite la déviſe de la république, *Libertas*; à l'extrémité eſt une panthère, ſymbole de la force.

La police eſt exercée à Lucques avec une très-grande rigidité. Il y a quarante sbires, du nombre deſquels on tire deux eſcouades pour faire la patrouille pendant la nuit; elles ſont chacune accompagnées d'un eſtafier, portant la livrée du prince de la république; il marche avec la garde pour ſervir de témoin, en cas de beſoin. Comme le port-d'armes y eſt défendu, ſi quelque citoyen eſt ſurpris avec des armes blanches, le lendemain il eſt condamné aux galères; (1) ſi on lui a trouvé des armes à feu, on l'envoie également aux galères, mais préalablement on lui donne trois ſecouſſes d'eſtrapade. A l'égard des étrangers, on leur permet depuis quelques années de porter l'épée dans la ville. Il eſt abſolument néceſſaire que la police ſoit bien obſervée à Lucques, car la populace eſt un peu féroce, ainſi que dans toutes les républiques; l'idée avantageuſe de la liberté entretient les eſprits dans une eſpèce d'indépendance & de fierté, qui quoique bien aſſortie aux principes d'un gouvernement libre, produiroit une véritable brutalité, ſi les mœurs n'étant plus

(1) La république de Lucques n'a point de galères, on envoie les forçats à Gênes, où ils ſont reçus ſans difficulté.

d'accord avec les lois, on venoit à n'avoir rien à craindre.

Pour entretenir dans l'eſprit du peuple l'amour de la liberté, on fait chaque année, le dimanche de Quaſimodo, une proceſſion ſolemnelle, accompagnée de beaucoup de cérémonies, qui ſont deſtinées à rappeler le ſouvenir de la liberté, & qui en porte le nom.

Tout le territoire de la république n'a que 40 milles de long ſur 15 de large, ou plus exactement 400 milles quarrés, (le mille a 908 toiſes de long) cela fait 366 mille arpens de Paris, & équivaut à 8 lieues de longueur ſur autant de largeur. Le terrain eſt fort montueux, il y a cependant quelques plaines; par exemple, celle où eſt la ville de Lucques, c'eſt la premiere vallée que forme l'Apennin au ſud-oueſt.

Ce territoire contient 118 mille ames, dont 20 mille habitent la capitale, & 98 mille habitent les villages & les châteaux de l'Etat.

Si l'on compare cette population avec l'étendue totale du territoire de la république, ſans diſtinguer la plaine de la montagne, l'on trouvera 295 perſonnes par mille, ou 1863 perſonnes pour une lieue quarrée, c'eſt le double de ce qu'on trouve en France, où l'on compte environ 922 perſonnes par lieue; mais quand on compare ſeulement l'étendue de la plaine de Lucques avec le nombre des habitans qu'elle contient, on trouve 5274 perſonnes pour une lieue en quarré, c'eſt preſque ſix fois autant qu'en France.

Pour favoriſer & accroître la population & la proſpérité, le conſeil porte ſes vues ſur tous les détails du bien public avec la plus grande attention: il prête de l'argent aux commerçans: dans les maladies épidémiques, on envoie des médecins dans les campagnes & l'on établit des hôpitaux;

(1) dans des temps de cherté, l'on distribue du pain au peuple à un prix médiocre; tous les fours appartiennent à la république; les magistrats chargés de cette partie, & qui composent l'*Uffizio dell' abondanza*, veillent à ce que les boulangers travaillent toujours; mais il n'y a que trois boutiques où l'on vend du pain pour la ville & pour les environs, parce que le commerce du blé se fait pour le compte de la république, & qu'il faut que le magistrat chargé d'acheter les grains soit assuré de la vente. L'Etat y perd dans les temps de cherté, car on ne diminue pas le poids du pain dans le rapport de l'augmentation du blé. Au reste, les particuliers peuvent faire du pain chez eux.

Le service militaire ne dépeuple point les campagnes, car la république n'a jamais de guerre; il y a 200 ans qu'elle n'a vu d'ennemis sous ses murs.

Les impositions sont très-modiques, elles ne vont pas à plus de 600 mille livres; c'est environ 5 livres par tête. Les richesses de la république sont entre les mains des particuliers, où elles se trouvent au besoin, car Lucques avoit prêté à la régence de Toscane des sommes considérables dans la dernière guerre.

Chacun y jouit de la plus grande sureté dans sa personne & dans ses biens; les injustices y sont rigoureusement punies, & les nobles même sont hors d'état de nuire à qui que ce soit.

Il n'y a point de pauvres ni de fainéans dans cette république; le luxe n'a point encore corrompu les mœurs, l'égalité républicaine y est maintenue autant qu'il est possible; tous les nobles

(1) La république a signalé son zèle après l'accident du 29 Mars 1784, où 50 maisons ont été ruinées par un tremblement de terre, près de S. Casciano de Cortone, dans le territoire de Lucques.

ſont habillés de noir, à moins qu'ils ne ſoient à la campagne ; le gonfalonier eſt le ſeul qui ait du galon ſur ſon habit : il n'y a ni marquis ni comtes, ni autres titres de diſtinction, & les nobles même n'y portent point l'épée.

L'état militaire, compoſé d'un colonel & autres officiers, eſt ſubordonné à des commiſſaires tirés de la nobleſſe, & qu'on appelle commiſſaires de l'ordonnance. Un de leurs principaux devoirs eſt de raſſembler les milices pour les faire marcher ſur le champ au ſecours de la ville, s'ils appercevoient le fanal allumé ſur la tour du Palais.

Il y a toujours 20 mille hommes de milices, exercés & en état de prendre les armes au beſoin ; mais on ſe contente d'entretenir habituellement 6000 hommes de milices réglées & payées, pour ſervir promptement & au premier ſignal.

L'agriculture y eſt dans la plus grande vigueur, le peuple eſt très-induſtrieux : on peut comparer le territoire de cette république à un jardin par le ſoin qu'on prend de la culture ; les terres y rendent 15 à 20 pour un dans la plaine (1), & un même champ donne ordinairement trois récoltes en deux ans, ſavoir, du blé, du millet ou autres menus grains, & des raves qui ſervent à nourrir les beſtiaux pendant l'hiver, elles ſe ſément dans les mois de Juillet & Août.

Les montagnes ſont preſque toutes plantées de vignes, d'oliviers, de châtaigniers, de mûriers, & l'on trouve même de petits champs à blé. Il n'y a preſque ni forêts, ni lieux incultes, & en donnant beaucoup d'attention à l'agriculture, on tire parti de montagnes qui partout ailleurs ſeroient abandonnées ; auſſi ce terrain eſt diviſé entre pluſieurs propriétaires, qui n'en ont chacun qu'une

(1) Aux environs de Paris, on compte ſix pour un, l'un portant l'autre.

portion médiocre ; on y ſuit le précepte de Virgile, *Exiguum colito*, ſecret excellent pour la perfection de toute eſpèce de régie. Il n'y vient cependant pas aſſez de blé, & l'on eſt obligé d'en tirer de l'étranger, à cauſe de la grande population de ce petit Etat.

Le pays étant très-bas du côté de la mer, on y nourrit beaucoup de beſtiaux, qui fourniſſent du laitage en abondance ; mais il y a peu de chevaux. Le poiſſon y eſt très-bon & en ſi grande abondance, ſurtout dans le lac de Seſto & dans celui de Maſſaccioli, qu'on en porte dans les provinces voiſines. Les truites & les anguilles qu'on prend dans les eaux qui coulent des montagnes, ſont fort eſtimées, de même que les crabes de mer & ceux d'eau-douce.

Les vers à ſoie qu'on y élève donnent chaque année 25 à 30 mille livres peſant de ſoie, & une partie ſe fabrique dans le pays même ; c'étoit autrefois une branche de commerce extrêmement conſidérable, qui avoit fait appeler cette ville *Lucca l'induſtrioſa* ; on y travaille encore actuellement beaucoup d'étoffes de ſoie ; les nobles même en peuvent faire le commerce, & ne dérogent point : cela étoit eſſentiel dans une république.

La récolte de l'huile forme un objet très-conſidérable pour le pays, d'autant plus qu'une partie eſt de la première qualité parmi les huiles de toute l'Italie. Les olives ſont ſurtout fort recherchées & l'on en fait plus de cas que des huiles ; peut-être que l'art de faire l'huile pourroit y être perfectionné ; quoiqu'il en ſoit, on en recueille 40 mille barils, (peſant chacun 76 de nos livres) ; 12 mille ſuffiſent pour la conſommation du pays, le reſte s'exporte & vaut environ un louis le baril. M. Schlœzer évalue à 200 mille écus le profit des huiles.

Au bas de la plaine, ſurtout du côté des rivages da *Via-Reggio*, il y a un grand eſpace marécageux, mal-ſain, & qui ne produit preſque rien; le niveau en eſt plus bas que celui de la mer, enſorte qu'on n'a aucune eſpérance de parvenir à un entier défrîchement. Cependant, par le moyen des digues & des portes qui empêchent la communication de l'eau de la mer avec l'eau douce, & au moyen du défrîchement des bois qui couvroient cette plage, on l'a beaucoup améliorée; & depuis 1735 le nombre des habitans de Via-Reggio eſt devenu cinq fois plus conſidérable qu'il n'étoit.

La plupart des marchandiſes de Lucques s'envoient par terre à Livourne, quelques-unes à Via-Reggio, qui eſt le port de la république, à quatre lieues de Lucques à l'embouchure du canal.

Les meſures dont on ſe ſert à Lucques, ſont le *Braccio*, qui vaut 1 pied 9 pouces 9 ½ lignes de France; la *Pertica* qui eſt de 5 bras, ou environ 9 pieds; l'arpent, *il coltere*, qui eſt de 460 perches quarrées de ſuperficie, ou 1053 toiſes quarrées.

Le *barile* pèſe 110 livres de Lucques, ou environ 76 livres poids de marc.

On y compte par *ſcudi*; le *ſcudo* vaut environ 5 livres 5 ſols, comme à Florence.

Lucques a été la patrie de quatre papes, de deux empereurs & de pluſieurs ſavans. On y comptoit en 1766 pluſieurs auteurs diſtingués, tels que M. Manſi, archevêque de Lucques, mort en 1769, auteur de pluſieurs ouvrages eſtimés; le P. *Pagnini*, ſavant Dominicain, auteur d'une traduction latine de la Bible, faite ſur l'hébreu; M. Tabarrani, M. Benvenuti & M. Sebaſtiano Paoli, habiles médecins; le premier eſt mort profeſſeur d'anatomie à Sienne.

La part que tous les nobles ont au gouverne-

ment les porte tous à s'inſtruire, & entretient parmi eux le goût de l'application & de l'étude; cela ſe répand dans la nation, & les Lucquois ſont en général fort cultivés; ils ont cette réputation dans l'Italie, & même celle d'avoir des talens naturels & de la fineſſe d'eſprit; j'y ai eu lieu d'en juger de même. Parmi les perſonnes diſtinguées que j'ai connues, je dois citer M. *Jean Attilio Arnolfini*, prépoſé à l'inſpection des eaux & des canaux; on ne pourroit trouver dans les plus grandes capitales un homme plus inſtruit dans les ſciences mathématiques & plus exercé dans les arts de goût, tels que la muſique. Il a été appelé, en 1784, pour l'examen des eaux de Bologne & de Ferrare.

M. Stefano *Conti*, & M. l'abbé *Narducci*, qui s'occupent de phyſique, ont pouſſé la perfection des arts juſqu'à faire, en 1765, une excellente lunette acromatique de 7 pieds; c'eſt un nouveau genre de lunettes qui n'a point d'iris, ou de couleurs qui altèrent les images, & qui ſe fait avec deux qualités différentes de verres, mais dont la difficulté égale la perfection.

M. François *Fiorentini* a une très-belle bibliothéque; M. de Sainte-Palaie, voyageant en Italie, y trouva un manuſcrit de Joinville qui étoit précieux, & dont on a fait uſage pour une belle édition de cet auteur, imprimée à Paris. M. l'abbé Louis-André *Farnocchia*, profeſſeur de philoſophie, a publié une bonne logique, & ſe propoſe de donner un cours entier de philoſophie.

M. l'abbé *Franceſchi*, profeſſeur de théologie, a fait pluſieurs tragédies eſtimées. M. *Nobili*, vicaire-général de l'archevêché eſt un habile prédicateur, & paſſe pour être de la plus grande érudition.

C'eſt à Lucques qu'on a réimprimé l'Encyclopédie *in folio*, malgré l'immenſité de cet ouvrage & malgré les contradictions qu'il a éprouvées; on

a exigé des éditeurs qu'ils miſſent des correctifs en forme de notes à certains endroits, mais on a réſervé le texte en ſon entier. Il ne manque à cette édition que les ſupplémens & 2 volumes de figures, parce qu'on les publia à Livourne avant que les entrepreneurs de Lucques euſſent pu terminer leur édition.

On y continue encore un recueil de littérature qui contient de très-bonnes choſes; il eſt intitulé *Miſcellanei Luccheſi*, *in*-4°.

Les arts agréables ſont très-cultivés à Lucques; M. Genſon, un de nos plus célèbres violoncelles, qui étoit en Italie en 1767 avec le prince héréditaire de Brunſwick, m'a dit qu'il n'avoit rencontré dans aucun endroit de l'Italie, pas même à Naples, un orcheſtre auſſi parfait que celui de Lucques.

Les environs de Lucques ſont couverts de belles maiſons de campagne, parmi leſquelles on diſtingue *Villa Sentini* & *Villa Manſi*; la maiſon de *Romano Garzoni*, à trois lieues de Lucques, celles de *Bartolomeo Cenami*, de *Franceſco Bonviſi*, de *Bernardino Orſetti* & de *Franceſco Luccheſini*, qui ſont environ à deux lieues de la ville, & les bains chauds qui en ſont à 5 lieues.

La commanderie appelée *Alto Paſcio* eſt à trois lieues à l'orient de Lucques, elle appartenoit à un ancien ordre qui n'a plus lieu; l'égliſe S. Jacques à Paris, appelée actuellement du Haut-Pas, a tiré ſon nom de-là.

Les carrières de marbre de Carrare ſont à 9 lieues de Lucques; nous en parlerons à la ſuite de Gênes & de Sarzanne, qui n'en eſt qu'à 3 lieues.

On peut aller en ſix heures de Lucques à *Piſtoia*, qui en eſt éloignée de 9 lieues. C'eſt une ville de dix mille ames, bien bâtie, bien pavée, où il y a pluſieurs belles égliſes.

C'eſt à Piſtoia que paſſe la nouvelle route de Modène,

Modène, dans laquelle on laiſſe Bologne 7 lieues à la droite ou à l'orient. Il y a peu de chemins dans les montagnes qui ſoient auſſi beaux que ce chemin de Piſtoia à Modène fait vers 1773, & terminé en 1775. Il a 29 milles juſqu'aux confins de la Toſcane, ce qui fait environ 10 lieues; il traverſe une partie de l'Apennin qui eſt fort haute, & cependant la pente n'eſt jamais de plus de 4 quattrini par bras, ou un quinzième, ce qui n'eſt pas incommode pour les voitures. La largeur du chemin eſt de 16 bras de Florence, dont 2 pour les foſſés & 4 pour les pauchina ou chemins de pied. Il y a des conſtructions conſidérables pour ſoutenir le chemin, deux grands ponts, chacun d'une ſeule arche de 30 bras, ſur l'Ombrone & ſur la Lima, 12 ponts de 15 à 20 bras, & une quantité de petits.

Ce travail donna l'occaſion à M. Ximenès de faire un ouvrage ſur la conſtruction des grands chemins; mais il ne l'a pas encore publié.

Di Piſtoia alle Piaſtre. . . . . . 8 milles de Florence.

S. Marcello. . . . . . 8 $\frac{1}{4}$

Ponte della Lima. . . . . . 2 $\frac{1}{3}$

Limites de l'Etat de Modène. . . 10 envir.

Il y a encore 40 milles de-là à Modène.

Pour retourner de Piſtoia à Florence, l'on va à *Prato* qui en eſt à 4 lieues; c'eſt encore une ville de 10 mille habitans, & qui mérite attention. De Prato à Florence, il y a 5 lieues; on voit à moitié chemin le château de *Poggio à Caïano*, dont nous avons parlé à l'occaſion de Bianca-Capello. Je réſerve pour le retour de Rome la partie occidentale de la Toſcane, qui comprend ſurtout les villes d'Arezzo & de Cortone, & je vais reprendre la route de Rome par Sienne.

CHAPITRE XXVIII.

Route de Sienne ; deſcription de cette ville.

DE Florence à Rome, il y a 52 lieues, on compte 156 milles, ou 23 poſtes, que la cambiature fait en 36 heures.

San Caſciano, poſte royale (1) 12 paules.
Le Tavernelle, une poſte. . . . 8 paules
Poggibonſi, une poſte. 8
Caſtiglioncello, une poſte. . . . 8
Siena, une poſte. 8

On compte 36 milles de Florence à Sienne, mais ils ne ſont qu'environ 11 lieues, de celles de 25 au degré, dont nous nous ſervons dans tout le cours de cet ouvrage.

On trouve ſur cette route, près de Stacchia, des tufs pleins de tuyaux & comme vermiculés, des pierres noires auſſi vermiculées, trouées comme des guêpiers. A Sotto-Reni, il y a des montagnes incultes, pleines de pierres noires, aſſez ſemblables à des laves (M. Guetard, Tom. I. p. 364).

Lorſqu'on eſt aux Tavernelle, 6 lieues au midi de Florence, on laiſſe à deux lieues ſur la droite le village de *Certaldo*, dont nous avons parlé ci-deſſus.

SIENNE, *Siena*, en latin, *Sena*, *Sena Julia*, *Senæ*, ou comme l'appelle Pline, *Colonia Senenſis*, eſt une ville de 15 à 16 mille habitans (2), ſituée dans le milieu de la Toſcane, à 12 lieues de

(1) La poſte royale ſe paie pour une poſte & demie. Pour les autres, on paie 8 paules par poſte pour deux chevaux de chaiſe, & 3 paules pour un bidet, ſoit dans les Etats du pape, ſoit dans ceux du grand-duc de Toſcane.

(2) On dit 25 mille dans la petite deſcription de cette ville.

Florence vers le midi, à 40 lieues de Rome vers le nord, & à 13 lieues du rivage de la mer; elle a 3300 toiſes de tour, & 980 entre la porte de Florence & la porte de Rome; c'eſt la troiſième ville de la Toſcane; elle eſt ſituée en très-bon air; les habitans y ſont aimables, & il y a des poëtes qui l'ont appelée les *Délices de l'Italie*. Elle eſt véritablement fort agréable; les étrangers y apprennent l'italien dans toute ſa perfection, ſoit pour la diction, ſoit pour la manière de prononcer; ils y ſont bien reçus, & y ſéjournent volontiers : ainſi je crois devoir en parler avec une certaine étendue.

Sienne eſt, ſuivant quelques auteurs, une ancienne ville des Etruſques : d'autres l'ont regardée comme une colonie des Gaulois Sénonois, qui allèrent à Rome 391 ans avant Jéſus-Chriſt ſous la conduite de Brennus, & qui furent obligés de s'établir en différens endroits de l'Italie (1); il eſt vrai que *Biondo*, d'après un ancien manuſcrit, a prétendu qu'elle ne datoit que de l'an 872, ou du pape Jean VIII; mais on explique le paſſage en diſant que ce pape y établit un évêché, & lui donna par-là le titre de ville d'une manière plus ſpéciale; car il eſt évident qu'elle exiſtoit auparavant. Les Romains y établirent une colonie ſous le règne d'Auguſte; ce prince lui donna le nom de Jules-Céſar, *Sena Julia*, & l'on voit encore près de l'égliſe de S. Antoine un reſte de l'ancien mur dont la ville étoit environnée, que l'on croit même du temps des anciens Toſcans. Cependant en mémoire de l'origine romaine, les Siennois ont mis dans pluſieurs endroits de leur ville une louve qui allaite Rémus & Romulus, principalement ſur la place & auprès de la cathédrale.

(1) Ceux qui avoient paſſé ſous Bellovèſe, 590 ans avant Jéſus-Chriſt, n'avoient pas été au-delà de l'Apennin.

Cette ville a été célèbre dans le moyen âge par le grand nombre de ſes habitans, par leur induſtrie, leur commerce & leur amour pour la liberté. Elle forma une république indépendante, qui ſe ſoutint contre celles de Florence & de Piſe, malgré toute leur puiſſance, & qui ſe diſtingua ſouvent par des victoires, dans les guerres qu'elle eut à ſoutenir contre ſes voiſins.

Les guerres civiles commencèrent à Sienne vers l'an 1150; l'autorité des empereurs étant réduite à rien, les nobles voulurent s'emparer du gouvernement; mais le peuple les força de lui donner part à l'adminiſtration; & l'on prit un étranger qui, ſous le nom de Podeſtà, étoit chargé du militaire & des affaires criminelles; cet étranger n'étoit ſuſpect à aucun des deux partis; & dans beaucoup de villes d'Italie on a retenu l'uſage de choiſir des juges étrangers.

L'année 1260 fut l'époque la plus célèbre de l'hiſtoire de Sienne, par la victoire que ſes habitans remportèrent ſur les Florentins & ſur toute la faction des Guelfes, près de l'Arbia, à une lieue de la ville. Ils eurent d'autres avantages conſidérables dont nous parlerons à l'occaſion des peintures du palais.

En 1487, une partie du peuple voulut rétablir un conſeil des neuf, qui avoit eu lieu 200 ans auparavant, & en vint à bout; parmi ces neuf il ſe trouva un de ces hommes méchans, ambitieux & adroits, nommé *Pandolfo Petrucci*, qui s'empara preſque ſeul des affaires; il décidoit de tout en ſouverain, & ſon pouvoir s'affermiſſant de plus en plus, il devînt véritablement tyran de ſa patrie. C'eſt lui que Machiavel peignoit à ſes concitoyens comme le modèle des uſurpateurs; & le miniſtre de Pandolfe, *Antonio di Venafro*, comme le type de ceux qui ſervent les tyrans. Il y a encore à Sienne deux familles qui deſcen-

dent de la même branche que Pandolfo Petrucci.

Les deſcendans de Petrucci gouvernèrent quelque temps; enſuite les diviſions recommencèrent entre la nobleſſe & le peuple; ces troubles favorisèrent les entrepriſes des puiſſances étrangères; les Eſpagnols & les François s'emparèreut ſucceſſivement de Sienne : le fameux Blaiſe de Montluc s'y défendit avec un courage extraordinaire, en 1555, mais il ne put empêcher les Eſpagnols d'y entrer.

Deux ans après, Philippe II, roi d'Eſpagne, remit cette ville à Côme I, grand-duc de Toſcane; ſes ſucceſſeurs l'ont poſſédée depuis 1557 juſqu'à préſent; & elle eſt réduite à une proteſtation qu'elle renouvelle chaque année. Ceſſant alors de faire un Etat à part, elle a déchu de ſa première ſplendeur : la population, le commerce ont diſparu avec la vigueur de cette république guerrière. En 1326, on y comptoit 35127 familles, ce qui pouvoit faire 150000 habitans; il n'y en a pas 20 mille actuellement; & même M. Jagermann en compte ſeulement 15 mille.

L'hiſtoire de Sienne a été donnée par Orlando *Malavolti*, en 1599, & Giugurta *Tommaſi*, en 1625 : M. Giov. Ant. *Pecci* en a donné une en dernier lieu pour l'intervalle de 1480 à 1569; & l'on trouve pluſieurs hiſtoires & chroniques particulières de Sienne dans le recueil des hiſtoriens d'Italie, par Muratori, Tom. XV & XXII. Jacinto *Nini* en avoit écrit une qui eſt reſtée manuſcrite.

La nobleſſe de Sienne eſt ancienne & nombreuſe; les *Cerretani* remontent au dixième ſiècle, de même que les *Bandinelli* & les *Paparoni*. Il y a 7 familles du onzième ſiècle, les *Beccarini*, *Bulgarini*, *Malevolti*, *Mariſcotti*. *Piccolomini*, *Sanſedoni*, *Ugurgieri*. Enfin l'on compte 14 familles du douzième ſiècle.

Il n'y a aucun veſtige d'antiquités à Sienne, ſi ce n'eſt quelques morceaux de murs qu'on croit

être du temps des anciens Toſcans ; pluſieurs tours que le célèbre docteur Jean-Lami juge être d'une très-ancienne conſtruction, des grottes, des caves, des conduites ſouterraines, & comme des rues entières qui ſe ſont creuſées ſous la montagne ; on y a trouvé, & l'on trouve encore de temps en temps des urnes cinéraires, des tombeaux antiques toſcans & romains, & des inſcriptions étruſques & latines ; dont la plupart ſont rapportées par *Gori* dans le *Muſæum* Toſcan & Romain.

La ville eſt bâtie ſur le penchant d'une montagne dont le maſſif eſt un tuf, dans lequel on a creuſé des ſouterrains qui ſont curieux : il y a des rues pavées de grandes pierres, unies & quarrées ; mais la plupart ſont pavées avec des briques poſées de champ, ce qui rend les rues propres, mais incommodes pour les gens de pied, parce que le mortier qui les unit, s'uſant plus que les briques, il en réſulte des arrêts qui fatiguent beaucoup les pieds. On ne peut aller en voiture dans la plupart des rues ; l'on monte ou l'on deſcend continuellement, ſi ce n'eſt dans les grandes rues qui ſont vers la cathédrale. Celle qui va de la porte Florentine à la porte Romaine, ou porte neuve, eſt preſque la ſeule dont la direction ſoit horizontale, le long de la croupe de la montagne. La diſpoſition des rues eſt telle que la plupart ſont dirigées vers le centre de la ville. Il y a beaucoup de maiſons adoſſées à la montagne, qui ont des jardins auſſi élevés que les croiſées, & dans une poſition très-agréable.

Le vallon dont Sienne eſt environnée, lui ſervoit autrefois de défenſe, & l'on y voyoit des murailles & des tours qui la rendoient aſſez forte, mais dont il reſte peu de choſe actuellement (1).

(1) On donne encore le nom de *Borro*, c'eſt-à-dire, de précipice, aux vallons qui ſont au nord & à l'orient de la ville.

Il y a dans la ville plusieurs grandes tours qu'on élevoit autrefois près des grandes maisons & à l'honneur de ceux qui avoient bien mérité de la patrie : ces tours qui se voient de loin font appercevoir Sienne long-temps avant qu'on y soit ; les plus remarquables sont celles de la place & des environs de S. Donato.

La plupart des maisons sont d'une architecture gothique ; il y a cependant d'assez beaux palais, comme nous aurons occasion de le dire. La porte Romaine est un édifice majestueux, qui fut construit, en 1321, sur les dessins d'*Agostino* & d'*Agnolo*, architectes & sculpteurs de Sienne, dont on voit plusieurs grands édifices dans cette ville. En sortant on trouve sur la gauche une ancienne inscription romaine, dont on a mis l'explication au-dessous.

La citadelle fut bâtie par Côme I en 1560, lorsqu'il voulut s'assurer de sa nouvelle conquête, elle est régulière & assez forte pour contenir une ville comme Sienne : on n'y tient qu'une centaine d'invalides.

LA CATHÉDRALE, *il Duomo*, est ce qu'il y a de plus grand & de plus remarquable à Sienne, elle est bâtie sur une petite élévation, & domine sur une place qui l'environne de trois côtés. On y monte par de vastes degrés de marbre, qui lui donnent un air de grandeur & de majesté digne de l'édifice, qui est lui-même de la plus grande magnificence, & que l'on pourroit voir avec plaisir même après avoir vu S. Pierre de Rome. Il y en a une description imprimée, de même que de la sacristie.

Cette église est un grand vaisseau de structure gothique, revêtu, tant en-dedans qu'au-dehors, de marbres noirs & blancs, rangés par assises à-peu-près comme à la cathédrale de Florence. Le bâtiment est de l'an 1250, ou environ : en

1284 on abattit le portail, pour ajouter à la nef une arcade, & l'on commença le grand portail que l'on voit aujourd'hui, ſur les deſſins de *Giovanni di Piſa*; il fut achevé en 1333, par Agoſtino & Agnolo, qui valoient encore mieux que Jean de Piſe, au jugement de Vaſari. Ce portail eſt d'un beau gothique, percé de trois portes, avec une roſette au-deſſus & deux tourelles en forme de pyramides aux angles : le tout eſt exécuté en marbre rouge & blanc. On y voit un grand nombre d'ornemens; entr'autres deux lions de marbre blanc, qui ſont l'emblême de Sienne; le griffon de Pérouſe, & le cheval d'Arezzo.

Cette cathédrale étant ſous l'invocation de la Vierge, on a écrit ces mots ſur le ſeuil de la porte : *Caſtiſſimum Virginis Templum caſtè memento ingredi.* L'égliſe a 330 pieds de long, le plan en eſt beau. Son intérieur plairoit davantage s'il étoit moins ſerré. Elle eſt revêtue par dedans de marbres noirs & blancs, de même qu'au-dehors, ce qui la fait reſſembler à un lieu diſpoſé pour une pompe funèbre. Les piliers en ſont légers, & il paroît qu'on a voulu y employer une eſpèce d'ordre compoſite. Les fenêtres ſont formées comme autant de perſpectives de théâtre, avec une multitude de petites colonnes qui avançent les unes ſur les autres.

La voûte eſt azurée & parſemée d'étoiles d'or, ce qui produit un aſſez bon effet, ainſi que les croix d'ogives qui diviſent cette voûte. C'eſt dommage que la friſe ſoit gâtée par quantité de mauvais buſtes des papes, comme nous le dirons bientôt.

La coupole eſt ſoutenue par des colonnes de marbre, auſſi-bien que la voûte de l'égliſe; les piliers de la nef & les colonnes de la coupole ſont ornés de ſtatues de marbre, parmi leſquelles on remarque les douzes Apôtres, de Joſeph Mazzuoli, de Sienne; les piliers ſont chargés de feuil-

lages & de fruits, qui ſerpentent depuis la baſe juſqu'au ſommet; enfin la profuſion des ornemens & la quantité de marbre qu'on y voit, produiſent un ſpectacle ſingulier, qui plairoit, ſi nous n'étions accoutumés à admirer la noble & majeſtueuſe ſimplicité de l'architecture ancienne, plutôt que ce délire d'ornemens.

Les vitres de la roſette, qui eſt au-deſſus du portail, furent peintes, en 1549, par *Paſtorino di Giovanni Micheli*, de Sienne, qui apprit cet art de Guillaume *Marzilla*, François, l'un des plus grands maîtres qu'il y eût alors pour ces ſortes d'ouvrages. Voyez l'art de la peinture ſur verre, par M. le Vieil, dans la deſcription des arts, publiée par l'académie.

Le pavé de l'égliſe de Sienne eſt une des belles choſes de l'Italie; il eſt recouvert de planches, mais on en fait voir une partie aux étrangers; il repréſente pluſieurs hiſtoires de l'ancien Teſtament, exécutées en marbres blancs, gris & noirs, dégradés par teintes, avec des hachures dans les ombres, où l'on a coulé une eſpèce de ciment noir, en ſorte que de loin ils reſſemblent à des tableaux de griſaille, & dans quelques endroits aux deſſins des anciens vaſes étruſques.

Ce pavé fut fait en 1350, 1424, 1531 & 1546. On admire ſurtout le ſacrifice d'Abraham & le paſſage de la mer rouge, qui ſont du côté du chœur dans l'endroit le moins uſé (1). L'hiſtoire de Moyſe fut deſſinée par Dominique Beccafumi, ſurnommé *le Mecarino*, & exécutée par Bernardino di Giacomo, Pellegrino di Pietro, Antonio Marinelli, & Pietro Gallo, en 1531 & 1546; on en voit encore les cartons dans la maiſon Spanocchi.

(1) On peut voir les détails de ces différens ſujets, dans le livre qui a pour titre : *Relazione delle coſe più notabili della città di Sienna, Dal Cav. Pecci* 1752.

L'hiſtoire de Joſué, qui fait pendre les cinq rois Amorrhéens, eſt de *Duccio di Buoninſegna*, peintre & ſculpteur de Sienne, dont Vaſari nous a donné la vie. Cet écrivain nous apprend que Duccio fut le premier qui incruſta dans ce pavé des figures en clair-obſcur vers l'an 1350. Tous ces morceaux, dit M. Cochin, ſont dignes d'admiration; ils ſont deſſinés d'auſſi grande manière, & avec des charactères de têtes auſſi admirables que les belles choſes de Raphaël.

On y voit auſſi les emblêmes de pluſieurs villes qui étoient alliées de la république de Sienne; l'éléphant de Rome, chargé d'une tour; le lion de Florence & celui de Maſſa; le dragon de Piſtoia; le lièvre de Piſe; la licorne de Viterbe; l'oie d'Orviete; le vautour de Volaterra; la cicogne de Pérouſe; le loup-cervier de Lucques; le cheval d'Arezzo; le chevreau de Groſſetto; la louve de Sienne: les noms de chaque ville ſont joints à ces emblêmes, & cet ouvrage paroît être de l'an 1400, ou environ.

Le grand autel eſt compoſé de marbres de différentes couleurs, tirés de la montagne de Sienne; le tabernacle eſt de bronze, il fut fait en 1472, ſur les deſſins de *Lorenzo Vecchietta*, peintre de Sienne, dont Vaſari nous a donné la vie. Vecchietta fit auſſi deux des anges de bronze qui ornent cet autel. On y place quelquefois une réſurrection en bronze, qui fut faite en 1592, par *Fulvio Signorini*, de Sienne.

La chapelle de la Vierge, qui eſt celle de la famille des Chigi, à droite proche la croiſée, eſt la plus belle qu'il y ait dans la cathédrale de Sienne. Le pape Alexandre VII, qui étoit de la maiſon Chigi, fit conſtruire cette chapelle à l'occaſion d'une image miraculeuſe de la Vierge, à qui les Siennois rapportoient leurs ſuccès. En 1260, après une grande victoire, ils donnèrent à la Ste. Vierge & leurs perſonnes & leur ville, par un acte ſolemnel

que dreſſa Buonaguida Lucari, ſyndic de la ville. La décoration de cette chapelle eſt du Bernin. Elle eſt riche & de bon goût. La coupole eſt toute dorée. L'autel eſt incruſté de lapis lazuli, & orné de bas-reliefs dorés du Bernin, & de colonnes de marbre verd-de-mer, d'ordre compoſite; on ſe plaint ſeulement de ce qu'elles ſont nichées, ce qui ne produit jamais un bon effet.

Il y a dans les niches un S. Jérôme & une Magdelaine en marbre, du Bernin : le S. Jérôme eſt bien drapé, la tête en eſt belle, quoique ſa barbe n'ait pas aſſez de légèreté; l'eſtomac en eſt auſſi bien rendu; mais la main qui tient la draperie eſt trop petite, & le tour de la figure eſt affecté. Ce ſaint a le pied ſur la tête d'un lion; on diroit qu'il veut l'écraſer. A l'égard de la Magdelaine, elle eſt pleine d'expreſſion, mais les incorrections la dépriſent tout-à-fait; ſa tête eſt trop groſſe, elle a un bras trop court, une jambe trop longue, & la cuiſſe de cette jambe mal emmanchée. Malgré cette critique des deux figures du Bernin, elles ont des beautés qui rappellent toujours le grand maître.

Cette chapelle Chigi eſt encore décorée de deux tableaux de Carle Marate, dont l'un repréſente la viſitation, & l'autre une fuite en Egypte. Dans le premier, la figure de la Vierge eſt bien compoſée, mais ſans expreſſion, & celle de Ste. Anne laiſſe beaucoup à déſirer pour l'enſemble. Le ſecond tableau n'a d'autre mérite que de l'emporter ſur ſon pendant du côté de l'ordonnance. On remarque encore dans cette chapelle les ſtatues d'Alexandre III & d'Alexandre VIII; celle-ci eſt du Bernin.

Dans la ſeconde chapelle de la croiſée à droite, il y a un tableau du Calabrèſe, repréſentant la prédication de S. Bernardin de Sienne. La compoſition en eſt biſarre, les figures de devant étant coupées, mais le pinceau en eſt fier. L'action du

ſaint qui prêche eſt rendue avec beaucoup de juſteſſe. Il eſt fâcheux que ce tableau ſoit un peu noir, comme le ſont ordinairement ceux de ce maître.

Avant d'entrer dans le chœur, on voit quatre grandes freſques, deux de chaque côté : les deux premières ſont, l'élévation d'Eſther, & la manne qui tombe du ciel pour les Iſraélites ; dans les deux dernières, on a peint tous les ſaints & ſaintes de la ville de Sienne. Ces peintures ſont de *Ventura di Arcangiolo Salimbeni*, de Sienne. Leur belle compoſition & la ſupériorité du deſſin les diſtinguent des autres freſques de cette égliſe. Tout y eſt traité d'une manière grande & large. Celles qui repréſentent les ſaints de la ville paroiſſent les plus belles.

Dans la chapelle de S. Jean on voit pluſieurs belles ſtatues, & ſurtout celle de S. Jean, en bronze, du Donatello. On y révère une relique dont Pie II fit préſent à cette égliſe, en 1464 ; c'eſt le bras de S. Jean, qu'il avoit reçu de Thomas Paléologue, roi du Péloponèſe, ſuivant une inſcription qui ſe lit dans la chapelle.

Le jubé ou eſpèce de tribune où l'on chante l'Evangile, eſt un octogone porté ſur des colonnes de granite, ſoutenues par des lions, avec un eſcalier tournant, orné de bas-reliefs ; il fut fait en 1267.

Les ſculptures en bois qui ſont dans le chœur ſont un travail de patience très-ſingulier, & qui mérite d'être vu.

On doit remarquer auſſi dans cette égliſe les ſtatues des papes Paul V, Pie II, Pie III, & Marcel II qui étoient nés à Sienne ; & le tombeau de Piccolomini, qui mourut en 1483.

On y voit auſſi une inſcription, dans laquelle il eſt dit que le pape Grégoire XII vint à Sienne en 1407 avec douze cardinaux de ſon obédience, dont on voit les armes dans l'égliſe. Il y avoit alors un ſchiſme qui diviſoit l'Europe ; Benoît XIII étoit

reconnu pape par une portion des cardinaux & des princes chrétiens, & Grégoire XII par les autres; ces deux papes s'écrivoient réciproquement, & promettoient l'un & l'autre de renoncer au pontificat, ſans pouvoir ſe décider : on avoit indiqué un rendez-vous à Savonne pour faire la ceſſion; mais Grégoire XII n'y alla point, il s'arrêta à Sienne où il paſſa quelques mois, & ce fut l'occaſion du monument dont nous parlons.

Près de la ſacriſtie, on voit un beau Crucifix qui paſſe pour être de Michel-Ange, auſſi bien que les cinq ſtatues qui ſont dans les niches de l'autel, & que Pie III avoit fait faire avant que d'être pape.

Le buſte du cavalier *Perfetti*, poëte célèbre, qui fut couronné à Rome dans le Capitole, en 1725, eſt de Barthélemi Mazzuoli, & fut terminé auſſi-bien que les ornemens par Joſeph Mazzuoli ſon neveu.

Une des choſes ſingulières de l'égliſe de Sienne, c'eſt la ſuite de tous les buſtes des papes, juſqu'à Alexandre III, que l'on voit en terre cuite tout autour de la nef ſur une eſpèce de galerie; ils furent faits vers l'an 1500. On a beaucoup parlé de celui de la papeſſe Jeanne, qu'on y voyoit autrefois à la ſuite du pape Léon IV, qui gouvernoit l'égliſe vers l'an 850. On avoit ſuivi en cela une ancienne tradition, adoptée par beaucoup d'auteurs; mais le P. de Montfaucon dit, qu'en 1600. le grand-duc le fit ôter à la prière du pape Clément VIII, comme une choſe honteuſe pour l'hiſtoire de l'égliſe. On peut voir à ce ſujet ce que nous avons dit en parlant de la bibliothéque de Milan, Tom. I.

Le baptiſtère de l'égliſe eſt une chapelle octogone de marbre, ornée de ſtatues & de bas-reliefs, qui ſont de *Giacomo della Quercia*, ou *Querce*, appelé auſſi *della Fonte*. Cette chapelle eſt dédiée à S. Jean, & dans le goût des baptiſtères de Piſe & de Florence.

On conſervoit dans cette cathédrale une belle bibliothéque, & le pape Pie II l'avoit enrichie de manuſcrits précieux ; mais les Eſpagnols s'en emparèrent. On y conſerve ſeulement encore des livres d'égliſe où il y a des miniatures peintes ſur velin avec beaucoup d'art ; on les eſtime ſurtout à cauſe de la vivacité des couleurs & de la manière dont l'or y eſt employé. Ils ſont placés dans une eſpèce de ſacriſtie, au milieu de laquelle on voit les trois grâces en marbre, groupe antique des plus eſtimés, & qui fut trouvé ſous l'égliſe. Ce groupe étoit autrefois dans l'égliſe même, d'où l'archevêque François Piccolomini le fit ôter ; les figures ſont moins grandes que nature, il manque la tête à celle du milieu.

Il y a auſſi dans cette ſalle de grandes peintures à freſque, de Bernard Perugin, *il pinturicchio*, faites ſur les deſſins de Raphaël, qui repréſentent les principales actions de la vie de Pie II. On trouve dans ces freſques quelques bons caractères de têtes, & de la juſteſſe dans la perſpective linéaire, mais ſans aucun effet. Voyez Vaſari dans la vie du *Pinturicchio*.

L'égliſe de Sienne a été illuſtrée par pluſieurs conciles ; ce fut dans celui de l'an 1060 que Nicolas II donna aux ſeuls cardinaux le droit d'élire les papes, ſuivant quelques auteurs.

Ce fut à Sienne que commença en 1421, le concile général, qui fut enſuite transféré à Baſle, & indiqué pour 1431 ; on y fit des canons contre les héréſies de Wiclef & de Jean Hus, & l'on y traita de la réunion des Grecs. Il y eut encore un autre concile en 1580.

La place de l'égliſe cathédrale eſt embellie par le palais du grand-duc, qu'on appelle auſſi palais royal ou palais impérial ; il eſt d'une belle architecture, grand & très-orné ; le cardinal Raphaël Potrucci y habitoit autrefois, mais c'eſt le prince

Mathias, gouverneur de Sienne, qui l'a mis dans l'état où on le voit actuellement.

SPEDALE *di S. Maria della Scala*, hôpital vaſte & bien bâti; on y reçoit les malades, les pélerins, les enfans-trouvés; il eſt régi par un gentilhomme Siennois qui en a quatre autres pour conſeil. Sa fondation eſt incertaine; on l'attribue aux chanoines de la cathédrale vers le dixième ou onzième ſiècle.

L'égliſe de cet hôpital eſt belle, & l'on y voit de bonnes peintures; il y a ſurtout une très-grande freſque du chevalier Conca, peintre moderne, elle tient tout le fond du chœur, & repréſente la Piſcine miraculeuſe. M. Cochin dit que c'eſt ce qu'il a vu de mieux de Conca, & il en fait un éloge aſſez détaillé; il eſt vrai que la machine en eſt aſſez bien conçue, mais la compoſition laiſſe un peu trop de vuides; les figures du ſecond plan ſont trop grandes, & les groupes n'ont pas un auſſi bel effet que l'architecture de ce morceau. La gloire eſt ſi jaune, & porte une ombre ſi dur que l'on ne peut pas la ſuppoſer occaſionnée par l'air & les nuages qui forment cette gloire. Il y a dans ce tableau un effet de perſpective qui ſurprend bien du monde : quoique les colonnes paroiſſent très-droites vues de loin, elles ont l'air courbes par en-haut lorſqu'elles ſont vues de près, ce qui provient de ce qu'elles ſont peintes dans un cul-de-four.

Sur la place de la paroiſſe de S. Jean-Baptiſte eſt le palais *Savini*, où habita jadis Pandolfe Petrucci, ſouverain de Sienne; on y voit des tableaux de prix. Vaſari dit que les freſques ſont de *Girolamo Genga*, qui étoit d'Urbin, & de *Luca Signorelli* de Cortone; les bronzes qui ſont en-dehors, furent jetés par Marzini; les chaînes, qui ſont compoſées de ſerpens entortillés, ſont de Jacques Cozzarelli.

Fin du Tome ſecond.

960791

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Route de Parme à Modène, par Reggio.* Page 5
CHAP. II. *Hiſtoire de Modène.* 9
CHAP. III. *Deſcription de Modène.* 16
CHAP. IV. *Etat des lettres à Modène.* 33
CHAP. V. *Hiſtoire de Bologne.* 42
CHAP. VI. *Deſcription de la cathédrale & des environs.* 51
CHAP. VII. *Deſcription de l'inſtitut, avec des réflexions ſur l'école de Bologne.* 62
CHAP. VIII. *Deſcription des principales égliſes de Bologne.* 78
CHAP. IX. *Des principaux palais de Bologne.* 97
CHAP. X. *Des égliſes qui ſont hors de la ville.* 106
CHAP. XI. *Du gouvernement de Bologne, des ſciences & des mœurs.* 113
CHAP. XII. *Route de Bologne à Florence. Volcan de Pietra-Mala.* 132
CHAP. XIII. *Hiſtoire de la Toſcane, & ſpécialement de Florence.* 139
CHAP. XIV. *Deſcription de la cathédrale & du palais de Florence.* 156
CHAP. XV. *De la galerie de Florence.* 176
CHAP. XVI. *Palais Pitti & ſes environs.* 230
CHAP. XVII. *Hiſtoire ſingulière de* Bianca Capello. 251
CHAP. XVIII. *Partie ſeptentrionale de Florence.* 258
CHAP. XIX. *Diverſes remarques ſur la ville de Florence, & ſur ſes habitans.* 289
CHAP. XX. *Du gouvernement, du commerce & des impôts de la Toſcane.* 300
CHAP. XXI. *Des hommes illuſtres & de l'hiſtoire littéraire de Florence.* 330
CHAP. XXII. *De la poëſie & des poëtes Italiens.* 351
CHAP. XXIII. *Etat actuel des ſciences & des lettres.* 362
CHAP. XXIV. *Des environs de Florence.* 371
CHAP. XXV. *Deſcription de Piſe.* 375
CHAP. XXVI. *Deſcription de Livourne & de ſes environs.* 414
CHAP. XXVII. *Deſcription de Luques & de ſes environs.* 430
CHAP. XXVIII. *Route de Sienne; deſcription de cette ville.* 450

Fin de la Table.